FACULTÉ DES SCIENCES DE LILLE
N° 71
ZOOLOGIE

ENCYCLOPÉDIE

D'HISTOIRE NATURELLE

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cie. RUE D'ERFURTH, 1

Doubs
741
4.305
3-5

ENCYCLOPÉDIE
D'HISTOIRE NATURELLE

OU

TRAITÉ COMPLET DE CETTE SCIENCE

d'après

LES TRAVAUX DES NATURALISTES LES PLUS ÉMINENTS DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

BUFFON, DAUBENTON, LACEPÈDE,
G. CUVIER, F. CUVIER, GEOFFROY SAINT-HILAIRE, LATREILLE, DE JUSSIEU,
BRONGNIART, ETC., ETC.

Ouvrage résumant les Observations des Auteurs anciens et comprenant toutes les Découvertes modernes jusqu'à nos jours.

PAR LE Dr CHENU

CHIRURGIEN-MAJOR A L'HÔPITAL MILITAIRE DU VAL-DE-GRACE, PROFESSEUR D'HISTOIRE NATURELLE, ETC.

OISEAUX

Avec la collaboration de M. O. DES MURS, membre de plusieurs Sociétés savantes.

CINQUIÈME PARTIE

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE LILLE

PARIS

CHEZ MARESCQ ET COMPAGNIE,
ÉDITEURS DE L'ENCYCLOPÉDIE,
5, RUE DU PONT-DE-LODI (PRÈS LE PONT NEUF).

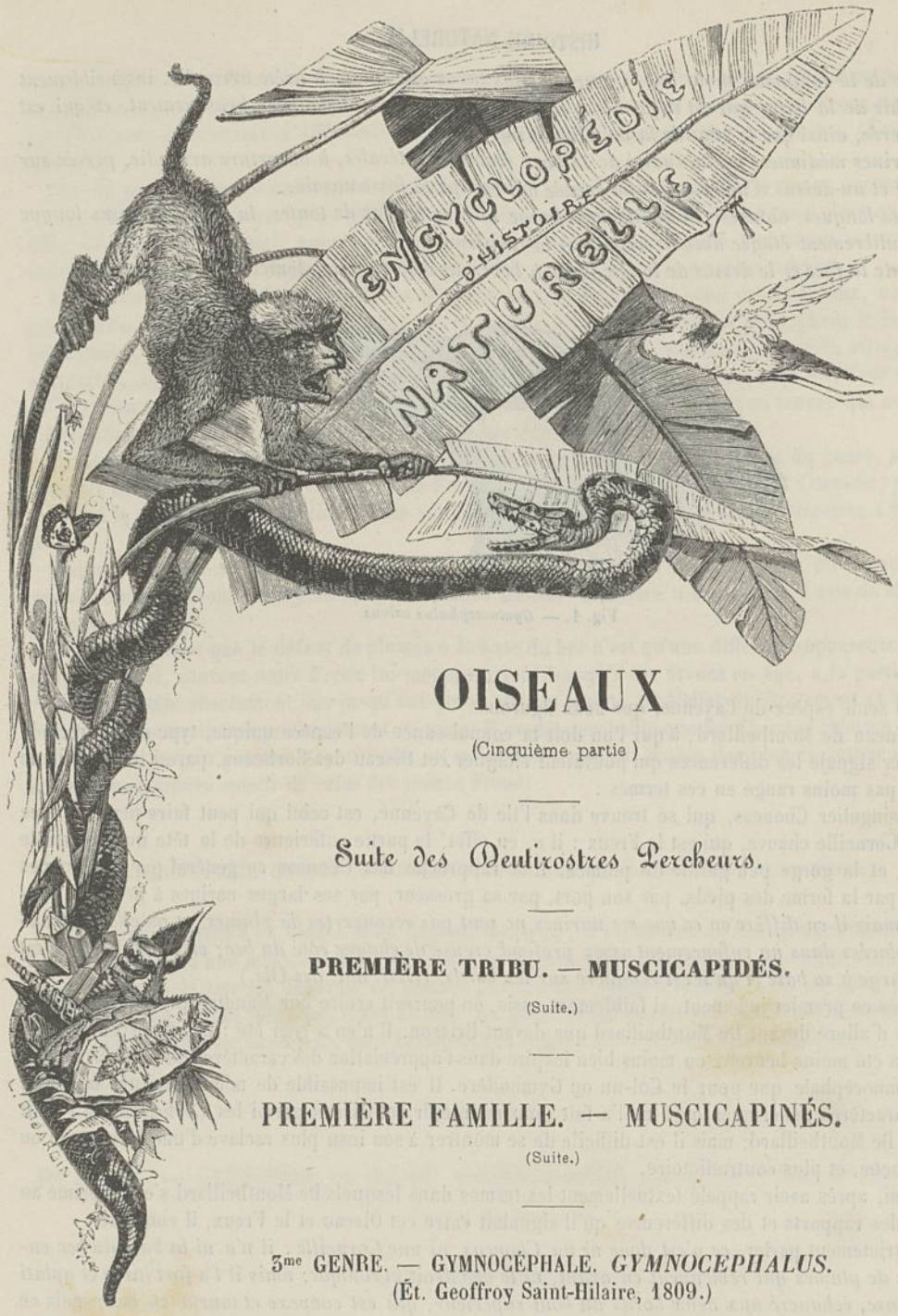
CHEZ GUSTAVE HAVARD,
LIBRAIRE,
15, RUE GUÉNÉGAUD (PRÈS LA MONNAIE).

FACULTÉ DES SCIENCES DE LILLE

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE SCIENCES LILLE

Ce volume contient la suite des Passereaux, Dentirostres Percheurs, et une partie des Conirostres.

Comme pour les volumes précédents, les figures ont été dessinées d'après les planches de Gould, Audubon, Temminck, Gray, d'Orbigny, Swainson, etc., etc., et quelques-unes d'après nature.



OISEAUX

(Cinquième partie)

Suite des Dentirostres Percheurs.

PREMIÈRE TRIBU. — MUSCICAPIDÉS.

(Suite.)

PREMIÈRE FAMILLE. — MUSCICAPINÉS.

(Suite.)

3me GENRE. — GYMNOCÉPHALE. *GYMNOCEPHALUS.*

(Ét. Geoffroy Saint-Hilaire, 1809.)

Γυμνος, nu; κεφαλη, tête.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Queue large et arrondie.

Tarses courts, scutellés, de la longueur du doigt médian; doigts minces et allongés, les latéraux inégaux, le médian le plus long, le pouce le plus court; ongles longs et crochus; celui du pouce égal à celui du médian.

Bec de la longueur de la tête, beaucoup plus large que haut, à arête arrondie, insensiblement infléchie de la base, qui est déprimée à la pointe, où il se recourbe plus brusquement, et qui est échancrée, ainsi que le bout de la mandibule inférieure.

Narines médianes, vu la nudité de la base frontale, latérales, à ouverture arrondie, percée sur le côté et au-dessus d'une expansion cornée qui occupe la fosse nasale.

Ailes longues, obtuses; *la quatrième rémige la plus longue de toutes, la première assez longue et régulièrement étagée avec la seconde et la troisième.*

Toute la face et le dessus de la tête jusqu'à l'occiput dégarnis de plumes.

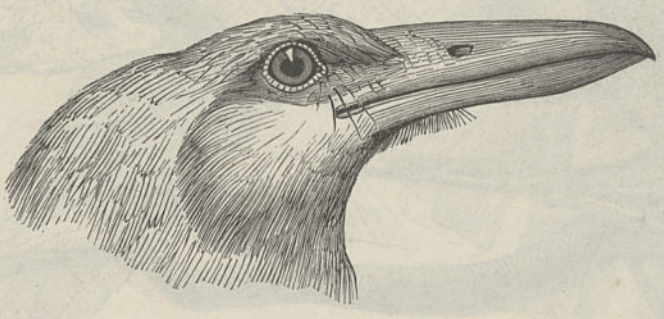


Fig. 1. — *Gymnocephalus calvus.*

Une seule espèce de Cayenne, que nous figurons.

Guéneau de Montbeillard, à qui l'on doit la connaissance de l'espèce unique, type du genre, a le premier signalé les différences qui pouvaient éloigner cet Oiseau des Corbeaux, parmi lesquels il ne l'en a pas moins rangé en ces termes :

Ce singulier Choucas, qui se trouve dans l'île de Cayenne, est celui qui peut faire pendant avec notre Corneille chauve, qui est le Freux : il a, en effet, la partie antérieure de la tête nue comme le Freux, et la gorge peu garnie de plumes. Il se rapproche des Choucas en général par ses longues ailes, par la forme des pieds, par son port, par sa grosseur, par ses larges narines à peu près rondes : *mais il en diffère en ce que ses narines ne sont pas recouvertes de plumes, et qu'elles se trouvent placées dans un enfoncement assez profond creusé de chaque côté du bec; en ce que son bec est plus large à sa base et qu'il est échancré sur les bords.* (*Hist. nat. des Ois.*)

Après ce premier jugement, si faiblement assis, on pourrait croire que Mauduyt prendrait la même liberté d'allure devant De Montbeillard que devant Brisson. Il n'en a rien été : cet observateur assez exact a été moins heureux ou moins bien inspiré dans l'appréciation des caractères du Choucas chauve ou Gymnocéphale que pour le Col-nu ou Gymnodère. Il est impossible de mieux discuter la valeur des caractères génériques qu'il ne l'a fait pour maintenir cet Oiseau parmi les Corbeaux, où l'avait rangé De Montbeillard; mais il est difficile de se montrer à son insu plus esclave d'une idée reçue ou préconçue, et plus contradictoire.

Ainsi, après avoir rappelé textuellement les termes dans lesquels De Montbeillard s'est exprimé au sujet des rapports et des différences qu'il signalait entre cet Oiseau et le Freux, il continue :

A strictement parler, *ce n'est donc ni un Choucas, ni une Corneille : il n'a ni la base du bec entourée de plumes qui reviennent en avant, ni le bec droit et conique; mais il l'a fort large et aplati à sa base, échancré aux deux bords du bout supérieur, qui est convexe et tourné en bas;* mais ce même bec est d'ailleurs très-fort ; il est long, et il suffit d'un coup d'œil pour retrouver sur l'Oiseau en général l'extérieur et la forme des Corneilles. *En regardant le bec attentivement, on voit que chacune de ses portions est triangulaire; et l'on retrouve dans ce même bec, qui d'abord paraît si éloigné de celui des Corneilles, un cône qui semble avoir été écrasé et aplati.* Le premier trait de dissemblance s'affaiblit beaucoup par cet examen attentif; et le défaut de plumes qui reviennent en avant sur la base du bec, en opposition seul à tous les traits de ressemblance avec les Corneilles répandus sur l'habitude du corps en général, devient une différence trop peu considérable pour qu'on

puisse, d'après ce motif seul, regarder l'Oiseau comme n'étant pas de leur genre. On est même tenté de pousser le parallélisme plus loin, et l'on croit voir, dans le Choucas chauve, notre Freux subjugué par l'influence d'un climat si différent du nôtre, sous lequel il a pénétré et s'est habitué. (*Encyclop. méthod.*)

Que de genres nouvellement créés reposent de nos jours sur des caractères moins accusés! On comprend qu'il s'en trouvait plus qu'il n'était nécessaire aux yeux d'un esprit aussi élevé que celui d'Ét. Geoffroy Saint-Hilaire pour faire sortir cet Oiseau de la place qu'on s'obstinait contre l'évidence à lui donner, et en faire un genre à part ; c'est ce qu'il fit de la manière suivante :

Le bec de cet Oiseau est généralement plus écrasé à sa racine que celui des Corbeaux, *avec lesquels on l'a plutôt confondu que rangé;* s'il s'en rapproche un peu, c'est par la longueur et la forme de la queue; mais sa tête tout à fait nue, la grosseur du cou et la longueur comme la maigreur de ses pattes, ne permettent pas de le confondre avec les espèces de ce genre : à quoi il faut ajouter qu'il a bien les narines couvertes, mais que c'est seulement par une expansion cornée qui ne laisse apercevoir qu'une petite ouverture ronde. (*Ann. du Mus. d'Hist. nat.*, 1809.)

Il est vrai que le savant que nous venons de citer s'est borné à l'établissement du genre, sans lui assigner de place positive. C'est M. De La Fresnaye qui, le premier, l'a sorti des *Corvidæ*, pour le mettre à la suite de ses *Ampelidæ*, dans ses Baccivores, sous-section de ses Dentirostres à bec déprimé.

Maintenant, doit-on faire de l'absence de plumes à la tête de cet Oiseau bizarre un caractère de première valeur? Nous ne le pensons pas, et nous serions volontiers, à ce sujet, de l'avis de Mauduyt s'exprimant ainsi :

J'ose même dire que le défaut de plumes à la base du bec n'est qu'une différence apparente et illusoire. En effet, souvent notre Freux lui-même, surtout lorsqu'il est avancé en âge, a la partie antérieure de la tête absolument nue jusqu'aux yeux; et cette nudité est l'effet du frottement et de l'habitude d'enfoncer le bec profondément en terre. Il est très-probable que les Choucas chauves qui ont été observés jusqu'à présent étaient vieux, et qu'on trouverait aux jeunes des plumes autour du bec, comme on en trouve autour de celui des jeunes Freux.

GYMNOCÉPHALE CHAUVE. *GYMNOCEPHALUS CALVUS.* (Gmelin, Ét. Geoffroy Saint-Hilaire.)

A le plumage olivâtre en dessus et en dessous du corps ; il est en dessus teint d'une nuance verdâre, en dessous, d'une nuance rougeâtre : les pennes des ailes sont brunes, et celles de la queue sont noirâtres; la tête est dégarnie de plumes par derrière jusqu'à l'occiput, sur les côtés par delà les yeux, et en devant jusqu'aux coins du bec; les pieds et les ongles sont noirs; c'est aussi la couleur dominante du bec supérieur, mais la mandibule inférieure est blanchâtre. (Mauduyt.)

Habite la Guyane.

4me GENRE. — GYMNODÈRE ou COL-NU. *GYMNODERUS.* (Ét. Geoffroy Saint-Hilaire, 1809.)

Γυμνος, nu; δερη, cou.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec assez court, à peine de la longueur de la tête, fort et large à la base, à sommet sans arête appréciable, graduellement courbé jusqu'à la pointe, qui est échancrée, où il se comprime.

Narines latérales, arrondies, la fosse où elles sont percées entièrement remplie et couverte par de petites plumes veloutées et allongées qui rejoignent celles du front.

Ailes longues, subobtuses; *les troisième, quatrième et cinquième rémiges presque égales, les plus longues.*

Queue médiocre, large et carrée.

Tarses courts, trapus, scutellés, de la longueur du doigt médian; doigts médiocres, les latéraux courts, égaux et soudés à la base; le médian le plus long, le pouce égal aux latéraux; ongles longs, comprimés, crochus; celui du pouce n'étant pas plus fort que celui du médian.

Le cou presque nu et sans plumes.

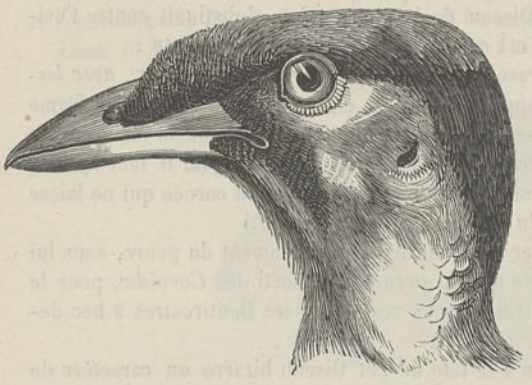


Fig. 2. — *Gymnoderus fœtidus.*

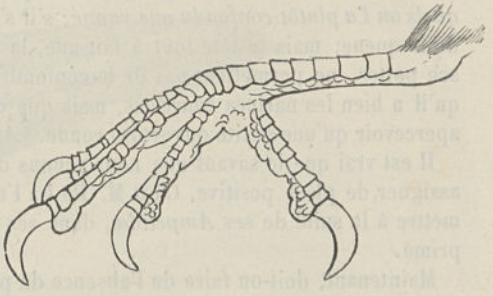


Fig. 3. — *Gymnoderus fœtidus.*

Ce genre, qui a pour type unique le Col-nu de Cayenne de Buffon, ou, pour mieux dire, de Guéneau De Montbeillard, qui le premier en a fait la description, a été ainsi caractérisé par son auteur :

Le *Corvus nudus*, ou le Col-nu, ainsi que Buffon l'appelle, a les narines couvertes, non de poils roides, couchés et dirigés en devant comme dans les Corbeaux, mais de soies nombreuses, droites et veloutées comme dans les Oiseaux de Paradis. Ses ailes, comparées pour la longueur à celles de ces deux tribus, ont une longueur moyenne. Sa queue se termine carrément, et une tache de couleur de chair et le nu des parties latérales du cou lui donnent aussi quelques rapports avec les Mainates. (*Annales du Mus. d'Hist. nat.*, 1809.)

Mauduyt est le premier qui ait reconnu les affinités de ce genre (confondu par Brisson, Linné et Guéneau de Montbeillard parmi les Corbeaux) avec les Cotingas, ce qu'il a fait en ces termes :

Je crois, dit-il, d'après la forme du bec de cet Oiseau, pouvoir le rapporter au genre Cotinga. La très-légère et à peine sensible courbure de la pointe de la partie supérieure du bec me paraît d'autant moins en empêcher, qu'en plaçant cet Oiseau à côté de plusieurs Cotingas pour comparer les becs, j'ai remarqué la même courbure dans l'extrémité du bec de ces Oiseaux. Elle a ou échappé à Brisson, ou il l'a regardée comme si peu apparente, qu'il l'a négligée. (*Encyclop. méth.*)

Après cet exemple, déjà imité par Illiger, il est difficile de trouver les motifs qui ont pu engager les auteurs modernes, jusques et y compris M. Gray, à perpétuer l'erreur de Brisson et de Guéneau De Montbeillard.

On ignore les mœurs et les habitudes de ce singulier Oiseau.

GYMNODÈRE COL NU. *GYMNODERUS FŒTIDUS.* (Linné, Ét. Geoffroy Saint-Hilaire.)

La tête, le haut du cou, sont couverts de plumes très-courtes, serrées et pressées, d'un noir de velours; cependant, les deux côtés du cou sont dégarnis de plumes; la peau, nue sur cette partie, paraît brune dans l'individu desséché... Il y a sur cette même peau quelques plumes noires très-petites et très-courtes, clair-semées vers le milieu de la portion qui est nue; le bas du cou est en arrière, le dos, le croupion, le bas du cou, en devant; la poitrine, le ventre et le dessous de la queue sont d'un noir assez brillant vers le haut du corps, et terne vers sa portion inférieure; les moyennes et les grandes couvertures des ailes sont d'un cendré bleuâtre; les pennes des ailes les plus proches du corps

sont de la même couleur; les autres sont cendrées du côté extérieur et noires du côté interne; les grandes pennes sont colorées de même, mais elles sont entièrement noires à leur extrémité, et elles ont d'autant moins de gris qu'elles sont plus éloignées du corps; la première penne est d'un pouce (près de trois centimètres) plus courte que les autres; les plumes qui couvrent le fouet de l'aile sont noires; la queue est de cette dernière couleur; le bec, blanchâtre dans son origine et dans une grande partie de sa longueur, est noirâtre à son extrémité; les pieds sont noirâtres. (Mauduyt.)

Habite Cayenne, où il ne paraît pas être très-commun.

DEUXIÈME FAMILLE. — AMPÉLINÉS.

Cette famille, dont nous empruntons les caractères et une partie de sa composition à M. De La Fresnaye, se distingue par un bec court, déprimé, large à sa base et très-fendu jusqu'au-dessous des yeux; des narines rapprochées de la pointe du bec, souvent à demi cachées par de petites plumes serrées; des ailes à rémiges assez longues, dont quelques-unes des primaires sont souvent rétrécies, ensiformes; des tarses et des doigts courts : le doigt externe notablement plus long que l'interne, et soudé assez loin avec le médian; des ongles élevés, courts et très-arqués; enfin une queue courte (carrée dans un seul cas), longue et fourchue.

Cette famille correspond à celle des Cotingas de Cuvier, qu'il plaçait entre les Céphaloptères et les Échenilleurs, et dans laquelle il comprenait les genres :

1° Cotinga;
2° Tersine;
3° Échenilleur;
4° Jaseur;
5° Procnias;
6° Gymnodère.

Swainson la composait des genres suivants :

1° *Calyptomina*, Raffles;
2° *Chrysopteryx*, Swainson;
3° *Chasmarhynchus*, Temminck;
4° *Ampelis*, Linné;
5° *Rupicola;*
6° *Pipra;*
7° *Metopia;*
8° *Caltypura;*
9° *Pardalotus*.

M. De La Fresnaye, qui, ainsi que nous venons de le dire, en a fait une sous-division de ses Baccivores sous le nom de *Ampelidæ*, l'a réduite aux genres :

1° Piauhau (*Querula*);
2° Cotinga (*Ampelis*);
3° Araponga (*Chasmarhynchus*).

M. Gray, en perfectionnant la composition, mais sans aucune distinction géographique, y a admis sept genres :

1° *Phibalura*, Vieillot;
2° *Tersa*, Vieillot;
3° *Ampelis*, Linné;
4° *Cotinga*, Brisson;
5° *Carpornis*, Gray;
6° *Cochoa*, Hodgson;
7° *Procnias*, Hoffmann.

M. Ch. Bonaparte, en formant avec raison une coupe purement géographique, vient de la composer des genres suivants :

1° *Phibalura;*
2° *Cotinga;*
3° *Xipholena*, Gloger;
4° *Carpornis;*
5° *Tijuca*, Lesson;
6° *Ptilochloris*, Swainson;
7° *Pyrrhorhynchus*, De La Fresnaye,

que nous admettons, moins le dernier, en y ajoutant les genres *Casmarhynchus* et *Procnias*.

Plus nous y réfléchissons, moins nous nous rendons compte de l'opinion généralement émise par les méthodistes, en général, à commencer par Vieillot, que tous les Oiseaux composant la famille des Ampélinés seraient presque exclusivement baccivores : c'est ce qui ressort en effet des réflexions de M. De La Fresnaye dans son *Essai* de classification; c'est ce qui ressort également du nom donné par M. Gray à l'un des genres de cette famille, celui de *Carpornis*, Oiseau de fruits. Nous ne nous expliquons cette opinion erronée que comme procédant d'une idée préconçue, et ensuite du peu de renseignements que l'on possède au sujet des mœurs des Ampélidés. Toutefois, si pauvre que soit la science sous ce rapport, au moins partout et au sujet de chacun de presque tous ces genres, trouve-t-on des documents assez précis qui donnent une tout autre idée de la manière de vivre de ces Oiseaux : c'est ce que nous avons tâché de faire ressortir en traitant de chaque genre que nous avons admis, et dont voici les noms :

1° Tijuca (*Tijuca*);
2° Araponga (*Chasmarhynchus*);
3° Cotinga (*Ampelis*);
4° Carpornis (*Carpornis*);
5° Guirarou (*Xipholena*);
6° Ptilochlore (*Ptilochloris*);
7° Phibalure (*Phibalura*);
8° Tersine (*Procnias*).

1er GENRE. — TIJUCA. *TIJUCA*. (Lesson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec médiocre, plus court que la tête, assez robuste, un peu courbé, terminé en pointe crochue, assez fendu, à bords légèrement rentrés en dedans, élargis à la base et comprimés vers la pointe, à mandibule supérieure convexe, à arête arrondie, entamant les plumes du front, terminée en pointe et fortement échancrée à son extrémité, qui reçoit la pointe de la mandibule inférieure : celle-ci un peu plus courte et arrondie en dessous.

Narines basales, larges, couvertes, creusées dans une fosse profonde et triangulaire, en partie recouvertes de plumes effilées, soyeuses, terminées en barbe unique et légère.

Fig. 4. — *Tijuca nigra.*

Ailes amples, médiocres, à rémiges larges, échancrées vers leur extrémité au bord externe, sur-obtuses; *la première penne assez longue, la seconde plus longue et presque égale à la troisième : cette dernière, la quatrième et la cinquième les plus longues.*

Queue médiocre, égale, à pennes roides, larges, dont les externes se déjettent un peu à leur extrémité.

Tarses courts, médiocres, de la longueur du doigt intermédiaire, vêtus jusque un peu au-

dessous du genou, légèrement scutellés en avant, et réticulés en arrière, l'interne plus court que l'externe: celui-ci soudé au médian jusqu'à la première articulation; tous terminés par des ongles recourbés, médiocres, comprimés; le pouce robuste, plus développé, ainsi que l'ongle, que les doigts antérieurs.

Ce genre, synonyme du genre *Chrysopteryx* de Swainson, ne repose que sur une seule espèce remarquable de l'intérieur du Brésil, le Tijuca noir. Nous en donnons la figure et la description.

C'est un Oiseau dont les formes sont robustes et bien proportionnées. Ses ailes et sa queue, par la nature de leurs pennes, annoncent que son vol est étendu, et qu'il vit plus exclusivement dans les forêts. (Lesson, *Compléments de Buffon.*)

Nous ignorons ce qui a pu porter Lesson à placer ce genre près des Corbeaux, dont il n'a que le plumage et dont l'éloignent tous ses caractères zoologiques, qui, au contraire, le rapprochent infiniment des Ampélinés, ainsi que l'avait fort bien compris Swainson en en faisant vers la même époque le type de son genre *Chrysopteryx*.

TIJUCA NOIR. *TIJUCA NIGRA*. (Lesson.)

Son plumage est de nature soyeuse, et est presque en entier d'un noir profond, mais légèrement lustré; la sommité des plumes possède seule cette couleur, car le reste de leur surface est blanchâtre, et enveloppe le corps d'une couche épaisse de duvet; toutefois une légère teinte jaune se mêle au noir sur les couvertures inférieures de la queue, et les ailes présentent à leur partie moyenne un large miroir d'un jaune très-pur et très-éclatant, qui tranche sur le noir intense de toutes les autres parties. Ce jaune, qui règne ainsi sur le milieu des rémiges, n'occupe toutefois que les barbes externes de chacune d'elles, et la première est même entièrement noire. Les tiges des rémiges sont aussi très-fortes, assez larges, et d'un noir vernissé. Les rectrices sont d'un noir profond, et la queue, dans le repos, est étroite, et un peu deltoïdale dans le mouvement. Les plumes qui entourent la base du bec sont allongées, sétiformes, soyeuses. Le bec est de couleur orangée, et les tarses sont brunâtres. (Lesson.)

Longueur totale, $0^m,33$; de la queue, $0^m,125$.

Ce bel Oiseau habite l'intérieur du Brésil.

2me GENRE. — ARAPONGA. *CHASMARHYNCHUS*. (Temminck, 1820.)

Χασμα, fente; ρυγχος, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, déprimé, triangulaire, à arête élevée, très-dilaté et élargi à la base, qui est garnie de soies retournées ou divergentes; mandibule supérieure un peu plus longue que l'inférieure, légèrement infléchie à sa pointe, qui est échancrée, l'inférieure plane; commissure excessivement fendue.

Narines percées à la partie antérieure d'une espèce de sillon, arrondies.

Ailes assez longues, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges égales, les plus longues.*

Queue médiocre et légèrement échancrée.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, recouverts de fortes squamelles; doigts longs, les latéraux égaux et unis à leur base; le pouce long et vigoureux, ainsi que son ongle, qui est le plus long de tous et le plus recourbé.

Le bec est généralement plus déprimé, beaucoup plus large à sa base que celui des Cotingas; le sillon qu'on y voit de chaque côté, prolongé depuis la base jusqu'au delà du milieu, est un caractère

qui lui est propre; les narines, placées à l'extrémité antérieure d'un autre sillon, diffèrent aussi de celles des Cotingas; enfin l'ouverture du bec est aussi ample que dans les Engoulevents.

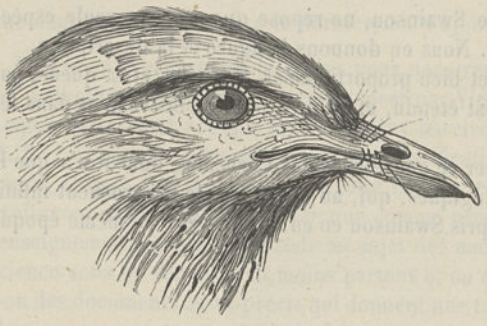


Fig. 5. — *Chasmarhynchus albus.*

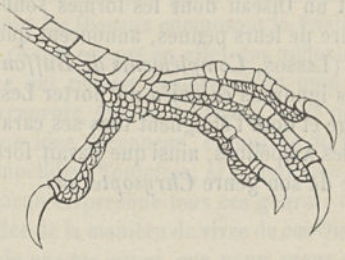


Fig. 6. — *Chasmarhynchus albus.*

Ce genre, exclusivement américain, et démembrement du grand genre *Ampelis* de Linné, est synonyme des genres *Procnias*, Hoffmansseg; *Cotinga*, Thunberg; *Arapunga*, de Wied, et *Averano*, Lesson, et renferme aujourd'hui quatre espèces. Nous figurons l'Araponga blanc.

La tête des mâles porte des caroncules diversiformes.

Ainsi, l'Araponga blanc porte sur le bec, comme les Dindons, une espèce de caroncule, mais qui a une organisation, et par conséquent un jeu tout différent: elle est flasque et tombante dans son état de repos et lorsque l'animal est tranquille, mais, au contraire, lorsqu'il est animé de quelque passion, elle se gonfle, se relève, s'allonge, et, dans cet état de tension et d'effort, elle a deux pouces et plus de longueur, sur trois ou quatre lignes de circonférence à sa base : cet effet est produit par l'air que l'Oiseau sait faire passer par l'ouverture du palais dans la cavité de la caroncule, et qu'il sait y retenir. Cette caroncule diffère encore de celle du Dindon en ce qu'elle est couverte de petites plumes blanches.

Chez l'Araponga caronculé ou Avérano, au lieu de cette caroncule, ce sont plusieurs appendices noirs et charnus qu'il a sous le cou, et dont la forme est à peu près celle d'un fer de lance.

Ces Oiseaux se rencontrent dans les endroits marécageux et sur les arbres des forêts vierges du Brésil et de la Guyane. Ils prennent beaucoup de chair, et une chair succulente. Le mâle a la voix très-forte, et la modifie de deux manières différentes : tantôt c'est un bruit semblable à celui qu'on ferait en frappant sur un coin de fer avec un instrument tranchant (*kock*, *kick*); tantôt c'est un son pareil à celui d'une cloche fêlée (*kur*, *kur*, *kur*). Au reste, dans toute l'année il ne se fait entendre que pendant environ six semaines du grand été, c'est-à-dire en décembre et janvier, d'où vient à l'une de ces espèces son nom portugais *Ave de verano*, Oiseau d'été. (Guéneau De Montbeillard.)

Ces Oiseaux, dit J. Verreaux, qui les a observés au Brésil, se nourrissent de fruits et de baies, mais non d'une manière exclusive, ainsi qu'on l'a prétendu, car il a constamment trouvé dans l'estomac de ceux qu'il a préparés des débris de larves et d'Insectes mous. Ce sont, du reste, des Oiseaux qui paraissent solitaires et vivre dans les grands bois, se tenant presque toujours à une grande hauteur.

Nous sommes heureux de pouvoir donner connaissance à nos lecteurs de la quatrième espèce toute nouvelle appartenant à ce genre, si curieux par lui-même, d'autant plus intéressant qu'en outre d'une caroncule au-dessus de la base du bec il en porte une de chaque côté de la commissure.

Lesson, dans ses *Compléments de Buffon*, a consacré deux chapitres à part pour ses Arapongas et les Cotingas de Thunberg sans s'apercevoir que ces deux genres ne sont qu'une seule et même chose, et ne se rapportent qu'aux trois seules espèces que nous venons d'indiquer, auxquelles il faut joindre la nouvelle, dont nous allons donner la description.

ARAPONGA TRICARONCULÉ. *CHASMARHYNCHUS TRICARUNCULATUS.* (Jules et Ed. Verreaux, 1853.)

Front à plumes très-courtes et poilues, surmonté d'une caroncule de $0^m,012$ de longueur, mais qui, dans l'état parfait, paraît devoir être plus longue; de chaque côté et vers la base de la mandibule inférieure, une autre caroncule de $0^m,014$ de longueur. Le corps, en dessus, vert olive, plus ou moins flammèché de jaune au sourcil, au cou, au thorax; tout le reste du dessous du corps d'un jaune uniforme; queue brun-olive; bec noir, légèrement blanchâtre au milieu; pieds noirâtres; la région oculaire légèrement dénudée.

Longueur totale, $0^m,31$.

Habite la Nouvelle-Grenade.

Cette description a été prise sur un sujet jeune encore. Deux autres sujets que nous avons eus sous les yeux, et qui paraissaient encore plus jeunes, étaient d'une taille moins forte d'un quart : le plumage était en tout plus foncé et les flammèches jaunes plus tranchées; les caroncules naissantes n'étaient visibles qu'à l'angle du bec, et à peine de $0^m,002$ de longueur; le front et le tour des yeux emplumés. D'après la grande analogie qui existe entre cette nouvelle espèce et celles déjà connues, nous croyons pouvoir affirmer que lorsqu'elle est arrivée à l'état parfait elle doit prendre une livrée blanche aussi pure que dans les autres, à part la femelle cependant, qui reste toujours avec ses couleurs foncées, et dont la taille est moindre. Cette découverte est importante pour la science en ce qu'elle forme la quatrième espèce d'un genre anciennement connu, et remarquable par la bizarrerie des appendices charnus qui recouvrent certaines parties de leur tête. Nous sommes portés à supposer que dans l'état parfait les trois appendices de cette nouvelle espèce s'allongent et s'élargissent d'une manière remarquable; mais celui du front ne paraît pas devoir se recouvrir du duvet que l'on remarque dans le *Carunculata.* (Jules et Edouard Verreaux, mss.)

C'est dans les premiers jours de janvier de cette année (1853) que les deux voyageurs auxquels nous empruntons la note et la description qui précèdent ont reçu ce nouvel Araponga : il leur a été envoyé avec d'autres Oiseaux également nouveaux de Bocos del Toro (Nouvelle-Grenade).

3me GENRE. — COTINGA. *AMPELIS.* (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, très-déprimé à la base, beaucoup plus large que haut, à arête insensiblement infléchie, et comprimé à la pointe, qui est échancrée.

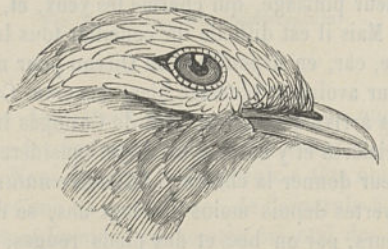


Fig. 7. — *Ampelis cæruleus.*

Narines latérales, basales, percées dans une large membrane ovalaire, en partie cachées par des poils projetés en avant.

Ailes assez longues, subaiguës; *la première rémige égale aux quatrième et cinquième, la seconde et la troisième les plus longues et pointues.*

Queue médiocre, ample et plus ou moins fourchue ou échancrée.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts proportionnellement longs, les latéraux égaux; la première phalange du doigt extérieur unie à celle du milieu.

Treize espèces de l'Amérique méridionale.

Ceux des ornithologistes modernes qui ont fait du Jaseur (*Bombycilla*) le type du genre *Ampelis*, tel qu'ils le conçoivent aujourd'hui, et non tel que l'avait compris Linné, qui l'appliquait à tous les Cotingas, en ont été réduits à exhumer de Brisson le nom latinisé par lui de *Cotinga* pour qualifier le genre dont nous nous occupons. Nous qui avons élagué ce même Oiseau des Ampélidés pour le transporter dans nos Sylviparidés avec les Pardalotinés, nous restituons le nom générique d'*Ampelis* au groupe d'Oiseaux qu'avait en vue Linné en le créant, nom qui s'y applique d'autant mieux également que ces Oiseaux, tout en étant parfois baccivores, sont encore plus insectivores, ainsi que le démontrent les poils rigides dirigés en avant qui garnissent la base de leur bec.

Nous comprenons dans ce genre les genres *Xipholena*, Gluger; *Carpornis*, Gray, et *Pyrrhorhynchus*, De La Fresnaye.

Il est peu d'Oiseaux, dit Guéneau de Montbeillard, d'un aussi beau plumage que les Cotingas : tous ceux qui ont eu occasion de les voir, naturalistes ou voyageurs, en ont été comme éblouis, et n'en parlent qu'avec admiration. Il semble que la nature ait pris plaisir à ne rassembler sur sa palette que des couleurs choisies pour les répandre avec autant de goût que de profusion sur l'habit de fête qu'elle leur avait destiné. On y voit briller toutes les nuances de bleu, de violet, de rouge, d'orangé, de pourpre, de blanc pur, de noir velouté, tantôt assorties et rapprochées par les gradations les plus suaves, tantôt opposées et contrastées avec une entente admirable, mais presque toujours multipliées par des reflets sans nombre qui donnent du mouvement, du jeu, de l'intérêt, en un mot, tout le charme de la peinture la plus expressive à des tableaux muets, immobiles en apparence, et qui n'en sont que plus étonnants, puisque leur mérite est de plaire par leur beauté propre, sans rien imiter, et d'être eux-mêmes inimitables.

Toutes les espèces, ou si l'on veut toutes les races qui composent la brillante famille des Cotingas, appartiennent au nouveau continent... Il paraît qu'ils se plaisent dans les pays chauds; on ne les trouve guère au delà du Brésil du côté du sud, ni au delà du Mexique du côté du nord.

Tout ce qu'on sait de leurs habitudes, c'est qu'ils ne font point de voyages de long cours, mais seulement des tournées périodiques qui se renferment dans un cercle assez étroit. Ils reparaissent deux fois l'année aux environs des habitations; et, quoiqu'ils arrivent tous à peu près dans le même temps, on ne les voit jamais en troupes. Ils se tiennent le plus souvent au bord des criques, dans les lieux marécageux; ce qui leur a fait donner par quelques-uns le nom de Poules d'eau. Ils trouvent en abondance, sur les palétuviers qui croissent dans ces sortes d'endroits, les Insectes dont ils se nourrissent, et surtout ceux qu'on nomme *Karias* en Amérique, et qui sont des Poux de bois suivant les uns, et des espèces de Fourmis suivant les autres. Les créoles ont, dit-on, plus d'un motif de leur faire la guerre : la beauté de leur plumage, qui charme les yeux, et, selon quelques-uns, la bonté de leur chair, qui flatte le goût. Mais il est difficile de concilier tous les avantages, et l'une des intentions fait souvent tort à l'autre; car, en dépouillant un Oiseau pour manger sa chair, il est rare qu'on le dépouille comme il faut pour avoir son plumage bien conservé. Cela explique assez naturellement pourquoi tous les jours il nous arrive d'Amérique tant de Cotingas imparfaits. On ajoute que ces Oiseaux se jettent aussi sur les rizières et y causent un dégât considérable. Si cela est vrai, les créoles ont une raison de plus pour leur donner la chasse... (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Cinq espèces, toutes découvertes depuis moins de vingt ans, se distinguent de leurs congénères, dont elles ont les mêmes mœurs, par un bec et des pieds rouges, ce qui a motivé, pour ce petit groupe, la création par M. De La Fresnaye du nom générique *Pyrrhorhynchus*, que nous n'adoptons pas.

COTINGA A GORGE VIOLETTE. *AMPELIS PORPHYROLŒMA.* (Deville, Sclater, Chenu et O. Des Murs.)

Dessus de la tête et oreilles noirs; ventre blanc; gorge d'un violet pourpré; dos squamé de plumes noires et blanches, chaque plume étant terminée par une bande blanche qui lui donne cette apparence squameuse; ailes noires, une bande blanche s'étendant sur toutes les couvertures des ailes; les plumes latérales du ventre squameuses à leur extrémité : celles du croupion ont le blanc plus étendu; queue noire; bec et pattes d'un gris plombé; œil d'un brun clair.

Longueur totale, $0^{m},175$.

Habite le Pérou, Pampa del Sacramento. (*Revue et Magasin de Zoologie*, 1852.)

Cette espèce provient de l'expédition de MM. De Castelnau et Deville dans l'Amérique du Sud.

4me GENRE. — CARPORNIS. *CARPORNIS.* (Gray, 1846.)

Καρπος, fruit; ορνις, oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, déprimé à la base, et beaucoup moins haut que large, à arête arrondie et assez recourbée jusqu'à la pointe, qui est comprimée, échancrée et terminée en crochet.

Narines latérales, ovalaires, engagées en partie dans les plumes du front.

Ailes médiocres, subobtuses; *la première rémige beaucoup plus courte que la seconde: celle-ci un peu moins longue que la troisième, qui est avec la quatrième la plus longue.*

Queue allongée, ample et échancrée.

Tarses courts, à peine de la longueur du doigt médian, fortement scutellés; doigts relativement longs, les latéraux égaux, l'externe soudé à sa base; ongles longs, comprimés, courbés et aigus.

Fig. 8. — *Carpornis melanocephala.*

Ce genre, synonyme du genre *Ampelion*, Cabanis, ne renferme que cinq espèces confondues tantôt avec les Tersines, tantôt avec les Cotingas, d'où les a retirées M. Gray : toutes appartiennent aux régions chaudes de l'Amérique. Nous figurons le Carpornis à tête noire.

M. D'Orbigny, qui a découvert une de ces espèces, le Carpornis à crête rouge, dit qu'elle habite les montagnes boisées, chaudes et humides du versant oriental des Andes boliviennes, au nord de la Paz, dans la province de Yungas et d'Ayupaya, où elle paraît très-rare. Nous l'avons rencontrée, ajoute ce voyageur, près de Chupé et de Palco, seulement dans les lieux élevés, voyageant par paires au sein des bois touffus, d'où elle ne sort jamais. Elle est des plus sauvages, et, lorsqu'on l'inquiète, elle relève de suite la huppe dont sa tête est ornée; dans le repos les plumes tombent sur le cou. Nous ne lui avons entendu proférer aucun cri.

CARPORNIS A CAPUCHON. *CARPORNIS CUCULLATA.* (Swainson, Gray.)

Dessus du corps brun; tête, cou et poitrine, noirs; deux petites bandes transversales aux ailes et ventre jaunes.

Habite le Brésil.

5me GENRE. — GUIRAROU. *XIPHOLENA.* (Chenu et O. Des Murs, d'après Buffon, Gluger, 1842.)

Ξιφος, épée, sabre; λαινος, creux, gouttière, à cause de la forme des couvertures alaires.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, déprimé à la base, presque aussi haut que large, à arête assez prononcée, mais arrondie; mandibule supérieure infléchie de sa base à la pointe, qui paraît sans échancrure : les bords de la mandibule supérieure garnis de poils à sa base.

Narines percées dans une membrane, ouvertes de part en part, basales et ovalaires.

Ailes médiocres, obtuses; *les quatre premières rémiges régulièrement étagées, la quatrième la plus longue de toutes.*

Queue ordinaire, ample et échancrée.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian, scutellés; les doigts courts, les latéraux égaux, l'externe soudé à la base; le pouce fort et long; les ongles faibles, grêles et aigus, celui du pouce le plus grand.

Fig. 9. — *Xipholena.*

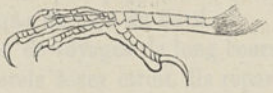


Fig. 10. — *Xipholena.*

Ce genre, démembré du genre *Ampelis* (Cotinga), ne renferme que trois espèces de l'Amérique méridionale, remarquables surtout par la forme qu'affectent dans leur structure les couvertures alaires supérieures : ce caractère tout particulier est même le principal sur lequel repose la distinction générique de ces espèces, ainsi que l'indique la composition du nom de *Xipholena*, créé pour elles par Gluger ; mais Buffon est le premier qui ait fait remarquer cette structure singulière, ainsi que ses rapports avec ce qui se voit chez le Jaseur.

Cet Oiseau, dit-il en parlant du Pompadour, aujourd'hui l'espèce type, a les grandes couvertures des ailes singulièrement conformées; elles sont longues, étroites, rondes, pointues et faisant la gouttière; leurs barbes sont détachées les unes des autres; leur côte est blanche et n'a point de barbes à son extrémité; ce qui a quelque rapport avec ces appendices qui terminent les pennes moyennes de l'aile du Jaseur, et ne sont autre chose qu'un prolongement du bout de la côte au delà des barbes.

Les Guirarous sont assez communs dans l'intérieur de la Guyane, mais non pas à Cayenne. Ils voyagent peu : on en trouve ordinairement plusieurs dans le même canton. Ils se perchent sur les branches les plus basses de certains grands arbres, où ils trouvent des graines et des Insectes qui leur servent de nourriture. De temps en temps ils crient tous à la fois, mettant un intervalle entre chaque cri : ce cri, peu agréable en lui-même, est un renseignement précieux pour les voyageurs égarés,

perdus dans les immenses forêts de la Guyane; ils sont sûrs de trouver une rivière en allant à la voix des Guirarous. (Buffon.)

Nous avons donné au genre le nom Guirarou conservé par Buffon à une espèce restée longtemps douteuse, et que les auteurs paraissent être d'accord à réunir au Pompadour, dont il ne serait que la femelle. Nous figurons le Guirarou lamellipenne, que M. De La Fresnaye a fait connaître en 1839.

GUIRAROU POURPRE. *XIPHOLENA ATROPURPUREA*. (Pr. De Wied, Ch. Bonaparte.)

Ressemble au Pompadour; mais la couleur pourpre est beaucoup plus foncée; les tectrices alaires moins allongées, moins roides et moins creusées dans leur longueur; les rémiges sont blanches, avec la pointe noire; les rectrices latérales ont leur page externe rose et la page interne blanchâtre.

Habite le Brésil.

Le 6e genre Ptilochloris est omis.

7~~6~~me GENRE. — PHIBALURE. *PHIBALURA*. (Vieillot, 1816.)

Φιβαλος, fruit à deux pointes; ουρα, queue.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-court, large à la base, un peu conique, convexe en dessus, dilaté sur les côtés, épais, fort; mandibule supérieure à dos arqué, arête distincte, forte échancrure à la pointe; l'inférieure droite, un peu pointue.

Narines basales, latérales, peu distinctes, percées dans une fosse très-petite, couvertes d'une membrane.

Ailes de moyenne longueur, suraiguës; *la première et la seconde rémiges les plus longues.*

Queue longue, grêle, très-fourchue.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés, les latéraux égaux, soudés à la base; pouce assez court; ongles forts, peu allongés, comprimés et crochus.

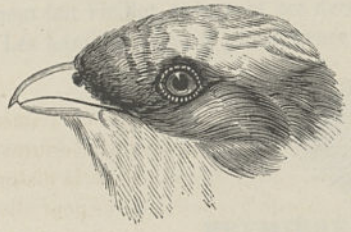


Fig. 11. — *Phibalura flavirostris.*

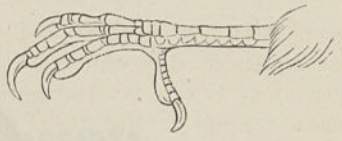


Fig. 12. — *Phibalura flavirostris.*

Ce genre, considéré par Vieillot et M. Temminck comme établissant le passage des Manakins aux Tangaras, a été placé par MM. De La Fresnaye et Gray, dont nous suivons l'exemple, avec les Ampélidés. M. Ch. Bonaparte a cherché à concilier les deux systèmes en le mettant dans sa famille des *Cotingidæ*, qui ne sont que nos *Ampelidæ*, mais en tête de ses *Cotinginæ*, qui suivent immédiatement ses *Piprinæ*.

Ce genre, synonyme des genres *Chelidis*, Gluger, et *Amphibalura*, Cabanis, ne repose que sur une espèce de l'Amérique méridionale, le Phibalure à bec jaune, que nous figurons.

On en ignore complétement les mœurs.

PHIBALURE A BEC JAUNE. *PHIBALURA FLAVIROSTRIS.* (Vieillot.)

La tête est surmontée d'un diadème formé par des plumes longues, recourbées, qui du centre du crâne sont divergentes sur les côtés et se courbent en auréole autour de l'occiput; ces plumes, d'un beau rouge ou d'un rouge marron depuis leur origine, sont terminées de noir à reflets d'acier poli; le noir lustré ceint le front, couvre le lorum, les joues et le méat auditif; la gorge d'un jaune pur; du blanc, du noir et une faible teinte jaune en bandes transversales sur la poitrine, la nuque, les côtés et le devant du cou; sur le dos et le croupion, des plumes noires terminées de jaune pur; scapulaires peintes des mêmes couleurs; aile et queue d'un noir lustré, mais toutes les pennes de ces parties marquées de blanc jaunâtre sur les bords des barbes intérieures, et variées par une tache cendrée placée sur l'une des pennes secondaires plus proches du corps; toutes les parties inférieures et les couvertures du dessous des ailes d'un blanc jaunâtre, marqué vers le bout des plumes d'une tache jaune vif; bec et pieds jaunes. (Temminck.)

Longueur totale, $0^m,23$.

Habite le Brésil.

8e, 7me GENRE. — TERSINE. *PROCNIAS.* (Illiger, 1811.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié plus court que la tête, très-déprimé à sa base, un peu caréné en dessus, triangulaire, à bords fléchis en dedans, rétréci, incliné et échancré vers le bout; mandibule inférieure plate en dessous, retroussée et aiguë à la pointe; commissure très-fendue.

Narines basales, latérales, larges, arrondies et en partie cachées par les plumes du front.

Ailes subaiguës; *la première rémige presque égale à la seconde et à la troisième, qui sont les plus longues.*

Queue médiocre et échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts longs, les latéraux égaux et soudés à la base; ongles longs, courbés et aigus.

Fig. 13. — *Procnias ventralis.*

Ce genre, démembré du grand genre *Ampelis* de Linné, et que M. Ch. Bonaparte place à la tête de ses Tanagridés, n'a reposé, depuis sa création jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire jusqu'au *Conspectus* (mars 1850), que sur une seule espèce de l'Amérique tropicale, la Tersine à ventre blanc.

Dans une note rectificative de son travail sur les Tanagridés et où il en fait une refonte complète, M. Ch. Bonaparte vient d'en ajouter une seconde, *Procnias Heini*, Cabanis.

On ne sait rien des mœurs de ces Oiseaux, sinon, d'après M. D'Orbigny, qu'ils vivent en troupes dans les forêts. Leur bec, dur et à bords tranchants, observe M. Temminck, paraît assez fort pour détruire les plus gros Scarabées.

TERSINE A VENTRE BLANC. *PROCNIAS VENTRALIS.* (Illiger.)

La Tersine *mâle* se distingue par une brillante teinte d'un bleu céleste, qui passe, sur les sujets longtemps exposés au jour, en un bleu d'aigue-marine. Le sommet de la tête, le cou, le dos, la poitrine, les flancs et les ailes en sont parés; cette couleur vive et pure borde toutes les pennes de la queue et celles secondaires des ailes, dont le reste est d'un beau noir; le bleu se dessine agréablement par fines bandes transversales sur le fond d'un blanc pur qui revêt le milieu du ventre; le tour du bec et des yeux, ainsi que toute la gorge, sont d'un noir profond; le bec et les pieds sont noirs. (Temminck.)

Longueur totale, $0^m,165$ environ.

Dentirostres perchoirs à bec comprimé.

Cette section se compose des trois tribus suivantes :

1° Les Tanagridés, qui se relient aux Ampélidés, que termine le genre Tersine, par les genres Iodopleure et Euphone;

2° Les Oriolidés, qui se rattachent aux Tanagridés par le genre Tachyphone, ainsi que l'a précédemment fait Vieillot, terminant ces derniers;

3° Les Laniidés, dont le grand genre linnéen, *Lanius*, est l'élément principal.

PREMIÈRE TRIBU. — TANAGRIDÉS.

On trouve, dit Buffon, qui de même que Linné ne faisait qu'un seul genre des Oiseaux de cette tribu, dans les climats chauds de l'Amérique un genre très-nombreux d'Oiseaux, dont quelques-uns s'appellent au Brésil *Tangaras;* et les nomenclateurs ont adopté ce nom pour toutes les espèces qui composent ce genre. Ces Oiseaux ont été pris par la plupart des voyageurs pour des espèces de Moineaux.

Ils ne différaient en effet, pour l'éloquent naturaliste, des vrais Moineaux d'Europe que par les couleurs et par un petit caractère de conformation, celui d'avoir la mandibule supérieure du bec échancrée des deux côtés vers son extrémité; mais ils ressemblaient aux Moineaux par tous les autres caractères, et même ils en avaient à très-peu près les habitudes naturelles : comme eux, ajoute-t-il,

ils n'ont qu'un vol court et peu élevé; la voix désagréable dans la plupart des espèces; on doit aussi les mettre au rang des Oiseaux granivores, parce qu'ils ne se nourrissent que de très-petits fruits; ils sont d'ailleurs presque aussi familiers que les Moineaux, car la plupart viennent auprès des habitations; ils ont aussi les mœurs sociables entre eux. Ils habitent les terres sèches, les lieux découverts et jamais les marais. (*Hist. nat. des Ois.*)

Nous verrons, en nous occupant des familles et des genres de cette tribu, ce qu'il peut y avoir d'erroné, d'inexact ou d'exagéré dans ces diverses assertions.

Les *Tanagridés* sont de très-beaux Oiseaux qui appartiennent à l'ordre des Passereaux, et dont le caractère est d'avoir le bec conique, pointu, presque triangulaire à sa base; la mandibule supérieure plus ou moins convexe et un peu échancrée vers l'extrémité. Par l'ensemble général de leurs formes, ils ont beaucoup de rapports avec les Pies-Grièches, les Grives, les Loriots, les Gobe-Mouches, les Manakins, les Cotingas, etc.

Cependant, il existe entre eux et les Oiseaux de la plupart de ces genres des différences assez saillantes pour qu'on les en ait séparés avec raison. Les Cotingas ont le bec plus court, plus large à la base et plus déprimé, quoique également échancré vers l'extrémité. Les Pies-Grièches, les Grives et les Loriots, qui présentent aussi cette échancrure, ont le bec plus comprimé par les côtés; néanmoins, nous verrons bientôt que plusieurs *Tanagridés* se rapprochent beaucoup de ces Oiseaux. Les Gobe-Mouches ont le bec encore plus aplati que les Hirondelles et les Engoulevents, dans lesquels il est très-entier.

Les Gros-Becs, qui ressemblent le plus aux vrais Tangaras, après les Moineaux et les Bruants, en diffèrent, ainsi que ces derniers, par le manque d'échancrure à la mandibule supérieure, et parce que cette mandibule n'est pas arquée à l'extrémité. D'ailleurs, tous ces Oiseaux ont le bec parfaitement conique, plus ou moins renflé, tandis que celui des *Tanagridés* est presque triangulaire à sa base.

Les *Tanagridés* à queue courte, ou Tangaras *euphones*, l'ont à peu près semblable à celui des Manakins proprement dits; cependant ces Oiseaux diffèrent entre eux par la forme de leurs pattes.

Comme tous les Passereaux, les Tanagridés ont trois doigts en avant et un seul en arrière, et, comme dans la plupart de ces Oiseaux, les deux doigts externes ne sont réunis que jusqu'à la première phalange et non jusqu'à la seconde, comme on le remarque dans les Manakins.

La taille de ces Oiseaux ne surpasse pas celle des Merles, et lui est presque toujours inférieure. Leurs couleurs, surtout celles des mâles, sont tranchées, très-vives, très-brillantes, et cependant ne prennent jamais des reflets métalliques : les femelles et les jeunes sont presque toujours très-différents des mâles adultes, et n'ont le plus souvent que des couleurs plus ou moins ternes.

Le grand genre linnéen des Tangaras est composé d'un grand nombre d'espèces, se convenant toutes, plus ou moins, par les caractères que nous avons détaillés ci-dessus, et n'ayant encore été trouvées que dans le nouveau continent. (Desmarest, *Hist. nat. des Tangaras.*)

Ce genre semble avoir été une sorte d'entrepôt dans lequel on plaçait tous les Oiseaux à bec conique et échancré qu'on ne pouvait classer ailleurs, jusqu'à l'époque (1805) où a paru l'*Histoire des Tangaras* de Desmarest, qui a rangé ces Oiseaux avec autant de sagacité que de bonne méthode, pour cette époque, en excluant avec raison un certain nombre de ces prétendus Tangaras. (Vieillot, *Nouv. Dict. d'Hist. nat.*)

Nous avons dit ci-dessus que quelques Oiseaux, placés par les auteurs dans leur genre des Tangaras, ne se rapportaient pas fort exactement, par leurs caractères, à la définition de ce genre. Après avoir écarté ceux d'entre eux qui s'en éloignaient bien évidemment, nous ne pouvons nous dissimuler cependant qu'il reste encore, parmi les *Tanagridés* que nous conserverons comme tels, des espèces qui ne présentent pas toutes les caractères communs assignés à cette *tribu*. Ces espèces sont pour ainsi dire intermédiaires entre celles qui doivent seules garder le nom de *Tanagridés* et celles qui appartiennent aux différents genres dans lesquels leur conformation ambiguë pourait les faire placer. (Desmarest, *Hist. nat. des Tangaras*, 1805.)

En conséquence de ces considérations, Desmarest les divisa en cinq sections principales.

La première, ou celle des *Tangaras* proprement dits, comprenant les Oiseaux qui ont plus que les autres les caractères génériques; leur bec, sans être très-fort, étant conique, un peu arqué et très-

légèrement échancré à l'extrémité; leurs pattes n'étant pas à beaucoup près aussi longues que la queue. Exemple : le Septicolor (*T. tatao*), etc.

La seconde, ou celle des *Tangaras euphones*, renfermant les espèces dont le bec est court et assez semblable à celui des Manakins, dont les doigts sont divisés comme ceux des Tangaras, et dont les pattes sont aussi longues que la queue. Exemple : l'Organiste (*T. musica*), etc., un Oiseau devant former un genre particulier.

La troisième, ou celle des Tangaras *ramphocèles*. Exemples : les Tangaras bec d'argent et scarsatte. Ces Oiseaux ayant les pattes plus courtes que la queue et conformées commes celles des Tangaras proprement dits; leur caractère essentiel étant d'avoir la mandibule inférieure très-prolongée sous les yeux et renflée de chaque côté; ces Oiseaux devant aussi former un genre nouveau.

La quatrième, comprenant les Tangaras *colluriens*, ou ceux dont le bec ne diffère de celui des Pies-Grièches qu'en ce qu'il est plus conique, plus gros à sa base et moins crochu à l'extrémité. Exemple : le Tangara du Canada (*T. rubra*), etc.

Enfin, la cinquième section renfermant deux espèces seulement qui, par la forme de leur bec et la disposition de leurs couleurs, se rapprochent beaucoup du genre des Loriots : le Tangara noir (*T. nigerrima*) et la Houppette (*T. cristata*).

Vieillot n'adopta que les deux premières sections de Desmarest, et décrivit les autres sous des noms génériques et particuliers; savoir : 1° les Tangaras de la troisième section sous celui de *Jacapa, Ramphocelus*, d'après Desmarest; 2° plusieurs des *Colluriens* de la quatrième section sous la dénomination générique de *Pyranga;* il dispersa tous les autres dans ses groupes *Arremon* (l'Oiseau silencieux), *Lanion* (Tangara mordoré), *Habia* (le Camail et le Tangara des grands bois); et il tira de la cinquième section le genre *Tachyphone* pour le Tangara noir mâle et pour la Houppette.

En définitive, faisant de tous ces Oiseaux ainsi groupés et divisés sa dixième famille sous le nom de *Péricalles*, qui représentent parfaitement notre tribu des Tanagridés, il y réunit les genres suivants :

1° Phibalure;
2° Viréon;
3° Némosie (*Nemosia*), Vieillot;
4° Tangara (*Tanagara*);
5° Habia (*Saltator*), Vieillot;
6° Arrémon (*Arremon*), Vieillot;
7° Touit (*Pipilo*), Vieillot;
8° Jacapa (sous le nom de *Ramphapis*), Vieillot;
9° Pyranga (*Pyranga*), Vieillot;
10° Tachyphone (*Tachyphonus*), Vieillot.

Swainson, en 1837, en retranchant les genres Phibalure et Viréon, fit des Tanagridés la seconde sous-famille de ses *Fringillidæ* sous le nom de *Tanagrida*, dans laquelle il comprit les genres :

1° *Tardivola*, Swainson;
2° *Tanagra;*
3° *Phœnisoma*, Swainson;
4° *Nemosia;*
5° *Aglaia*, Swainson;
6° *Pipilo;*

presque tous divisés en plusieurs sous-genres.

Lesson (1831) les composa, sous le nom collectif de Tangaras, des genres :

1° Cypsnagre (*Cypsnagra*), Lesson;
2° Euphone;
3° Aglaïa;
4° Tangaras (vrais);
5° Tachyphone ou Tangaras-Loriots;
6° Habia ou Tangaras-Gros-Becs;
7° Spermagres;
8° Embernagre (*Embernagra*), Lesson;
9° Pyranga ou Tangara-Cardinal;
10° Ramphocèle ou Jacapa;
11° Némosie;
12° Arrémon;
13° Esclave (*Dulus*), Vieillot;
14° Ictérie (*Icteria*), Vieillot.

On voit que déjà Lesson comprenait mieux que ne l'avait fait Vieillot la composition de la tribu des Tanagridés, puisqu'il en retirait, comme Swainson, les genres Phibalure et Viréon, et y réintégrait le genre Esclave et le genre Ictérie, que Vieillot mettait l'un avec les Merles dans sa famille des Chanteurs, et l'autre avec les Loriots dans sa famille des Tisserands.

MM. D'Orbigny et De La Fresnaye ont réduit cette tribu à peu près à ce que l'avait faite Vieillot; car elle se compose, pour eux, de onze genres seulement, qu'ils divisent en Tanagridés sylvicoles et en Tanagridés dumicoles. Ces genres sont ceux-ci :

1° Némosie;
2° Pyranga;
3° Euphone;
4° Béthyle (*Bethylus*), Cuvier;
5° Tangara;
6° Tachyphone;
7° Ramphocèle;
8° Arrémon;
9° Embernagre;
10° Habia;
11° Phytotome (*Phytotoma*), Molina.

L'accession de ce dernier genre dans les Tanagridés nous paraît une innovation des plus heureuses.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a réduit cette tribu, qui, pour lui, n'a rang que de famille, à à quatre genres :

1° Tachyphone;
2° Tangara;
3° Ramphocèle;
4° Euphone.

M. Gray, lui, a fait de cette tribu, sous le nom de Tanagrinés, la troisième sous-famille de ses Fringillidés, et y a en conséquence compris les genres suivants :

1° *Emberizoides*, Temminck;
2° *Pipilo;*
3° *Arremon*, dans lequel il a fondu le genre *Dulus;*
4° *Embernagra;*
5° *Pitylus*, Cuvier;
6° *Cissopis*, Vieillot, synonyme de *Bethylus;*
7° *Lamprotes;*
8° *Saltator;*
9° *Ramphopis;*
10° *Pyranga;*
11° *Lanio*, Vieillot, que cet ornithologiste avait renvoyé avec les Pies-Grièches dans sa famille des Colluriens;
12° *Tanagra;*
13° *Tachyphonus;*
14° *Nemosia;*
15° *Tanagrella;*
16° *Calliste*, Boié;
17° *Euphonia;*
18° *Cypsnagra.*

Enfin, le docteur Reichenbach, qui fait des Tanagridés la quatrième famille de ses Fringillés, et dont nous sommes étonnés de ne pas voir le nom cité dans le dernier travail sur les Tanagridés de M. Ch. Bonaparte (1851), paraît, si l'on en juge d'après les tableaux de caractères par lui publiés en 1850, comprendre dans ce qu'il appelle ses *Fringillinæ tanagrinæ* les nombreux genres suivants :

1° *Arremon;*
2° *Hæmophila*, Reichenbach;
3° *Saltator;*
4° *Pipilo;*
5° *Leucopygia*, Reichenbach,
6° *Spindalis*, Jardine;
7° *Nemosia;*
8° *Coccopsis*, Reichenbach;
9° *Lamprotes;*
10° *Pyranga;*
11° *Chlorornis*, Reichenbach;
12° *Ramphocelus;*
13° *Pyrrota*, Vieillot;
14° *Lanio;*
15° *Tachyphonus;*
16° *Tanagra;*
17° *Neornis*, Hartlaub;
18° *Schistochlamys*, Reichenbach;
19° *Tanagrella;*
20° *Calliste;*
21° *Cyrola*, Reichenbach;
22° *Aglaia;*
23° *Anisognathus*, Reichenbach;
24° *Periporphyrus*, Reichenbach;
25° *Pytilus;*
26° *Cissurus*, Reichenbach.

M. Ch. Bonaparte, dans son *Conspectus* de 1850, a élevé au rang de famille les Tanagridés, qu'il

place entre les *Paridæ* (Mésanges) et les *Alaudidæ* (Alouettes), et qu'il divise en deux sous-familles :

1° *Euphoninæ;*
2° *Tanagrinæ.*

Nous indiquerons, en traitant de chacune d'elles, que nous adoptons nominalement, quels sont les genres que cet habile ornithologiste a cru devoir introduire dans cette tribu ou en exclure.

PREMIÈRE FAMILLE. — EUPHONINÉS.

Ainsi que nous venons de le dire, c'est à M. Ch. Bonaparte que l'on doit la création de cette famille. Les genres dont il la composait à cette époque étaient :

1° *Piproidea*, Swainson;
2° *Pipreola*, Swainson;
3° *Procnias;*
4° *Cypsnagra;*
5° *Procnopis*, Cabanis;
6° *Euphonia;*
7° *Calliste.*

Depuis, et dans la *Revue et Magasin de Zoologie* (mars 1851), ce naturaliste a publié un nouveau travail rectificatif en ce qui concerne la tribu des Tanagridés, dans lequel il place les Euphoninés sur d'autres bases, et en remanie ainsi la composition :

1° *Procnias;*
2° *Pipræida;*
3° *Iodopleura*, Lesson;
4° *Euphonia;*
5° *Pyrruphonia*, Ch. Bonaparte;
6° *Chlorophonia*, Ch. Bonaparte;
7° *Cyanophonia*, Ch. Bonaparte;
8° *Calliparæa*, Ch. Bonaparte;
9° *Cyrola*, Reichenbach;
10° *Calliste;*
11° *Tatao*, Reichenbach;
12° *Chrysothraupis*, Ch. Bonaparte;
13° *Ixothraupis*, Ch. Bonaparte;
14° *Chalcothraupis*, Ch. Bonaparte;
15° *Callospiga*, Ch. Bonaparte.

Pour nous, ne voyant autre chose dans cette infinie subdivision que des distinctions très-fines et plus spirituelles que scientifiques, basées presque uniquement sur des différences de coloration auxquelles nous ne saurions accorder la moindre valeur générique, nous restreignons la famille des Euphoninés à trois genres :

1° Iodopleure (*Iodopleura*);
2° Euphone (*Euphonia*);
3° Calliste (*Calliste*).

Les Euphoninés se distinguent des autres Tanagridés par un bec généralement moins long que la tête, des formes courtes et ramassées. Plusieurs espèces ont un chant remarquable.

1er GENRE. — IODOPLEURE. *IODOPLEURA.* (Lesson, 1839.)

Ἰοειδής, violet; πλευρα, flancs.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moitié plus court que la tête, presque aussi haut que large; mandibule inférieure petite, dentée.

Narines étroites, cachées par les plumes du front.

Ailes allongées, subobtuses, *à troisième rémige la plus longue.*

Queue égale, parfois les deux médianes excédant un peu les autres rémiges.

Tarses allongés, plus longs que le doigt médian, scutellés, terminés par des doigts courts et faibles; le pouce presque égal au doigt du milieu.

Fig. 14. — *Iodopleura.*

Fig. 15. — *Iodopleura.*

Ce genre repose sur trois espèces américaines, toutes modernes, la plus ancienne datant à peine de vingt ans, et remarquable par un fascicule de plumes violettes, allongées, qui pare la région antérieure des flancs.

Nous figurons l'Iodopleure à gouttelettes.

Lesson, créateur de ce petit genre, dont l'espèce type a tour à tour été rangée avec les Ampélidés, les Pipudés et les Tanagridés, le considérait comme intermédiaire aux Manakins et aux Pardalotes.

M. Ch. Bonaparte, après l'avoir mis en tête des premiers dans la partie de son *Conspectus* datée de mars 1850, vient tout récemment d'adopter un ordre d'idées qui est aussi conforme à notre manière de voir en s'exprimant ainsi :

« Par la conformation de ses pieds, indice presque certain de son organisation de chanteur, le genre *Iodopleura* appartient aux Euphoniens plutôt qu'aux Pipriens. » (*Revue et Magasin de Zoologie*, mars 1851.)

On ne sait rien de leurs mœurs.

IODOPLEURE A GOUTTELETTES. *IODOPLEURA GUTTATA.* (Lesson, 1839.)

En dessus, d'un noir sombre, plus foncé sur la tête, les rémiges et la queue; les plumes occipitales formant une huppe bien indiquée; lorums, une légère bande postorbitaire et croupion, blancs; en dessous, varié d'un noirâtre pareil à celui du dos et de blanc; gorge, partie médiane antérieure du ventre, de la poitrine, abdomen et sous-caudales, de cette dernière couleur; bande noirâtre, en forme de moustache, à la commissure du bec; de chaque côté de la poitrine, au-dessous de l'aile, sort un faisceau touffu de plumes soyeuses et décomposées, longues de 0m,03, d'un joli violet lilas; bec et pieds noirs.

Longueur totale, 0m,10.

Habite Rio-Négro, république de Venezuela.

2me GENRE. — EUPHONE. *EUPHONIA*. (Desmarest, 1805.)

Εὐς, beau; φωνή, voix, chant.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, large et déprimé à la base, comprimé latéralement, mais comme bombé ou insufflé; la mandibule supérieure échancrée à sa pointe et parfois denticulée tout au long de sa tranche.

Narines presque entièrement recouvertes par les plumes du front.

Ailes médiocres, arrondies, et cependant subaiguës, *à seconde et troisième rémiges les plus longues.*

Queue courte et ample, presque carrée.

Tarses minces, de la longueur du doigt médian; l'ongle du pouce le plus fort.

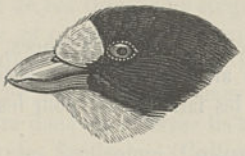


Fig. 16. — *Euphonia musica.*

Fig. 17. — *Euphonia musica.*

Ce genre, qui renferme vingt-huit espèces, a été tout récemment fractionné par M. Ch. Bonaparte (mars 1851) en quatre petits genres :

1° *Cyanophonia*, Ch. Bonaparte;
2° *Euphonia;*
3° *Chlorophonia*, Ch. Bonaparte;
4° *Pyrrhophonia;*

dont les trois derniers seuls viennent (mai 1851) d'être adoptés, à titre de sections seulement, par M. Sclater, qui subdivise en outre la première en :

A. *Euphoniæ cœruleo-cephalæ;*
B. *E. chloroticæ;*
C. *E. violaceæ;*
D. *E. nigritæ;*

la deuxième en :

A. *E. virides;*
B. *E. gerrirostres;*

et nomme les espèces de la troisième :

A. *E. tumidirostres.*

Les Euphones sont des Oiseaux dont le chant est assez remarquable pour avoir fait donner à l'un d'eux le nom d'*Organiste*.

Ce nom, dit Guéneau De Montbeillard, a été donné à ce petit Oiseau parce qu'il fait entendre suc-

cessivement tous les tons de l'octave en montant du grave à l'aigu. Cette espèce de chant, qui suppose dans l'oreille de l'Oiseau quelque conformité avec l'organisation de l'oreille humaine, est non-seulement fort singulière, mais très-agréable. M. le chevalier Fabre Deshayes nous a écrit qu'il existe dans la partie du sud, sur les hautes montagnes de Saint-Domingue, un petit Oiseau fort rare et fort renommé, que l'on y appelle *Musicien*, et dont le chant peut se noter; nous présumons que ce Musicien de M. Deshayes est le même que notre Organiste ; cependant nous doutons encore que le chant de cet Oiseau imite régulièrement et constamment les sons successifs de l'octave de nos sons musicaux, car nous ne l'avons point eu vivant : il m'a été donné par M. le comte De Noé, qui l'avait rapporté de la partie espagnole de Saint-Domingue, où il m'a dit qu'il était fort rare et très-difficile à apercevoir et à tirer, parce qu'il est défiant et qu'il sait se cacher; il sait même tourner autour d'une branche à mesure que le chasseur change de place, pour n'en être pas aperçu; en sorte que souvent, quoiqu'il y ait plusieurs de ces Oiseaux sur un arbre, on ne peut en découvrir un seul, tant ils sont attentifs à se mettre à couvert. (*Hist. des Ois.*)

Aussi se donne-t-on le plaisir de les conserver en cage pour jouir des agréments de leur chant; mais on ne les y conserve guère qu'autant qu'on les réunit au nombre de cinq ou six ensemble, ainsi que le dit Maregrave, confirmé par Sonnini. Ils ont le sifflet du Bouvreuil, et on les nourrit des plantes que l'on nomme au Brésil *paco* et *mamao*.

Aussi serait-ce à tort, d'après Sonnini, que D'Azara nierait la possibilité de les conserver ainsi; car l'opinion de ce dernier voyageur ne repose que sur ce fait qu'il en mit un en cage; qu'il y jetait un petit cri et quelquefois un sifflement triste; mais qu'il refusa de manger du maïs moulu, et mourut le second jour.

Ces Oiseaux se rapprochent volontiers des habitations entourées de terres défrichées; ils se nourrissent des différentes espèces de petits fruits que portent les arbrisseaux; ils se jettent aussi en grand nombre sur les plantations de riz, et l'on est obligé de les faire garder pour les en chasser. (*Hist. des Ois.*)

EUPHONE CENDRÉ. *EUPHONIA CINEREA*. (De La Fresnaye, 1846.)

En entier gris, glacé en dessus d'une nuance vert de mer pâle, avec les rémiges primaires noirâtre, très-finement bordées de blanc grisâtre; en dessous, d'un cendré pâle, teint d'un jaune citron sur le milieu de l'abdomen et sur les flancs.

Longueur totale, 0m,10.

3me GENRE. — CALLISTE. *CALLISTE*. (Boié, 1826.)

Καλλιστευω, être le plus beau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, presque aussi large que haut, comprimé sur les côtés, échancré à la pointe de la mandibule supérieure.

Fig. 18. — *Calliste tricolor.*

Fig. 19. — *Calliste tricolor.*

Narines basales, cachées dans les plumes du front.

Ailes assez longues, subaiguës; *la seconde et la troisième rémiges les plus longues.*
Queue médiocre et presque carrée.
Tarses minces, de la longueur du doigt médian; l'ongle du pouce le plus fort.

Ce genre renferme aujourd'hui quarante-huit espèces, que, depuis son *Conspectus*, M. Ch. Bonaparte a réparties en huit genres :

1° *Calliparœa*, Ch. Bonaparte;
2° *Gyrola*, Reichenbach;
3° *Calliste;*
4° *Tatao*, Reichenbach;
5° *Chrysothraupis*, Ch. Bonaparte;
6° *Ixotrhaupis*, Ch. Bonaparte;
7° *Chalcothraupis*, Ch. Bonaparte;
8° *Callospiza*, Ch. Bonaparte.

M. Sclater, tout récemment (*Contrib. of Ornit.*, 1851), tout en conservant ce fractionnement, s'est borné à remplacer ces genres ou prétendus tels par de simples sections, qui sont :

A. *Callistæ tataoues;*
B. *C. typicæ;*
C. *C. punctigeræ;*
D. *C. procnopides;*
E. *C. flavæ;*
F. *C. lampræ;*
G. *C. gyrolæ;*
H. *C. cœruleæ.*

Nous croyons M. Sclater dans le vrai, et nous partageons sa manière de voir, toute pratique.

Nous figurons le Calliste à tête rousse.

La plupart de ces Oiseaux ne fréquentent que les lieux découverts, et s'approchent même des habitations; ils se nourrissent de fruits, et piquent les bananes et les goyaves, qu'ils détruisent en grande quantité; ils dévastent aussi les champs de riz dans le temps de la maturité. Le mâle et la femelle se suivent ordinairement, mais ils ne volent pas en troupes; seulement, on les trouve quelquefois en nombre dans les rizières. Ils n'ont ni chant ni ramage, mais un cri bref et aigu.

Cependant, les Septicolors (*Calliste tatao*) vont en troupes nombreuses; ils se nourrissent de jeunes fruits à peine noués que porte un très-grand arbre de la Guyane; ils arrivent aux environs de l'île de Cayenne lorsque cet arbre y est en fleurs, et ils disparaissent quelque temps après pour suivre vraisemblablement dans l'intérieur des terres la maturité de ces petits fruits; car c'est toujours de l'intérieur des terres qu'on les voit venir. C'est ordinairement en septembre qu'ils paraissent dans la partie habitée de la Guyane; leur séjour est d'environ six semaines, et ils reviennent en avril et mai, attirés par les mêmes fruits, qui mûrissent alors : ils n'abandonnent pas cette espèce d'arbre; on ne les voit jamais sur d'autres; aussi, lorsqu'un de ces arbres est en fleurs, on est presque assuré d'y trouver un nombre de ces Oiseaux. Au reste, ils ne nichent pas pendant leur séjour dans la partie habitée de la Guyane. (Guéneau De Montbeillard, d'après Sonnini.)

CALLISTE DE BOURCIER. *CALLISTE BOURCIERI.* (Ch. Bonaparte, Chenu et O. Des Murs.)

D'un beau vert brillant, tournant au bleuâtre sur le ventre; chaque plume noire dans une large partie de sa base; vertex et croupion fauves; gorge noire, avec une tache couleur marron de chaque côté.

Cette belle espèce, décrite et nommée, en mars 1851, par M. Ch. Bonaparte, a été rapportée de la république de l'équateur par M. J. Bourcier, qui l'a trouvée dans les bois de Bagnos, près du Tonguragua, volcan toujours couvert de neige.

DEUXIÈME FAMILLE. — TANAGRINÉS.

Dans son *Conspectus* de 1850, M. Ch. Bonaparte compose cette famille de sa création des genres suivants :

1° *Tanagrella*;
2° *Nemosia;*
3° *Tachyphonus;*
4° *Pyrrhota;*
5° *Stephanophorus*, Strickland;
6° *Tanagra;*
7° *Spindalis;*
8° *Lanio;*
9° *Lamprotes;*
10° *Cyanicterus*, Ch. Bonaparte;
11° *Pyranga;*
12° *Ramphocelus*.

Dans sa *Revue de Zoologie* d'avril 1851, cette composition a été remaniée ainsi qu'il suit par son auteur, en supposant qu'il conserve sa division des Tanagridés en deux familles :

1° *Tanagra;*
2° *Dubusia*, Ch. Bonaparte;
3° *Buthraupis*, Cabanis;
4° *Tanagrella;*
5° *Nemosia*;
6° *Hemithraupis*, Cabanis;
7° *Tachyphonus;*
8° *Pipilopsis*, Ch. Bonaparte;
9° *Camarophagus*, Ch. Bonaparte;
10° *Orthogonys;*
11° *Phœnicothraupis*, Cabanis;
12° *Lanio;*
13° *Lamprotes;*
14° *Sericossypha*, Lesson;
15° *Pyranga;*
16° *Ramphocelus;*
17° *Jacapa*, Ch. Bonaparte.

Telle est, autant qu'on peut la saisir, dans le nouveau travail de M. Ch. Bonaparte, la nouvelle refonte par lui projetée de la famille des Tanagrinés.

Pour nous, elle se composera des genres suivants :

1° Cypsnagre (*Cypsnagra*);
2° Tangara (*Tanagra*);
3° Phytotome (*Phytotoma*);
4° Habia (*Saltator*);
5° Arrémon (*Arremon*);
6° Bec-d'Argent (*Ramphocelus*);
7° Pyranga (*Pyranga*);
8° Lamprote (*Lamprotes*);
9° Lanion (*Lanio*);
10° Pyrrote (*Pyrrota*);
11° Ictérie (*Icteria*);
12° Esclave (*Dulus*);
13° Phænicophile (*Phœnicophilus*);
14° Némosie (*Nemosia*);
15° Granatelle (*Granatellus*), Dubus;
16° Tanagrelle (*Tanagrella*);
17° Cardelline (*Cardellina*), Dubus;
18° Tachyphone (*Tachyphonus*).

Les espèces de ce dernier genre, appelées aussi par Lesson Tangaras-Loriots, établissent à notre sens le lien le plus naturel des Tanagridés aux Oriolidés, dont nous nous proposons de les faire suivre; ce que d'ailleurs Vieillot a pratiqué avant nous, en mettant ses *Tisserands*, commençant par les Loriots, immédiatement à la suite de ses *Péricalles*, finissant par les Tachyphones.

1er GENRE. — CYPSNAGRE. *CYPSNAGRA*. (Lesson, 1831.)

Mot composé par élision des deux noms *Cypselus*, Martinet, Hirondelle, et *Tanagra*.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, convexe, conique, peu élevé, comprimé, à mandibule supérieure dépassant l'inférieure en une pointe légèrement recourbée.

Narines basales, ouvertes en fente longitudinale sous une squamelle membraneuse, et en partie engagées dans les plumes du front.

Ailes aiguës; *la deuxième penne étant la plus longue de toutes; mais la première et la troisième presque égales, fort peu plus courtes que la seconde.*

Queue ample, deltoïdale et presque rectiligne.

Tarses vigoureux, recouverts de larges squamelles, de la longueur du doigt médian; doigts assez allongés, les latéraux égaux, le pouce fort.

Fig. 20. — *Cypsnagra ruficollis.*

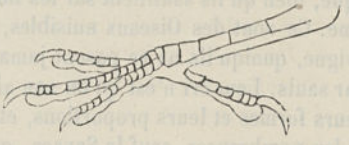


Fig. 21 — *Cypsnagra ruficollis.*

Une seule espèce, le Tangara à cou roux de Lichtenstein.

On en ignore les mœurs.

CYPSNAGRE HIRONDELLE. (Lesson.) *CYPSNAGRA RUFICOLLIS*. (Lichtenstein, Gray.)

Bleu-noir en dessus; blanc tanné en dessous; gorge roux vif.

Habite le Brésil.

2me GENRE. — TANGARA. *TANAGRA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, un peu trigone à la base, caréné en dessus, à bords courbés en dedans, échancré, rétréci et incliné vers le bout; mandibule supérieure couvrant les bords de l'inférieur seulement à la base.

Narines basales, nues.

Ailes allongées, subobtuses; *les deux premières rémiges fort peu plus courtes que la troisième : celle-ci et la quatrième les plus longues.*

Tarses trapus, de la longueur du doigt médian; l'ongle du pouce très-fort et crochu.

Ce genre, qui comprend les genres *Stephanophorus*, Strickland, et *Spindalis*, Jardine, a pour type le *Tanagra sayaca* de Linné ou Saihobi de D'Azara, et se compose d'une trentaine d'espèces. Nous figurons le Tangara strié ou le *Darwini* du Bengale.

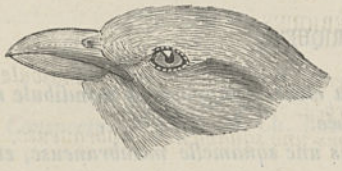


Fig. 22. — *Tanagra episcopus.*

Fig. 23. — *Tanagra episcopus.*

C'est aux espèces de ce genre que D'Azara avait donné le nom de *Lindos* (du mot espagnol *lindo*, qui signifie beau, joli, élégant), parce que, dit-il, ils ont l'éclat le plus brillant et les plus belles couleurs.

D'après les observations de ce voyageur, les Tangaras sont vifs, remuants, étourdis; ils approchent des habitations, et entrent même dans les cours et les jardins; on les découvre assez aisément, parce que, bien qu'ils sautillent sur les buissons et sur les arbres touffus, ils se montrent quelquefois à la cime. Ce sont des Oiseaux nuisibles, qui mangent les choux, les laitues, etc., et les bourgeons de la vigne, quoiqu'ils ne se posent jamais à terre; s'ils se voient forcés de s'y abattre, ils y avancent par sauts. Leur cri n'est qu'un son aigu. Il sont riches et magnifiques dans leur parure, élégants dans leurs formes et leurs proportions, et d'un instinct assez social; car, quoiqu'on ne les trouve pas en bandes nombreuses, sauf le Sayaca, qu'on voit quelquefois en troupes de vingt ou trente, ils se réunissent plusieurs de la même espèce, et quelquefois avec des espèces étrangères. Ils ne se nourrissent pas de graines ni de petites semences, et ils ne mangent que des Insectes, des fleurs, des fruits, des cœurs de laitues et de la viande. Enfin, quoiqu'ils pénètrent assez souvent dans les bois pour y chercher les fleurs et les fruits dont ils se nourrissent, ils fréquentent pour l'ordinaire les lieux couverts et embarrassés, et on les trouve presque toujours aux bords des forêts qui sont garnies de très-grands halliers.

Leur nid, placé sur de grands buissons ou sur des arbres, est travaillé avec assez de solidité; et des débris d'écorce, des filaments de plantes, de feuilles, des racines très-menues, sont les matériaux employés à sa construction; en dedans est une couche épaisse de crins artistement arrangés.

J'achetai, continue cet observateur, un nid de Saihobi dans lequel étaient deux petits qui n'avaient pas encore de plumes, et je les élevai en leur donnant de petits morceaux de chair crue jusqu'à ce qu'ils furent en état de voler. Ils étaient extrêmement affamés et gloutons; quand ils eurent complétement leur livrée, je reconnus qu'il n'existe point, dans cette espèce, d'autre dissemblance entre le mâle et la femelle qu'un ton plus vif de couleurs sur le plumage du mâle. Un autre nid, que j'achetai également, contenait deux œufs très-blancs, plus pointus à un bout qu'à l'autre, ayant leurs diamètres de 11 et 8 lignes. (*Voyage au Paraguay et dans l'Amérique méridionale.*)

TANGARA DE DUBUS. *TANAGRA DUBUSIA.* (Ch. Bonaparte.)

Dessus de la tête couleur orangée; dos, épaules et poitrine d'un bleu d'azur; région anale rousse; le reste du corps noir.

Habite la Colombie.

3me GENRE. — PHYTOTOME. *PHYTOTOMA*. (Molina, 1789.)

Φυτον, plante; τεμευς, coupeur.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec gros, convexe, très-court, arqué dans sa longueur; mandibules ayant leurs bords rentrants en dedans, la supérieure entamant les plumes du front angulairement et ayant ses bords dentés en scie; mandibule inférieure ayant ses bords unis et étant munie à sa base d'une dent en forme de lame verticale arrondie en dessus, et recouvrant la base de la mandibule supérieure.

Narines basales, ovoïdes; fosses nasales surmontées d'un pli ou bourrelet arrondi, se prolongeant parallèlement à l'arête du bec, dont il est séparé de chaque côté par une légère dépression.

Ailes médiocres, subobtuses; *les deux premières rémiges étagées, les troisième, quatrième et cinquième presque égales, les plus longues.*

Queue élargie et arrondie.

Tarses assez robustes, de la longueur du doigt médian, dont l'ongle est le plus long; ongles effilés, aigus et courbés.

Fig. 24. — *Phytotoma rutila.*

Ce genre ne renferme que trois espèces de l'Amérique méridionale, notamment du Chili. Nous figurons le Phytotome de Bolivia.

La forme toute particulière du bec des Phytotomes a fait varier les auteurs sur la place à assigner à ce genre. La plupart l'ont compris dans les Fringillidés; MM. De La Fresnaye et D'Orbigny seuls l'ont mis, ce que nous faisons à leur exemple, dans les Tanagridés, les uns en en faisant un simple genre de la famille des Tanagrinés, les autres, tels que Swainson, Gray et M. Ch. Bonaparte, en l'élevant au titre de sous-famille sous le nom de *Phytotominæ*.

C'est à Molina que l'on doit la découverte et la description de l'espèce type du genre, laquelle est restée longtemps unique, et dont il décrit ainsi les habitudes :

« Le *Rara* des habitants du Chili est ainsi appelé à cause de son cri rauque et interrompu, qui exprime à peu près ce mot. Cet Oiseau se nourrit de plantes, dont il coupe d'abord les tiges près de terre; souvent même par caprice il en arrache une assez grande quantité sans s'en nourrir, ce qui l'a rendu un objet d'aversion pour tous les cultivateurs du Chili, qui le poursuivent à outrance, détruisent ses nichées et ont mis sa tête à prix. Il s'est réfugié dans les endroits couverts et ombragés, où il niche sur les arbres les plus élevés; et l'espèce en est considérablement diminuée, soit par suite de cette guerre à mort que lui font les habitants, ou parce que l'espèce est peu féconde d'elle-même. »

On doit à M. De La Fresnaye la découverte des caractères si particuliers et si remarquables en ornithologie qu'offre l'intérieur du bec chez ces Oiseaux.

Lorsque le bec est ouvert, il présente, le long des bords des deux mandibules, une espèce de petit canal intérieur, puis un rebord denté ou strié qui, dans la mandibule supérieure, ne descend pas aussi bas que le bord extérieur, mais qui, dans la mandibule inférieure, s'élève plus que ce même bord. Cette complication des bords des mandibules, qui sont comme doublés et composés d'un bord

externe et d'un bord interne, séparés par un petit canal, rétrécit tellement la cavité intérieure du bec, qu'elle ne forme plus, surtout dans la mandibule inférieure, qu'une gouttière de la largeur à peu près du tiers de cette mandibule. Il doit résulter de cette conformation singulière dans l'ensemble du bec que, ces rebords internes denticulés s'engrenant les uns dans les autres de la manière la plus intime par suite des petits canaux correspondants, l'Oiseau doit avoir de puissants moyens de couper et broyer les plantes dont il se nourrit, au rapport de Molina. (*Magasin de Zoologie*, 1832.)

Pendant longtemps Molina resta le seul auteur qui eût observé le Phytotome vivant dans son pays natal, et, ainsi que nous l'avons dit, ce Phytotome était l'espèce type, le Phytotome rara.

Depuis, M. D'Orbigny a été assez heureux pour confirmer les observations de l'auteur espagnol et les réitérer sur une espèce nouvelle qu'il a découverte sur le versant oriental des Andes boliviennes, et à laquelle il a donné le nom de Phytotome de Bolivie, et en latin celui de *Angustirostris*.

C'est toujours dans les lieux tempérés, secs et arides des coteaux et des plaines qu'il a rencontré cette espèce, sans jamais la voir descendre dans les vallées chaudes, boisées et humides. On dirait que la température qu'elle préfère est celle où le blé peut pousser; car il ne l'a jamais vue ni au-dessus ni au-dessous de cette limite, qui est sa seconde zone de hauteur. Elle se tient toujours aux environs des lieux habités et cultivés, et est très-commune. On la voit toute l'année seule, par paires ou par petites troupes, parcourir les vergers, les jardins des villes, mélangée aux Habias, et dévaster les plantations, en coupant les bourgeons, en entamant les fruits, et cela sans danger, puisque jusqu'à présent on s'est contenté de se plaindre de ce parasite incommode, sans chercher les moyens de s'en défaire. Son vol est court et bas, jamais prolongé; ses mœurs sont celles des Habias; néanmoins M. D'Orbigny ne l'a jamais vue à terre. Son cri souvent répété est on ne peut plus désagréable; c'est un bruit semblable aux grincements que produiraient des dents de scie frottées les unes contre les autres. A la saison, le Phytotome est friand du fruit d'un *solanum*, qui lui colore le bec en violet.

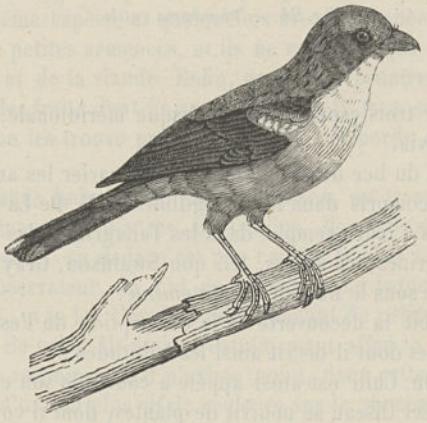


Fig. 25. — Phytotome de Bolivie.

Ce genre singulier, bien caractérisé par les nombreuses dents des commissures, des mandibules et de l'intérieur de la mandibule supérieure, porte en outre, comme les Habias, une forte dent près de l'extrémité du bec; ses ailes sont courtes; sa queue égale, assez longue. Par ses caractères zoologiques, il ne peut être éloigné des Habias, chez lesquels on retrouve, non les dents du bec, mais les crêtes saillantes de la mandibule supérieure; ses pieds sont robustes comme ceux des Habias, et ses ailes sont semblables aux leurs. Par les mœurs, les Phytotomes s'en rapprochent encore davantage; car non-seulement ils vivent dans les buissons, les halliers, s'y nourrissent de fruits, de baies, de bourgeons, comme les Habias, mais encore font constamment société avec eux. (*Voyage dans l'Amérique méridionale.*)

De même que M. D'Orbigny et d'après ces considérations, nous rangeons ce genre dans la famille des Tanagrinés et à la suite du genre *Saltator*, place qui, comme à lui, nous paraît la plus convenable de celles qu'on peut leur assigner.

PHYTOTOME DE BOLIVIE. *PHYTOTOMA ANGUSTIROSTRIS*. (D'Orbigny et De La Fresnaye.)

Front d'un beau roux vif : cette teinte couvre aussi toutes les parties inférieures, beaucoup plus intenses sur la poitrine, plus pâles au derrière et sur les couvertures inférieures de la queue; flancs gris plombé; parties supérieures plombées, avec des taches nébuleuses noirâtres au milieu des plumes; ongles et queue noirâtres; les rémiges bordées extérieurement de gris bleuâtre; les rectrices terminées de blanc; les tectrices des rémiges bordées et terminées de blanc, ce qui forme sur l'aile comme deux raies blanches; dessous de l'aile varié de blanc, de roux et de gris; bec corné; yeux orangés; pieds bruns.

Longueur totale, $0^{m},21$.

Habite le versant oriental des Andes boliviennes. (*Voyage dans l'Amérique méridionale.*)

4me GENRE. — HABIA. *SALTATOR*. (Vieillot, 1816.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, épais à sa base, comprimé sur les côtés, un peu plus haut que large, robuste, convexe en dessus, échancré vers le bout; mandibule supérieure un peu fléchie en arc, et couvrant les bords de l'inférieure.

Ailes médiocres et arrondies, subobtuses.

Queue assez allongée et arrondie

Tarses vigoureux, de la longueur du doigt médian; pouce fort, ainsi que son ongle, qui est très-recourbé et aigu.

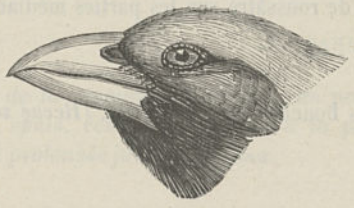


Fig. 26. — *Saltator atricollis.*

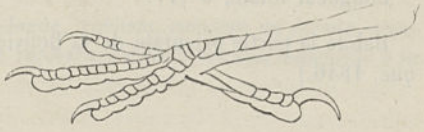


Fig. 27. — *Saltator atricollis.*

Ce genre, Synonyme du genre *Spermagra*, Swainson, et qui comprend les genres *Lamprospiza*, Cabanis, et *Psittospiza*, Ch. Bonaparte, se compose de vingt-cinq espèces, dont quatre ou cinq mal déterminées. Nous figurons le *Saltator prasinus*. Ce genre a été placé par le dernier de ces auteurs dans la tribu des Fringillidés.

De tous les Tanagridés, les Habias sont les plus forts, les plus agiles parmi les Buissonniers, et ceux qu'on voit toujours dessus ou dans les buissons, dans les vergers, où, comme les Phytotomes, ils vivent de fruits, de bourgeons, en dévastant les jardins; ils mangent aussi des Insectes et des Hélicas, sans dédaigner la viande sèche près des habitations. Ils avancent tous vers le sud, et paraissent aimer les régions tempérées. (D'Orbigny, *Voy. Am. mér.*)

Leur nid, s'il faut en juger d'après celui de l'espèce la plus commune, le Habia à sourcils blancs

(*Saltator cœrulescens*), est placé à la moitié de la hauteur des buissons; il est tissu avec de petits rameaux et des lianes sèches et flexibles, entremêlés de quelques grandes feuilles d'arbres; d'autres lianes, plus déliées et moins noueuses, forment à l'intérieur une garniture peu molle; tous ces matériaux sont employés avec parcimonie, car le grand diamètre extérieur du nid n'a que quatre pouces, et l'intérieur que deux et demi. La ponte est de deux œufs également gros aux deux bouts, tachés de noir sur un fond d'un beau bleu de ciel, et dont les diamètres ont 12 lignes 1/2 et 8 1/2. Les petits ont le même plumage que les père et mère. (D'Azara, *Voy. au Par.*, etc.)

J'ai tenu pendant plusieurs mois, dit ce voyageur, un Habia de cette espèce dans une cage où étaient déjà d'autres petits Oiseaux, avec lesquels il vécut paisiblement; mais il ne chantait point. Un autre, que j'ai gardé longtemps en liberté dans ma maison, avançait par sauts en touchant la terre du bout de sa queue, et l'élevant et l'abaissant quelquefois comme les Grives; il faisait entendre fréquemment, dans la saison des amours, un ramage assez varié et assez agréable. Cet Oiseau avait été pris déjà grand, néanmoins il n'était pas farouche, et ses mouvements n'étaient ni si prompts ni si précipités que ceux des Grives. Il mangeait du pain sec ou tendre, du maïs pilé, des fleurs, des fruits, de la viande, enfin de tout, mais non de la même manière que les autres Oiseaux, qui avalent sans mâcher; si le morceau était trop gros, le Habia ne le touchait point avec son pied, ne l'élevait ni ne le secouait, mais il le prenait dans son bec, et, sans le quitter, il le mâchait de la même manière que les Quadrupèdes. Les sexes n'offrent point de différences extérieures.

HABIA DE L'ORÉNOQUE. *SALTATOR ORENOCENCIS*. (De La Fresnaye, 1846.)

Il est en dessus d'un gris cendré foncé, avec les ailes et la queue d'un noir sombre; mais les premières paraissent grises comme le dos, toute la partie visible de leurs couvertures et de leurs rémiges secondaires et tertiaires étant de cette couleur, les primaires seules n'en étant que finement lisérées; les rectrices sont également frangées de cette teinte à leur base, mais elle y forme comme des stries transverses séparées par d'autres de couleur noirâtre; une large bande sourcilière qui règne depuis la narine jusqu'à l'occiput, le milieu de la gorge, du devant du cou et le haut de la poitrine, ainsi qu'une tache à l'angle de l'ouverture du bec, sont blancs; les joues, les côtés de la tête, du cou et de la poitrine, sont noirs; ce noir, qui encadre le blanc de la gorge et du cou, se prolonge latéralement en s'ouvrant beaucoup pour encadrer aussi la poitrine, blanche dans toute sa largeur. Le reste du dessous du corps est d'un blanc teinté de roussâtre sur les parties médianes; les côtes et les sous-caudales sont d'un roux ferrugineux.

Longueur totale, 0^{m},17.

Habite la partie orientale de la Bolivie, baignée par les bouches de l'Orénoque. (*Revue zoologique*, 1846.)

5me GENRE. — ARRÉMON. *ARREMON*. (Vieillot, 1816.)

Αρρημον, silencieux.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, aussi haut que large, conico-convexe, à bords courbés en dedans, échancré et fléchi à la pointe.

Narines basales, en partie cachées sous les plumes du front.

Ailes amples, subobtuses; *la première rémige plus courte que la septième, les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue médiocre, arrondie et ample.

Tarses allongés, de la longueur du doigt médian, minces, le pouce long et fort, ainsi que son ongle.

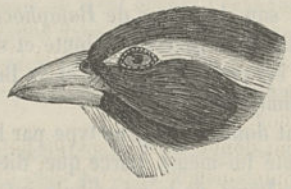


Fig. 28. — *Arremon sileus.*

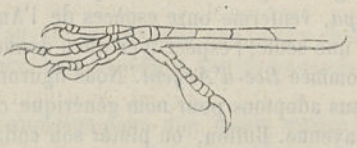


Fig. 29. — *Arremon sileus.*

Ce genre, qui comprend les genres *Buarremon* et *Pipilopsis*, Ch. Bonaparte, et *Pyrgisoma*, Bucherau, se compose de vingt-trois espèces. Nous figurons l'Arrémon à bec orangé.

On ne connaît rien de leurs habitudes. M. Ch. Bonaparte en a fait des Fringillés.

ARRÉMON OPHTHALMIQUE. *ARREMON OPHTHALMICUS.* (Dubus, 1847.)

En dessus, d'un olive jaunâtre; sommet et côtés de la tête d'un gris obscur; paupières, ainsi qu'une tache postoculaire, blanches; une petite tache près des narines, gorge et milieu de l'abdomen d'un cendré blanchâtre; poitrine, flancs et région anale d'un olive jaunâtre; rémiges et rectrices brun noirâtre, lisérées d'un jaune olivâtre; bec noir; pieds bruns.

Longueur totale, $0^{m},14$.

Habite le Mexique.

6me GENRE. — BEC-D'ARGENT. *RAMPHOCELUS.* (Vieillot, 1816.)

Ραμφος, bec; κηλη, tumeur, bec enflé.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, un peu plus haut que large, robuste, convexe en dessus, comprimé, épais, échancré et incliné à la pointe; mandibule inférieure dilatée transversalement à la base et prolongée jusqu'aux yeux.

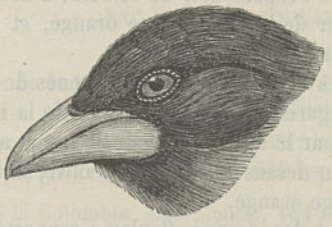


Fig. 30. — *Ramphocelus jacapa.*

Fig. 31. — *Ramphocelus jacapa.*

Narines basales, arrondies, presque entièrement cachées dans les plumes veloutées du front.

Ailes courtes, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues.*

Queue médiocre et arrondie.
Tarses de la longueur du doigt médian; pouce fort; ongles courts.

Ce genre, que M. Ch. Bonaparte vient de souder en deux, sous les noms de *Ramphocelus* et de *Jacapa*, renferme onze espèces de l'Amérique méridionale, toutes à plumage velouté et soyeux, et dont une seule, l'espèce type qui a donné son nom au genre, a été connue de Linné et de Buffon, qui l'a nommée *Bec-d'Argent*. Nous figurons le Bec-d'Argent flammigère.

Nous adoptons pour nom générique ce nom de Bec-d'Argent donné à l'espèce type par les colons de Cayenne. Buffon, ou plutôt son collaborateur, l'avait adopté lui-même, parce que, dit-il, il exprime un caractère bien marqué, et qui consiste en ce que les bases de la mandibule inférieure du bec se prolongent jusque sous les yeux en s'arrondissant, et forment de chaque côté une plaque épaisse qui, lorsque l'Oiseau est vivant, paraît être de l'argent le plus brillant : cet éclat se ternit lorsque l'Oiseau est mort.

Dans la nombreuse tribu des Tanagridés, le groupe désigné par le nom de *Ramphocelus*, quoique basé en apparence sur la forme du bec seulement, offre encore dans la coupe des ailes des différences réelles avec les Tangaras proprement dits, et c'est du groupe des Tachyphones qu'il se rapproche le plus; quant à cette partie, comme eux, en effet, les Ramphocèles ont les ailes courtes, la première rémige plus courte de trois lignes ($0^m,007$) à peu près que la seconde, qui est plus courte elle-même d'une ligne ou deux ($0^m,004$ à $0^m,005$) que les troisième et quatrième, lesquelles sont les plus longues de toutes; ils ont la queue arrondie, les tarses courts, les doigts assez faibles, et le caractère tout particulier d'un bec robuste, comprimé vers la pointe, mais dont les branches sont fortement écartées et renflées à leur base, où elles sont garnies d'une plaque nacrée.

D'après ces caractères différentiels, ce groupe nous paraît devoir, à juste titre, être distingué dans cette tribu, car il ne renferme point d'espèces chez lesquelles cette réunion de bec tout particulier, de queue et d'ailes, soit modifiée de manière à en faire des espèces intermédiaires, passant insensiblement à celles des groupes voisins, comme nous le remarquons dans la plupart des autres groupes. On peut donc supposer, avec quelque fondement, que cette forme de bec à mandibule inférieure dilatée latéralement indique quelque particularité dans le mode de nourriture... Les espèces appartenant à ce groupe ont encore de commun entre elles de nous présenter, dans la coloration de leur plumage, des teintes à peu près semblables, mais diversement combinées selon les espèces : ce sont toujours du rouge brillant, du pourpre obscur et du noir; parfois aussi du jaune éclatant. (De La Fresnaye, *Magasin de Zoologie*, 1837.)

Ce que ce genre a de plus remarquable, c'est que l'une de ses espèces, sinon plusieurs, revêtirait une couleur différente selon la zone d'élévation qu'elle habite. Ainsi, le *R. flammigerus* aurait, dans cette hypothèse, le croupion tantôt d'un beau rouge, tantôt d'un jaune brillant, tantôt d'un orangé pur, ce qui avait donné lieu d'en faire originairement trois espèces Est-ce une question d'âge ou une question de saison? c'est sur quoi la science est encore peu fixée.

Voici cependant ce qui résulte des observations faites sur les espèces de Colombie et de la Nouvelle-Grenade par M. De Lattre, et consignées par M. De La Fresnaye.

Ce voyageur a rapporté un certain nombre d'individus de l'espèce noir-de-velours, à dos serin ou soufré; quelques autres n'en différant que par la couleur de leur dos jaune orangé, et quelques autres n'en différant encore que par cette même partie d'un rouge éblouissant.

M. De Lattre, qui a trouvé ces variétés dans les mêmes contrées, mais à des zones de hauteurs différentes, près des Andes de la Nouvelle-Grenade, les regarde néanmoins comme de la même espèce, et les Indiens aussi, qui les désignent toutes trois par le même nom. M. De Lattre a reconnu avec certitude la femelle de l'espèce à dos rouge, qui est en dessus d'un noirâtre olive; en dessous, d'un orangé terne, avec la poitrine et le croupion d'un rouge orangé.

Quant aux deux autres espèces ou variétés à dos serin, à dos orangé, il n'en a rapporté que des individus mâles, adultes en apparence, ayant le reste du plumage d'un noir de velours intense. Il a observé que ces trois espèces ou variétés, quoique ayant besoin d'une température élevée et du voisinage des eaux, ne se rencontrent cependant jamais ensemble, mais à des zones d'élévation différentes; ainsi, l'espèce ou variété à dos serin, qui paraît la plus frileuse, habite les vallées les plus basses et les plus chaudes en pays découvert et marécageux; celle à dos orangé une terre chaude,

boisée et humide, à quarante lieues environ de marche de la première en s'élevant insensiblement; celle à dos rouge-feu une localité découverte, marécageuse et un peu plus tempérée, mais où cependant pousse encore le bananier, ce qui constitue la zone nommée *terre chaude*, celle où il cesse de végéter, mais où vient encore l'oranger, s'appelant *tempérée*, et celle où ce dernier cesse de végéter étant désignée dans le pays sous le nom de *terres froides*.

Ces Oiseaux sont généralement buissonniers et n'entrent dans les grands bois que pour y chercher l'ombrage pendant la plus forte chaleur du jour. Ils se tiennent habituellement sur les buissons près des eaux.

Il reste maintenant à reconnaître si cette différence de coloration dans une même espèce provient elle-même de celle d'élévation, et de chaleur par conséquent, qui existe dans l'habitat de ces trois variétés. S'il en était ainsi pour cette espèce, dont le type paraît être la variété à dos rouge, qui aurait insensiblement pâli en descendant au fond des vallées brûlantes des Andes, il est probable que de semblables modifications se retrouveraient chez d'autres espèces habitantes des mêmes contrées. (*Revue zoologique*, 1846.)

M. De La Fresnaye, toujours justement préoccupé du but des formes organiques plus ou moins anormales chez les Oiseaux, a supposé, d'après la conformation mandibulaire des Becs-d'Argent, que leur nourriture était peut-être toute frugivore, et que ce mode d'organisation était sans doute destiné, comme les petites rigoles du bec des Phytotomes, à retenir une pulpe trop molle et trop aqueuse qui s'échapperait sans cela.

Il est certain ou du moins vraisemblable que cette forme de bec est en rapport avec le mode de nourriture; mais il est impossible de rien fixer hypothétiquement, soit en faveur d'une nourriture exclusivement frugivore ou baccivore, soit en faveur d'une nourriture exclusivement insectivore, sur un point qui avant tout est du domaine de l'observation.

Cependant, s'il faut en croire Swainson, les Becs-d'Argent, du moins l'espèce la plus répandue dans l'île de Cayenne et à la Guyane, se nourrissent de petits fruits; ils entament aussi les bananes, les goyaves et autres gros fruits tendres lorsqu'ils sont en maturité, et ne mangent point d'Insectes. Ces Oiseaux fréquentent les lieux découverts, et ne fuient pas le voisinage des habitations; on en voit jusque dans les jardins : cela n'empêche pas qu'ils ne soient assez communs dans les endroits déserts et même dans les clairières des forêts; car dans les plus épaisses, lorsque les vents ont abattu un certain nombre d'arbres et que le soleil peut éclairer ces abatis et assainir le terrain, on ne manque guère d'y trouver quelques Becs-d'Argent, qui ne vont cependant pas en troupes, mais toujours par paires.

Leur nid est un cylindre un peu courbé qu'ils attachent entre les branches horizontalement, l'ouverture en bas, de manière que de quelque côté que vienne la pluie, elle ne peut y entrer; ce nid est long de plus de six pouces ($0^m,17$), et a quatre pouces et demi ($0^m,125$) de largeur; il est construit de paille et de feuilles de balisier desséchées, et le fond du nid est bien garni intérieurement de morceaux plus larges des mêmes feuilles. C'est sur les arbres peu élevés que l'Oiseau attache ce nid. (Guéneau De Montbeillard.)

BEC-D'ARGENT SIMILAIRE. *RAMPHOCELUS AFFINIS.* (Lesson, 1840.)

Dessus de la tête et nuque, joues et devant du cou pourpre grenat obscur; manteau et dos noir velours; bas du dos et couvertures supérieures rouge pourpre éclatant; ailes et queue noir pourpré; devant du cou et thorax pourpre brun; flancs et couvertures inférieures de la queue pourpre vif luisant; milieu du ventre et plumes tibiales noir profond.

Habite la Colombie. (*Rev. zool.*, 1840.)

7me GENRE. — PYRANGA. *PYRANGA*. (Vieillot, 1816.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, robuste, épais, un peu dilaté à la base, convexe en dessus et en dessous, échancré et fléchi à la pointe, un peu plus large que haut; mandibule supérieure couvrant les bords de l'inférieure.

Narines basales, latérales, en partie cachées par les plumes du front.

Ailes allongées, subaiguës; *la seconde et la troisième rémiges les plus longues.*

Tarses courts, à peine de la longueur du doigt médian; l'ongle du pouce fort et très-crochu.

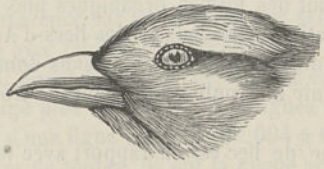


Fig. 32. — *Pyranga rubra.*

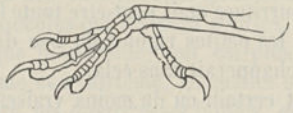


Fig. 33 — *Pyranga rubra.*

Ce genre, qui a pour type le *Tanagra rubra*, Linné, comprend les genres *Phœnisoma*, Swainson (1837); *Phœnicosoma*, Cabanis (1847), et *Cyanicterus*, créé en 1850 par M. Ch. Bonaparte aux dépens du *Pyranga cyanictera* de Vieillot. Dix-neuf espèces, dont sept mal déterminées, composent ce genre. Nous figurons le *Pyranga erythrocephala* de Swainson.

On ne connaît rien de leurs habitudes.

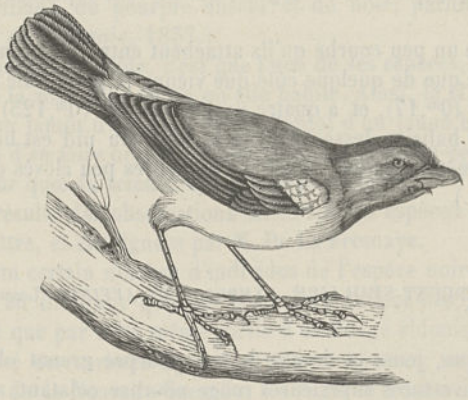


Fig. 34. — Pyranga.

PYRANGA A CAPUCHON. *PYRANGA CUCULLATA*. (Dubus, 1848.)

En dessus, d'un jaune olivâtre; poitrine, abdomen et région anale jaunes; flancs d'un jaune olivâtre; dessus de la tête couleur ponceau; gorge, côtés du cou, joues et région parotique de la même couleur, mais à reflets argentés; lorums noirs; rémiges d'un noir brunâtre, lisérées de jaunâtre; rec-

trices d'un brun olivâtre en dessus, lisérées de jaunâtre et terminées de jaune olivâtre; bec noir; pieds bruns.

Longueur totale, 0m,15.

Habite le Mexique.

8me GENRE. — LAMPROTE. *LAMPROTES*. (Swainson, 1837.)

Λαμπροτης, brillant, éclat.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conique, aussi haut que large, arqué jusqu'à la pointe, qui est échancrée.

Narines basales, latérales, entièrement nues ou à peine engagées sous les plumes du front.

Ailes longues, pointues, amples, subaiguës; *la première et la quatrième rémiges égales, très-peu plus courtes que la seconde et la troisième, qui sont les plus longues.*

Queue ample et arrondie.

Tarses robustes, trapus, un peu plus courts que les doigts; doigts allongés, les latéraux égaux; pouce fort et aussi long que le tarse; ongles crochus.

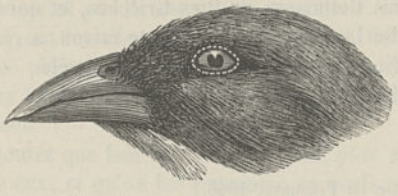


Fig. 35. — *Lamprotes ruficollis.*

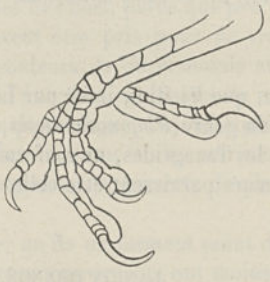


Fig. 36. — *Lamprotes ruficollis.*

Ce genre, synonyme des genres *Orthogonys*, Strickland; *Erytholannis* et *Sericossypha*, Lesson, ne renferme que deux espèces. Nous figurons le Lamprote à cou rouge.

Ce sont des Oiseaux qui habitent les forêts du Brésil et de la Colombie. On en ignore les mœurs.

LAMPROTE A HUPPE BLANCHE. *LAMPROTES ALBOCRISTATUS*. (De La Fresnaye, 1844.)

Noir mat velouté en dessus et en dessous; ailes et queue d'un noir sericéeux lustré; tout le dessus de la tête, les lorums, la base du bec et l'ouverture des narines, recouverts de plumes d'un blanc de neige et satinées, formant sur les narines une petite huppe comprimée et frontale, comme chez certains Manakins; gorge, devant du cou et haut de la poitrine d'un beau rouge de feu, plus foncé sur la poitrine, où il forme un plastron arrondi inférieurement; pattes et bec noirs.

Longueur totale, 0m,22.

Habite la Colombie. (*Rev. zool.*, 1843.)

9me GENRE. — LANION. *LANIO*. (Vieillot, 1816.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, un peu plus haut que large, robuste, comprimé latéralement, caréné en dessus, rétréci vers le bout; mandibule supérieure dentée vers le milieu, crochu à la pointe; l'inférieure échancrée, aiguë et retroussée à l'extrémité; bouche ciliée.

Narines basales, arrondies et cachées dans les plumes du front.

Ailes assez longues, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues.*

Queue médiocre et arrondie.

Tarses et doigts courts, de même que les ongles, qui sont très-petits.

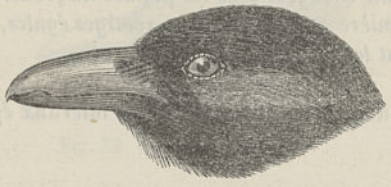


Fig. 37. — *Lanio atricapillus.*

Fig. 38. — *Lanio atricapillus.*

Ce genre, que Vieillot, imité par Lesson, mettait dans ses Colluriens ou Pies-Grièches, et qui est synonyme du genre *Pogonothraupis*, Cabanis, et que M. De La Fresnaye, avec juste raison, a réintégré dans les Tanagridés, ne renferme que cinq espèces. Nous figurons le Lanion à bec grêle.

Leurs mœurs paraissent être celles des Pyrangas, dont les a rapprochés M. Ch. Bonaparte.

LANION ORANGÉ. *LANIO AURANTIUS*. (De La Fresnaye, 1846.)

Tête, cou, ailes et queue entièrement noirs; bas du dos, croupion, ventre, abdomen et sous-caudales jaune-jonquille; poitrine et bas du cou en dessus d'un roux orangé; grandes couvertures alaires le plus rapprochées du dos blanches à leur base; mais ce blanc est caché par le recouvrement des scapulaires, qui sont noires.

Longueur totale, 0m,175.

Habite la Colombie.

10me GENRE. — PYRROTE. *PYRROTA*. (Vieillot, 1816.)

Πυρροτης, roux, de couleur rousse.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, droit, entier, très-comprimé latéralement, à dos rétréci, fléchi vers le bout, pointu et fortement échancré.

Narines basales, à moitié engagées dans les plumes du front.

Ailes surobtuses; *les troisième, quatrième et cinquième rémiges les plus longues.*

Queue ample et légèrement arrondie.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, le pouce presque égal à ce même doigt, son ongle le plus fort de tous, les latéraux soudés à la base.

Fig. 39. — *Pyrrota.*

Fig. 40. — *Pyrrota.*

Deux espèces seulement de l'Amérique méridionale. Nous figurons l'espèce type, le Pyrrote leucoptère.

Vieillot n'avait en vue que cette espèce en créant ce genre, qu'il plaçait dans sa famille des Grimpereaux; il plaçait la seconde, dont nous donnerons la description, et dont, avec Linné, il faisait un Troupiale, dans la famille des Tisserands avec l'Ictérie.

Toutes deux cependant appartiennent au groupe que D'Azara nommait *Troupiales des bois*, qui ne sont que de vrais Tanagridés, et dont il définissait ainsi les caractères zoologiques et de mœurs :

Je donne à cette famille d'Oiseaux la dénomination de Troupiales des bois, parce que je n'en trouve point qui leur convienne mieux, et qu'au premier aspect ils peuvent être pris pour de vrais Troupiales; car ils ne paraissent pas en différer, ni par la taille, les couleurs, la physionomie et les proportions; ni par la manière de se nourrir. Cependant, avec plus d'attention, il est aisé de remarquer qu'ils ont les ailes plus courtes et plus faibles, la queue un peu plus longue, la jambe plus courte, le bec plus droit et sans enfoncement à sa pièce supérieure; les ouvertures des narines placées moins haut et plus arrondies; l'œil plus grand; enfin la tête plus grosse, et couverte de plumes plus longues.

Ajoutez que leur vol est plus bas, plus court et moins rapide; qu'ils ne forment point de société entre eux, et qu'on les rencontre ou seuls, ou par paires; que leurs mouvements ont moins de légèreté et de vigueur, quoique plus fréquents, car ces Oiseaux restent peu en repos; enfin, qu'ils se cachent soigneusement dans les cantons les plus fourrés, d'où ils ne sortent jamais. Quoique dans l'état de sauvages ils ne puissent se nourrir que d'Insectes et de fruits, ils ne paraissent point souffrir de la captivité, dans laquelle on ne leur donne que du maïs concassé et de petits morceaux de viande. (*Voyage au Paraguay et dans l'Amérique méridionale.*)

Leur cri est aigu, et ils n'ont point de chant.

M. D'Orbigny n'a vu l'espèce type que dans la province de Corrientes, à la frontière du Paraguay. Elle se tient dans l'intérieur des bois et des halliers, d'où elle ne paraît sortir que pour se promener très-rarement à terre; elle est peu craintive, et peu active dans ses mouvements. On a vendu à Corrientes, à ce voyageur, un nid qu'on lui a dit appartenir à cette espèce : il était composé de foin à l'intérieur, et à l'extérieur de petites racines; les œufs, au nombre de trois, étaient verdâtres, marqués de quelques grandes taches rares d'un noir brun; au gros bout se remarquaient encore quelques taches violettes peu apparentes. Leurs diamètres étaient de $0^m,016$ et $0^m,022$. A Corrientes, on nomme ces Oiseaux *Guira-hu* (Oiseau noir). (*Voyage dans l'Amérique méridionale.*)

PYRROTE CORYPHÉE. *PYRROTA CORYPHŒUS.* (Lichtenstein, Ch. Bonaparte.)

Une belle calotte couleur de feu sur la tête; couvertures inférieures des ailes et une partie des supérieures d'un très-beau blanc; bord des ailes, comme tout le reste du plumage, d'un noir à re-

flets bleus; bec noir en dessus et à sa pointe, et d'un bleu céleste en dessous; tarses noirâtres; iris brun foncé.

Longueur totale, 0m,195.

11me GENRE. — ICTÉRIE. *ICTERIA*. (Vieillot, 1807.)

Ικτερος, jaune, jaunâtre.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, robuste, garni à sa base de poils divergents, convexe, un peu arqué, entier et pointu; mandibules à peu près d'égale longueur, à bords un peu recourbés en dedans.

Narines rondes, et découvertes.

Ailes médiocres, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues.*

Queue médiocre et arrondie.

Tarses forts, allongés, un peu plus longs que le doigt médian, couverts de larges écailles; doigts courts, surtout les latéraux, l'externe soudé à sa base; pouce court, mais assez fort; ongles courts.

Fig. 41. — *Icteria viridis.*

Fig. 42. — *Icteria viridis.*

Langue bifide à son extrémité.

Ce genre, qui n'a longtemps reposé que sur une seule espèce, ***Muscicapa viridis*** de Gmelin, ***Ampelis luteus*** de Sparrmann, ***Merula veridis*** de Brisson, ***Tanagra viridis*** de Desmarest, en renferme aujourd'hui trois, toutes de l'Amérique septentrionale. Nous figurons l'espèce type.

Brisson et Buffon, dit Vieillot, ont présenté cet Oiseau comme un Merle; Linné a été du même sentiment; Lasham et Gmelin en ont fait un Gobe-Mouche; enfin Wilson l'a donné pour un Manakin. Ce partage d'opinions prouve qu'il est difficile de distinguer la place qui lui convient. Le Dumicole se rapproche plus du Troupiale que de tout autre Oiseau par son bec fort, à pointe acérée et sans aucune échancrure; mais il en diffère en ce que sa mandibule supérieure est garnie de soies à sa base, qu'elle est un peu arquée, et qu'elle ne forme point un angle aigu dans les plumes du front. Le Dumicole n'ayant point le bec pareil à ceux du Merle et du Gobe-Mouche, on ne peut le considérer comme une espèce de leur genre.

Si l'on consulte les habitudes et les mœurs de cet Oiseau, on voit qu'elles n'ont que peu de rapports avec celles du Moucherolle. N'étant donc ni un Merle, ni un Gobe-Mouche, ni même un Troupiale, j'ai dû changer ses fausses dénominations; et comme je ne trouve point dans les genres connus la réunion des caractères qui lui sont propres, j'en fais le type d'un nouveau.

Cette Ictérie est entomophage et baccivore; elle se nourrit de larves, de Chenilles, de Coléoptères et de baies; mais elle a un goût de préférence pour les fruits de la morelle de la Caroline (*Solanum Carolinense*, Linné). D'un naturel craintif et méfiant, elle se tient dans la partie la plus fourrée des buissons, et quand elle en sort pour chercher sa nourriture, elle s'y réfugie dès qu'on l'inquiète. Elle se plaît surtout dans les taillis arrosés par un petit ruisseau. Cette espèce paraît au mois de mai

en Pensylvanie et dans le New-York, et quitte ces contrées à l'automne. On ne la rencontre à la Caroline du Sud, dit Catesby, qu'à trois cents milles de la mer, au contraire, dans les États septentrionaux, elle fréquente ordinairement les cantons qui ne sont pas à plus d'un mille des côtes maritimes. Elle cherche sa pâture dans les lieux découverts, souvent à terre, et toujours à proximité de sa retraite favorite, d'où l'on voit le mâle sortir en s'élevant perpendiculairement à trente ou quarante pieds de hauteur, y faire une pirouette, en descendre les pieds pendants, et se plonger aussitôt dans l'épaisseur des broussailles. J'ai observé que c'est toujours en chantant et que ce n'est qu'au temps des amours qu'il vole ainsi. Cette manière de voler n'est pas étrangère à plusieurs de nos petits Oiseaux lorsqu'ils ramagent dans la même saison. La Farlouse (*Alanda pratensis*, Linné) et le Proyer (*Emberiga miliaria*, Linné) sont de ce nombre.

Le Dumicole a un chant mélodieux et remarquable par sa variété; il en déploie les charmes tant qu'il s'élève en l'air et descend, mais il se tait dès qu'il est posé. On lui attribue la faculté de s'approprier les accents de divers animaux, faculté que les Américains prodiguent un peu légèrement à plusieurs Oiseaux. Il fait quelquefois entendre un bruit rauque qui semble venir de fort loin, quoique l'Oiseau soit très-près, et dans d'autres instants venir de très-près, quoique ce volatile soit éloigné. Cette espèce, aussi inquiète pour sa progéniture que pour elle-même, cache si bien son nid qu'on le trouve difficilement; en effet, je n'ai jamais pu me le procurer. Je juge néanmoins que sa ponte doit être de quatre œufs, car ce nombre est celui des jeunes que j'ai vus souvent accompagner le père et la mère quand ils avaient encore besoin de leur famille, comme fait le Merle, mais non pas le Moucherolle, qui amasse les Insectes dans son œsophage et les dégorge ensuite à ses petits. (*Ois de l'Am. sept.*)

Depuis l'on n'a rien appris de plus sur les mœurs ou les habitudes des Oiseaux de ce genre.

L'embarras qu'éprouvait Vieillot pour fixer la place de ce genre à l'époque où il le créait (1807) a été celui de tous les ornithologistes qui lui ont succédé. Lui-même, dès 1816, le mettait, avec le genre Loriot, en tête de sa famille des Tisserands suivant immédiatement sa famille des Péricalles ou Tangaras. Plus récemment, M. G. R. Gray l'a placé dans ses Timalinés; enfin, M. Ch. Bonaparte vient de le mettre dans ses Viréoninés, à la fin de ses Muscicapidés.

Pour nous, en faisant de l'Ictérie un Tanagridé, nous n'innovons pas, nous ne faisons que nous ranger de l'avis de Desmarest.

ICTÉRIE DE VÉLASQUEZ. *ICTERIA VELASQUEZI*. (Ch. Bonaparte, 1837.)

En dessus, d'un vert obscur; la gorge et la poitrine d'un jaune orange; l'abdomen blanc; mandibule supérieure noirâtre, l'inférieure blanchâtre.

Habite Mexico.

12me GENRE. — ESCLAVE. *DULUS*. (Vieillot, 1816.)

Δουλος, esclave.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec nu à la base, un peu robuste, convexe en dessus, comprimé latéralement; mandibule supérieure un peu fléchie en arc, échancrée vers le bout; l'inférieure droite.

Tarses et doigts courts, robustes; ongles forts et courbés.

Ce genre ne repose que sur une seule espèce, *Tanagra* (*Dulus*) *dominica* de Linné, le Tangara esclave de Buffon, dont nous donnons la figure et la description. Seulement, depuis 1816, époque de la création de ce genre, ce type a été l'objet d'une confusion qui s'est perpétuée jusqu'à ces derniers temps (1851).

Ce n'est que depuis peu que, par la faute de son fondateur même, ce genre a été posé sur ses véritables bases : et la première partie du *Conspectus* de M. Ch. Bonaparte venait à peine d'être terminée (avril 1850), sur ces erreurs fautives, que M. Strickland, dans les *Contrib. of Ornit.*, 1851, relevait enfin cette erreur. En effet, il paraît que ce genre, bien et régulièrement établi quant à son type, le Tangara esclave de Buffon, a été détourné peu après de sa véritable source par le fait même de Vieillot, qui, assimilant cette espèce au Palmiste (*Turdus palmarum* de Linné), changea le nom spécifique du premier contre celui de ce dernier, et fit de son *Dulus* un *Dulus palmarum*, qui a été admis sans discussion par tous les ornithologistes jusqu'à ce jour. Il en est aussi résulté une autre erreur signalée et rectifiée par l'ornithologiste anglais; c'est que les espèces ajoutées depuis et dernièrement encore au genre *Dulus* ainsi épuré doivent cesser de lui appartenir, puisqu'elles reposent sur le type du *Turdus palmarum*, dont les caractères diffèrent de ceux du *Tangara dominica*. De là la nécessité d'un nouveau genre que M. Strickland vient de créer sous le nom de *Phœnicophilus*.

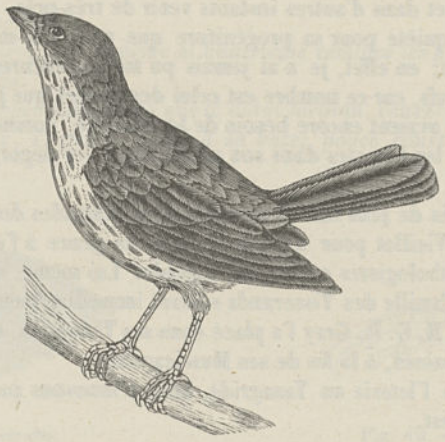


Fig. 43. — Esclave.

Il n'est pas étonnant dès lors que les auteurs aient varié sur la place à assigner au genre qui nous occupe, au genre Esclave. Guéneau De Montbeillard s'exprimait déjà ainsi à ce sujet : Cet Oiseau a quelques caractères communs avec les Grives; il leur ressemble par les couleurs et surtout par les mouchetures du ventre; les Grives ont, comme lui et comme les autres Tangaras, l'échancrure du bec à la mandibule supérieure. Ainsi, le genre des Grives et celui des Tangaras sont assez voisins l'un de l'autre; et l'Esclave est peut-être de tous les Tangaras celui qui ressemble le plus à la Grive; néanmoins, comme il en diffère beaucoup par la grandeur et qu'il est considérablement plus petit, on doit le placer comme nous le faisons ici dans le genre des Tangaras. (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Vieillot, ainsi que Desmarest, ne le trouvant pas à sa place dans les Tanagridés, le mettait dans sa famille des Chanteurs, entre les genres *Turdus* et *Sphœcothera;* Cuvier en faisait un Muscicapidé; Swainson un Oriolidé; M. Gray, à l'instar de Lesson et de M. De La Fresnaye, l'a maintenu, au contraire, dans les Tanagridés, en le comprenant dans le genre *Arremon;* M. Ch. Bonaparte le met dans ses Viréoninés, tout à la fin de ses *Muscicapidæ*, sur la limite par conséquent de cette famille et de celle de ses *Ampelidæ* venant ensuite; M. Strickland, après une comparaison minutieuse de ses caractères, se décide à en faire un Ampélidé; mais ses Ampélidés à lui sont les nôtres, c'est-à-dire se composent des Cotingas.

Au milieu de toutes ces hésitations, c'est à M. De La Fresnaye qu'il était réservé d'apporter les derniers et les plus forts arguments pour décider la question.

Sans vouloir rien préjuger, dit cet ornithologiste, sur le plus ou moins de justesse de ces divers

rapprochements, nous dirons seulement que nous sommes on ne peut plus surpris qu'aucun auteur, depuis Brisson jusqu'à nos jours, soit qu'ils aient décrit les caractères spécifiques ou génériques de cet Oiseau, n'ait remarqué ni indiqué la grosseur vraiment prodigieuse de ses pattes, comparée à sa petite taille; car, à peine surpasse-t-il en volume notre Bruant jaune (*Emberiza citrinella*), tandis que ses pattes ont au moins le double de grosseur des siennes; mais elles ne sont pas plus longues, d'où il résulte une forme de pattes des plus vigoureuses, à tarses courts et robustes, avec des doigts semblables, dont le pouce et son ongle sont particulièrement forts, et tous les ongles ayant une courbure courte et forte. Si, dans ses autres parties, cet Oiseau a offert quelque analogie avec les Loriots et les Cotingas, où on l'a placé dernièrement, il faut convenir que la forme de ses pattes s'en éloigne visiblement; elle rappelle singulièrement celles du Bec-Croisé, de l'Oxyrhynque, du Coliou, du Pique-Bœuf, de toutes les espèces, enfin, qui, d'après leur mode d'alimentation, avaient besoin d'une grande force musculaire dans leurs membres postérieurs, soit qu'elles fussent destinées, comme le Bec-Croisé, à se tenir accrochées, le dos tourné vers le sol, aux cônes des arbres résineux pour en extraire les semences, ou à se tenir suspendus aux branches des buissons pour y dormir la tête en bas, comme les Colious, ou à se cramponner sur le dos des Buffles, comme les Pique-Bœufs, pour extraire de leur peau les larves de certains OEstras qui y séjournent; soit enfin que, comme l'Oxyrhynque, elles fussent destinées à se tenir cramponnées dans une position verticale; car les petits crochets dont est garni dans toute sa longueur le bord externe de la première rémige chez l'Oxyrhynque, joints à la vigueur de ses pattes, ne laissent aucun doute sur le genre de faculté dont l'a pourvu le Créateur.

D'après ces divers exemples, continue notre ornithologiste, on peut regarder comme certain que, lorsque chez un Oiseau percheur et non marcheur on remarque des tarses courts et très-robustes, avec des doigts et des ongles également vigoureux comparativement à sa taille, c'est un indice que cet Oiseau est destiné à se tenir souvent dans une position verticale le long des troncs ou des branches, ou même suspendu à ces branches ou à leurs fruits pour son alimentation.

Or, selon nous, l'Esclave (*Tanagra dominica*, L. Gm.) est entièrement dans ce cas, d'après la conformation de ses pattes.

Voici ce qu'en dit Vieillot dans sa *Galerie des Oiseaux*, p. 237 :

« Comme chez nos Moineaux, dans la saison des amours, les mâles se disputent les femelles avec acharnement, et jettent alors des cris analogues. Leur ramage est presque nul et leur cri est très-aigu quand ils sont inquiétés. L'instinct de ces Oiseaux est si social, que plusieurs couples font leurs nids sur le même palmiste, et les construisent sur les petites tiges qui servent de support à la graine; ils les placent très-près les uns des autres, et les nouveaux sur les anciens, de sorte que ces nids contigus, et composés de bûchettes à l'extérieur, étant réunis à ces tiges, forment autour de l'arbre un cercle qui ne présente qu'une masse de petites branches serrées et liées avec tant d'industrie, qu'il est très-difficile de les détruire, et si épaisse, que le gros plomb ne peut les traverser. L'intérieur est garni de plantes soyeuses et du chevelu des racines. La femelle s'occupe seule de sa construction; le mâle l'accompagne dans toutes les courses qu'exige la recherche des matériaux, et veille à sa sûreté quand elle couve. »

Ces détails de nidification, racontés par Vieillot, pourraient faire supposer, non sans fondement, ce semble, un double motif dans la vigueur des pattes de l'Esclave. Nous remarquons, en effet, chez les Tisserins, dont plusieurs espèces sont très-sociables, et, comme l'Esclave, rapprochent leurs nids les uns des autres au point de n'en former quelquefois qu'un seul énorme, dont toutes les entrées sont inférieures, nous remarqnons, disons-nous, chez ces Oiseaux des pattes très-vigoureuses assez analogues à celle de l'Esclave, sauf un peu moins de grosseur proportionnelle et de brièveté du tarse. Cet Oiseau ne serait-il point, dans le nouveau monde, le représentant des Tisserins de l'ancien, et ses pattes musculeuses ne lui serviraient-elles point, comme celles du Tisserin, à se suspendre dans tous les sens pour construire son nid plus solidement? Nous avons parlé d'un double motif, parce que la patte de l'Esclave, conformée, encore plus que celle du Tisserin, sur le type cramponneur, pourrait lui servir encore à se maintenir cramponné sur l'écorce du palmiste pour en extraire les larves d'Insectes qui se nourrissent de sa substance moelleuse. On sait positivement que la larve de la grosse Calandre du palmiste (*Calandra palmarum*), connue sous le nom de Ver palmiste, vit de la substance même de l'arbre. On a acquis la certitude que le Picucule bec en faucille ne se trouve

sur la montagne des Orgues qu'à la hauteur où croît certaine espèce de palmier qui, après la chute de ses feuilles, fournit, dans les pétioles creux et arqués qui restent sur sa tige, une retraite et une nourriture à certaines larves d'Insectes que le Picucule bec en faucille, ou Falcirostre, en extrait au moyen de ce bec si arqué et si comprimé. L'Esclave, qui ne quitte pas plus les bois de palmistes que le Picucule bec en faucille ne quitte ceux des régions moyennes, où croît son palmier, y trouve, sans nul doute, une nourriture habituelle et abondante, puisqu'il y élève ses petits. Cette nourriture doit donc être ou la graine même du palmiste, ou les larves que son tronc recèle, et qui l'obligent très-probablement, pour les en extraire, à se cramponner à son écorce ou à son sommet. (*Revue et Magasin de Zoologie*, 1851.)

Ces prévisions de M. De La Fresnaye sur l'obligation, pour l'Esclave, de se tenir cramponné pour son alimentation, ont été en partie confirmées par M. Sallé, voyageur-naturaliste, qui, à son retour de Saint-Domingue, lui adressa les détails suivants :

« Dans la partie espagnole de l'île de Saint-Domingue, où j'ai voyagé, l'Oiseau que vous appelez l'Esclave des palmiers se nomme *Sigua palmera*, et les créoles d'origine française l'appellent *Palmiste;* l'un et l'autre nom tirent leur origine de l'habitude qu'a cet Oiseau de nicher et de coucher en famille dans les palmiers, dans l'espèce surtout connue sous le nom d'*areca*, quoique cependant j'aie vu quelquefois son nid sur d'autres arbres, mais c'est très-rare; ils préfèrent les palmiers, à cause de la disposition des branches. Ces Oiseaux se réunissent par centaines pour construire un énorme nid formé de bûchettes, comme celui de nos Pies, mais formant une masse souvent de trois à quatre pieds de diamètre. Ils laissent de petites ouvertures pour entrer dans cette masse, divisée en cellules ou nids particuliers réunis à l'exterieur; ils y pondent quatre ou cinq œufs blancs et ayant une forme arrondie. Souvent presque toute la tête du palmier est envahie par ce nid, dont les bûchettes sont entrelacées dans les branches près du tronc de l'arbre. Cependant, quelquefois il s'y trouve deux nids de deux familles différentes; j'ai vu aussi des palmiers périr par suite des nids de ces Oiseaux, car ils nichent longtemps dans le même arbre, et sont occupés à réunir les bûchettes pendant une partie de l'année, comme font les grandes espèces de Fourmis. Ils vivent toujours en troupes dans les bois où il y a des palmiers. La majeure partie couche dans le nid; les autres restent perchés auprès, sur les branches; ils n'en mangent pas les graines, mais se nourrissent particulièrement de baies qui souvent sont en bouquet à l'extrémité des branches d'arbres. C'est là que ces Oiseaux se suspendent à la grappe de fruit, et se querellent entre eux. Quoique querelleurs, ils vivent assez unis, car ils sont toujours assez près les uns des autres pour qu'on puisse souvent en tuer plusieurs d'un coup de fusil. Ils ont un vilain chant criard, comme celui de notre Moineau; ils ne marchent pas cramponnés à l'écorce du palmier, comme les Pics, et ne se nourrissent pas de larves. Il ne paraît pas que l'Insecte *Calandra palmarum* se trouve à Saint-Domingue, au moins là où j'étais; mais à la Martinique, on en mange la larve sous le nom de Ver palmiste. Les larves et l'Insecte nuisibles au palmier, à Saint-Domingue, sont ceux du Catarou (*Scarabæus semirimis*, Palisot De Beauvois). »

On reconnaît, dans ces intéressants détails de M. Sallé, une parfaite concordance avec ceux de Vieillot cités plus haut, quant à la nidification en société de ces Oiseaux, et quant à leurs cris et leur instinct querelleur comme ceux de notre Moineau. Mais, ce qu'on y trouve de plus, et qui est particulièrement intéressant sous le rapport scientifique, c'est le genre de nourriture et la manière de la recueillir propre à cet Oiseau, qui expliquent si clairement pourquoi il est pourvu de pattes si vigoureuses.

Il est bien certain que ce genre Esclave (*Dulus*) de Vieillot offre, comme tous les genres de cet excellent observateur, un type tout particulier par ses pattes, son bec et ses mœurs, qui semblent l'isoler au milieu de tous les Tanagridés du nouveau monde. Aussi, depuis plus de vingt ans que nous le possédons, il a toujours occupé une place provisoire dans notre collection, où cependant nous le placions près des Tachyphones, et où nous sommes encore bien tenté de le laisser; car, parmi ces derniers, se trouve des espèces à pattes robustes et à bec comprimé, tels que, par exemple, le *Cypsuagra leucopygia*, Lesson. Dans la famille, les Phytotomes nous montrent encore des pattes très-robustes; et, quant à la compression du bec, nous la retrouvons chez nombre de Tachyphones, chez les *Lanio*, certains *Pyranga*, le *Cyanicterus*, etc.; tandis que les *Ampelidæ*, où dernièrement on voulait les placer, ont en général des pattes faibles et un bec plutôt élargi que comprimé. Ce genre de bec, toutefois assez court, visiblement arqué en dessus, et très-comprimé, de notre Esclave, n'est

ainsi conformé, bien certainement, que pour l'extraction plus facile des baies, dont il se nourrit quand il se tient suspendu à leurs grappes. Quant à son instinct de sociabilité, sa nidification en commun, qui pourraient le faire regarder sous ce rapport comme le représentant, en Amérique, des Tisserins de l'ancien monde, et en particulier du Tisserin républicain, puisque, comme ce dernier, il construit en famille très-nombreuse un nid commun à tous, quoiqu'à cellules séparées, on pourrait opposer à ce rapprochement la différence des matériaux qui composent ces nids; car les Tisserins n'emploient que des graminées desséchées et réellement tissées ensemble, tandis que l'Esclave y emploie des bûchettes. Quant à la tribu où on doit le rattacher, il nous semble que, dans celle des Tanagridés du nouveau continent, et près des Tachyphones, il représente assez bien ce qu'offre le groupe des Tisserins dans celle des Fringillidés de l'ancien monde. (*Revue et Magasin de Zoologie*, 1851.)

C'est parce que nous partageons complétement la manière de voir de M. De La Fresnaye que nous retirons le genre *Dulus* des Muscicapidés, où vient de le placer M. Ch. Bonaparte, pour le rendre à la tribu des Tanagridés, que son type n'aurait jamais dû quitter depuis Linné. Seulement, par la même raison, nous l'y maintenons avec le nom spécifique de *Dominicus*, que vient de lui restituer M. Strickland.

ESCLAVE DE SAINT-DOMINGUE. *DULUS DOMINICUS*. (Linné, Strickland.)

Tête, partie supérieure du cou, dos, croupion, plumes scapulaires et couvertures supérieures des ailes, d'une couleur olivâtre uniforme; tout le dessous du corps d'un blanc sale, varié de taches brunes occupant le centre de chaque plume; rémiges brunes, bordées extérieurement d'olivâtre et intérieurement de blanc sale; les deux rectrices médianes brunes, les autres de même couleur, avec une bordure olivâtre sur leur côté intérieur; pieds bruns.

Longueur totale, $0^{m},18$ environ.

13. GENRE. — PHÆNICOPHILE. *PHÆNICOPHILUS*. (Strickland, 1851.)

Φοινιξ, φοινικος, palmier; φιλεω, j'aime.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, si ce n'est plus long qu'elle, presque aussi large que haut, à arête lisse, vive seulement entre les narines, où elle entame un peu les plumes du front, incliné graduellement de la base à la pointe, qui est échancrée et déborde l'extrémité de la mandibule inférieure; la carène de celle-ci droite et ne se relevant faiblement que vers la pointe.

Narines basales, arrondies, en partie cachées par les plumes du front.

Queue courte, arrondie.

Ailes arrivant à la moitié de la longueur de la queue, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues.*

Tarses assez forts, de la longueur du doigt médian; doigts antérieurs minces, le pouce robuste, allongé, ainsi que son ongle, qui est crochu.

On a vu, dans l'historique que nous avons fait du genre Esclave (*Dulus*), par suite de quelle série d'erreurs M. Strickland, en restituant à la science une ancienne espèce oubliée, s'était vu forcé, pour conserver celle qu'on lui avait substituée (le Palmiste), d'en faire le type d'un genre nouveau qui est celui dont nous nous occupons.

Ce genre renferme, à l'heure qu'il est, deux espèces, M. Strickland ayant réuni à l'espèce type une seconde décrite, en mars 1851, par M. Ch. Bonaparte, qui en faisait un *Dulus* sous le nom de *Poliocephalus*.

Nous figurons le Palmiste.

« L'habitude, dit Guéneau De Montbeillard, qu'a cet Oiseau de se tenir et de nicher sur les palmiers, où sans doute il trouve la nourriture qui lui convient, lui a fait donner son nom. »

On ne possède aucun détail sur ses mœurs; mais la grande affinité de ce genre avec le genre Esclave fait supposer qu'elles doivent ressembler beaucoup à celles de ce dernier.

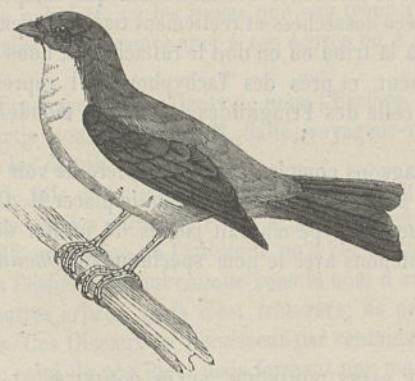


Fig. 44. — Phœnicophile.

PHŒNICOPHILE PALMISTE. *PHŒNICOPHILUS PALMARUM.* (Linné, Strickland.)

Une large calotte noire, descendant de part et d'autre plus bas que les oreilles, et ayant de chaque côté trois marques blanches, l'une près du front, une autre au-dessus de l'œil, et la troisième au-dessous; cou cendré par derrière dans tout ce qui n'est pas recouvert par cette calotte noire, blanc par devant, ainsi que la gorge; poitrine cendrée, et le reste du dessous du corps gris-blanc; dessus du corps, compris les petites couvertures des ailes et les pennes de la queue, d'un beau vert olive jaunâtre; bec et pieds cendrés.

Longueur totale, $0^{m},18$.

14me GENRE. — NÉMOSIE. *NEMOSIA.* (Vieillot, 1816.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conico-convexe, allongé, un peu robuste, un peu comprimé par les côtés, échancré et incliné vers le bout; mandibule supérieure à bords ondulés, couvrant les bords de l'inférieure.

Fig. 45. — *Nemosia flavicollis.*

Fig. 46. — *Nemosia flavicollis.*

Ailes allongées, tenant le milieu entre le type subaigu *et le type* subobtus, *les seconde, troisième et quatrième rémiges, presque égales, les plus longues.*

Tarses de la longueur du doigt médian; ongles antérieurs petits et faibles, celui du pouce le plus fort.

Ce genre, qui est synonyme du genre *Coccopsis* de Reichenbach, a pour type le *Nemosia flavicollis*, et renferme neuf espèces. Nous figurons le *Nemosia sordida*.

On en ignore les habitudes.

Depuis la publication de ce genre dans son *Conspectus*, à la date de mars 1850, M. Ch. Bonaparte a cru devoir en détacher sa *Nemosia nigrogenis* pour la transporter dans le genre *Paroaria* de ses *Spizinæ*, sous-famille de ses *Fringillidæ*.

NÉMOSIE A JOUES NOIRES. *NEMOSIA NIGROGENIS*. (De La Fresnaye, 1846.)

Lorums, menton et joues, noirs; gorge et haut du cou d'un rouge brillant, formant une large bande descendant sur tout le devant du cou et se terminant en pointe sur le milieu de la poitrine... Les plumes rouges, luisantes, lancéolées du dessus de la tête ont beaucoup de longueur sur le vertex et l'occiput, où elles forment presque une petite huppe tombant sur la nuque; celles du devant du cou et de la poitrine sont également allongées, lancéolées et luisantes.

Longueur totale, $0^{m},15$.

Habite la partie de la Colombie arrosée par l'Orénoque. (*Rev. zool.*, 1846.)

15me GENRE. — GRANATELLE. *GRANATELLUS*. (Dubus, 1850.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec assez long, courbé, comprimé, sans barbules à la base.
Ailes très-courtes, arrondies.
Queue assez longue et arrondie.
Tarses un peu grêles; doigts courts.

Ce genre, créé par M. Dubus sur une espèce unique qu'il a récemment publiée, a été rangé par M. Ch. Bonaparte (*Conspectus*, avril 1850) dans les *Sylvicolinæ*, tout en reconnaissant les rapports intimes qui pouvaient lier cette espèce aux Tanagridés par les genres Némosie et Tanagrelle.

C'est à ce pressentiment, que nous croyons fondé, du savant ornithologiste, que nous obéissons en plaçant ce genre ici.

GRANATELLE GRACIEUX. *GRANATELLUS VENUSTUS*. (Dubus.)

De couleur ardoisée; lorums et joues noirs; une tache postoculaire; gorge et flancs d'un blanc pur, encadré de noir seulement à la gorge; poitrine, milieu de l'abdomen et région anale, d'un rouge rosacé; queue noire, les trois rectrices latérales terminées de blanc à leur pointe.

Habite Mexico.

16me GENRE. — TANAGRELLA. *TANAGRELLA*. (Swainson, 1837.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conique, mince, comprimé jusqu'à la pointe, qui se recourbe et dépasse la mandibule inférieure.

Narines basales, latérales, arrondies, en partie cachées par les plumes du front.

Ailes médiocres, subaiguës; *la première rémige la plus courte, la seconde et la troisième presque égales, les plus longues.*

Queue ample et légèrement échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts courts, les latéraux égaux; pouce long et vigoureux; ongles courts et courbés.

Fig. 47. — *Tanagrella velia.*

Fig. 48. — *Tanagrella velia.*

Trois espèces. Nous citerons le Tanagrella irisé.

Aucun détail sur ses mœurs.

TANAGRELLE ÉLÉGANTE. *TANAGRELLA ELEGANTISSIMA.* (J. et Ed. Verreaux, 1853.)

Vertex, occiput, derrière du cou et dos, d'un noir de velours; une tache de même couleur de chaque côté du cou; front, sourcils, face, menton, gorge et devant du cou, bleu lapis; thorax et flancs bleu glauque; abdomen, cuisses et région anale, d'un roux marron vif; croupion d'un jaune changeant, avec des reflets de pierre de Labrador; bec et pieds noirs.

Taille de *Tanagrella icterophrys.* (*Rev. et Mag. de Zool.*, 1853.)

Habite le Pérou.

17me GENRE. — CARDELLINE. *CARDELLINA.* (Dubus, 1850.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, subulé, robuste, très-emplumé à la base, et garni de poils rigides.

Ailes longues, subobtuses, *la première rémige égale à la cinquième, la seconde, la troisième et la quatrième presque égales, les plus longues.*

Queue assez longue, légèrement échancrée.

Tarses grêles; doigts courts.

Ce genre, également créé depuis peu par M. Dubus sur une espèce décrite par lui, a été, de même que le genre *Granatellus*, classé par M. Ch. Bonaparte (*Consp.*, 1850) dans ses *Sylvicolinæ*, et à la suite l'un de l'autre. De même que pour celui-ci cependant, cet auteur a émis l'opinion que peut-être le genre *Cardellina* appartiendrait-il de préférence aux Tanagridés, opinion à laquelle nous nous empressons de nous ranger, y réunissant comme M. Ch. Bonaparte le *Setophaga rubra* de Swainson.

CARDELLINE MANTELÉE. *CARDELLINA AMICTA.* (Dubus, 1850.)

D'un blanchâtre ardoisé; front, gorge et demi-collier; d'un rouge de minium; vertex et joues noirs; occiput, croupion et ventre, blancs.

Habite Mexico.

18me GENRE. — TACHIPHONE. *TACHYPHONUS*. (Vieillot, 1816.)

Ταχυς, rapide; φωνη, voix.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, droit, longicone, convexe en dessus, fort, presque aussi large que haut, comprimé sur les côtés, à bords rentrés, échancré à la pointe, à mandibule inférieure légèrement renflée en dessous.

Narines basales, en partie cachées par les plumes du front.

Ailes dépassant à peine le croupion, obtuses; *les trois premières rémiges régulièrement étagées, la quatrième la plus longue, la septième égale à la première.*

Queue ample, généralement arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes; doigts médiocres, les latéraux inégaux; ongles courbés et aigus.

Fig. 49. — *Tachyphonus leucopterus.*

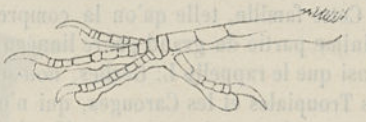


Fig. 50. — *Tachyphonus leucopterus.*

Ce genre, synonyme du genre *Comaraphagus*, Boié, comprend les genres *Pipilopsis*, Ch. Bonaparte, *Buthraupis* et *Phœnicothraupis*, Cabanis. Il renferme quinze espèces. Nous figurons le Tachyphone rouge-cap, ou Capita.

Les Tachyphones vivent, les uns dans le fourré des bois, les autres dans les campagnes découvertes, mais presque tous dans les lieux humides.

Leur vol est court, leur instinct peu farouche, et leur démarche par saut. Ils se réunissent en petites troupes pendant l'hiver, et ils approchent des habitations champêtres pour becqueter la viande qu'on y accroche. On les nourrit en cage de toutes sortes de petites graines et d'Insectes... Leur nid, placé à la moitié de la hauteur des grands buissons, est fait d'herbes sèches et tapissé en dedans de crins bien arrangés. (D'Azara.)

Plus rarement à terre que perchés, ils se tiennent de préférence sur les buissons qui bordent les eaux, et là sautent avec vivacité d'une branche à l'autre, cherchant les graines et les bourgeons dont ils se nourrissent. Leur cri habituel est un sifflement aigu dépourvu de tout charme. (D'Orbigny, *Voy. Am. mér.*)

TACHYPHONE DE DELATRE. *TACHYPHONUS DELATRII*. (De La Fresnaye, 1847.)

En entier d'un noir mat sans reflets; le dessus de la tête marqué, dans son milieu, d'une bande orangée partant du vertex et se prolongeant jusqu'à la nuque, en forme de crête; bec et pieds noirs.

Longueur totale, 0m,135.

Habite Saint-Bonaventure.

DEUXIÈME TRIBU. — ORIOLIDÉS.

Dans l'embarras où nous sommes et où ont toujours été les auteurs pour placer convenablement les Loriots dans la série, nous conservons volontiers la valeur de tribu assignée par M. Ch. Bonaparte au groupe dans lequel nous en avons réuni les divers genres et les diverses espèces que nous y distinguons; et cette tribu elle-même ne se composera que d'une seule famille, celle des Oriolinés.

FAMILLE UNIQUE. — ORIOLINÉS.

Cette famille, telle qu'on la comprend aujourd'hui, n'est qu'un très-faible démembrement, une minime partie du grand genre linnéen *Oriolus*, dans lequel Linné, Gmelin et Latham comprenaient, ainsi que le rappelle L. Gerbes, non-seulement les Loriots proprement dits, mais aussi les Cassiques, les Troupiales et les Carouges, qui n'ont d'analogie avec les premiers que par leurs couleurs. Brisson, en adoptant la même classification, avait seulement retiré le Loriot d'Europe de son genre Troupiale pour le placer parmi les Grives, avec lesquelles, quoi qu'on en ait dit, il n'a aucun rapport. Dandin, Vieillot, Temminck, ont les premiers, non-seulement séparé, mais éloigné les Loriots des Cassiques, et en ont fait un genre à part. Mais c'est Swainson qui, groupant les quelques genres qu'il reconnaissait parmi les Loriots, a constitué la famille des Oriolinés, et cette famille qu'il plaçait se composait pour lui des genres suivants :

1° *Oriolus*, Linné;
2° *Dulus*, Vieillot,
3° *Sphecotheres*, Vieillot.

M. Gray en a fait la quatrième famille de ses *Turdidæ*, et y comprenait les genres :

1° *Sphecothera*, Vieillot;
2° *Oriolus;*
3° *Sericulus;*
4° *Oriolia*, Isid. Geoffroy Saint-Hilaire.

M. Ch. Bonaparte les compose des genres :

1° *Analcipus*, Swainson;
2° *Psaropholus*, Jardine;
3° *Sphecothera;*
4° *Mimeta;*
5° *Oriolus;*
6° *Sericulus*,

que nous adoptons, moins les deux genres *Mimeta* et *Sericulus*, qui, pour nous, sont de vrais Paradiséidés.

1er GENRE. — PSAROPHOLE. *PSAROPHOLUS.* (Jardine et Selby, 1839.)

Ψας, ψαρος, Étourneau; φωλεος, de caverne.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, aussi large que haut, à arête arrondie et inclinée jusqu'à la pointe, qui est aiguë, non crochue, et dépasse l'extrémité de la mandibule inférieure.

Narines basales, en fente longitudinale très-étroite.

Ailes amples, courtes, dépassant à peine la naissance de la queue, surobtuses, *à troisième rémige la plus longue.*

Queue assez courte, très-ample et arrondie.

Tarses courts, trapus, ainsi que les doigts et les ongles.

Fig. 51 et 52. — Psarophole. (Mâle et femelle.)

A l'instar de M. Ch. Bonaparte, nous adoptons ce genre, qui ne repose que sur une seule espèce, rangée par Vigors avec les Martues, et par M. Gray avec les Loriots. Nous figurons cette espèce, qui est le Psarophole de Traill.

On ne possède aucun détail sur ses habitudes.

PSAROPHOLE DE TRAILL. *PSAROPHOLUS TRAILLII.* (Jardine et Selby.)

Tête, face, cou et ailes, d'un noir intense; tout le reste du corps, y compris la queue, d'une couleur uniforme rouge vineux un peu pourpré; bec couleur de corne argentée; pieds bruns.

Longueur totale, 0m,25.

Habite l'Asie centrale.

2me GENRE. — LORIOT. *ORIOLUS*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, un peu déprimé à la base, médiocre, conico-convexe, comprimé sur les côtés, échancré et incliné vers le bout, à arête entamant légèrement les plumes du front; mandibule inférieure retroussée, aiguë et entaillée vers la pointe.

Narines basales, latérales, nues, percées horizontalement dans une membrane.

Ailes allongées, dépassant le milieu de la queue, amples, subobtuses; *la première rémige très-courte, la deuxième moins longue que la troisième, qui est la plus longue.*

Queue moyenne, presque carrée ou légèrement arrondie.

Tarses trapus, plus courts ou à peine aussi longs que le doigt médian : celui-ci soudé au doigt externe; ongles forts, celui du pouce le plus grand.

Fig. 53. — *Oriolus acrorhynchus.*

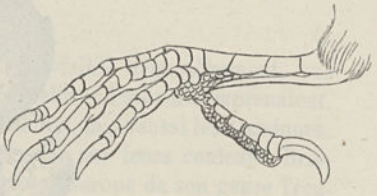


Fig. 54. — *Oriolus acrorhynchus.*

Ce genre se compose de seize espèces de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie, dont une seule européenne, le Loriot d'Europe, que nous figurons.

La majeure partie des naturalistes a toujours penché a rapprocher les Loriots des Merles, avec lesquels ils n'ont pourtant aucun rapport. C'est ce qu'avait compris Vieillot, en les en séparant tout à fait, et en les plaçant dans sa famille des Tisserands, intermédiaire entre ses Péricalles ou Tangaras, et ses Leimonites ou Étourneaux. M. De La Fresnaye (1838) les a placés dans ses *Coraciadæ*, section de ses Dentirostres à bec déprimé, et tout près par conséquent de ses *Bombycillinæ* et de ses *Ampelidæ*, n'envisageant que le côté baccivore de leurs habitudes. M. De Selys-Longchamps (1839) les a rangés dans ses Graculidés, entre ses Paradiséidés et ses Glaucopidés. Se mettant à un autre point de vue que ses prédécesseurs, M. Ch. Bonaparte les a rapprochés des Pies-Grièches en les plaçant entre ses *Artamidæ* ou Langrayens, et ses *Edoliidæ* ou Drongos. Le rang que nous assignons aux Loriots concilie les deux manières de voir de ce dernier naturaliste et de Vieillot, sans cependant nous satisfaire encore, tant ce genre d'Oiseau offre de difficultés à être placé convenablement.

Quoiqu'il soit très-facile, au premier coup d'œil, de distinguer un Loriot de tout autre Oiseau, cela n'a pas empêché, ainsi qu'on vient de le voir, beaucoup de naturalistes de confondre souvent ce genre avec celui des Merles, et de décrire plusieurs Loriots sous cette dernière dénomination. Les Loriots ont les tarses beaucoup plus courts que les Merles, et leur bec est plus large et plus plat que celui de ces derniers. Les Loriots ont encore le doigt extérieur réuni à celui du milieu dans toute la longueur de la première phalange, ce qui leur donne une plante de pied aplatie et large, qui n'est pas la même chez les Merles. Si des formes extérieures nous passons aux mœurs, nous verrons que les Loriots diffèrent encore à beaucoup d'égards des Merles, qui partout sont des Oiseaux assez sédentaires, pendant que les premiers ne passent jamais l'année entière dans le même canton, quels que soient les climats qu'ils habitent. Les Merles, enfin, fréquentent les taillis, se plaisent dans les lieux

bas, et se posent souvent à terre, grattent avec leurs pieds pour chercher les Vers, tandis que les Loriots ne se plaisent que sur les grands arbres, et ne se posent que très-rarement à terre, à moins que ce ne soit pour boire ou pour y ramasser les matériaux nécessaires à la construction de leur nid, que tous placent encore à l'extrémité des branches élevées des plus grands arbres, pendant que les Merles placent le leur bas et dans les fourrés. Quoique les Loriots et les Merles se nourrissent des mêmes substances, les premiers ont une prédilection si marquée pour les fruits, que ce n'est qu'à leur défaut qu'ils mangent les Insectes mous, tels que les Chenilles, les chrysalides et les Araignées, au lieu que les Merles recherchent toujours ces derniers, et paraissent les préférer à toute autre nourriture. (Le Vaillant, *Ois. d'Afr.*)

Ce genre, que l'identité de couleur, chez les différentes espèces qui le forment, rend si naturel, est, du reste, peu connu sous le rapport des mœurs; mais, d'après leur organisation si identique, il est à présumer qu'elles sont les mêmes dans toutes, et conformes à celles de notre espèce européenne.

Le Loriot est un Oiseau très-peu sédentaire, qui change continuellement de contrées, et semble ne s'arrêter dans les nôtres que pour faire l'amour, ou plutôt pour accomplir la loi imposée par la nature à tous les êtres vivants, de transmettre à une génération nouvelle l'existence qu'ils ont reçue d'une génération précédente; car l'amour n'est que cela dans la langue des naturalistes. Les Loriots suivent cette loi avec beaucoup de zèle et de fidélité. Dans nos climats, c'est vers le milieu du printemps que le mâle et la femelle se recherchent, c'est-à-dire presque à leur arrivée. Il font leur nid sur des arbres élevés, quoique souvent à une hauteur fort médiocre; ils le façonnent avec une singulière industrie, et bien différemment de ce que font les Merles... Ils l'attachent ordinairement à la bifurcation d'une petite branche, et ils enlacent autour des deux rameaux qui forment cette bifurcation de longs brins de paille, ou chanvre, dont les uns, allant droit d'un rameau à l'autre, forment le bord du nid par devant, et les autres, pénétrant dans le tissu du nid, ou passant par-dessous et revenant se rouler sur le rameau opposé, donnent la solidité à l'ouvrage. Ces longs brins de chanvre ou de paille, qui prennent le nid par-dessous, en sont l'enveloppe extérieure. Le matelas intérieur, destiné à recevoir les œufs, est tissu de petites tiges de *gramen*, dont les épis sont ramenés sur la partie convexe, et paraissent si peu dans la partie concave, qu'on a pris plus d'une fois ces tiges pour des fibres de racines; enfin, entre le matelas intérieur et l'enveloppe extérieure, il y a une quantité assez considérable de mousse, de lichen et d'autres matières semblables qui servent pour ainsi dire d'ouate intermédiaire, et rendent le nid plus impénétrable au dehors et tout à la fois plus mollet au dedans. Ce nid étant ainsi préparé, la femelle y dépose quatre ou cinq œufs, dont le fond blanc est semé de quelques petites taches bien tranchées d'un brun presque noir, et plus fréquentes sur le gros bout que partout ailleurs; elle les couve avec assiduité l'espace d'environ trois semaines; et, lorsque les petits sont éclos, non-seulement elle leur continue ses soins affectionnés pendant très-longtemps, mais elle les défend contre leurs ennemis, et même contre l'homme, avec plus d'intrépidité qu'on n'en attendrait d'un si petit Oiseau. On a vu le père et la mère s'élancer courageusement sur ceux qui leur enlevaient leur couvée; et, ce qui est encore plus rare, on a vu la mère, prise avec le nid, continuer de couver en cage, et mourir sur ses œufs.

Dès que les petits sont élevés, la famille se met en marche pour voyager; c'est ordinairement vers la fin d'août ou le commencement de septembre : ils ne se réunissent jamais en troupes nombreuses, ils ne restent pas même assemblés en famille, car on n'en trouve guère plus de deux ou trois ensemble...

Les jeunes mâles ont un cri différent de celui des vieux : ceux-ci disent *yo, yo, yo*, qu'ils font suivre quelquefois d'une sorte de miaulement comme celui du Chat; mais, indépendamment de ce cri, que chacun entend à sa manière, ils ont encore une espèce de sifflement, surtout lorsqu'il doit pleuvoir, si toutefois ce sifflement est autre chose que le miaulement dont nous venons de parler.

Lorsqu'ils arrivent au printemps, ils font la guerre aux Insectes, et vivent de Scarabées, de Chenilles, de Vermisseaux, en un mot, de ce qu'ils peuvent attraper; mais leur nourriture de choix, celle dont ils sont le plus avides, ce sont les cerises, les figues (1), les baies de sorbier, les pois, etc.

(1) C'est de là qu'on leur a donné, dans certains pays, les noms de Becfigues, de Συκοφαγος, etc., et c'est peut-être cette nourriture qui rend leur chair si bonne à manger.

Il ne faut que deux de ces Oiseaux pour dévaster en un jour un cerisier bien garni, parce qu'ils ne font que becqueter les cerises les unes après les autres, et n'entament que la partie la plus mûre.

Les Loriots ne sont point faciles à élever ni à apprivoiser. (Guéneau De Montbeillard.)

Non pas qu'on ne puisse aisément les faire vivre en leur donnant des fruits; mais, soit défaut de goût pour les mets qu'on leur présente, soit ennui de la captivité, ils se laisseraient mourir de faim si on ne leur faisait avaler de force des aliments; ce n'est qu'au bout de beaucoup de temps qu'ils touchent d'eux-mêmes à ceux qu'on leur donne, et il est très-difficile d'en trouver en hiver qui leur soient une nourriture convenable. Cette difficulté d'alimenter les Loriots en hiver est la cause qu'on n'en voit pas dans les volières, dont ils feraient l'ornement. (Mauduyt.)

Bechstein dit avoir vu deux Loriots élevés jeunes, dont l'un, indépendamment du chant naturel, sifflait une fanfare, et l'autre un menuet. Les tons pleins, flûtés et moelleux de leur voix lui parurent extrêmement agréables; malheureusement, ajoute-t-il, les belles couleurs de leur plumage s'étaient ternies, ce qui arrive presque toujours, surtout dans une chambre remplie de fumée, soit du poêle, soit du tabac. Quelqu'un de son voisinage avait vu à Berlin deux Loriots qui sifflaient des airs.

L'espèce européenne se retrouve en Afrique, dans l'Inde et en Chine.

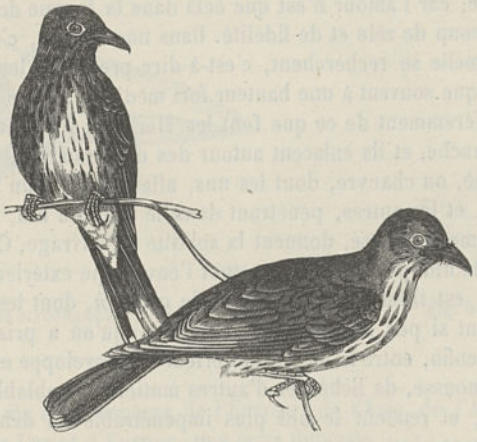


Fig. 55 et 56. — *Oriolus viridis*. (Mâle et femelle.)

LORIOT JAUNE. (Degland.) *ORIOLUS GALBULA*. (Linné.)

Tête, cou, parties supérieures et inférieures du corps, d'un jaune éclatant; lorums, ailes, pennes médianes de la queue et une partie des latérales, d'un noir profond, avec un liséré blanc jaunâtre à l'extrémité des rémiges, une tache jaune au milieu des primaires, et le tiers inférieur des rectrices atérales jaunes; bec rouge-brun, tarses couleur de plomb; iris rouge vif. (Degland.)

Longueur totale, $0^m,275$.

Habite une grande partie de l'Europe pendant la belle saison; se retrouve le même en Afrique et en Asie.

3me GENRE. — SPHÉCOTHÈRE. *SPHECOTHERES*. (Vieillot, 1816.)

Σφηξ, σφηκος, guêpe; θηραω, je chasse.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, épais, robuste, droit et glabre à la base, convexe en dessus,

fléchi vers la pointe de la mandibule supérieure, qui est échancrée; commissure droite et sans poils.

Narines basales, arrondies, ouvertes et nues.

Ailes amples, aiguës; *les première et deuxième rémiges les plus longues.*

Queue allongée, composée de douze rectrices un peu inégales et arrondies.

Tarses robustes, trapus, scutellés, presque plus courts que le doigt médian, qui est soudé au doigt externe, ou à peine de sa longueur; doigts et pouce longs; ongles également allongés et courbés, celui du pouce le plus fort.

Fig. 57 — *Sphecotheres Australis.*

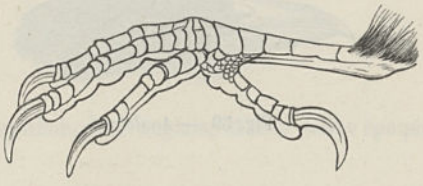


Fig. 58. — *Sphecotheres Australis.*

Ce qui caractérise surtout ce genre, c'est la nudité des orbites. Ce genre ne renferme que quatre espèces de l'Australie et de Timor, qui ont été pendant longtemps confondues, tantôt avec les Merles, où les mettait Latham, et où les a également laissées Vieillot, mais en faisant un genre à part, tantôt avec les Gramales et tantôt avec les Pies-Grièches. C'est Swainson qui le premier les a réunies aux Oriolinés, où l'on est aujourd'hui d'accord de les laisser.

Tout ce qu'on sait des mœurs de ces Oiseaux, c'est qu'ils vivent d'Insectes, notamment de Guêpes. Nous figurons le *Sphecotheres viridis*, Müller.

SPHÉCOTHÈRE DE VIEILLOT. (J. Verreaux.) *SPHECOTHERES MAXILLARIS.* (Latham, Gray.)

Tête noire; collier, gorge, côtes et devant du cou, ainsi que la poitrine, d'une couleur plombée, légèrement glacée d'olivâtre sur ces dernières parties; dos, ailes, croupion, couvertures supérieures de la queue, ventre et flancs, d'un vert olive foncé; milieu de l'abdomen et couvertures inférieures de la queue d'un blanc pur; cuisses grisâtres; rémiges noires, frangées de gris; queue noire, la majeure partie de la rectrice externe d'un blanc pur, la seconde un peu moindre, et une tache seulement à l'extrémité de la troisième; un grand espace nu autour de l'œil, garni de petites caroncules ou granulations d'un rouge carmin; bec noir plombé, tarses d'un brun clair; ongles comme le bec. (*Zool. tasman. et austr.*, mss.)

Habite la Nouvelle-Hollande, près de la rivière de Hunter.

4me GENRE. — ARTAMIE. *ANALCIPUS.* (Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, Swainson, 1831.)

Αναλκις, faible; πους, pied.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec allongé, de la longueur de la tête, non renflé à sa base, triangulaire, à arête bien marquée; mandibule supérieure un peu arquée, terminée par un crochet bien prononcé, et présentant une

échancrure très-distincte; mandibule inférieure présentant aussi de chaque côté une petite échancrure.

Narines percées à la base du bec, et comparables à des triangles de forme allongée, ayant leurs sommets en avant.

Ailes moyennes, obtuses; *la quatrième rémige la plus longue, se terminant au niveau de la moitié de la queue.*

Queue longue, carrée.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian, écussonnés; ongles comprimés, de longueur moyenne.

Fig. 59. — *Analcipus.*

Fig 60. — *Analcipus.*

Ce genre, qui ne repose que sur une seule espèce, l'*Analcipus sanguinolentus*, avait été déjà créé, en 1831, par Swainson sous le nom qui précède, lorsque M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire en publia la diagnose en lui imposant le nom de *Artamia*.

Voici les réflexions dont le savant professeur faisait précéder l'établissement de ce genre :

Encore un exemple, dit-il, du peu d'attention que l'on a donné à la considération des organes du vol. Ce nouveau genre est établi sur une espèce à ailes obtuses et assez courtes, que tous les ornithologistes rapportent au genre *Ocypterus* (*Artamus*), dont le caractère essentiel consiste, ainsi que l'indique son nom, dans des ailes aiguës et très-longues. Cette séparation est d'ailleurs confirmée par des différences remarquables dans la forme du bec, qui est beaucoup plus long et moins conique que celui des vrais *Ocypterus* (*Artamus*), et qui est pourvu d'une échancrure et d'un crochet terminal bien plus marqués; la queue de l'Artamie est également beaucoup plus longue; ses tarses sont plus courts, et son système de coloration, de même que sa taille, sont très-différents. (*Nouv. Ann. du Mus. d'Hist. nat.*, 1832.)

La place assignée à ce genre est loin d'être encore fixée. Ainsi, le docteur Kollmann, qui découvrit à Java l'espèce sur laquelle le genre repose, en fit une Pie-Grièche, sentiment suivi par Lesson, qui lui donna le nom générique d'*Erythrolanius*. Wagler et M. Temminck en ont fait un Langraïen, M. Gray un Loriot. Et c'est sous l'influence de cette dernière opinion que M. Ch. Bonaparte, cherchant à la concilier avec celle de M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire, a mis le genre *Analcipus* en tête de ses *Oriolinæ*, qui, il est vrai, suivent immédiatement ses *Artaminæ*.

On ne sait rien des mœurs de cet Oiseau, que nous figurons.

ARTAMIE SANGUINOLENTE. *ANALCIPUS SANGUINOLENTUS*. (Temminck, Swainson.)

Tête et cou tout entier, ailes, queue et le reste du corps, d'un noir profond, brillant, uniforme, à l'exception d'une très-grande tache à la poitrine et de l'extrémité des grandes couvertures alaires d'un beau rouge pourpre; pieds plombés; ongles plus sombres; bec de même couleur, tournant au blanchâtre à la base et vers la pointe.

Longueur totale, $0^{m},215$.

Habite Java et Sumatra.

TROISIÈME TRIBU. — LANIIDÉS OU PIES-GRIÈCHES.

Cette tribu a été établie par Swainson et maintenue par MM. De La Fresnaye, Gray et Ch. Bonaparte sous le titre de famille.

Swainson y comprenait cinq sous-familles :

1° *Lanianæ;*
2° *Thamnophilinæ;*
3° *Dicrurinæ;*
4° *Ceblepyrinæ;*
5° *Tyranninæ;*

et la faisait suivre de sa famille des *Merulidæ*.

M. De La Fresnaye, presque simultanément avec cet ornithologiste anglais, et à la même époque (1838), en faisait six sous-familles :

1° Pies-Grièches sylvaines (*Laniidæ sylvanæ*);
2° Pies-Grièches buissonnières ou Turdoïdes (*Laniidæ dumicolæ*);
3° Pies-Grièches langraïens (*Laniidæ ocypteroides*);
4° Pies-Grièches sylvicoles (*Laniidæ sylvicolæ*);
5° Pies-Grièches corvines (*Laniidæ corvidæ*),
6° Pies-Grièches-Roitelets, pour les genres *Ramphocœnus* et *Pardalotus*, dont la place lui paraissait alors incertaine.

M. Gray n'en forme que deux sous-familles :

1° *Laniinæ;*
2° *Tamnophilinæ.*

M. Reichenbach, trois sous-familles sous le nom de :

1° *Laniinæ genninæ;*
2° *Laniinæ psarinæ;*
3° *Laniinæ batarinæ.*

Enfin M. Ch. Bonaparte, une seule sous-famille :

Laniinæ.

Nous diviserons cette tribu en trois familles :

1° Campéphaginés ou Échenilleurs (*Campephaginæ*), Gray;
2° Laniinés ou Pies-Grièches (*Laniinæ*);
3° Cracticinés ou Cassicans (*Cracticinæ*),

dans lesquelles nous faisons entrer tous les genres d'Oiseaux qui, tant par l'ensemble de leurs caractères zoologiques que par celui de leurs habitudes, se rapprochent le plus du type de nos Pies-Grièches européennes.

PREMIÈRE FAMILLE. — CAMPÉPHAGINÉS ou ÉCHENILLEURS.

Cette famille a été originairement formée par Swainson, qui, sous le nom de *Ceblepyrinæ*, adopté par M. Ch. Bonaparte, y a introduit les genres suivants :

1° *Ceblepyris*, Cuvier;
2° *Oxynotus*, Swainson;
3° *Campephaga*, Vieillot;
4° *Phœnicornis*, Boié;
5° *Erucivora*, Swainson.

M. Gray y range ceux-ci :

1° *Ptilogonis*,

que nous avons placé dans nos Viréoninés ;

2° *Pericrocotus*, Boié;
3° *Campephaga*.

M. Ch. Bonaparte, revenant à la manière de voir de Swainson, qu'il amplifie, les divise ainsi :

1° *Ceblepyris;*
2° *Campephaga;*
3° *Graucalus*, Cuvier;
4° *Pteropodocys*, Gould;
5° *Lalage*, Boié;
6° *Volvocivora*, Hodgson;
7° *Lanicterus*, Lesson;
8° *Symmorphus*, Gould;
9° *Pericrocotus*.

Nous réduisons tous ces genres à deux, qui sont :

1° *Pericrocotus;*
2° *Campephaga;*

ce dernier renfermant tous les autres genres énoncés par M. Ch. Bonaparte, au nombre desquels le *Graucalus* n'offre qu'une simple différence de taille d'avec le *Campephaga*.

1er GENRE. — PÉRICROCOTE. *PERICROCOTUS*. (Boié, 1826.)

Περι, tout autour; κροκωτος, jaunâtre.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec médiocre, de la longueur de la tête, un peu plus large que haut à la base, comprimé jusqu'à la pointe, qui est crochue et échancrée.

Narines basales, percées dans une large fosse membraneuse, arrondies et cachées par les plumes du front.

Ailes médiocres, subobtuses; *les troisième, quatrième et cinquième rémiges presque égales entre elles, les plus longues.*

Queue allongée et étagée sur les côtés.

Tarses faibles, scutellés, de la longueur du doigt médian; doigts longs; ongles crochus, celui du pouce le plus grand.

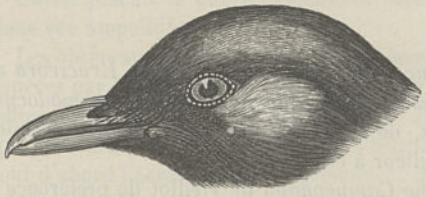


Fig. 61. — *Pericrocotus speciosus.*

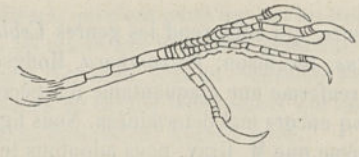


Fig. 62. — *Pericrocotus speciosus.*

Ce genre, qui comprend les genres *Phœnicornis*, Boié, et *Acis*, Lesson, se compose de quinze espèces. Nous figurons le *Pericrocotus speciosus* (*Hœmatornis princeps*, Gould).

On ne possède aucun détail sur les mœurs de ces Oiseaux, dont on a fait le plus souvent des Gobe-Mouches.

Ce qui distingue particulièrement les Péricrocotes, et ce qui leur a fait donner leur nom générique, ce sont les nuances jaune, aurore ou rouge, qui ornent tout une partie du dessous de leur corps. Une seule espèce fait exception à ce mode de coloration, c'est celle que nous allons décrire.

PÉRICROCOTE CENDRÉ. *PERICROCOTUS CINEREUS.* (De La Fresnaye, 1845.)

Cendré en dessus; lorums, ailes et queue, noirs; front, une tache médiane alaire; pli de l'aile, bord externe des rémiges tertiaires, la presque totalité des trois rectrices latérales et tout le dessous du corps, blancs.

Longueur totale, 0m,193.

Habite l'île de Luçon (Philippines).

2me GENRE. — ÉCHENILLEUR. *CAMPEPHAGA*. (Le Vaillant, Vieillot, 1816.)

Καμπη, chenilles; φαγω, je mange.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, gros, fort, élargi à la base, comprimé à son extrémité; mandibule supérieure convexe, courbée vers la pointe, qui est échancrée, arête peu distincte; mandibule inférieure droite, à peu près égale à la supérieure.

Fig. 63. — *Campephaga cana.*

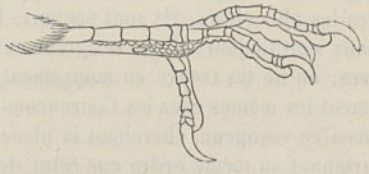


Fig. 64. — *Campephaga cana.*

Narines basales, latérales, ovoïdes, ouvertes, cachées par les petites plumes serrées du front.

Ailes médiocres, obtuses; la première rémige courte, les deux qui suivent étagées, la quatrième et la cinquième les plus longues.

Queue très-large; croupion très-garni de plumes à baguettes roides, souvent terminées de pointes aiguës.

Ce genre, qui comprend les genres *Ceblepyris* et *Graucalus*, Cuvier; *Lalage*, Boié; *Erucivora* et *Oxynotus*, Swainson; *Volvocivora*, Hodgson; *Lanicterus*, Lesson; *Symmorphus* et *Pteropodocys*, Gould, renferme une cinquantaine d'espèces de l'Afrique, de l'Asie, de l'Australie, et de l'Océanie, dont cinq encore mal déterminées. Nous figurons l'Échenilleur à croupion blanc.

De même que M. Gray, nous adoptons le nom générique *Campephaga* de Vieillot de préférence à celui de *Coblepyris* de Cuvier, parce que celui-ci lui est postérieur en date, et parce que tous deux reposent sur le même type. Impossibilité dès lors, selon nous, de les admettre simultanément, ainsi que l'a fait M. Ch. Bonaparte; car, ou l'un des deux fait double emploi avec l'autre et devient dès lors inutile, ou le groupe ainsi divisé devient arbitraire, puisque l'on est forcé de créer à l'un d'eux un type qui n'était pas celui du fondateur du genre, et de ce moment il n'y a plus de règle fixe ni pour la méthode ni pour la science.

Quoi qu'il en soit, nous ne parlons ici que du nom générique latin; car, quant à la création du genre en lui-même, elle est due tout entière à Le Vaillant, qui s'exprimait ainsi :

Les caractères physiques des Échenilleurs sont : le bec large à sa base; les narines couvertes par les plumes du front; la mandibule supérieure un peu arquée, le bout crochu et marqué d'une légère échancrure; la tête grosse; la bouche ample, et la langue cartilagineuse et triangulaire; le corps couvert d'une grande quantité de plumes fort longues sur le sternum et sur le croupion, ce qui fait paraître l'Oiseau beaucoup plus gros qu'il n'est effectivement. Les plumes sont très-soyeuses et douces au toucher, quoique leurs tiges soient d'une force très-remarquable, et elles ne tiennent absolument qu'à l'épiderme; ce qui fait qu'au plus léger tiraillement elles se détachent toutes très-facilement, principalement celles du croupion, qui sont les plus fortes et d'autant plus extraordinaires, que la tige, qui en est très-épaisse depuis sa naissance jusqu'aux quatre cinquièmes de sa longueur, s'amincit tellement à sa pointe, qu'elle n'a plus là que l'apparence elle-même d'une des barbes de la plume; de manière que, en touchant de la main le croupion de l'Oiseau en sens contraire des plumes, on sent toutes les pointes dures et piquantes comme autant d'épingles. Tous ces caractères sont absolument les mêmes chez les Couroucous... Les ailes ployées s'étendent un peu plus loin que la naissance de la queue, qui a une conformation particulière et rare chez ces Oiseaux; car, quoique fourchue dans son milieu, elle est aussi étagée en sens inverse sur les côtés, c'est-à-dire que les deux pennes du milieu de la queue sont plus courtes que celles qui les précèdent; que la troisième est également un peu plus longue que la seconde, et que la quatrième et la cinquième s'allongent aussi toujours un peu plus; mais que la sixième, c'est-à-dire la plus latérale de chaque côté, est la plus courte de toutes.

Les pieds sont robustes; le tarse est plutôt court que long pour la dimension de l'Oiseau; le doigt de derrière est épaté à sa base, et les trois doigts de devant sont unis ensemble jusqu'à la première articulation, ce qui forme un pied trapu; les ongles sont crochus et forts; et les deux doigts extérieurs sont de la même grandeur.

Quant aux caractères moraux, ces Oiseaux sont en général très-silencieux, et n'ont qu'un petit cri plaintif si faible, qu'on les entend à peine; ils ne vivent que de Chenilles, qu'ils cherchent sur les arbres les plus élevés; ils sont sociaux, la nichée vivant ensemble jusqu'à la saison des amours. Ces Oiseaux sont toujours d'une maigreur extrême, et ne fréquentent que les bois et les endroits les plus fourrés; on ne les trouve en mouvement qu'à la fraîcheur du matin et du soir. Ces mœurs sont absolument les mêmes chez les Couroucous. (*Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

Aussi ce voyageur, cherchant la place à assigner à ce genre dans la série, le considérait comme appartenant au même ordre que celui des Gobe-Mouches, et paraissant se lier à celui des Tyrans et des Drongos, en même temps qu'il lui trouvait des rapports avec celui des Couroucous par la forme large de la queue, la nature des plumes et les habitudes naturelles des espèces qui le composent.

Sans nier les liens apparents qui pourraient rattacher les Échenilleurs aux Drongos, ainsi que l'ont pensé Le Vaillant et plusieurs ornithologistes, entre autres M. Ch. Bonaparte, il nous a semblé que

l'intervalle qui sépare ces deux familles était encore assez grand pour motiver la disjonction que nous en faisons; d'ailleurs, leur connexion avec les Laniidés ne nous paraît pas moins évidente; et, sous ce rapport du moins, nous sommes d'accord avec la plupart des auteurs.

Cuvier plaçait le genre Échenilleur entre les genres Gymnodère et Tersine, M. Selys-Longchamps dans ses Ampélidés.

Les observations de Le Vaillant sur les mœurs des Échenilleurs, qui n'ont porté que sur les trois seules espèces par lui découvertes en Afrique, ont longtemps été les seules que la science possédât. De nouvelles observations faites sur des espèces australiennes par J. Verreaux, tout en confirmant les détails qui précèdent, sont venues enrichir l'histoire des Échenilleurs de détails intéressants qui démentent tout d'abord l'assertion de M. Temminck, que ces Oiseaux ne descendent point à terre.

Ainsi, le *Campephaga melanopes*, Corbeau de Latham, et Choucari de Cuvier, de Lesson et des auteurs modernes, vit par troupes de trente à quarante, et quelquefois plus. On trouve cette espèce dans presque toutes les localités boisées, et même dans celles où il ne se trouve que quelques arbres isolés. C'est parmi les branches de ces derniers, qu'elle parcourt avec soin, qu'elle saisit les Insectes servant à sa nourriture; ce qui ne l'empêche pas de descendre assez souvent sur le sol pour y attraper les Sauterelles, et généralement les Insectes qui s'y trouvent à sa portée. Son vol ressemble beaucoup à celui de notre Geai d'Europe, en ce qu'il est parfois saccadé; et je n'ai jamais entendu cet Oiseau, dit notre voyageur, crier ou siffler comme le font beaucoup d'autres. Il est d'un naturel méfiant : aussi est-il difficile à approcher; et ce n'est guère qu'en restant en place qu'il est alors possible d'en tuer, surtout si l'on est deux; car, dans ce cas, l'un en marchant force ces Oiseaux à changer de position et à venir se reposer près de l'arbre où l'autre chasseur se trouve caché; mais il faut toujours en choisir un qui porte des branches mortes, parce qu'ils aiment à se percher sur ces dernières pour voir de loin... Blessé, cet Oiseau pousse des cris rauques qui attirent assez souvent les autres de la troupe, qui sont alors assez faciles à tuer au vol. (*Zool. tasm. et austr.*, mss.)

Il en est de même pour l'Échenilleur à bec faible, dont nous allons donner la description.

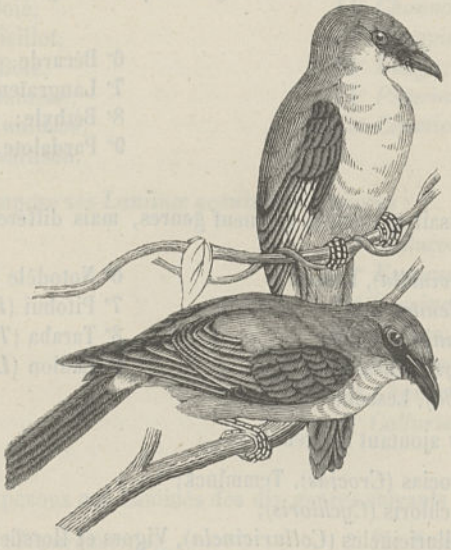


Fig. 65 et 66. — Échenilleur. (Mâle et femelle.)

ÉCHENILLEUR A BEC FAIBLE. *CAMPEPHAGA TENUIROSTRIS.* (Jardine et Selby, Gray.)

Couleur générale du plumage d'un gris plombé, plus foncé sur la partie antérieure de la gorge, du devant du cou et de la poitrine; un trait noir, partant du front, s'étend, en passant au travers de

l'œil, jusque sur les oreilles, où la couleur devient d'un cendré foncé; mais, à partir de la base de la mandibule inférieure, le noir est plus visible, et couvre une partie des joues; toutes les rémiges sont noires, finement lisérées de cendré, excepté vers l'extrémité des primaires; rectrices noires, légèrement cendrées à leur base, les deux médianes d'un cendré clair, avec une tache noire vers le bout, et la côte ou tige de cette couleur; une tache plombée vers l'extrémité de la rectrice externe, d'une couleur plus pâle en dessous; dessous de l'aile blanc; bec et tarses noirs; iris noir-brun.

Longueur totale, $0^m,22$ à $0^m,23$.

Habite l'Australie. (J. Verreaux.)

DEUXIÈME FAMILLE. — LANIINÉS ou PIE-GRIÈCHES.

Les Pies-Grièches (Laniinés) sont excessivement nombreuses en espèces répandues dans toutes les parties du monde. Elles ne se distinguent les unes des autres que par des nuances légères, qui permettent d'établir des petits groupes, bien qu'on les voie se confondre avec des genres d'Oiseaux très-distincts par des passages gradués et à peine sensibles. C'est ainsi que les Échenilleurs, les Merles, les Tangaras, ont reçu parmi eux des espèces qui, par quelques rapports fondamentaux de leur organisation, appartiennent aux Pies-Grièches.

Ces Oiseaux ont le bec conique, denté, et plus ou moins crochu à l'extrémité. Ils sont hardis, et vivent presque exclusivement de proies vivantes, telles qu'Insectes de toutes sortes. Quelques espèces attaquent aussi les jeunes Oiseaux et les très-petits Mammifères. (Lesson, *Compléments de Buffon.*)

Cuvier, dans son *Règne animal,* conservant en grande partie le genre *Lanius* de Linné, le subdivisait en neuf sous-genres :

1° Pie-Grièche;
2° Choucari;
3° Cassican;
4° Vanga;
5° Colybé;
6° Bécarde;
7° Langraïen;
8° Béthyle;
9° Pardalote.

Lesson, en 1831, le divisait également en neuf genres, mais différents de ceux de Cuvier, tels que :

1° Corvinelle (*Corvinella*), Lesson;
2° Falconelle (*Falcunculus*);
3° Pie-Grièche (*Lanius*), Linné;
4° Tchagra (*Tchagra*), Lesson;
5° Schetbé (*Schetba*), Lesson;
6° Notodèle (*Notodela*), Lesson;
7° Pitohui (*Pitohui*), Lesson;
8° Taraba (*Taraba*), Lesson;
9° Lanion (*Lanio*);

qu'il modifia, en 1848, en y ajoutant les genres :

1° Crocias (*Crocias*), Temminck;
2° Cychloris (*Cychloris*);
3° Colluricincles (*Colluricincla*), Vigors et Horsfield;
4° Sparactes (*Sparactes*), Vieillot,

dont l'espèce type a depuis été reconnue pour un Oiseau fabriqué artificiellement :

1° Viréon (*Vireo*);
2° Polyodon (*Polyodon*), De La Fresnaye;
3° Crinon ou Tricophore (*Criniger*), Temminck,

élevant ainsi ses sous-genres à quinze.

Vers la même époque, M. De Selys-Longchamps, que nous avons oublié de citer, et à qui revient l'honneur de la division d'une partie des Passereaux en *Dépressirostres* et en *Compressirostres*, dont les dénominations de Dentirostres à bec déprimé et à bec comprimé de M. De La Fresnaye ne sont guère que la reproduction, M. De Selys-Longchamps, disons-nous, ne comprenait dans ses Laniadés, qui sont l'équivalent de notre famille, que les genres :

1° *Lanius;*
2° *Vanga;*
3° *Barita.*

Swainson faisait entrer dans ses *Lanianæ* les genres :

1° *Lanius;*
2° *Telephonus*, Swainson;
3° *Chætoblema*, Swainson;
4° *Nilaus*, Swainson;
5° *Falcunculus.*

M. Gray, qui place ses *Laniadæ* entre ses *Ampelidæ* et ses *Corvidæ*, compose sa sous-famille des *Laniinæ* des genres qui suivent :

1° *Tephrodornis*, Swainson;
2° *Lanius;*
3° *Enneoctonus*, Boié;
4° *Nilaus*, Swainson;
5° *Prionops*, Vieillot;
6° *Telephonus*, Swainson;
7° *Eurocephalus*, A. Smith;
8° *Cyclorhis;*
9° *Falcunculus;*
10° *Oreoica*, Gould;
11° *Colluriocincla.*

M. Ch. Bonaparte, admettant tous les genres de M. Gray, y ajoute ceux-ci :

1° *Gampsorhynchus*, Blyth;
2° *Myolestes*, Müller;
3° *Napothera*, Boié;
4° *Laniarius*, Vieillot;
5° *Dryoscopus*, Boié;
6° *Laniellus*, Swainson;
7° *Pteruthuis*, Swainson;
8° *Oxynotus*, Swainson;
9° *Corvinella;*
10° *Sigmodus*, Temminck;
11° *Chaunonotus*, Gray;
12° *Xenopirostris*, Ch. Bonaparte;
13° *Vanga;*
14° *Pityriasis*, Lesson;
15° *Cracticus*, Vieillot.

M. Reichenbach, lui, compose ses *Laniinæ genuinæ* des genres :

1° *Lanius:*
2° *Collurio;*
3° *Telophonus;*
4° *Cissopis;*
5° *Allotrius;*
6° *Analcipus;*
7° *Monarcha;*
8° *Basanistes;*
9° *Malaconotus;*
10° *Eurocephalus;*
11° *Corvinella;*
12° *Nilaus;*
13° *Tephrodornis;*
14° *Chaunonotus;*
15° *Colluricincla.*

Quant à nous, nous composons nos Laniinés des dix genres suivants :

1° Téphrodornis (*Tephrodornis*);
2° Bagadais (*Prionops*);
3° Gonolek (*Laniarius*);
4° Bacbakiri (*Telophorus*);
5° Brubru (*Nilaus*);
6° Pie-Grièche (*Lanius*);
7° Corvinelle (*Corvinella*);
8° Eurocéphale (*Eurocephalus*);
9° Xénopirostre (*Xenopirostris*);
10° Vanga (*Vanga*).

1er GENRE. — TÉPHRODORNIS. *TEPHRODORNIS*. (Swainson, 1831.)

Τεφρωδης, cendré; ορνις, oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, aussi haut que large à la base, qui est garnie de soies roides, médiocre, courbé jusqu'à la pointe, qui est crochue et échancrée; la mandibule inférieure dépassée par le crochet de la mandibule supérieure, plus courte que celle-ci.

Narines basales, latérales, à ouverture arrondie, et entièrement cachées sous les plumes sétiformes de la base du bec.

Ailes médiocres, arrondies, subobtuses; *les troisième, quatrième et cinquième rémiges presque égales, les plus longues; les deux premières courtes et largement espacées.*

Queue égale ou légèrement échancrée, parfois, mais rarement, étagée.

Tarses faibles, de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts médiocres, les latéraux inégaux et unis à la base, le pouce fort, les ongles courts et crochus.

Fig. 67. — *Tephrodornis Indica.*

Fig. 68. — *Tephrodornis Indica.*

Ce genre, établi sur le Téphrodornis bridé, renferme les genres *Keroula*, Gray; *Teuthera*, *Teuthaca*, et *Creurgus*, Hodgson, dont il est synonyme, et se compose de dix espèces de l'Asie et de l'Océanie. Nous figurons le Téphrodornis de Pondichéry.

On ne connaît aucun détail de mœurs sur les espèces de ce genre.

TÉPHRODORNIS BRIDÉ. *TEPHRODORNIS GULARIS*. (Raffles, Swainson.)

Cette espèce est caractérisée par une bande noire qui, partant des couvertures des narines, passe sur le lorum, entoure l'orbite des yeux et finit au bord postérieur du méat auditif; un petit bandeau blanc ceint le front; toutes les autres parties supérieures sont d'un cendré bleuâtre; les rémiges et la queue sont noires, mais la penne extérieure de cette dernière partie est lisérée extérieurement de cendré foncé; toutes les parties inférieures sont blanches ou blanchâtres; bec et pieds noirs.

Longueur totale, 0m,165.

Habite Java et Banda, et vit probablement dans quelques autres îles du grand Archipel. (Temminck, pl. col., texte.)

2me GENRE. — BAGADAIS. *PRIONOPS*. (Vieillot, 1816.)

Πριων, scie ou dentelure de scie; ωψ, œil, à cause de la membrane granulée qui caractérise l'œil des espèces de ce genre.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, emplumé à la base, tendu, très comprimé latéralement et plus haut que large; mandibule supérieure échancrée et crochue vers le bout, l'inférieure aiguë et retroussée à la pointe; bouche ciliée.

Narines basales, latérales, à ouverture arrondie, en partie cachées par les plumes sétiformes allongées de la base du bec.

Ailes allongées, subobtuses; *la troisième et la quatrième rémiges les plus longues; les cinq ou six premières échancrées.*

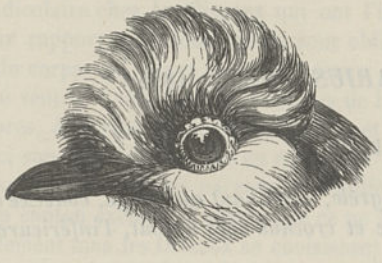


Fig. 69. — *Prionops paliocephalus.*

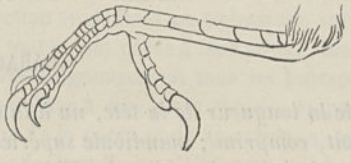


Fig. 70. — *Prionops paliocephalus.*

Tête huppée; paupières dentelées.

Ce genre, qui pendant longtemps n'a reposé que sur la seule espèce que Le Vaillant appela le *Geoffroy*, du nom du voyageur Geoffroy De Villeneuve, qui l'avait découverte au Sénégal, renferme aujourd'hui trois espèces, toutes d'Afrique. Nous figurons le Bagadais de Geoffroy.

Fig. 71. — Bagadais de Geoffroy.

On en ignore les mœurs; elles paraissent cependant se rapprocher, d'après les observations de

MM. A. Smith et Rüppell, beaucoup plus de celles des Pies-Grièches que de celles des Étourneaux ou des Martins, ainsi que le supposait Le Vaillant : supposition cependant qui n'a pas empêché ce voyageur de décrire les deux individus qu'il avait sous les yeux à la suite de ses Pies-Grièches, où tous les auteurs, depuis lui, ont constamment maintenu ce genre.

BAGADAIS A TÊTE BLANCHE. *PRIONOPS PALIOCEPHALUS.* (Stanley, Gray.)

Tête, huppe et plumes entourant les yeux, cou et estomac, d'un blanc de neige; dos et ailes noirs; les rémiges primaires blanches vers le milieu de leur page interne, les rémiges secondaires à leur pointe seulement; rectrices noires, les latérales seulement terminées de blanc; bec noir; bords des paupières d'un jaune citrin; pieds brun clair; ongles de couleur cornée.

Longueur totale, $0^{m},245$.

Habite l'Afrique orientale.

3me GENRE. — GONOLEK. *LANIARIUS.* (Vieillot, 1816.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, nu à la base, un peu grêle, aussi haut que large, convexe en dessus, droit, comprimé; mandibule supérieure échancrée et crochue vers le bout, l'inférieure aiguë et retroussée à la pointe; bouche ciliée.

Narines basales, latérales, ovalaires, nues.

Ailes surobtuses; *les quatrième et cinquième rémiges égales, les plus longues.*

Tarses élancés, de la longueur du doigt médian; le pouce plus long que les doigts latéraux; ongles antérieurs allongés, minces, peu courbés : celui du pouce le plus long, fort et crochu.

Fig. 72. — *Laniarius gutturalis.*

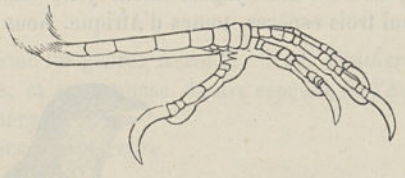


Fig. 73. — *Laniarius gutturalis.*

Ce genre, synonyme des genres *Malaconotus*, Swainson, et *Pelicinius*, Boié, a pour type le Gonolek de Buffon, et renferme vingt-deux espèces, toutes d'Afrique, et les plus brillantes en couleur pour la plupart de toute la famille. Nous figurons le Gonolek multicolore.

Le plus grand nombre des espèces de ce genre rentre dans la seconde division des Pies-Grièches de Le Vaillant, dont cet observateur exposait ainsi les caractères et les habitudes génériques :

Les Pies-Grièches de la seconde section se distinguent de celles de la première bien plus encore par leurs habitudes et leur port que par leurs formes; cependant on remarque dans les divers traits de leur conformation extérieure plusieurs caractères très-différents qu'il est facile de saisir au premier coup d'œil. Elles ont le bec plus allongé et moins courbé; les tarses sont également plus longs, et leurs ailes moins amples et plus courtes; les premières grandes pennes s'étendant moins en pointe, rendent enfin l'aile plus arrondie par le bout; aussi volent-elles généralement moins bien. Ces caractères de la coupe de l'aile influant beaucoup sur la manière de voler des Oiseaux, ceux-ci ne se rencontrent que très-rarement sur le sommet des arbres, où, ainsi qu'on le verra plus tard, les Pies-

Grièches de la première section se perchent toujours de préférence; il est même des espèces dans cette seconde division que la nature exclut entièrement de dessus les arbres élevés; elles cherchent leur nourriture parmi les buissons bas et touffus, dans le centre desquels elles se cachent soigneusement, et vivent principalement de Chenilles, de Vers et de toute sorte d'Insectes. La faiblesse de leurs ailes leur interdit toute espèce de chasse au vol; aussi, quand il leur arrive de se saisir de quelques Oiseaux, ce ne sont que des jeunes ou des individus blessés ou affaiblis par quelque accident. Enfin, jusque dans leur port et leurs attitudes, on remarque de la différence entre ces Pies-Grièches et celles de la première division, qui, se rapprochant, par leurs mœurs, des Oiseaux de proie, en ont pris l'attitude droite et presque perpendiculaire quand elles sont perchées; et, comme eux, habitent constamment les mêmes cantons, où elles se montrent à découvert pendant des heures entières, posées sur les mêmes branches, et où l'on est encore certain de les retrouver chaque jour, tandis que les Pies-Grièces de la seconde division se montrent très-rarement; toujours cachées dans les buissons touffus, on ignorerait leur présence si elles ne se trahissaient par leur ramage, qui sans cesse les décèle. Étant toujours en mouvement et ne se tenant jamais tranquilles à la même place pour guetter leur proie, leur attitude est plus inclinée, pendant qu'elle doit nécessairement être droite et plus perpendiculaire chez les Oiseaux qui ont l'habitude de se tenir perchés longtemps sans bouger, et cela par rapport à l'aplomb qu'ils sont obligés de prendre pour ne pas fatiguer leurs pieds par le poids du corps, qui, dans tous les Oiseaux, est bien plus considérable du côté de la poitrine que de celui du ventre. Enfin, les Pies-Grièches de la première section se mettent en embuscade sur le haut des arbres, d'où elles guettent leur proie, et se jettent sur tout ce qui passe à leur portée, tandis que celles-ci sont continuellement en recherche et fouillent très-soigneusement tous les buissons d'un immense terrain, qu'elles parcourent régulièrement sans se fixer à une place choisie, et pas même dans un canton exclusif, à moins que ce ne soit au moment de la ponte et de l'incubation, temps où généralement tous les Oiseaux se choisissent un lieu commode dont ils ne s'éloignent pas beaucoup, et où du moins ils reviennent plusieurs fois par jour. (*Hist. des Ois. d'Afriq.*)

GONOLEK DE PELE. *LANIARIUS PELI.* (Ch. Bonaparte, 1850.)

En dessus, d'un vert sombre; les ailes traversées de deux larges miroirs blancs; en dessous, d'un blanc pur, passant au cendré à la poitrine; la région anale jaunâtre.

Habite l'Afrique occidentale (Asanthé)

4me GENRE. — BACBAKIRI. *TELOPHORUS.* (Swainson, 1831.)

Τηλε ou τηλου, de loin; φορεω, je frappe.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, plus haut que large, très-comprimé, à arête convexe et crochue à la pointe, qui est échancrée; base mandibulaire garnie de quelques soies roides.

Narines à ouverture arrondie, en partie engagées sous les petites plumes avancées du front.

Ailes médiocres, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues.*

Queue longue et arrondie.

Tarses allongés, presque un peu plus longs que le doigt médian; doigts assez longs, les latéraux soudés au médian par la base, le pouce fort et grand; son ongle le plus vigoureux de tous.

Ce genre, synonyme des genres *Laniellus*, Swainson, et *Crocias*, Temminck, a pour type le Bacbakiri de Le Vaillant; aussi peut-on être surpris de voir cette espèce transportée dans le genre *Laniarius* par M. Ch. Bonaparte, qui n'en conserve pas moins le genre *Telephonus*, qu'il paraît consi-

dérer comme synonyme de *Telophorus*, et auquel il assigne un autre type que celui choisi par le fondateur de cette coupe générique. Ce genre renferme huit espèces de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie.

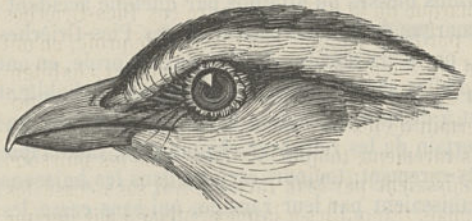


Fig 74. — *Telophorus erythropterus.*

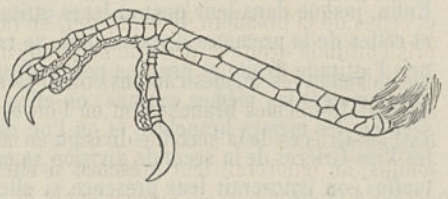


Fig. 75. — *Telophorus erythropterus*

Les espèces de ce genre qui appartiennent encore à la seconde division des Pies-Grièches de Le Vaillant, celles à ailes courtes, sont peu farouches et se laissent facilement approcher à la portée du fusil; elles se nourrissent principalement de Vers, de Chenilles, d'Araignées et de toutes sortes d'Insectes; mais, comme elles ne volent pas fort bien, par rapport à la petitesse de leurs ailes, elles ne se jettent que sur les jeunes Oiseaux dont le vol n'est point encore assuré. J'ai pourtant remarqué, dit Le Vaillant, qu'elles étaient d'un naturel sanguinaire et cruel; enfermées dans une volière, elles mettent tout à mort; du moins c'est ce que nous éprouvâmes au Cap avec le fiscal boers, un jour qu'étant l'un et l'autre absents, les nègres prirent un Bacbakiri mâle (*Telophorus bacbakiri*), qu'ils lâchèrent dans une grande volière remplie d'autres Oiseaux. A notre retour, ces nègres, croyant nous apprendre une nouvelle qui nous ferait grand plaisir, nous annoncèrent la belle capture qu'ils avaient faite. A la description qu'ils nous firent, je reconnus aisément l'Oiseau dont ils parlaient, et, me doutant aussitôt du ravage que devait avoir commis ce nouveau prisonnier, nous nous transportâmes bien vite à la volière, où nous aperçûmes le plus grand dégât, et trouvâmes tout dans l'effroi. Déjà treize Oiseaux avaient été tués et gisaient sur la terre; beaucoup d'autres étaient blessés, et tous les autres, épouvantés à l'aspect de leur ennemi, s'étaient réfugiés dans tous les coins et tous les trous où ils avaient pu se fourrer, et où nous les vîmes entassés les uns sur les autres. Ayant mis à mort l'Oiseau destructeur, nous rétablîmes le calme dans la volière, en recommandant toutefois aux nègres de bien se garder d'y lâcher par la suite des Oiseaux avant que nous ne les eussions vus. Au reste, cette espèce, ainsi qu'une autre, rôdait continuellement autour de la volière, et cherchait à surprendre quelques Oiseaux au moment où ils s'accrochaient avec leurs griffes après les treillages de laiton qui la garnissaient tout autour. (*Hist. des Ois. d'Afr.*)

BACBAKIRI A CAPUCHON. *TELOPHORUS CUCULLATUS.* (Temminck, Chenu et O. Des Murs.)

En dessus, d'un brun d'ombre un peu cendré; calotte noire sur le sommet de la tête; sourcils blancs, nuancés de roussâtre; ailes d'un roux vif; scapulaires tachetées de noir; en dessous, d'un blanc pur, lavé de jaunâtre sur l'abdomen; rectrices, à l'exception des deux médianes, qui sont cendrées, noires, à pointe blanche; bec brun; pieds gris.

Longueur totale, $0^m,26$.

Cette espèce a été confondue par M. Degland avec le Tschagra de Le Vaillant.

Habite le midi de l'Espagne, l'Andalousie et l'Afrique septentrionale.

5me GENRE. — BRUBRU. *NILAUS.* (Swainson, 1827.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, aussi haut que large à la base, très-comprimé vers la pointe, qui est recourbée et échancrée; base mandibulaire garnie de soies.

Narines basales, ovalaires, en partie closes par une membrane.

Ailes assez longues, surobtuses, *à troisième et quatrième rémiges les plus longues.*

Queue courte et échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian· le pouce et son ongle les plus forts de tous.

Fig. 76. — *Nilaus Capensis.*

Fig. 77. — *Nilaus Capensis.*

Ce genre ne repose, pour les auteurs, que sur une espèce unique, le brubru de Le Vaillant. Nous croyons, nous, suivant le jugement de ce naturaliste voyageur, devoir y joindre le plus grand nombre des espèces dont M. Ch. Bonaparte a composé le genre *Dryoscupus* de Boié, que nous considérons comme synonyme, ce qui forme un groupe de six espèces appartenant presque toutes à la troisième division des Pies-Grièches établie par Le Vaillant, et dont il exprimait ainsi les caractères :

Les espèces qui composent la troisième section des Pies-Grièches d'Afrique se rapprochent de celles dont nous avons fait mention dans la seconde par la forme de leur bec, qui est plus allongé et moins courbé que ceux des Pies-Grièches de la première division. D'un autre côté, elles s'en éloignent, et se rapprochent de celles de la première par leurs ailes plus amples et plus pointues; ce qui leur permet de s'élever sur le sommet des plus grands arbres, parmi les branches desquels elles cherchent très-soigneusement tous les Insectes qui leur servent uniquement de nourriture, sans jamais attaquer les autres Oiseaux; aussi ne les trouve-t-on que dans les forêts, où elles parcourent, en petites troupes composées de toute la famille, tous les arbres d'un vaste canton, sans se tenir en embuscade à la même place, comme les Pies-Grièches de la première division; elles sont aussi plus silencieuses, et ne se font point entendre continuellement, comme notre Pie-Grièche grise d'Europe, ou comme le Fiscal, la Pie-Grièche rousse et l'Écorcheur, qui toutes ont un babil presque continuel, et point non plus comme celles de la seconde division, dont les mâles appellent sans cesse leurs femelles, qui leur répondent aussitôt. (*Hist. nat. des Ois. d'Afr.*)

Ces Oiseaux ne s'écartent jamais les uns des autres, et prennent tous part aux petits accidents ainsi qu'aux plaisirs qui surviennent à l'un d'eux. Ils vivent ensemble dans la meilleure intelligence, et, lorsqu'il arrive à quelqu'un de la troupe de découvrir une nichée de Chenilles, dont ils sont très-friands, il appelle, par un cri, tous les autres pour leur faire part de sa découverte. En un instant, toute cette petite troupe d'êtres toujours agissants a visité toutes les branches d'un très-gros arbre, dont ils enlèvent très-bien, avec leur bec, les parties d'écorce, pour mettre à découvert les larves, les chrysalides et les Insectes qui s'y réfugient, et dont ils se nourrisent. Dans la saison des amours, toute la famille se sépare par couples pour donner leur soins à une nouvelle géniture; ils choisissent un endroit tranquille parmi les buissons et les épines, où ils placent leur nid, composé de mousse entrelacée de racines flexibles. La ponte est de cinq ou six œufs. (*Hist. nat. des Ois. d'Af.; — du Cubla.*)

BRUBRU D'ÉTHIOPIE. *NILAUS ÆTHIOPICUS.* (De La Fresnaye, Chenu et O. Des Murs.)

Tête, dos et petites couvertures des ailes, d'un noir bleuâtre; rémiges et rectrices, en dessus comme en dessous, de la même couleur; tout le reste du corps d'un blanc de neige.

Longueur totale, 0m,235.

Habite l'Afrique orientale, l'Abyssinie.

6me GENRE. — PIE-GRIÈCHE. *LANIUS.*

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, robuste, convexe, plus haut que large, très-comprimé, garni de soies roides à sa base; mandibule supérieure dentée et fortement crochue à sa pointe, l'inférieure plus courte et relevée au bout.

Narines presque rondes, à moitié fermées par une membrane voûtée.

Ailes variant du type subaigu *au type* subobtus, *c'est-à-dire ayant ou la troisième rémige la plus longue de toutes, ou la troisième et la quatrième égales entre elles, les plus longues.*

Queue plus ou moins longue, arrondie ou étagée.

Tarses de la longueur du doigt médian, fortement scutellés, ainsi que les doigts, dont les latéraux sont soudés par la base à celui du milieu; le pouce et son ongle vigoureux; ongles crochus et acérés.

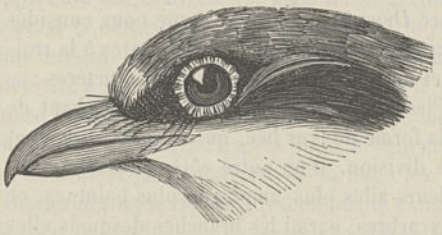


Fig. 78. — *Lanius excubitor*

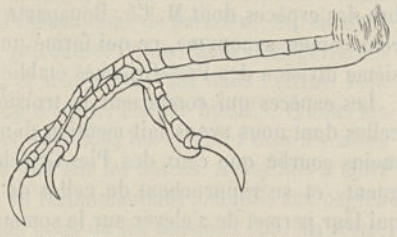


Fig. 79. — *Lanius excubitor.*

Ce genre, le plus nombreux de tous ceux de la famille, se compose, pour nous, d'une quarantaine d'espèces de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique septentrionale et de l'Océanie, dont une dizaine environ encore mal déterminées. Nous disons pour nous, parce que nous avons réuni à ce genre éminemment linnéen le genre *Enneoctonus* de Boié, adopté par MM. Gray et Ch. Bonaparte, malgré l'identité de caractères, la seule différence appréciable résidant dans la forme de l'aile, un peu plus aiguë chez les *Enneoctonus*. Cette réunion est conforme, du reste, aux observations de Le Vaillant, qui faisait des trois principales espèces réparties dans ces deux genres, le Fiscal, la Pie-Grièche rousse et l'Écorcheur, les types de sa première division des Pies-Grièches, auxquelles il donne pour caractères un bec plus fort, plus convexe et plus crochu, et des ailes un peu plus longues, sans parler de leurs mœurs excessivement belliqueuses et sanguinaires.

On est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite Pie Grièche combat contre les Pies, les Corneilles, les Cresserelles, tous Oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'elle : non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque, et toujours avec avantage, surtout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les Oiseaux de rapine. Elles n'attendent pas qu'ils approchent; il suffit qu'ils passent à leur portée pour qu'elles aillent au devant; elles

les attaquent à grands cris, leur font des blessures cruelles, et les chassent avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent sans oser revenir; et, dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis, il est rare de les voir succomber sous la force ou se laisser emporter; il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'Oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chute et la mort de tous deux; aussi les Oiseaux de proie les plus braves les respectent; les Milans, les Buses, les Corbeaux, paraissent les craindre et les fuir plutôt que les chercher. Rien dans la nature ne peint mieux la puissance et les droits du courage que de voir ce petit Oiseau, qui n'est guère plus gros qu'une Alouette, voler de pair avec les Éperviers, les Faucons et tous les autres tyrans de l'air sans les redouter, et chasser dans leur domaine sans craindre d'en être puni; car, quoique les Pies-Grièches se nourrissent communément d'Insectes, elles aiment la chair de préférence; elles poursuivent au vol les petits Oiseaux; on en a vu prendre des Perdreaux et de jeunes Levrauts; les Grives, les Merles et les autres Oiseaux pris au lacet ou au piége deviennent leur proie la plus ordinaire; elles les saisissent avec les ongles, leur crèvent la tête avec le bec, leur serrent et déchiquètent le cou, et, après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépecer à leur aise, et en emporter dans leur nid les débris en lambeaux. (Buffon.)

Quelques-unes ont des habitudes toutes particulières, auxquelles une d'elles doit le nom de Fiscal, que lui a donné Le Vaillant, qui l'a observée en Afrique. Ce nom lui a été imposé par les colons du cap de Bonne-Espérance, à cause de l'analogie qu'ils ont cru trouver entre ses habitudes et les fonctions du fiscal, lequel, au Cap, est chargé de la police correctionnelle de la colonie. Il y a pourtant cette différence, que la Pie-Grièche fait ses excursions elle-même; ainsi, le nom de Bourreau lui aurait mieux convenu que celui de Fiscal.

Quand cet Oiseau aperçoit une Sauterelle, une Mante ou un petit Oiseau, il fond dessus et l'emporte aussitôt pour l'empaler à l'épine d'un arbre, s'il s'en trouve d'épineux dans le canton qu'il fréquente, et il est si adroit dans cette exécution, que l'épine passe toujours au travers de la tête de l'Oiseau ou de l'Insecte, qui reste ainsi suspendu. Sil n'y trouve point d'épine, il assujettit la tête de l'Oiseau entre une enfourchure de deux petites branches, et cela avec la même adresse que le ferait un homme. Il fait exactement la même opération à tout ce qu'il peut attraper. Enfin, tous les instants de sa journée sont marqués par quelques meurtres nouveaux, puisqu'il chasse continuellement; et l'on croit même que c'est plutôt par l'envie de nuire que par le besoin de nourriture qu'il commet tant de cruautés, car il lui est impossible de consommer toutes ses provisions. On le voit habituellement se percher sur le haut des arbres, et toujours de préférence sur les branches sèches, d'où il se jette indifféremment sur tout ce qui se présente à sa portée; quand il a faim, il va visiter ses gibets, et en décroche ce qu'il préfère. Les Hottentots prétendent que, n'aimant point la viande fraîche, cet Oiseau conserve sa nourriture pour la laisser se putréfier. Ce qu'il y a de certain, c'est que rarement il dévore la proie dont il vient de se saisir. Il est heureux qu'à des mœurs aussi sanguinaires et si malfaisantes la nature n'ait point allié la force, car alors cet Oiseau, s'il avait eu, par exemple, la taille de nos grands Aigles, serait devenu le fléau de la race des animaux. Il suffit de guetter un instant cette Pie-Grièche pour avoir le plaisir de lui voir faire tout son petit manége, et, pour peu que l'on veuille se donner la peine de chercher dans l'endroit qu'elle fréquente, on est sûr de trouver sur chaque buisson ou sur chaque arbre les victimes qu'elle y a accrochées, et dont souvent la plus grande partie est même hors d'état de lui servir de nourriture, tant elles sont desséchées; ce qui prouve que c'est plutôt par un instinct destructeur que pour satisfaire son appétit qu'elle chasse sans discontinuer. Comme cet Oiseau est peu farouche, il est très-facile d'observer tous ses mouvements. Aussitôt qu'il s'est emparé d'un animal quelconque, il cherche bien vite un endroit commode sur un arbre ou sur un buisson, dont il choisit ou l'épine ou la petite fourche qui convient à son expédition; et, quand il a fini son opération, il repart promptement pour se remettre en quête. Il suffit alors d'aller à la place où on l'a vu s'arrêter, on est sûr d'y trouver l'animal pendu ou empalé. (*Hist. nat. des Ois. d'Afr.*)

Ces mœurs sont exactement celles de notre Écorcheur. Si l'on voulait, dil Bechstein, débarrasser une chambre de Mouches, on n'aurait qu'à l'y mettre en liberté, l'affaire serait bientôt faite; il les prend au vol avec toute l'agilité et l'adresse possible. Lorsqu'on lui donne une branche traversée de quelques épingles, il y embroche ses Mouches, en faisant des gesticulations fort drôles et fort singulières.

Ce sont ces mœurs de sang et de rapine qui ont fait classer par les anciens naturalistes les Pies-Grièches à la suite des Oiseaux de proie, ce qu'ont fait également Buffon et les ornithologistes de son époque. « Ces Oiseaux, disait en effet l'éloquent auteur, quoique petits, quoique délicats de corps et de membres, doivent néanmoins, par leur courage, par leur large bec, fort et crochu, et par leur appétit pour la chair, être mis au rang de Oiseaux de proie, même des plus fiers et des plus sanguinaires. »

C'est tantôt sur les arbres, à l'enfourchure des plus hautes branches, tantôt sur des buissons, que les Pies-Grièches établissent leur nid, construit assez grossièrement, ainsi que le dit M. Gerbes, mais d'une manière très-solide; elles emploient, à l'extérieur, de petites racines fibreuses, du foin, de la mousse; et, dans l'intérieur, des plumes, de la laine et d'autres matières duveteuses.

La femelle pond ordinairement cinq, six, quelquefois sept, ou même huit œufs; elle nourrit ses petits de Chenilles et d'autres Insectes dans les premiers jours, et bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande, que leur père leur apporte avec un soin et une diligence admirables... Elle les garde et les soigne tout le temps du premier âge, et, quand ils sont adultes, elle les soigne encore; la famille ne se sépare pas; on les voit voler ensemble pendant l'automne entier, et encore en hiver, sans qu'ils se réunissent en grandes troupes. Chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement composée du père, de la mère et de cinq ou six petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive, vivent en paix, et chassent de concert, jusqu'à ce que le sentiment ou le besoin d'aimer, plus fort que tout autre sentiment, détruise le lien de cet attachement et enlève les enfants à leurs parents : la famille ne se sépare que pour en former de nouvelles.

Il est aisé de reconnaître les Pies-Grièches de loin, non-seulement à cause de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol, qui n'est ni direct ni oblique à la même hauteur, et qui se fait toujours de bas en haut et de haut en bas, alternativement et précipitamment; on peut aussi les reconnaître, sans les voir, à leur cri aigu, *troui, troui*, qu'on entend de fort loin, et qu'elles ne cessent de répéter lorsqu'elles sont perchées au sommet des arbres. (Buffon.)

Jadis on savait tirer parti du caractère rapace de quelques-unes de nos Pies-Grièches en les dressant à la fauconnerie. Turnus dit que François Ier avait coutume de chasser avec une Pie-Grièche privée qui parlait et revenait sur le poing.

La Pie-Grièche, dont la méchanceté est passée en proverbe, paraît effectivement se dépouiller de son caractère à l'égard de la main qui l'élève. On est étonné de voir un Oiseau qui, libre, ne se nourrit que d'animaux vivants, tels que Mulots, Grenouilles, Lézards, qu'il attaque de vive force, qui s'acharne à la poursuite d'Oiseaux plus forts que lui, auxquels il fait souvent prendre la fuite en les frappant du bec et des ongles; on est étonné de le voir doux, soumis et familier, et ne cherchant à nuire en aucune façon; seulement, lorsqu'on l'irrite, il cherche à se défendre. S'il est une chose qu'il paraisse ne pas goûter, c'est l'esclavage : un espace étroit et limité le rend turbulent; mais donnez-lui plus de latitude, incontinent il redevient doux et sensible aux caresses qu'on lui prodigue. Il témoigne le plaisir qu'il éprouve à se voir libre de toute entrave par un babil vraiment amusant. Si nous disions que la Pie-Grièche grise, qui réunit toutes ces qualités, a en outre plus que la Pie, le Sansonnet, etc., d'aptitude et de facilité à apprendre et à prononcer quelques mots, nous n'exagérerions pas; car nous en avons conservé longtemps une qui nous en a donné des preuves. (Gerbes, *Dict. pittor. d'Hist. nat.*)

Ce fait, au surplus, particulier à une seule espèce, quant au remarquable instinct d'imitation des Pies-Grièches, n'est que la confirmation des observations suivantes, faites déjà, depuis plus d'un demi-siècle, sur quatre des espèces européennes :

Le cri d'appel de la Pie-Grièche grise ressemble un peu au *guir, guir*, de l'Alouette. Comme le Casse-Noix, cet Oiseau imite assez bien plusieurs tons de voix, mais fort mal le chant des autres Oiseaux; quant au sien, rien n'est plus agréable que le flûté de son gosier, enflé alors comme la gorge de la Grenouille verte, et qui a beaucoup de rapport avec le sifflet du Perroquet gris cendré ou Jaco. C'est dommage qu'il ne chante que dans la saison de ses amours, de mars en mai, et qu'il gâte souvent sa belle mélodie par des passages aigres et criards. La femelle chante aussi. Comme il fait entendre quelques sons qui approchent beaucoup de la voix humaine, il serait peut-être susceptible d'être instruit à parler.

On ne connaît point de chant particulier à la petite Pie-Grièche ou Pie-Grièche d'Italie, dont la femelle ne chante pas; mais le mâle a une facilité vraiment merveilleuse de s'approprier celui des autres Oiseaux; il n'en imite pas seulement de simples parties, mais il le répète en entier, sans le moindre changement, au point qu'il est difficile de ne pas s'y méprendre. C'est ainsi, par exemple, qu'il parcourt exactement, et dans leur ordre, toutes les nuances du chant du Rossignol, plus faiblement cependant, et comme en écho (sa voix n'étant ni si ronde, ni si pleine que celle de ce dernier); il rend également bien le chant de l'Alouette, etc. Ces imitations surprenantes ne peuvent manquer de plaire infiniment aux amateurs, et leur faire désirer de posséder cet intéressant Oiseau. J'ai remarqué qu'il prend un plaisir particulier à répéter le courcaillet de la Caille : une de ces Pies-Grièches, que j'avais dans ma chambre, suspendait toujours son chant, quelque animé qu'il fût, dès qu'il entendait celui de ma Caille, pour l'imiter aussitôt; en sorte que celle-ci, avant d'y être accoutumée, en prenait une telle jalousie, qu'elle se mettait à courir de tous côtés, cherchant en fureur à combattre son prétendu rival.

Quoique la Pie-Grièche rousse paraisse douée d'une mémoire aussi bonne que la précédente, son gosier n'est pas si agréable; il est moins doux, et d'ailleurs elle mêle aux chants qu'elle imite plusieurs strophes de son ramage aigre et rauque; elle répète le chant du Rossignol, des Fauvettes, des Rouge-Queues, du Chardonneret, etc.

Quant à l'Écorcheur ou Embrocheur, il ne tient pas un rang peu distingué parmi les Chanteurs. Sa mélodie est non-seulement fort agréable, mais presque continuelle. Il se perche à cet effet sur un buisson isolé ou sur les branches inférieures d'un arbre, toujours au voisinage de son nid. Son ramage est composé des chants de l'Hirondelle, du Chardonneret, des Fauvettes, du Rossignol, du Rouge-Gorge, des Alouettes, etc., auxquels il mêle, à la vérité, par-ci par-là, quelques tons rauques du sien propre. Les Oiseaux de son voisinage sont ceux qu'il imite presque exclusivement; il est rare qu'il répète le chant ou l'appel d'un de ceux qui ne font que passer; lorsqu'il le fait, il semble que c'est par pur badinage. Il y a cependant des chants qu'il ne peut rendre, par exemple, celui du Pinson et celui du Bruant; son gosier n'est pas assez souple apparemment pour s'y prêter. Dans la chambre, les ramages des Oiseaux dont les cages sont suspendues autour de la sienne composent son chant. (Bechstein, *Mann. de l'amat.*)

On voit, par ces curieuses observations, combien, quant à l'organe de la voix les Pies-Grièches proprement dites valent mieux que leur réputation.

PIE-GRIÈCHE GRISE. *LANIUS EXCUBITOR*. (Linné.)

D'un cendré clair en dessus; d'un blanc terne en dessous; bande noire traversant les yeux et couvrant l'orifice des oreilles; ailes noires, avec deux taches ou miroirs blancs; les quatre rectrices médianes noires, avec la pointe blanche, l'externe de chaque côté entièrement blanche, les autres noires dans leur partie moyenne, blanches à leur origine et à leur extrémité; bec et pieds noirs; iris brun.

Longueur totale, $0^m,23$ à 0,24.

Habite l'Europe centrale et méridionale; est sédentaire dans le nord de la France, et de passage dans les départements des Basses-Alpes, des Pyrénées, du Gard et des pays circonvoisins.

Ponte de cinq à sept œufs oblongs, d'un blanc verdâtre très-sale, avec des taches d'un gris olivâtre et d'un olivâtre foncé, plus nombreuses au gros bout. Grand diamètre, $0^m,027$; petit diamètre, environ $0^m,020$.

PIE-GRIÈCHE MÉRIDIONALE. *LANIUS MERIDIONALIS*. (Temminck.)

En dessus, d'un cendré foncé bleuâtre; en dessous, d'un blanc vineux; scapulaires et raie sourcilière blanches; bande noire au-dessus des yeux s'étendant de la commissure du bec à l'orifice des

oreilles; rémiges noires, avec une tache blanche sur les primaires et l'extrémité des secondaires; rectrices noires à leur origine, et plus ou moins terminées ou lisérées de blanc, la plus externe de chaque côte blanche dans les deux tiers inférieurs; bec et pieds bruns; iris noir.

Longueur totale, $0^m,25$.

Habite l'Europe méridionale et occidentale, l'Italie et le midi de la France, où elle se trouve plus répandue dans le département du Gard que partout ailleurs; se trouve aussi dans le nord de l'Afrique.

Ponte de cinq à six œufs d'un blanc sale ou d'un blanc roussâtre, avec de petites taches nombreuses et rapprochées, rousses, brunes et grises. Grand diamètre, $0^m,024$; petit diamètre, $0^m,018$.

PIE-GRIÈCHE D'ITALIE. *LANIUS MINOR.* (Gmelin.)

Tête, cou, corps et sous-caudales, d'un gris cendré; front, joues, région parotique, d'un noir profond; tout le dessous du corps d'un blanc presque pur, lavé de rose sur les flancs et l'abdomen; ailes noires, avec une grande tache ou miroir blanc; rectrices médianes entièrement noires, les autres terminées de plus ou moins de blanc, et les externes entièrement blanches; bec et pieds noirs; iris brun grisâtre.

Longueur totale, $0^m,22$.

Habite le midi de l'Europe, l'Espagne, l'Italie, la Turquie et la France.

Ponte de cinq ou six œufs obtus, le plus ordinairement verdâtres, quelquefois grisâtres ou légèrement bleuâtres, avec des taches d'un gris violet et d'autres taches olivâtres, plus nombreuses au gros bout. Grand diamètre, $0^m,025$; petit diamètre, $0^m,017$.

PIE-GRIÈCHE ROUSSE. *LANIUS RUFUS.* (Brisson.)

Vertex et nuque d'un roux ardent; haut du dos d'un noir profond; bas du dos d'un cendré foncé; scapulaires et sus-caudales blanches; parties inférieures de même couleur, lavées de roussâtre à la poitrine, sur les flancs et les sous-caudales; front, une large bande sur les joues et les côtés du cou, d'un noir pur; ailes semblables au dos, avec un miroir blanc sur les rémiges primaires; les deux rectrices médianes entièrement noires, les suivantes également noires, mais plus ou moins blanches à leur origine et terminées par un liséré de cette couleur; les deux externes blanches, avec une teinte noire sur les barbes internes, bec et pieds noirs; iris brun clair.

Longueur totale, $0^m,19$ environ.

Habite l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et se trouve dans toute la France.

Ponte de six œufs d'un blanc sale, quelquefois grisâtre ou bleuâtre, ou roussâtre, avec des taches brunes ou olivâtres vers le gros bout, où elles forment parfois une sorte de couronne. Grand diamètre, $0^m,025$; petit diamètre, $0^m,016$ à $0^m,017$.

PIE-GRIÈCHE MUSQUÉE. *LANIUS NUBICUS.* (Lichtenstein.)

En dessus, noir, avec le front et les scapulaires blancs; en dessous, fauve, à l'exception de la gorge et des sous-caudales, qui sont blanches; ailes noires, avec un miroir blanc; les petites couvertures et les rémiges bordées et terminées de blanc; rectrices noires, excepté les plus latérales de chaque côté, qui sont blanches et ont leur tige noire; bec et pieds d'un brun noir.

Longueur totale, $0^m,19$.

Habite l'Europe méridionale et orientale, principalement en Grèce; l'Asie occidentale en Arabie, et l'Afrique orientale en Égypte, en Nubie, en Abyssinie.

Ponte de sept ou huit œufs d'un gris verdâtre pâle, lavé de jaunâtre, avec des taches irrégulières d'un vert noirâtre, et d'un vert brun au gros bout.

PIE-GRIÈCHE ÉCORCHEUR. *LANIUS COLLURIO.* (Linné.)

Dessus de la tête, nuque, croupion et sus-caudales, d'un cendré plus ou moins bleuâtre; dos et scapulaires d'un roux marron; parties inférieures blanches, lavées de rose roussâtre à la poitrine et sur les flancs; gorge, milieu de l'abdomen et sous-caudales, blanches; rémiges bordées de roussâtre en dehors; les quatre rectrices médianes noires, avec les deux tiers supérieurs blancs et l'extrémité bordée de cette couleur; bec noir; pieds et iris bruns.

Longueur totale, $0^m,17$.

Habite l'Europe et l'Afrique; commune en France.

Ponte de cinq ou six œufs d'un blanc sale, tantôt bleuâtre ou grisâtre, tantôt roussâtre ou rougeâtre, le plus souvent jaunâtre, avec des points et des taches, les uns brun-rouge, les autres brun-olive. Il y a des variétés dont le fond est rose; dans quelques-unes, les taches sont d'un brun rouge assez vif. Généralement ces taches paraissent accumulées vers le gros bout, ou forment une zone vers le centre de l'œuf. Grand diamètre, $0^m,023$ à $0^m,024$; petit diamètre, $0^m,016$.

PIE-GRIÈCHE A QUEUE ROUSSE. *LANIUS PHŒNICURUS.* (Gmelin.)

En dessus, d'un gris roussâtre; en dessous, d'un blanc sale; une bande noire traversant les yeux; queue et croupion d'un roux vif.

Longueur totale, $0^m,17$.

Habite accidentellement l'Europe orientale, où on la trouve en Daourie, et l'Asie septentrionale.

7me GENRE. — CORVINELLE. *CORVINELLA.* (Lesson, 1831.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, beaucoup plus haut que large, très-comprimé et crochu à la pointe, qui est échancrée.

Narines latérales, cachées sous les plumes du front.

Fig. 80. — *Corvinella.*

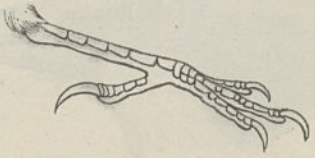


Fig. 81. — *Corvinella.*

Ailes courtes, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges égales, les plus longues.*

Queue longue et étagée.

Tarses médiocres, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles longs, celui du pouce surtout.

Ce genre, synonyme du genre *Basanistes*, Lichtenstein, ne renferme que deux espèces d'Afrique, l'une du Sénégal et l'autre de Cafrerie. Nous figurons la Corvinelle demi-deuil.

On en ignore les mœurs. L'une d'elles cependant, qui est assez commune au Sénégal, y est appelée *Mangeur de miel*, sans doute parce qu'elle recherche les Mouches à miel.

CORVINELLE DEMI-DEUIL. *CORVINELLA CISSOIDES.* (Lichtenstein, Ch. Bonaparte.)

Un noir profond, mais luisant, revêt tout le dessus de la tête, du cou et le haut du dos, se terminant en pointe sur cette partie. Toutes les plumes de la tête et du cou se terminent en pointe ou en petites mèches, comme celles du devant du cou du Corbeau. Le bas du dos et le croupion sont blancs, ainsi que les plumes scapulaires, qui forment de chaque côté, sur l'aile, une large bande oblique : celles-ci sont noires, quelques-unes des grandes couvertures sont terminées par une tache blanche; les rémiges le sont également; les primaires seulement à leur fine pointe; les secondaires sur toute leur extrémité. La queue, très-longue, étagée, à rectrices étroites, rubanées, est d'un noir profond, ainsi que ses couvertures supérieures. Le devant et les côtés du cou, et la poitrine, sont d'un noir un peu brun, et les pennes de ces parties seulement sont en pointe comme celles du dessus. Le ventre et l'abdomen sont noirs. Le bec et les pattes, qui sont très-robustes, sont également noirs.

Du pays des Masilikats, où l'ont rencontré les frères Verreaux.

8me GENRE. EUROCEPHALE. *EUROCEPHALUS.* (A. Smith, 1836.)

Ευρυς, large; κεφαλη, tête.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec vigoureux, beaucoup plus court que la tête, plus haut que large, à arête courbée, et comprimé jusqu'à la pointe, qui est fortement échancrée; base mandibulaire garnie de soies.

Narines basales, à ouverture ovale et recouverte par les plumes du front.

Ailes longues et pointues, subobtuses; *mais la troisième rémige la plus longue de toutes.*

Queue longue et arrondie.

Tarses robustes, épais, recouverts de fortes écailles, de la longueur du doigt médian; doigts épais; pouce vigoureux, ainsi que son ongle, qui est très-recourbé et aigu.

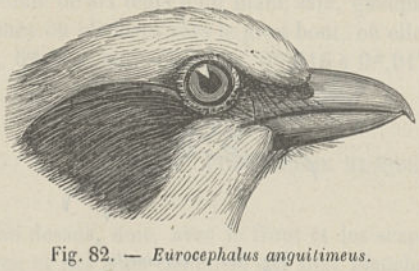


Fig. 82. — *Eurocephalus anguitimeus.*

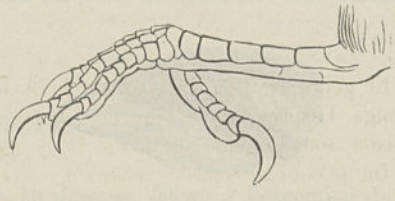


Fig. 83. — *Eurocephalus anguitimeus.*

Ce genre, synonyme du genre *Chœtoblema*, Swainson, ne repose que sur une seule espèce dé-

couverte au cap de Bonne-Espérance par le docteur A. Smith, et observée en Abyssinie par le docteur Ruppell.

On ne connaît rien de ses mœurs.

EUROCÉPHALE A TÊTE BLANCHE. *EUROCEPHALUS ANGUITIMEUS.* (A. Smith.)

Sommet de la tête et nuque, menton, poitrine, croupion et base des rectrices, blancs; une bande sur les yeux, région parotique, côtes et derrière du cou, noirs; dos, ailes et queue, couleur café; ventre, cuisses et région anale, couleur terre d'ombre.

Longueur totale, $0^{m},235$.

Habite l'Afrique méridionale (cap de Bonne-Espérance) et orientale (Abyssinie, le Schoa).

9me GENRE. — XÉNOPIROSTRE. *XENOPIROSTRIS.* (Ch. Bonaparte, 1850.)

Xenops, Sittine; *rostrum*, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec de la longueur de la tête, beaucoup plus haut que large, excessivement comprimé; mandibule supérieure légèrement arquée jusqu'à la pointe, qui est aiguë, mais non crochue, et échancrée, et à bords relevés jusqu'à la pointe; mandibule inférieure fortement retroussée vers la supérieure, presque comme dans un bec de Perroquet; commissure garnie de quelques poils roides.

Narines basales, à ouverture ronde et nue, percées entre deux cannelures régnant dans les deux tiers de la longueur de la mandibule supérieure.

*Ailes très-*obtuses; *les premières rémiges étagées jusqu'à la cinquième, qui est égale à la sixième et à la septième.*

Tarses courts, robustes, de même que les doigts, dont l'externe est sensiblement plus long que l'interne, et soudé à la base au doigt du milieu.

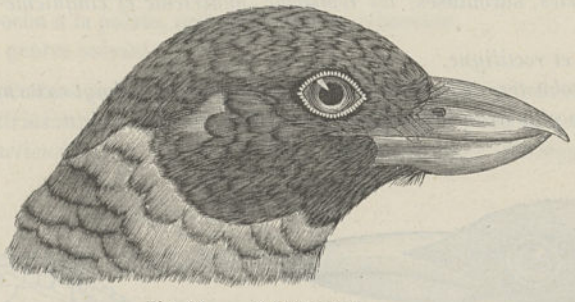


Fig. 84. — *Xenopirostris.*

Ce genre avait été entrevu par M. De La Fresnaye, qui en a fait connaître, en février 1850, comme Vanga, l'espèce type à laquelle il imposa le nom spécifique de *Xenopirostris*, qui est devenu avec raison, sous la plume de M. Ch. Bonaparte, le nom du genre.

On ne connaît rien des mœurs de cette espèce.

XÉNOPIROSTRE DE LA FRESNAYE. *XENOPIROSTRIS LA FRESNAYI.* (Ch. Bonaparte.)

En dessus, cendré; rémiges primaires entièrement noires, les secondaires bordées de cendré; tête

et nuque d'un noir intense brillant; un demi-collier blanc derrière le cou; en dessous, d'un blanc uniforme; la gorge et les joues noires; bec couleur de corne blanchâtre, bleuâtre à la base; pieds couleur de plomb.

Longueur totale, $0^m,25$.

Habite Madagascar.

10me GENRE. — VANGA. *VANGA*. (Vieillot, 1816.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec aussi long ou plus long que la tête, plus haut que large à la base, comprimé sur les côtés, droit, robuste; la mandibule supérieure fortement dentée et très-crochue à la pointe, l'inférieure retroussée et aiguë à la pointe; commissure fendue et garnie de quelques poils roides.

Narines basales, arrondies, nues.

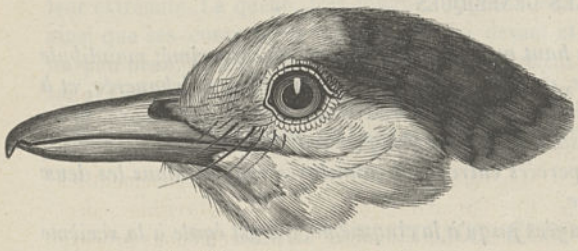


Fig. 85. — *Vanga curvirostris*

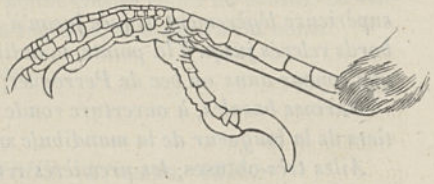


Fig. 86. — *Vanga curvirostris*

Ailes assez courtes, surobtuses; *les troisième, quatrième et cinquième rémiges égales, les plus longues.*

Queue moyenne et rectiligne.

Tarses courts, robustes, de la longueur du doigt médian; le doigt externe plus long que l'interne; l'ongle du pouce le plus grand et le plus fort de tous, courbé et aigu.

Fig. 87. — *Vanga (Chaunonotus) Sabinei.*

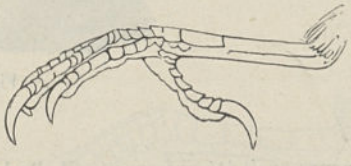


Fig. 88. — *Vanga (Chaunonotus) Sabinei.*

Ce genre, dans lequel nous confondons le genre *Chaunonotus*, Gray, renferme quatre espèces de l'Afrique méridionale et de Madagascar. Nous figurons le Vanga écorché.

On ne possède aucun détail sur leurs mœurs; mais, leurs caractères zoologiques formant, ainsi que le dit Lesson, un groupe fort bien caractérisé de puissantes et robustes Pies-Grièches, il est probable que leurs habitudes répondent à ces caractères.

VANGA BLANCHOT. *VANGA OLIVACEUS.* (Vieillot, Ch. Bonaparte.)

Occiput et derrière du cou gris; corps vert en dessus; ailes vertes, émaillées de larmes jaunes; corps, en dessus, d'un jaune soufre uniforme; une tache blanche au devant de l'œil.

Cette espèce a été comprise par erreur, par M. Ch. Bonaparte, dans deux genres différents; elle figure comme synonymie des *Lanius icterus*, Cuvier, dans son genre *Laniarius* (II Spec.), puis comme seconde espèce du genre Vanga

Habite Madagascar.

TROISIÈME FAMILLE. — CRACTICINÉS.

Nous figurons cette famille de la réunion des deux sous-familles *Tamnophilinæ* et *Phonygaminæ* de M. Gray, moins les genres *Laniarius*, que nous avons réuni à nos Laniinés; *Chaunonotus*, que nous avons fondu dans le genre Vanga, et le genre américain *Tamnophilus*, que nous avons compris depuis longtemps avec les Drymophiles, Formicivores et Dasycéphales, dont la place, après tout, serait peut-être plus convenablement ici; ou, pour mieux dire, cette famille représente plus exactement les *Phonygaminæ* du même auteur, conservés par M. Ch. Bonaparte sous le nom de *Baritinæ*, auxquels nous ajoutons les genres *Colluricincla* et *Cracticus*. Cette manière de procéder nous procure l'avantage d'offrir, dans les Cracticinés ainsi entendus, une coupe géographique des plus naturelles servant de passage des Laniidés aux Corvidés, en un mot, des Pies-Grièches aux Corbeaux.

Cette famille est remarquable par un bec généralement fort et robuste, entamant les plumes du front par une échancrure plus ou moins circulaire, et plus ou moins plane ou arrondie en dessus, comprimé sur les côtés, crochu à la pointe, qui est fortement échancrée.

Elle se compose des six genres suivants :

1° Colluricincle (*Colluricincla*);
2° Pytiriase (*Pytiriasis*), Lesson;
3° Cassican (*Cracticus*);
4° Barita (*Barita*), Cuvier;
5° Réveilleur (*Strepera*), Lesson;
6° Phonygame (*Phonygama*), Lesson.

1er GENRE. — COLLURICINCLE. *COLLURICINCLA*. (Lesson, Vigors et Horsfield, 1825.)

Κολλυριων, Pie-Grièche; κιγλος, Cincle.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, robuste, comprimé, droit, à arête légèrement recourbée; mandibule fortement échancrée vers la pointe, la base de la mandibule supérieure entamant les plumes du front en angle obtus.

Narines ovales, un peu obliques, en partie fermées par une membrane, et recouvertes par les plumes et les soies du front.

Ailes médiocres, arrondies, surobtuses, *à première rémige courte, troisième, quatrième, cinquième et sixième presque égales, les plus longues; la septième plus courte, la deuxième et la huitième un peu plus courtes et égales.*

Queue allongée et régulière.

Tarses médiocres, assez robustes, de la longueur du doigt médian, scutellés en avant; le pouce robuste, et terminé par un ongle fort et prolongé

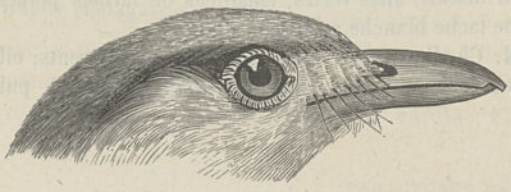


Fig. 89. — *Colluricincla harmonica.*

Fig. 90. — *Colluricincla harmonica.*

Ce genre, synonyme du genre *Colluricisoma*, Swainson, renferme sept espèces, toutes de l'Australie. Nous figurons le Colluricincle à ventre roux.

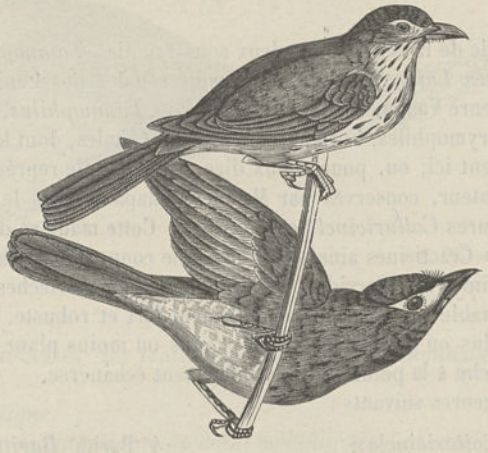


Fig. 91 et 92. — Colluricincle à ventre roux. (Mâle et femelle.)

Les Colluricincles, ainsi que le dit Lesson, remplacent, à la Nouvelle-Hollande, les Tschagras ou Bacbakiris d'Afrique et les Tamnophiles ou Bataras d'Amérique. Vigors et Horsfield les ont fait connaître comme Oiseaux tenant des Pies-Grièches et des Grives, ce qui justifierait en partie le détail de leurs mœurs, d'après ce qu'en dit J. Verreaux, qui a observé l'une des espèces types de ce genre, le Colluricincle de Selby, dont il décrit ainsi les habitudes :

On trouve cet Oiseau dans les grands bois d'eucalyptus, et quelquefois dans les environs d'Hobart-Town : c'est surtout sur le penchant des montagnes qu'il paraît abonder. Il se tient souvent sur les branches moyennes pendant le milieu du jour, et de là fait entendre les éclats de sa voix sonore; aussi est-il facile de découvrir sa retraite. Mais, comme il est presque toujours au milieu du feuillage épais à chercher les Insectes qui servent à sa nourriture, il n'est pas facile de le voir. Du reste, il est naturellement très-méfiant; le matin et le soir il descend faire la chasse parmi les buissons, et se tient même souvent à terre. Je l'ai remarqué rarement éloigné des ravins humides; car, dans ces localités, il trouve, en grattant un peu le sol, une quantité d'espèces différentes de Vers et de larves, qu'il semble préférer aux Insectes durs. Il est assez rare d'en voir plus d'un à la fois, excepté pendant la saison des amours. Je n'ai observé aucune différence entre les sexes. On n'en voit jamais

pendant l'hiver aux environs de la ville; il paraît à cette époque se retirer vers le Nord. Les colons lui donnent le nom de *Brown-Trhush*, ou Grive brune.

Le nid de cette espèce est grand, composé de feuilles de diverses plantes, d'herbes et d'écorces, mais en petit nombre; l'intérieur est garni d'herbes fines mélangées de plumes. L'ouverture a deux pouces de diamètre, et il a près de trois pouces de profondeur, tandis que le plus grand diamètre extérieur est de près de sept pouces dans le sens de la longueur. Il est placé à peu de distance de terre, au bas d'un buisson. Il ne renfermait que deux œufs d'une couleur de café au lait très-clair, parsemés de taches plus foncées. J'en ai trouvé un autre vers la fin de novembre où il y avait trois œufs; ce nid était un peu plus long et mal fait. (*Zool. tasman. et austral.*, mss.)

COLLURICINCLE HARMONIEUSE. *COLLURICINCLA HARMONICA*. (Latham, Gray.)

En dessus, brun, légèrement cendré sur la tête, plombé sur le croupion et sur les rectrices, les baguettes de celles-ci noires en dessus; en dessous, d'un blanc pur; bande sourcilière étroite, d'un fauve clair; ailes d'un gris brun clair; bec brun noirâtre; base de la mandibule inférieure blanchâtre; tarses bleuâtres; iris et ongles bruns.

Habite l'Australie occidentale (Botany-Bay).

2me GENRE. — PITYRIASE. *PITYRIASIS*. (Lesson, 1838.)

Πιτυριας, farineux ou d'aspect farineux.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, fortement crochu, muni d'une sorte d'arête en dessus, très-comprimé, à commissure peu ample et sans soies.
Narines percées en fissure presque marginale.
Ailes fortes, longues, pointues, subaiguës.
Queue médiocre et égale.
Tarses de la longueur du doigt médian, minces et proportionnellement faibles.

Pourtour de l'œil nu; tête recouverte de filaments cartilagineux très-courts et très-rudes; une épaisse brosse disposée en touffe sur le méat auditif.

Ce genre ne repose que sur une seule et curieuse espèce de l'Océanie, le Pityriase gymnocéphale.

PITYRIASE GYMNOCÉPHALE. *PITYRIASIS GYMNOCEPHALA*. (Temminck, Lesson.)

Bec et plumage noirs; plumes du cou, du thorax, du haut du manteau et des jambes, rouge fulgide; pieds jaunes; tête papilleuse et jaunâtre; oreilles rouge-brun.

Habite Bornéo.

3me GENRE. — CASSICAN. *CRACTICUS*. (Buffon, Vieillot, 1816.)

Κρακτικος, crieur.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, droit, glabre à la base, fléchi et très-crochu à la pointe, plus haut que

large, comprimé; les deux mandibules échancrées à la pointe; la mandibule supérieure prolongée et arrondie à sa base dans les plumes du front.

Narines percées en fente linéaire.

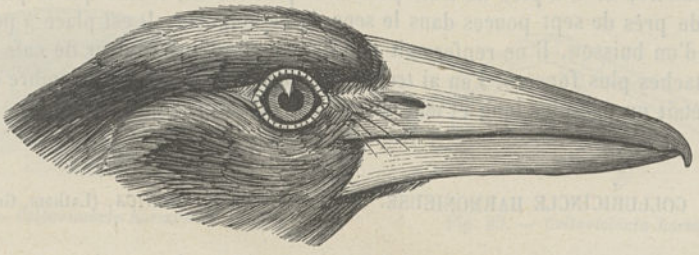


Fig 93. — *Craclicus Quoyi.*

Ailes médiocres, obtuses, *à quatrième et cinquième rémiges les plus longues.*

Queue médiocre, ample, arrondie.

Tarses trapus, vigoureux, de la longueur du doigt médian, les latéraux inégaux, le pouce long et robuste, ainsi que son ongle, qui est fortement recourbé et aigu.

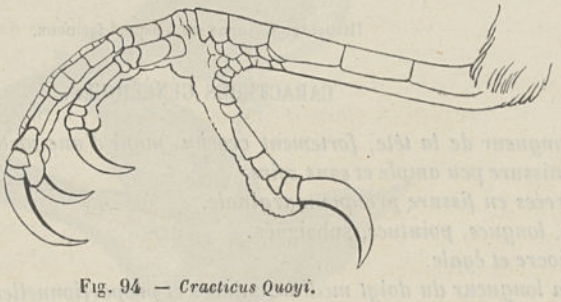


Fig. 94 — *Cracticus Quoyi.*

Ce genre est synonyme du genre *Barita*, Cuvier, nom que les Grecs avaient donné à un Oiseau qui nous est inconnu. Celui de *Cassican* leur est venu de Buffon, qui n'a connu de ce groupe que le Cassican varié des îles Philippines et de la terre des Papous, et qui a voulu exprimer quelques caractères communs entre eux, les *Caciques* et les *Toucans*. Ce genre renferme huit espèces propres à l'Océanie et à l'Australie. Nous figurons le Cassican-Pie.

Les Cassicans sont de grandes Pies-Grièches à formes massives et trapues, très-bruyantes, vivant de Scarabées et autres Insectes, et aussi, dit-on, de jeunes Oiseaux... Ils ont de nombreux points de contact par leurs habitudes avec les Corbeaux. Leurs mouvements sont brusques, leur démarche est sautillante. Ils ne dédaignent aucune matière pour leur nourriture, du moins en captivité, et on les voit manger de la chair crue, des graines, de gros Insectes. (Lesson, *Compléments de Buffon.*)

J. Verreaux, qui s'en est procuré, surtout des individus du Cassican robuste ou à gorge noire, dans les environs de Hunter pendant les mois d'été, en Australie, croit que ces Oiseaux émigrent pendant l'hiver et qu'ils se dirigent plus au nord. Leur nourriture consiste en Insectes, et le plus souvent en Sauterelles, qu'ils saisissent adroitement parmi les herbes, qui en fourmillent à la belle saison. Du reste, leurs mœurs paraissent avoir une grande analogie avec celles des Baritas, plus marcheurs, quoique pendant le jour ces Oiseaux semblent préférer les branches, sur lesquelles ils se reposent pour épier leur proie; car les Insectes ne servent pas seuls à leur alimentation, puisqu'ils détruisent aussi un grand nombre de Lézards, entre autres une espèce rayée sur le dos, assez com-

mune aux alentours de Sydney, et même de petits Serpents. Il n'est pas rare d'en voir cinq ou six ensemble, et de les entendre se quereller lorsqu'il y en a un qui a saisi une proie. Ils se retirent sur les grands arbres pour y passer la nuit, et font entendre dès les premiers rayons du jour des cris qui sont rauques, bien loin d'être mélodieux, et se trouvent répétés par les autres. Ils font leur nid, à de grandes élévations, sur les cèdres sauvages, dans l'enfourchure d'une grosse branche. (*Zool. tasman. et austral.*, mss.)

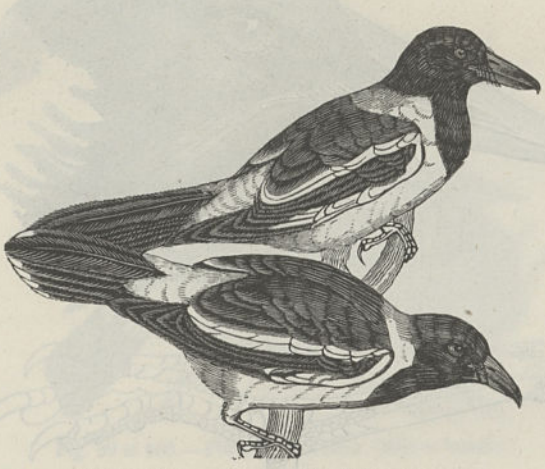


Fig. 95 et 96. — Cassican-Pie. (Mâle et femelle.)

CASSICAN ROBUSTE. *CRACTICUS ROBUSTUS.* (Latham, Gray.)

En dessus, noir, cette couleur plus foncée à la tête et au cou; collier sur le derrière du cou et toutes les parties inférieures d'un blanc pur, y comprise une bande longitudinale sur l'aile et les couvertures supérieures de la queue, ainsi que le bout de celle-ci, excepté les deux médianes, qui sont noires; bec blanc bleuâtre dans sa première moitié à partir de la base, corné dans le reste; tarses noirs. (J. Verreaux.)

Habite l'Australie.

4me GENRE. — FLUTEUR. *BARITA*. (Chenu et O. Des Murs, Cuvier, 1817.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, entamant les plumes du front par une échancrure circulaire, à peine plus haut que large, comprimé; les deux carènes mandibulaires se rejoignant en ligne droite et sans courbe sensible à la pointe, qui forme un petit crochet échancré.

Narines médianes, basales et linéaires.

Ailes allongées, atteignant presque l'extrémité de la queue, subobtuses, *à première rémige très-courte, les troisième et quatrième égales, les plus longues.*

Queue moyenne, un peu arrondie.

Tarses robustes, trapus, de la longueur du doigt médian, fortement scutellés, ainsi que les doigts; les deux latéraux inégaux, le pouce vigoureux et allongé, de même que son ongle, qui est le plus fort de tous, courbé et aigu.

Ce genre, que Vieillot confondait dans son genre *Cracticus*, et qui est synonyme du genre *Gym-*

norhina de Gray, ne renferme que trois espèces, toutes de l'Australie. Nous figurons le Flûteur de Latham.

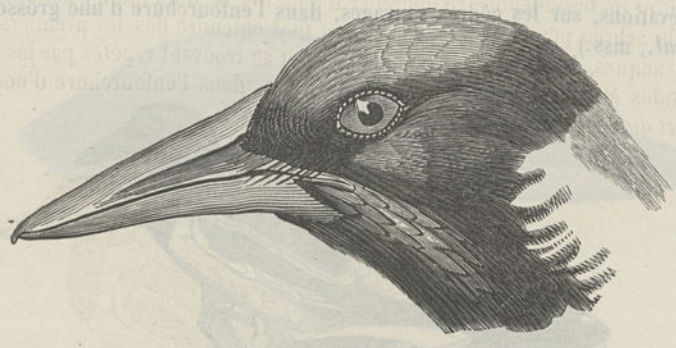


Fig. 97. — *Barita tibicen.*

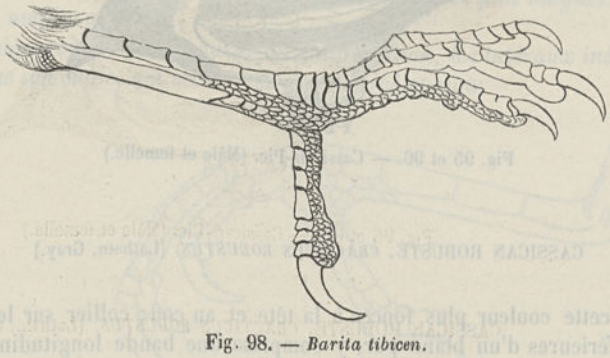


Fig. 98. — *Barita tibicen.*

Ces Oiseaux ont les plus grands rapports de mœurs avec les Cassicans; ils sont seulement beaucoup plus marcheurs. Ainsi, d'après les observations de J. Verreaux, il n'est pas rare d'en voir plusieurs ensemble, le plus ordinairement sur le sol, où ils poursuivent les Insectes qui servent à leur nourriture. Ils semblent prendre plaisir surtout à chasser les diverses espèces de Sauterelles, qui sont parfois excessivement communes. Lorsque ces Oiseaux sont sur le sol, ils ont toutes les allures de notre Pie européenne, et ils sont presque aussi familiers, surtout lorsqu'on est à cheval. Il m'est arrivé, dit ce voyageur, de les approcher de si près, qu'il m'eût été possible de les tuer à coups de fouet. Lorsqu'ils s'envolent, ils vont se reposer à quelques pas, et parfois sur les branches basses d'un arbre ou sur les vieux troncs qui jonchent une partie du sol australien. Cependant ces Oiseaux se retirent sur les arbres élevés pour y passer la nuit, et généralement par petites troupes de huit à dix. C'est surtout le matin, lorsque les premiers rayons de l'aurore commencent à paraître, que ces Oiseaux font entendre leur voix, qui est sonore et parfois mélodieuse; aussi les colons leur portent-ils beaucoup de respect; il est même assez commun d'en voir plusieurs sur chaque habitation qui vivent en bonne intelligence avec tout ce qui s'y trouve, et qui vont souvent avec leurs compagnes chercher leur nourriture. Ainsi qu'en Tasmanie, les colons de l'Australie donnent à ces espèces le nom de *Morning-Clock*, nom, du reste, qu'ils appliquent également au *Dacelo gigantea;* ce sont, en effet, leurs réveille-matin. Il est curieux de voir, dès la pointe du jour, tous ces Oiseaux, perchés sur la cime des arbres, faire un ramage d'autant plus fort, qu'il se trouve accompagné ou répété par tous ceux qui sont à portée de l'entendre. Ils semblent cependant préférer le voisinage des habitations, sans doute parce que jamais on ne cherche à leur y faire du mal. Comme notre Pie, ils construisent leurs nids sur les arbres, et presque de la même manière, car ils ressemblent beaucoup au sien. Les

œufs sont au nombre de trois. Réduit complétement à l'état de domesticité, le Flûteur est susceptible de recevoir une éducation plus perfectionnée que notre Pie : comme elle, il apprend à siffler et même à parler. C'est un Oiseau excellent pour le jardin, en ce qu'il détruit généralement toute espèce d'Insectes et de larves; il mange avec avidité les Limaces et les coquilles terrestres. (*Zool. tasman. et austral.*, mss.)

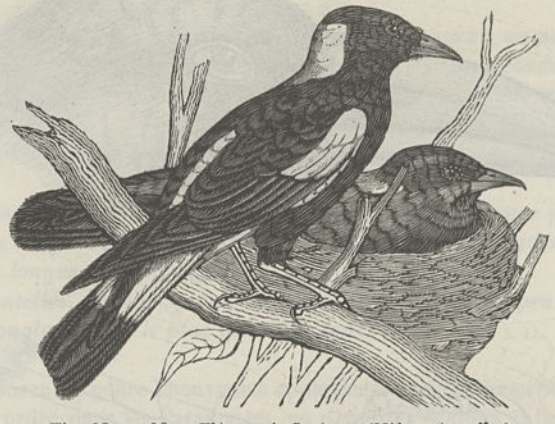


Fig. 99 et 100.—Flûteur de Latham. (Mâle et femelle.)

FLUTEUR ORGANIQUE ou A CROUPION BLANC. *BARITA ORGANICA*. (Gould, Ch. Bonaparte.)

Tête, côtés et devant du cou, toutes les parties inférieures, scapulaires et toutes les rémiges, d'un noir vif; derrière du cou, toutes les couvertures des ailes et celles de la queue, tant supérieures qu'inférieures, du blanc le plus pur; dos et manteau d'un blanc teinté de gris; rectrices blanches jusqu'aux deux tiers de leur longueur, noires dans le reste, ainsi que la côte de chacune d'elles, la plus latérale noire sur toutes ses barbes externes; bec blanc bleuâtre, terminé de noir; tarses et ongles noirs; iris brun. (J. Verreaux.)

Longueur totale, $0^m,36$.

Habite la Tasmanie.

5me GENRE. — RÉVEILLEUR. *STREPERA*. (Lesson, 1831.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus long que la tête, robuste, conique, égal, presque droit, un peu plus haut que large, peu convexe, à arête épaisse et renflée, entamant les plumes du front par une échancrure arrondie; quelques soies à la commissure.

Narines en fente longitudinale, ouvertes.

Ailes courtes, obtuses; *les quatrième, cinquième et sixième rémiges les plus longues.*

Queue longue, arrondie.

Tarses allongés, minces, scutellés, de la longueur du doigt médian; le pouce fort et vigoureux, ainsi que son ongle.

Ce genre, synonyme du genre *Coronica*, Gould, n'a pendant longtemps reposé que sur une seule espèce, le *Strepera graculina*, dont Latham faisait un *Coracias* avec le nom spécifique de *Strepera*,

dont Lesson a fait sa dénomination générique. Le nombre des espèces s'en est élevé, depuis une vingtaine d'années, à cinq, toutes australiennes, grâces aux découvertes de M. Gould. Nous figurons le *Strepera arguta*.

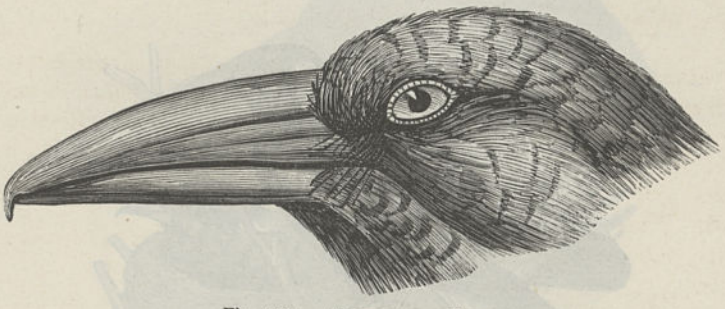


Fig. 101. — *Strepera graculina.*

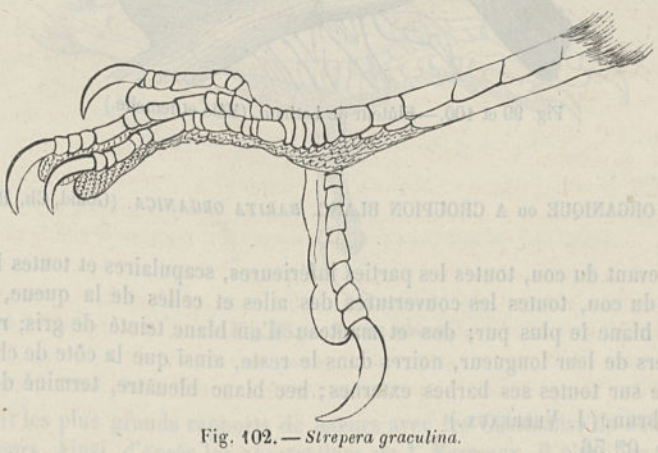


Fig. 102. — *Strepera graculina.*

Les Réveilleurs sont des Corbeaux par l'ensemble de leurs formes, et des Cassicans par quelques caractères. (Lesson.)

Ces oiseaux se nourrissent principalement d'Insectes et de Chenilles, et surtout des œufs d'une grande espèce de Bombyx, qu'on est presque toujours sûr de trouver dans leur estomac; aussi les voit-on souvent à terre; cependant, d'après le dire des colons, ils se nourriraient également de graines. Ils volent par petite troupe de trois ou quatre, et même de sept à huit. Leur cri est perçant et ressemble presque en tout à celui des genres précédents; leur vol assez léger. Ils nichent sur les arbres. (J. Verreaux, *Zool. tasm. et austr.*, mss.)

RÉVEILLEUR AUX AILES NOIRES. *STREPERA MELANOPTERA.* (Gould, 1846.)

Corps, en dessus, noir; en dessous, d'un noir fuligineux, teinté de gris à l'abdomen; région anale et rectrices, à l'exception des deux intermédiaires, blanches; bec et pieds noirs; iris jaune.

Longueur totale, de 50 à 56 pouces.

Habite l'Australie méridionale.

6me GENRE. — PHONYGAME. *PHONYGAMA*. (Lesson, 1826.)

Φωνή, voix; *gamma*, gamme.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, aussi haut que large, robuste, convexe, un peu dilaté sur les côtés, entamant les plumes du front par une échancrure angulaire assez profonde ; à mandibule supérieure à peine crochue au sommet; mandibule inférieure moins épaisse que celle-ci et renflée à son extrémité.

Narines basales, percées dans un large espace membraneux, entièrement cachées par les plumes veloutées du front.

Ailes arrondies, dépassant légèrement le croupion, surobtuses; *les quatre premières rémiges régulièrement étagées, les cinquième et sixième presque égales, les plus longues.*

Queue médiocrement longue, étagée, arrondie.

Tarses médiocres, scutellés, de la longueur du doigt médian, à ongles peu robustes; le pouce assez fort, ainsi que son ongle, qui est le plus grand de tous.

Les oiseaux qui composent le genre Phonygame appartiennent exclusivement à la Nouvelle-Guinée. Répartis autrefois sans ordre dans les Paradisiers, ou parmi les Rolliers et les Corbeaux, Cuvier les a, le premier, réunis aux Cassicans. Mais une modification importante dans l'organisation de la trachée-artère d'une espèce due aux découvertes du voyage de circumnavigation de la corvette la *Coquille*, de 1822 à 1825, le Phonygame de Kéraudren, a autorisé à le séparer des *Barita* pour en former, en 1826, un genre qu'un peu plus tard Cuvier, de son côté, établissait sous le nom de Calybé (*Calybeus*). Les Phonygames ont, en effet, le bec des Cassicans, bien qu'il soit beaucoup moins gros et que les narines soient percées dans un large espace membraneux.

Les Phonygames ont les plumes soyeuses et métallisées, le chant sonore, et vivent dans les profondes forêts de la Nouvelle-Guinée. On n'en connaît que trois espèces, remarquables par leur beauté et leur rareté. Nous figurons le Phonygame vert ou Calybé.

La trachée-artère du Phonygame de Kéraudren mérite un examen particulier. Ce tube cartilagineux, arrondi, composé d'un très-grand nombre de petits cylindres réunis par une membrane ou plutôt par une tunique extérieure mince et diaphane, a, de longueur totale et en ligne droite, dix-sept pouces et demi ($0^m,48$), et de cent dix à cent vingt anneaux cartilagineux. En partant des poumons, il se dirige en avant jusqu'au sternum, sur le bord antérieur duquel il se courbe pour descendre extérieurement et en arrière sur l'abdomen, en dessus des muscles qui ferment cette capacité, et sous les téguments qui constituent la peau. Là, la trachée-artère se contourne, remonte l'espace d'un pouce, se recourbe aussitôt en simulant une petite anse, et le tube accolé à la portion précédente redescend et forme, en se contournant de nouveau, un cercle entier, qui vient ainsi s'unir au bord externe du premier cercle, en constituant sur les parties molles de l'abdomen un plateau ovalaire et épais, composé de trois tours adossés de la trachée et réunis par ses portions membraneuses. Le tube aérien continue de remonter sur le sternum le long du cou, en s'unissant, comme à l'ordinaire, aux branches de l'os hyoïde et à la base de la langue.

Une semblable organisation doit, sans contredit, nuire singulièrement à l'acte de l'incubation. Chez cet oiseau, se pratiquerait-elle, comme chez le Coucou, par l'envahissement de nids étrangers, ou bien la femelle, seule chargée de cette importante fonction, aurait-elle son larynx moins compliqué?

Quoi qu'il en soit, la conformation de cet organe, dont on connaît peu d'analogues chez les Oiseaux, si on en excepte quelque chose de semblable chez le Cygne et chez le Hocco, permet au Phonygame de jouir de la prérogative de moduler des sons comme avec un cor; aussi cet Oiseau est-il doué d'un chant essentiellement musical. Les sons que pousse dans les profondeurs des forêts de la Nouvelle-Guinée le Phonygame de Kéraudren ne permettent pas de le confondre avec une autre espèce d'Oiseaux; ils sont clairs, distincts et sonores, et passent successivement par presque tous les

tons de la gamme : aussi les marins de la *Coquille* lui donnèrent-ils le nom d'*Oiseau siffleur*. Il est défiant et rare. (Lesson, *Zool. de la* Coquille.)

PHONYGAME NOIR. *PHONYGAMA ATRA*. (Lesson, 1826.)

Plumage en entier d'un vert bleuâtre, métallique, n'ayant point de teintes irisées, chatoyantes et violettes. Plumes du cou et de l'abdomen non gaufrées, ni sablées d'or et d'argent, sur un fond vert et bleu d'acier bruni, comme sur le Calybé, mais ayant une teinte uniforme avec l'éclat du fer spéculaire, suivant les reflets de la lumière. Plumes de la tête et du cou courtes, serrées et veloutées. Bec noir; iris rouge de corail; jambes noires.

Longueur totale, 0,^{m}40.

Vit solitaire dans les forêts de la Nouvelle-Guinée, où les Papous lui donnent le nom de *Mansinème*. (Lesson, *Zool. de la* Coquille.)

SOUS-ORDRE. — CONIROSTRES.

Sous ce titre, et comme formant une famille dans l'ordre des Passereaux, Cuvier a rangé tous les genres d'Oiseaux à bec conique suivants : Alouette, Mésange, Bruant, Moineau, Bec-Croisé, Durbec, Colion, Pique-Bœuf, Cassique, Étourneau, Corbeau, Rollier et Paradisiers.

Lesson donnait pour caractères à ses Conirostres : bec toujours conique à la base, terminé en pointe plus ou moins allongée, à côtés comprimés dans le sens vertical. Puis il les divisait en :

Conirostres anisodactyles, comprenant les Trochylées, les Cynnyridées, les Grimpereaux ou Certhiadées, les Sittées et les Upupées; et en :

Conirostres éleuthérodactyles, comprenant : les Corvidées, les Paradisiers, les Glaucopées, les Cassicans, les Choucaris, les Rolliers, les Mainates, les Coracines, les Cotingas, les Ocyptères, les Laniadiées, les Drongas, les Muscicapidées, les Brêves, les Fourmiliers, les Martins, les Loriots, les Buphagées, les Sylvies, les Alouettes, les Troupiales, les Fringilles, les Mésanges, et enfin les Tangaras, c'est-à-dire la presque totalité des Passereaux.

Swainson et M. G. R. Gray, les deux derniers représentants des grandes divisions cuviériennes, sont revenus à une division beaucoup plus normale en ne comprenant dans leurs Conirostres que les familles suivantes :

1° *Corvidæ;*
2° *Paradiseidæ;*
3° *Sturnidæ;*
4° *Fringillidæ;*
5° *Coliidæ;*
6° *Musophagidæ;*
7° *Bucerotidæ,*

quoique nous concevions peu l'accession des deux dernières.

Pour nous, nous réduisons les Conirostres à quatre tribus :

1° Corvidés;
2° Sturnidés;
3° Ictéridés;
4° Fringillidés.

Les Conirostres ne sont en effet, à nos yeux, que des Oiseaux à bec en cône plus ou moins courbe, plus ou moins droit et plus ou moins allongé, rarement ou exceptionnellement échancré à la pointe.

On peut, d'après leurs habitudes les plus générales, les diviser en Conirostres marcheurs et en Conirostres percheurs. Dans les premiers seraient les Corvidés, les Sturnidés et les Ictéridés; les Fringillidés seuls représenteraient les seconds.

PREMIÈRE TRIBU. — CORVIDÉS.

Cette tribu, telle que nous la comprenons, est, à peu de chose près, la reproduction de la famille des Corvidés de Lesson, perfectionnée par Swainson, et modifiée par MM. Gray et Ch. Bonaparte.

Lesson y comprenait les genres suivants, et ses genres, à cette époque (1831), divisés en sous-genres, avaient la valeur de nos familles :

1° Tijuca, Lesson;
2° Choquard;
3° Corbeau;

comprenant les Réveilleurs, les Geais, les Pies;

4° Casse-Noix;
5° Timalie.

Swainson, lui, divisait ses *Corvidæ* en cinq sous-familles :

1° *Corvidæ;*
2° *Garrulinæ;*
3° *Glaucopinæ;*
4° *Coracinæ;*
5° *Fregilinæ.*

M. Gray en forme six sous-familles :

1° *Phonygaminæ;*
2° *Garrulinæ;*
3° *Callæatinæ;*
4° *Corvinæ;*
5° *Gymnoderinæ;*
6° *Pyrrhocoracianæ.*

M. Ch. Bonaparte a détruit l'économie du système de ses prédécesseurs en élevant bon nombre de ces sous-familles au rang de familles. Ainsi, des *Phonygaminæ*, des *Glaucopinæ* ou *Callæatinæ*, et des *Garrulinæ* de M. Gray, il a fait sa cinquante-deuxième famille des *Garrulidæ;* des *Corvinæ* et des *Fregilinæ* seulement de Swainson, il a fait ses *Corvidæ*.

Nos Corvidés comprennent quatre familles :

1° Temnurinés;
2° Ptilonorhynchinés;
3° Garrulinés;
4° Corvinés.

PREMIÈRE FAMILLE. — TEMNURINÉS.

Les Temnurinés ont généralement le bec de la longueur de la tête, parfois un peu plus court, élevé à la base et dessinant une courbe assez prononcée de son sommet à la pointe; les ailes courtes et arrondies; la queue longue et étagée; les tarses recouverts de fortes squamelles.

Nos Temnurinés représentent exactement la sous-famille établie par Swainson sous le nom de *Glaucopinæ*, conservée par M. Ch. Bonaparte et par M. Gray sous le nom de *Callœatinæ*.

Swainson y comprenait les genres :

1° *Crypsirhina*, Vieillot;
2° *Ptilostomus*, Swainson;
3° *Brachystoma*, Swainson;
4° *Glaucopis*.

M. Gray, dont nous adoptons le système de division, moins son premier genre, compose ses *Callœatinæ* des genres suivants :

1° *Callœas*, Forster;
2° *Struthidea*, Gould;
3° *Temnurus*, Lesson;
4° *Crypsirina*;
5° *Ptilostomus*;
6° *Conostoma*, Hodgson.

M. Ch. Bonaparte y ajoute le genre *Dendrocitta*, Gould.

Nous n'indiquerons que pour mémoire le système du docteur Reichenbach, qui consiste à ranger cette famille dans les Fringillés, c'est-à-dire dans ses *Pyrrhulinæ*.

1er GENRE. — STRUTHIDÉ. *STRUTHIDEA*. (Gould, 1836.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, fort, robuste, renflé, arqué en dessus, un peu plus haut que large à la base; mandibule inférieure épaisse à la commissure et entamant les joues par une échancrure arrondie; quelques soies à la commissure.

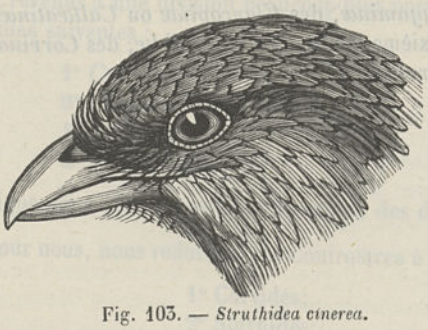


Fig. 103. — *Struthidea cinerea.*

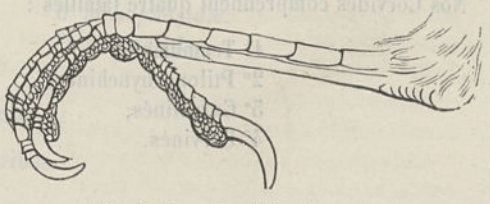


Fig 104. — *Struthidea cinerea.*

Narines arrondies, couvertes par les plumes avancées du front.

Ailes médiocres, arrondies, surobtuses; *la première rémige la plus courte; les quatrième et cinquième les plus longues.*

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, scutellés; doigts forts; le pouce long ainsi que son ongle, qui est le plus grand de tous.

Ce genre ne repose que sur une seule espèce découverte en Australie par M. Gould, qui l'a nommée *Struthidea cinerea*. Nous en donnons la figure.

Tout ce que l'on sait des habitudes de cet Oiseau, c'est que l'espèce en est confinée dans les grandes plaines du sud-est de l'Australie; qu'on l'y rencontre par compagnie de trois ou quatre individus, sautant sur les branches et les troncs d'arbres renversés; y cherchant les Insectes et probablement les baies, dont ils se nourrissent : de temps à autre, on leur voit étendre les ailes et la queue en accompagnant ce mouvement d'un cri retentissant.

STRUTHIDÉ CENDRÉ. *STRUTHIDEA CINEREA*. (Gould.)

Tête, cou et dessous du corps gris; chaque plume plus pâle à son bord; ailes brunes; rectrices noires, à reflets métalliques verdâtres; bec et pieds noirs.

Longueur totale, $0^{m},33$.

Habite le sud et l'ouest de l'Australie.

2me GENRE. — CONOSTOME. *CONOSTOMA*. (Hodgson, 1841.)

Κωνος, cône; στομα, bouche.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, à sommet et bords mandibulaires également courbés jusqu'à la pointe, qui est entière, un peu plus haut que large.

Narines arrondies, entièrement cachées par les plumes avancées du front.

Ailes courtes, arrondies, surobtuses; *les sixième, septième et huitième rémiges les plus longues.*

Queue assez longue et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts allongés, soudés à la base; l'ongle du pouce le plus long.

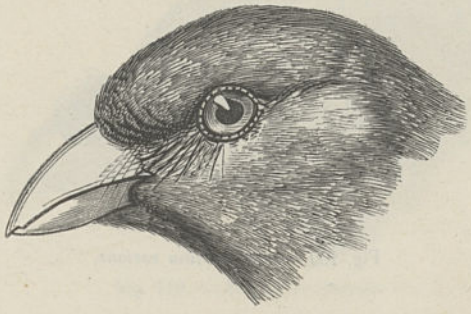


Fig 105. — *Conostoma æmodius.*

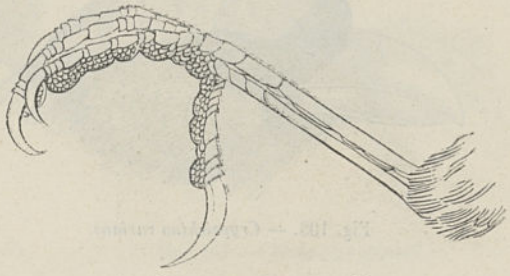


Fig. 106. — *Conostoma æmodius.*

Ce genre ne repose que sur une seule espèce de l'Asie centrale découverte par le major Hodgson, le *Conostoma æmodium*. Nous en donnons la figure.

Le major Hodgson nous apprend que cet Oiseau ne fréquente que les hautes montagnes du nord de l'Inde, dans la région des neiges perpétuelles.

CONOSTOME DU NÉPAUL. *CONOSTOMA ŒMODIUM.* (Hodgson.)

En entier d'un brun olive; iris brun; bec orangé; jambes d'un brun verdâtre.
Longueur totale, $0^m,28$ à $0^m,30$.

Habite les montagnes élevées de l'Inde.

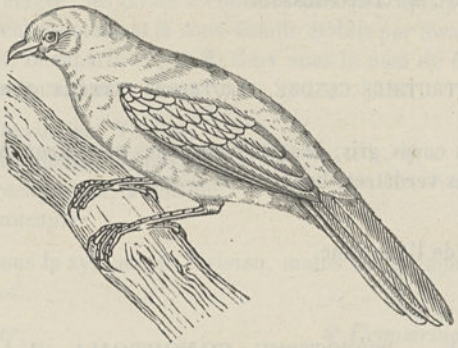


Fig. 107. — Conostome du Népaul.

3me GENRE. — TÉMIA. *CRYPSIRHINA.* (Vieillot, 1816.)

Κρυπτω, je cache; ριν, narine.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, un peu plus haut que large, comprimé par les côtés, convexe en dessus, fléchi en arc, entaillé vers le bout, garni à la base de plumes veloutées.

Narines invisibles, entièrement cachées par ces plumes veloutées.

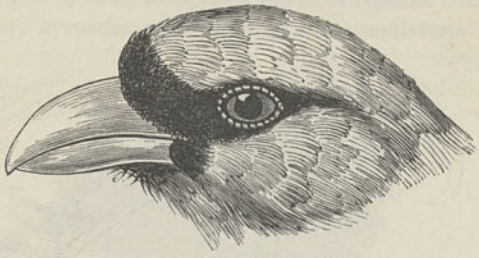


Fig. 108. — *Crypsirhina varians.*

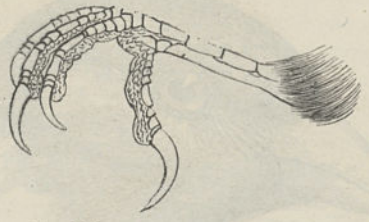


Fig. 109. — *Crypsirhina varians.*

Ailes médiocres, arrondies, surobtuses; *les cinquième et sixième rémiges les plus longues.*

Queue très-longue, étagée.

Tarses trapus de la longueur du doigt médian, largement scutellés; doigts longs, robustes; les latéraux inégaux; ongles forts, comprimés et courbés.

Plumes du corps longues, fines, à barbes déliées et soyeuses au toucher.

Ce genre est synonyme des genres *Temia*, Cuvier; *Cryptorhina*, Wagler, et *Phrenotrix*, Horsfield, et a pour type le Témia de Le Vaillant. Il ne renferme que trois espèces de l'Asie méridionale et de l'Océanie, que M. Temminck confondait avec les Glaucopes. On ne sait rien de leurs mœurs.

Nous figurons le Témia lémoptère.

TÉMIA DE LE VAILLANT. *CRYPSIRHINA VARIANS.* (Vieillot.)

En entier noir, à reflets verdâtres et purpurins; front, lorum et gorge couverts de petites plumes si serrées qu'elles paraissent d'un noir mat, sans aucun reflet, et imitent le velours; queue noirâtre en dessous, d'un vert sombre en dessus; bec, pieds et ongles noirs.

Longueur totale, $0^{m},22$ environ.

Habite l'Asie méridionale, la Malaisie.

4me GENRE. — TEMNURE. *TEMNURUS.* (Lesson, 1831.)

Τεμνω, je coupe; ουρα, queue.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, convexe, pointu, recourbé, à bords rentrés, renflés, à commissure oblique.

Narines creusées dans une fosse profonde, recouverte de plumes sétacées.

Ailes arondies, surobtuses, *à cinquième rémige la plus longue.*

Queue étagée, médiocre.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, scutellés; le pouce et son ongle forts et longs.

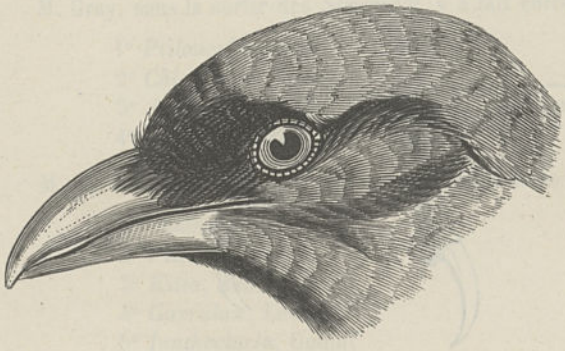


Fig. 110. — *Temnurus sinensis.*

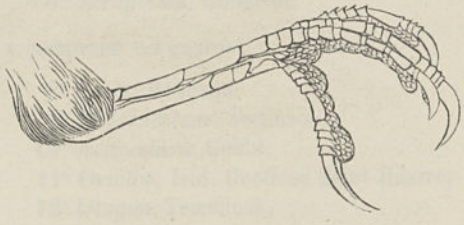


Fig. 111. — *Temnurus sinensis.*

Ce genre, synonyme du genre *Dendrocitta*, Gould, renferme sept espèces de l'Asie méridionale, de la Malaisie et de l'Océanie. M. Ch. Bonaparte l'a réservé pour une seule espèce à rectrices tronquées. Nous figurons le Temnure frontal.

On ne sait rien de leurs mœurs.

TEMNURE A VENTRE BLANC. *TEMNURUS LEUCOGASTER.* (Gould, Gray.)

Noir; tête, cou et bande à la base des rémiges, ainsi que le ventre, blancs; scapulaires, manteau et couvertures inférieures de la queue, couleur marron; les deux rectrices médianes grises, excepté la pointe.

Habite l'Asie orientale (Nilgheris).

5me GENRE. — PIAPIAC. *PTILOSTOMUS.* (Chenu et O. Des Murs, Swainson, 1837.)

Πτιλον, plume; στομα, bouche, bouche emplumée.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec développé, de la longueur de la tête, à arête élevée à la base et courbée jusqu'à la pointe, qui est très-faiblement échancrée, plus haut que large, quoique renflé.

Narines basales, latérales, arrondies, cachées dans les plumes du front.

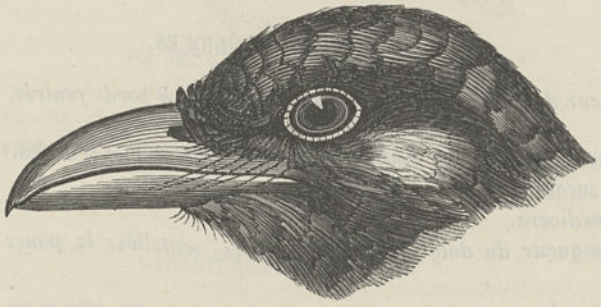


Fig. 112. — *Ptilostomus Senegalensis.*

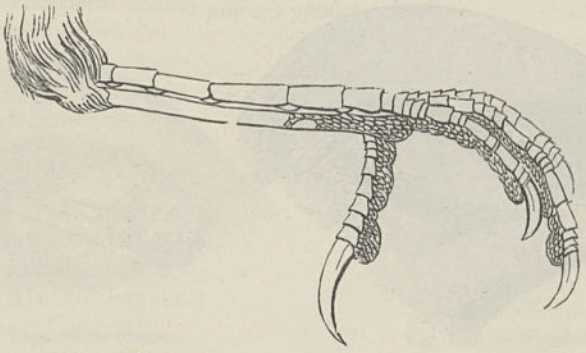


Fig. 113. — *Ptilostomus Senegalensis.*

Ailes allongées, subobtuses; *la troisième et la quatrième rémiges les plus longues.*

Queue longue, étagée, chaque rectrice terminée en pointe.

Tarses un peu plus longs que le doigt médian, fortement scutellés; doigts soudés à la base, le pouce allongé, robuste, ainsi que son ongle, qui est le plus grand de tous.

Nous donnons à ce genre, en français, le nom que Le Vaillant a imposé à l'espèce type, dont Linné faisait une Pie, ou pour mieux dire une espèce de son grand genre *Corvus*. Nous en donnons la figure. A cette espèce s'en est venue joindre une seconde, que Wagler a fait connaître sous le nom de *Poicilorhynchos*, et qu'il plaçait dans son genre *Cryptorhina*, synonyme du genre Témia. Toutes deux sont d'Afrique.

Le Piapac, d'après Le Vaillant, bâtirait, comme nos Pies, son nid au sommet des arbres les plus élevés, le fermant entièrement d'épines, et n'y laissant qu'un trou par où il pénètre dedans.

C'est tout ce que l'on sait des habitudes de ces deux espèces.

PIAPIAC A BEC JAUNE. *PTILOSTOMUS POICILORHYNCHOS*. (Wagler, Swainson.)

Entièrement noir, à reflets soyeux; bec jaune, à pointe noire.

Longueur totale, $0^m,44$.

Habite la Sénégambie.

DEUXIÈME FAMILLE. — PTILONORHYNCHYNÉS.

Cette famille, établie par Swainson comme une des sous-familles de ses *Sturnidæ*, forme un groupe assez naturel comme coupe géographique; car elle ne renferme que des Oiseaux appartenant à l'Asie, à la Malaisie ou à l'Australie. Ce sont tous Oiseaux à bec gros et court, à tarses plutôt trapus que longs, et à plumage généralement sericéeux.

Swainson, créateur de cette famille, qu'il plaçait dans ses *Sturnidæ* sous le nom de *Lamprotorninæ*, ne la formait que de deux genres :

1° *Ptilonorhynchus*, Kuhl,
2° *Lamprotornis*, Temminck.

M. Gray, sans la sortir des *Sturnidæ*, y a fait entrer les genres :

1° *Ptilonorhynchus;*
2° *Chlamidera*, Gould;
3° *Astrapia*, Vieillot;
4° *Juida*, Lesson;
5° *Calornis*, Gray;
6° *Sissirostrum*, De La Fresnaye;
7° *Aplonis*, Gould;
8° *Saraglossa*, Hodgson.

M. Ch. Bonaparte, les rangeant dans ses *Garrulidæ*, y comprend les genres :

1° *Chlamydera;*
2° *Ptilorhynchus;*
3° *Kitta*, Kuhl;
4° *Garrulax*, Lesson;
5° *Ianthocincla*, Gould;
6° *Trochalopteron*, Hodgson;
7° *Pterocyclus*, Gray;
8° *Cutia*, Hodgson;
9° *Malacocercus*, Swainson;
10° *Actinodura*, Gould;
11° *Oriolia*, Isid. Geoffroy Saint-Hilaire;
12° *Otagon*, Temminck;
13° *Keropia*, Gray.

Nous bornons cette famille aux genres suivants :

1° Ptilonorhynque (*Ptilonorhynchus*);
2° Pirolle (*Kitta*);
3° Garrulaxe (*Garrulax*);
4° Actinodure (*Actinodura*);
5° Turnagre (*Turnagra*).

1er GENRE. — PTILONORHYNQUE. *PTILONORHYNCHUS*. (Kuhl, 1820.)

Πτιλον, plume; ρυγχος, bec, bec emplumé.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec médiocre, à peine de la longueur de la tête, élevé à la base et incliné jusqu'à la pointe, qui est légèrement échancrée, plus haut que large, comprimé sur les côtés, à base le plus souvent emplumée jusqu'au delà des narines et presque à la moitié de la longueur du bec, rarement à base nue.

Narines basales, latérales, entièrement recouvertes par les plumes veloutées du front, parfois à découvert.

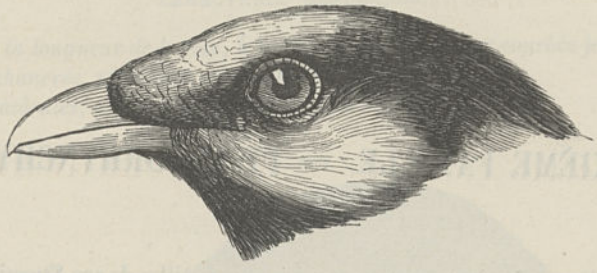


Fig. 114. — *Ptilonorhynchus holosericeus.*

Ailes longues et pointues, subaiguës; *la première rémige beaucoup plus courte que la seconde : celle-ci égale à la troisième et à la quatrième, les plus longues.*

Queue longue et légèrement arrondie.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, largement scutellés; doigts longs et robustes, les latéraux inégaux, le pouce et son ongle très-vigoureux.

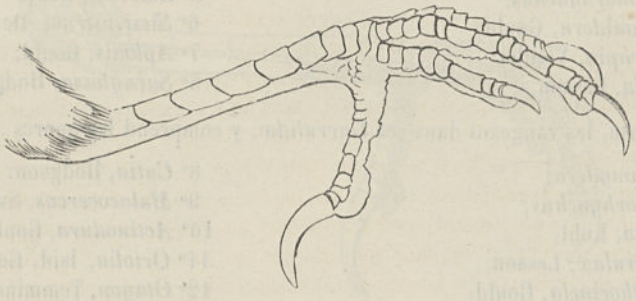


Fig. 115. — *Ptilonorhynchus holosericeus.*

Nous réunissons à ce genre le genre *Chlamidera* de M. Gould, conservé par MM. Gray et Bonaparte, le seul caractère différentiel de la base, ou tout à fait emplumée ou complétement nue du bec, ne nous paraissant pas devoir le céder à une similitude des plus entières dans les mœurs des Chlamydères et des Ptilonorhynques. Ces deux genres, ainsi réunis, ont pour synonymie le genre *Kitta*

de Lesson, et se trouvent renfermer cinq espèces exclusivement propres à l'Australie. Nous figurons le Ptilonorhynque de Smith.

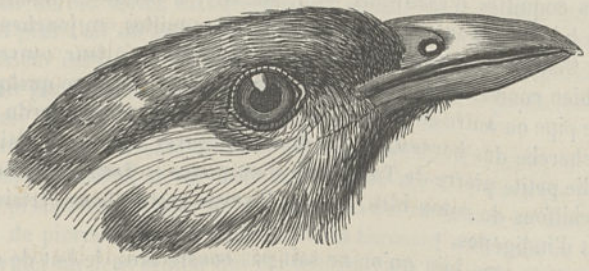


Fig. 116. — *Chlamydera maculata.*

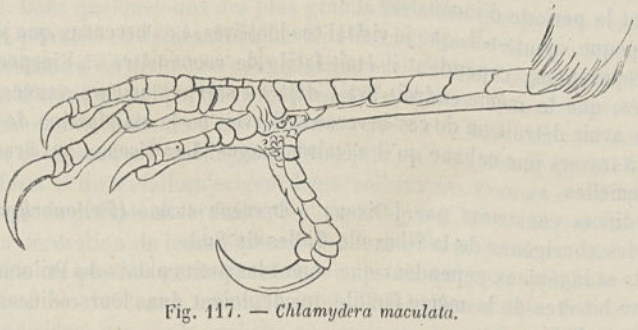


Fig. 117. — *Chlamydera maculata.*

Cet Oiseau, de même qu'un grand nombre des Oiseaux de l'Australie, fournit un exemple de construction des plus extraordinaires qu'on puisse imaginer en fait de nidification. On croirait lire un conte arabe lorsqu'on étudie les mœurs des architectes de ces élégants petits palais.

Les Oiseaux constructeurs de berceaux (*Bower-Birds*) de l'Australie montrent, dans l'érection et la décoration des édifices qu'ils bâtissent pour leur servir de lieux de réunion et d'amusement, un génie et un goût qui les rangent infiniment au-dessus de ceux de leur race que nous connaissons.

Leurs constructions et leurs collections (car ce sont d'ardents et infatigables amateurs de raretés) ont attiré l'attention des voyageurs, qui n'ont pas su à quelle cause attribuer les phénomènes qui se présentèrent quelquefois sur leur route. C'est au savant M. Gould que nous devons encore l'éclaircissement de ce mystère. Il a guetté les ouvriers dans leur œuvre, et il a obtenu deux berceaux complets, qu'avec sa libéralité ordinaire il a donnés, l'un au Musée national de Londres, l'autre au Musée de Leyde.

C'est au Musée de Sydney que M. Gould a pu observer la première fois un de ces singuliers édifices voûtés en forme de berceau, d'où l'Oiseau qui les fait a tiré son nom anglais. C'était un don de M. Charles Coxen, qui l'avait présenté comme l'œuvre de l'*Oiseau à berceau satiné*. L'opiniâtre M. Gould résolut alors de ne rien négliger pour étudier les mœurs de ce merveilleux animal; et, en visitant les cédrières des coteaux de Liverpool (Australie), il découvrit plusieurs berceaux de différentes grandeurs, situés la plupart à l'ombre des longues branches traînantes des arbres de la forêt. Mais laissons parler M. Gould :

« La base de l'édifice, dit-il, consiste en une large plate-forme un peu convexe, faite de bâtons solidement entrelacés. Au centre, s'élève le berceau, construit également en petites branches enlacées à celles de la plate-forme, mais plus flexibles. Ces baguettes, recourbées à leur extrémité, sont disposées de manière à se réunir en voûte, la charpente du berceau est placée de telle sorte, que les fourches présentées par les baguettes sont toutes tournées en dehors, de manière à n'opposer à l'in-

térieur aucune espèce d'obstacle au passage des Oiseaux. L'élégance de ce curieux berceau est encore rehaussée par des décorations qui en tapissent l'intérieur et l'entrée. L'Oiseau y entasse tous les objets de couleur éclatante qu'il peut ramasser, tels que les plumes bleues du Perroquet de Rosehill, des os blanchis, des coquilles d'Escargots, etc., etc. Il y a certaines plumes qui sont entrelacées dans la charpente du berceau; d'autres, avec les os et les coquilles, en jonchent les entrées. Le penchant naturel de ces Oiseaux à ramasser tout ce qu'ils trouvent à leur convenance et à l'emporter en s'envolant est si bien connu des naturels, que, quand il leur manque quelques petits objets, par exemple, un tuyau de pipe ou autre chose semblable qu'ils peuvent avoir perdu dans les broussailles, ils se mettent à la recherche des berceaux, sûrs de l'y retrouver. Moi-même j'ai rencontré, à l'entrée d'un berceau, une jolie petite pierre de Tomahawk d'un pouce et demi de hauteur, très-finement travaillée, mêlée à des chiffons de coton bleu, que les Oiseaux avaient bien certainement ramassée dans un ancien campement d'indigènes. »

M. Gould fait remarquer plus loin qu'on ne sait pas encore bien le but de ces curieux berceaux. Il affirme que les Oiseaux ne s'en servent pas comme de nids; il suppose plutôt qu'ils sont pour eux une espèce de lieu de rendez-vous où un grand nombre d'individus des deux sexes viennent jouer et s'accoupler pendant la période d'incubation.

« C'est à cette époque, ajoute-t-il, que je visitai ces localités. Les berceaux que je rencontrai avaient subi de récentes réparations; cependant il était facile de reconnaître, à l'inspection des objets qui y étaient accumulés, que le même endroit avait déjà dû servir plusieurs années. M. Charles Coxen m'a dit que, après avoir détruit un de ces berceaux, il avait eu la satisfaction de le voir reconstruire presque en entier à travers une cabane qu'il s'était ménagée. Les Oiseaux qui firent ce travail étaient, m'a-t-il dit, des femelles. »

Tels sont les édifices construits par l'Oiseau à berceau satiné (*Ptilonorhynchus holosericeus*, Kuhl), ou *Cowry* des aborigènes de la Nouvelle-Galles du Sud.

Quelque élégants et ingénieux cependant que soient les petits palais du Ptilonorhynque ou Satiné, il existe d'autres architectes de la même famille qui déploient dans leurs édifices une science et une habileté plus remarquables encore.

Le Ptilonorhynque ou Chlamydère tacheté (*Chlamydœra* [*Ptilonorhynchus*] *maculata*) habite l'intérieur des terres. M. Gould le suppose répandu sur toute la surface centrale du continent australien; mais les seuls endroits où il lui ait été possible de l'observer et d'où il se soit procuré les individus qu'il a étudiés sont les cantons immédiatement au nord de la Nouvelle-Galles du Sud. Pendant son voyage dans l'intérieur, le naturaliste remarqua surtout cet Oiseau à Brezi, sur la rivière Mokaï, et au nord des plaines de Liverpool. On le rencontrait aussi en grand nombre dans les plaines arides qui touchent au Namoï, et au milieu des buissons qui les coupent. Il a fallu à M. Gould toute la ténacité de son esprit observateur pour se rendre compte des mœurs de ce petit Oiseau, si timide et si effarouché, qu'il ne se laisse jamais approcher assez près pour qu'on puisse distinguer la couleur de son plumage. Sa voix perçante et gutturale trahit toujours sa retraite; mais, dès qu'on vient l'y déranger, il gagne le faîte des plus grands arbres, s'envole et disparaît.

C'est en montant une garde assidue auprès des lieux où ils viennent boire que M. Gould a pu s'en procurer quelques-uns. Un jour, après une longue sécheresse, M. Gould se fit conduire par un Australien vers un bassin creusé naturellement dans le roc, où, depuis plusieurs mois, l'eau des pluies avait été retenue. A ce réservoir, qui jamais peut-être auparavant n'avait rafraîchi un visage européen, une armée de Ptilonorhynques ou Chlamydères tachetés, de Perruches et de Philédons étaient venus se désaltérer. La présence de M. Gould parut d'abord éveiller les soupçons de la troupe, mais, comme il eut soin de se tenir couché par terre dans une complète immobilité, la soif l'emporta sur la terreur, et le voyageur eut la satisfaction de voir ces petits êtres venir tout près de lui prendre leur gorgée sans s'inquiéter davantage d'un énorme Serpent noir roulé autour d'un tronc d'arbre dont le pied baignait dans l'eau. M. Gould resta trois jours à ce poste intéressant. De toute la gent ailée qui se réunissait là, les Chlamydères tachetés étaient les plus nombreux et aussi les plus sauvages. Néanmoins, il put les contempler à son aise et admirer leurs splendides couleurs. Il estime que si les pluies avaient encore tardé, le peu d'eau qui restait dans la cavité du roc n'eût pas manqué d'être bientôt absorbé par les milliers d'Oiseaux qui venaient chaque jour y étancher leur soif.

M. Gould a découvert, dans son voyage d'exploration intérieure, plusieurs berceaux de cette der-

nière espèce de constructeurs. Le plus beau de ceux qu'il a rapportés en Angleterre est maintenant au Musée national. Il les a trouvés situés dans des endroits fort divers, tantôt dans les plaines envahies par l'*acacia pendula*, tantôt au milieu des buissons qui hérissent le versant des collines. D'après la description qu'il fait de ces sortes de berceaux, ils sont infiniment plus longs que ceux du Chlamydère satiné; ils ont plus l'air de tonnelles et forment souvent une avenue couverte longue de plus de trois pieds. L'extérieur est fait de baguettes artistement reliées avec de grandes herbes et courbées de manière à se réunir par le haut. Les décorations y sont semées à profusion et consistent surtout en coquillages bivalves, en carapaces d'Insectes, en petits os, etc.

« L'intelligence inventive et réfléchie de cette espèce, continue M. Gould, se manifeste dans l'édifice tout entier et dans sa décoration, surtout aussi dans la manière dont les pierres sont disposées dans la construction, probablement pour que les herbes qui en relient la charpente ne puissent se désunir. Ces rangées de pierres, partant de l'entrée du berceau, s'en vont en divergeant de chaque côté, de manière à former un petit sentier qui est le même aux deux bouts de la tonnelle. Au centre de l'avenue, à l'entrée du portique, s'élève une immense collection de matériaux de toute espèce servant à décorer la place : ce sont des coquillages, des plumes, des os, etc., arrangement qui se répète à l'autre porte. Dans quelques-uns des plus grands berceaux que j'ai vus, œuvre évidemment de plusieurs années, il y avait à chaque entrée plus d'un demi-boisseau de ces ornements. Dans quelques circonstances, j'ai rencontré de petits berceaux presque entièrement fabriqués d'herbage : j'ai cru voir là le commencement d'un nouveau lieu de rendez-vous. J'ai souvent trouvé de ces constructions à une distance considérable des rivières. Ce n'est cependant que sur le bord des courants que les petits architectes peuvent se procurer les coquillages et les petits cailloux ronds qu'ils emploient; jugez, par conséquent, des efforts et du travail qu'exigent leurs collections. Comme ces Oiseaux se nourrissent presque exclusivement de graines et de fruits, les coquillages et les os ne peuvent avoir été ramassés que pour servir à la décoration de leurs édifices; d'ailleurs, ils ne prennent que ceux que le soleil a parfaitement blanchis ou que les naturels ont fait cuire, et qui, par suite, sont devenus blancs. Je me suis convaincu que ces berceaux, comme ceux du Chlamydère satiné, forment le lieu de rendez-vous de plusieurs individus; car, de la cachette où j'étais en observation, j'ai tué deux mâles que j'avais vus auparavant passer sous les arceaux de la petite avenue. »

Il existe une troisième espèce de constructeurs, le Grand-Chlamydère, ou Chlamydère à nuque (Ptilonorhynque). Cet Oiseau est probablement l'architecte de ces berceaux que le capitaine Grey trouva dans ses excursions en Australie, et qui l'intéressèrent d'autant plus qu'il ignorait s'ils étaient l'œuvre d'un Oiseau ou d'un Quadrupède, dernière supposition vers laquelle il inclinait. Ils étaient faits d'herbes sèches et de branches plantées à une petite profondeur dans deux sillons parallèles creusés au travers d'un terrain sablonneux. Le haut de ces palissades se réunissait gracieusement en voûte. Ces petits édifices étaient toujours pleins de débris de coquillages de mer dont on voyait aussi des monceaux à chaque entrée de l'arcade. Dans un de ces berceaux, le plus avant dans les terres qu'ait rencontré le capitaine Gray, il y avait un tas de noyaux d'un fruit qui, évidemment, avait dû être transporté là. Jamais le capitaine ne vit d'animal dans l'intérieur ou aux abords de ces berceaux; seulement, de nombreuses déjections d'une petite espèce de Kanguroo, qui se trouvaient tout près, l'induisirent à supposer qu'ils pourraient bien être l'œuvre de quelque Quadrupède.

Voici donc un genre d'Oiseaux dont l'intelligence n'est pas bornée seulement aux fins ordinaires de l'existence, de la conservation personnelle et de la reproduction de l'espèce; mais qui s'élève jusqu'à chercher dans la vie les jouissances du luxe et des plaisirs. Leurs berceaux sont leurs salles de bal et de réunion; et nous nous trompons fort s'ils ne sont pas aussi quelque chose comme ces *boudoirs* où les amants s'entretiennent tout bas.

Le Jardin zoologique de Londres possède une paire de Ptilonorhynques ou Chlamydères satinés. Le mâle est d'une infatigable assiduité auprès de sa femelle, et, à ses galants efforts pour l'inviter à entrer sous le berceau, on serait tenté de croire que l'âme de quelque tendre Damon a, dans le cours de sa transmigration, trouvé un refuge dans ce petit corps emplumé. On le voit continuellement ramasser une plume aux couleurs éclatantes, et, la tenant dans son bec, voltiger autour de sa dame. Quand celle-ci a daigné remarquer la manœuvre, vite l'heureux amant va joindre son léger fardeau aux autres décorations du palais. Il n'est pas de prince enchanté qui joue mieux que lui le rôle d'amant soumis et respectueux. Pauvre Oiseau! que de tourments lui causent les Pierrots effrontés et insolents

du voisinage! Ce serait justice, en vérité, que de prendre des mesures de police sévères contre ces intrus sans vergogne. Il a les nerfs très-sensibles, le pauvre petit; et souvent, au moment où l'on s'y attend le moins, il tombe sur le dos et est saisi de convulsions épileptiformes; mais l'accès n'est pas long, et, dès que l'infortuné a recouvré ses sens, il se remet à travailler à son berceau. Quand il est parvenu à y faire entrer la femelle, sa joie paraît extrême. Le voilà aussitôt qui change la disposition d'une plume ou d'une coquille, dans l'espoir de rendre l'habitation plus de son goût; et puis il la regarde avec complaisance et paraît jouir de sa tenue modeste sous ce temple de l'amour... Mais je n'ai jamais pu découvrir que cet humble adorateur ait reçu la récompense de son amoureux dévouement. Il est vrai que, pour approfondir de pareils mystères, il faudrait posséder l'anneau merveilleux de ce roi d'Arabie, qui avait le don de comprendre le langage des Oiseaux.

A l'état de nature, les Chlamydères ou Ptilonorhynques satinés se réunissent en automne par petites troupes, surtout dans le voisinage des rivières. Le mâle a un cri clair et perçant, et souvent mâles et femelles poussent ensemble une note rude et gutturale qui paraît exprimer la surprise et le mécontentement. (*Rev. Brit.*, 1851. Extr. de *Fraser's-Magazine.*)

D'après J. Verreaux, ces Oiseaux se nourrissent de graines et de baies qu'ils cherchent sur les arbres. Le cri du Ptilonorhynque de Smith ressemble à celui d'un Chat, ce qui paraît motiver le nom de *Cat-Bird* que lui donnent les colons; mais ce n'est guère que le soir et le matin qu'il le fait entendre et qu'ils se le renvoient les uns aux autres. Il est excessivement rare d'en voir plus d'un à la fois. Il est d'un naturel méfiant et se tient le plus ordinairement sur les arbres élevés de vingt-cinq à trente pieds; où il déploie une activité remarquable. C'est sur le sommet d'un arbre, entre la fourche d'une branche, qu'il construit son nid, qui est composé de débris de branches et de petites bûchettes : ce nid est d'environ huit à dix pouces de diamètre et assez profond. Il est plus commun de rencontrer cet Oiseau dans les bois qui bordent les rivières que dans ceux qui en sont éloignés. C'est en janvier qu'a lieu la ponte. Sa chair est estimée, et, comme elle est généralement grasse, les habitants lui font la chasse pour la manger. Les deux sexes couvent alternativement et prennent également soin de leurs petits. (*Zool. tasm. et austr.*, mss.)

PTILONORHYNQUE TACHETÉ. *PTILONORHYNCHUS MACULATUS.* (Gould.)

Le Ptilonorhynque ou Chlamydère tacheté possède un remarquabel plumage. Le sommet de la tête est d'une couleur brune magnifique qui descend latéralement et se réunit sous le gosier; ces plumes sont chacune bordées d'une étroite frange noire, et, sur le crâne, elles se terminent par une pointe gris argenté. Sur la partie supérieure du cou descend une large bande œillet rose clair, dont les longues plumes forment comme une sorte de crête occipitale. Les ailes, le dos et la queue sont brun foncé, et les plumes du dos et du croupion, les scapulaires et les secondaires, se terminent toutes par une tache jaune-chamois très-foncé. Les grandes plumes des ailes sont légèrement teintées de blanc par le bout, et celles de la queue ont l'extrémité chamois clair. Le dessous du corps est d'un blanc grisâtre. Les plumes des flancs sont zébrées de lignes brunes transversales dont la teinte se fond en mourant. Le bec et les pattes sont brun sombre. Le coin du bec est nu; c'est une peau épaisse, proéminente et rose. Les iris sont brun foncé.

Le ton rosé du jabot n'appartient qu'aux adultes des deux sexes; les petits de l'année ne l'ont pas.

2me GENRE. — PIROLLE. *KITTA.* (Kuhl, 1820.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, fort, large, élevé à son sommet et incliné jusqu'à la pointe, qui est échrancrée, plus haut que large et comprimé, avec quelques soies à la base.

Narines basales, latérales, arrondies, et en grande partie recouvertes par les plumes du front.

Ailes médiocres et arrondies, surobtuses; *les quatre premières rémiges étagées, la cinquième et la sixième plus longues.*

Queue plus ou moins allongée et étagée.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts longs, forts, recouverts de squamelles rugueuses; ongles longs, vigoureux et courbés.

Fig. 118. — *Kitta sinensis.*

Ce genre, synonyme des genres ***Ptilonorhynchus*** et ***Corapica*** de Lesson; ***Chlorosoma***, Swainson, et ***Cissa***, Boié et Gray, renferme cinq espèces propres à l'Asie méridionale et à l'Océanie, dont Lesson, imité un moment par M. Ch. Bonaparte, faisait des Rolliers, que M. Gray place dans ses ***Garrulidæ***, et que nous laissons dans les ***Ptilonorhynchinæ***, où, mieux inspiré, les a replacés M. Ch. Bonaparte. Nous figurons le Pirolle chasseur.

Il suffit, en effet, d'examiner le sternum d'une des espèces les plus typiques, celui du Pirolle thalassin, par exemple, pour voir que cet Oiseau ne peut avoir aucun rapport avec les Rolliers.

Fig. 119. — Pirolle. (*Kitta.*)

Ainsi, ce sternum est court et étroit, plutôt de la longueur exactement des clavicules, qui sont assez fortes; la crête sternale est très-peu courbée, et son élévation est de moitié de la largeur des côtés du sternum; la fourchette est faible et filiforme, soudée à son sommet à celui de la crête sternale; une apophyse étroite et allongée en pointe, mais n'atteignant pas la base du sternum, se voit à chacun de ses côtés, et l'échancrure forme un Λ renversé; enfin cinq côtes, partant toutes du côté supérieur du sternum, servent de point d'appui aux clavicules.

On ne connaît rien de leurs mœurs.

PIROLLE ORNÉ. *KITTA ORNATA.* (Lichtenstein, Ch. Bonaparte.)

Plumage bleu; huppe de la tête, cou et bord externe des rémiges, couleur cannelle; rectrices bleues dans leur milieu, marquées de noir, et blanches à la pointe; bec rouge orangé.

Habite l'Asie méridionale (l'île de Ceylan).

3me GENRE. — GARRULAXE. *GARRULAX.* (Lesson, 1831.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, robuste, triangulaire à la base, mince et comprimé sur les côtés, convexe, légèrement recourbé, à arête vive, à pointe recourbée et échancrée, à bords légèrement arqués et lisses, à commissure ample, fendue jusque sous les yeux, à angle rebordé; mandibule inférieure droite, peu haute, à pointe aiguë et canaliculée, légèrement convexe en dessous, à intervalle des branches membraneux et nu en devant; des soies roides, en petit nombre, à la commissure.

Narines percées dans une fosse nasale très-profonde, étendue jusqu'au milieu du bec, couvertes d'une membrane dans leur partie inférieure, et presque entièrement cachées par les plumes petites et veloutées du front.

Fig. 120 — *Garrulax ocellatus.*

Fig. 121. — *Garrulax ocellatus.*

Ailes dépassant un peu le croupion, médiocres, concaves, subobtuses, *à première rémige très-courte, les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue allongée, égale, ou plus ou moins étagée.

Tarses plus longs que le doigt médian, robustes, forts, à scutelles épaisses; doigts antérieurs

forts, le pouce beaucoup plus robuste, tous munis d'ongles solides, recourbés, comprimés sur les côtés, plans en dessous. (LESSON.)

Fig. 122. — *Garrulax* (*Pterocyclus*) *erythrocephalus.*

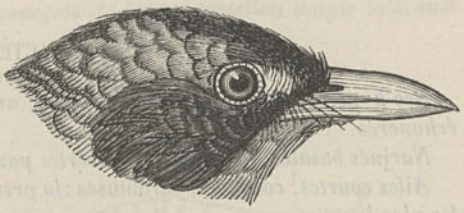


Fig. 123. — *Garrulax* (*Trocalopteron*) *rufigulare.*

Plumes occipitales souvent allongées et érectiles.

Ce genre, très-distinct des Geais et surtout des Merles, avec lesquels on a voulu associer les espèces qui le composent et qui vivent dans l'Inde et l'Océanie, a été rangé par M. Gray dans ses *Timalinæ*, sous-famille de ses *Turdidæ*. C'est avec plus de raison que M. Ch. Bonaparte, dont nous partageons la manière de voir à cet égard, met ses *Garrulax* au rang que nous leur conservons. Cependant, nous n'en distinguons pas les genres *Ianthocincla*, non plus que les genres *Trocalopteron*, *Pterocyclus* et *Malacocercus*, que nous considérons comme synonymes. Le genre *Garrulax* ainsi constitué se compose aujourd'hui de dix-sept espèces, confondues tantôt avec les Geais, tantôt avec les Pies-Grièches, tantôt enfin avec les Merles, les Timalies et les Cinclosomes. Nous figurons le Garrulaxe ocellé.

Ce sont tous Oiseaux habitant les parties montagneuses de l'Inde et de la Chine, et cherchant dans les jougles et les ravins, en troupes parfois assez nombreuses, les Insectes et les baies dont ils se nourrissent.

Fig. 124. — Garrulaxe ocellé.

GARRULAXE A GORGE BLANCHE. *GARRULAX ALBIGULARIS.* (Gould, Blyth.)

D'un roux olivâtre; front roussâtre; gorge blanche; abdomen passant à la couleur rouille jaunâtre; rectrices latérales terminées de blanc.

Habite l'Himalaya.

FACULTÉ DES SCIENCES DE LILLE

4me GENRE. — ACTINODURE. *ACTINODURA*. (Gould, 1836.)

Ακτιν, ακτινος, rayon; ουρα, queue.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peine de la longueur de la tête, aussi haut que large, incliné jusqu'à la pointe, qui est échancrée.

Narines basales, linéaires, recouvertes par un grand opercule membraneux.

Ailes courtes, concaves, surobtuses : *la première rémige très-courte, la quatrième et la cinquième les plus longues.*

Queue allongée, étagée.

Tarses forts, de la longueur du doigt médian; le pouce vigoureux et très-long, ainsi que son ongle, qui est le plus fort.

Fig. 125. — *Actinodura Nipalensis.*

Fig. 126. — *Actinodura Nipalensis.*

Ce genre, synonyme des genres *Leiocincla*, Blyth, et *Ixops*, Hodgson, ne repose que sur deux espèces de l'Asie centrale, à plumage mou et décomposé, à plumes occipitales allongées et érectiles.

ACTINODURE D'ÉGERTON. *ACTINODURA EGERTONI*. (Gould.)

Tête huppée; en dessus, d'un brun roux brillant, teinté d'olivâtre; en dessous, d'un roux brun pâle; plumes occipitales et joues brun cendré; rémiges rousses à la base, fasciées de noir et de jaune au poignet de l'aile; les secondaires fasciées de brun et de noir; rectrices d'un brun roux obscur, marquées de raies transversales plus pâles, et blanches à la pointe.

Longueur totale, $0^m,23$.

Habite le Népaul.

5me GENRE. — TURNAGRE. *TURNAGRA*. (Lesson, 1837.)

Par contraction, de *turdus*, Merle, et *tanagra*, Tangara.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, aussi haut que large, épais et élevé à la base, à sommet courbé jusqu'à la pointe, qui est échancrée.

DE LILLE SCIENCES LILLE

Narines basales, à ouverture antérieure arrondie, dans le reste cachées par les soies et les plumes de la base du bec.

Ailes médiocres et arrondies, surobtuses; *les cinquième et sixième rémiges les plus longues.*

Queue longue, large et arrondie.

Tarses trapus, de la longueur du doigt médian, couverts de larges scutelles; doigts latéraux courts, le pouce et son ongle longs et vigoureux.

Fig. 127. — *Turnagra crassirostris.*

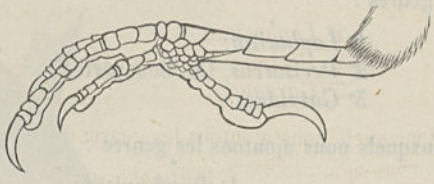


Fig. 128. — *Turnagra crassirostris.*

Ce genre, synonyme des genres *Keropia*, Gray et *Otagon*, Temminck, ne renferme que deux espèces de l'Océanie et de l'Asie centrale. Nous figurons le Turnagre strié.

TURNAGRE STRIÉ. *TURNAGRA STRIATA.* (Vigors, Gray.)

En entier brun clair, plus pâle en dessous; chaque plume striée de blanc dans son milieu; huppe occipitale, rémiges et rectrices également brunes.

Habite le Darjiling (Asie centrale).

TROISIÈME FAMILLE. — GARRULINÉS.

Cette famille a été créée par Swainson pour toutes les espèces du grand genre linnéen *Corvus*, se rapprochant le plus de notre Geai commun d'Europe; il n'y faisait en conséquence entrer que les trois genres suivants :

1° *Garrulus*, Brisson;
2° *Cyanurus*, Swainson;
3° *Dysornithia*, Swainson.

M. Gray y a rajouté les genres :

1° *Lophocitta*, Gray;
2° *Cyanocorax*, Boié;
3° *Ptilorhinus*, Ruppell;
4° *Cissa;*

son genre *Perisoreus* ne faisant qu'un avec le troisième genre de Swainson.

Enfin, M. Ch. Bonaparte, étendant ce cadre davantage, a compris dans ses *Garrulinæ*, outre les cinq genres qui précèdent, les *Cissa* étant renvoyés aux Ptilonorhynchinés, ceux-ci :

1° *Cyanogarrulus*, Ch. Bonaparte;
2° *Cyanocitta*, Ch. Bonaparte;
3° *Urolenca*, Ch. Bonaparte;
4° *Xanthoura*, Ch. Bonaparte;
5° *Cissilopha*, Ch. Bonaparte;
6° *Biophorus*, Schlegel;
7° *Calocitta*, Ch. Bonaparte;
8° *Cyanopica*, Ch. Bonaparte;
9° *Streptocitta*, Ch. Bonaparte;
10° *Pica*, Brisson;
11° *Gazzola*, Ch. Bonaparte.

Nous préférons à cette infinie subdivision le travail plus simple de M. Gray, dont nous conservons les genres :

1° *Lophocitta;*
2° *Perisoreus*, Ch. Bonaparte;
3° *Garrulus;*
4° *Cyanocorax;*
5° *Psilorhinus;*

et auxquels nous ajoutons les genres :

1° *Biophorus;*
2° *Pica;*
3° *Gazzola;*

au total huit genres.

Tous les Oiseaux de cette famille se distinguent par un bec médiocre, rarement de la longueur de la tête, presque toujours plus court; par des narines entièrement cachées sous les plumes ou les poils du front, rabattus et couchés à plat à la base du bec; enfin, par des ailes obtuses, et par une queue le plus ordinairement allongée et étagée.

1er GENRE. — LONGUP. *LOPHOCITTA*. (Chenu et O. Des Murs, G. R. Gray, 1840.)

Λοφος, crête, huppe; κιττα, Pie.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peine de la longueur de la tête, élevé à la base, comprimé et arqué jusqu'à la pointe, qui est légèrement crochue et échancrée; ouverture mandibulaire garnie de longues soies détachées, dirigées en avant.

Narines basales, latérales, en grande partie cachées par les petites plumes du front.

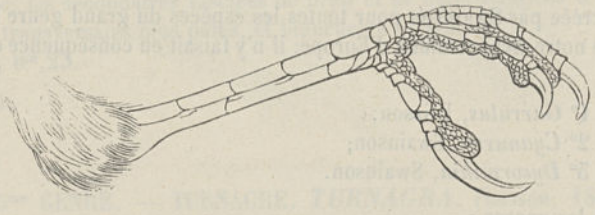


Fig. 129. — *Lophocitta galericulata*

Ailes médiocres, arrondies, surobtuses; *les cinquième, sixième et septième rémiges presque égales, les plus longues.*

Queue arrondie.

Tarses robustes, trapus, de la longueur du doigt médian, fortement scutellés; le pouce et son ongle très-allongés; ongles forts, peu crochus.

Fig. 130. — Geai longup.

Ce genre a été créé, en 1837, par Swainson, sous le nom de *Platylophus*, qui a dû faire place, comme précédemment employé, à celui de M. Gray. Il n'a reposé jusqu'à ces derniers temps que sur une espèce unique, le Geai longup de Le Vaillant, que nous figurons, et dont on a fait, tantôt un Geai, tantôt une Pie, une Pie-Grièche, un Vanga, et enfin un Corbeau. Cabanis en a fait connaître une seconde espèce, et M. Ch. Bonaparte, d'après Muller, en compte une troisième sous le nom de *L. histrionica*.

Toutes sont de la Malaisie; on en ignore les mœurs.

LONGUP A CASQUE. *LOPHOCITTA GALERICULATA*. (Cuvier, Gray.)

Entièrement noir, à l'exception d'un large collier blanc.

Habite Java.

2me GENRE. — MÉSANGEAI. *PERISOREUS*. (Lesson, Ch. Bonaparte, 1831.)

Περισωρευω, j'accumule, je fais provision.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec beaucoup plus court que la tête, conique, large à la base, comprimé sur les côtés, à pointe très-légèrement arquée et échancrée; poils de la base supérieure du bec couchés à plat et le long de la mandibule dans la moitié de sa longueur.

Narines cachées sous les plumes et les poils de la base du bec.

Ailes médiocres, arrondies, surobtuses; *les quatrième, cinquième et sixième rémiges les plus longues.*

Queue médiocre, étagée.

Tarses trapus, de la longueur du doigt médian; le doigt interne très-court; pouce allongé, son ongle peu courbé.

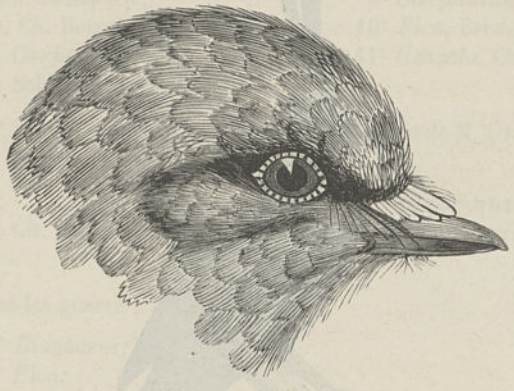


Fig. 131. — *Perisoreus infaustus.*

Plumes du dos très-molles et très-allongées.

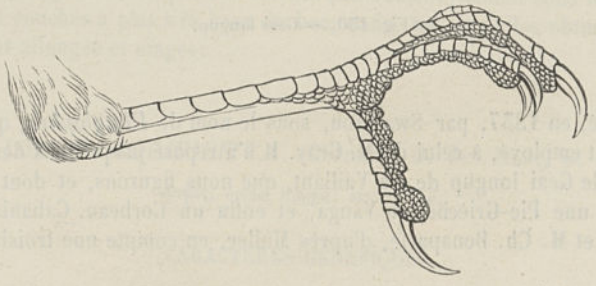


Fig. 132. — *Perisoreus infaustus.*

Ce genre, synonyme du genre *Dysornithia*, Swainson, ne renferme que trois espèces, dont une encore douteuse, de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique septentrionale, que l'on a pendant longtemps laissées dans le genre Geai (*Garrulus*). Nous figurons le Mésangeai de Sibérie, ou Imitateur.

Ces Oiseaux forment un petit groupe qui comprend les Geais de Sibérie et du Canada, de même qu'une troisième espèce, entièrement cendrée, qui vit dans la zone arctique de l'Amérique. Ils ont plus d'un point de contact avec les Mésanges par leur bec régulièrement conique, entier à la pointe, qui est amincie et aiguë, et par quelques-unes de leurs habitudes. (Lesson, *Compléments de Buffon.*)

La plupart nichent dans les pins et les sapins, mais on ignore les détails de leurs mœurs.

MÉSANGEAI DE SIBÉRIE ou IMITATEUR. *PERISOREUS INFAUSTUS.* (Linné, Ch. Bonaparte.)

Dessus de la tête, joues, haut de la nuque, d'un brun noirâtre; bas de la nuque, dos et scapulaires, d'un cendré très-légèrement nuancé de grisâtre et de roussâtre vers les parties postérieures; croupion d'un roussâtre plus prononcé; sous-caudales d'un roux vif, parties inférieures d'un cendré grisâtre au cou, à la poitrine, prenant une teinte rousse à l'abdomen et sur les flancs; sous-caudales rousses;

ailes d'un cendré à reflets, avec les petites couvertures d'un roux rouge, et les barbes internes des rémiges brunes; rectrices d'un beau roux, avec une légère nuance cendrée sur les barbes externes, vers leur extrémité, excepté les deux médianes, qui sont d'un cendré à reflets; bec, pieds et iris, bruns.

Longueur totale, 0m,30.

Se trouve en Norwége, en Suède, en Laponie et en Sibérie. (Degland.)

Pond, selon Temminck, cinq ou six œufs d'un gris bleuâtre, avec des taches plus foncées.

3me GENRE. — GEAI. *GARRULUS*. (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, épais, droit, comprimé, à bords tranchants, courbé brusquement et légèrement denté à sa pointe.

Narines ovalaires et cachées par des plumes sétacées.

Ailes médiocres, arrondies, surobtuses, *à penne bâtarde allongée et arrondie, les quatrième, cinquième et sixième rémiges les plus longues.*

Queue carrée ou légèrement arrondie.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian; ongles peu courbés, celui du pouce et ce doigt lui-même allongés.

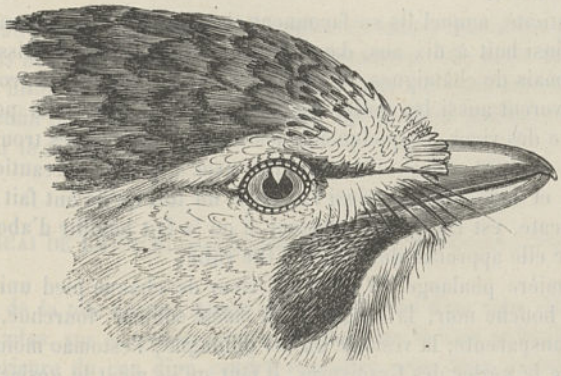


Fig. 133. — *Garrulus atricapillus.*

Plumes de la tête généralement allongées et pouvant se relever à la volonté de l'Oiseau.

Huit espèces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Nous figurons le Geai ordinaire.

Les Geais sont fort pétulants de leur nature; ils ont les sensations vives, les mouvements brusques, et, dans leurs fréquents accès de colère, ils s'emportent et oublient le soin de leur propre conservation, au point de se prendre quelquefois la tête entre deux branches, et ils meurent ainsi suspendus en l'air. Leur agitation perpétuelle prend encore un nouveau degré de violence lorsqu'ils se sentent gênés; et c'est la raison pourquoi ils deviennent tout à fait méconnaissables en cage, ne pouvant y conserver la beauté de leurs plumes, qui sont bientôt cassées, usées, déchirées par un frottement continuel.

Leur cri ordinaire est très-désagréable, et ils le font entendre souvent; ils ont aussi de la disposition à contrefaire celui de plusieurs Oiseaux qui ne chantent pas mieux, tels que la Cresserelle, le Chat-Huant, etc. S'ils aperçoivent dans le bois un Renard ou quelque autre animal de rapine, ils

jettent un certain cri très-perçant, comme pour s'appeler les uns les autres; et on les voit en peu de temps rassemblés en force, et se croyant en état d'en imposer par le nombre ou du moins par le bruit. Cet instinct qu'ont les Geais de se rappeler, de se réunir à la voix de l'un d'eux, et leur violente antipathie contre la Chouette, offrent plus d'un moyen pour les attirer dans les piéges, et il ne se passe guère de pipée sans qu'on n'en prenne plusieurs; car, étant plus pétulants que la Pie, il s'en faut bien qu'ils soient aussi défiants et aussi rusés. Ils n'ont pas non plus le cri naturel si varié, quoiqu'ils paraissent n'avoir pas moins de flexibilité dans le gosier, ni moins de disposition à imiter tous les sons, tous les bruits, tous les cris d'animaux qu'ils entendent habituellement, et même la parole humaine. Le mot *richard* est celui, dit-on, qu'ils articulent le plus facilement. Ils ont aussi, comme la Pie et toute la famille des Choucas, des Corneilles et des Corbeaux, l'habitude d'enfouir leurs provisions superflues, et celle de dérober tout ce qu'ils peuvent emporter; mais ils ne se souviennent pas toujours de l'endroit où ils ont enterré leur trésor; ou bien, selon l'instinct commun à tous les avares, ils sentent plus la crainte de le diminuer que le désir d'en faire usage, en sorte que, au printemps suivant, les glands et les noisettes qu'ils avaient cachés, et peut-être oubliés, venant à germer en terre, et à pousser des feuilles au dehors, décèlent ces amas inutiles, et les indiquent, quoique un peu tard, à qui en saura mieux jouir.

Les Geais nichent dans les bois, et loin des lieux habités, préférant les chênes les plus touffus, et ceux dont le tronc est entouré de lierre; mais ils ne construisent pas leurs nids avec autant de précaution que la Pie. On m'en a apporté plusieurs dans le mois de mai; ce sont des demi-sphères creuses, formées de petites racines entrelacées, ouvertes par-dessus, sans matelas en dedans, sans défense au dehors; j'y ai toujours trouvé quatre ou cinq œufs; d'autres disent y en avoir trouvé cinq ou six...

Les petits (en Europe) subissent leur première mue dès le mois de juillet; ils suivent leurs père et mère jusqu'au printemps de l'année suivante, temps où ils les quittent pour se réunir deux à deux, et former de nouvelles familles...

Dans l'état de domesticité, auquel ils se façonnent aisément, ils s'accoutument à toutes sortes de nourritures, et vivent ainsi huit à dix ans; dans l'état sauvage, ils se nourrissent non-seulement de glands et de noisettes, mais de châtaignes, de pois, de fèves, de sorbes, de groseilles, de cerises, de framboises, etc. Ils dévorent aussi les petits des autres Oiseaux quand ils peuvent les surprendre dans le nid en l'absence des vieux, et quelquefois les vieux, lorsqu'ils les trouvent pris au lacet, et, dans cette circonstance, ils vont, suivant leur coutume, avec si peu de précaution, qu'ils se prennent quelquefois eux-mêmes, et dédommagent ainsi l'oiseleur du tort qu'ils ont fait à sa chasse; car leur chair, quoique peu délicate, est mangeable, surtout si on la fait bouillir d'abord, et enfin rôtir; on dit que de cette manière elle approche de celle de l'Oie rôtie.

Les Geais ont la première phalange du doigt extérieur de chaque pied unie à celle du doigt du milieu; le dedans de la bouche noir; la langue de la même couleur, fourchue, mince, comme membraneuse, et presque transparente; la vésicule du fiel oblongue; l'estomac moins épais, et revêtu de muscles moins forts que le gésier des Granivores. Il faut qu'ils aient le gosier fort large, s'ils avalent, comme on dit, des glands, des noisettes et même des châtaignes tout entières, à la manière des Ramiers (1) : cependant je suis sûr qu'ils n'avalent jamais les calices d'œillets tout entiers, quoiqu'ils soient très-friands de la graine qu'ils renferment. Je me suis amusé quelquefois à considérer leur manége : si on leur donne un œillet, ils le prennent brusquement; si on leur en donne un second, ils le prennent de même, et ils en prennent ainsi tout autant que leur bec en peut contenir et même davantage; car il arrive souvent qu'en happant les nouveaux ils laissent tomber les premiers, qu'ils sauront bien retrouver. Lorsqu'ils veulent commencer à manger, ils posent tous les autres œillets, et n'en gardent qu'un seul dans leur bec; s'ils ne le tiennent pas d'une manière avantageuse, ils savent fort bien le poser pour le reprendre mieux; ensuite ils le saisissent sous le pied droit, et à coups de bec ils emportent en détail d'abord les pétales de la fleur, puis l'enveloppe du calice, ayant toujours l'œil au guet, et regardant de tous côtés; enfin, lorsque la graine est à découvert, ils la mangent avidement, et se mettent tout de suite à éplucher un second œillet. (Guéneau De Montbeillard.)

(1) Peut-être sont-ils munis d'une poche ou cavité buccale semblable à celle que l'on vient de découvrir chez le Casse-Noix, qui a les mêmes habitudes.

Malgré sa grande facilité pour apprendre à parler, le Geai ne répète en général que de simples mots; mais il rend assez bien de petits airs de trompette, et d'autres mélodies courtes. (Bechstein.)

Il existe dans l'espèce du Geai glandivore une variété très-connue qui est blanche; elle a la marque bleue aux ailes, et ne diffère du Geai ordinaire que par la blancheur presque universelle de son plumage, laquelle s'étend jusqu'au bec et aux ongles, et par ses yeux rouges, tels qu'en ont tant d'autres animaux blancs. Au reste, il ne faut pas croire que la blancheur de son plumage soit bien pure; elle est souvent altérée par une teinte jaunâtre plus ou moins foncée. Dans un individu que j'ai observé, les couvertures qui bordent les ailes pliées étaient ce qu'il y avait de plus blanc. (Guénéau De Montbeillard.)

GEAI ORDINAIRE ou GLANDIVORE. *GARRULUS GLANDARIUS.* (Linné, Brisson.)

Plumes longues du front et du vertex d'un blanc gris tirant sur le bleuâtre, et tachetées longitudinalement de noir au centre; dessus et côtés du cou, parties supérieures et inférieures du corps, d'un gris vineux, un peu plus clair au milieu de l'abdomen; sus et sous-caudales d'un blanc pur; gorge et une partie de la face antérieure du cou d'un gris blanc; couvertures des ailes rayées transversalement de bleu clair, de bleu plus foncé et de noir; grandes rémiges bordées de blanc en dehors; rémiges secondaires blanches et noires, quelques-unes variées de bleuâtre et de marron; queue cendrée à sa base et noire dans le reste de son étendue; bec de cette dernière couleur; pieds d'un brun livide; iris bleuâtre. (Degland.)

Longueur totale, $0^m,35$ environ.

Habite l'Europe septentrionale, occidentale et méridionale, depuis l'Espagne jusqu'en Grèce. Il est commun et sédentaire en France.

Œufs d'un gris olivâtre pâle, avec un grand nombre de taches roussâtres peu foncées et presque confondues vers le gros bout. La teinte du fond varie beaucoup; elle passe par des nuances insensibles au gris foncé, au brun, au vert, au bleu clair et au roux vif; dans certaine variété, l'œuf est entièrement unicolore; enfin on remarque fréquemment une ou deux petites raies d'un brun foncé en forme de marbrure sur le sommet de l'œuf.

GEAI DE KRYNICKI. *GARRULUS KRYNICKII.* (Kaleniczenko, 1839.)

Plumes du sommet de la tête noires; dessus et côtés du cou d'un roux vif; parties supérieures et inférieures du corps, ailes, sus et sous-caudales comme dans le Geai ordinaire; joues, gorge et une partie de la face antérieure du cou d'un cendré roussâtre, avec deux grandes moustaches noires; queue noire, avec quelques bandes transversales cendré bleuâtre à la base des deux pennes médianes; bec presque aussi gros que celui du Geai ordinaire; pattes brunâtres. (Degland.)

Longueur totale, $0^m,33$ à $0^m,34$.

Habite l'extrémité orientale de l'Europe, le Caucase, la Crimée, et l'Asie occidentale.

4me GENRE. — CYANOCORAX. *CYANOCORAX.* (Boié, 1826.)

Κυανεος, bleu; κοραξ, Corbeau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu moins long que la tête, peu élevé à la base, comprimé sur les côtés, courbé jusqu'à la pointe, qui est légèrement échancrée, quelques poils à la commissure; plumes sétiformes couvrant la mandibule supérieure dans un grand tiers de sa longueur à partir de la base.

Narines basales, latérales, entièrement cachées par les plumes du front couchées à plat et dirigées en avant.

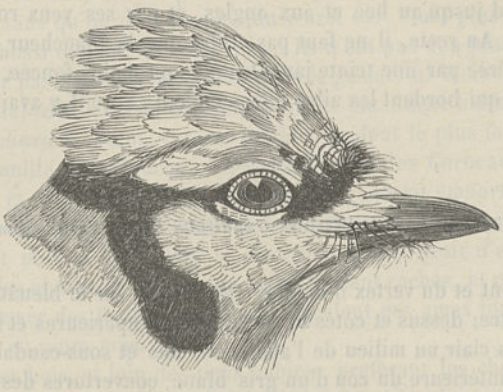


Fig. 134 — *Cyanocorax cristatus.*

Ailes arrondies, surobtuses; *les quatrième, cinquième et sixième rémiges les plus longues.*

Queue allongée et arrondie.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, fortement scutellés; les doigts latéraux égaux; le pouce long et vigoureux; ongles longs et assez courbés.

Fig. 135. — *Cyanocorax cristatus.*

Ce genre, considérablement fractionné par M. Ch. Bonaparte, quoique créé scientifiquement par Boié, en 1826, avait été déjà indiqué longtemps avant lui par M. Le Vaillant, qui proposait de diviser les Geais en deux genres, dont le premier renfermerait les espèces propres à l'ancien continent, qui ont les tarses courts, et le second celles du nouveau continent, dont les tarses sont plus allongés; or ces dernières, alors très-peu nombreuses, sont celles que Boié a comprises et que nous comprenons comme lui sous le nom de *Cyanocorax*. Il renferme les genres *Cyanogarrulus*, *Cyanocitta*, *Urolenca*, *Xanthoura* et *Cissilopha* de cet auteur et est synonyme des genres *Cyanocitta*, Strickland, et *Cyanurus*, Swainson. Il se compose de vingt-huit espèces appartenant aux deux Amériques. Nous figurons le *Cyanocorax armillatus*.

Les Cyanocorax, que les Espagnols des colonies américaines nomment *Pies*, et les Guaranis du Paraguay *Acahés*, sont des Oiseaux qui se tiennent dans les bois, en réunion de famille ou par paires, et jamais en troupes nombreuses. Leur démarche est vive et sautillante; ils ne cessent de voleter en tous sens, de branche en branche, avec assez d'agilité, en faisant fréquemment entendre leur cri; mais ils ne se montrent jamais à la cime des arbres, ni sur ceux qui sont morts ou effeuillés. Ils vont

aussi à terre chercher les petites graines, les Insectes et quelquefois des fruits; quand ils voient un Oiseau de proie diurne ou nocturne, ils se rappellent, se rassemblent et sautillent autour de l'animal carnassier, qu'ils inquiètent par leurs cris continuels.

Ces Oiseaux sont assez forts et vigoureux, méchants, un peu cruels, curieux, peu farouches, sans défiance, inconstants, actifs, pétulants, paisibles, et, lorsqu'on les prend, ils donnent de violents coups de bec.

Leur envergure est plus grande que celle des Toucans. Cependant leur vol, qui n'est pas aussi élevé ni aussi soutenu que celui des Toucans, est bas, horizontal et en ligne droite; ils battent des ailes par intervalles et ils les plient un peu avant que de se poser. Ils relèvent leur queue lorsqu'ils sont à terre.

Ils font leurs nids avec de petites bûchettes et de petites racines, sans les garnir intérieurement d'aucune matière douce... Quant à la nourriture de ces Oiseaux, il paraît qu'elle se compose d'une infinité de choses, et, s'ils ne se soucient pas d'oranges, ils aiment beaucoup les raisins. Ils préfèrent la graisse à la viande; ils épient les Poules qui pondent aux environs des habitations champêtres pour manger leurs œufs, qui sont leur aliment de choix et qu'ils percent et vident avec adresse sans en rien perdre.

Fig. 136. — *Cyanocorax armillatus.*

Deux espèces du Paraguay pondent dans l'état de captivité; elles n'y boivent jamais et y mangent de toutes sortes de viandes et de maïs; si quelque Poussin s'écarte de sa mère, elles se jettent dessus, lui percent le crâne et lui dévorent la cervelle. Elles portent aussi le ravage dans les nids des autres Oiseaux qui ne peuvent défendre leurs petits; ce ne sont pas moins, de même que les autres espèces, des Oiseaux poltrons, mais querelleurs. Ils n'avalent point de morceaux entiers; ils pressent avec leurs pieds la viande contre quelque bois, et ils la déchirent en la tirant de force avec leur bec; c'est de la même manière qu'ils ouvrent les grains de maïs dont ils placent le germe en dessus, et qu'ils ouvrent en deux à coups de bec comme avec un instrument tranchant. Ils divisent de même les chardons, qu'ils préfèrent quelquefois à toute autre chose. Ils sautent et rôdent dans la maison; ils grimpent partout, et ils dorment perchés sur le dossier d'une chaise.

...Les nombreux rapports que ces Oiseaux ont avec les Pies de l'ancien continent suffisent pour justifier l'application du même nom par les Espagnols-Américains. Ils diffèrent cependant des Pies

en ce qu'ils cachent avec plus de soin leur nid, qui a une toute autre forme; en ce qu'ils n'imitent point les cris des animaux; qu'ils ne s'attachent point aux corps morts, bien qu'ils ne perdent point les occasions de ravir la viande accrochée dans les maisons des champs; en ce qu'ils ne sont pas aussi sauvages et qu'ils ne saisissent pas les Insectes qui volent à leur portée, comme la Pie d'Europe. (D'Azara, *Voy. au Parag.*)

CYANOCORAX A DIADÈME. *CYANOCORAX DIADEMATUS.* (Ch. Bonaparte, 1850.)

Corps cendré; croupion et abdomen bleus; sommet de la tête et plumes allongées de la huppe d'un noir foncé, rayé de bleu argenté sur chaque côté du front; rémiges secondaires et rectrices bleues à peine fasciolées.

Longueur totale, 0m,30.

Habite le sud du Mexique, Zacatecas.

5me GENRE. — PSILORHYN. *PSILORHINUS.* (Rüppell, 1837.)

Ψιλος, faible; ριν, nez, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, élevé à la base et courbé jusqu'à la pointe, qui est échancrée, comprimé sur les côtés; commissure légèrement courbe; mandibule inférieure se relevant vers la pointe.

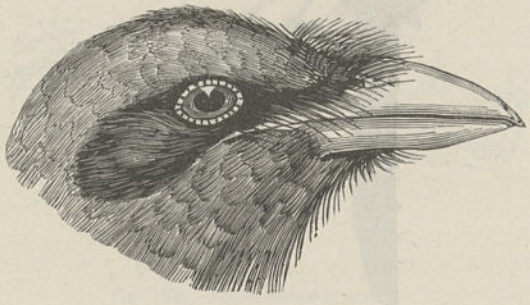


Fig. 137. — *Psilorhinus morio.*

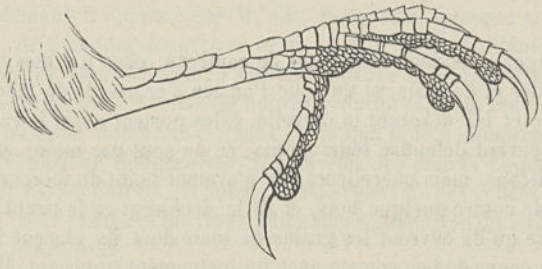


Fig. 138. — *Psilorhinus morio.*

Narines basales, latérales, arrondies, en partie closes par une membrane, et cachées par les plumes et les poils avancés du front.

Ailes longues, subobtuses; *les troisième, quatrième et cinquième rémiges les plus longues; la première parfois falciforme.*

Queue allongée et plus ou moins étagée.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts allongés; le pouce vigoureux; les ongles courbés et aigus.

Fig. 139. — Psilorhyn de Bullock.

Ce genre renferme cinq espèces d'Amérique.

Nous figurons le Psilorhyn de Bullock.

On ne connaît aucun détail de leurs mœurs.

PSILORHYN ENFUMÉ. *PSILORHYNUS MORIO.* (Gray.)

Tête, cou, thorax brun foncé, plus clair sur le dos, les ailes et la queue; ventre gris; bas-ventre plus clair; bec et tarses jaunes.

Habite le Mexique.

6me GENRE. — CALOCITTE. *CALOCITTA.* (Ch. Bonaparte, 1850, d'après Gray, 1841.)

Καλος, beau; κιττα, Pie.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, incliné de la base, qui est élevée, à la pointe, qui ne porte pas d'échancrure; arête un peu marquée; commissure infléchie; mandibule inférieure relevée à la pointe.

Narines largement ouvertes, arrondies, nues et dégagées des plumes filiformes du front.

Ailes subobtuses; *les cinquième et sixième rémiges les plus longues.*

Queue très-longue, étagée; les deux médianes dépassant de beaucoup les latérales.

Tarses très-courts, couverts de trois larges squamelles, à peine de la longueur du doigt médian, doigts relativement longs; pouce presque égal au doigt du milieu; ongles minces, très-crochus, très-aigus; celui du pouce le plus fort.

Fig. 140 — *Calocitta.*

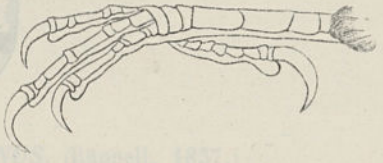


Fig. 141. — *Calocitta.*

Tête généralement huppée; bec rouge.

Ce genre se compose de trois espèces, dont deux ont été considérées par Blysh comme des Ptilochyns, et dont le type a été rangé dans les Coucous par Linné, dans les Corbeaux par Gmelin, dans les Rolliers par Latham, et dans les Pies par Vigors. Nous confondons dans ce genre le genre *Biophorus*, Schlegel, établi sur un dessin japonais dont nous donnons la figure, ce qui élève le nombre de ces espèces à quatre, c'est le Calocitte-Paradis.

On ne sait rien de leurs habitudes

CALOCITTE DE LA CHINE. *CALOCITTA SINENSIS.* (Linné, Ch. Bonaparte.)

Bleuâtre en dessus, blanchâtre en dessous; tête, cou et poitrine noirs; bande occipitale blanche; rémiges et rectrices bleues à pointe blanche; bec jaune-orange.

Habite l'Asie centrale.

7me GENRE. — PIE. *PICA*. Brisson.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, droit, convexe, émoussé, à bords tranchants, garni de plumes sétacées à la base, et un peu échancré à la pointe.

Narines oblongues, cachées sous les poils allongés de la base du bec.

Ailes courtes, dépassant à peine le croupion, surobtuses; *la quatrième et la cinquième rémiges les plus longues; la penne bâtarde allongée et échancrée.*

Queue longue et étagée.

Tarses beaucoup plus longs que le doigt médian, vigoureux et scutellés; doigts courts, forts, les latéraux unis à la base; pouce long et vigoureux, de même que son ongle; ongles longs, courbés et aigus.

Ce genre, dans lequel nous confondons les deux genres nouvellement créés par M. Ch. Bonaparte, en 1850, *Streptocitta* et *Gazzola* pour deux espèces de l'Océanie, comprend quinze espèces, dont la moitié cosmopolites, et les autres se trouvant en Europe, en Asie, en Afrique et en Océanie. Nous figurons les deux espèces d'Europe.

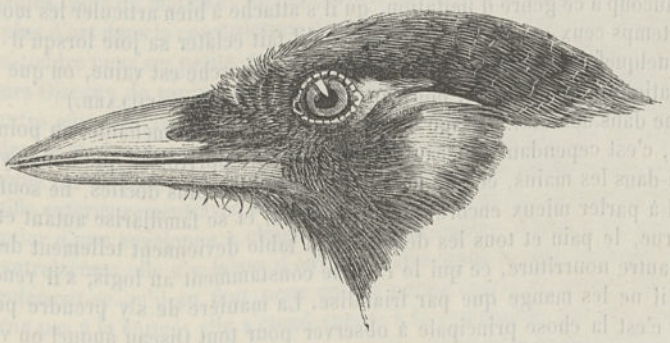


Fig. 142. — *Pica Mauritanica.*

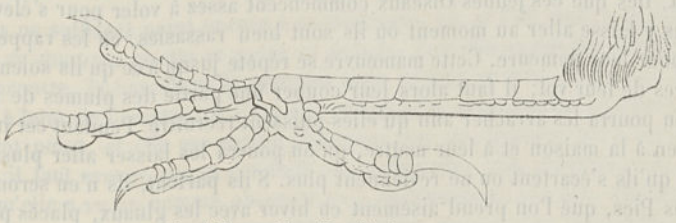


Fig. 143. — *Pica Mauritanica.*

La Pie a tant de ressemblance à l'extérieur avec la Corneille, que Linné les a réunies toutes deux dans le même genre, et que, suivant Belon, pour faire une Corneille d'une Pie ordinaire, il ne faut que raccourcir la queue à celle-ci et faire disparaître le blanc de son plumage. En effet, la Pie a le bec, les pieds, les yeux et la forme totale des Corneilles et des Choucas; elle a encore avec eux beaucoup d'autres rapports plus intimes dans l'instinct, les mœurs et les habitudes naturelles; car elle est Omnivore comme eux, vivant de toutes sortes de fruits, allant sur les charognes, faisant sa proie des œufs et des petits des Oiseaux faibles, quelquefois même des père et mère, soit qu'elle les trouve engagés dans les piéges, soit qu'elle les attaque à force ouverte; on en a vu se jeter sur un Merle pour le dévorer, une autre enlever une Écrevisse, qui la prévint en l'étranglant avec ses pinces, etc.

On a tiré parti de son appétit pour la chair vivante en la dressant à la chasse comme on y dresse les Corbeaux. Elle passe ordinairement la belle saison appariée avec son mâle et occupée de la ponte et de ses suites. L'hiver, elle vole par troupes et s'approche d'autant plus des lieux habités qu'elle y trouve plus de ressources pour vivre, et que la rigueur de la saison lui rend ces ressources plus nécessaires. Elle s'accoutume aisément à la vue de l'homme; elle devient bientôt familière dans la maison, et finit par se rendre la maîtresse. J'en connais une qui passe les jours et les nuits au milieu d'une troupe de Chats, et qui sait leur en imposer.

Elle jase à peu près comme la Corneille, et apprend aussi à contrefaire la voix des autres animaux et la parole de l'homme. On en cite une qui imitait parfaitement les cris du Veau, du Chevreau, de la Brebis, et même le flageolet du berger; une autre qui répétait en entier une fanfare de trompette. Plutarque raconte qu'une Pie, qui se plaisait à imiter d'elle-même la parole de l'homme, le cri des animaux et le son des instruments, ayant un jour entendu une fanfare de trompettes, devint muette subitement, ce qui surprit fort ceux qui avaient coutume de l'entendre babiller sans cesse : mais ils

furent bien plus surpris, quelque temps après, lorsqu'elle rompit tout à coup le silence, non pour répéter sa leçon ordinaire, mais pour imiter le son des trompettes qu'elle avait entendues, avec les mêmes tournures de chant, les mêmes modulations et dans le même mouvement. Willughby en a vu plusieurs qui prononçaient des phrases entières. *Margot* est le nom qu'on a coutume de lui donner, parce que c'est celui qu'elle prononce le plus volontiers ou le plus facilement; et Pline assure que cet Oiseau se plaît beaucoup à ce genre d'imitation, qu'il s'attache à bien articuler les mots qu'il a appris, qu'il cherche longtemps ceux qui lui ont échappé, qu'il fait éclater sa joie lorsqu'il les a retrouvés, et qu'il se laisse quelquefois mourir de dépit lorsque sa recherche est vaine, ou que sa langue se refuse à la prononciation de quelque mot nouveau. (Guéneau De Montbeillard.)

En effet, quoique dans son état sauvage la Pie soit extrêmement méfiante, au point qu'il est difficile de l'atteindre, c'est cependant l'Oiseau le plus facile à apprivoiser que nous ayons; il se laisse toucher et prendre dans les mains, ce que les autres, même les plus dociles, ne souffrent pas. Élevé au nid, il apprend à parler mieux encore que le Corbeau, et se familiarise autant et plus que le Pigeon. La viande crue, le pain et tous les débris de la table deviennent tellement de son goût, qu'il ne désire aucune autre nourriture, ce qui le ramène constamment au logis; s'il rencontre quelques Vers ou Insectes, il ne les mange que par friandise. La manière de s'y prendre pour instruire les Pies à ce point, et c'est la chose principale à observer pour tout Oiseau auquel on veut apprendre à aller et revenir, est de les tirer du nid dès leur quatorze ou quinzième jour. On leur donne d'abord la becquée avec du pain trempé de lait ou d'eau; peu à peu on y ajoute de la viande hachée, enfin de tout ce qui sort de la cuisine, jusqu'à des pommes et des poires cuites et même gâtées, que personne ne mangerait. Dès que ces jeunes Oiseaux commencent assez à voler pour s'élever sur quelque arbre voisin, on les y laisse aller au moment où ils sont bien rassasiés, en les rappelant bientôt à soi ou au lieu fixé pour leur demeure. Cette manœuvre se répète jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement emplumés et maîtres de leur vol; il faut alors leur couper une partie des plumes de l'aile, jusqu'en hiver, temps où l'on pourra les arracher afin qu'elles puissent recroître. Pendant cet intervalle, ils s'accoutument si bien à la maison et à leur maître, qu'on pourra les laisser aller plusieurs heures de suite, sans crainte qu'ils s'écartent ou ne reviennent plus. S'ils parlent, ils n'en seront que plus agréables.

Les vieilles Pies, que l'on prend aisément en hiver avec les gluaux, placés près de quelques morceaux de viande, peuvent être aussi amenées à rester dans la cour; pour cela, on leur tient les ailes coupées jusqu'à l'automne suivant, temps où l'on peut les laisser croître. Dès ce moment, elles reviendront sans crainte, au moins avec la volaille, et, au printemps, ne manqueront pas de placer leur nid près de la maison, ni de chercher à la cuisine de quoi porter à leurs petits. Je ne puis assez réitérer le conseil de ne rien laisser de brillant à la portée de ces Oiseaux; ils enlèvent aussitôt ces sortes de choses, et les vont cacher avec soin, quelque abondance de nourriture qu'ils aient d'ailleurs.

Je reçus dernièrement une lettre dans laquelle un de mes amis s'exprime ainsi : « J'ai élevé une Pie, qui, comme un Chat, vient se frotter autour de moi jusqu'à ce qu'enfin je la caresse. Elle a appris d'elle-même à voler dans la campagne et à revenir; elle me suit partout, à plus d'une lieue de distance, en sorte que j'ai beaucoup de peine à m'en défaire; et, lorsque je ne veux pas d'elle dans mes promenades ou mes visites, je suis obligé de l'enfermer; farouche pour toute autre personne, elle lit dans mes yeux les moindres altérations de mon humeur. Elle vole de temps en temps assez loin avec les autres Pies sauvages, sans cependant jamais se lier avec elles. » (Bechstein.)

La Pie a le plus souvent la langue noire comme le Corbeau ; elle monte sur le dos des Cochons et des Brebis, comme font les Choucas, et court après la vermine de ces animaux, avec cette différence que le Cochon reçoit ce service avec complaisance, au lieu que la Brebis, sans doute plus sensible, paraît le redouter. Elle happe aussi fort adroitement les Mouches et autres Insectes ailés qui volent à sa portée.

Enfin, on prend la Pie dans les mêmes piéges et de la même manière que la Corneille, c'est-à-dire à la pipée et aux gluaux, et l'on a reconnu en elle les mêmes mauvaises habitudes, celles de voler et de faire des provisions, habitudes presque toujours inséparables dans les différentes espèces d'animaux. On croit aussi qu'elle annonce la pluie lorsqu'elle jase plus qu'à l'ordinaire. D'un autre côté, elle s'éloigne du genre des Corbeaux et des Corneilles par un assez grand nombre de différences.

Elle est beaucoup plus petite, et même plus que le Choucas, et ne pèse que huit à neuf onces. Elle a les ailes plus courtes et la queue plus longue à proportion; par conséquent, son vol est beaucoup

moins élevé et moins soutenu : aussi n'entreprend-elle point de grands voyages; elle ne fait guère que voltiger d'arbre en arbre, ou de clocher en clocher; car, pour l'action de voler, il s'en faut bien que la longueur de la queue compense la brièveté des ailes. Lorsqu'elle est posée à terre, elle est toujours en action et fait autant de sauts que de pas; elle a aussi dans la queue un mouvement brusque et presque continuel comme la Lavandière. En général, elle montre plus d'inquiétude et d'activité que les Corneilles, plus de malice et de penchant à une sorte de moquerie. Elle met aussi plus de combinaisons et plus d'art dans la construction de son nid, soit que, étant très-ardente pour son mâle, elle soit aussi très-tendre pour ses petits, ce qui va ordinairement de pair dans les animaux; soit qu'elle sache que plusieurs Oiseaux de rapine sont fort avides de ses œufs et de ses petits, et, de plus, que quelques-uns d'entre eux sont avec elle dans le cas de représailles. Elle multiplie les précautions en raison de sa tendresse et des dangers de ce qu'elle aime; elle place son nid au haut des plus grands arbres, ou du moins sur de hauts buissons, et n'oublie rien pour le rendre solide et sûr; aidée de son mâle, elle le fortifie extérieurement avec des bûchettes flexibles et du mortier de terre gâchée, et elle le recouvre en entier d'une enveloppe à claire-voie, d'une espèce d'abatis de petites branches épineuses et bien entrelacées; elle n'y laisse d'ouverture que dans le côté le mieux défendu, le moins accessible, et seulement ce qu'il en faut pour qu'elle puisse entrer et sortir. Sa prévoyance industrieuse ne se borne pas à la sûreté, elle s'étend encore à la commodité; car elle garnit le fond du nid d'une espèce de matelas orbiculaire, pour que ses petits soient plus mollement et plus chaudement; et, quoique ce matelas, qui est le nid véritable, n'ait qu'environ six pouces de diamètre, la masse entière, en y comprenant les ouvrages extérieurs et l'enveloppe épineuse, a au moins deux pieds en tous sens.

Tant de précautions ne suffisent point encore à sa tendresse, ou, si l'on veut, à sa défiance; elle a continuellement l'œil au guet sur ce qui se passe au dehors. Voit-elle approcher une Corneille, elle vole aussitôt à sa rencontre, la harcèle et la poursuit sans relâche et avec de grands cris, jusqu'à ce qu'elle soit venue à bout de l'écarter. Si c'est un ennemi plus respectable, un Faucon, un Aigle, la crainte ne la retient point, et elle ose encore l'attaquer avec une témérité qui n'est pas toujours heureuse; cependant, il faut avouer que sa conduite est quelquefois plus réfléchie, s'il est vrai, ce qu'on dit, que, lorsqu'elle a vu un homme observer trop curieusement son nid, elle transporte ses œufs ailleurs, soit entre ses doigts, soit d'une autre manière encore plus incroyable. Ce que les chasseurs racontent à ce sujet de ses connaissances arithmétiques n'est guère moins étrange, quoique ces prétendues connaissances ne s'étendent pas au delà du nombre de cinq. (Guéneau De Montbeillard.)

Tous ces faits, au surplus, qui ont rendu si célèbre l'esprit de défiance et de finesse des Pies, se trouvent confirmés de nouveau par un fait des plus curieux, et dont on doit l'observation à un naturaliste des plus recommandables, M. le professeur Nordmann d'Odessa. « Quatre à cinq couples de Pies, dit M. Nordmann, nichent depuis plusieurs années dans le Jardin botanique d'Odessa. Ces Oiseaux me connaissent très-bien, moi et mon fusil, et, quoiqu'ils n'aient jamais été l'objet d'aucune poursuite, ils mettent en pratique toutes sortes de moyens pour donner le change à l'observateur. Non loin de l'habitation se trouve un petit bois de vieux frênes, dans les branches desquels les Pies établissent leurs nids. Près de la maison, entre cette dernière et le petit bois, sont plantés quelques grands ormeaux et quelques robiniers : dans ces arbres, les rusés Oiseaux établissent des nids postiches, dont chaque couple fait au moins trois ou quatre, et dont la construction les occupe jusqu'au mois de mars. Pendant la journée, surtout quand ils s'aperçoivent qu'on les observe, ils y travaillent avec beaucoup d'ardeur, et si quelqu'un vient par hasard les déranger, ils volent autour des arbres, s'agitent et font entendre des cris inquiets. Mais tout cela n'est que ruse et fiction; car, tout en faisant ces démonstrations de trouble et de sollicitude pour ces nids postiches, ils avancent insensiblement la construction du nid destiné à recevoir les œufs, en y travaillant dans le plus grand silence, et pour ainsi dire en cachette, durant les premières heures de la matinée et vers le soir. Si parfois quelque indiscret vient les y surprendre, soudain ils s'envolent, sans faire entendre un son, vers leurs autres nids, et se remettent à l'œuvre comme si de rien n'était, en montrant toujours le même embarras et la même inquiétude, afin de détourner l'attention et de déjouer la poursuite. (*Magasin pittoresque*, 1840.)

La Pie pond sept ou huit œufs à chaque couvée, et ne fait qu'une seule couvée par an, à moins

qu'on ne détruise ou qu'on ne dérange son nid, auquel cas elle en entreprend tout de suite un autre, et le couple y travaille avec tant d'ardeur, qu'il est achevé en moins d'un jour; après quoi, elle fait une seconde ponte de quatre à cinq œufs; et, si elle est encore troublée, elle fait un troisième nid semblable aux deux premiers et une troisième ponte, mais toujours moins abondante. Le mâle et la femelle se partagent les soins de l'incubation. Le terme de l'éclosion est de quatorze jours environ.

Les *Piats*, ou les petits de la Pie, sont aveugles et à peine ébauchés en naissant; ce n'est qu'avec le temps et par degrés que le développement s'achève et que leur forme se décide; la mère non-seulement les élève avec sollicitude, mais leur continue ses soins longtemps après qu'ils sont élevés. Leur chair est un manger médiocre; cependant on y a généralement moins de répugnance que pour celle des petits *Corneillons*...

La Pie est sujette à la mue comme les autres Oiseaux; mais on a remarqué que ses plumes ne tombaient que successivement et peu à peu, excepté celles de la tête, qui tombent toutes à la fois, en sorte que chaque année elle paraît chauve au temps de la mue. Les jeunes n'acquièrent leur longue queue que la seconde année, et ne deviennent adultes qu'à cette même époque.

Tout ce que je trouve sur la durée de la vie de la Pie, c'est que le docteur Derham en a nourri une qui a vécu plus de vingt ans, mais qui, à cet âge, était tout à fait aveugle de vieillesse. (Guéneau De Montbeillard.)

Il n'est peut être pas d'Oiseau plus défiant que la Pie. Un rien la tient en émoi et la fait s'éloigner bien vite; l'approche de l'homme surtout la fait fuir au loin. Au contraire, le Chien, le Renard, les grands et petits Oiseaux de proie, au lieu de lui inspirer de la défiance ou de la frayeur, l'attirent à eux. Elle les approche, les assaille, voltige autour d'eux en poussant des cris qui ameutent toutes celles des environs, les poursuit avec acharnement et ne les abandonne que lorsqu'ils sont éloignés des lieux qu'elle est dans l'habitude de fréquenter. (Gerbes, *Dict. pitt. d'Hist. nat.*)

Il nous est arrivé d'être témoin d'une réunion semblable de Pies, mais au sujet d'un animal prisonnier et sans défense. Nous nous trouvions, il y a quelques années, dans la diligence de Nogent-le-Rotrou à Chartres, conduite par un brave et honnête homme du nom de Loison, vers la fin du mois d'août et en plein jour, lorsque notre attention fut attirée par les cris étourdissants d'un assez grand nombre de Pies qui paraissaient dans une vive agitation. En dirigeant nos regards vers l'endroit d'où partait ce tapage, nous aperçûmes près d'un petit bouquet de bois, à cent pas à peine de la route, qui en était séparée par un champ moissonné, une vingtaine de Pies voltigeant en piaillant au-dessus et autour d'un corps qui semblait faire des sauts et des bonds convulsifs et désespérés, sans cependant quitter la place qu'il occupait sur le sol, où il semblait comme fixé. Nous excitâmes le conducteur à arrêter sa voiture et à descendre de son siége pour aller vérifier la cause de cette espèce d'insurrection, qui paraissait être un Lièvre. Ce n'était pas autre chose, en effet : la malheureuse bête s'était pris le cou dans un lacet tendu par quelque braconnier; et ses efforts, en signalant sa présence à ces Oiseaux naturellement curieux, les avaient attirés ainsi autour de lui, de manière qu'il avait l'air presque tout autant étourdi de leurs cris qu'effrayé de sa position. Cette circonstance, au surplus, ne fit que hâter sinon sa délivrance, qui était impossible, du moins la fin de ses souffrances, car Loison l'acheva à son lacet, et le rapporta triomphant dans la voiture.

Comme presque toutes les espèces du genre Corbeau, la Pie a un instinct de prévoyance remarquable. Elle fait, en automne, des amas de provisions pour quand viendront les jours de disette. « Le magasin, dit Sonnini, est quelquefois considérable, et si, à l'approche de l'hiver, on voit dans la campagne des Pies se battre entre elles, l'on peut être assuré qu'en cherchant avec soin dans les environs on découvrira les approvisionnements, objets du combat. » C'est ce que font parmi les Mammifères presque toutes les espèces du genre Rat. Les provisions que fait la Pie consistent surtout en noix, en amandes, en fruits secs, etc.

En captivité, la Pie prend un certain plaisir à s'attaquer à tous les corps polis ou luisants qui s'offrent à sa vue. Si on lui jette une pièce de monnaie, elle la considère d'abord et fait entendre quelquefois un petit cri qui semble indiquer que ce corps l'affecte; puis elle tourne autour, le becquète, et, si elle peut parvenir à le saisir dans son bec, elle se retire à l'écart et essaye de l'entamer. Ses efforts étant inutiles, alors, comme elle a pour habitude de cacher ou de mettre en réserve tout ce dont elle ne peut tirer profit dans le moment, on la voit chercher un endroit un peu retiré où elle puisse déposer l'objet saisi. Il n'y a pas d'autre malice dans son acte, et si parfois elle choisit un

trou pour cacher son butin (ce qu'elle fait également pour une noix ou pour tout autre corps dur, tels que noyaux, amandes, etc.), le plus souvent elle l'abandonne au hasard lorsqu'elle voit qu'il ne peut y avoir profit pour elle. Nous avons maintes fois retrouvé des dés à coudre, des clefs de montre ou d'autres objets enlevés par des Pies privées, soit sur les toits des maisons où elles se rendaient ordinairement, soit dans les jardins qu'elles fréquentaient, et cela toujours sans beaucoup trop chercher. (Gerbes.)

Nous ne pouvons terminer l'histoire de la Pie sans ajouter aux autres faits déjà si curieux qu'on en connaît, et que nous avons cités au sujet de cet Oiseau, un fait encore plus extraordinaire.

En 1851, au mois d'avril, une jeune Poule venait de pondre ses premiers œufs, au nombre de trois, dans notre basse-cour, à Nogent-le-Rotrou; mais, encore trop jeune, son instinct ne la porta point à les couver. Ne voulant pas perdre ce premier fruit de ses soins, notre domestique, fille intelligente, chercha une couveuse pour ces œufs, mais ne réussit pas, à cause de la saison peu avancée, à en trouver dans les Poules des environs. Sur ces entrefaites, un jeune garçon, au service du père Frétard, concierge de la maison, ouvrit le conseil, et proposa de les déposer dans un nid qu'un couple de Pies vient, depuis plusieurs années, établir sur un peuplier dans l'intérieur du jardin, tout près de notre vieux donjon, sans être intimidé ni effrayé par le voisinage d'une paire de Cresserelles qui s'y perpétuent depuis un temps immémorial. La singularité du conseil nous le fit adopter. Destival, c'était le nom de ce garçon, monta donc au peuplier, à une élévation de dix mètres environ, avec ses trois œufs de Poule; il les déposa dans le nid des Pies, où s'en trouvaient déjà quatre pondus par elles, que l'on y laissa, en ayant soin de les piquer avec une épingle, dans l'ignorance où l'on était de l'époque ou plutôt du jour où ils avaient été pondus, et par conséquent du temps que la mère avait commencé à les couver, et aussi pour tromper sa prévoyance et son assiduité. Puis, au dix-neuvième jour bien compté (on sait que la Pie ne couve que quatorze ou quinze jours), on remonta au nid; et quel fut notre étonnement d'entendre ce garçon s'écrier tout joyeux, du haut de l'arbre, que deux des œufs de Poule étaient éclos, le troisième, vérification faite, s'étant trouvé clair, et de le voir redescendre en effet avec deux petits Poussins très-bien venus. Ces Oiseaux s'élevèrent le plus facilement du monde; l'un des deux était un Coq qui devint des plus familiers, montant et dormant sur notre épaule, et ne quittant pas la maison : nous l'avons ainsi conservé quinze mois.

Au surplus, ce fait, si nouveau pour nous, ne paraît pas l'être pour certaines gens de nos campagne, qui prétendent que les Coqs éclos d'une semblable incubation sont ceux qui indiquent le mieux l'heure par l'exactitude et la régularité de leur chant pendant la nuit. Ce fait offre ce double intérêt de démontrer, d'une part, que la Pie, dont les œufs n'éclosent ordinairement qu'au bout de quatorze jours d'incubation, a pu couver les œufs de Poule durant dix-neuf jours et prolonger ainsi de cinq jours et peut-être plus, puisqu'elle couvait déjà ses propres œufs; et, d'une autre part, que des œufs de Poule, qui n'éclosent ordinairement, couvés par l'Oiseau qui les a pondus, qu'après vingt et un et même vingt-deux jours, ont pu éclore après dix-neuf jours seulement d'incubation par une Pie. Ce dernier résultat est-il dû à ce que le sang aurait plus de chaleur et une circulation plus active chez le Passereau que chez le Gallinacé; ou ne dépend-il que de ce que les Pies mâle et femelle auraient augmenté la chaleur nécessaire à cette opération laborieuse, en couvant ensemble et simultanément ces œufs étrangers? C'est une expérience à faire. Ce qui est tout aussi étonnant que le fait même de l'incubation, c'est que la Pie n'ait pas tué ou au moins expulsé de son nid des nourrissons aussi monstrueux relativement à ceux qu'auraient produits ses propres œufs.

Il existe dans les Pies des variétés albines comme dans les Geais. M. Degland en a vu une grise et une autre tapirée de blanc. M. De Sélys-Longchamps en possède une blonde.

PIE ORDINAIRE. *PICA CAUDATA*. (Ray.)

Tête, cou, dos, la presque totalité de la poitrine, jambes et sous-caudales, d'un noir profond, velouté, avec des reflets métalliques, vert bronzé au front, au vertex, et la tige des plumes du haut de la face antérieure du cou lustrée; scapulaires, barbes externes des rémiges primaires, bas de la poitrine et abdomen, d'un blanc pur; ailes et queue d'un noir à reflets verts, bleus, pourpres et violets

suivant l'incidence de la lumière; au devant du cou, les tiges des plumes ont aussi des reflets brillants; bec, pieds et iris, noirs. (Degland.)

Longueur totale, 0m,50 environ.

Habite toute l'Europe, l'Asie septentrionale et occidentale, l'Afrique septentrionale et orientale (l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie).

Pond de trois à six œufs, quelquefois sept, oblongs, d'un verdâtre sale, plus ou moins clair, avec des taches olivâtres et brunâtres, plus rapprochées au gros bout. Grand diamètre, 0m,032; petit diamètre, 0m,023.

PIE BLEUE. *PICA CYANEA.* (Cook.)

Joues, dessus de la tête et du cou, d'un noir à reflets d'acier poli; dos et scapulaires gris, avec une très-légère teinte lie-de-vin; gorge, devant et côtés du cou, blancs; dessous du corps d'une couleur semblable à celle du dos; ailes et queue d'un bleu d'azur; rémiges primaires bordées de blanc en dehors dans une grande partie de leur largeur; rectrices terminées de blanc; bec et pieds noirs. (Degland.)

Longueur totale, 0m,35 a 0m,36 environ.

Habite le sud de l'Europe occidentale et orientale (l'Espagne et la Daourie) et l'Afrique septentrionale.

QUATRIÈME FAMILLE. — CORVINÉS.

Les Corvinés sont des Oiseaux à bec fort, robuste, solide, toujours comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure un peu courbée, dentée, à narines recouvertes par des plumes sétacées, à tarses scutellés, forts, à queue carrée ou arrondie, à doigts égaux en force.

Swainson est le premier créateur de cette famille, qu'il composait des genres :

1° *Corvus*, Linné;
2° *Pica*, Brisson;
3° *Nucifraga*, Brisson;
4° *Barita;*
5° *Vanga;*
6° *Platylophus;*
7° *Phonygama.*

M. Gray, y conservant les trois premiers, a remplacé les quatre derniers par ceux-ci :

1° *Gymnocorvus*, Lesson;
2° *Picathartes*, Lesson.

Enfin, M. Ch. Bonaparte, maintenant les genres de M. Gray, moins le genre *Pica*, y ajoute les suivants :

1° *Picicorvus*, Ch. Bonaparte;
2° *Lycos*, Boié;
3° Corvultur, Lesson.

Nous comprenons, quant à nous, dans cette famille les neuf genres :

1° Casse-Noix (*Nucifraga*);
2° Corbeau (*Corvus*),
3° Corbivau (*Corvultur*),
4° Gymnocorve (*Gymnocorvus*),
5° Picathartes (*Picathartes*);
6° Podoce (*Podoces*), Fisher;
7° Choquard (*Pyrrhororax*), Vieillot;
8° Corbicrave (*Corcorax*), Lesson;
9° Crave (*Fregilus*), Cuvier.

Ces quatre derniers genres composant, avec les genres *Neomorpha* et *Creadion*, que nous en avons éloignés depuis longtemps, la sous-famille des *Fregilinæ* de M. Ch. Bonaparte, laquelle, dans son système, lie ses *Corvidæ* à ses *Melliphagidæ*, et, dans le nôtre, sert de transition de nos Corvidés à nos Sturnidés.

Les Corvinés vivent de toute sorte d'aliments, de fruits et d'Insectes. La plupart poursuivent même les petits Oiseaux et se repaissent plus ou moins de viandes mortes ou décomposées. Leurs formes sont trapues et robustes.

1er GENRE. — CASSE-NOIX. *NUCIFRAGA*. (Brisson.)

Nux, nucis, noix; *frango*, je brise.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, en cône allongé, droit, entier, un peu plus haut que large, comprimé sur les côtés, à arête lisse et arrondie; la mandibule supérieure plus longue que l'inférieure, aplati et émoussé à son extrémité.

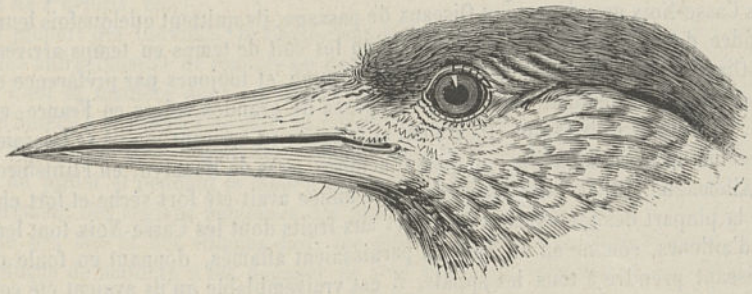


Fig. 144. — *Nucifraga caryocatactes.*

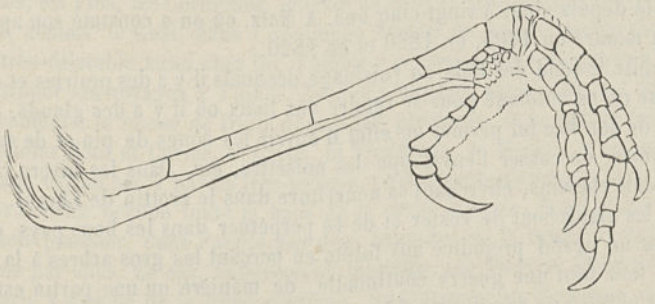


Fig. 145. — *Nucifraga caryocatactes.*

Narines basales, petites, cachées par des plumes sétacées

Ailes acuminées, surobtuses, *à penne bâtarde, la quatrième et la cinquième les plus longues.*

Queue médiocre, arrondie.

Tarses plus longs que le doigt médian, scutellés comme chez les Pies; doigts courts, les latéraux soudés à leur base; ongles allongés, assez courbés, aigus, comprimés, surtout celui du pouce, qui est le plus long.

Ce genre, synonyme du genre *Caryocatactes*, Cuvier, et qui n'a reposé pendant longtemps que sur une seule espèce d'Europe, en renferme aujourd'hui trois, dont deux appartiennent à l'Asie centrale. Nous figurons la première.

Le Casse-Noix diffère des Geais et des Pies par la forme du bec, qu'il a plus droit, plus obtus, et composé de deux pièces inégales; il en diffère encore par l'instinct qui l'attache de préférence au séjour des hautes montagnes, et par son naturel moins défiant et moins rusé. Du reste, il a beaucoup de rapports avec ces deux genres d'Oiseaux; et la plupart des anciens naturalistes, qui n'ont pas été gênés par leur méthode, n'ont pas fait difficulté de le placer entre les Geais et les Pies, et même avec le Choucas, qui, comme on sait, ressemblent beaucoup aux Pies; mais on prétend qu'il est encore plus babillard que les uns et les autres.

Ces Oiseaux se plaisent surtout dans les pays montagneux. On en voit communément en Auvergne, en Savoie, en Lorraine, en Franche-Comté, en Suisse, dans le Bergamasque, en Autriche, sur les montagnes couvertes de forêts de sapins; on les retrouve jusqu'en Suède, mais seulement dans la partie méridionale de ce pays, et rarement au delà. Dans les différents pays d'Allemagne, on leur a donné les noms d'Oiseaux de Turquie, d'Italie, d'Afrique; et l'on sait que dans le langage du peuple, ces noms signifient, non pas un Oiseau venant réellement de ces contrées, mais un Oiseau étranger dont on ignore le pays. (Guéneau De Montbeillard.)

Ce qui confirme ces habitudes montagneuses, c'est que les deux espèces les plus récemment découvertes de ce genre ont été trouvées dans la chaîne de l'Himalaya.

Quoique les Casse-Noix ne soient point Oiseaux de passage, ils quittent quelquefois leurs montagnes pour se répandre dans les plaines. Frisch dit qu'on les voit de temps en temps arriver en troupes, avec d'autres Oiseaux, en différents cantons de l'Allemagne, et toujours par préférence dans ceux où ils trouvent des sapins. Cependant, en 1754, il en passa de grandes volées en France, et notamment en Bourgogne, où il y a peu de sapins. Ils étaient si fatigués en arrivant, qu'ils se laissaient prendre à la main. On en tua un la même année, au mois d'octobre, près de Maostyn, en Flintshire, qu'on supposa venir d'Allemagne. Il faut remarquer que cette année avait été fort sèche et fort chaude, ce qui avait dû tarir la plupart des fontaines et faire tort aux fruits dont les Casse-Noix font leur nourriture ordinaire; et d'ailleurs, comme en arrivant ils paraissaient affamés, donnant en foule dans tous les piéges, se laissant prendre à tous les appâts, il est vraisemblable qu'ils avaient été contraints d'abandonner leurs retraites par le manque de subsistance. (Guéneau De Montbeillard.)

En 1844, dit M. De Gland, il s'en est fait, dans les environs de Lille et dans beaucoup d'autres contrées de France, un passage qui a duré de la mi-septembre au mois de novembre. On n'en avait pas vu dans cette localité depuis vingt à vingt-cinq ans. A Metz, où on a constaté son apparition à la même époque, il s'était montré en 1805, en 1820 et en 1826.

Du reste, en été il habite le fond des bois au voisinage desquels il y a des prairies et des sources, et ne quitte cette retraite qu'en automne pour se rendre aux lieux où il y a des glands, des faînes et des noisettes. La force de son bec lui permet en effet d'ouvrir les cônes de pin et de sapin, d'écorcer les glands et les faînes, de casser l'enveloppe des noisettes, etc. Dans les hivers rigoureux, on le rencontre sur les grands chemins, cherchant sa nourriture dans le crottin de Cheval. (Bechstein.)

Une des raisons qui les empêchent de rester et de se perpétuer dans les bons pays, c'est, dit-on, que, comme ils causent un grand préjudice aux forêts en perçant les gros arbres à la manière des Pics, les propriétaires leur font une guerre continuelle, de manière qu'une partie est bientôt détruite, et que l'autre est obligée de se réfugier dans des forêts escarpées, où il n'y a point de gardes-bois.

Cette habitude de percer les arbres n'est pas le seul trait de ressemblance qu'ils ont avec les Pics; ils nichent aussi comme eux dans des trous d'arbres, et souvent dans des trous qu'ils ont faits eux-mêmes... (Guéneau De Montbeillard.)

Mais ce mode de nidification que cet Oiseau partage avec les Pics le rend victime de la même erreur et du même préjugé contre lesquels se sont en vain élevés les meilleurs observateurs, tels que Le Vaillant, Wilson et Audubon. Aussi pensons-nous, comme Degland, que c'est à tort que M. De La Fresnaye (*Dict. univ. d'Hist. nat.*), s'appuyant sur une opinion que M. Temminck avait émise en 1820, mais qu'il a rectifiée en 1835, et, remarquant l'usure de l'extrémité des rectrices médianes du Casse-Noix, de même que la conformation assez crochue de ses ongles, surtout de l'ongle du pouce, a attribué à cet Oiseau les habitudes des Grimpeurs. La conformation de ses ongles lui permet bien en effet de se cramponner aux arbres (ce que font du reste tous les Oiseaux, voire même les Passereaux, qui parcourent verticalement les plus hauts murs en se cramponnant très-longtemps aux moindres aspérités des pierres dans les interstices desquelles ils cherchent les Araignées et les Insectes), mais non de grimper; il peut bien avec son bec soulever leur écorce, mais il est impuissant à les creuser dans les arbres sains.

C'est ce que Le Vaillant exprimait en ces termes :

Comme le Casse-Noix, dit-il, se retire dans des trous d'arbre, et qu'il y fait sa ponte, on a supposé qu'il grimpait à la manière des Pics : il était facile cependant d'induire que, la nature lui ayant refusé tous les attributs des Oiseaux grimpeurs, il lui était impossible de grimper; on a même dit aussi qu'on avait, dans certains pays, proscrit le Casse-Noix en mettant sa tête à prix, et cela parce que, perçant les arbres, il endommageait beaucoup les forêts; erreurs populaires qu'on est étonné de voir répéter par un grand nombre de savants, et qui tendraient à faire conclure qu'il faudrait, pour la conservation des bois, détruire et les Pics et les Casse-Noix, ainsi que tant d'autres Oiseaux qui nichent aussi dans des trous d'arbres; ce qui ferait au contraire leur perte, car ces Oiseaux détruisent les Insectes qui, rongeant le corps des arbres, y causent ces cavités dont les Oiseaux ne font que profiter pour y faire leurs nids. Disons-le donc encore une bonne fois pour toutes : il n'y a pas d'Oiseaux qui soient en état de faire un trou dans un arbre sain pour s'y loger. (*Histoire des Oiseaux de Paradis*, etc.)

Comme la plupart des Corvidés, le Casse-Noix a le singulier instinct de faire des provisions, qu'il cache dans les anfractuosités de rochers ou dans des trous d'arbres; mais ce que l'on ne connaissait pas encore, c'est la manière dont cet Oiseau fait sa récolte, et surtout l'organe qui lui sert à cet usage. M. De Sinéty a recueilli à ce sujet et adressé à l'Académie des sciences, de Paris, tout récemment (2 mai 1853), des observations intéressantes que nous lui laissons le soin d'exposer :

« A la fin de juillet et pendant le mois d'août, quand les noisettes sont mûres, le Casse-Noix descend régulièrement des régions neigeuses des montagnes de la Suisse, où il habite en grand nombre, et s'approche des lacs et des villages dans les parties où croissent les noisetiers. Il en cueille les fruits, les épluche de manière à les dégager de leur enveloppe foliacée, en conservant l'amande recouverte de sa coque ligneuse; puis, les introduisant une à une dans son gosier, il en emporte jusqu'à douze ou treize à la fois.

« On pouvait croire qu'il les portait les unes après les autres, comme nous voyons des Oiseaux de genres voisins, les Pies, les Corneilles, enlever au bout de leur bec des noix ou des pommes de terre; ou bien que, comme le Geai, dans l'œsophage duquel on trouve quelquefois deux ou trois glands, cet organe, très-dilatable aussi chez lui, l'aidait à ramasser plus de graines à la fois, et lui évitait ainsi de multiplier ses voyages à l'infini. Avec des moyens aussi simples, l'Oiseau ne serait jamais parvenu à accumuler la masse de fruits dont il fait provision, et la nature prévoyante lui a donné un organe particulier dont ni Cuvier, ni Carus, ni Tiedmann, ni Meckel, n'ont jamais parlé.

« Cet organe est un sac à parois très-minces, ouvert immédiatement sous la langue bifide de l'Oiseau, et dont l'orifice occupe toute la base de la cavité buccale. Il est placé immédiatement au-dessous du muscle paussier, dans l'angle des deux branches de la mâchoire inférieure, où il occupe le triangle formé par elles. Ce sac, entièrement dilatable, est situé au devant du cou, où il fait saillie des trois quarts à gauche de la ligne médiane. Sa longueur est d'environ des deux tiers de la longueur du cou de l'Oiseau.

« Mais, comme si la nature n'avait pas cru faire assez en dotant le Casse-Noix (cet Oiseau éminemment voleur, de même que le sont certaines espèces de Singes à abat-joues) d'une poche assez semblable à celle des Pélicans, elle lui a donné, en outre, un œsophage très-dilatable aussi pour lui servir de seconde poche. A son origine, cet œsophage occupe les deux tiers de la face antérieure de la

colonne vertébrale, sur laquelle il se trouve immédiatement placé, se dirigeant très-obliquement de haut en bas, et de gauche à droite... Son orifice s'ouvre largement à la base de la langue, et peut atteindre le même diamètre que celui de la poche.

« Lorsque ces Oiseaux sont chargés et regagnent leurs cachettes pour y déposer leurs provisions, la nourriture qu'ils ont entassée dans leur poche et dans leur œsophage leur forme un énorme goître sous le cou; cette grosseur, qui atteint quelquefois le double du volume de la tête de l'animal, est très-apparente, même quand il vole. J'en ai tué souvent dans ce moment-là, qui est aussi celui où les Casse-Noix se laissent le mieux approcher, et j'ai retiré jusqu'à sept noisettes du sac buccal et six autres de l'œsophage d'un même individu.

« Il n'est pas très-étonnant que l'existence de la poche dont nous nous occupons ici ait échappé aux ornithologistes et aux anatomistes, car ce n'est ordinairement qu'au moment de sa récolte matinale que l'Oiseau s'en sert. Passé dix ou onze heures, il quitte le pied des montagnes pour rentrer dans la région des sapins, dont il ne s'écarte plus que le lendemain au lever du jour. »

Un Casse-Noix tué en novembre 1852, à Barcelonnette (Basses-Alpes), et présenté par M. De Sinéty à M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire, avait la poche gorgée non pas de noisettes, mais de graines de *pinus cimbra*. (*Rev. et Mag. de Zoologie*, mai 1853.)

Cette découverte si curieuse d'une *poche buccale* chez les Casse-Noix, et dont il ne serait pas étonnant que plusieurs autres espèces de Corvidés fussent également pourvues, si elle est unique jusqu'à ce jour dans les Oiseaux omnivores, ne l'est pas quant aux Entomophages, par exemple, les Martinets.

Ainsi, White avait déjà observé que lorsqu'on tuait le Martinet de muraille au moment où il avait des petits, on lui trouvait dans le bec des agglomérations d'Insectes qu'il cachait sous la langue. Cette assertion a été confirmée par M. Heming, qui présenta à la Société zoologique de Londres, en 1834, un Martinet conservé dans l'esprit-de-vin, et offrant une dilatation considérable à la base de la mâchoire inférieure et à la partie supérieure du larynx. Cette espèce de poche a une forme ronde; elle distend la peau d'une manière fort remarquable, et avait, dans le sujet soumis à l'observation, une longueur de onze lignes sur six de profondeur. L'ouverture de cette poche a montré qu'elle était simple et communiquait uniquement avec la cavité buccale. (*Écho du monde savant*, 1835.)

On voit donc que dans le Martinet cette poche, qui offre relativement les mêmes proportions que chez le Casse-Noix, sert à cet Oiseau à faire les provisions nécessaires à la nourriture de ses petits; chez ce dernier, elle lui sert à faire ses provisions d'hiver.

Quoi qu'il en soit de l'appétit du Casse-Noix pour les noisettes et autres graines semblables, il paraîtrait manger de préférence de la chair animale, s'il en faut croire Bechstein.

En cage ou en domesticité, dit cet observateur, le Casse-Noix doit être nourri comme le Geai. Il est si friand de chair, que si on jetait dans sa cage un Geai vivant, il le tuerait, et le dévorerait en un quart d'heure; il mange même sans répugnance des Écureuils entiers tués au fusil, que d'autres petits Oiseaux de proie fuient avec dégoût.

Ses manières sont aussi amusantes que celles d'une Pie-Grièche; il imite la voix de certains animaux, et babille autant que le Geai; mais il s'accoutume mieux que lui à différents mots, et s'apprivoise aussi plus facilement. A juger de la forme de sa langue, il y a apparence qu'il serait susceptible d'apprendre à parler si l'on commençait de jeunesse. (*Man. de l'amat.*)

CASSE-NOIX VULGAIRE. *NUCIFRAGA CARYOCATACTES*. (Linné, Brisson.)

Plumage d'un brun de suie, foncé et sans taches au-dessus de la tête et du cou; couvert de taches blanches, sous forme de larmes, petites sur les parties supérieures, larges sur les inférieures, et de stries au-devant du cou; ailes et queue d'un noir à reflets verdâtres, les premières avec les petites couvertures variées de gouttelettes blanches, la dernière avec les pennes terminées par un grand espace blanc, excepté les deux médianes, qui n'offrent qu'une très-légère bordure, à cause de l'usure de l'extrémité de ces plumes; sous-caudales blanches; bec et pieds noirs; iris noisette. (Degland.)

Longueur totale, $0^{m},35$ environ.

Habite l'Europe, et l'Asie orientale et septentrionale. Sédentaire en France, dans les Basses-Alpes principalement; de passage irrégulier dans toutes les autres parties.

Pond cinq ou six œufs d'un blanc verdâtre fort clair et presque gris de perle, un peu luisant et parsemé de mouchetures d'un vert brun clair; de la grosseur à peu près des œufs du Choucas, c'est-à-dire, grand diamètre, $0^m,030$ à $0^m,035$; petit diamètre, $0^m,022$ à $0^m,025$.

2me GENRE. — CORBEAU. *CORVUS.* (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, épais, robuste, conique, convexe, comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure plus longue que l'inférieure, à pointe entière ou échancrée, à base nue ou garnie de soies roides, nombreuses, couchées en avant et serrées, commissure également bordée de soies.

Narines creusées dans une fosse latérale, profonde, recouvertes par les soies de la base du front.

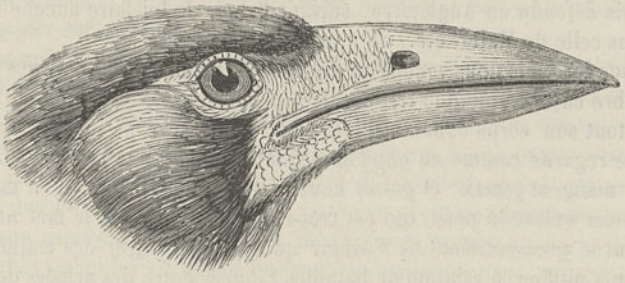


Fig. 146 — *Corvus frugilegus.*

Ailes longues, pointues, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus grandes, atteignant l'extrémité de la queue.*

Queue égale ou étagée; rectrices rondes.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian, fortement scutellés, ainsi que les doigts, qui sont assez longs, les externes unis à la base; ongles forts.

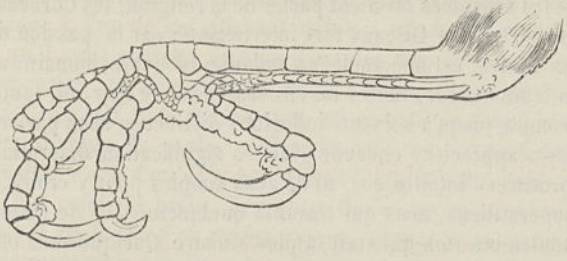


Fig. 147. — *Corvus frugilegus.*

Ce genre se compose de trente-deux espèces, la plupart cosmopolites, se trouvant dans toutes les parties du monde. Nous figurons sept espèces d'Europe.

Le grand Corbeau, espèce type du genre, a été fameux dans tous les temps; mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue, peut-être par cela même qu'il a été confondu avec d'autres Oiseaux, et qu'on lui a imputé tout ce qu'il y avait de mauvais dans plusieurs espèces. On l'a toujours regardé comme le dernier des Oiseaux de proie, et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtants. Les voiries infectes, les charognes pourries, sont, dit-on, le fond de sa nourriture; s'il s'assouvit d'une chair vivante, c'est de celle des animaux faibles ou utiles, comme Agneaux, Levrauts, etc. On prétend même qu'il attaque quelquefois les grands animaux avec avantage, et que, suppléant à la force qui lui manque par la ruse et l'agilité, il se cramponne sur le dos des Buffles, les ronge tout vifs et en détail après leur avoir crevé les yeux; et ce qui rendrait cette férocité plus odieuse, c'est qu'elle serait en lui l'effet, non de la nécessité, mais d'un appétit de préférence pour la chair et le sang, d'autant qu'il peut vivre de tous les fruits, de toutes les graines, de tous les Insectes et même des Poissons morts, et qu'aucun autre animal ne mérite mieux la dénomination d'omnivore.

Cette violence et cette universalité d'appétit ou plutôt de voracité, tantôt l'ont fait proscrire comme un animal nuisible et destructeur, et tantôt lui ont valu la protection des lois comme animal utile et bienfaisant; en effet, un hôte de si grosse dépense ne peut qu'être à charge à un peuple pauvre ou trop peu nombreux, ou bien il doit être précieux dans un pays riche et bien peuplé, comme consommant les immondices de toute espèce dont regorge ordinairement un tel pays. C'est par cette raison qu'il était autrefois défendu en Angleterre, suivant Belon, de lui faire aucune violence, et que dans l'île de Féroé, dans celle de Malte, etc., on a mis sa tête à prix.

Si, aux traits sous lesquels nous venons de représenter le Corbeau, on ajoute son plumage lugubre, son cri plus lugubre encore, quoique très-faible à proportion de sa grosseur, son port ignoble, son regard farouche, tout son corps exhalant l'infection, on ne sera pas surpris que dans presque tous les temps il ait été regardé comme un objet de dégoût et d'horreur : sa chair était interdite aux juifs; les sauvages n'en mangent jamais; et parmi nous, les plus misérables n'en mangent qu'avec répugnance et après avoir enlevé la peau, qui est très-coriace. Partout on le met au nombre des Oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs. De graves historiens ont été jusqu'à publier la relation de batailles rangées entre des armées de Corbeaux et d'autres Oiseaux de proie, et à donner ces combats comme un présage de guerres cruelles qui se sont allumées dans la suite entre les nations. Combien de gens encore aujourd'hui frémissent et s'inquiètent au bruit de son croassement! Toute sa science de l'avenir se borne cependant, ainsi que celle des autres habitants de l'air, à connaître mieux que nous l'élément qu'il habite, à être plus susceptible de ses moindres impulsions, à pressentir ses moindres changements, et à nous les annoncer par certains cris et certaines actions qui sont en lui l'effet naturel de ces changements. Dans les provinces méridionales de la Suède, dit Linné, lorsque le ciel est serein, les Corbeaux volent très-haut, en faisant un certain cri qui s'entend de fort loin. Les auteurs de la *Zoologie britannique* ajoutent que dans cette circonstance ils volent le plus souvent par paires. D'autres écrivains, moins éclairés, ont fait d'autres remarques mêlées plus ou moins d'incertitudes et de superstitions.

Dans le temps que les aruspices faisaient partie de la religion, les Corbeaux, quoique mauvais prophètes, ne pouvaient qu'être des Oiseaux fort intéressants; car la passion de prévoir les événements futurs, même les plus tristes, est une ancienne maladie du genre humain; aussi s'attachait-on beaucoup à étudier toutes leurs actions, toutes les circonstances de leur vol, toutes les différences de leur voix, dont on avait compté jusqu'à soixante inflexions distinctes, sans parler d'autres différences plus fines et trop difficiles à apprécier; chacune avait sa signification déterminée; il ne manqua pas de charlatans pour en procurer l'intelligence, ni de gens simples pour y croire. Pline lui-même, qui n'était ni charlatan ni superstitieux, mais qui travailla quelquefois sur de mauvais mémoires, a eu soin d'indiquer celle de toutes ces voix qui était la plus sinistre. Quelques-uns ont poussé la folie jusqu'à manger le cœur et les entrailles de ces Oiseaux, dans l'espérance de s'approprier leur don de prophétie.

Non-seulement le Corbeau a un grand nombre d'inflexions de voix répondant à ses différentes affections intérieures, il a encore le talent d'imiter le cri des autres animaux, et même la parole de l'homme; et l'on a imaginé de lui couper le filet, afin de perfectionner cette disposition naturelle. *Colas* est le mot qu'il prononce le plus aisément; et Scaliger en a entendu un qui, lorsqu'il avait faim,

appelait distinctement le cuisinier de la maison, nommé *Conrad*. Ces mots ont en effet quelques rapports avec le cri ordinaire du Corbeau. (Guéneau De Montbeillard.)

De tous les Oiseaux de ce genre, distingué par un bec en couteau, dont la base est garnie de poils roides qui se dirigent en avant, c'est celui qui, par la largeur de sa langue, est plus propre à répéter des mots; d'où vient que dans la Thuringe on est souvent salué de quelque injure grossière, à l'entrée d'une auberge, par un de ces Oiseaux, logé à côté de la porte, dans une grande cage en forme de tour.

Quant à l'usage où l'on est de lui couper ce qu'on nomme le nerf de la langue, dans la supposition que par cette opération ses mouvements en seront plus libres pour articuler des sons, il y a bien de l'apparence que cette pratique cruelle y sert peu ou point, et qu'il n'y a dans celle-ci, comme en bien d'autres semblables, qu'un préjugé vulgaire; car on voit des Corbeaux parler parfaitement sans qu'on ait touché à leur langue. (Bechstein.)

On faisait grand cas à Rome de ces Oiseaux parleurs; et un philosophe n'a pas dédaigné de nous raconter assez au long l'histoire de l'un d'eux. Ils n'apprennent pas seulement à parler, ou plutôt à répéter la parole humaine, mais ils deviennent familiers dans la maison; ils se privent quoique vieux, et paraissent capables d'un attachement personnel et durable. Témoin ce Corbeau privé dont parle Schwenckfeld, lequel s'était laissé entraîner trop loin par ses camarades sauvages, et, n'ayant pu sans doute retrouver le lieu de sa demeure, reconnut dans la suite, sur le grand chemin, l'homme qui avait coutume de lui donner à manger, plana quelque temps au-dessus de lui en croassant, comme pour lui faire fête, vint se poser sur sa main, et ne le quitta plus.

Par suite de cette souplesse de naturel, ils apprennent aussi, non pas à dépouiller leur voracité, mais à la régler et à l'employer au service de l'homme. Pline parle d'un certain Craterus d'Asie qui s'était rendu fameux par son habileté à les dresser pour la chasse, et qui savait se faire suivre même par les Corbeaux sauvages. Scaliger rapporte que le roi Louis (apparemment Louis XII) en avait un ainsi dressé dont il se servait pour la chasse des Perdrix. Albert en avait vu un autre à Naples qui prenait et des Perdrix et des Faisans, et même d'autres Corbeaux; mais, pour chasser ainsi les Oiseaux de son espèce, il fallait qu'il y fût exercé et comme forcé par la présence du fauconnier. Enfin, il semble qu'on lui ait appris quelquefois à défendre son maître, et à l'aider contre ses ennemis avec une sorte d'intelligence et par une manœuvre combinée, du moins si l'on peut croire ce que rapporte Aulu-Gelle du Corbeau de Valérius.

Un Gaulois de grande taille ayant défié à un combat singulier les plus braves des Romains, un tribun, nommé Valérius, qui accepta le défit, ne triompha du Gaulois que par le secours d'un Corbeau, qui ne cessa de harceler son ennemi, et toujours à propos, lui déchirant les mains avec son bec, lui sautant ou visage et aux yeux, en un mot, l'embarrassant de manière qu'il ne pût faire usage de toute sa force contre Valérius, à qui le nom de *Corvinus* en resta.

Ajoutons à tout cela que le Corbeau paraît avoir une grande sagacité d'odorat pour éventer de loin les cadavres. Thucydide lui accorde même un instinct assez sûr pour s'abstenir de ceux des animaux qui sont morts de la peste; mais il faut avouer que ce prétendu discernement se dément quelquefois, et ne l'empêche pas toujours de manger des choses qui lui sont contraires, comme nous le verrons plus bas. Enfin, c'est encore à l'un de ces Oiseaux qu'on a attribué la singulière industrie, pour amener à sa portée l'eau qu'il avait aperçue au fond d'un vase trop étroit, d'y laisser tomber, une à une, de petites pierres, lesquelles, en s'amoncelant, firent monter l'eau insensiblement, et le mirent à même d'étancher sa soif. Cette soif, si le fait est vrai, est un trait de dissemblance qui distingue le Corbeau de la plupart des Oiseaux de proie, surtout de ceux qui se nourrissent de proie vivante, lesquels n'aiment à se désaltérer que dans le sang, et dont l'industrie est beaucoup plus excitée par le besoin de manger que par celui de boire. Une autre différence, c'est que les Corbeaux ont les mœurs plus sociables; mais il est facile d'en rendre raison : comme ils mangent de toutes sortes de nourritures, ils ont plus de ressources que les autres Oiseaux carnassiers; ils peuvent donc subsister en plus grand nombre dans un même espace de terrain, et ils ont moins de raison de se fuir les uns les autres. C'est ici le lieu de remarquer que, quoique les Corbeaux privés mangent de la viande crue et cuite, et qu'ils passent communément pour faire, dans l'état de liberté, une grande destruction de Mulots, de Campagnols, etc., M. Hébert, qui les a observés longtemps et de fort près, ne les a jamais vus s'acharner sur les cadavres, en déchiqueter la chair, ni même se poser dessus; et il est fort porté

à croire qu'ils préfèrent les Insectes, et surtout les Vers de terre, à toute autre nourriture; et il ajoute qu'on trouve de la terre dans leurs excréments.

Daubenton le jeune a été témoin d'un singulier exercice, que personne n'avait encore attribué aux Corneilles. Il vit de loin, dans un terrain tout à fait inculte, six Corneilles dont il ne put distinguer l'espèce, lesquelles paraissaient fort occupées à soulever et retourner les pierres éparses çà et là pour faire leur profit des Vers et des Insectes qui étaient cachés dessous. Elles y allaient avec tant d'ardeur, qu'elles faisaient sauter les pierres les moins pesantes à deux ou trois pieds. (Guéneau De Montbeillard.)

Une autre habitude propre à la plupart des espèces de ce genre, surtout aux plus forts, c'est de se poser sur le dos des bestiaux pour enlever et dévorer les Insectes parasites qui s'attachent après leur peau. J'ai plus d'une fois, dans mes voyages, dit Le Vaillant en parlant du Corbeau à scapulaire, dû la conservation de mes attelages au service que ces bandes de Corbeaux rendaient à mes Bœufs, en les débarrassant des Poux de bois, dont ils étaient tellement couverts, que sans le secours de ces Oiseaux il me serait arrivé dans plus d'une occasion de les perdre tous infailliblement. Aussi les Hottentots et les colons du Cap révèrent-ils ces Corbeaux bienfaisants par rapport aux services qu'ils rendent à leurs troupeaux.

Au surplus, par cela même que tous les Corbeaux sont Oiseaux omnivores par excellence, il en résulte que chaque espèce de ce genre nombreux se fait son aliment de préférence selon les exigences ou les facilités de la localité qu'elle habite. Ainsi, le grand Corbeau, l'Ossifrague de Wilson, l'Américain d'Audubon, la Corneille même, s'accommodent volontiers de chairs mortes ou animées, surtout d'œufs d'Oiseaux et des petits qui viennent d'en éclore, et même de Poissons, qu'ils savent prendre eux-mêmes; d'autres espèces, telles que la Corneille du Cap de Le Vaillant, le Freux, le Choucas, préfèrent les Insectes, surtout les Lombrics ou Vers de terre, qu'ils épient et ramassent par grandes troupes derrière le laboureur et sous le soc en quelque sorte de la charrue à mesure que se creusent les sillons. On peut même dire du Freux que son appétit pour les grains, les Vers et les Insectes, est un appétit exclusif; car il ne touche point aux voieries ni à aucune chair : il a de plus le ventricule musculeux et les amples intestins des Granivores.

Cet appétit du Corbeau, qui s'étend à tous les genres de nourriture, se tourne souvent contre lui-même, par la facilité qu'il offre aux oiseleurs de trouver des appâts qui lui conviennent. La poudre de noix vomique, qui est un poison pour un grand nombre d'animaux quadrupèdes, en est aussi un pour le Corbeau : elle l'enivre au point qu'il tombe après qu'il en a mangé; et il faut saisir le moment où il tombe, car cette ivresse est quelquefois de courte durée, et il reprend souvent assez de forces pour aller mourir ou languir sur son rocher. (Guéneau De Montbeillard.)

Comme tous les Corbeaux, le Freux vole par troupes très-nombreuses, et si nombreuses, que l'air en est quelquefois obscurci. On imagine tout le dommage que ces hordes de moissonneurs peuvent causer dans les terres nouvellement ensemencées, ou dans les moissons qui approchent de la maturité; aussi, dans plusieurs pays, le gouvernement a-t-il pris des mesures pour les détruire. La *Zoologie britannique* réclame contre cette proscription, et prétend qu'ils font plus de bien que de mal, en ce qu'ils consomment une grande quantité de ces larves de Hannetons et d'autres Scarabées qui rongent les racines des plantes utiles, et qui sont si redoutés des laboureurs et des jardiniers. C'est un calcul à faire.

Cela est si vrai, que le bec du Freux a contracté de cette habitude un caractère tout particulier : c'est une peau nue, blanche, farineuse, et quelquefois galeuse, qui environne la base de son bec, à la place des plumes noires et dirigées en avant qui, dans les autres espèces de Corbeaux, s'étendent jusque sur l'ouverture des narines; il a aussi le bec comme râpé. Ces disparités, si superficielles en apparence, en supposent de plus réelles et de plus considérables.

Le Freux n'a le bec ainsi râpé et sa base dégarnie de plumes que parce que, vivant principalement de grains, de petites racines et de Vers, il a coutume d'enfoncer son bec fort avant dans la terre pour chercher la nourriture qui lui convient; ce qui ne peut manquer, à la longue, de rendre le bec raboteux, et de détruire les germes des plumes de sa base, lesquelles sont exposées à un frottement continuel. Cependant il ne faut pas croire que cette peau soit absolument nue : on y aperçoit souvent de petites plumes isolées, preuve très-forte qu'elle n'était point chauve dès le principe, mais qu'elle l'est devenue par une cause étrangère. (Guéneau De Montbeillard.)

Mais il n'est pas vrai, comme l'a pensé De Montbeillard, qui n'en avait probablement pas vu de jeunes, que cette nudité soit devenue une espèce de difformité accidentelle, qui se serait changée en un vice héréditaire par les lois connues de la génération. Il n'en est rien : les jeunes Freux ont toujours, au contraire, le bec garni de plumes à sa base comme toutes les autres espèces de Corbeaux; cette partie commence à se dégarnir seulement dès l'automne, et, à la fin de l'hiver, on ne peut plus les distinguer des vieux; ils ont, comme ceux-ci, la peau qui environne le bec calleuse et blanchâtre.

Fig. 148 et 149 — Corbeau choucas. (Mâle et femelle.)

M. St. John raconte, dans son *Journal d'un chasseur*, avoir observé que, sur une ou deux éminences herbeuses placées près de certains lacs, en Écosse, entre autres le lac Lec, les Corneilles mantelées apportaient, pour les y manger à leur aise, les œufs qu'elles avaient volés. Je n'avais jamais, dit-il, avant d'avoir employé la strychnine, passé en cet endroit sans y trouver des restes d'œufs encore tout récents; Perdrix, Pluviers, Bécasses, Chevaliers, Pigeons ramiers, Canards, Sarcelles, tout semblait bon pour satisfaire l'appétit de ces gloutons pillards. Mon Chien, en faisant un jour lever une Sarcelle dans un petit fourré de bruyère, m'avait fait découvrir un nid où se trouvaient huit œufs; je connaissais seul ce secret de famille; la mère semblait donc à couvert de toute surprise; longtemps j'allai les visiter; un jour je ne trouvai plus ni œufs ni Sarcelle; mais, en me dirigeant vers les hauteurs où les Corneilles prenaient leurs repas, je trouvai les débris des huit œufs. C'est l'ennemi le plus destructif des Oiseaux sauvages.

L'empoisonnement par la strychnine est le moyen le plus efficace pour détruire les Corbeaux. Un morceau de chair morte bien imprégné de cette drogue, et placé sur un arbre, suffit pour joncher le sol des cadavres de presque tous les Corbeaux d'alentour. A peine en ont-ils avalé la moindre dose, qu'ils tombent morts sur-le-champ.

Parmi les curieux instincts que les Oiseaux déploient dans la recherche de leur nourriture, la Corneille commune en possède un qu'on prendrait presque pour un raisonnement des plus réfléchis. Lorsqu'elle trouve sur la rive un coquillage, elle le saisit, s'élève et le laisse tomber sur quelque roche afin de briser l'enveloppe et de s'emparer du Mollusque qu'elle renferme. Si elle ne réussit pas du premier coup, elle fond de nouveau sur sa proie et l'élève cette fois à une hauteur suffisante. Il arrive de temps à autre qu'une autre Corneille tente de lui ravir son butin; les airs deviennent alors

le théâtre d'une bataille acharnée. Quelque rusé que soit cet Oiseau, il fait rarement une trouvaille sans que ses cris et son agitation l'annoncent aux alentours.

Les Corneilles rassemblent sur certaines petites éminences qu'elles affectionnent, et souvent à quelque distance de la mer, des morceaux de coquillages. M. St. John a vu souvent de ces collections, que l'état des coquilles lui a toujours fait croire être l'œuvre de plusieurs années consécutives. (*Portefeuille d'un chasseur*, et *Rev. brit.*, 1850.)

Ces Oiseaux sont de dangereux voisins pour les héronnières. Me promenant un jour, dit ce naturaliste, dans la héronnière, sur le Findhorn, je vis le garde d'Altyre chercher, dans tous les nids de Choucas qu'il pouvait atteindre, les débris des œufs de Héron; il en recueillit des poignées entières. Ces dangereux petits maraudeurs vivent en grand nombre dans les rochers situés en face des Hérons, et leur font une guerre sans trêve pendant la couvaison; ils leur dérobent une immense quantité d'œufs, qu'ils emportent dans leurs trous, où les pauvres Hérons, victimes de leurs razzias, ne peuvent les poursuivre.

Quand, par un accident imprévu, la Corneille est obligée de quitter son nid, elle sautille lentement et rôde sur les arbres en se retournant de manière à indiquer, aussi clairement que si elle jetait un cri d'alarme, qu'elle laisse dans le couvert ses petits ou ses œufs. (*Portefeuille d'un chasseur*, et *Rev. brit.*, 1850.)

Les différences dans le mode de nourriture en entraînent naturellement dans le mode de nidification.

Les Corbeaux, les vrais Corbeaux de montagne, ne sont point Oiseaux de passage, et diffèrent en cela plus ou moins des Corneilles... Ils semblent particulièrement attachés au rocher qui les a vus naître, ou plutôt sur lequel ils se sont appariés; on les y voit toute l'année en nombre à peu près égal, et ils ne l'abandonnent jamais entièrement. S'ils descendent dans la plaine, c'est pour chercher leur subsistance; mais ils y descendent plus rarement l'été que l'hiver, parce qu'ils évitent les grandes chaleurs; et c'est la seule influence que la différente température des saisons paraisse avoir sur leurs habitudes. Ils ne passent point la nuit dans les bois, comme les Corneilles; ils savent se choisir, dans leurs montagnes, une retraite à l'abri du nord, sous des voûtes naturelles, formées par des avances ou des enfoncements de rocher; c'est là qu'ils se retirent pendant la nuit, au nombre de quinze ou vingt. Ils dorment perchés sur les arbrisseaux qui croissent entre les rochers.

Les Corneilles et les Freux se tiennent presque toujours à terre pendant le jour, errant pêle-mêle avec nos troupeaux et nos bergers, voltigeant sur les pas de nos laboureurs, et sautant quelquefois sur le dos des Cochons et des Brebis avec une familiarité qui les ferait prendre pour des Oiseaux domestiques et apprivoisés. La nuit, elles se retirent dans les forêts sur de grands arbres qu'elles paraissent avoir adoptés, et qui sont des espèces de rendez-vous, des points de ralliement où elles se rassemblent le soir de tous côtés, quelquefois de plus de trois lieues à la ronde, et d'où elles se dispersent tous les matins. Au printemps, la plupart se réfugient dans les grandes forêts qui sont à portée; et c'est alors qu'elles rompent la société générale pour former des unions plus intimes et plus douces; elles se séparent deux à deux, et semblent se partager le terrain, qui est toujours une forêt, de manière que chaque paire occupe son district d'environ un quart de lieue de diamètre, dont elle exclut toute autre paire, et d'où elle ne s'absente que pour aller à la provision.

Les Corbeaux proprement dits font leurs nids dans les crevasses de rochers ou dans des trous de murailles, au haut des vieilles tours abandonnées, et quelquefois sur les hautes branches des grands arbres isolés.

Le Freux niche pour ainsi dire en société avec ceux de son espèce, non sans faire grand bruit, car ce sont des Oiseaux très-criards, et principalement quand ils ont des petits. On voit quelquefois dix ou douze de ces nids sur le même chêne, et un grand nombre d'arbres ainsi garnis dans la même forêt, ou plutôt dans le même canton. Ils ne cherchent pas les lieux solitaires pour couver; ils semblent, au contraire, s'approcher dans cette circonstance des endroits habités.

Comme les Freux, les Choucas forment des espèces de peuplades, et même des plus nombreuses, composées d'une multitude de nids, placés les uns près des autres, et comme entassés, ou sur un grand arbre, ou dans un clocher, ou dans le comble d'un vieux château abandonné. Les tours de Vincennes en sont peuplées en tout temps, ainsi que tous les vieux édifices qui leur offrent la même sûreté et les mêmes commodités. (Guéneau De Montbeillard.)

On a vu pendant longtemps, à Paris, une colonie entière de ces Oiseaux passer toute l'année et établir leurs nids par dix et douze sur le même arbre dans le jardin d'un grand hôtel rue de l'Élysée, occupé par l'ambassade turque; les mêmes nids, moyennant quelques réparations, leur servant tous les ans. Ce n'est que de cette année (1853) que l'on a détruit cette singulière corneillère.

Chaque mâle a sa femelle, à qui il demeure attaché plusieurs années de suite; car ces Oiseaux si odieux, si dégoûtants pour nous, savent néanmoins s'inspirer un amour réciproque et constant; ils savent aussi l'exprimer comme la Tourterelle par des caresses graduées, et semblent connaître les nuances des préludes et la volupté des détails. Le mâle, si l'on en croit quelques anciens, commence toujours par une espèce de chant d'amour; ensuite on les voit approcher leurs becs, se caresser, se baiser; et on n'a pas manqué de dire, comme de tant d'autres Oiseaux, qu'ils s'accouplaient par bec. Si cette absurde méprise pouvait être justifiée, ce serait parce qu'il est aussi rare de voir ces Oiseaux s'accoupler réellement, qu'il est commun de les voir se caresser; en effet, ils ne se joignent presque jamais de jour, ni dans un lieu découvert, mais au contraire dans les endroits les plus retirés et les plus sauvages, comme s'ils avaient l'instinct de se mettre en sûreté dans le secret de la nature pendant la durée d'une action qui, se rapportant tout entière à la conservation de l'espèce, semble suspendre dans l'individu le soin actuel de sa propre existence... Dans tous ces cas, les animaux sauvages se cachent par une sorte de prévoyance qui, ayant pour but immédiat le soin de leur propre conservation, paraît plus près de l'instinct des bêtes que tous les motifs de décence dont on a voulu leur faire honneur; et ici le Corbeau a d'autant plus besoin de cette prévoyance, qu'ayant moins d'ardeur et de force pour l'acte de la génération, son accouplement doit probablement avoir une certaine durée.

La femelle pond, aux environs de mars, jusqu'à cinq ou six œufs. Elle les couve environ vingt jours, et, pendant ce temps, le mâle a soin de pourvoir à sa nourriture; il y pourvoit même largement, car les gens de la campagne trouvent quelquefois dans les nids des Corbeaux, ou aux environs, des amas assez considérables de grains, de noix et d'autres fruits. Il est vrai qu'on a soupçonné que ce n'était pas seulement pour la subsistance de la couveuse au temps de l'incubation, mais pour celle de tous deux pendant l'hiver. Quoi qu'il en soit de leur intention, il est certain que cette habitude de faire ainsi des provisions et de cacher ce qu'ils peuvent attraper ne se borne pas aux comestibles, ni même aux choses qui peuvent leur être utiles; elle s'étend encore à tout ce qui se trouve à leur bienséance, et il paraît qu'ils préfèrent les pièces de métal et tout ce qui brille aux yeux. On en a vu un à Erford qui eut bien la patience de porter, une à une, et de cacher sous une pierre, dans un jardin, une quantité de petites monnaies, jusqu'à concurrence de cinq ou six florins; et il n'y a guère de pays qui n'ait son histoire de pareils vols domestiques.

Le mâle ne se contente pas de pourvoir à la subsistance de la famille, il veille aussi pour sa défense; et, s'il s'aperçoit qu'un Milan ou tel autre Oiseau de proie s'approche du nid, le péril de ce qu'il aime le rend courageux; il prend son essor, gagne le dessus, et, se rabattant sur l'ennemi, il le frappe violemment de son bec. Si l'Oiseau de proie fait des efforts pour reprendre le dessus, le Corbeau en fait de nouveaux pour conserver son avantage; et ils s'élèvent quelquefois si haut, qu'on les perd absolument de vue, jusqu'à ce que, excédés de fatigue, l'un ou l'autre ou tous les deux se laissent tomber du haut des airs.

Il en est ainsi de la Corneille : lorsqu'une Buse ou une Cresserelle vient à passer près du nid, le père et la mère se réunissent pour les attaquer, et ils se jettent sur elles avec tant de fureur, qu'ils les tuent quelquefois en leur crevant la tête à coups de bec. Ils se battent aussi avec les Pies-Grièches; mais celles-ci, quoique plus petites, sont si courageuses, qu'elles viennent souvent à bout de les vaincre, de les chasser et d'enlever toute la couvée. (Guéneau De Montbeillard.)

Il nous est arrivé à nous-même d'être témoin d'attaques d'un Corbeau dirigées contre une Cresserelle mâle, dans des circonstances moins importantes que celles de l'incubation et de la surveillance ou de la protection que demande cet acte. C'était dans le mois d'avril; une Cresserelle mâle s'élevait et planait au-dessus de notre vieux donjon de Nogent-le-Rotrou pour faire sortir et voler ses petits, lorsque vint à passer une bande de Corbeaux; la Cresserelle ne s'en émut pas le moins du monde et continua ses évolutions; mais, soit que la présence de cet Oiseau de proie effrayât un des Corbeaux, soit antipathie naturelle d'un genre pour l'autre, toujours est-il qu'après avoir déjà passé le Rapace de vingt à trente pieds environ, l'un de ces derniers se détacha à deux reprises de sa bande pour fondre,

le bec en avant, sur lui, attaque que celui-ci semblait se jouer à éviter par son vol insouciant et léger, jusqu'à ce que, las de ses démonstrations inutiles, l'Oiseau sinistre allât rejoindre ses compagnons de voyage.

Aristote, et beaucoup d'autres d'après lui, prétendent que, lorsque les petits commencent à être en état de voler, le père et la mère les obligent à sortir du nid et à faire usage de leurs ailes; que bientôt même ils les chassent totalement du district qu'ils se sont approprié, si ce district, trop stérile ou trop resserré, ne suffit pas à la subsistance de plusieurs couples; et en cela ils se montreraient véritablement Oiseaux de proie; mais ce fait ne s'accorde point avec les observations que M. Hébert a faites sur les montagnes du Bugey, lesquels prolongent l'éducation de leurs petits, et continuent de pourvoir à leur subsistance bien au delà du terme où ceux-ci sont en état d'y pourvoir eux-mêmes.

« Les petits Corbeaux, dit cet observateur, éclosent de fort bonne heure, et, dès le mois de mai, ils sont en état de quitter le nid. Il en naissait chaque année une famille, en face de mes fenêtres, sur des rochers qui bordaient la vue. Les petits, au nombre de quatre ou cinq, se tenaient sur de gros blocs éboulés à une hauteur moyenne, où il était facile de les voir; et ils se faisaient d'ailleurs assez remarquer par un piaulement presque continuel. Chaque fois que le père ou la mère leur apportaient à manger, ce qui arrivait plusieurs fois le jour, ils les appelaient par un cri, *crau*, *crau*, *crau*, très-différent de leur piaulement. Quelquefois il n'y en avait qu'un seul qui prît l'essor, et, après un léger essai de ses forces, il revenait se poser sur son rocher; presque toujours il en restait quelqu'un, et c'est alors que son piaulement devenait continuel. Lorsque les petits avaient l'aile assez forte pour voler, c'est-à-dire quinze jours au moins après leur sortie du nid, les père et mère les emmenaient tous les matins avec eux et les ramenaient tous les soirs. C'était toujours sur les cinq ou six heures après midi que toute la bande revenait au gîte, et le reste de la soirée se passait en criailleries très-incommodes. Ce manége durait tout l'été, ce qui donne lieu de croire que les Corbeaux ne font pas deux couvées par an. »

Gessner a nourri de jeunes Corbeaux avec de la chair crue, des petits Poissons et du pain trempé dans l'eau. Ils sont fort friands de cerises, et ils les avalent avidement avec les queues et les noyaux; mais ils ne digèrent que la pulpe, et, deux heures après, ils rendent par le bec les noyaux et les queues. On dit qu'ils rejettent aussi les os des animaux qu'ils ont avalés avec la chair, de même que la Cresserelle, les Oiseaux de proie nocturnes, les Oiseaux pêcheurs, etc., rendent les parties dures et indigestes des animaux ou des Poissons qu'ils ont avalés...

Aucun observateur, que je sache, n'a déterminé l'âge auquel les jeunes Corbeaux, ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, sont vraiment adultes et en état de se reproduire, et si chaque période de la vie était proportionnée dans les Oiseaux, comme dans les animaux quadrupèdes, à la durée de la vie totale, on pourrait soupçonner que les Corbeaux ne deviendraient adultes qu'au bout de plusieurs années; car, quoiqu'il y ait beaucoup à rabattre sur la longue vie qu'Hésiode accorde aux Corbeaux, cependant il paraît assez avéré que cet Oiseau vit quelquefois un siècle et davantage; on en a vu, dans plusieurs villes de France, qui avaient atteint cet âge; et, dans tous les pays et tous les temps, il a passé pour un Oiseau très-vivace; mais il s'en faut bien que le terme de l'âge adulte, dans cette espèce, soit retardé en proportion de la durée totale de la vie; car, sur la fin du premier été, lorsque toute la famille vole de compagnie, il est déjà difficile de distinguer à la taille les vieux d'avec les jeunes; et dès lors il est très-probable que ceux-ci sont en état de se reproduire dès la seconde année.

Les Corbeaux, lorsqu'ils se posent à terre, marchent et ne sautent point. Ils ont, comme les Oiseaux de proie, les ailes longues et fortes... De la longueur des ailes, on peut presque toujours conclure à la hauteur du vol; aussi les Corbeaux ont-ils le vol très-élevé, comme nous l'avons dit...

De ce que le Corbeau a le vol élevé, et de ce qu'il s'accommode à toutes les températures, comme chacun sait, il s'ensuit que le monde entier lui est ouvert, et qu'il ne doit être exclu d'aucune région. (Guéneau De Montbeillard.)

En domesticité, il se défend contre les Chats et les Chiens. Lorsqu'on le laisse libre dans une basse-cour, il attaque et dévore les jeunes Poulets jusqu'au dernier. (Degland.)

Comme cet Oiseau est fort rusé, qu'il a l'odorat très-subtil, et qu'il vole ordinairement en grandes troupes, il se laisse difficilement approcher et ne donne guère dans les piéges des oiseleurs. On en

attrape cependant quelques-uns à la pipée, en imitant le cri de la Chouette et tendant les gluaux sur les plus hautes branches, ou bien en les attirant à la portée du fusil ou même de la sarbacane par le moyen d'un grand Duc ou de tel autre Oiseau de nuit qu'on élève sur des juchoirs dans un lieu découvert. On les détruit, les Corneilles surtout, en leur jetant des fèves de marais, dont elles sont très-friandes, et que l'on a eu la précaution de garnir en dedans d'aiguilles rouillées. Mais la façon la plus singulière de les prendre est celle-ci, que je rapporte, parce qu'elle fait connaître le naturel de l'Oiseau. Il faut avoir une Corneille vivante; on l'attache solidement contre terre, les pieds en haut, par le moyen de deux crochets qui saisissent de chaque côté l'origine des ailes; dans cette situation pénible, elle ne cesse de s'agiter et de crier : les autres Corneilles ne manquent pas d'accourir de toutes parts à sa voix, comme pour lui donner du secours; mais la prisonnière, cherchant à s'accrocher à tout pour se tirer d'embarras, saisit avec le bec et les griffes, qu'on lui a laissés libres, toutes celles qui s'approchent, et les livre ainsi à l'oiseleur. On les prend encore avec des cornets de papier appâtés de viande crue (principalement en temps de neige). Lorsque la Corneille introduit sa tête pour saisir l'appât qui est au fond, les bords du cornet, qu'on a eu la précaution d'engluer, s'attache aux plumes de son cou; elle en demeure coiffée, et, ne pouvant se débarrasser de cet incommode bandeau qui lui couvre entièrement les yeux, elle prend l'essor et s'élève en l'air presque perpendiculairement (direction la plus avantageuse pour éviter les chocs), jusqu'à ce qu'ayant épuisé ses forces, elle retombe de lassitude, et toujours fort près de l'endroit d'où elle était partie. (Guéneau De Montbeillard.)

Le nid, le plus ordinairement posé sur un arbre, est fait, en dehors, de petites branches et d'épines entrelacées grossièrement, et mastiquées avec de la terre et du crottin de Cheval; le dedans est plus mollet, et construit plus soigneusement avec du chevelu de racines.

M. Degland rapporte avoir vu, au printemps de 1845, des fenêtres de la maison de santé de Lille, plusieurs couples de Choucas faire leur nid sous la toiture de la caserne de Paris avec une activité incroyable. A chaque instant, dit ce consciencieux ornithologiste, ils étaient suspendus, par le bec, à de petites branches de peupliers qu'ils cherchaient à casser; ils s'agitaient de mille manières, s'élançaient en arrière, s'élevaient et se laissaient tomber sans se dessaisir de la branche; aussitôt qu'ils l'avaient brisée, ils la transportaient dans leur trou, et revenaient aussitôt recommencer leur manége, qui durait des heures entières. (*Ornith. europ.*)

Il existe, chez les diverses espèces de Corbeaux, des variétés ayant le plumage plus ou moins bariolé de blanc. Le Muséum d'Histoire naturelle de Paris possède une variété de la Corneille entièrement de couleur isabelle. M. Degland en possède une dont le plumage est d'un noir fuligineux, avec les ailes d'un cendré roussâtre; il dit même en avoir une autre tout à fait blanche qui avait été tuée près de Bailleul.

CORBEAU CHOUCAS. *CORVUS MONEDULA.* (Linné.)

Vertex, dos, croupion, ailes et queue, noirs, à reflets verdâtres ou grisâtres; derrière et côtés du cou d'un cendré perlé luisant, et quelquefois avec une sorte de collier blanc; dessous du corps d'un noir peu lustré; bec et pieds noirs; iris blanc. (Degland.)

Longueur totale, $0^{m},415$.

Répandu dans toute l'Europe, très-commun en Morée, vit sédentaire en France. Se trouve aussi dans l'Asie occidentale.

Pond quatre ou sept œufs d'un bleu pâle vert grisâtre, avec des taches arrondies, noirâtres et bistres, assez accentuées et plus rapprochées vers le gros bout. Grand diamètre, $0^{m},035$; petit diamètre, $0^{m},025$.

CORBEAU FREUX. *CORVUS FRUGILEGUS.* (Linné.)

Plumage d'un noir à reflets pourpres, brillants en dessus et moins éclatants en dessous; bec et pieds gris; iris brun-noir. (Degland.)

Longueur totale, $0^m,50$.

Habite de préférence les régions septentrionales de l'Europe; se reproduit en France et en Belgique. Habite également l'Asie occidentale.

Pond trois à cinq œufs qui varient beaucoup pour la forme et pour la couleur. Ils sont oblongs ou arrondis. Les uns sont verdâtres, avec des taches irrégulières, grandes et petites, olivâtres et brunes; les autres sont d'un blanc verdâtre, bleuâtre ou grisâtre sans taches, ou blancs, avec une couronne de taches brunes au gros bout; chez d'autres, les taches sont si nombreuses et si rapprochées, que l'œuf est presque entièrement brun. M. Hardy dit avoir toujours remarqué que les œufs blancs ou bleuâtres sont plus petits, plus arrondis et toujours clairs, et qu'on les recueille ordinairement dans des nids qui renferment des petits prêts à s'envoler. Grand diamètre, $0^m,044$; petit diamètre, $0^m,030$. (DEGLAND.)

CORBEAU CORNEILLE. *CORVUS CORONE.* (Linné.)

Plumage entièrement noir, à reflets violets, principalement aux ailes; bec et pieds noirs; iris brun-noisette. (DEGLAND.)

Longueur totale, $0^m,51$ environ.

Habite l'Europe et l'Asie; est sédentaire et commun en France.

Pond de quatre à six œufs allongés, d'un bleu pâle verdâtre, avec de grandes et petites taches irrégulières, d'un gris cendré et olivâtre, et d'un olivâtre plus ou moins brun, très-rapprochées au gros bout. Grand diamètre, $0^m,045$; petit diamètre, $0^m,023$.

CORBEAU MANTELÉ. *CORVUS CORNIX.* (Linné.)

Tête, gorge, devant du cou, poitrine, ailes et queue, noirs, à reflets bronzés; le reste du corps gris cendré et quelquefois un peu varié de brun; bec et pieds noirs; iris brun foncé. (DEGLAND.)

Longueur totale, $0^m,53$ environ.

Habite l'Europe et l'Asie septentrionales; arrive l'hiver en France, surtout dans les départements du Nord; rare en Languedoc, en Provence et en Dauphiné.

Pond quatre à six œufs oblongs, d'un bleu pâle verdâtre, ou d'un blanc verdâtre, avec des taches et des points olivâtres et bruns, plus nombreux vers le gros bout. Grand diamètre, $0^m,042$ à $0^m,043$; petit diamètre, $0^m,028$. (DEGLAND.)

CORBEAU ORDINAIRE. *CORVUS CORAX.* (Linné.)

Plumage entièrement noir, avec des reflets violets ou pourpres en dessus, verts en dessous; bec et pieds noirs; iris d'un brun noirâtre. (DEGLAND.)

Longueur totale, $0^m,67$ environ.

Habite l'Europe et l'Asie septentrionale, la Sibérie, l'Islande; vit sédentaire dans différentes localités de la France.

Pond de trois à six œufs oblongs, d'un verdâtre sale, avec des taches irrégulières, grandes et petites, et quelques traits d'un brun plus ou moins foncé. Grand diamètre, $0^m,047$ à $0^m,048$; petit diamètre, $0^m,031$ à $0^m,032$. (DEGLAND.)

CORBEAU LEUCOPHÉE. *CORVUS LEUCOPHEUS.* (Vieillot.)

Plumes sétacées qui recouvrent les narines, dessus et côtés de la tête, gorge, abdomen, couvertures inférieures et une partie de la queue, couvertures supérieures des ailes, rémiges primaires et plusieurs des secondaires, d'un blanc pur ou terne; le reste du plumage d'un beau noir, avec des reflets bleus, particulièrement sur le devant du cou et de la poitrine; bec, pieds et iris, noirs. (DEGLAND.)

Longueur totale, 0m,73 environ.

Habite un seul point de l'Europe, l'île de Féroé.

Propagation inconnue.

CORBEAU CHONC. *CORVUS SPERMOLEGUS.* (Vieillot.)

Plumage noir, à reflets verts, pourpres et violets en dessus et à la poitrine, avec un croissant, de chaque côté de la tête, d'un noir très-foncé, dont la concavité est tournée vers les yeux : ceux-ci sont entourés de petits points blancs; bec et pieds noirs; iris bleuâtre. (TEMMINCK.)

Longueur totale, 0m,36 environ.

Habite l'Europe méridionale, le midi de la France et l'Espagne.

Propagation inconnue.

3me GENRE. — CORBIVAU. *CORVULTUR.* (Le Vaillant, Lesson, 1831.)

Par contraction de *corvus*, Corbeau, et *vultur*, Vautour.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec de la longueur de la tête, très-comprimé latéralement, ayant en hauteur le double de son épaisseur, convexe en dessus, très-courbé et arrondi, c'est-à-dire se relevant à mesure qu'il se prolonge, en même temps qu'il se courbe progressivement, à arête épaisse, à base garnie de plumes dirigées en avant.

Narines ovalaires, creusées dans une large fosse à peine recouverte de soies.

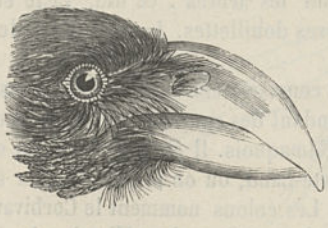


Fig. 150. — *Corvultur*

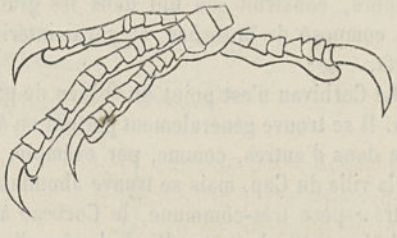


Fig. 151. *Corvultur.*

Ailes allongées, dépassant la queue, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues.*

Queue médiocre, étagée.

Tarses allongés, robustes; le doigt interne uni par une membrane au médian jusqu'à la première articulation.

Ce genre, créé d'abord sous son nom français par Le Vaillant, puis sous son nom scientifique latin par Lesson, se compose aujourd'hui de deux espèces par l'accession de celle découverte en Abyssinie par M. Rüppell. Nous figurons l'espèce type, le Corbivau proprement dit, ou Corbivau de Cafrerie.

Les plumes de la gorge offrent un caractère tout particulier : elles sont toutes fourchues, les barbes dépassant leurs tiges comme si on en avait coupé la pointe; caractère fort remarquable et que je n'ai vu, dit Le Vaillant, que dans peu d'Oiseaux.

Ces Oiseaux ont, ainsi que le dit fort bien Le Vaillant, quelques rapports de forme avec les Oiseaux de proie; et les observations suivantes qu'a fait ce voyageur sur leurs mœurs et sur leur manière de vivre vont présenter les mêmes traits d'analogie.

Vorace, criard, hardi, social et immonde, le Corbivau imite le Corbeau par son goût pour la charogne, dont il fait le fond principal de sa nourriture, et se réunit en troupes quelquefois très-nombreuses et très-bruyantes. Ces Oiseaux poussent des cris rauques et graves, les mêmes à peu près que ceux du Corbeau, et qui concourent singulièrement avec sa forme et ses mœurs à l'idée d'un être sauvage, dur et dégoûtant, que nous nous formons des Corvinés en général, d'après l'ensemble de leurs attributs déplaisants et lugubres.

A ces habitudes, le Corbivau joint un appétit marqué pour une proie vivante : il attaque et tue les Agneaux, les jeunes Gazelles, et les dévore après avoir commencé par leur arracher et les yeux et la langue; on le voit poursuivre des troupes de Buffles, de Bœufs et de Chevaux, enfin le Rhinocéros et l'Éléphant lui-même. Le goût de la chair et du sang le conduit à la poursuite de tous ces grands Quadrupèdes, sur le dos desquels il est continuellement perché en grand nombre. Le Corbivau serait pour ces animaux un Oiseau de rapine meurtrier et dangereux s'il avait la force nécessaire pour les égorger; mais, impuissant contre leur cuir robuste et solide, il se borne à plonger son bec dans les plaies de l'animal, dans les parties suppurantes de son corps, où le cuir est entamé par les pustules qu'ont faites les Poux de bois et surtout les Taons en déposant leurs œufs dans l'épaisseur de leur peau. Si ces Quadrupèdes souffrent ainsi le Corbivau perché sur leur dos, c'est que réellement c'est un service que son instinct sanguinaire leur rend; service qu'ils reçoivent avec une sorte de plaisir, puisqu'ils le souffrent et lui permettent d'enlever à coups de bec ces larves développées et pleines de sang dont le nombre est quelquefois si grand sur certains animaux, qu'on en a vu plusieurs d'entre eux périr de maigreur. (*Hist. nat. des Ois. d'Afr.*)

Ces habitudes sanguinaires sont communes aux deux espèces. Ainsi, celle d'Abyssinie, au dire du docteur Petit et de Quartin-Dillon, n'est nulle part plus commune au Sémiène que près des lieux où on abat le bétail, et où ces Oiseaux boivent le sang et mangent les débris. (*Voyage en Abyssinie* de Lefebvre.)

Le Corbivau vole avec force, plane et s'élève très-haut au moyen de ses longues ailes. Il niche en octobre, construit son nid dans les grands buissons ou sur les arbres : ce nid, vaste et creux, est composé de branches, et garni intérieurement de matières douillettes. La ponte est de quatre œufs.

Le Corbivau n'est point un Oiseau de passage; il séjourne constamment toute l'année dans le canton. Il se trouve généralement partout en Afrique; il est cependant des cantons où il est plus commun que dans d'autres, comme, par exemple, chez les grands Namaquois. Il est plus rare aux environs de la ville du Cap, mais se trouve abondamment dans le Swarte-Land, où on le voit se mêler avec une autre espèce très-commune, le Corbeau à scapulaire blanc. Les colons nomment le Corbivau *Ringhals-kraai* (Corbeau à collier). La femelle est un peu plus petite que le mâle. (*Histoire des Oiseaux d'Afrique.*)

CORBIVAU A GROS BEC. *CORVULTUR CRASSIROSTRIS.* (Rüppell, Ch. Bonaparte.)

Corps entièrement noir lustré; le bas de la nuque orné d'une tache d'un blanc de neige beaucoup plus longue que large.

Habite l'Afrique orientale (l'Abyssinie).

4me GENRE. — GYMNOCORVE. *GYMNOCORVUS.* (Lesson, 1831.)

Γυμνος, nu; *corvus*, Corbeau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, épais, puissant, robuste, aussi haut que large, convexe, triangulaire.

Narines médiocres, ouvertes, arrondies, nues.

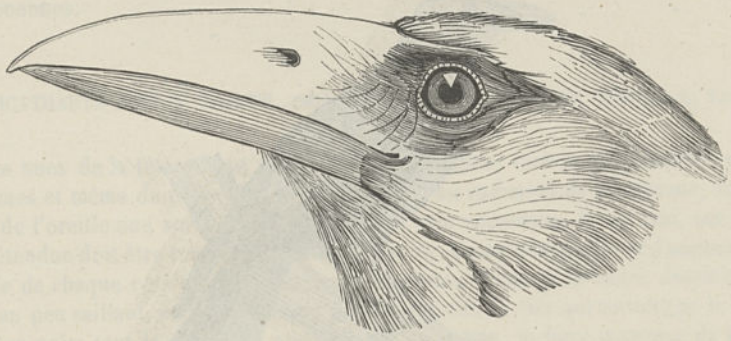


Fig. 152. — *Gymnocorvus senex.*

Ailes amples, allongées, surobtuses; *les six premières rémiges également et régulièrement étagées jusqu'à la sixième, qui est la plus longue.*

Queue longue, étagée.

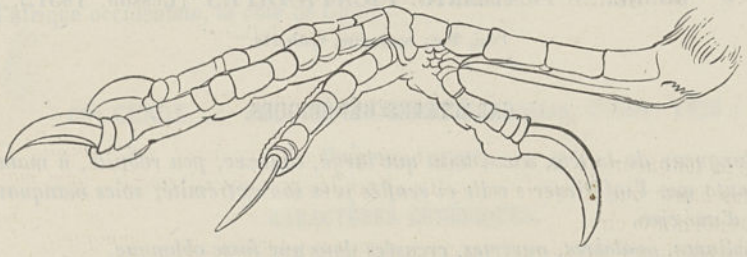


Fig. 153. — *Gymnocorvus senex.*

Tarses épais, vigoureux, trapus, écussonnés, à larges plaques, un peu plus courts que le doigt

médian; doigts allongés, très-forts, armés d'ongles puissants, le pouce et son ongle épais et robustes; l'ongle très-renflé.

Joues nues.

Ne repose que sur une espèce unique, découverte à la Nouvelle-Guinée par Garnot et Lesson, qui la nommèrent alors Corbeau vieillard, lors de l'expédition de la *Coquille*. Nous en donnons la figure et la description.

GYMNOCORVE VIEILLARD. *GYMNOCORVUX SENEX.* (Garnot, Lesson.)

Tête, cou et haut de la poitrine, d'un blanc sale, prenant une teinte grisâtre sur l'abdomen; bec blanc; tarses d'un ton blanc jaunâtre pâle.

Longueur totale, $0^{m},52$.

Habite la Nouvelle-Guinée, le hâvre Dorey.

Fig 154. — Gymnocorve vieillard.

5me GENRE. — PICATHARTE. *PICATHARTES* (Lesson, 1831.)

Pica, Pie; *cathartes*, Catharte.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, aussi haut que large, convexe, peu robuste, à mandibule supérieure plus haute que l'inférieure : celle-ci renflée vers son extrémité; soies manquant à la base, qui est munie d'une cire.

Narines médianes, ovalaires, ouvertes, creusées dans une fosse oblongue.

Ailes arrondies, courtes, surobtuses; *la quatrième et la cinquième rémiges les plus longues.*

Queue longue, étagée, conique.

Tarses longs, plus longs que le doigt médian; doigts et ongles courts, celui du pouce et ce doigt lui-même fort et puissant.

Tête entièrement nue.

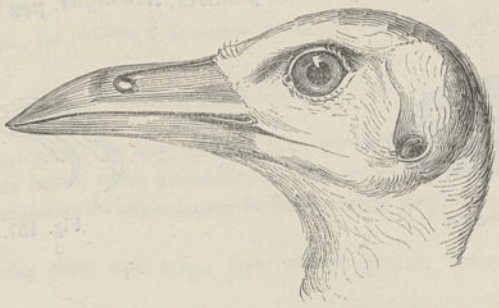


Fig. 155 — *Picathartes gymnocephalus.*

A ce genre, synonyme du genre *Galgulum*, Wagler, appartient une seule espèce, le *Corvus gymnocephalus* de M. Temminck, que nous figurons. Il est de l'Afrique centrale.

Mœurs inconnues.

PICATHARTE A TÊTE CHAUVE. *PICATHARTES GYMNOCEPHALUS.* (Temminck, Lesson.)

Les parties nues de la tête offrent un caractère particulier; tout le méat auditif est complétement privé de plumes et même de poils. Une petite bordure, ou rudiment de membrane, forme en dessous de l'orifice de l'oreille une sorte de conque externe, peu apparente, il est vrai, sur le sujet monté, mais dont l'étendue doit être remarquable dans le vivant. Toute cette partie de l'organe de l'ouïe, ainsi qu'une partie de chaque côté de l'occiput, sont couvertes d'une peau noire dessinée par un bord orbiculaire un peu saillant, et formant une plaque arrondie; la cire qui enveloppe la base du bec est aussi peinte en noir; tout le reste des parties nues de la tête, la ligne moyenne de l'occiput qui sépare les plaques noires des tempes, et la partie supérieure du haut du cou, paraissent devoir être rouges ou roses dans le vivant; une légère teinte jaune rosé couvre ces parties dans le sujet monté; toute la nuque est couverte à claire-voie d'un poil blanchâtre très-court; le devant du cou et toutes les autres parties sont blanches; le dos, très-fourni de plumes serrées, est d'un noir cendré; tout le reste du plumage est d'un brun bistre; les pieds sont jaunâtres, et le bec est noir. (Temminck, pl. col.)

Longueur totale, $0^{m},41$.

Habite l'Afrique occidentale, la côte de Guinée.

6me GENRE. — PODOCE. *PODOCES.* (Lesson, Fisher, 1823.)

Πωδωκης, coureur.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, médiocre, déclive à la pointe, sans échancrure, peu anguleux; mandibule supérieure plus longue que l'inférieure, recevant et recouvrant les bords de celle-ci.

Narines basales, arrondies, larges, couvertes de plumes sétacées et retombantes.

Ailes arrondies, subobtuses; *la première rémige courte, la seconde plus longue, les trois suivantes égales, les plus longues de toutes.*

Queue médiocre, rectiligne.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian; une membrane verruqueuse débordant l'épaisseur des phalanges; doigts allongés; ongles triangulaires, très-aigus, peu courbés.

Fig. 156. — *Podoces.*

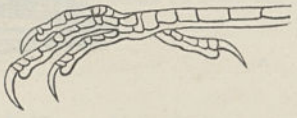


Fig. 157. — *Podoces.*

Les Podoces ont été décrits par M. Fisher dans le tome VI (page 251, pl. XXI) des *Mémoires de la Société impériale de Moscou*. Leur nom indique qu'ils ont pour habitude de courir, car leur vol est lourd et de peu d'étendue. On n'en connaît qu'un espèce, découverte par le docteur Pander chez les Kirguis, au delà d'Oremborg, et dont le genre de vie et les habitudes sont assez analogues à ceux des Corbeaux. Il vit par troupes assez considérables dans les déserts de l'Asie. On ne possède aucun détail sur ses mœurs les plus habituelles. (Lesson, *Compléments de Buffon.*)

Nous figurons l'espèce unique, le Podoce de Pander, dont Wagler a fait une Pie et M. Gray un Geai.

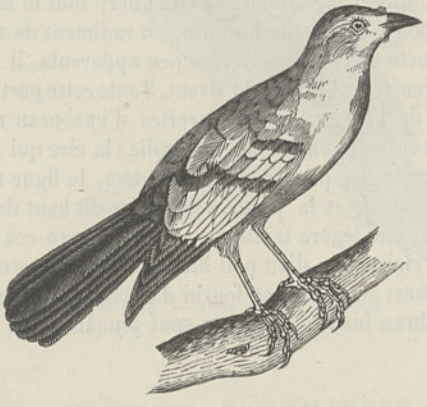


Fig. 158. — Podoce de Pander.

PODOCE DE PANDER. *PODOCES PANDERI.* (Fisher.)

Plumage glauque ou verdâtre en dessus; les yeux surmontés par des sourcils blancs; joues noires; bec et ongles noirâtres; tarses verdâtres.

Longueur totale, $0^{m},26$.

Habite l'Asie occidentale.

7me GENRE. — CHOQUARD. *PYRRHOCORAX*. (Vieillot, 1816.)

Πυρρος, feu (à cause de la couleur orange du bec); κοραξ, Corbeau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peine de la longueur de la tête, moyen, fort, arrondi à sa base, s'amincissant en pointe recourbée, dentée, à bords lisses; arête arrondie, un peu recourbée; la mandibule inférieure se relevant à son bout pour rejoindre la supérieure; la base garnie de plumes sétiformes aplaties et dirigées en avant.

Narines basales, percées dans une large fosse membraneuse, couvertes par les plumes du front.

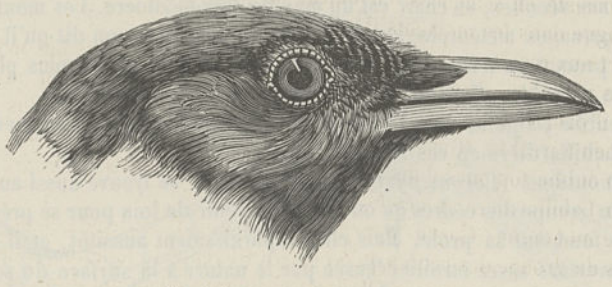


Fig. 159. — *Pyrrhocorax alpinus*

Ailes longues, pointues, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges égales, les plus longues atteignant presque l'extrémité de la queue.*

Queue longue, égale, carrée.

Tarses moyens, de la longueur du doigt médian, scutellés, à scutelles élevées sur les doigts, qui sont robustes et presque égaux; le pouce et son ongle forts.

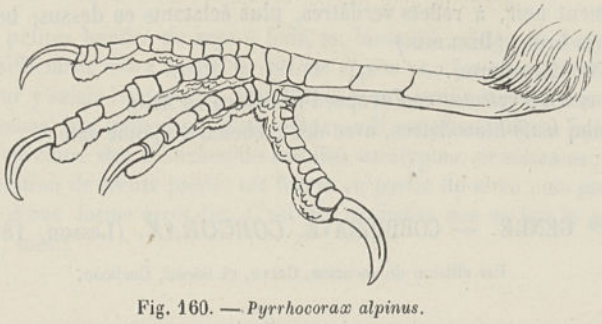


Fig. 160. — *Pyrrhocorax alpinus.*

Une seule espèce, le Choquard des Alpes, que nous figurons.

Vieillot a emprunté à Pline sa dénomination de *Pyrrhocorax*.

Ce seul nom renferme une description en raccourci : *corax*, qui signifie Corbeau, indique la noirceur du plumage, ainsi que l'analogie de l'espèce, et *pyrrhos*, qui signifie roux, orangé, exprime la

couleur du bec, qui varie en effet du jaune à l'orangé, et aussi celle des pieds, qui est encore plus variable que celle du bec, puisque selon quelques auteurs ils sont quelquefois jaunes, et que, selon d'autres, ils sont jaunes l'hiver et rouges l'été Ces pieds jaunes, ce bec de même couleur et plus petit que celui du Choucas, ont donné lieu à quelques-uns de prendre le Choquard pour un Merle, et de le nommer le grand Merle des Alpes...

Pline croyait son *Pyrrhocorax* propre et particulier aux montagnes des Alpes : cependant Gessner, qui le distingue très-bien d'avec le Crave ou Coracias, dit qu'il y a certaines contrées du pays des Grisons où cet Oiseau ne se montre que l'hiver, d'autres où il paraît à peu près toute l'année; mais que son vrai domicile, son domicile de préférence, celui où il se trouve toujours par grandes bandes, c'est le sommet des hautes montagnes. (Guéneau De Montbeillard.)

En Europe comme en Asie, en effet, il ne se trouve que dans les régions les plus élevées, se tenant l'été dans ses montagnes, et descendant l'hiver dans les vallons et les plaines. Il niche sur les rochers les plus escarpés et dans les endroits les plus inaccessibles, très-rarement sur les arbres.

Sa nourriture consiste en semences, en baies, en Vers, en petits Crustacées et en Insectes. Il se contente de charogne dans les moments de disette. (Degland.)

Il fait grand tort aux récoltes; sa chair est un manger très-médiocre. Les montagnards tirent de sa façon de voler des présages météorologiques : si son vol est élevé, on dit qu'il annonce le froid, et, lorsqu'il est bas, il promet un temps plus doux. Sa voix est plus aiguë, plus plaintive que celle des Choucas, et fort peu agréable. (Guéneau De Montbeillard.)

Un fait que l'on oublie toujours dans l'histoire du Choquard, et qui a pourtant son importance, est celui rapporté par Labillardière en ces termes :

La Corneille de montagne (*Corvus pyrrhocorax*, Latham) se trouve aussi au mont Liban. C'était un peu au-dessous du groupe des cèdres qu'on en voyait venir de loin pour se précipiter vers la terre, comme le Milan qui fond sur sa proie. Mais elles diparaissaient aussitôt, et il me fallut approcher pour apercevoir l'ouverture assez étroite creusée par la nature à la surface du sol, par laquelle elles se rendaient dans la grotte où elles font leurs nids. Malgré l'obscurité qui règne, chacune sait bien trouver ses petits, quoique d'ailleurs quittant une atmosphère souvent éclairée par la vive lumière du soleil. (*Ann. du Mus. d'Hist. nat.*, 1812.)

Ce qui prouverait que, de même que beaucoup d'autres Oiseaux, le Choquard a des habitudes crépusculaires, et qu'il préfère les cavernes aux anfractuosités des rochers; c'est une faculté qu'il partagerait avec le Coq de roches, avec les Martinets, etc.

CHOQUARD DES ALPES. *PYRRHOCORAX ALPINUS.* (Vieillot.)

Plumage entièrement noir, à reflets verdâtres, plus éclatants en dessus; bec jaune citron, pieds rouges vermillon; iris brun. (Degland.)

Longueur totale, $0^{m},40$ environ.

Habite les Alpes et les Pyrénées en Europe; l'Himalaya en Asie.

Pond quatre ou cinq œufs blanchâtres, avec des taches d'un jaune sale.

8me GENRE. — CORBICRAVE. *CORCORAX.* (Lesson, 1831.)

Par ellision de *coracias*, Crave, et *corax*, Corbeau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, moyen, élevé, fort, fendu jusque sous les yeux, comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure voûtée et inclinée jusqu'à la pointe, l'inférieure inclinée parallèlement à celle-ci.

Narines basales, en partie cachées par les plumes du front.

Ailes allongées, pointues, surobtuses; *la quatrième rémige la plus longue.*

Queue longue, étagée, ample et arrondie.

Tarses longs, de la longueur du doigt médian, forts, largement scutellés; doigts longs, à scutelles renflées; pouce fort; ongles courbés et aigus.

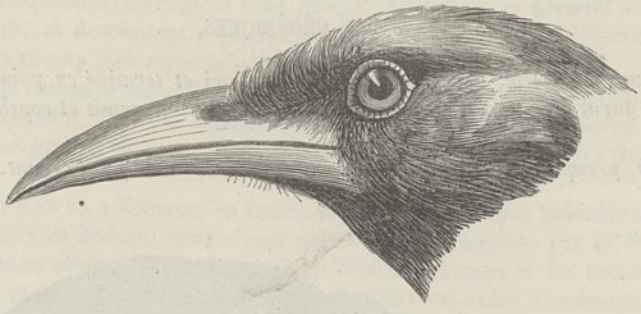


Fig. 161. — *Corcorax leucopterus.*

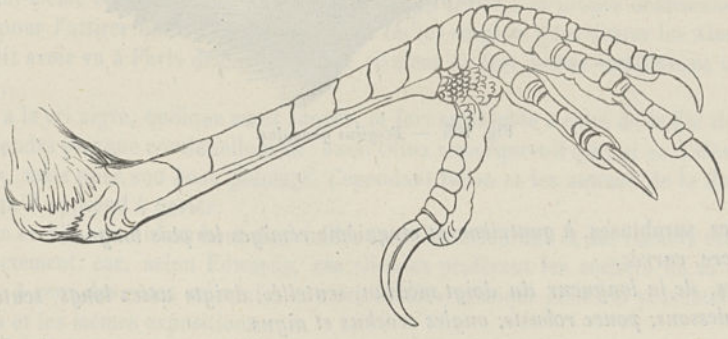


Fig. 162. — *Corcorax leucopterus.*

Ce genre, synonyme du genre *Cercoronus*, Cabanis, ne repose que sur une espèce unique propre à l'Australie, dont on a fait tantôt un Choquard, tantôt un Freux : le Corbicrave australien, que nous figurons.

Cet Oiseau vit par petites bandes de sept à huit, et, lorsqu'il voltige de branche en branche, on l'entend pousser un sifflement assez agréable qui est répété par les autres de la bande. Il descend souvent sur le sol pour y saisir les Insectes qui servent à sa nourriture, et dont on retrouve toujours les débris dans l'estomac des individus qu'on prépare. Il est d'un naturel farouche et méfiant. Le nid, placé dans l'enfourchure des branches de certains eucalyptus, notamment de l'espèce appelée *piperment*, à une élévation de trente pieds, est formé en partie de terre, en partie de branches; il est assez profond et d'une forme arrondie. C'est en novembre que se fait la ponte. (J. Verreaux, *Zool. tasm. et austr.*, mss.)

CORBICRAVE AUSTRALIEN. *CORCORAX MELANORHYNCHUS.* (Vieillot, Ch. Bonaparte.)

Plumage entièrement noir, avec des reflets d'acier bruni, surtout sur une partie du dos et des ailes; bec et tarses noirs; iris rouge carmin; l'on voit entre la pupille et la couleur rouge un petit cercle qui l'entoure d'un beau jaune doré.

Habite l'Australie orientale et méridionale.

9me GENRE. — CRAVE. *FREGILUS*. (Cuvier.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, arrondi, comprimé, aminci et terminé en pointe égale, à arête légèrement fléchie, garni à sa base de plumes sétacées dirigées en avant et couchées à plat sur le bec.

Narines ouvertes, presque entièrement cachées par les plumes sétacées du front.

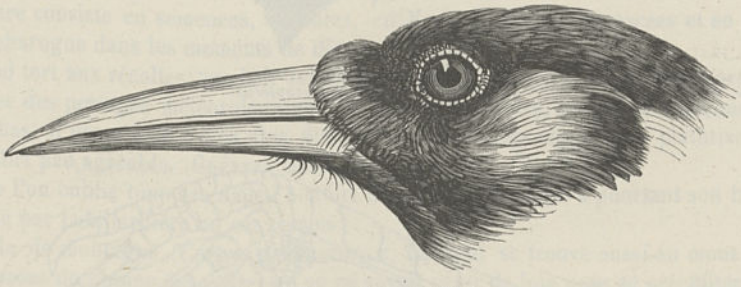


Fig. 163. — *Fregilus graculus.*

Ailes allongées, surobtuses, *à quatrième et cinquième rémiges les plus longues.*

Queue médiocre, carrée.

Tarses minces, de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts assez longs, scutellés en dessus, renflés en dessous; pouce robuste; ongles crochus et aigus.

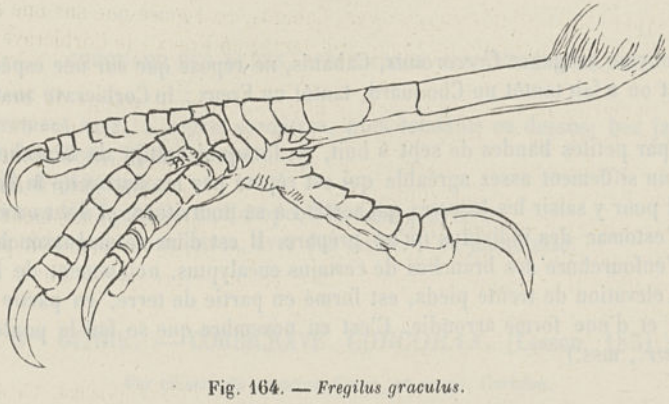


Fig. 164. — *Fregilus graculus.*

Ce genre, synonyme des genres *Coracia*, Brisson, et *Graculus*, Koch, ne renferme qu'une espèce, qui se trouve en Europe et en Asie, et que nous figurons.

Quelques auteurs anciens ont confondu cet Oiseau avec le Choquard, appelé communément *Choucas des Alpes;* cependant il en diffère d'une manière assez marquée par ses proportions totales et par les dimensions, la forme et la couleur de son bec, qu'il a plus long, plus menu, plus arqué et de cou-

leur rouge; il a aussi la queue plus courte, les ailes plus longues, et, par une conséquence naturelle, le vol plus élevé; enfin ses yeux sont entourés d'un petit cercle rouge.

Il est vrai que le Crave ou Coracias se rapproche du Choquard par la couleur et par quelques-unes de ses habitudes naturelles. Ils ont tous deux le plumage noir, avec des reflets verts, bleus, pourpres, qui jouent admirablement sur ce fond obscur. Tous deux se plaisent sur le sommet des plus hautes montagnes, et descendent rarement dans la plaine, avec cette différence néanmoins que le premier paraît beaucoup plus répandu que le second.

Le Crave est un Oiseau d'une taille élégante, d'un naturel vif, inquiet, turbulent, et qui cependant se prive à certain point. Dans les commencements, on le nourrit d'une espèce de pâte faite avec du lait, du pain, des grains, etc.; et dans la suite il s'accommode de tous les mets qui se servent sur nos tables.

Aldrovande en a vu un à Bologne, en Italie, qui avait la singulière habitude de casser les carreaux de vitres de dehors en dedans, comme pour entrer dans les maisons par la fenêtre; habitude qu'il devait sans doute au même instinct qui porte les Pies, les Choucas et les Corneilles à s'attacher aux pièces de métal et à tout ce qui est luisant; car le Crave est attiré, comme ces Oiseaux, par ce qui brille, et, comme eux, cherche à se l'approprier. On l'a vu même enlever du foyer de la cheminée des morceaux de bois tout allumés, et mettre ainsi le feu dans la maison; en sorte que ce dangereux Oiseau joint la qualité d'incendiaire à celle de voleur domestique. Mais on pourrait, ce semble, tourner contre lui-même cette mauvaise habitude et la faire servir à sa propre destruction, en employant les miroirs pour l'attirer dans les piéges, comme on les emploie pour attirer les Alouettes.

Salerne dit avoir vu à Paris deux Craves qui vivaient en fort bonne intelligence avec des Pigeons de volière....

Le Crave a le cri aigre, quoique assez sonore, et fort semblable à celui de la Pie de mer (Huîtrier); il le fait entendre presque continuellement: aussi Olina remarque-t-il que, si on l'élève, ce n'est point pour sa voix, mais pour son beau plumage. Cependant Belon et les auteurs de la *Zoologie britannique* disent qu'il apprend à parler.

La femelle établit son nid au haut des vieilles tours abandonnées et des rochers escarpés, mais non pas indistinctement; car, selon Edwards, ces Oiseaux préfèrent les rochers de la côte occidentale d'Angleterre à ceux des côtes orientales et méridionales, quoique celles-ci présentent à peu près les mêmes sites et les mêmes expositions.

Un autre fait du même genre, dû à un observateur digne de toute confiance, M. Hébert, c'est que ces Oiseaux, quoique habitants des Alpes, des montagnes de Suisse, de celles d'Auvergne, etc., ne paraissent pas néanmoins sur les montagnes du Bugey, ni dans toute la chaîne qui borde le pays de Gey jusqu'à Genève. Belon, qui les avait vus sur le mont Jura, en Suisse, les a retrouvés dans l'île de Crète, et toujours sur la cime des rochers. Mais Hasselquist assure qu'ils arrivent et se répandent en Égypte vers le temps où le Nil débordé est prêt à rentrer dans son lit. En admettant ce fait, quoique contraire à tout ce que l'on sait d'ailleurs de ces Oiseaux, il faut donc supposer qu'ils sont attirés en Égypte par une nourriture abondante, telle qu'en peut produire un terrain gras et fertile au moment où, sortant de dessous les eaux, il reçoit la puissante influence du soleil. Et, en effet, les Craves se nourrissent d'Insectes et de grains nouvellement semés et ramollis par le premier travail de la végétation. (Guéneau De Montbeillard.)

Cet exemple appuie ce que je suppose sur la probabilité que le Crave profite de la longueur et de la forme de son bec pour chercher des Vers, et qu'il s'accommode aussi de baies, et que peut-être il se rabat, comme les Corbeaux, sur les dépouilles des animaux qui ont péri. Je fonde cette opinion sur ce que le Crave ne trouverait ni Insectes ni semences une partie de l'année dans les lieux qu'il habite.

Cependant il n'est pas vraisemblable que ce soit des Alpes et des Pyrénées que les Craves descendent en Égypte... Plusieurs voyageurs m'ont assuré qu'ils étaient communs dans différentes îles, et particulièrement à celles de Ténériffe; c'est donc de ces pays et peut-être des montagnes qui bordent la haute Égypte que les Craves descendent sur les terres d'où le Nil se retire. (Mauduyt.)

Il résulte de tout cela que ces Oiseaux ne sont point attachés absolument et exclusivement aux sommets des montagnes et des rochers, puisqu'il y en a qui paraissent régulièrement, en certains temps de l'année, dans la basse Égypte; mais qu'ils ne se plaisent pas également sur les sommets de tout

rocher et de toute montagne, et qu'ils préfèrent constamment les uns aux autres, non point à raison de leur hauteur ou de leur exposition, mais à raison de certaines circonstances qui ont échappé jusqu'à présent aux observateurs. (Guéneau De Montbeillard.)

CRAVE ORDINAIRE. *FREGILUS GRACULUS.* (Linné, Cuvier.)

D'un noir à reflets brillants, verts, bleus et pourpres; bec et pieds d'un rouge vermillon; iris brun.

Longueur totale, $0^m,42$ à $0^m,43$.

Habite les hautes montagnes de l'Europe en France, en Suisse, en Espagne, parfois dans les falaises des côtes de la Normandie et de l'Angleterre. Se trouve également en Asie et en Afrique.

Ponte de trois ou quatre œufs d'un gris sale un peu verdâtre ou d'un verdâtre sombre, avec de petites taches d'un gris cendré et d'autres plus ou moins grandes d'un roux vif, ou d'un brun rouge un peu vineux. Grand diamètre, $0^m,035$; petit diamètre, $0^m,025$.

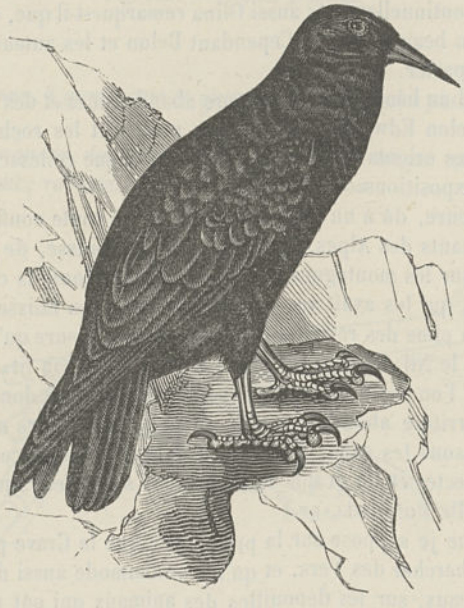


Fig. 165. — Crave (Freux.)

DEUXIÈME TRIBU. — STURNIDÉS.

Cette tribu, qui renferme et représente la plus grande partie du grand genre linnéen *Sturnus*, ayant pour type notre Étourneau vulgaire, a été créée, sous le titre de famille, par Swainson, qui, y ajoutant un groupe considérable d'Oiseaux de l'Amérique, les Caciques et les Troupiales, la divisait en cinq sous-familles :

1° *Sturninæ;*
2° *Lamprotorninæ;*
3° *Scaphidurinæ;*
4° *Icterinæ.*

M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire et M. Gray ont adopté la manière de voir de Swainson; le premier, en divisant les Sturnidés en :

1° *Sturniens;*
2° *Xanthorniens;*

le second, après y avoir compris les Ptilonorhynques, dont nous avons fait la seconde famille de nos Corvidés, en la composant de sept familles, à savoir :

1° *Ptilonorhynchinæ;*
2° *Graculinæ;*
3° *Buphaginæ;*
4° *Sturninæ:*
5° *Quiscalinæ;*
6° *Icterinæ;*
7° *Agelainæ.*

M. Ch. Bonaparte a senti la nécessité de restreindre dans ses vraies limites cette tribu des Sturnidés, dont il fait deux sections ou familles, sous les noms de *Sturnidæ* et de *Icteridæ*, réservant le premier pour tous les genres de l'ancien monde, et le second pour ceux du nouveau, ainsi que nous avons procédé pour nos deux tribus des Muscicapidés et des Tyrannidés. Dans ce nouvel ordre d'idées, l'auteur du *Conspectus* n'a compris, dans ses *Sturnidæ*, que quatre sous-familles :

1° *Lamprotornithinæ;*
2° *Sturninæ;*
3° *Buphaginæ;*
4° *Euryceratinæ,*

que, dans un nouveau travail encore plus complet, à nous communiqué depuis peu par ce savant, il vient de modifier, en remplaçant les *Euryceratinæ* par la sous-famille des *Graculinæ*.

Cette composition, au reste, avait été pressentie par Le Vaillant, qui, parlant des rapports existants entre le Porte-Lambeaux, les Mainates, les Martins et les Étourneaux, s'exprimait ainsi : « Au reste, on pourrait, avec beaucoup de fondement, réunir tous ces Oiseaux *sociétaires* dans un seul et même ordre, en les distinguant ensuite par genres. »

M. le docteur Reichenbach, enfin, a divisé cette tribu en quatre sections ou familles, sous les noms de :

1° *Sturninæ graculinæ;*
2° *Sturninæ genuinæ;*
3° *Sturninæ quiscalinæ;*
4° *Xanthorninæ.*

Partageant complétement le sentiment de M. Ch. Bonaparte pour la division nouvelle qu'il établit

dans les *Sturnidæ* des auteurs, nous ne comprendrons comme lui dans cette tribu que quatre sous-familles, les mêmes et dans un autre ordre, puisque nous procédons d'un point de départ différent.

Les Sturnidés sont tous Oiseaux *gregarii*, ainsi que disaient les auteurs anciens, c'est-à-dire vivant en troupes ou par bandes. Ils s'abattent et marchent fréquemment à terre, et se posent aussi souvent sur le dos des bestiaux et des Pachydermes, pour y chercher la vermine que renferment ou leurs poils ou leur peau; presque tous nichent dans les trous ou à couvert.

PREMIÈRE FAMILLE. — GRACULINÉS.

Cette famille, créée en 1845 par M. G.-R. Gray aux dépens des *Sturninæ* de Swainson, ne renfermait pour son auteur, qui ne tenait aucun compte des divisions génériques qu'y avaient introduites Cuvier et Lesson, qu'un seul genre, le genre *Gracula* de Linné.

Le docteur Reichenbach, faisant de cette famille l'une des quatre divisions de ses *Sturninæ*, l'a composée des genres :

1° *Tijuca;*
2° *Gymnops*, Cuvier;
3° *Gracula*, Linné;
4° *Mino*, Lesson.

Dans son *Conspectus*, M. Ch. Bonaparte a négligé cette famille, qu'il a comprise avec ses *Sturninæ;* mais depuis, et mieux édifié, il l'a rétablie dans le travail encore inédit dont nous venons de parler; et, à l'exception du genre *Tijuca*, qu'il a placé dans ses *Cotingidæ*, lesquels ne sont que nos *Ampelidæ*, il y a fait entrer, outre les trois derniers des genres qui précèdent, les genres suivants :

1° *Basilornis*, Temminck;
2° *Melampirus*, Ch. Bonaparte;
3° *Ampeliceps*, Blysh;

en tout sept genres, que nous réduisons à cinq, le *Melampirus* ayant pour type le *Sericulus Bourcieri* de Lesson (*Complément de Buffon*, 1838), et plus tard, en 1839, du nom de *Sericulus Anais*, que ses caractères zoologiques, comme la nature toute particulière de sa ptilose, doivent faire considérer avec son auteur comme une espèce nouvelle, que nous regrettons d'avoir oubliée en son lieu, à ajouter au genre *Sericulus* de Swainson : c'est en effet un véritable *Paradiséidé*.

Voici ces cinq genres :

1° Mainate (*Gracula*);
2° Mino (*Mino*);
3° Goulin (*Gymnops*);
4° Ampéliceps (*Ampeliceps*);
5° Basilornis (*Basilornis*).

Cette famille, ainsi placée en tête de nos Sturnidés, établit assez bien le passage des Corvidés à cette dernière tribu. Les mœurs des Graculinés ont en effet la plus grande analogie avec celles des uns et des autres; Omnivores comme les Corvidés, cherchant souvent leur nourriture à terre, comme presque tous les Sturnidés; vivant seulement peut-être un peu moins en troupe que ceux-ci.

Tous sont remarquables par des caroncules ou des nudités à la tête et à la face.

1er GENRE. — MAINATE. *GRACULA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, robuste, très-comprimé, élevé, convexe, à arête recourbée jusqu'à la pointe, qui est échancrée; à bords dilatés et repliés vers la bouche; à mandibule inférieure comprimée à sa pointe; à branches écartées à sa base.

Narines rondes, percées sur le rebord d'une membrane, en partie recouvertes de plumes soyeuses.

Fig. 166. — *Gracula musica.*

Ailes allongées, pointues, surobtuses; *les quatre premières rémiges graduées et les plus longues; la troisième et la quatrième presque égales; celles-ci excédant toutes les autres.*

Queue courte, rectiligne.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes.

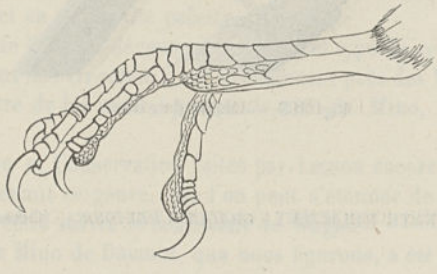


Fig. 167. — *Gracula musica.*

Les espèces de ce genre se distinguent en outre par deux lambeaux charnus, flottant sur les côtés des joues.

Ce genre, créé par Linné sur le type du Mainate religieux (*Gracula religiosa*), avait également été pressenti par Guéneau De Montbeillard, qui s'exprimait ainsi en parlant de cette espèce, qu'il décrivait à la suite des Brêves :

« Il suffit de jeter un coup d'œil de comparaison sur cet Oiseau étranger, pour sentir qu'on doit le séparer du genre des Merles, des Grives, des Étourneaux et des Choucas, avec lesquels il a été trop légèrement associé, pour le rapprocher du Goulin des Philippines et surtout du Martin, lesquels sont

du même pays, ont le bec de même, et des parties nues à la tête comme lui. » (*Histoire naturelle des Oiseaux.*)

Cinq espèces, toutes exclusivement de l'Asie méridionale et de l'archipel Indien, composent ce genre. Nous figurons le Mainate de Java. (*Gracula Javanensis*, Osbeck.)

Le Mainate est un de ces Oiseaux qui retiennent et qui imitent les sons avec le plus de facilité; il est, parmi les Oiseaux des Indes orientales, ce que le Moqueur est parmi les Oiseaux d'Amérique... « J'en ai vu un, dit Mauduyt, qui avait été apporté de Pondichéry à Paris. C'était un Oiseau mime et excellent parleur; il avait appris, dans la traversée, à contrefaire le cri des poulies lorsqu'on les tire dans la manœuvre; il répétait ces sons, si difficiles à apprécier et à retenir, plus d'un an après qu'il avait cessé de les entendre : rien ne peut mieux prouver l'aptitude de cet Oiseau pour retenir les sons et la flexibilité de son gosier pour les imiter. » (*Encycl. méth.*) Mais, de cette faculté, Mauduyt concluait à tort que les Mainates devaient être rangés parmi les Merles.

Les Mainates vivent en troupes et recherchent les Insectes, les fruits et surtout les bananes. Le nom de *Religieux*, que Bontius donna à l'une des espèces, reproduit par Cuvier sous celui de *Eulabes*, tient à des idées superstitieuses des Malais, et vient de ce qu'une femme musulmane se refusa, par scrupule religieux, à laisser peindre par un Européen un de ces Oiseaux qu'elle nourrissait en captivité. (Lesson, *Tr. d'Ornith.* et *Complém. de Buffon.*)

Fig. 168. — Mainate de Java.

MAINATE RELIGIEUX. *GRACULA RELIGIOSA*. (Osbeck.)

Plumes de la tête, excepté celles du milieu, courtes, serrées et imitant le velours; une membrane d'un jaune orpin, épaisse, placée dessus et derrière chaque œil, s'avançant sur les joues et se rejoignant presque vers l'occiput; plumage d'un noir brillant, avec des reflets violets et verdâtres sur certaines parties; une tache blanche oblongue sur le bord extérieur des sept dernières rémiges. Bec jaune, à base rougeâtre; tarses et doigts jaunâtres; ongles bruns. (Dandin.)

Longueur totale, $0^{m},30$.

Habite l'Inde méridionale, Ceylan.

2me GENRE. — MINO. *MINO*. (Lesson, 1828.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, fort, arrondi, à mandibule inférieure plus large que la supérieure; celle-ci convexe en dessus, recourbée, échancrée à la pointe; l'inférieure à branches élargies; commissure de la bouche anguleuse.

Narines à demi cachées par les plumes du front, et recouvertes d'une membrane.

Ailes longues, subobtuses; *à deuxième, troisième et quatrième rémiges étagées, les deux dernières les plus longues.*

Queue courte, rectiligne.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, largement scutellés; le doigt médian le plus grand, uni à la base avec l'interne, qui est le plus court et le plus faible.

Fig. 169. — *Mino.*

Fig. 170. — *Mino.*

Mandibules inférieures garnies en dessous d'une membrane dénudée, descendant sur le devant du cou; joues revêtues d'une peau nue, hérissée de papilles érectiles. Plumes du front et des narines courtes, rigides, non veloutées, composées de petites houppettes, terminées par des tiges roides; plumes du cou pinnulées sur chaque barbe, avec rachis terminé par un petit faisceau aplati et oblong; ces plumes parsemées d'un grand nombre d'autres petites plumes semblables à des poils, très-fines, et s'élargissant à leur sommet en une petite palette. (Lesson.)

« Cuvier, dit Lesson, fait de l'Oiseau découvert par nous et type de ce genre un Goulin (*Gymnops*), et Wagler ne le distingue point des *Gracula;* c'est évidemment près des Mainates qu'il doit être placé, et notre seul tort est peut-être de lui avoir appliqué le nom de *Mino*, qu'Edwards donnait au vrai Mainate. » (*Tr. d'Ornith.*)

Nous croyons la distinction et l'observation faites par Lesson encore vraies aujourd'hui, et nous nous y conformons en maintenant ce genre, que l'on peut s'étonner de voir supprimé par MM. Gray et Ch. Bonaparte, qui ont préféré suivre le sentiment de Wagler.

La seule espèce connue, le Mino de Dumont, que nous figurons, a été découverte par Lesson dans les forêts de la Nouvelle-Guinée.

On en ignore les mœurs.

MINO DE DUMONT. *MINO DUMONTII*. (Lesson.)

Membranes jaunâtres; peau nue des joues d'un jaune orangé très-vif; plumes du front et du sommet de la tête d'un vert noir luisant comme celles du cou, du dos, des couvertures, des ailes, du ventre, des flancs et des jambes; les premières blanches à leurs racines, les dernières grises; ailes et dessus de la queue d'un brun verdâtre; croupion et couvertures inférieures de celle-ci d'un blanc très-pur; un miroir blanc, peu apparent lorsque les ailes sont fermées, sur le milieu des cinq premières ré-

miges; large tache d'un jaune vif sur le milieu du bas-ventre. Bec jaune orangé; tarses, doigts et ongles d'un jaune très-vif. (Lesson.)

Longueur totale, 0m,25.

Habite les alentours du havre de Dorey, à la Nouvelle-Guinée.

Fig. 171. — Mino de Dumont.

3me GENRE. — GOULIN. *GYMNOPS.* (Guéneau de Montbeillard, d'après J.-G. Camel; Cuvier.)

Γυμνος, nu; ωψ, visage ou œil.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conique, incliné de la base à la pointe, à arête entamant en angle arrondi les plumes du front; plumes sétacées s'avançant à plat à la base.

Narines arrondies, nues, à peine atteintes par quelques-unes de ces plumes.

Ailes courtes, arrondies, subobtuses; *à première rémige bâtarde et lancéolée; la seconde égale à la cinquième; les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue médiocre, arrondie et légèrement étagée.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés, robustes; doigts assez longs, le médian le plus grand de tous; pouce allongé et robuste, ainsi que son ongle.

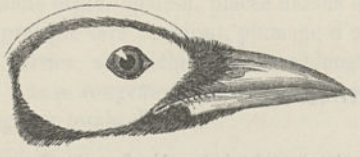


Fig. 172. — *Gymnops.*

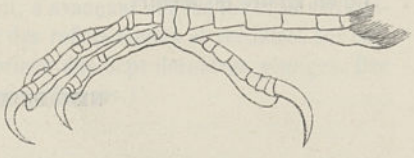


Fig. 173. — *Gymnops.*

Les yeux environnés d'une peau absolument nue, formant un ovale irrégulier couché sur son côté

et dont l'œil occupe le foyer intérieur; sur le sommet de la tête une ligne de plumes noirâtres courant entre ces deux pièces de peau nue.

Ce genre, créé par Cuvier pour l'espèce unique, *Gracula calva* de Linné, qui jusque-là avait toujours été confondue avec les Mainates, et que nous figurons, avait été pressenti par Guéneau De Montbeillard en ces termes :

« Je conserve à cet Oiseau, dit cet ornithologiste, le nom de *Goulin*, sous lequel il est connu aux Philippines, parce qu'il s'éloigne beaucoup de l'espèce du Merle, non-seulement par la nudité d'une partie de la tête, mais encore par la forme et la grosseur du bec. » (*Hist. natur. des Ois.*)

Les Goulins nichent ordinairement dans des trous d'arbres, surtout de l'arbre qui porte les cocos; ils vivent de fruits et sont très-voraces : ce qui a donné lieu à l'opinion vulgaire qu'ils n'ont qu'un seul intestin, lequel s'étend en droite ligne de l'orifice de l'estomac jusqu'à l'anus et par où la nourriture ne fait que passer. (*Ibid.*) On en élève dans les maisons. (Dandin.)

GOULIN CHAUVE. *GYMNOPS CALVA*. (Linné, Cuvier.)

Tête nue, excepté sur le sommet, où elle est couverte par une bande longitudinale étroite de plumes courtes et brunâtres; la peau s'étendant sur le reste de la tête, de couleur de chair et devenant d'un rouge vif, suivant que l'Oiseau est animé; tout le dessus du corps d'un gris argenté; gorge, devant du cou, poitrine, noirâtres; le reste brun-gris; ailes et queue brun noirâtre, moins rembruni sur les ailes; bec, pieds et ongles, bruns. (Mauduyt.)

Longueur totale, $0^{m},26$.

Habite l'Océanie, les Moluques, les Philippines.

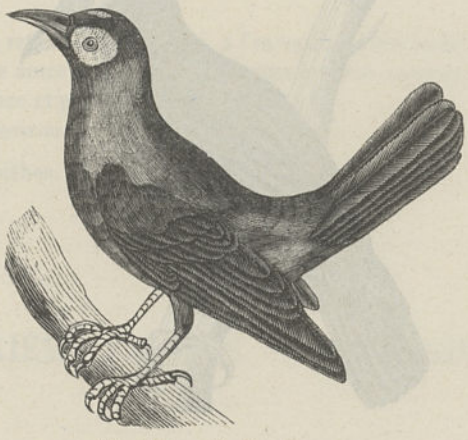


Fig. 174. — Goulin chauve.

4me GENRE. — AMPÉLICAP. *AMPELICEPS*. (Blysh, 1842.)

Ampelis, Cotinga; *caput, capitis*, tête.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peine de la longueur de la tête, déprimé à la base, comprimé dans le reste et incliné jusqu'à la pointe; le dessous de la mandibule inférieure droit; arête n'entamant les plumes du front qu'entre les narines.

Narines larges, ovalaires, basales, nues.

Ailes allongées, atteignant les trois quarts de la queue, suraiguës; *la première rémige la plus longue.*

Queue courte, ample et carrée.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian, scutellés, robustes; doigts courts; pouce aussi long que le doigt du milieu et son ongle plus fort que les autres.

Fig. 175. — *Ampeliceps.*

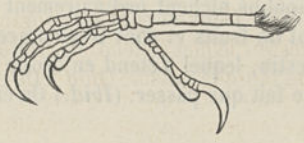


Fig. 176. — *Ampeliceps.*

Peau nue autour des yeux; plumes de l'occiput soyeuses et allongées.

Ce genre ne repose que sur une espèce, *Ampeliceps coronata*, considérée comme un Mainate par M. Gray, et dont le docteur Reichenbach a tout récemment fait le type de son genre *Bucolus*. Nous en donnons la figure d'après M. Gray.

Fig. 177. — Ampélicap couronné.

AMPÉLICAP COURONNÉ. *AMPELICEPS CORONATA.* (Gray, Blyth.)

Front, sommet de la tête, nuque et gorge, jaune d'or; peau du lorum nue et rougeâtre; corps en entier d'un beau noir à reflets bleuâtres foncés, à l'exception d'un petit miroir occupant le milieu de la page externe des trois premières rémiges, lequel est du même jaune que la tête; bec d'une couleur de chair blanchâtre; pieds jaune pâle; ongles couleur de corne claire.

Longueur totale, $0^{m},21$.

Habite l'Asie méridionale et orientale : trouvé dans le Ténassérim par M. Blyth.

5me GENRE. — BASILORNIS. *BASILORNIS.* (Temminck.)

Βασιλευς, roi; ορνις, Oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, à arête entamant les plumes du front un peu au delà des narines, et inclinée jusqu'à la pointe.

Narines basales, ovalaires, légèrement encachées dans les plumes de la base du bec.

Ailes allongées, atteignant la moitié de l'étendue de la queue, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues.*

Queue moyenne, ample et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian; le pouce et son ongle robustes.

La tête couverte de plumes de forme triangulaire, squamulées, roides, plaquées de chaque côté les unes sur les autres, et formant ainsi deux surfaces venant se rejoindre perpendiculairement et s'appliquant l'une contre l'autre au-dessus de l'occiput et de la nuque.

Ce genre ne repose que sur une espèce, dont Wagler faisait un Martin, auquel il donnait le nom de *Corythaix*, pour rappeler, sinon la nature des plumes, du moins la forme de la crête qu'elles contribuent à former, et qui rappelle assez l'ornement cervical des Touracos. C'est le Basilornis touraco.

On en ignore les mœurs.

BASILORNIS TOURACO. *BASILORNIS CORYTHAIX.* (Wagler, Ch. Bonaparte.)

Corps entièrement noir, à reflets d'acier bruni, à l'exception d'une tache blanche, de forme carrée, au-dessus des yeux, et d'une autre très-grande de même couleur occupant chacun des côtés du cou; rémiges d'un roux obscur; bec et pieds d'un jaune brunâtre.

Longueur totale, $0^m,27$ environ.

Habite la Malaisie, les Célèbes.

DEUXIÈME FAMILLE. — BUPHAGINÉS.

Cette famille a été créée par M. Gray pour un genre d'Oiseaux, le Pique-Bœuf, qui n'a pendant longtemps reposé que sur une seule espèce décrite originairement par Brisson sur un individu rapporté par Adanson, et dont le nom seul indique les habitudes, qui, au total, sont celles des Sturnidés, avec lesquels il a constamment été rangé depuis Brisson, malgré la forme du bec tout à fait insolite pour cette tribu.

M. Ch. Bonaparte, qui avait conservé, dans son *Conspectus*, cette famille telle que l'a formée M. Gray, l'établit en ce moment sur des bases différentes, et la compose des genres suivants :

1° *Buphaga*, Linné;
2° *Scissirostrum*, De La Fresnaye,

qu'il retire avec raison de ses *Eurycerotinæ*, où il le plaçait dans son *Conspectus*.

Nous conservons ces deux genres ainsi réunis.

1er GENRE. — PIQUE-BOEUF. *BUPHAGA*. (Linné.)

Βους, bœuf; φαγω, je dévore.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, robuste, gros, obtus, renflé à l'extrémité des deux mandibules, cylindrique, puis de forme presque quadrangulaire.

Narines ovalaires, percées sur le rebord du front, et à demi closes par une écaille membraneuse.

Ailes allongées, pointues, subaiguës, *à première rémige très-courte, les seconde et troisième les plus longues.*

Queue moyenne, étagée, arrondie.

Tarses courts et trapus, de la longueur du doigt, robustes, fortement scutellés en devant, rugueux en arrière; doigts forts et vigoureux, également scutellés et rugueux; ongles forts, très-recourbés, crochus, épais et aigus.

Fig. 178. — *Buphaga Africana.*

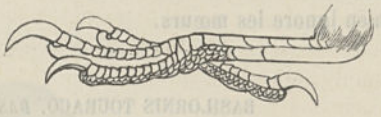


Fig. 179. — *Buphaga Africana.*

Ce genre ne renferme que deux espèces. Nous figurons le Pique-Bœuf d'Afrique.

La manière de vivre des Pique-Bœufs se rapproche assez de celle des Étourneaux; c'est donc avec juste raison que Brisson a compris ces Oiseaux dans le même ordre.

M. De La Fresnaye range ce genre dans la liste de ses Passereaux grimpeurs par des considérations d'un autre ordre dont il exprime ainsi les motifs :

« Les Pique-Bœufs, auxquels la nature a donné l'instinct le plus bizarre que l'on puisse imaginer, celui de se percher sur le dos des Buffles et autres Ruminants d'Afrique, et d'extraire avec leur bec, en pinçant la peau, les larves d'OEstres qui s'y logent, et dont ils font leur nourriture, sont pourvus de tarses et de doigts tout à fait robustes; les doigts sont d'une brièveté extraordinaire : l'externe est soudé par ses trois premières articulations, et tous sont terminés par les ongles les plus forts et les plus arqués que l'on puisse rencontrer dans tout l'ordre des Passereaux et même des Grimpeurs. Ce sont de vrais crampons arqués en demi-cercle, élevés et comprimés; ils servent indubitablement à ces Oiseaux à se maintenir sur le cuir épais des grands Quadrupèdes pendant qu'ils leur rendent un service aussi bizarre. » (*Essai*, etc., 1833.)

Les deux mandibules du bec se renflent chacune en même temps à leur pointe, et forment un bout obtus qui lui donne une grande force, et qui était très-nécessaire à ce genre pour lui faciliter les moyens d'enlever, du cuir des Quadrupèdes, les larves des Taons qui y sont déposées et y croissent, manière de vivre que la nature assigne à ces Oiseaux, et qu'ils emploient souvent pour subvenir à leurs besoins; aussi recherchent-ils avec soin les troupeaux de Bœufs, de Buffles et de Gazelles, et de tous les Quadrupèdes sur lesquels ces Mouches-Taons déposent ordinairement leurs œufs. C'est en se cramponnant fortement sur le cuir robuste de ces animaux qu'à grands coups de bec, et en pinçant fortement le cuir dans l'endroit où l'Oiseau sent une élévation qui indique la présence d'une larve, qu'ils la font sortir avec effort, comme nous pourrions le faire nous-mêmes avec nos doigts. Les ani-

maux accoutumés au manége de ces Oiseaux les souffrent avec complaisance, et sentent apparemment le service qu'ils leur rendent en les débarrassant de vrais parasites qui ne vivent qu'aux dépens de leur propre substance. D'ailleurs, les Pique-Bœufs ne sont pas les seuls Oiseaux qui se perchent sur le dos des Quadrupèdes; nous verrons bientôt que plusieurs autres Oiseaux de la tribu qui nous occupe ont la même habitude; mais beaucoup de ceux-là se contentent d'enlever seulement les Poux de bois qui s'attachent sur le cuir de ces animaux, n'ayant pas, dans leur bec, la force nécessaire pour extirper ces larves qui sont sous la peau : office que le Corbivau seul partage avec les Pique-Bœufs. Aussi remarque-t-on dans la construction des mandibules de ce Corbeau Pique-Bœuf une forme analogue à celle de l'Oiseau dont nous parlons, et dont la force du bec est vraiment surprenante, vu sa petitesse. Au reste, je n'en parle qu'avec connaissance de cause, ayant été à même d'éprouver à mes dépens à quel point ils peuvent pincer vigoureusement. Un jour, m'étant saisi d'un de ces Oiseaux, auquel mon coup de fusil n'avait cassé que l'aileron, il m'empoigna le pouce si fortement, qu'il coupa le morceau qu'il tenait dans son bec.

Les Pique-Bœufs sont assez ordinairement plusieurs ensemble; mais jamais cependant ils ne volent en grandes bandes; il m'est rarement arrivé d'en voir plus de six à huit dans le même troupeau, soit de Bœufs ou de Gazelles. Ils sont très-farouches et ne s'approchent pas facilement; aussi, lorsqu'il en venait auprès de nos troupeaux, ne pouvais-je les aborder qu'en me cachant derrière quelques Bœufs, que je faisais avancer lentement du côté de ceux sur le dos desquels ils étaient perchés, et toujours j'étais obligé de les tirer au vol, à moins que je n'eusse voulu risquer d'estropier le Bœuf sur lequel j'aurais pu les tuer.

J'en remarquai un jour à peu près une douzaine parmi un grand troupeau de Buffles que nous chassions dans une plaine du pays des grands Namaquois; mais, n'ayant avec moi d'autre arme que ma carabine chargée à balle, je ne pus en tuer un seul.

Outre les larves des Taons, dont ces Oiseaux sont très-friands, ils mangent aussi les Poux de bois lorsqu'ils sont pleins de sang, et généralement toutes sortes d'Insectes. (Le Vaillant, *Histoire des Oiseaux d'Afrique.*)

Ces Oiseaux accompagnent aussi les caravanes, au dire de M. Rüppell; et c'est par petites bandes qu'on les observe au milieu des Chameaux ou sur le dos de ces animaux; car ils se nourrissent principalement des Hypobosques ou de leurs larves qu'ils saisissent dans la bourre laineuse qui recouvre la peau de ces grands Quadrupèdes. (Lesson, *Complément de Buffon.*)

Le Vaillant ne leur a jamais entendu exprimer d'autre ramage qu'un cri aigu, que chacun d'eux jetait au moment où il s'envolait du dos de l'animal.

Il n'a point été à même de connaître la manière dont ils construisent leur nid et où ils le placent, ni de rien savoir sur leur ponte et sur le temps de l'incubation.

Nous terminerons ces détails par la citation d'une des observations si intéressantes faites, dans leur voyage en Abyssinie, par les docteurs Petit et Quartin-Dillon, celle relative au Pique-Bœuf à bec de corail :

Cet Oiseau, disent-ils, perche sur les arbres, a le vol peu soutenu. Il se trouve surtout sur le dos des Bœufs et des Mules blessées : quand l'animal impatienté tourne la tête en haut pour le saisir avec la bouche, dont la langue le touche presque, il ne s'effraye pas pour cela; et, sans s'envoler, il se détourne de l'autre côté; car, une fois posé sur la bosse du dos, il se laisse pendre de côté, et ne s'envole qu'après que l'animal s'est secoué et a plusieurs fois tourné la tête sur lui. Quand il se perche sur les arbres, il étale sa queue dans toute sa largeur. (*Voyage en Abyssinie* de Th. Lefebvre, zool., p. 107.)

2me GENRE. — SCISSIROSTRE. *SCISSIROSTRUM*. (De La Fresnaye, 1845.)

Scissura, raies, fentes; *rostrum*, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, robuste, très-épais et élevé à la base, peu comprimé, obtus, à arête régulièrement inclinée depuis le front jusqu'à la pointe, arrondie et mousse.

Narines longitudinales, ouvertes dans une fente en forme de sillon.

Ailes de forme allongée, suraiguës; *les deux premières rémiges égales les plus longues de toutes; les troisième et quatrième étagées.*

Queue médiocre, grêle, acuminée, à rectrices étroites et étagées.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian, très-robustes; les doigts latéraux et leurs ongles courts; le pouce et son ongle forts, ce dernier surtout très-arqué.

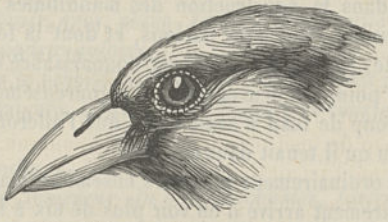


Fig. 180. — *Scissirostrum Pagei.*

Ce genre a été établi sur une espèce des Célèbes que l'on a crue nouvelle et qui aurait été décrite par Latham comme ***Lanius dubius***, et dont nous donnons la figure.

M. Léclancher, chirurgien attaché à l'expédition de la corvette la ***Favorite***, auquel on doit le type qui a servi à M. De La Fresnaye, dit que ces Oiseaux ont des habitudes praticoles; qu'il a remarqué qu'ils vivaient en troupe comme les Étourneaux et les Stournes, qu'ils fréquentaient les pâturages et se tenaient souvent à terre près des bestiaux, qu'ils se posaient quelquefois en bandes de plus de deux cents sur le même arbre, où ils gazouillaient tous à la fois de manière à se faire entendre de fort loin.

Fig. 181. — Scissirostre de Page.

SCISSIROSTRE DE PAGE. *SCISSIROSTRUM PAGEI.* (De La Fresnaye.)

En entier d'un gris cendré ardoisé, avec les ailes et la queue d'un ardoisé noirâtre; sur le croupion et les couvertures de la queue se voient un grand nombre de mèches étroites, allongées, épar-

ses, d'un beau rouge, qui contrastent avec la teinte obscure du reste du plumage. Bec d'un jaune vif; tarses d'un jaune plus clair.

Longueur totale, 0m,16.

Habite l'île Célèbe, Manado.

TROISIÈME FAMILLE. — LAMPROTORNITHINÉS.

Cette famille a été créée, sous le nom peu grammatical de *Lamprotorninæ*, par Swainson, qui n'y comprenait que deux genres :

1° *Ptilonorhynchus*, Kuhl;
2° *Lamprotornis*, Temminck.

M. Gray, en remplaçant cette dénomination par celle de *Ptilonorhynchinæ*, n'a fait que reproduire, en la développant, la même composition dans laquelle figurent les genres :

1° *Ptilonorynchus;*
2° *Chlamydera;*
3° *Astrapia;*
4° *Juida*, Lesson;
5° *Calornis*, Gray;
6° *Scissirostrum*, De La Fresnaye;
7° *Aplonis*, Gould;
8° *Saraglossa*, Hodgson;

M. Ch. Bonaparte, reprenant avec raison et corrigeant le titre donné par Swainson à cette famille, a, dans son *Conspectus*, adopté le système de M. Gray, en en retranchant les deux premiers genres, ainsi que le genre *Scissirostrum*, et y rajoutant les suivants :

1° *Paradigalla;*
2° *Lamprocolius*, Sundeval;
3° *Spreo*, Lesson;
4° *Lamprotornis;*
5° *Enodes*, Temminck.

Mais en ce moment, et dans le nouveau travail qu'il prépare et dont nous devons la communication à son obligeance, le savant naturaliste, éloignant, comme nous avons fait depuis longtemps, en les joignant à nos Paradiséidés, les genres *Paradigalla* et *Astrapia*, y introduit de nouveaux éléments dont voici la composition :

1° *Juida;*
2° *Lamprocolius;*
3° *Nolanges*, Cabanis;
4° *Calornis*, Gray;
5° *Spreo;*
6° *Ptilorhynus*, Cabanis;
7° *Amydrus*, Cabanis;
8° *Onychognatus*, Hartlaub;
9° *Lamprocorax*, Ch. Bonaparte;
10° *Sturnoides*, Hombron et Jacquinot;
11° *Cinnamopterus*, Ch. Bonaparte;
12° *Lamprotornis;*
13° *Aplonis;*
14° *Saraglossa;*
15° *Hartlaubius*, Ch. Bonaparte.

En tout quinze genres, que nous réduisons aux huit suivants :

1° Onychognathe (*Onychognathus*);
2° Stournoïde (*Sturnoides*);
3° Stourne (*Lamprotornis*);
4° Spréo (*Spreo*);
5° Roupenne (*Amydrus*), Cabanis;
6° Aplonis (*Aplonis*);
7° Saraglosse (*Saraglossa*);
8° Tanaombé (*Hartlaubius*).

Nous comprenons peu, tel qu'il l'entend, la conservation par M. Ch. Bonaparte du genre *Juida*.

Lesson, en effet, créateur de ce genre, qu'il ne composait que de trois espèces, y maintenait au moins le Merle de Inida de Buffon (Pl. enl. D VL), qui était ainsi l'un des types du genre; tandis que le savant auteur du *Conspectus* renvoie cette espèce à son genre *Lamprocolnis*. Il semblerait donc dès lors que, dans ces termes, ce genre *Inida* n'a plus de raison d'être, au moins sous ce nom.

Cette famille, quoi qu'il en soit, forme la transition la plus intime des Corbeaux aux vrais Étourneaux. Comme les uns et les autres, les Lamprotornithinés vivent en troupes, sont omnivores, cherchent leur nourriture à terre et à la suite des bestiaux. Le Vaillant a donc eu raison de dire que, « s'ils n'ont point le bec aplati et élargi par le bout, ils n'en sont pas moins des Étourneaux par les fonctions que la nature leur a départies. »

1er GENRE. — ONYCHOGNATHE. *ONYCHOGNATHUS*. (Hartlaub, 1849.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, robuste, comprimé, courbé, à arête arquée, plane à la base et entamant les plumes du front par une entaille arrondie, à pointe aiguë, oblongue et crochue; quelques soies à la commissure; la mandibule inférieure un peu bombée et se relevant vers la supérieure.

Narines basales, ovalaires, largement ouvertes dans une ample membrane et nues.

Ailes médiocres, subobtuses; *à première rémige bâtarde; la troisième, la quatrième et la cinquième presque égales, les plus longues.*

Queue allongée et très-étagée.

Tarses robustes, trapus, de la longueur du doigt médian; les doigts latéraux égaux, les ongles médiocres et forts, celui du pouce le plus robuste de tous.

Plumage soyeux; les rémiges tertiaires et les grandes couvertures supérieures présentant à la partie inférieure de leur page externe un caractère remarquable de plumes lâches et décomposées, telles qu'on en observe chez plusieurs Paradiséidés.

Ce genre ne repose que sur une seule espèce de l'Afrique (Saint-Thomé), que M. Hartlaub a fait connaître sous le nom de *Onychognathus fulgidus*, et dont nous allons donner la figure et la description.

On ne sait rien de ses mœurs.

ONYCHOGNATHE BRILLANT *ONYCHOGNATHUS FULGIDUS*. (Hartlaub.)

D'un noir à reflets métalliques violets; tête et cou d'un bronzé verdâtre, le dessus de la tête ayant un ton d'acier; ailes en dessus bronzé-vert, les rémiges primaires et secondaires d'un joli roux à leur base; queue noire à reflets bronzés; bec et pieds noirs; iris rouge.

Longueur totale, 0m,33 à 0m,38.

Habite Saint-Thomé.

2me GENRE. — STOURNOIDE. *STURNOIDES*. (Hombron et Jacquinot.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec assez fort, de la longueur de la tête, déprimé à sa base, fort peu comprimé dans toute son étendue; à arête mousse, entamant un peu le front sans se dilater, à pointe également mousse et à échancrure peu saillante.

Narines de forme circulaire, creusées dans une fosse assez large et découverte.

Ailes courtes, s'étendant à peine au delà de la base de la queue.

Queue courte, carrée.

Tarses courts, forts, de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts également courts; l'externe soudé au médian dans un petit espace; l'interne tout à fait libre; ongles courts, crochus; celui du pouce le plus grand. (Pucheran, *Zool. du Voy. au pôle Sud.*)

Ce genre ne repose que sur une seule espèce découverte aux îles de Samoa par MM. Hombron et Jacquinot, et dont nous donnons d'après eux la figure et la description.

STOURNOIDE GÉANT. *STURNOIDES GIGAS.* (Hombron et Jacquinot.)

Cet Oiseau présente, sur les côtés et le dessus de la tête, du cou et du thorax, des reflets de couleur cuivrée. Les plumes cervicales sont de forme lancéolée, et n'offrent ces reflets qu'à leur extrémité; le reste est noir. Ils sont ensuite parfaitement saisissables sur le thorax, et sont mêlés de vert-bronzé sur l'intervalle intercalaire supérieur. Le reste des parties inférieures et supérieures, les rémiges et rectrices, sont d'un brun terreux très-foncé; mais les plumes dorsales et abdominales, fort décomposées à leurs extrémités, se trouvent présenter sur ces bords le plus généralement des couleurs plus claires, et fort souvent des reflets vert bronzé. Ceux qui présentent, au contraire, les rectrices en dessus sont cuivrés. Les tarses et les doigts sont d'un noir bleu; il en est de même du bec, dont l'extrémité est plus claire à la mandibule supérieure. (*Voy. au pôle Sud.*)

Longueur totale, $0^m,33$.

3me GENRE. — STOURNE. *LAMPROTORNIS.* (Temminck, 1820.)

Λαμπρος, brillant; ορνις, Oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec médiocre, à peine de la longueur de la tête, aussi haut que large à la base, comprimé sur les côtés, à arête bombée et arquée jusqu'à la pointe, qui est échancrée.

Narines larges et arrondies, en partie cachées par les plumes avancées du front.

Ailes médiocres et pointues, subobtuses, *à première rémige rudimentaire, la seconde atteignant presque la troisième et la quatrième, qui sont les plus longues.*

Queue généralement cunéiforme, parfois plus ou moins arrondie, ou égale, et plus ou moins longue.

Tarses à peine de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts allongés, les latéraux presque égaux, le pouce long et vigoureux, ainsi que son ongle; ongles courbés et aigus.

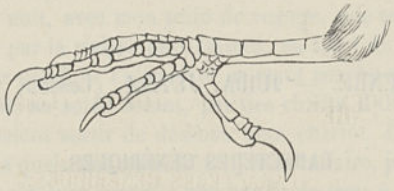


Fig. 182. — *Lamprotornis metallicus.*

Plumes lustrées, métallisées; celles de la tête étroites ou lancéolées et de nature rigidule.

Ce genre, qui a pour types principaux le Stourne des colombiers et le Stourne vert, ainsi que le rappelait Lesson en 1838, et auquel nous ajouterons le Stourne chanteur, comprenait indistinctement pour son fondateur, M. Temminck, les espèces de l'Inde et de l'Afrique, et même de l'Océanie. Ce n'est que depuis une douzaine d'années, en 1841, que l'on a établi dans ce genre une division géographique; et c'est M. Gray qui le premier en a eu l'idée. Mais il a eu un tort, celui d'effacer d'un trait de plume le nom de *Lamprotornis* pour y substituer d'une part un nom de sa création, celui de *Calornis*, pour les espèces de l'Inde, et celui de *Juida*, Lesson, pour celles d'Afrique; dépossédant ainsi M. Temminck de la coupe qu'il avait su créer si à propos dans cette famille alors si mal déterminée des Sturnidés.

A l'instar de l'auteur du *Conspectus*, nous restituons à l'illustre ornithologiste hollandais le nom par lui primitivement donné, le substituant à celui de *Calornis* avec d'autant plus d'empressement, que ce dernier est devenu pour M. Ch. Bonaparte le titre d'une coupe ayant pour type une espèce unique d'Afrique, que M. Gray, lui, range dans son genre *Juida*.

Et c'est ici le plus grave reproche que l'on puisse faire au savant naturaliste d'avoir préféré conserver des genres en les détachant de leurs types véritables pour leur en donner de son choix. Il y a sans doute dans cette manière de procéder un sentiment de reconnaissance envers nos devanciers fort louable, mais qui nous paraît exagéré et dangereux pour les adeptes de la science, pour lesquels il est une cause de confusion et d'erreurs inévitables qu'il serait temps d'arrêter à sa source.

Quoi qu'il en soit, ce genre Stourne, ainsi rétabli dans le *Conspectus*, renferme douze espèces, dont deux mal déterminées. Il est synonyme du genre *Calornis*, Gray, et nous y comprenons le genre *Enodes*, Temminck. Toutes ces espèces sont de l'Asie méridionale et de l'Océanie. Nous figurons le Stourne des colombiers.

Ce sont des Oiseaux vivant en bandes dans les îles des archipels de l'Inde, émigrant de canton en canton pour chercher leur nourriture, qui consiste en fruits, baies et Insectes.

Plusieurs, d'après Sonnerat, ont un chant mélodieux.

L'un d'eux, le Calornis des colombiers, est ainsi nommé aux Philippines, où l'a observé le même voyageur, parce qu'il est familier par instinct, qu'il semble chercher l'homme ou plutôt ses propres commodités dans les habitations de l'homme, et qu'il vient nicher jusque dans les colombiers. (Guéneau De Montbeillard.)

STOURNE SUPERBE. *LAMPROTORNIS SUPERBUS*. (Rüppell.)

Tête et région parotique noires, à reflets bronzés; gorge, cou, poitrine et dessus de la queue d'un vert bleu d'acier; ailes de couleur de malachite bronzé; les couvertures alaires marquées d'une tache apicale noire; ventre et jambes d'un beau roux marron; plastron et croupion d'un blanc de neige; bec et pieds noirs.

Longueur totale, $0^{m},20$.

Habite l'Abyssinie, où il a été découvert par le docteur Ruppell, et les bords du Nil blanc, d'où l'infatigable et savant voyageur M. D'Arnaud en a envoyé de magnifiques exemplaires au Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

4me GENRE. — JUIDA. *JUIDA*. (Lesson, 1831.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec médiocre, plus ou moins épais, de la longueur de la tête, comprimé sur les côtés, à arête légèrement courbée jusqu'à la pointe, qui est échancrée.

Narines basales, latérales, ovalaires et nues, mais légèrement engagées sous les plumes avancées du front.

Ailes médiocres et pointues, subobtuses; *la première rémige très-courte, la seconde presque égale aux troisième, quatrième et cinquième, qui sont les plus longues.*

Queue variable, plus ou moins longue, et ou légèrement arrondie, ou fortement étagée.

Tarses épais et robustes, de la longueur du doigt médian, à scutelles épaisses; doigts assez longs; pouce long et vigoureux; ongles forts, médiocrement courbés et comprimés, celui du pouce le plus grand.

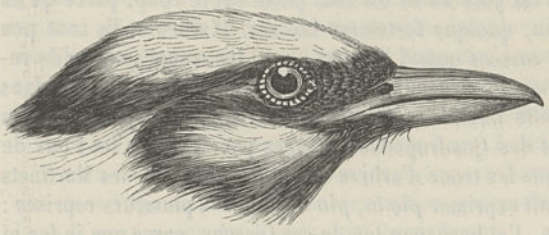


Fig. 183 — *Juida aurata.*

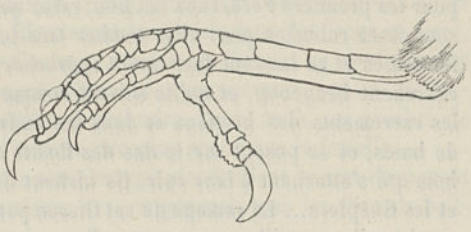


Fig. 184. — *Juida aurata.*

Ce genre, qui embrasse les genres *Lamprocolnis*, Sundevall et Ch. Bonaparte; *Megalopterus*, Smith; *Pilorhynus*, Cabanis, et *Cinnamopterus*, Ch. Bonaparte, renferme vingt espèces, toutes de l'Afrique. Nous figurons le Juida enflammé.

Le Vaillant, bien avant Lesson, bien avant M. Temminck, avait senti le premier la nécessité de faire une coupe à part de ce qu'il appelait les Étourneaux d'Afrique, qui ne sont autres que les espèces du genre qui nous occupe; et il s'en exprimait en ces termes :

Eu égard à la forme du bec, dit-il, il ne se trouverait point d'Étourneau proprement dit dans la partie méridionale de l'Afrique; cependant les Oiseaux que nous allons faire connaître volent en troupes nombreuses et formidables, nichent dans les trous d'arbres ou dans les ravins des terres éboulées, et suivent les troupeaux pour chercher leur nourriture dans les excréments des bestiaux. Leurs mœurs, comme on voit, sont bien en effet celles des Étourneaux, et non des Merles, Oiseaux avec lesquels tous les nomenclateurs les ont confondus.

... Dans le cas où, sans avoir égard aux mœurs et à la manière de vivre des Oiseaux dont nous allons parler, les ornithologistes répugneraient à laisser ces Oiseaux parmi les Étourneaux, au moins serait-il nécessaire d'en faire un genre intermédiaire entre les Merles et les Étourneaux, puisqu'ils se rapprochent des derniers par leurs mœurs, et ne tiennent aux premiers que par la forme du bec... (*Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

Les Juidas, au reste, sont des Oiseaux que Le Vaillant a toujours rencontrés par bandes de trois à quatre mille individus, notamment le Spréo (*Juida bicolor*, Gray) et le Nabirop (*Juida phœnicopterus*, Gray). Il faut, en effet, que ces Oiseaux soient bien multipliés, puisque lui et ses chasseurs ont tué mille neuf cent vingt-trois Nabirops en six semaines, et il en a préparé quatre-vingt-quatorze. La manière dont il découvrit cette espèce est même assez singulière :

En descendant, pendant la nuit, avec mon train de voyage, une montagne de Cafrerie assez escarpée, je fus tout à coup arrêté par la rivière de Gamtoos, au bord de laquelle je fus forcé de camper, n'osant risquer de la traverser pendant l'obscurité; m'étant couché dans ma voiture pour passer le reste de la nuit, je fus éveillé, au soleil levant, par des chants d'Oiseaux que je n'avais encore jamais entendus, et qui paraissaient sortir de dessous mon chariot. Ces Oiseaux étaient ceux dont il est question. Curieux de voir à quels nouveaux hôtes j'avais affaire, je relevai l'abat-jour qui bouchait le devant de ma voiture, et je vis avec surprise une bande de trois à quatre mille de ces magnifiques Oiseaux qui avaient été attirés près de nous par les excréments qu'avaient laissés mes Bœufs sur la place. Au mouvement que je fis, ces Oiseaux, s'envolant tous dans une seule bande, serrés les uns contre les autres, étalèrent à mes yeux étonnés une belle nappe verte d'une beauté vraiment admirable et d'autant plus brillante, que le soleil, qui était encore très-bas et devant moi, augmentait l'éclat

de cette belle couleur en frappant obliquement sur cette nappe resplendissante, qui me renvoyait dans les yeux tous ces rayons répétés autant de fois qu'il y avait d'individus dans cette troupe d'Oiseaux, dont les plumes lustrées sont autant de petits miroirs qui reflètent la lumière qu'elles reçoivent.

J'en ai tué souvent soixante et quatre-vingts dans une seule journée, et cela en cinq ou six coups de fusil; car ils volent en troupes si considérables et sont si serrés les uns contre les autres, que, si l'on choisit bien le moment favorable pour les tirer, on en tue un grand nombre à la fois; mais il faut avoir soin de charger son fusil avec du plomb au-dessus de la cendrée; celui dont les chasseurs se servent pour les premiers Perdreaux est bon; celui qui est plus fin ne les abat point sur le coup, parce qu'ils sont assez robustes pour aller tomber très-loin, quoique fortement blessés. D'ailleurs, ils sont peu farouches et se laissent facilement approcher, surtout quand ils sont parmi les troupeaux, qu'ils recherchent beaucoup, et qu'ils suivent comme nos Étourneaux... Outre les Vers qu'ils cherchent dans les excréments des bestiaux et dans les endroits humides, ils se nourrissent aussi de toutes sortes de baies, et se posent sur le dos des Bœufs et des Quadrupèdes sauvages pour manger les Poux de bois qui s'attachent à leur cuir. Ils nichent dans les trous d'arbres ou en terre, comme les Martinets et les Guêpiers... Le ramage de cet Oiseau paraît exprimer *pio-ïo, pio-ïo,* répété à plusieurs reprises : perchés, ils gazouillent comme nos Étourneaux. J'ai beaucoup tué de ces Oiseaux, parce que je les ai trouvés très-bons à manger, surtout dans la saison où mûrit l'espèce de baie appelée par les Hottentots *goirée,* laquelle est très-commune vers le Gamtoos, ce qui probablement y attire ces Oiseaux en si grande quantité, de même que beaucoup d'autres espèces qui s'en nourrissent également. (*Histoire naturelle des Oiseaux d'Afrique.*)

JUIDA CHLOROPTÈRE. *JUIDA CHLOROPTERUS.* (Swainson, Gray.)

D'un vert brillant; méat auditif; épaules, couvertures inférieures des ailes, flancs et abdomen, d'un bleu métallique; couvertures supérieures des ailes tachetées d'un noir de velours.

Longueur totale, 0m,18.

Habite l'Afrique occidentale.

5me GENRE. — SPRÉO. *SPREO.* (Lesson, 1831.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, fort, comprimé; à arête lisse, convexe, peu marquée; à pointe recourbée et échancrée; à base ample, dilatée; quelques soies à la base.

Narines ovalaires, ouvertes, basales, larges.

Fig. 185. — *Spreo.*

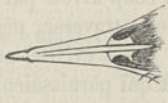


Fig. 186. — *Spreo.*

Ailes allongées.

Queue ample, arrondie, comme étagée.

Ce petit genre, confondu par M. Gray dans son genre *Juida*, et dans lequel nous confondons le genre *Nolanges*, Cabanis, n'a été conservé par MM. Ch. Bonaparte et Reichenbach, qui tous y ont compris trois espèces toutes d'Afrique. Nous le réduisons à une seule, l'espèce type, le Spréo de Le Vaillant, nous conformant en cela à la manière de voir de notre ami J. Verreaux : cette espèce, ainsi qu'il nous l'a fort justement observé, ayant des caractères zoologiques tout à fait distincts des deux autres espèces que, bien à tort selon lui, on y a jointes jusqu'à ce jour.

Les Oiseaux de cette espèce sont très-communs au cap de Bonne-Espérance et dans toute la colonie. On les trouve toujours à terre parmi les troupeaux. Ils volent en troupes quelquefois de plus de trois à quatre mille individus, et nichent sur les habitations, dans les trous d'un mur ou sous les toits entre les poutres, et souvent dans les granges; dans les déserts, ils placent leurs nids dans des trous en terre, avec les Martinets et les Guêpiers, ou dans des trous d'arbres, comme les Pics; et ce sont presque toujours les nids de ces Oiseaux qu'ils s'approprient en en chassant les propriétaires qui les ont établis. Je les ai vus aussi s'emparer des nids des Hirondelles et y pondre. Leurs œufs, au nombre de cinq ou six, sont verdâtres et tachetés de brun. Le mâle est un peu plus grand que la femelle.

Il est à remarquer que dans son jeune âge cet Oiseau a son plumage plus brillant de vert changeant que dans l'âge fait. C'est là une exception assez singulière; car, en général, tous les Oiseaux brillants le sont moins dans leurs premières plumes.

Les colons du Cap nomment cet Oiseau *Wit-gat Spreuw* (Étourneau à cul blanc). Dans le temps de la maturité du raisin, ils font, comme le Roupenne, beaucoup de dégât dans les vignes; ils sont très-délicats à manger pendant cette saison; aussi leur fait-on une guerre ouverte sur toutes les habitations pendant le temps des vendanges. Le ramage du Spréo est à peu près le même que celui de notre Étourneau. (Le Vaillant, *Hist. nat. des Ois. d'Afr.*)

SPRÉO BICOLOR. *SPREO BICOLOR.* (Gmelin, Lesson.)

Couleur d'un brun changeant en un vert brillant, principalement sur le cou et à la queue; le bas-ventre et les couvertures du dessous de la queue sont blancs. Le bec et les pieds sont brunâtres; l'œil est noisette; la base de la mandibule est jaunâtre, ainsi que la bouche. La queue est comme rayée transversalement de brun foncé, et ces rayures disparaissent à un certain jour.

Longueur totale, 0m,26.

Habite l'Afrique méridionale.

6me GENRE. — ROUPENNE. *AMYDRUS.* (Chenu et O. Des Murs, Cabanis.)

Αμυδρος, sombre.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête; à arête entamant les plumes du front, inclinée jusqu'à la pointe, qui est courbée, dépassant celle de la mandibule inférieure, qui se relève vers elle et est légèrement échancrée.

Narines basales, ovalaires, à découvert, percées dans une large membrane bordée en arrière par les plumes avancées des lorums.

Ailes arrivant à la moitié de la longueur de la queue, allongées, subobtuses; *la troisième rémige la plus longue de toutes; la quatrième égale aux deux premières.*

Queue assez longue, arrondie et un peu étagée sur les côtés.

Tarses très-courts, robustes, fortement scutellés, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles courts; les latéraux égaux; le pouce vigoureux, et son ongle le plus long et le plus crochu de tous.

Ce genre, créé par Cabanis pour le *Turdus Mario* de Linné, Roupenne de Le Vaillant, dont nous érigeons le nom spécifique en nom générique, a été rangé, confondu, par M. Gray dans son genre *Juida*, et par M. Ch. Bonaparte dans son genre *Spreo*.

Nous le rétablissons de l'avis de J. Verreaux, qui y range les deux dernières espèces de Spréos de M. Ch. Bonaparte, y en ajoutant une nouvelle, longtemps confondue par tous les auteurs avec le *Mario* et qu'il vient d'en distinguer de la manière la plus précise, c'est l'*Atropia Ruppellii*, dont nous allons donner la description. Nous figurons le Nabouroup, *Utropia fulvipennis*, Chenu et O. Des Murs.

Ces Oiseaux sont très-communs au cap de Bonne Espérance, et notamment dans toute sa colonie; ils volent en troupes innombrables, fréquentent les jardins fruitiers et surtout les vignobles, où ils causent un grand dégât, parce qu'ils sont très-friands de raisins et de fruits; pour les conserver, les colons sont obligés de faire faire continuellement une sévère garde par leurs domestiques, qui écartent ces dangereux voisins à coups de fouet et de fusil; et, s'ils manquaient à cette cérémonie, ils ne récolteraient rien, parce que, dans la saison où le raisin mûrit, ces Oiseaux se rassemblent dans les vignes en troupes de quatre ou cinq mille individus et peut-être davantage; mais il est certain que toujours ils sont en grand nombre. Le territoire de Constance et des environs, par rapport à leur proximité des montagnes, est très-tourmenté par ces Oiseaux, qui se retirent tous les soirs et nichent dans les fentes des rochers, où on trouve tous leurs nids posés les uns à côté des autres; il m'est arrivé, à la rivière Gamtoos, de dénicher une fois plus de mille de leurs œufs, que nous mangeâmes et que j'ai trouvés très-bons.

La couvée est de quatre, cinq et quelquefois six œufs, et la plupart des femelles font deux pontes par an; ainsi, on ne doit pas s'étonner de la grande multiplication de ces Oiseaux, qui d'ailleurs sont un mets très-délicat, surtout dans le temps des fruits cultivés ou sauvages, car, dans les déserts, ils se nourrissent des différentes baies que produit le pays; mais j'ai remarqué que ceux qui se nourrissaient de raisins étaient infiniment meilleurs. Outre le fruit, ces Oiseaux cherchent leur proie à terre, mangent les Insectes et les Vers, et suivent les troupeaux comme les Étourneaux. Les colons du Cap nomment le Roupenne *Berg-Spreuw* (Étourneau de montagne), ou *Rooye-vlerk-Spreuw* (Étourneau à ailes rousses). Quand ces Oiseaux volent ou sont perchés sur les arbres, ils jettent de temps à autre un cri : *pillio*, *pillio*, ou *kouëk*, *kouëk*, et gazouillent absolument comme nos Étourneaux. (Le Vaillant, *Hist. nat. des Ois d'Afr.*)

Le Vaillant n'a jamais rencontré le Roupenne à la côte ouest plus loin que les montagnes du Kamis; en revanche, il est très-commun et fort abondant sur toute la côte de l'est et en beaucoup d'endroits dans l'intérieur des terres, et notamment à la rivière Gamtoos, où il en a vu des bandes si nombreuses, qu'il lui est arrivé d'en tuer trente-deux d'un coup de fusil.

ROUPENNE DE RUPPELL. *AMYDRUS RUPPELLII*. (J. Verreaux.)

Plumage du Roupenne Morio, avec lequel il a toujours été confondu : en entier noir, à reflets bleuâtres; les grandes rémiges et les rémiges secondaires d'une belle couleur marron, bordées de noir à leur extrémité; bec et pieds noirs.

Longueur totale, 0m,35.

Habite l'Abyssinie.

7me GENRE. — APLONIS. *APLONIS*. (Gould, 1836.)

Απλους, ουν, simple.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, robuste, aplati en dessous; à arête bombée et arquée jusqu'à la pointe, qui est échancrée.

Narines basales, ovalaires, découvertes.

Ailes courtes, subobtuses; *la première égale à la quatrième; la troisième la plus longue.*

Queue courte, ample, carrée ou légèrement échancrée.

Tarses robustes, à peine de la longueur du doigt médian; doigts allongés, ongles grands, arqués, celui du pouce surtout.

Fig. 187. — *Aplonis fuscus.*

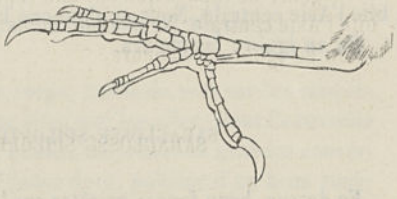


Fig. 188. — *Aplonis fuscus.*

Plumes de la tête généralement lancéolées.

Ce genre ne renferme que trois espèces de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande. Nous figurons l'Aplonis noirâtre.

On ne connaît rien de leurs habitudes.

APLONIS OBSCUR. *APLONIS FUSCA.* (Gould.)

Occiput et région parotique d'un noir luisant; le corps d'un brun pâle en dessus, plus clair en-dessous; rémiges et rectrices brunes; bec et pieds noirs.

Longueur totale, 0m.20 environ.

Habite la Nouvelle-Zélande.

8me GENRE. — SARAGLOSSE. *SARAGLOSSA.* (Hodgson, 1844.)

Σαρος, balai; γλωσσα, langue, langue en forme de balai.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec assez mince, de la longueur de la tête, peu élevé, déprimé à la base, comprimé et légèrement incliné vers la pointe, qui est faiblement échancrée.

Fig. 189. — *Saraglossa spilopterus.*

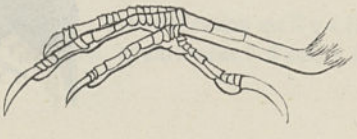


Fig. 190. — *Saraglossa spilopterus.*

Narines basales, latérales, arrondies et percées dans une large membrane.

Ailes longues et pointues, atteignant la moitié de la longueur de la queue, aiguës; *la première rémige presque égale à la deuxième, qui est la plus longue.*

Queue médiocre et égale.

Tarses courts, à peine de la longueur du doigt médian, recouvert de fortes squamelles; doigts allonges, les latéraux égaux; le pouce grand et robuste ainsi que son ongle, qui est courbé et aigu; celui du doigt médian presque aussi grand, les autres courts.

Ce genre ne repose que sur une espèce, décrite comme une Stourne par Vigors, en 1831, et qui habite l'Asie centrale. Nous en donnons la figure et la description.

On en ignore les mœurs.

SARAGLOSSE SPILOPTÈRE. *SARAGLOSSA SPILOPTERA.* (Vigors, Hodgson.)

En dessus, brun foncé; grisâtre sur la tête, le cou et les couvertures alaires, chaque plume de ces parties cerclée de noir; joues et région parotique noires; rectrices et rémiges secondaires brunes, les primaires d'un noir à reflets verts métalliques; menton et gorge brun rouge; poitrine et flancs d'un bel ocre foncé; bas-ventre blanc; bec et pattes noirs.

Longueur totale, $0^m,21$ à $0^m,23$.

Habite l'Asie centrale.

9me GENRE. — TANAOMBÉ. *HARTLAUBIUS.* (d'après Buffon, Chenu et O. Des Murs; Ch. Bonaparte.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, droit, très-grêle, légèrement crochu à la pointe.

Narines petites, à moitié recouvertes par une membrane et nues.

Ailes longues; rémiges pointues, atteignant la moitié de la longueur de la queue.

Queue médiocre et échancrée.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian; les latéraux égaux.

Fig. 191. — Tanaombé.

Ce genre, non encore publié par son auteur, qui nous en a obligeamment communiqué les carac-

tères, vient d'être créé par M. Ch. Bonaparte sur le *Tanaombé* de Guéneau De Montbeillard, Merle de Madagascar de la Pl. enl. D LVII (*Turdus Madagascariensis*, Gmelin), dont MM. Gray et Ch. Bonaparte faisaient jusque-là la seconde espèce du genre Saraglosse qui précède, changement, du reste, que faisait suffisamment pressentir le doute émis par le dernier de ces auteurs dans son *Conspectus*. Nous en donnons la figure et la description.

On ne possède aucun détail sur les mœurs de cet Oiseau.

TANAOMBÉ DE MADAGASCAR. *HARTLAUBIUS MADAGASCARIENSIS*. (Gmelin, Ch. Bonaparte.)

Plumage très-rembruni sur la tête, le cou et tout le dessus du corps; teinté de vert sur les couvertures des ailes et de la queue; celle-ci vert doré, bordée de blanc ainsi que les ailes, dont l'extrémité des grandes rémiges porte en outre du violet changeant en vert; pennes moyennes et grandes couvertures couleur d'acier poli, avec une marque oblongue d'un beau jaune doré; poitrine d'un brun roux; le reste du dessous du corps blanc; bec et pieds noirs.

Longueur totale, $0^m,18$ à $0^m,20$.

Habite Madagascar.

QUATRIÈME FAMILLE. — STURNINÉS.

Cette famille a été créée par Swainson, qui y comprenait les genres :

1° *Sturnus*, Linné;
2° *Pastor*, Temminck;
3° *Gracula*, Linné;
4° *Acridotheres*, Vieillot;
5° *Oxystomus*, Swainson;

M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire, sous le nom de Sturniens, n'y a compris que les genres :

1° Étourneau;
2° Philestourne,

les Martins ayant été rangés par lui dans ses Turdidés.

M. Gray, en retirant le genre *Gracula*, élevé par lui au rang de famille sous le nom de *Graculinæ*, y a ajouté les genres :

1° *Heterornis*, Gray;
2° *Sturnopastor*, Hodgson;
3° *Sturnella*, Vieillot;
4° *Creadion*, Vieillot; le même que le Philestourne;
5° *Dilophus*, Vieillot.

M. Ch. Bonaparte a d'abord adopté la composition de M. Gray, avec cette modification qu'il y a fait rentrer le genre *Gracula*, et remplace les genres *Sturnella* et *Creadion*, appartenant à d'autres familles, par les quatre genres :

1° *Basilornis*, Temminck;
2° *Philepitta*, Isid. Geoffroy Saint-Hilaire;
3° *Ampeliceps*, Blyth;
4° *Gymnops*, Cuvier.

Le *Conspectus* comprend donc douze genres pour les *Sturninæ*.

Mais, dans un nouveau travail dont nous avons parlé, cette composition, par suite de savantes modifications apportées à l'ensemble de la tribu des *Sturnidæ*, se trouve réduite, par son infatigable auteur, aux neuf genres suivants :

1° *Sturnus;*
2° *Pastor;*
3° *Gracupica*, Lesson;
4° *Sturnopastor;*
5° *Heterornis*, Ch. Bonaparte et Gray;
6° *Sturnia*, Lesson;
7° *Temenuchus*, Cabanis;
8° *Acridotheres;*
9° *Dilophus.*

Quant à nous, notre cadre ne nous permet de reconnaître que cinq genres :

1° Porte-Lambeaux (*Dilophus*);
2° Martin (*Pastor*);
3° Acridothère (*Acridotheres*);
4° Gracupie (*Gracupica*), Lesson; que nous substituons à *Sturnopastor;*
5° Étourneau (*Sturnus*);

auxquels nous réduisons tous ceux qui précèdent.

Les Oiseaux que renferment ces genres vivent en troupes et se nourrissent de même que ceux dont nous avons fait mention dans le cours de cette tribu; comme eux, ils fréquentent également les troupeaux et les animaux sauvages, pour chercher dans leurs excréments les Insectes qui s'y multiplient. Quelques-uns en diffèrent cependant un peu par la forme de leur bec, dont la mandibule supérieure est munie d'un renflement qu'on y remarque précisément au-dessous des narines, endroit où elle recouvre l'inférieure en s'avançant tant soit peu par-dessus. Caractère commun à beaucoup d'autres espèces, auxquelles les Européens ont donné généralement dans l'Inde le nom de Martin. Ces Oiseaux, par leur forme plus ramassée que celle des Merles, paraissent encore se rapprocher davantage de notre Étourneau d'Europe que ceux des genres dont nous avons parlé précédemment. (Le Vaillant, *Ois. d'Afr.*)

Aussi les auteurs les réunissent-ils aujourd'hui tous dans la même famille.

1er GENRE. — PORTE-LAMBEAUX. *DILOPHUS*. (Chenu et O. Des Murs, Vieillot, 1816.)

Δις, deux fois, double; λοφος, crête.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, droit, un peu grêle, entier, très-comprimé latéralement, fléchi à la pointe.

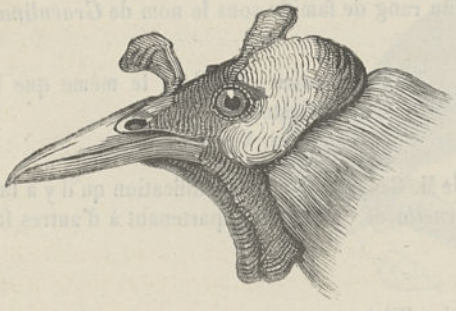


Fig. 192. — *Dilophus carunculatus.*

Fig. 193. — *Dilophus carunculatus*

Narines percées dans une membrane, arrondies et nues.

Ailes médiocres, subobtuses; *à première rémige bâtarde, la seconde plus courte que les troisième et quatrième, qui sont les plus longues; atteignant le milieu de la queue.*

Queue courte et ample.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, scutellés; doigts médiocres, les latéraux unis à la base; le pouce long et vigoureux; ongles médiocres, courbés et aigus, celui du pouce surtout, qui est le plus fort de tous.

Tête dégarnie de plumes; face nue; une caroncule bifide redressée sur le front, une autre inclinée à chaque côté de la gorge sous le bec.

Ce genre ne repose que sur une espèce unique découverte par Le Vaillant, qui lui a donné le nom spécifique dont nous faisons le nom générique, et que nous figurons d'après lui.

Elle porte un de ces caractères changeants qui sont si faciles à saisir au premier coup d'œil, et qui la distinguent particulièrement; ce sont des espèces de lambeaux ou de crêtes noires qui ornent la gorge et la tête sans les surcharger, caractère qui paraîtrait rapprocher cet Oiseau du genre des Mainates, quoique les crêtes jaunes de ceux-ci soient différemment placées : ce qui ne serait pourtant pas une raison de les séparer l'un de l'autre, s'ils ne différaient pas d'ailleurs beaucoup par les formes de leur bec, qui est bien plus fort.

Le Porte-Lambeaux se rassemble en bandes nombreuses et bruyantes; ils recherchent les troupeaux de Buffles, très-communs dans le canton où je les ai trouvés. Ils se nourrissent de baies, d'Insectes et de Vers qu'ils ramassent sur la terre dans les lieux humides. Leur naturel sauvage les rend très-méfiants; aussi est-il très-difficile de les aborder à la portée du fusil, surtout quand ils en ont éprouvé l'effet meurtrier et qu'ils ont remarqué le chasseur, dont ils conservent longtemps le souvenir, à ce qu'il paraît; car, une fois que j'avais tiré un coup de fusil dans une de leurs bandes, il m'était impossible de la rejoindre sans beaucoup de ruse et sans me cacher avec grand soin, tandis que ceux d'entre mes Hottentots qui n'étaient pas armés de fusils les approchaient facilement.

C'est sur les bords du Gamtoos que j'ai vu, pour la première fois, cette espèce d'Oiseaux; et de là jusque chez les Cafres j'en ai rencontré plusieurs bandes, mais jamais je n'en ai vu à la côte de l'ouest. Il paraît cependant qu'ils entreprennent des courses lointaines, puisque, après mon retour en Europe, le colonel Gordon a envoyé à mon ami Temminck plusieurs de ces Oiseaux qui avaient été tués sur le Koeberg, près de la ville du Cap, où ils étaient arrivés en très-grand nombre; il est probable que quelque grand vent du nord les avait conduits jusque-là, car c'était la première fois qu'on les eût vus si près de la pointe sud d'Afrique...

Je n'ai point été à même de voir les œufs de ces Oiseaux, n'ayant jamais trouvé leur nid; j'ignore même s'ils nichent dans le pays où je les ai trouvés, ce que je ne crois cependant pas, puisque les sauvages n'ont pu rien m'apprendre à l'égard de leur ponte. Je sais seulement d'eux qu'ils arrivent pendant la chaleur et s'en retournent lors de la saison des pluies. Au reste, je ferai observer que j'avais déjà séjourné sur le Gamtoos plus de trois semaines avant d'en avoir vu un seul, et que tout à coup j'en vis paraître plusieurs bandes; et, comme j'ai tué de jeunes individus dans les mêmes bandes, il est certain qu'ils n'arrivent dans ces parages qu'après leur ponte... Quand ils sont rassemblés sur les arbres, ils font un caquetage continuel, mêlé par intervalles d'un cri aigre et déchirant. (Le Vaillant, *Ois. d'Afr.*)

PORTE-LAMBEAUX CARONCULÉ. *DILOPHUS CARUNCULATUS.* (Gmelin, Vieillot.)

Toutes les peaux et les parties nues de la face et de la tête noires; plumage d'un gris roussâtre, plus foncé sur le derrière du cou, sur le manteau, et plus clair dessous le corps; ailes et queue d'un noir à reflet bronzé, jouant entre le noir, le vert et le pourpre.

Longueur totale, $0^m,26$ à $0^m,28$.

Habite l'Afrique orientale.

2me GENRE. — MARTIN. *PASTOR*. (Temminck.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, en cône allongé, droit, comprimé, courbé vers la pointe, qui est légèrement fléchie et échancrée.

Narines basales, ovoïdes, à moitié fermées par une membrane couverte de petites plumes.

Ailes assez longues, aiguës; *à première rémige bâtarde, la seconde la plus longue, atteignant presque l'extrémité de la queue.*

Queue carrée ou légèrement arrondie.

Tarses allongés, de la longueur du doigt médian, nus, annelés; doigt externe soudé à sa base; ongles assez longs, celui du pouce surtout, courbés et très-aigus.

Fig. 194 — *Pastor roseus.*

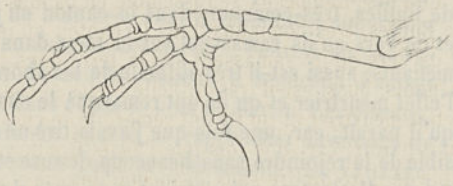


Fig. 195. — *Pastor roseus.*

Tête ornée d'une huppe retombant en arrière; le tour des yeux toujours emplumé.

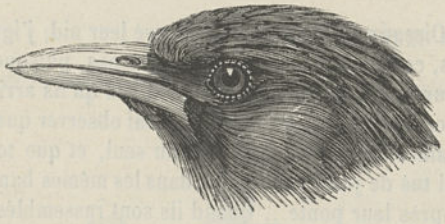


Fig. 196. — *Heterornis cristatella* (*Pastor*).

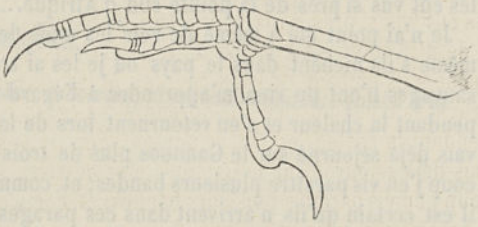


Fig. 197. — *Heterornis cristatella* (*Pastor*).

Ce genre, qui a pour type l'espèce européenne, le Martin-Roselin, comprend pour nous le genre *Heterornis*, Gray, qui n'en est qu'une coupe géographique sans aucun caractère zoologique distinctif; le genre *Sturnia*, Lesson, et est synonyme, pour le type européen, des genres *Psaroides*, Vieillot; *Roscis*, Brehm; *Nemodites*, Petaniz, et *Thremmophilus*, Macgillivray. Il se compose ainsi de dix espèces, dont une seule se trouve en Europe, les autres étant de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie.

Les Martins vivent par couple l'été Le mâle et la femelle de chaque couple sont alors coustamment l'un près de l'autre, soit à terre, soit sur les arbres. En d'autres temps, ces Oiseaux se réunissent en troupes et forment de grandes volées très-serrées. Descendus dans une prairie, ils se dispersent aussitôt dans toutes les directions pour chercher leur nourriture à la manière des Étourneaux.

Les habitudes du Martin-Roselin nous sont seules connues, et suffisent pour donner une idée de

celles des autres espèces. Voici ce que nous en apprend M. Nordmann, dans un excellent Mémoire sur cet Oiseau :

Les Martins-Roselins, si abondants dans la Russie méridionale, y sont un vrai bienfait de la Providence, en y pourchassant continuellement, dans les grandes herbes des steppes, les Sauterelles, qui, y pullulant par milliers, s'en échappent parfois par grands vols et dévorent les moissons partout où elles s'abattent. Ils arrivent dans le midi de la Russie vers le commencement du printemps. Leur penchant pour la société de leurs semblables est si prononcé, que l'on n'en voit jamais de solitaires. Ils forment souvent des bandes composées d'une multitude innombrable, surtout au moment du crépuscule, où ils se réunissent de toutes parts pour chercher gîte en commun. Mais, quand ils descendent dans la steppe pour y commencer leur chasse aux Insectes, ils s'y dispersent au contraire par petites troupes, de manière que chacune en particulier puisse y faire bien à l'aise sa battue. Ils se mettent alors en marche au milieu des herbes, séparés les uns des autres par une distance modérée, et observant strictement une même direction. Ils avancent au pas avec vitesse, en ayant cependan recours de temps en temps à leurs ailes. Pendant leur marche, ils tournent leur tête de tous les côtés. Lorsqu'un tertre vient leur barrer le chemin, quelques-uns y montent ensemble; arrivés en haut, ils s'arrêtent un instant et regardent dans tous les sens en relevant la huppe. Ils tiennent le cou droit, et ne le tendent en avant que si un Insecte attire leur attention. Si c'est une Sauterelle, ils doublent le pas, et, en sautant obliquement, ils s'élancent quelquefois assez haut, de manière qu'on voit tantôt l'un, tantôt l'autre paraître au-dessus de l'herbe. Souvent les Hirondelles profitent de la battue que les Roselins font dans l'herbe, les précédant à une petite distance pour saisir les Insectes que ceux-ci font envoler, et décelant ainsi par leur présence le passage des chasseurs. Les Roselins sont très-adroits à enlever, en sautant, les Insectes de dessus les brins d'herbe. Celui qui vient de faire une trouvaille pousse un cri de joie qui attire sur-le-champ quelques-uns de ses compagnons désireux de partager sa bonne fortune. Dans un pareil cas, surtout lorsqu'il s'agit d'une grosse Sauterelle ou de quelque autre morceau friand, on voit souvent de petites disputes s'élever entre ces Oiseaux d'ailleurs paisibles, toujours de bonne humeur, gais, et d'une grande agilité. Quand leur chasse est terminée, ils se plaisent à se rassembler sur un arbre, où ils se mettent à babiller tous ensemble, célébrant sans doute la destruction profitable qu'ils viennent d'accomplir. (*Catalog. raisonn. des Oiseaux de la Faune pontique.*)

Aussi, selon le même auteur, les Arméniens et les Tartares ont-ils la plus grande vénération pour le Martin-Roselin, qu'ils considèrent comme un Oiseau créé par la Providence pour la destruction des Sauterelles. Quand ils se voient menacés d'une invasion de ces Insectes, ils vont puiser, à une source qui coule au pied du mont Arara, une eau qu'ils regardent comme sacrée, et, dès que cette eau est arrivée dans leur pays, les Martins y apparaissent pour commencer la destruction du fléau.

D'après le traducteur de Bechstein, le Martin-Roselin paraîtrait susceptible d'être apprivoisé. « Un chasseur, dit-il, découvrit, en 1794, dans les environs de Meiningen en Souabe, une volée de huit ou dix Roselins qui allaient assez lentement du sud-ouest au nord-est, passant d'un cerisier à un autre. Il tira sur ces Oiseaux, un seul tomba, mais ne fut heureusement que fort légèrement blessé; de manière qu'il ne tarda pas à en guérir parfaitement. Porté aussitôt à M. de Wachter, curé de Frickenhausen, cet ecclésiastique en prit le plus grand soin; il lui donna une cage spacieuse, et trouva que le gruau d'orge trempé de lait lui était aussi sain qu'agréable. Ses bons traitements l'apprivoisèrent en peu de temps, au point que l'Oiseau vint prendre dans la main les Insectes qu'il lui présentait. Il chanta bientôt aussi; mais son ramage ne consistait d'abord qu'en un petit nombre de sons rauques, d'ailleurs assez bien liés; il devint dans la suite plus clair et plus soutenu. Des connaisseurs en chants d'Oiseaux y trouvèrent un mélange de plusieurs ramages. Un de ces connaisseurs, qui n'avait pas encore aperçu l'Oiseau et n'entendait que sa voix, croyait entendre un concert de deux Étourneaux, de deux Chardonnerets et peut-être d'un Tarin; et, lorsqu'il vit qu'il était seul, il ne pouvait concevoir que toute cette musique sortît du même gosier. Cet Oiseau vivait encore en 1802, et faisait le plaisir de son possesseur. » (*Man. de l'Amateur.*)

MARTIN-ROSELIN. *PASTOR ROSEUS.* (Linné, Temminck.)

Tête, cou, haut de la poitrine d'un noir à reflets violets; dos, croupion, sus-caudales, abdomen, d'un rose tendre; bas du ventre et jambes noirs; sous-caudales de cette dernière couleur, bordées et terminées de blanchâtre; ailes d'un brun à reflets verts; queue brune à reflets verdâtres; bec d'un jaune rose en dessus, avec la moitié postérieure de la mandibule supérieure noire; pieds jaunâtres; iris noirâtre.

Longueur totale, $0^{m},225$.

Habite les contrées chaudes de l'Afrique et de l'Asie. Il est très-répandu dans toute la région du Caucase. M. Nordmann l'a trouvé dans toutes les prairies de l'Abasie, de la Mingrélie, de l'Iménétie et du Ghouriel. Il est de passage irrégulier dans le midi de l'Europe et de la France, quelquefois dans le nord de cet État, en Belgique, en Angleterre et en Suisse... Niche en grand nombre dans les provinces méridionales de la Russie et même en Italie. (DEGLAND.)

3me GENRE. — ACRIDOPHAGE. *ACRIDOTHERES.* (Vieillot. 1816.)

Ακρις, sauterelle; θηραω, je chasse.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, droit, tendu, convexe en dessus, comprimé, à arête un peu déprimée, entamant les plumes du front, et inclinée vers la pointe, qui est échancrée; la mandibule supérieure se relevant en creux à la commissure pour y recevoir une partie correspondante en relief de la mandibule inférieure, qui vient la recevoir ou l'emboîter en cet endroit.

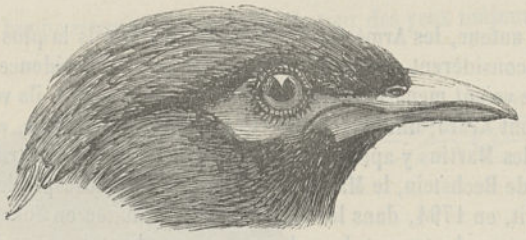


Fig. 198 — *Acridotheres tristis.*

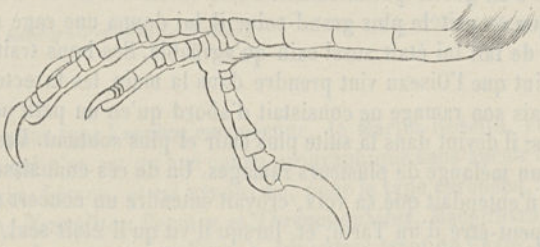


Fig. 199. — *Acridotheres tristis.*

Narines ovalaires, basales, percées sur le côté du bec, encadrées par les plumes avancées du front et nues.

Ailes allongées, subobtuses, *à première rémige bâtarde, les trois suivantes étagées de très-près; la troisième égale à la cinquième; la quatrième la plus longue.*

Queue ample et presque carrée, ou légèrement arrondie.

Tarses élancés, de la longueur du doigt médian; les latéraux égaux, le pouce presque aussi long que le doigt du milieu; ongles courbés et très-aigus, celui du pouce du double de celui du médian.

Ce qui caractérise le mieux ce genre, c'est la conformation des deux mandibules à leur commissure; la mandibule supérieure, qui emboîte presque en ligne droite l'inférieure jusqu'aux narines, s'échancre profondément à partir de cet endroit pour être emboîtée à son tour par la mandibule inférieure, dont le bord commissural se renfle et s'élève d'une manière proportionnelle au vide à remplir; c'est ensuite la nudité de la peau glabre des lorums.

Le nom que Vieillot a adopté pour ce genre, qui est un démembrement du genre Martin, lui a bien certainement été inspiré par celui de Acridophage, que Dandin donnait à l'espèce type, dont Linné avait fait un Paradisier sous le nom spécifique de *Tristis*. Ce genre, qui renferme le genre *Maina* de Hodgson, se compose de sept espèces, toutes de l'Asie et de l'Océanie, et peut-être aussi de l'Afrique orientale, où Le Vaillant a rencontré une bande de l'une d'elles. Nous figurons l'Acridophage (Martin) gris-de-fer.

Ces Oiseaux ont les mœurs des Martins. Le type du genre est un Oiseau destructeur d'Insectes, dit Guéneau De Montbeillard, et d'autant plus grand destructeur, qu'il est d'un appétit très-glouton; il donne la chasse aux Mouches, aux Papillons, aux Scarabées; il va, comme nos Corneilles et nos Pies, chercher dans le poil des Chevaux, des Bœufs et des Cochons, la vermine qui les tourmente quelquefois jusqu'à leur causer la maigreur et la mort. Ces animaux, qui se trouvent soulagés, souffrent volontiers leurs libérateurs sur leur dos, et souvent au nombre de dix ou douze à la fois; mais il ne faut pas qu'ils aient le cuir entamé par quelque plaie, car les Acridophages, qui s'accommodent de tout, becqueteraient la chair vive et leur feraient beaucoup plus de mal que toute la vermine dont ils les débarrassent. Ce sont, à vrai dire, des Oiseaux carnassiers, mais qui, sachant mesurer leurs forces, ne veulent qu'une proie facile, et n'attaquent de front que des animaux petits et faibles. On a vu un de ces Oiseaux, qui était encore jeune, saisir un Rat long de plus de deux pouces, non compris la queue, le battre sans relâche contre le plancher de sa cage, lui briser les os, et réduire tous ses membres à l'état de souplesse et de flexibilité qui convenait à ses vues, puis le prendre par la tête et l'avaler presque en un instant; il en fut quitte pour une espèce d'indigestion qui ne dura qu'un quart d'heure, pendant lequel il eut les ailes traînantes et l'air souffrant; mais, ce mauvais quart d'heure passé, il courait par la maison avec sa gaieté ordinaire; et environ une heure après, ayant trouvé un autre Rat, il l'avala comme le premier, et avec aussi peu d'inconvénient.

Les Sauterelles sont encore une des proies favorites de l'Acridophage; il en détruit beaucoup, et par là il est devenu un Oiseau précieux pour les pays affligés de ce fléau, et il a mérité que son histoire se liât à celle de l'homme. Il se trouve dans l'Inde et les Philippines, et probablement dans les contrées intermédiaires; mais il a été longtemps étranger à l'île de Bourbon. Il n'y a guère plus de vingt ans que M. Desforges-Boucher, gouverneur général, et M. Poivre, intendant, voyant cette île désolée par les Sauterelles, songèrent à faire sérieusement la guerre à ces Insectes; et pour cela ils tirèrent des Indes quelques paires d'Acridophages, dans l'intention de les multiplier et de les opposer comme auxiliaires à leurs redoutables ennemis. Ce plan eut d'abord un commencement de succès; et l'on s'en promettait les plus grands avantages, lorsque les colons, ayant vu ces Oiseaux fouiller avec avidité dans les terres nouvellement ensemencées, s'imaginèrent qu'ils en voulaient au grain; ils prirent aussitôt l'alarme, la répandirent dans toute l'île et dénoncèrent l'Acridophage comme un animal nuisible : on lui fit son procès dans les formes; ses défenseurs soutinrent que s'il fouillait la terre fraîchement remuée, c'était pour y chercher, non le grain, mais les Insectes ennemis du grain, en quoi il se rendait le bienfaiteur des colons; malgré tout cela, il fut proscrit par le conseil, et deux heures après l'arrêt qui les condamnait il n'en restait pas une seule paire dans l'île. Cette prompte exécution fut suivie d'un prompt repentir : les Sauterelles, s'étant multipliées sans obstacle, causèrent de nouveaux dégâts, et le peuple, qui ne voit jamais que le présent, se mit à regretter les Acridophages comme la seule digue qu'on pût opposer au fléau des Sauterelles. M. De Morave, se prêtant aux idées du peuple, fit venir ou apporta quatre de ces Oiseaux huit ans après leur proscription :

ceux-ci furent reçus avec des transports de joie; on fit une affaire d'État de leur conservation et de leur multiplication; on les mit sous la protection des lois et même sous une sauvegarde encore plus sacrée; les médecins, de leur côté, décidèrent que leur chair était une nourriture malsaine. Tant de moyens si puissants, si bien combinés, ne furent pas sans effet; les Acridophages, depuis cette époque, se sont prodigieusement multipliés, et ont entièrement détruit les Sauterelles; mais, de cette destruction même, il est résulter un nouvel inconvénient; car, ce fond de subsistance leur ayant manqué tout d'un coup, et le nombre des Oiseaux augmentant toujours, ils ont été contraints de se jeter sur les fruits, principalement sur les mûres, les raisins et les dattes; ils en sont venus même à déplanter les blés, les riz, les maïs, les fèves, et à pénétrer jusque dans les colombiers pour y tuer les jeunes Pigeons et en faire leur proie; de sorte qu'après avoir délivré ces colonies des ravages des Sauterelles, ils sont devenus eux-mêmes un fléau plus redoutable et plus difficile à extirper, si ce n'est peut-être par la multiplication d'Oiseaux de proie plus forts; mais ce remède aurait à coup sûr d'autres inconvénients. Le grand secret serait d'entretenir en tout temps un nombre suffisant d'Acridophages pour servir au besoin contre les Insectes nuisibles, et de se rendre maître, jusqu'à un certain point, de leur multiplication. Peut-être aussi qu'en étudiant l'histoire des Sauterelles, leurs mœurs, leurs habitudes, etc., on trouverait le moyen de s'en défaire sans avoir recours à ces auxiliaires de trop grande dépense.

Ces Oiseaux ne sont pas fort peureux, et les coups de fusil les écartent à peine. Ils adoptent ordinairement certains arbres ou même certaines allées d'arbres, souvent fort voisines des habitations, pour y passer la nuit, et ils y tombent le soir par nuées si prodigieuses, que les branches en sont entièrement couvertes, et qu'on n'en voit plus les feuilles. Lorsqu'ils sont ainsi rassemblés, ils commencent par babiller tous à la fois, et d'une manière très-incommode pour les voisins. Ils ont cependant un ramage naturel fort agréable, très-varié et très-étendu. Le matin, ils se dispersent dans les campagnes, tantôt par petits pelotons, tantôt par paires, suivant la saison.

Ils font deux pontes consécutives chaque année, la première vers le milieu du printemps; et ces pontes réussissent ordinairement fort bien, pourvu que la saison ne soit pas pluvieuse. Leurs nids sont de construction grossière, et ils ne prennent aucune précaution pour empêcher la pluie d'y pénétrer; ils les attachent dans les aisselles des feuilles du palmier latanier ou d'autres arbres; ils les font quelquefois dans les greniers, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils le peuvent. Les femelles pondent ordinairement quatre œufs à chaque couvée, et les couvent pendant le temps ordinaire. Ces Oiseaux sont fort attachés à leurs petits; si l'on entreprend de les leur enlever, ils voltigent çà et là en faisant entendre une espèce de croassement qui est chez eux le cri de la colère, puis fondent sur le ravisseur à coups de bec; et, si leurs efforts sont inutiles, ils ne se rebutent point pour cela, mais ils suivent de l'œil leur géniture, et, si on la place sur une fenêtre ou dans quelque lieu ouvert qui donne un libre accès aux père et mère, ils se chargent l'un et l'autre de lui apporter à manger, sans que la vue de l'homme ni aucune inquiétude pour eux-mêmes, ou, si l'on veut, aucun intérêt personnel puisse les détourner de cette intéressante fonction.

Les jeunes Acridophages s'apprivoisent fort vite; ils apprennent facilement à parler : tenus dans une basse-cour, ils contrefont d'eux-mêmes les cris de tous les animaux domestiques, Poules, Coqs, Oies, petits Chiens, Moutons, etc., et ils accompagnent leur babil de certains accents et de certains gestes qui sont remplis de gentillesse. (*Hist. nat. des Ois.*)

L'exemple des Acridophages, qui ont détruit à l'île de Bourbon les Sauterelles dont cette colonie était désolée, ne pourrait-il pas, s'écrie Mauduyt en reproduisant ce qui précède, être appliqué au cas dans lequel se trouvent plusieurs des Antilles, et particulièrement la Martinique? Puis, dans un savant Mémoire, il examine la question de l'acclimatation ou du transport et de l'appropriation à ces colonies, livrées au fléau des Fourmis, des espèces d'Oiseaux de l'Amérique méridionale appelés Fourmiliers.

A notre tour et avec plus d'à-propos, car les circonstances sont exactement les mêmes, nous nous demanderons comme Mauduyt : L'exemple des Acridophages, qui ont détruit à l'île de Bourbon les Sauterelles dont cette colonie était désolée, ne pourrait-il pas être appliqué au cas dans lequel se trouvent plusieurs localités de nos possessions dans l'Afrique septentrionale?

ACRIDOPHAGE CENDRÉ. *ACRIDOTHERES CINEREUS.* (Müller.)

En dessus, d'un brun cendré; en dessous, d'un cendré pâle; ailes et queue noirâtres; les rectrices terminées de blanc.

Cette espèce a beaucoup de rapports avec l'Acridophage gris.

Habite Java.

4me GENRE. — GRACUPIE. *GRACUPICA*. (Lesson, 1831.)

Gracula, Mainate; *Pica*, Pie.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, fort, entier, pointu, convexe, comprimé, presque droit; mandibule inférieure comprimée, arrondie, pointue, à bords droits.

Narines longitudinales, bordées par les plumes du front.

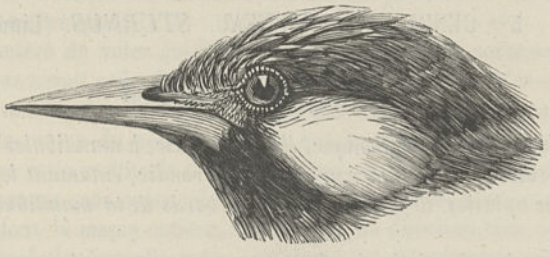


Fig. 200. — *Gracupica contra.*

Ailes allongées, pointues, surobtuses; *la première rémige bâtarde, la seconde égale à la troisième, la quatrième la plus longue.*

Queue moyenne, ample et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, forts, à scutelles épaisses; doigts latéraux unis à la base; ongles longs, courbés et aigus, surtout celui du pouce.

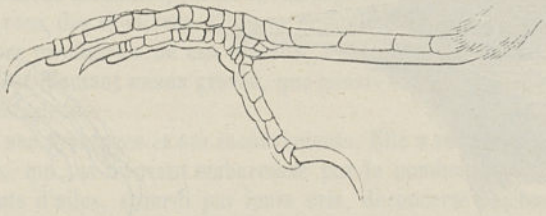


Fig. 201. — *Gracupica contra.*

Les Gracupies sont de vrais Étourneaux qui ne s'en distinguent réellement que par la dénudation de la commissure et du tour des yeux. Nous avons préféré restituer à Lesson le nom du genre comme

antérieur à celui de *Sturnopastor*, peut-être plus rationnel, de Hodgson. Du moment, en effet, que l'on est d'accord pour placer le type de Lesson dans la coupe à laquelle Hodgson a cru devoir donner le nom de *Sturnopastor*, il n'y a plus de motif de ne point se conformer au principe d'antériorité.

Ce genre renferme cinq espèces de l'Asie méridionale et de l'Océanie. Nous figurons le Gracupie mélanoptère.

On ne connaît aucun détail sur leurs habitudes.

GRACUPIE A JOUES ROUGES. *GRACUPICA TEMPORALIS.* (Temminck, Lesson.)

Toute la tête jusque derrière les oreilles et gorge d'un blanc pur; un collier noir au devant du cou, un autre blanc sur les épaules; poitrine et abdomen de cette dernière couleur; dos, scapulaires et ailes d'un brun noirâtre; toutes les couvertures alaires bordées de blanc à la pointe; queue noire dans les deux premiers tiers de sa longueur à partir de la base, blanche dans le reste; bec blanc; pieds jaunâtres; ongles brunâtres. La peau nue des joues et des orbites rouge.

Longueur totale, $0^{m},30$.

Habite la Chine et l'Inde méridionale.

5me GENRE. — ÉTOURNEAU. *STURNUS.* (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus long que la tête, conique, élevé à la base, à mandibules droites, amincies en coin, comprimées sur les côtés; arête supérieure large, arrondie, entamant les plumes du front; extrémités des mandibules aplaties, déprimées, mousses; bords de la mandibule supérieure un peu rentrants.

Narines latérales et basales, à demi recouvertes par une membrane, percées sur le rebord des plumes du front.

Ailes allongées, pointues, subobtuses, *à première rémige bâtarde, les seconde et troisième égales, les plus longues.*

Queue ample, élargie, plus ou moins profondément échancrée.

Tarses assez longs, de la longueur du doigt médian, robustes, scutellés; le doigt extérieur uni à celui du milieu jusqu'à la première phalange; le pouce long; ongles allongés, courbés et aigus, principalement celui du pouce, qui est le plus fort.

Fig. 202. — *Sturnus vulgaris.*

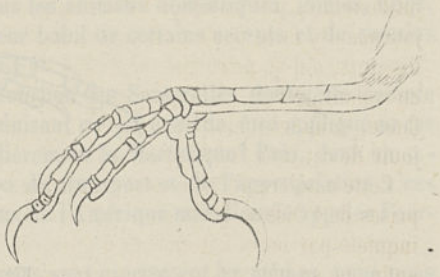


Fig. 203. — *Sturnus vulgaris.*

Ce genre, seul débri du grand genre linnéen *Sturnus*, est restreint, par suite des démembrements

successifs qu'il a subis, à quatre espèces qui se retrouvent à peu près indifféremment en Europe, en Asie, en Afrique et en Océanie.

Il est peu d'Oiseaux aussi généralement connus que l'espèce type du genre, l'Étourneau vulgaire, surtout dans nos climats tempérés; car, outre qu'il passe toute l'année dans le canton qui l'a vu naître sans jamais voyager au loin, la facilité qu'on trouve à le priver et à lui donner une sorte d'éducation fait qu'on en nourrit beaucoup en cage, et qu'on est dans le cas de les voir souvent et de fort près; en sorte qu'on a des occasions sans nombre d'observer leurs habitudes et d'étudier leurs mœurs dans l'état de domesticité comme dans l'état de nature.

Les Merles sont de tous les Oiseaux d'Europe ceux avec qui l'Étourneau a le plus de rapports; les jeunes de l'une et l'autre espèce se ressemblent même si parfaitement, qu'on a peine à les distinguer. Mais, lorsque avec le temps ils ont pris chacun leur forme décidée, leurs traits caractéristiques, on reconnaît que l'Étourneau diffère du Merle par les mouchetures et les reflets de son plumage, par la conformation de son bec plus obtus, plus plat, et sans échancrure vers la pointe, par celle de sa tête aussi aplatie, etc. Mais une autre différence fort remarquable, et qui tient à une cause plus profonde, c'est que le genre Étourneau est réduit, en Europe, à deux espèces isolées, au lieu que les espèces des Merles y paraissent fort multipliées.

Les uns et les autres se ressemblent encore en ce qu'ils ne changent point de domicile pendant l'hiver : seulement ils choisissent, dans les cantons où ils sont établis, les endroits les mieux exposés, et qui sont le plus à portée des fontaines chaudes; mais avec cette différence, que les Merles vivent alors solitairement, ou plutôt qu'ils continuent de vivre seuls ou presque seuls, comme ils font le reste de l'année; au lieu que les Étourneaux n'ont pas plutôt fini leur couvée qu'ils se rassemblent en troupes très-nombreuses.

Ces troupes ont une manière de voler qui leur est propre, et semble soumise à une tactique uniforme et régulière, telle que serait celle d'une troupe disciplinée, obéissant avec précision à la voix d'un seul chef. C'est à la voix de l'instinct que les Étourneaux obéissent, et leur instinct les porte à se rapprocher toujours du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au delà; en sorte que cette multitude d'Oiseaux, ainsi réunis par une tendance commune vers le même point, allant et venant sans cesse, circulant et se croisant en tous sens, forme une espèce de tourbillon fort agité, dont la masse entière, sans suivre de direction bien certaine, paraît avoir un mouvement général d'évolution sur elle-même, résultant des mouvements particuliers de circulation propres à chacune de ses parties, et dans lequel le centre, tendant perpétuellement à se développer, mais sans cesse pressé, repoussé par l'effort contraire des lignes environnantes qui pèsent sur lui, est constamment plus serré qu'aucune de ces lignes, lesquelles le sont elles-mêmes d'autant plus, qu'elles sont plus voisines du centre. (Guéneau De Montbeillard.)

C'est un exercice, une espèce de manœuvre que nous ne nous lassions jamais d'admirer à l'époque où nous terminions nos pénibles études dans l'ancien et vénérable collége de Juilly (1817-1823). Nous nous rappelons qu'alors, et au retour du printemps, venait chaque année se grouper autour du clocheton de l'horloge qui surmonte encore aujourd'hui les cachots, ces autres *plombs* de la jeunesse juillacienne, une bande d'Étourneaux, au nombre de près d'une centaine, qui ne cessaient dans la journée d'y faire leurs évolutions aériennes, en les accompagnant de cris ou sifflements plus assourdissants, s'il se peut, que ceux des Martinets. L'image de cette singulière manière de tourbillonner en volant, jointe au nombre prodigieux de ces Oiseaux, n'est jamais sortie de nos souvenirs d'enfance, dans lesquels elle s'est d'autant mieux gravée, que jamais depuis nous n'avons eu occasion de jouir de cet intéressant spectacle.

Cette manière de voler a ses avantages et ses inconvénients. Elle a ses avantages contre les entreprises de l'Oiseau de proie, qui, se trouvant embarrassé par le nombre de ces faibles adversaires, inquiété par leurs battements d'ailes, étourdi par leurs cris, déconcerté par leur ordre de bataille, enfin, ne se jugeant pas assez fort pour enfoncer des lignes si serrées, que la peur concentre encore de plus en plus, se voit contraint fort souvent d'abandonner une si riche proie sans avoir pu s'en approprier la moindre partie.

Mais, d'autre côté, un inconvénient de cette manière de voler des Étourneaux, c'est la facilité qu'elle offre aux oiseleurs d'en prendre un grand nombre à la fois, en lâchant à la rencontre d'une de ces volées ou un ou deux Oiseaux de la même espèce, ayant à chaque patte une ficelle engluée;

ceux-ci ne manquent pas de se mêler dans la troupe, et, au moyen de leurs allées et venues perpétuelles, d'en embarrasser un grand nombre dans la ficelle perfide, et de tomber bientôt avec eux aux pieds de l'oiseleur.

C'est surtout le soir que les Étourneaux se réunissent en grand nombre, comme pour se mettre en force et se garantir des dangers de la nuit; il la passent ordinairement tout entière, ainsi rassemblés, dans les roseaux, où ils se jettent vers la fin du jour avec grand fracas. Ils jasent beaucoup le soir et le matin avant de se séparer, mais beaucoup moins le reste de la journée, et point du tout pendant la nuit.

Les Étourneaux sont tellement nés pour la société, qu'ils ne vont pas seulement de compagnie avec ceux de leur espèce, mais avec des espèces différentes. Quelquefois, au printemps et en automne, c'est-à-dire avant et après la saison des couvées, on les voit se mêler et vivre avec les Corneilles et les Choucas, comme aussi avec les Litornes et les Mauvis, et même avec les Pigeons.

Le temps des amours commence pour eux sur la fin de mars; c'est alors que chaque paire s'assortit; mais, ici comme ailleurs, ces unions si douces sont préparées par la guerre, et décidées par la force. Les femelles n'ont pas le droit de faire un choix; les mâles, peut-être plus nombreux et toujours plus pressés, surtout au commencement, se les disputent à coups de bec, et elles appartiennent au vainqueur. Leurs amours sont presque aussi bruyantes que leurs combats; on les entend alors gazouiller continuellement : chanter et jouir, c'est toute leur occupation; et leur ramage est même si vif, qu'ils semblent ne pas connaître la longueur des intervalles.

Après qu'ils ont satisfait au plus pressant des besoins, ils songent à pourvoir à ceux de la future couvée, sans cependant y prendre beaucoup de peine; car souvent ils s'emparent d'un nid de Pic vert, comme le Pic vert s'empare quelquefois du leur; lorsqu'ils veulent le construire eux-mêmes, toute la façon consiste à amasser quelques feuilles sèches, quelques brins d'herbe et de mousse au fond d'un trou d'arbre ou de muraille. C'est sur ce matelas fait sans art que la femelle dépose cinq ou six œufs d'un cendré verdâtre, et qu'elle les couve l'espace de dix-huit à vingt jours; quelquefois elle fait sa ponte dans les colombiers, au-dessus des entablements des maisons, et même dans des trous de rochers sur les côtes de la mer, comme on le voit dans l'île de Wight et ailleurs. On m'a quelquefois apporté, dans le mois de mai, de prétendus nids d'Étourneaux qu'on avait trouvés, disait-on, sur des arbres; mais, comme deux de ces nids entre autres ressemblaient tout à fait à des nids de Grives, j'ai soupçonné quelque supercherie de la part de ceux qui me les avaient apportés, à moins qu'on ne veuille imputer la supercherie aux Étourneaux eux-mêmes, et supposer qu'ils s'emparent quelquefois des nids de Grives et d'autres Oiseaux, comme nous avons vu qu'ils s'emparaient souvent des trous des Pics verts. Je ne nie pas cependant que, dans certaines circonstances, ces Oiseaux ne fassent leurs nids eux-mêmes, un habile observateur m'ayant assuré avoir vu plusieurs de ces nids sur le même arbre. Quoi qu'il en soit, les jeunes Étourneaux restent fort longtemps sous la mère; et, par cette raison, je douterais que cette espèce fait jusqu'à trois couvées par an, comme l'assurent quelques auteurs, si ce n'est dans les pays chauds, où l'incubation, l'éducation et toutes les périodes du développement animal, sont abrégées en raison du degré de chaleur.

Les Étourneaux vivent de Limaces, de Vermisseaux, de Scarabées, surtout de ces jolis Scarabées d'un beau vert bronzé qu'on trouve au mois de juin sur les fleurs, et principalement sur les roses; ils se nourrissent aussi de blé, de sarrasin, de mil, de panis, de chènevis, de graine de sureau, d'olives, de cerises, de raisins, etc. On prétend que cette dernière nourriture est celle qui corrige le mieux l'amertume naturelle de leur chair, et que les cerises sont celle pour laquelle ils montrent un appétit de préférence; aussi s'en sert-on comme d'un appât infaillible pour les attirer dans des nasse d'osier que l'on tend parmi les roseaux où ils ont coutume de se retirer tous les soirs, et que l'on en prend de cette manière jusqu'à cent dans une seule nuit; mais cette chasse n'a plus lieu lorsque la saison des cerises est passée.

Ils suivent volontiers les Bœufs et autre gros bétail paissant dans les prairies, attirés, dit-on, par les Insectes qui voltigent autour d'eux, ou peut-être par ceux qui fourmillent dans leur fiente, et en général dans toutes les prairies. C'est de cette habitude que leur est venu le nom allemand *Rinder-Staren*. On les accuse encore de se nourrir de la chair des cadavres exposés sur les fourches patibulaires; mais ils n'y vont apparemment que parce qu'ils y trouvent des Insectes. Pour moi, j'ai fait élever de ces Oiseaux, et j'ai remarqué que lorsqu'on leur présentait de petits morceaux de viande

crue, ils se jetaient dessus avec avidité et les mangeaient de même : si c'était un calice d'œillet contenant de la graine formée, ils ne le saisissaient pas sous leurs pieds, comme font les Geais, pour l'éplucher avec leur bec; mais, le tenant dans le bec, ils le secouaient souvent et le frappaient à plusieurs reprises contre les bâtons ou le fond de leur cage, jusqu'à ce que le calice s'ouvrît et laissât paraître et sortir la graine. J'ai aussi remarqué qu'ils buvaient à peu près comme les Gallinacés, et qu'ils prenaient grand plaisir à se baigner. Selon toute apparence, l'un de ceux que je faisais élever est mort de refroidissement pour s'être trop baigné pendant l'hiver. (Guéneau De Montbeillard.)

L'Étourneau se familiarise, dans la chambre, à un point extraordinaire; aussi docile et rusé qu'un Chien, il est toujours gai, éveillé, connaît bientôt tous les habitants de la maison, remarque leurs mouvements, leur air, et se conforme parfaitement à leur humeur. Dans sa marche sérieuse et chancelante, il paraît aller niaisement devant lui; mais rien n'échappe à sa vue. Il apprend à prononcer des mots sans qu'on lui ait délié la langue, répète parfaitement les airs qu'on lui enseigne, ce que fait même la femelle, imite les cris des hommes et des animaux, enfin le ramage de tous les Oiseaux de la chambre. Mais il faut avouer que sa science est très-vacillante : il oublie aussi promptement qu'il apprend, ou le mêle à tort et à travers avec ce qu'il entend de nouveau; c'est pourquoi, si l'on veut qu'il apprenne un air, ou prononce des mots d'une manière ferme, durable et sans mélange, il est absolument nécessaire de le séparer des autres Oiseaux et animaux, dans une chambre où il ne puisse en entendre aucun. Ce ne sont pas seulement les jeunes qui se prêtent à ces instructions, mais les vieux mêmes montrent en cela la plus étonnante docilité. (Bechstein.)

Un Étourneau peut apprendre à parler indifféremment français, allemand, latin, grec, etc., et à prononcer de suite des phrases un peu longues; son gosier souple se prête à toutes les inflexions, à tous les accents. Il articule franchement la lettre R, et soutient très-bien son nom de Sansonnet, ou plutôt de *Chansonnet*, par la douceur de son ramage acquis, beaucoup plus agréable que son ramage naturel.

Ces Oiseaux vivent sept ou huit ans, et même plus, dans l'état de domesticité. Ceux qui sont libres ne se prennent point à la pipée, parce qu'ils n'accourent point à l'appeau, c'est-à-dire au cri de la Chouette. Mais, outre la ressource des ficelles engluées et des nasses dont j'ai parlé plus haut, on a trouvé le moyen d'en prendre des couvées entières à la fois, en attachant aux murailles, et sur les arbres où ils ont coutume de nicher, des pots de terre cuite, d'une forme commode, et que ces Oiseaux préfèrent souvent aux trous d'arbres et de murailles pour y faire leur ponte. En quelques endroits de l'Italie, on se sert de Belettes apprivoisées pour les tirer de leurs nids, ou plutôt de leurs trous; car le grand art de l'homme est de se servir d'une espèce esclave pour étendre son empire sur les autres.

Les Étourneaux ont une paupière interne, le gésier peu charnu, précédé d'une dilatation de l'œsophage, et contenant quelquefois de petites pierres dans sa cavité; le tube intestinal long de vingt pouces ($0^m,55$) d'un orifice à l'autre; la vésicule du fiel à l'ordinaire, les *cœcums* fort petits, et plus près de l'anus qu'ils ne sont ordinairement dans les Oiseaux.

En disséquant un jeune Étourneau de ceux qui avaient été élevés chez moi, j'ai remarqué que les matières contenues dans le gésier et les intestins étaient absolument noires, quoique cet Oiseau eût été nourri uniquement avec de la mie de pain et du lait. Cela suppose une grande abondance de bile noire, et rend en même temps raison de l'amertume de la chair de ces Oiseaux, et de l'usage qu'on a fait de leurs excréments dans les cosmétiques. (Guéneau De Montbeillard.)

L'Étourneau vulgaire, par son abondance et sa multiplication, est un des Oiseaux d'Europe qui se prêtent le mieux à faciliter l'étude du mode selon lequel s'opère la transmutation des couleurs du plumage chez les Oiseaux à reflets métalliques; car il est à peu près le seul en Europe dont le plumage jouisse de ces reflets. Nous ne reviendrons pas sur ce phénomène, nous bornant à renvoyer nos lecteurs à ce que nous en avons dit dans la deuxième partie de cette ornithologie en traitant des Trochilidés ou Oiseaux marcheurs, page 252 et suivantes.

ÉTOURNEAU VULGAIRE. *STURNUS VULGARIS.* (Linné.)

Plumage d'un noir lustré, à reflets violets et verts, marqué plus ou moins, en dessus, de petits

points triangulaires d'un blanc roussâtre; bec jaune d'avril en juillet; pieds couleur de chair; iris brun noisette.

Longueur totale, $0^m,23$.

Habite l'Europe et l'Afrique septentrionale, est très-commun dans le nord de la France, en Belgique et en Hollande.

Pond quatre à sept œufs d'un bleu pâle, un peu verdâtre, sans aucune tache. Grand diamètre, $0^m,27$ à $0^m,28$; petit diamètre, $0^m,20$. (DEGLAND.)

ÉTOURNEAU UNICOLORE. *STURNUS UNICOLOR.* (De La Marmora.)

Tout le plumage d'un noir lustré, avec des reflets pourpres, moins brillants dessous que dessus; plumes du vertex et du jabot longues et effilées; bec jaune à sa pointe, noirâtre à sa base; pieds brun jaunâtre; iris brun foncé.

Longueur totale, $0^m,225$.

Habite le sud de l'Europe, la Sardaigne et la Sicile. (DEGLAND.)

TROISIÈME TRIBU. — ICTERIDÉS.

Cette tribu, de création toute récente, puisqu'elle est due à M. Ch. Bonaparte, avait jusqu'à ce jour été comprise par les auteurs comme simple section ou famille de leurs *Sturnidæ*. Ainsi, Swainson, divisant les Oiseaux de cette tribu en *Scaphidurinæ* et *Icterinæ*, en faisait les deux dernières sous-familles de ses *Sturnidæ*, système également suivi par M. Gray, qui a remplacé le nom de *Scaphidurinæ* par celui de *Quiscalinæ*, et a ajouté une troisième sous-famille, celle des *Agelainæ*.

M. Ch. Bonaparte, dans son *Conspectus*, où pour la première fois il a fait paraître cette tribu, l'a composée à l'instar de Swainson, et, comme lui, n'y a admis que deux familles :

1° *Quiscalinæ;*
2° *Icterinæ;*

ce qu'a fait de même après lui le docteur Reichenbach, qui, fidèle au système de Swainson et de M. Gray, se borne à remplacer le nom de *Icterinæ* par celui de *Xanthorninæ*, qu'il aurait dû écrire *Xanthornithinæ*.

Mais aujourd'hui, dans le dernier travail qu'il prépare et dont il a bien voulu nous faire la communication, M. Ch. Bonaparte, revenant au système des subdivisions ou sous-sections, établit dans sa sous-famille des *Icterinæ* trois coupes sous les noms de :

1° *Cassicinæ;*
2° *Icterinæ;*
3° *Agelainæ.*

Ce système de groupement, dans un seul cadre, de tous ces Oiseaux du nouveau monde, avait au surplus été non-seulement entrevu, mais même appliqué par M. Guéneau De Montbeillard, qui s'exprimait ainsi :

« Les Troupiales ont beaucoup de rapports avec nos Étourneaux d'Europe; et, ce qui le prouve, c'est que souvent le peuple et les naturalistes ont confondu ces deux genres, et ont donné le nom d'Étourneau à plus d'un Troupiale : ceux-ci pourraient donc être regardés à bien des égards comme

les représentants de nos Étourneaux en Amérique, concurremment avec les Étourneaux de la Louisiane et des terres Magellaniques; quoique cependant ils aient des habitudes très-différentes, ne fût-ce que dans la manière de construire leurs nids.

« Le nouveau continent est la vraie patrie, la patrie originaire des Troupiales et de tous les autres Oiseaux qu'on a rapportés à ce genre, tels que les Cassiques, les Baltimores et les Carouges...

« Au reste, quoiqu'on ait réuni dans un même genre avec les Troupiales les Cassiques, les Baltimores et les Carouges, il ne faut pas croire que ces divers Oiseaux n'aient pas des différences, et même assez caractérisées, pour constituer de petits genres subordonnés, puisqu'ils en ont assez pour qu'on leur donnât des noms différents. En général, je suis en état d'assurer, d'après la comparaison faite d'un assez grand nombre de ces Oiseaux, que les Cassiques ont le bec plus fort, ensuite les Troupiales, puis les Carouges. A l'égard des Baltimores, ils ont le bec non-seulement plus petit que tous les autres, mais encore plus droit et d'une forme particulière, comme nous le verrons plus bas. Ils paraissent d'ailleurs avoir d'autres mœurs et d'autres allures; ce qui suffit, ce me semble, pour m'autoriser à leur conserver leurs noms particuliers, et à traiter à part chacune de ces familles particulières. »

Il résulte bien de ce qui précède que De Montbeillard, si mal à propos critiqué par Dandin, réunissant en un grand genre tous les Oiseaux composant notre tribu des Ictéridés, et en élaguant avec soin toutes les espèces de l'Inde et de l'Afrique qu'y confondait Brisson, subdivisait ce genre en quatre sous-genres du nom de :

1° Cassiques;
2° Troupiales;
3° Carouges;
4° Baltimores,

sans parler de ce qu'il appelait les Étourneaux d'Amérique (*Sturnus Ludovicianus* et *Sturnus militaris* des auteurs), qu'il comprend également.

On doit savoir d'autant plus gré au collaborateur de Buffon de cette innovation, que Brisson, qui venait avant lui de séparer tous ces Oiseaux des Loriots, avec lesquels les mettait Linné, y avait compris tous les prétendus Troupiales et Carouges de l'ancien continent, tels que le Cap-More, le Malimbe, etc., erreur que propagèrent Dandin et Vieillot.

Le premier, rangeant les Quiscales dans son genre Étourneau, formait des autres espèces d'Ictéridés deux genres sous le nom de :

1° Cacique (*Cassicus*);
2° Troupiale (*Icterus*);

l'un représentant les *Cassiceæ* de M. Ch. Bonaparte, et l'autre les *Icterinæ* et les *Agelainæ* de M. Gray.

Le second, reprenant le système de Linné, en forme, avec le Loriot, sa famille de Tisserands (*Textores*), et y distingue les quatre mêmes coupes de Guéneau De Montbeillard :

1° Carouge (*Pendulinus*), Vieillot;
2° Baltimore (*Yphantes*), Vieillot;
3° Troupiale (*Agelaius*), Vieillot;
4° Cassique (*Cassicus*),

qui presque tous peuvent être considérés comme types de sous-familles, de même que la plus grande partie des coupes génériques de cet auteur. Mais, outre qu'il range ces genres avec le Malimbe e l'Ictérie, il a encore le tort de renvoyer le genre Sturnelle dans sa famille des Leimonites, qui renferme ses Étourneaux, et le genre Quiscale dans sa famille des Coracas.

Cuvier en faisait un genre sous le nom de Cassiques, qu'il divisait en :

1° Cassiques proprement dits (*Cassicus*);
2° Troupiales (*Icterus*);
3° Carouges (*Xanthornus*);

mais il y adjoignait en quatrième ligne les Pipits sous le nom de *Dacnis*, et mettait aussi le genre *Sturnella* avec les Étourneaux.

Enfin, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, sous le nom de *Xanthornicus*, ne s'éloignant pas beaucoup des idées de Cuvier, y a compris les genres :

1° Troupiale (*Icterus*);
2° Carouge (*Xanthornus*);
3° Dacnide (*Dacnis*);
4° Oxyrhynque (*Oxyrhynchus*);
5° Cassique (*Cassicus*).

On voit par ces trois exemples combien chacun de ces auteurs, à part Cuvier et M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire, est resté loin de l'idée si simple, et reposant sur les principes de la distribution géographique des êtres de Guéneau de Montbeillard, idée qui, grâce à M. Ch. Bonaparte, a fini par triompher.

Quant à nous, nous diviserons cette tribu en six familles, a savoir :

1° Quiscalinés ou *Quiscales;*
2° Molothrinés ou *Bruantins;*
3° Sturnellinés;
4° Agélaïnés ou *Troupiales;*
5° Ictérinés ou *Carouges;*
6° Cassicinés ou *Cassiques.*

On ne peut en effet isoler les unes des autres les quatre premières familles, dont les Troupiales, malgré leurs rapports intimes avec les deux dernières, s'en éloignent trop par leur mode de nidification et par leurs habitudes antiforestières. Quant aux Carouges et aux Cassiques, il est évident que ce sont des Oiseaux forestiers, et de plus de vrais Tisserands, comme l'entendait Vieillot, qui doivent marcher l'un après l'autre et clore la série de cette grande et intéressante tribu américaine, et par suite servir de transition aux Fringillidés, que nous commencerons par ces autres Tisserands africains, les Plocéniés ou Tisserins.

PREMIÈRE FAMILLE. — QUISCALINÉS.

Cette famille, ainsi que nous l'avons dit, a été créée par Swainson, qui lui donnait le nom de *Scaphidurinæ*, et dont MM. Gray et Reichenbach ont conservé la composition complète de trois genres :

1° *Scaphidura*, Swainson;
2° *Quiscalus*, Vieillot;
3° *Scolecophagus*, Swainson.

M. Ch. Bonaparte, qui, dans son *Conspectus*, a réuni à ces trois genres ceux qui suivent :

1° *Lampropsar*, Cabanis;
2° *Hypopyrrhus*, Ch. Bonaparte;
3° *Psarocolius*, Ch. Bonaparte, *ex*-Wagler,

y ajoute encore aujourd'hui, dans son nouveau travail, ceux-ci :

1° *Molothrus*, Swainson;
2° *Cyrtotes*, Reichenbach;

et remplace *Psarocolius* par *Aphobus*, Cabanis.

Nous bornons, nous, les Quiscalinés aux trois genres de Swainson, auxquels nous ajoutons le genre

Psarocolius, et nous réservons les genres *Molothrus* et *Cyrtotes* pour en composer une famille à part.

Les espèces qui entrent dans la composition des genres de cette famille ont été ballottées indistinctement par les auteurs dans les Mainates, les Loriots, les Pies et les Étourneaux.

Ces Oiseaux établissent parfaitement le passage des Sturnidés aux Ictéridés.

Comme les Sturnidés, en effet, ils volent en troupes, vivent et nichent en société, suivent et fréquentent les bestiaux dans les champs.

1er GENRE. — QUISCALE. *QUISCALUS*. (Vieillot, 1816.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, glabre et comprimé à la base, droit, entier, à bords anguleux et fléchis en dedans, incliné vers le bout; mandibule supérieure prolongée en pointe dans les plumes du front.

Narines ovalaires, à demi recouvertes par une membrane.

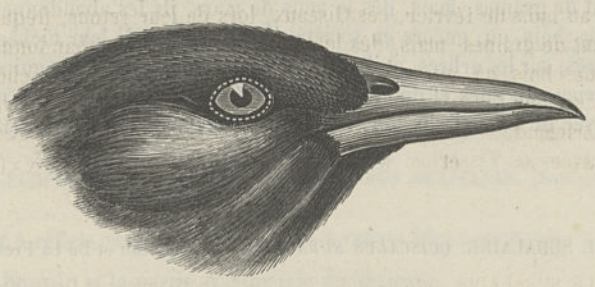


Fig. 204. — *Quiscalus purpureus.*

Ailes arrondies, subobtuses; *les première et cinquième rémiges égales, les deuxième, troisième et quatrième presque égales, et très-longues.*

Queue rectiligne, anguleuse à la pointe.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles allongés, ceux-ci aigus.

Fig. 205. — *Quiscalus purpureus.*

Ce genre, synonyme du genre *Chalcophanes*, Wagler, renferme onze espèces, toutes à plumage noir lustré. Nous figurons le Quiscale barita.

La principale des espèces de ce genre, le Quiscale versicolore, commune en même temps sur les grandes Antilles et sur le continent septentrional, reste aux États-Unis du mois de février au mois de

novembre, ne s'absentant que lorsque les grands froids l'en chassent, tandis qu'elle paraît être presque sédentaire dans les contrées plus méridionales...

Les mœurs de cette espèce se rapprochent bien plus de celles des Troupiales et des Étourneaux que de celles des Pies, comme l'ont pensé quelques auteurs. L'habitude de toujours marcher par troupes nombreuses, de suivre les laboureurs dans les champs pour saisir les graines, les larves d'Insectes que leur charrue met à découvert; celle de se placer parmi les troupeaux, de se percher sur le dos des Bœufs, afin d'y chercher peut-être les insectes parasites qui s'y sont attachés; tout cela paraît être plutôt du fait des Troupiales que de celui des Corneilles...

Rarement elle pénètre dans l'intérieur des bois, se tenant de préférence à la lisière, pour de là parcourir les champs, les marais, les plaines, et surtout les environs des habitations, où souvent, on ne peut plus familière, elle partage avec les Oiseaux domestiques la nourriture qui leur est destinée; à Cuba, elle s'approche des lieux où l'on fabrique le sucre afin d'en manger. Des habitants, qui paraissent dignes de foi, assurent (et cette croyance est générale dans le pays) que, lorsqu'elle peut enlever un morceau de sucre, elle le porte de suite à la rivière ou au ruisseau le plus voisin, pour le mouiller et le manger plus facilement. Sa nourriture ordinaire se compose de toute espèce de graines et d'Insectes. C'est principalement au printemps que les mâles chantent, et alors, quoique monotones et tristes, leurs accents ne sont pas désagréables. M. De La Sagra a même noté ce chant...

Aux États-Unis, au mois de février, ces Oiseaux, lors de leur retour, fréquentent les marais salés, où ils se nourrissent de graines; mais, dès le mois de mars, ils les abandonnent pour les taillis, les vergers, la lisière des bois, où, encore en société, ils s'occupent de leur nichée; ils placent leurs nids les uns près des autres, sur les arbres, et il n'est pas rare d'en voir jusqu'à quinze réunis sur le même; ils composent l'intérieur de tiges et de racines noueuses liées ensemble avec de la terre gâchée, tapissent l'intérieur avec du crin et du jonc très-fin, et y déposent six œufs. (D'Orbigny, *Histoire de Cuba.*)

QUISCALE SUBALAIRE. *QUISCALUS SUBALARIS.* (Boissonneau et De La Fresnaye, 1840.)

En entier d'un noir profond, mais sans reflets d'autres nuances; les ailes et la queue d'un noir mat; dernières rectrices supérieures et toutes celles inférieures de l'aile brun-marron; pli de l'aile noir.

Longueur totale, $0^m,29$.

Habite Santa-Fé-de-Bogota.

2me GENRE. — SCOLÉCOPHAGE. *SCOLECOPHAGUS.* (Swainson, 1831.)

Σκωληξ, σκωληκος, vers; φαγω, je mange.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, droit, grêle, légèrement infléchi à la pointe, à bords mandibulaires légèrement sinueux; à sommet arrondi.

Narines basales, latérales, en partie couvertes par une membrane.

Ailes médiocres et pointues, subobtuses; *la première rémige égale à la seconde, les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue médiocre, légèrement arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts longs et minces, ainsi que les ongles, qui sont aigus.

Ce genre, formé aux dépens des Quiscales, ne repose que sur deux espèces de l'Amérique septentrionale. Nous figurons l'espèce type, le Scolécophage noir.

L'espèce type de ce petit genre existe dans plusieurs îles Antilles, à la Jamaïque et au Labrador.

Maugé l'a trouvée à Porto Ricco et à Saint-Thomas, où cet Oiseau se nourrit principalement de riz. (Dandin, *Tr. d'Ornith.*)

Fig. 206. — *Scolecophagus ferrugineus.*

Selon Brown et Catesby, ces Oiseaux font leur nid sur les branches des arbres; on en trouve dans toutes les parties de la Jamaïque, mais plus abondamment dans les lieux les plus éloignés du bruit; c'est de là que, après avoir fait leur ponte et donné naissance à une génération nouvelle pendant l'été, ils se répandent l'automne dans les habitations, et arrivent en si grand nombre, que l'air en est quelquefois obscurci. Ils volent ainsi en troupes l'espace de plusieurs milles, et, partout où ils se posent, ils font un dommage considérable aux cultivateurs. Leur ressource pendant l'hiver est de venir en foule aux portes des granges. (Guéneau De Montbeillard.)

SCOLÉCOPHAGE DU MEXIQUE. *SCOLECOPHAGUS MEXICANUS.* (Swainson.)

En entier d'un noir à reflets verts; tête et poitrine à reflets bleus pourprés.

Habite l'Amérique boréale et la partie occidentale du Mexique.

3me GENRE. — SCAPHIDURE. *SCAPHIDURUS.* (Swainson.)

Σκαφις, bateau, ou quille de bateau; ουρα, queue (queue en toit).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête et parfois plus long, épais, très-robuste, dilaté et aplati à la base,

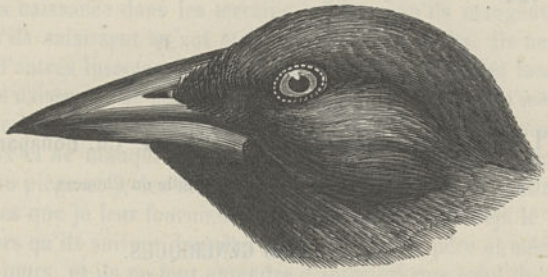


Fig. 207. — *Scaphidurus ater.*

qui s'étend et s'arrondit en demi-cercle sur le capistrum; bords mandibulaires sinueux, à sommet infléchi jusqu'à la pointe, qui est obtuse.

Narines angulaires, latérales, percées dans la substance cornée même du bec.
Ailes longues et acuminées, subobtuses; *la troisième penne la plus longue.*
Queue étagée, deltoïdale, cymbiforme ou en forme de toit.
Tarses médiocres, de la longueur du doigt médian, robustes et scutellés; doigts et ongles allongés, ceux-ci aigus.

Fig. 208. — *Scaphidurus ater.*

Ce genre, synonyme du genre *Cassidix*, Lesson, renferme six espèces. Nous figurons le Scaphidure noir.

Ce genre, qui ne renferme que six espèces de l'Amérique tropicale, a été pressenti par D'Azara, qui, tout en décrivant l'espèce type en tête de ses Troupiales, a eu soin de dire qu'il s'en éloignait cependant par la forme des ouvertures des narines, par la grosseur du cou, par la légère courbure qui règne sur toute la longueur du bec, et la forme de sa base à son insertion dans le crâne.

L'espèce type du genre, le Quiscale noir, est un Oiseau qui se réunit en troupes et même avec d'autres espèces. Il suit les Bœufs et les Chevaux dans les campagnes qui avoisinent les bois, et il se pose sur ces animaux et sur les arbres. Son chant, ou plutôt son sifflement, est assez agréable, et son vol est le même que celui des Troupiales; mais il est d'un naturel un peu plus tranquille. Il cause des dommages aux cultivateurs en arrachant le maïs quand il sort de terre. (D'Azara.)

SCAPHIDURE NOIR VIOLACÉ. *SCAPHIDURUS ATROVIOLACEUS.* (D'Orbigny, Gray.)

Parties supérieures et inférieures noires, avec de très-légers reflets violacés; grandes couvertures des rémiges, ailes et queue noires, bordées sur leur côté interne de reflets verdâtres; bec et pieds noirs.

Longueur totale, 0m,24.

Habite Cuba.

4me GENRE. CHOPI. *PSARACOLIUS.* (D'après D'Azara, Ch. Bonaparte, 1850; *ex*-Wagler.)

Ψαρ, Étourneau; κολοιος, Corneille ou Choucas.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, robuste, en cône allongé, légèrement comprimé.
Narines basales, latérales, percées dans une petite fosse à découvert.
Ailes allongées, acuminées, aiguës; *la seconde rémige la plus longue.*
Queue presque égale, ample.
Tarses de la longueur du doigt médian, écailleux et rudes.

Ce genre, tel que vient de le composer M. Ch. Bonaparte, n'est qu'une très-faible portion du grand genre *Psaracolnis* de Wagler, qui y renfermait toute la tribu des Ictéridés, et correspondant à la section des *Psaracolii hymeniorhini* de cet auteur, dont la caractéristique est : *rostro robusto-brevi conico, metorhinio in fronte brevi asserculiformi;* et a pour type le *Chopi* de D'Azara, auquel nous empruntons ce nom pour en faire celui du genre. M. Ch. Bonaparte lui donnant, au contraire, pour type le *Cassicus solitarius* de Vieillot, que nous croyons appartenir à une autre famille, y range sept espèces, dont une indéterminée. Nous figurons le Chopi de Molina.

La physionomie du Chopi est plus agréable et plus vive que celle du Bruantin; son port droit a une sorte de noblesse, et son naturel peu farouche est néanmoins plein de finesse et de ruse; car, quoiqu'il pénètre dans les cours, les salles et les galeries des habitations, il sait éviter les piéges et y tombe rarement. Son vol est rapide, mais souvent interrompu; il attaque quelque Oiseau que ce soit, le poursuit avec acharnement, se cramponne sur son dos et le frappe à grands coups de bec. Si un Chimango ou un Caracara, ainsi attaqué, se pose pour se délivrer de son ennemi, celui-ci se place à neuf à dix pieds de distance et fait quelques mouvements d'un air distrait, comme pour donner à entendre que ce sont des signes de paix; mais si le Caracara, se fiant à ces apparences, détourne la tête pour regarder d'un autre côté, le malin Chopi recommence tout à coup ses insultes et ses attaques, et parvient ainsi à éloigner et à chasser au loin tout ce qui l'incommode. Il reconnaît, à une grande distance, ses ennemis à leur physionomie et même à leur ombre; il avertit du danger, par un sifflement, toute la gent volatile, qui, à ce signal, s'échappe et se cache, tandis que le courageux Chopi ne fuit ni ne craint; il se prépare au combat pour chanter bientôt sa victoire, et ce chant de triomphe commence par l'expression du nom même de l'Oiseau, et continue par un sifflement gracieux et varié. Cet Oiseau chante aussi en cage; et, dans l'état de liberté, il cherche à charmer, par son ramage, les ennuis de sa compagne pendant la durée de l'incubation. C'est l'un des premiers Oiseaux qui rompent le silence de la nature au lever de l'aurore; et on l'entend accompagner de sa voix le son des cloches ou tout autre bruit, depuis les girouettes et les toits sur lesquels il se perche souvent, et d'où il part pour visiter les campagnes et les habitations. Sa ponte a lieu en novembre et elle ne se renouvelle pas.

Mon ami Noséda, qui a observé particulièrement cette espèce, m'a communiqué ses remarques, dont je rapporterai seulement la substance.

« Le Chopi, dit-il, place son nid dans les trous des fossés, des murailles, des rochers et des arbres, ou sous les toits des maisons, et quelquefois sur les branches épaisses, hautes et déliées des orangers ou des autres arbres touffus. Dans tous les cas, ce nid est construit de bûchettes et de petites pailles; la couche sur laquelle les œufs sont déposés est formée de plumes douces, de filaments et d'autres matières semblables, mal arrangées et en petite quantité. La ponte est de quatre œufs blancs; et, si quelquefois elle va jusqu'à cinq, il y en a un qui est clair. Les petits naissent les yeux fermés, nus et d'une grosseur différente par gradation; j'ai cru remarquer que les deux plus grands sont les mâles. Les père et mère, qui travaillent de concert à la construction du nid, apportent aussi tour à tour et très-fréquemment la pâture à leurs petits; et, quoiqu'ils recherchent les grains de maïs et qu'ils l'arrachent à sa naissance dans les terrains cultivés, qu'ils mangent aussi du pain, de la viande, des Insectes qu'ils saisissent au vol et quelquefois des fruits, ils ne donnent à leurs petits que des Sauterelles et d'autres Insectes; ils en arrangent sept à huit dans leur bec et les distribuent également à leur famille naissante. Je mis quatre petits Chopis, enlevés du même nid et qui n'avaient que huit jours, dans une cage que je plaçai dans un endroit d'où ils pouvaient se faire entendre de leurs père et mère. Ceux-ci ne manquèrent pas de venir aussitôt et d'apporter à manger à leur progéniture; je les pris à un piége et je les mis dans la même cage, où ils continuèrent à nourrir leurs petits avec les Sauterelles que je leur fournissais. Les jeunes volaient déjà le vingt-septième jour de leur naissance; c'est alors qu'ils suivent dans les campagnes leurs père et mère, dont ils sont accompagnés pendant peu de jours, et ils ne font entendre d'autre cri que celui du besoin...

« A un an, ils sont rusés, mais sans prévoyance, et ils ne savent pas éviter les piéges qu'on leur tend. Ils vivent alors en société, et leur chant commence à prendre de la régularité; leur bec est moins luisant et en même temps plus long, et leur face est plus rétrécie que pendant leur première année. Ce n'est qu'à deux ans accomplis que ces jeunes Oiseaux prennent leur plumage parfait... A cette époque, leur bec s'allonge, leur face se rétrécit, la tête et le cou se couvrent de plumes lon-

gues, étroites, serrées les unes sur les autres et repliées en gouttière; les reflets se perdent; des modulations varient le chant, l'instinct acquiert plus de finesse, et c'est alors que ces Oiseaux s'introduisent dans les lieux habités. » (D'Azara.)

Nous ne pensons pas que le *Cassicus solitarius*, Vieillot, doive rester dans les *Psaracolnis*, ainsi que l'y fait figurer M. Ch. Bonaparte; le nom seul de *Bursarius*, que lui donna Merrem, nom d'accord avec les mœurs de cet Oiseau, suffit pour démontrer qu'il doit rester là où l'a mis Vieillot et où l'a maintenu M. Gray, c'est-à-dire avec les Cassiques.

CHOPI AUX PIEDS BLEUS. *PSARACOLNIS CYANOPUS*. (Vieillot, Ch. Bonaparte.)

En entier d'un noir profond; tarses d'un bleu violacé.
Longueur totale, 0m,21.

Habite le Brésil, le Paraguay.

DEUXIÈME FAMILLE. — MOLOTHRINÉS.

Si étrange qu'il puisse toujours paraître de voir fonder une famille pour un ou deux petits genres d'Oiseaux, il nous a semblé que telle parité d'habitudes qu'il y eût entre les Quiscales et les Bruantins, telle similitude de caractère, il existait entre eux, dans leur mode de reproduction, une différence telle qu'il y avait nécessité de faire de ceux-ci une coupe bien distincte et au-dessus de la valeur d'un simple genre.

Cette famille se compose donc pour nous des deux genres :

1° Bruantin (*Molothrus*), Swainson;
2° Cyrtotes (*Cyrtotes*), Reichenbach.

Un fait remarquable, c'est que ces deux genres, qui n'en font en quelque sorte qu'un, aient leurs représentants aux deux extrémités du continent américain.

Bien qu'il n'y ait là rien que d'ordinaire, ces rapports de mœurs et de structure entre des espèces qui habitent séparément des points éloignés d'un grand continent paraissent dignes d'intérêt. A l'exception du *Molothrus pecoris*, auquel il faut ajouter le *Molothrus bonariensis* ou *Niger*, le Coucou, ainsi que le remarque fort bien M. Swainson, est le seul Oiseau que l'on puisse appeler vraiment parasite, c'est-à-dire qui confie à d'autres Oiseaux le soin de faire éclore ses œufs et les charge d'élever ses petits. Il est remarquable que quelques-unes des espèces, non toutes, tant du Coucou que du *Molothrus*, se ressemblent par cette étrange coutume de propagation parasite, tandis qu'elles diffèrent si essentiellement en toute autre habitude; le *Molothrus*, comme notre Sansonnet, est éminemment sociable; il vit dans les plaines ouvertes sans déguisement; le Coucou, au contraire, est un Oiseau singulièrement farouche, qui fréquente les bocages les plus cachés et se nourrit de fruits et de Chenilles. Ces deux genres diffèrent également par leur structure. On a imaginé bien des théories, voire même des théories phrénologiques, pour expliquer cette habitude du Coucou de déposer ses œufs dans le nid d'autres Oiseaux. M. Prévost seul me paraît avoir apporté la lumière dans cette embarrassante question. Voici à peu près comment il raisonne :

« La femelle du Coucou, qui, selon la plupart des observateurs, pond de quatre à six œufs au moins, doit s'accoupler avec le mâle chaque fois qu'elle a pondu un ou deux œufs; or, si elle était obligée de se tenir sur ses œufs, elle devrait, ou les couver tous ensemble, et quitter en conséquence ceux qui, pondus en premier, pourraient se gâter, ou bien couver séparément un ou deux œufs aus-

sitôt qu'ils seraient pondus; mais, comme de tous les Oiseaux de passage c'est le Coucou qui fait le moins long séjour, elle n'aurait certainement pas assez de temps pour toutes ces couvées successives. C'est donc parce que la femelle s'accouple plusieurs fois, et parce qu'elle fait plusieurs pontes, qu'elle dépose ses œufs dans le nid d'autres Oiseaux et leur abandonne le soin d'élever et de nourrir ses petits. »

Ce raisonnement, que je crois juste, se trouve appuyé, du reste, d'un fait analogue par rapport à l'Autruche de l'Amérique du Sud, dont les femelles sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, parasites l'une pour l'autre. Les femelles pondent dans le premier nid venu de toute autre femelle de leur espèce, et le mâle prend tous les soins de l'incubation, comme les pères et mères nourriciers du Coucou. (*Home and Colon. libr.* et *Rev. brit.*, 1847.)

Nous n'avons pu résister au plaisir de citer ce passage d'un savant étranger, qui rend si justement hommage aux persévérantes et judicieuses observations d'un de nos bons amis.

1er GENRE. — BRUANTIN. *MOLOTHRUS*. (D'après Montbeillard, Swainson, 1831.)

Μωλος, tumulte; θορος, bruit.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-court, plus court que la tête, épais, conique, entier, à arête très-légèrement inclinée.

Narines basales, latérales, en partie recouvertes par une membrane, et engagées sous les plumes avancées du front.

Ailes acuminées, allongées, aiguës; *la première rémige égale à la seconde, celle-ci la plus longue.*

Queue presque égale et à peine arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian; comprimés, à squamelles à peine apparentes; le doigt interne plus court que l'externe; ongles allongés, celui du pouce surtout, courbés et aigus.

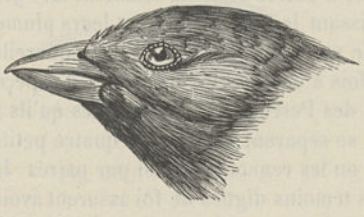


Fig. 209. — *Molothrus pecoris.*

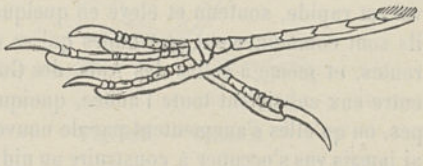


Fig. 210. — *Molothrus pecoris.*

Ce genre, dont les espèces ont été confondues tantôt avec les Tangaras, tantôt avec les Bruants et les Fringilles, parfois même avec les Loriots et les Étourneaux, renferme aujourd'hui cinq espèces. Nous figurons le Bruantin soyeux.

Le Bruantin de l'Amérique méridionale est fort commun au Paraguay et à la rivière de la Plata, et il se tient dans les campagnes, à la lisière des bois et dans les terrains cultivés où il fait beaucoup de mal dans les plantations de maïs, dont il arrache les jeunes plantes. De même que le Scaphidure, celui-ci cherche les Chevaux et les Bœufs, les suit de près et les accompagne dans les pâturages, où il pique la terre pour y prendre les Insectes que les pieds de ces animaux en font sortir. Lorsqu'il est fatigué ou que la fantaisie lui en prend, il saute sur leur dos et se laisse porter où ils veulent, sans s'occuper de manger la vermine qui les dévore. (D'Azara.)

Sur le vert gazon des plaines ondulées qui environnent Maldonado, on peut souvent voir deux ou trois de ces Oiseaux sur le dos d'une Vache ou d'un Cheval. Parfois, perchés sur une haie et nettoyant

leurs plumes au soleil, ils essayent de chanter ou plutôt de siffler; mais leur chant, qui est tout particulier, ressemble au bruit que ferait le sifflement de l'eau passant rapidement à travers un étroit orifice. (*Home and Colon. libr.* et *Rev. brit.*, 1847.)

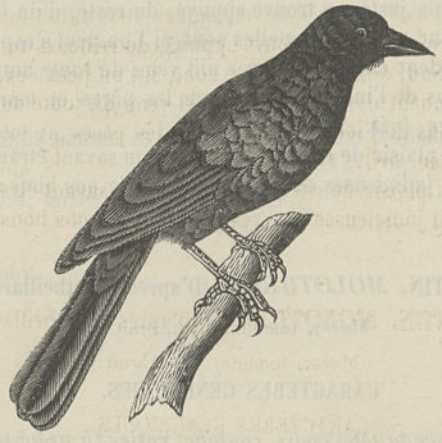


Fig. 211. — Bruantin soyeux.

Le Bruantin n'est ni rusé, ni prévoyant, ni avisé; il tombe aisément dans les piéges; il accourt à l'appât, et, si on l'épouvante, il fuit, en jetant des cris aigus, sur les arbres les plus voisins, pour revenir bientôt, quoiqu'il voie ses pareils pris ou tués. Pour changer de cantons, ces Oiseaux se rappellent, prolongent leurs clameurs pendant qu'ils volent, et les redoublent s'ils rencontrent une autre bande d'Oiseaux de leur espèce. Leur cri, qui paraît commun aux deux sexes, peut s'exprimer par les syllabes *pli-quen*, répétées d'un ton aigu et sonore; d'autres fois, ils semblent dire *gru*, *gru*, *gru*, d'une voix basse et grave, en agitant leurs ailes, baissant le cou et hérissant leurs plumes. Leur vol est rapide, soutenu et élevé en quelques occasions. Ce ne sont point des Oiseaux querelleurs, et ils sont communément en troupes qui se mêlent quelquefois à des bandes d'Oiseaux d'espèces différentes, et même à celles des Anis, des Guira-cantaras et des Perroquets. Les sociétés qu'ils forment entre eux subsistent toute l'année, quoique souvent elles se séparent en trois ou quatre petites troupes, ou qu'elles s'augmentent par de nouveaux arrivants; on les rencontre aussi par paires. Je ne les ai jamais vus s'occuper à construire un nid; mais plusieurs témoins dignes de foi assurent avoir trouvé des petits de cette espèce dans les nids des Fourniers, des Paroares, de Cardinaux, des Chingolos, des Suiriris, etc., mêlés avec les petits de ces espèces hospitalières. Il faut en conclure, et c'est l'opinion générale, que le Chopi sait introduire ses œufs dans les nids des autres Oiseaux, auquels il laisse le soin de les couver et de les faire éclore. (D'Azara.)

Les habitants de la plaine de Maldonado m'ont dit souvent que telle était la coutume de cet Oiseau; et l'homme qui m'aidait à réunir mes collections et dont les notions étaient sur toutes choses généralement exactes, avait trouvé dans le nid d'un Moineau du pays (*Zonotrichia matutina*) un œuf beaucoup plus gros que les autres et différent de couleur et de forme, qu'il attribuait au Bruantin.

Le Bruantin des troupeaux de l'Amérique du Nord a une coutume aussi semblable à celle du Coucou, et alliée aux espèces de la Plata, même par des particularités insignifiantes, telles que de se poser sur le dos du bétail. (*Home and Colon. libr.* et *Rev. brit.*, 1847.)

Nous avons possédé nous-même un nid de *Fringilla melodia*, dans lequel se trouvait un œuf de Bruantin de troupeaux; et si la manière dont cet Oiseau place son œuf dans les nids étrangers est toujours la même, elle est certes fort remarquable. D'abord, il ne déposerait jamais plus d'un œuf à la fois; ensuite, cet œuf est presque toujours placé perpendiculairement dans le fond et au milieu du matelas du nid, et enfoncé dans cette couche du tiers environ de sa hauteur, c'est-à-dire de son grand

diamètre. C'est de l'honorable M. Cabot, des États-Unis, s'occupant alors beaucoup comme nous d'oologie ornithologique, que nous tenions ce nid curieux.

Le Tangario, le Bruantin et le Brunet de Buffon et de Guéneau De Montbeillard, sont des espèces de ce genre.

BRUANTIN UNICOLOR. *MOLOTHRUS UNICOLOR.* (Swainson, Ch. Bonaparte.)

En entier d'un noir opaque.

Habite le Brésil.

2me GENRE. — CYRTOTES. *CYRTOTES.* (Reichenbach, 1851.)

Κυρτος, courbé, bossu.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, anormal, la mandibule supérieure à arête ondulée jusqu'à la pointe, qui est droite et dépasse celle de la mandibule inférieure; bords de celle-ci fortement concaves jusqu'à la pointe, qui se relève vers celle de la supérieure

Narines largement ouvertes à la base du bec.

Queue légèrement échancrée, ample.

Tarses trapus, de la longueur du doigt médian; ongles allongés, courbés et aigus.

Fig. 212. — *Cyrtotes.*

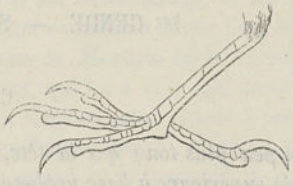


Fig. 213. — *Cyrtotes.*

Une seule espèce compose ce genre, c'est le Cyrtote maxillaire, considéré jusqu'alors comme un Troupiale par MM. D'Orbigny et De La Fresnaye, comme un Bruantin, dont en effet il se rapproche le plus, par M. Gray. Nous en donnons la figure et la description.

CYRTOTE MAXILLAIRE. *CYRTOTES MAXILLARIS.* (D'Orbigny, De La Fresnaye et Reichenbach.)

En entier d'un noir légèrement olivacé; ailes et queue à reflets verdâtres.

Habite la Bolivie

TROISIÈME FAMILLE. — STURNELLINÉS.

Nous établissons cette famille aux dépens de la troisième section des *Icterinæ* de M. Ch. Bonaparte, celle des *Agelaiinæ*, dans laquelle cet auteur fait entrer les genres suivants :

1° *Sturnella*, Vieillot;
2° *Trupialis*, Ch. Bonaparte;
3° *Pedotribes*, Cabanis;
4° *Amblyrhamphus*, Leach;
5° *Amblycercus*, Cabanis;
6° *Leistes*, Vigors;
7° *Xanthocephalus*, Ch. Bonaparte;
8° *Agelaius*, Vieillot;
9° *Dolichonyx*, Swainson.

Nous composons exclusivement nos Sturnellinés de trois genres :

1° Stournelle (*Sturnella*);
2° Loyca (*Trupialis*);
3° Amblyrhamphe (*Amblyrhamphus*).

Les mœurs essentiellement praticoles des Oiseaux de ces trois genres justifient suffisamment ce groupement, qui relie aussi naturellement que possible les Sturnidés, avec lesquels on les a pendant si longtemps confondus, aux Ictéridés.

1er GENRE. — STOURNELLE. *STURNELLA*. (Vieillot.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus long que la tête, droit, entier, convexe en dessus, obtus et dilaté à la pointe; mandibule supérieure à base prolongée et arrondie dans les plumes du front.

Narines latérales, recouvertes en partie par une membrane.

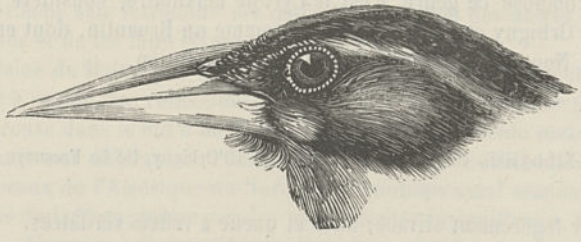


Fig. 214. — *Sturnella Ludoviciana.*

Ailes médiocres subaiguës; *la première rémige la plus courte, les seconde, troisième et quatrième égales, les plus longues.*

Queue courte, ample et légèrement arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, vigoureux, largement scutellés; doigts longs, les latéraux égaux, le pouce plus fort et plus long que ceux-ci; ongles forts, courbés et aigus.

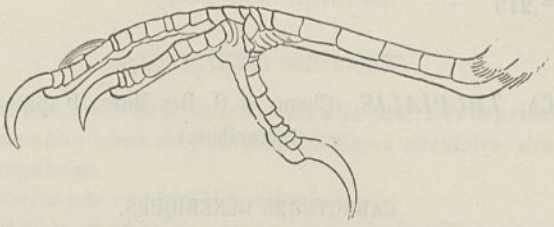


Fig 215. — *Sturnella Ludoviciana.*

Ce genre renferme aujourd'hui trois espèces de l'Amérique méridionale, dont la plus ancienne était rangée par Linné et les auteurs parmi les Alouettes, mais qui ont toutes été depuis classées avec les Étourneaux par les auteurs modernes, notamment par Vieillot, et MM. Gray et Reichenbach. Nous figurons l'espèce typique, la Stournelle de la Louisiane, que M. De La Fresnaye, dans son *Essai de classification*, cite parmi les espèces étrangères appartenant à sa division des Passereaux marcheurs, et en particulier au groupe des Marcheurs riverains... Elle offre, dit cet ornithologiste, tout à fait le caractère des pieds des Oiseaux marcheurs riverains, et ses tarses et ses doigs sont robustes et allongés; le pouce est également fort long, comme chez d'autres Marcheurs, tels que le Pipit sentinelle du Cap, les Brèves, etc., et terminé par un ongle également fort allongé, très-peu courbé; les ongles antérieurs ont la même forme. Aussi Gmelin a-t-il appelé cet Oiseau *Alauda magna*, à cause de la forme de ses ongles probablement, et de ses habitudes terrestres. (1833.)

Cet Oiseau habite en même temps l'Amérique du Nord, où il est très-commun, et les Antilles; il paraît aussi qu'on le trouve à la Guyane; ainsi, il serait des deux continents et des îles. Au Mexique, il semble plus rare que dans la Pensylvanie, où il porte le nom de *Meadow lark* (Alouette de pré), de son habitude de se tenir constamment au milieu des prairies, qui lui a valu également des Espagnols de Cuba le nom de *Savanero* (habitant des savanes). Courant avec vitesse à terre, il ne se perche que lorsqu'il est pourchassé, encore seulement pour quelques instants, couchant à terre; son vol est vif, et presque horizontal, comme celui de la Perdrix; quand on le poursuit, il se pose près d'un buisson ou d'une haute touffe d'herbe. Au temps des amours, le mâle fait entendre un chant qui ne manque pas d'agrément; mais, le reste de l'année, ce sont des sifflements que les deux consorts profèrent, surtout lorsqu'ils éprouvent des craintes. Il se nourrit de graines et d'Insectes.

Au printemps, ces Oiseaux se divisent par couples on ne peut plus unis; ils construisent, à terre, au milieu des broussailles ou des grandes herbes, un nid composé de plantes sèches, dans lequel la femelle dépose sept œufs blancs, parsemés de taches et de mouchetures rougeâtres, principalement sur le gros bout. Les deux consorts couvent alternativement et prennent ensuite le plus grand soin de leurs petits, qu'ils nourrissent, ainsi qu'eux, de Vers, d'Insectes et de semences. (D'Orbigny, *Hist. de Cuba.*)

STOURNELLE DE LA LOUISIANE. *STURNELLA LUDOVICIANA.* (Linné, Ch. Bonaparte.)

Dessus de la tête brun varié de noirâtre; une ligne blanc roux au milieu, s'élargissant sur la nuque; joues et tempes grises, les plumes roides et dures; toutes les parties supérieures variées de gris, de roux et de noirâtre : cette dernière teinte au milieu de chaque plume, le gris en bordures latérales, le roux domine sur le croupion. Couvertures des rémiges et les rémiges postérieures bordées de gris, leur milieu rayé transversalement de brun noirâtre et de roux; les grandes rémiges brunes, bordées de roux; les quatre rectrices extérieures blanches sur leur côté interne, l'autre côté, ainsi

que les rectrices médianes, brun clair, rayé transversalement de noirâtre, les tiges blanches. Une tache en avant de l'œil; la gorge, le pli de l'aile et toutes les parties médianes inférieures, d'un beau jaune; une teinte noire forme un collier sur le bas du cou, et se termine en pointe vers la poitrine; flancs gris-roux; une tache allongée, noirâtre, sur chaque plume. (D'Orbigny.)

Longueur totale, 0m,215.

2me GENRE. — LOYCA. *TRUPIALIS.* (Chenu et O. Des Murs, D'après Molina; Ch. Bonaparte, *ex-auctoribus.*)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, presque droit, de forme conique, allongée, à pointe aplatie et obtuse, à arête entamant les plumes du front.

Narines basales, latérales, percées sous une squamelle membraneuse.

Ailes allongées, subobtuses, *à première rémige courte; les troisième, quatrième et cinquième les plus longues, atteignant presque l'extrémité de la queue.*

Queue médiocre, légèrement échancrée, dépassant de fort peu le bout des ailes.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés, doigts assez longs.

Ce genre, qui a le double avantage de former une coupe géographique, a été établi par M. Ch. Bonaparte pour des espèces ayant la plus grande analogie avec les Stournelles, dans lesquelles elles ont été comprises par les auteurs depuis Vieillot, toutes espèces appartenant exclusivement à l'Amérique méridionale. Si nous n'avons pas francisé le mot *Trupialis*, c'est pour ne pas faire confusion avec la signification du mot français Troupiale, qui a toujours été appliqué à des espèces d'un tout autre genre, quoique de la même tribu. En présence de cette difficulté, nous n'avons pas cru pouvoir mieux en sortir qu'en appliquant génériquement le nom de *Loyca*, donné par Molina à l'une des espèces du genre dans lequel son auteur compte cinq espèces dont nous n'admettons que les trois premières. Nous figurons le Loyca militaire.

Ces Oiseaux se distinguent des Stournelles par quelques modifications dans leurs mœurs; ainsi, ils nichent dans des trous en terre. D'Azara ne les a jamais vus que dans les marais et dans les campagnes qui les avoisinent; il dit qu'ils se posent sur les joncs et sur les autres plantes, et qu'ils cherchent à terre leur nouriture. Ils se réunissent en grandes troupes; et, quoiqu'ils ne soient pas farouches, ils se cachent communément dans les joncs et les broussailles, plutôt pour y trouver leur pâture que par crainte ou par défiance. Le chant du Loyca militaire notamment est si agréable, que cet Oiseau est recherché par les Chiliens, qui l'apprivoisent aisément.

LAYCA MILITAIRE. *TRUPIALIS MILITARIS.* (Linné, Ch. Bonaparte.)

Plumes de la tête, du derrière du cou, du dessus du corps, couvertures et pennes des ailes, d'un brun sombre, bordées en dehors d'un brun roussâtre; une raie blanche sur chaque joue allant de l'œil à l'occiput; un point rouge au-dessus d'une tache blanche, entre l'œil et le bec; gorge, poitrine, haut du ventre et le poignet de chaque aile, d'un beau rouge cramoisi; abdomen, flancs, plumes anales et pennes caudales, d'un brun foncé; bec et pieds brunâtres.

Longueur totale, 0m,28 à 0m,30.

Habite le Chili.

3me GENRE. — AMBLYRHAMPHE. *AMBLYRHAMPHUS*. (Leach, 1814.)

Αμβλυς, obtus; ραμφος, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moins long que la tête, taillé en coin, très-haut à la base, très-déprimé à la pointe; à surface dorsale aplatie et entamant les plumes du front par un disque circulaire, droit et comprimé latéralement, à commissure anguleuse.

Narines latérales, formées par une écaille membraneuse.

Ailes moyennes, surobtuses, *à première rémige courte, à deuxième plus longue, à quatrième, cinquième et sixième les plus longues de toutes.*

Queue arrondie.

Tarses médiocres, de la longueur du doigt médian, scutellés.

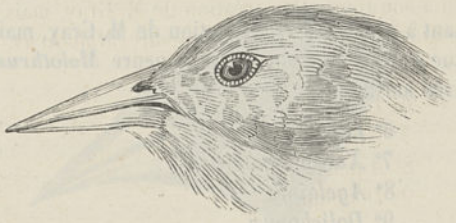


Fig. 216 — *Amblyrhamphus holosericeus.*

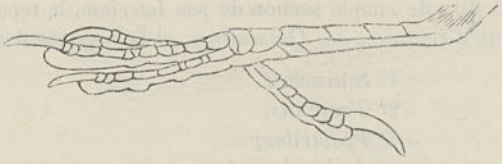


Fig. 217. — *Amblyrhamphus holosericeus.*

Ce genre ne repose que sur une seule espèce, l'Amblyramphe à tête rouge (*Oriolus ruber*, Gmelin), Troupiale noir à tête rouge de D'Azara, dont ce voyageur avait déjà fixé les caractères zoologiques comme pouvant en constituer le type d'un genre à part, ce qu'il faisait en ces termes :

Quoique son envergure, ses dimensions, ses proportions et ses mouvements le rapprochent beaucoup des Troupiales, il en diffère néanmoins en ce qu'il a le bec plus long, et terminé d'une tout autre manière, en ce que les plumes de sa tête sont plus longues et peu couchées (d'où le nom de *Holosericeus*, que lui donnait Scopoli), et en ce qu'il ne vit que par paires. Il est plus aquatique que les autres troupiales, autant que l'on en peut juger par son bec et sa langue, qui certainement ne sont pas d'un Granivore, mais qui appartiennent à un Oiseau dont les Insectes, les œufs de Poissons, les Limaçons, etc., composent le fond de la nourriture. Ces considérations m'ont déterminé à ne pas le regarder précisément comme un Troupiale, et à le présenter isolément comme une espèce *sui generis*.

Leach, en établissant ce genre, ne s'est donc rendu que l'interprète de D'Azara.

AMBLYRHAMPHE A TÊTE ROUGE. *AMBLYRHAMPHUS RUBER*. (Gmelin, Ch. Bonaparte.)

La tête entière et presque tout le devant du cou sont d'un rouge enflammé, et si brillant, que l'on croirait que ces parties sont couvertes de pièces de verre au lieu de plumes; et elles sont aussi rudes au toucher qu'elles le paraissent peu; les jambes sont d'un orangé vif, et le reste de l'Oiseau est d'un noir profond, sans en excepter le bec, la bouche, les pieds, l'iris et le bord des paupières. (D'Azara.)

Longueur totale, 0m,22.

Habite l'Amérique méridionale, le Paraguay et jusqu'à la rivière de la Plata.

QUATRIÈME FAMILLE. — AGÉLAIINÉS ou TROUPIALES.

Ainsi qu'on l'a vu tout à l'heure, c'est aux dépens des *Icterinæ* de Swainson que M. Gray a formé cette famille, pour laquelle il a réservé les genres :

1° *Molothrus;*
2° *Agelaius;*
3° *Leistes;*
4° *Amblyrhamphus;*
5° *Chrysomus;*
6° *Dolichonyx.*

M. Ch. Bonaparte, dans son nouveau travail, reprenant à son tour cette création de M. Gray, mais à titre de simple section de ses *Icterinæ*, la reconstitue ainsi : il en retranche le genre *Molothrus*, qu'il renvoie à ses *Quiscalinæ*, et la compose des genres suivants :

1° *Sturnella;*
2° *Trupialis;*
3° *Pedotribes;*
4° *Amblyrhamphus;*
5° *Amblycercus;*
6° *Leistes;*
7° *Xanthocephalus;*
8° *Agelaius;*
9° *Dolichonyx.*

Nous ne retenons de ces genres, pour composer notre famille, que ceux-ci :

1° Troupiale (*Agelaius*);
2° Guirahuro (*Leistes*).
3° Coiffe-Jaune (*Chrysomus*);

C'est aux Oiseaux composant les genres ainsi réduits de la famille des Agélaiinés que se rapporte ce que dit D'Azara de ses *Troupiales*.

Les Espagnols donnent le nom de *Tordos* à ces Oiseaux, qui n'en ont point chez les Guaranis. Leurs mœurs sont sociales au point que l'amour même ne divise pas leurs réunions, et qu'il est assez ordinaire de voir, non-seulement plusieurs espèces de cette famille se rassembler et travailler de concert, mais encore se joindre à des espèces très-différentes. La physionomie des Troupiales est animée, leurs mouvements sont vifs et indiquent la défiance. Ils ont l'œil petit, la tête peu grosse, rétrécie par devant et couverte de plumes pressées, étroites et peu agréables; le bec droit, pointu, lisse, fort, solide, un peu comprimé sur les côtés, à mandibules de force et de longueur égales, aminci sur les bords, très-enfoncé à la base, qui se termine en pointe à son insertion dans le crâne; la langue divisée à son bout en trois filets; les narines formées en pointe en devant, fort épaisses et placées contre les plumes du front; les ailes peu longues, et ne se croisant point ou que très-peu à la naissance de la queue; la queue forte, assez longue et composée de douze pennes garnies de barbes, presque égales entre elles, et dont la direction est sur le même plan que l'épine du dos; le tarse robuste; enfin, tout l'ensemble un peu allongé, gros à proportion, et revêtu de plumes couchées et serrées les unes sur les autres. Ils volent avec une rapidité moyenne, assez longtemps et quelquefois à une assez grande hauteur. Ils sont pleins de vigueur; ils ne quittent point les lieux qui les ont vus naître, et leur chant est une espèce de sifflement. Ils marchent à pas précipités et le corps presque droit. On les voit tantôt posés à terre, tantôt perchés sur les arbres ou sur les lianes; ils ne cherchent point à se cacher, n'entrent jamais dans les bois et ne mangent pas de fruits; les Insectes, les graines et les petites semences composent le fond de leur subsistance; on les élève facilement en cage. Ils prennent beaucoup de soin pour dérober leurs nids à tous les yeux. (*Voyage au Paraguay.*)

1er GENRE. — TROUPIALE. *AGELAIUS*. (Vieillot, 1816.)

Αγελαιος, qui vit par bandes.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, épais à la base, convexe en dessus, entier, robuste, longicône, droit, à bords droits ou fléchis en dedans, acuminé; mandibule supérieure prolongée en pointe sur le front.

Narines basales, latérales.

Ailes médiocres, subobtuses; *les trois premières rémiges étagées, la troisième la plus longue.*

Queue allongée et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts et ongles longs et minces : ceux-ci courbés et aigus.

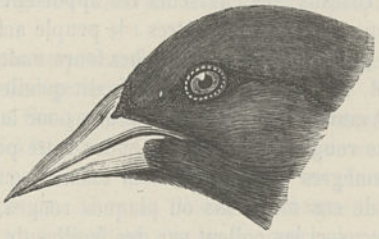


Fig. 218. — *Agelaius phœniceus.*

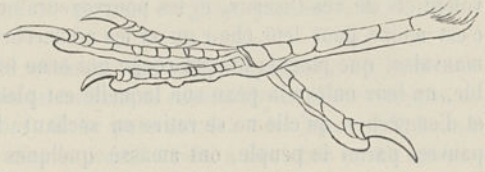


Fig. 219. — *Agelaius phœniceus.*

Ce genre renferme dix espèces, dont deux douteuses. Nous figurons le Troupiale à épaulettes.

Ces Oiseaux sont répandus dans les pays froids comme dans les pays chauds; on les trouve dans la Virginie, la Caroline, la Louisiane, le Mexique, etc. Ils sont propres et particuliers au nouveau monde, quoiqu'on en ait tué un dans les environs de Londres; mais c'était sans doute un Oiseau privé qui s'était échappé de sa prison. Ils se privent, en effet, très-facilement, apprennent à parler, et se plaisent à chanter et à jouer, soit qu'on les tienne en cage, soit qu'on les laisse courir dans la maison; car ce sont des Oiseaux très-familiers et fort actifs.

L'estomac de celui qui fut tué près de Londres ayant été ouvert, on y trouva des débris de Scarabées, de Cerfs-Volants, et de ces petits Vers qui s'engendrent dans les chairs; cependant leur nourriture de préférence, en Amérique, c'est le froment, le maïs etc., et ils en consomment beaucoup. Ces redoutables consommateurs vont ordinairement par troupes nombreuses, et se joignent, comme font nos Étourneaux d'Europe, à d'autres Oiseaux non moins nombreux et non moins destructeurs, tels que les Pies de la Jamaïque (Quiscales); malheur aux moissons, aux terres nouvellement ensemencées sur lesquelles tombent ces essaims affamés; mais ils ne font nulle part tant de dommages que dans les pays chauds et sur les côtes de la mer.

Quand on tire sur ces volées combinées, il tombe ordinairement des Oiseaux de plusieurs espèces; et, avant qu'on ait rechargé, il en revient autant qu'auparavant.

Catesby (confirmé par Wilson) assure qu'ils font leur ponte dans la Caroline et la Virginie, toujours parmi les joncs. Ils savent en entrelacer les pointes pour faire une espèce de comble ou d'abri sous lequel ils établissent leur nid à une hauteur si juste et si bien mesurée, qu'il se trouve toujours au-dessus des marées les plus hautes. Cette construction de nid est bien différente de celle du Carouge, et annonce un instinct, une organisation et par conséquent une espèce différente.

Fernandez prétend qu'ils nichent sur les arbres, à portée des lieux habités. Cette espèce aurait-elle des usages différents selon les différents pays où elle se trouve?

Les Troupiales commandeurs ne paraissent à la Louisiane que l'hiver, mais en si grand nombre, qu'on en prend quelquefois trois cents d'un coup de filet. On se sert pour cette chasse d'un filet de soie très-long et très-étroit, en deux parties, comme le filet d'Alouette. « Lorsqu'on veut le tendre, dit Lepage-Duprats, on va nettoyer un endroit près du bois; on fait une espèce de sentier dont la terre soit bien battue, bien unie; on tend les deux parties du filet des deux côtés du sentier, sur lequel on fait une traînée de riz ou d'autre graine, et l'on va de là se mettre en embuscade derrière une broussaille où répond la corde du tirage : quand les volées de Commandeurs passent au-dessus, leur vue perçante découvre l'appât; fondre dessus et se trouver pris n'est l'affaire que d'un instant; on est contraint de les assommer, sans quoi il serait impossible d'en ramasser un si grand nombre. » Au reste, on ne leur fait la guerre que comme à des Oiseaux nuisibles; car, quoiqu'ils prennent quelquefois beaucoup de graisse, dans aucun cas leur chair n'est un bon manger; nouveau trait de conformité avec nos Étourneaux d'Europe. (Guéneau De Monteeillard.)

Quant à la chasse qu'on leur fait, elle a non-seulement pour but d'en diminuer le nombre et par conséquent les dégats qu'ils peuvent faire, mais encore d'en retirer du profit de deux manières.

M. Le Beau, médecin du roi à la Louisiane, où il a longtemps exercé sa profession, et où il donnait à l'étude de l'histoire naturelle le loisir que lui laissaient ses occupations, m'a certifié, sur les *Étourneaux à moignons rouges* (Troupiales commandeurs), les faits suivants :

On prend à la Louisiane une prodigieuse quantité de ces Oiseaux; les chasseurs les apportent par paquets dans les marchés, comme on expose les Alouettes en vente dans les nôtres : le peuple achète volontiers de ces Oiseaux, et les pourvoyeurs ne manquent guère d'en rapporter chez leurs maîtres; c'est moins pour leur chair qu'on les recherche, quoique M. Le Beau ne m'ait jamais dit qu'elle fût mauvaise, que pour la plaque rouge qui orne leurs ailes. Avant de préparer ces Oiseaux pour la table, on leur enlève la peau sur laquelle est placée la plaque rouge; on a soin d'étendre cette peau, et d'empêcher qu'elle ne se retire en séchant. Lorsque les nègres qui servent à la cuisine, ou les pauvres parmi le peuple, ont amassé quelques douzaines de ces moignons ou plaques rouges, ils les vendent à des particuliers comme pour en faire trafic : ceux-ci les collent sur des feuilles de papier par centaines, mettent ces feuilles de papier entre deux cartons, conservent le tout dans des boîtes bien fermées, et, lorsqu'ils ont une occasion, font passer en Europe plusieurs milliers de ces moignons préparés et conservés comme je viens de le dire. Ces moignons sont connus de nos plumassiers, qui en font un fréquent usage pour des garnitures de robes, de manchons, de diverses parures. Il faut que l'on prenne un bien grand nombre de ces Oiseaux à la Louisiane, puisque M. Le Beau, qui se préparait à son retour, rassembla, dans un hiver, environ quarante mille moignons, dont il laissa une partie à La Rochelle, et se défit de l'autre à Paris. Dans la première de ces deux villes, où l'on trafique de ces peaux avec l'étranger, le prix, en 1775, était de dix-huit livres le millier, et de douze livres à Paris, où on ne les employait que pour les modes et la pelleterie. (Mauduyt.)

TROUPIALE A ÉPAULETTES JAUNES. *AGELAIUS XANTHOCARPUS.* (Ch. Bonaparte.)

Plumage noir, la pointe de chaque plume teinte de roussâtre; sourcils blancs.

Habite le Pérou.

2me GENRE. — GUIRAHURO. *LEISTES.* (Chenu et O. Des Murs, d'après D'Azara, 1825.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec de même longueur ou un peu plus long que la tête, conique, allongé; à arête entamant les plumes du front; à bords comprimés graduellement jusqu'à la pointe, qui est aiguë.

Narines basales, latérales, membraneuses.

Ailes longues, arrondies, subobtuses; *la première rémige un peu plus courte que les trois suivantes, qui sont les plus longues.*

Queue médiocre et arrondie.

Tarses forts, vigoureux, de la longueur du doigt médian, largement scutellés; doigts et ongles longs, ceux-ci épais, robustes, courbés et aigus.

Fig. 220. — *Leistes viridis.*

Fig. 221. — *Leistes viridis.*

Ce genre renferme trois espèces propres à l'Amérique méridionale. Nous figurons le Guirahuro vert.

Nous empruntons à D'Azara le nom Guarani donné à l'Oiseau type du genre pour en faire la dénomination générique.

Cet Oiseau est assez commun au Paraguay, dans le voisinage des eaux stagnantes; on le trouve aussi à la rivière de la Plata; mais il ne va pas plus loin au midi. Il se rassemble en petites troupes et il se perche sur les arbres et sur les plantes aquatiques; il se pose aussi à terre pour chercher sa nourriture. Alors un Oiseau de chaque bande fait sentinelle, comme cela a lieu chez toutes les espèces qui vivent en réunions; au premier signal de danger, la troupe entière s'envole et fait entendre un cri général et fort, mais dur et très-désagréable.

Les formes et les habitudes du Guirahuro sont les mêmes que celles des Troupiales; cependant il est moins léger et plus fort à proportion. On ne remarque aucune différence entre le mâle et la femelle. M. Noséda a vu un nid de cette espèce dans les joncs, et j'en trouvai un, au mois d'octobre, attaché par deux petits rameaux qui faisaient la fourche et naissaient d'un autre moins gros que le doigt; de sorte que ce nid paraissait comme suspendu à cette fourche: il était petit, profond, formé de pailles menues, sans aucune garniture intérieure, et élevé de trois palmes au-dessus de la terre, au milieu de roseaux épais. Il contenait trois œufs blancs et tachetés de roux; les petits naquirent les yeux fermés et sans plumes. Je ne pus les observer plus longtemps; mais je remarquai que le père ou la mère se tenait toujours à portée du nid, tandis que l'autre se mêlait à une bande d'Oiseaux de son espèce. Je les ai vus manger des Vers et des Insectes; et, quoiqu'ils ne touchent pas au maïs que l'on sème ou qui pousse, l'on ne peut douter qu'ils ne se nourrissent aussi de petites graines. (D'Azara.)

GUIRAHURO DRAGON. *LEISTES ANTICUS.* (Lichtenstein.)

En dessus, noirâtre; en dessous, jaune; croupion verdâtre; bec brun foncé; tarses noirs.
Longueur totale, $0^{m},23$.

Habite le Brésil, le Paraguay.

3me GENRE. — COIFFE-JAUNE. *CHRYSOMUS.* (Chenu et O. Des Murs, d'après Montbeillard; Swainson, 1837.)

Χρυσος, or, doré; σωμα, corps (corps jaune d'or).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peine de la longueur de la tête, conique, n'entamant pas, ou à peine, les plumes du front.

Narines basales, latérales, nues.

Ailes médiocres, subobtuses; *la première rémige plus courte que la seconde; celle-ci un peu moins que les troisième et quatrième, qui sont les plus longues.*

Queue médiocre et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, assez minces; doigts longs; ongles peu courbés et courts.

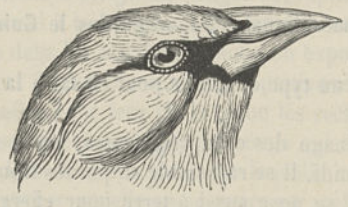


Fig. 222. — *Chrysomus icterocephalus*

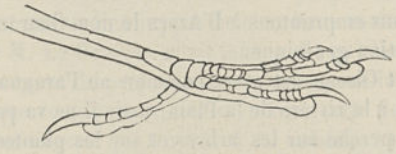


Fig. 223. — *Chrysomus icterocephalus.*

Ce genre renferme trois espèces. Nous figurons le Coiffe-Jaune frontal.

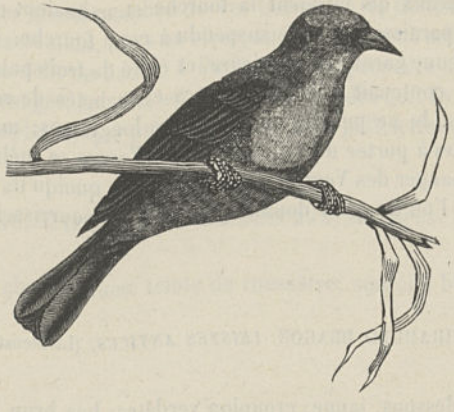


Fig. 224. — Coiffe-jaune frontal.

Ces Oiseaux vont quelquefois en bandes nombreuses, qui se réunissent communément avec des troupes formées par des Oiseaux d'autres espèces, et ils font entendre tous à la fois un ramage qui n'est point désagréable. Ils approchent des habitations champêtres pour y chercher de la viande. Un de ces Oiseaux, trouvé dans les marais, vécut fort gaiement en cage, où il mangeait du maïs concassé. (D'Azara.)

COIFFE-JAUNE A TÊTE JAUNE. *CHRYSOMUS FLAVUS.* (Gmelin, Gray.)

Joues, dessus du cou et du corps, queue et ses couvertures supérieures, ailes et leurs grandes couvertures, et jambes sur leur plan extérieur, noirs; tout le reste du plumage et côtés du cou d'un beau jaune pur, excepté le front et le devant du cou, qui sont orangés; iris brun-roussâtre.

Longueur totale, 0m,21.

Habite l'Amérique méridionale, le Paraguay, Buenos-Ayres.

CINQUIÈME FAMILLE. — ICTÉRINÉS OU CAROUGAS.

Swainson, en créant cette coupe, qui est la quatrième et dernière sous famille de ses *Sturnidæ*, la composait des genres suivants :

1° *Cassicus*, Dandin;
2° *Xanthornis*, Cuvier;
3° *Icterus*, Brisson;
4° *Chrysomus*, Swainson;
5° *Dolichonyx*, Swainson;
6° *Agelaius*, Vieillot;
7° *Leistes*, Vigors;
8° *Molothrus*, Swainson;
9° *Sturnella*, Vieillot.

Il est évident qu'ainsi conçue, cette famille, en raison même de la disparité des mœurs des Oiseaux qui la composent, demandait à être fractionnée.

M. Gray a commencé cette œuvre en lui empruntant les éléments de sa famille des *Agelainæ*, ne laissant plus pour les *Icterinæ* que les genres :

1° *Cacicus;*
2° *Icterus;*
3° *Xanthornus;*
4° *Yphantes.*

M. Ch. Bonaparte, dans son *Conspectus*, est revenu au système de Swainson, et, tout en conservant ses neuf genres, a ajouté ceux qui suivent :

1° *Clypicterus*, Ch. Bonaparte;
2° *Ocyalus*, Waterhouse;
3° *Cassiculus*, Swainson;
4° *Amblyrhamphus*, Leach.
5° *Trupialis*, Ch. Bonaparte;
6° *Xanthocephalus*, Ch. Bonaparte;
7° *Gymnomystax*, Reichenbach;
8° *Pendulinus*, Vieillot;
9° *Cyrtotes*, Reichenbach;

élevant ainsi le nombre des genres à dix-huit.

Depuis et dans son nouveau travail, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire sur ses notes manuscrites, cet auteur, tout en conservant entièrement cette sous-famille, lui a d'abord fait subir quelques modifications, en en retranchant les genres *Molothrus* et *Cyrtotes* et y rajoutant les genres :

1° *Areiplanus*, Cabanis;
2° *Pedotribes*, Cabanis;
3° *Amblycercus*, Cabanis;

ce qui en fait monter le nombre à vingt. Puis il a senti la nécessité de la subdiviser: il vient donc d'en faire trois sections, sous les noms de :

1° *Cassiceæ;*
2° *Ictereo;*
3° *Agelaiinæ*,

dont les seconds ne renferment que les six genres :

1° *Icterus;*
2° *Xanthornus;*
3° *Pendulinus;*
4° *Yphantes;*
5° *Xantholomus*, Cabanis;
6° *Gymnomystax*.

Les *Sturninæ Xanthorninæ* du docteur Reichenbach ne font que reproduire les *Icterinæ* de Swainson.

Nous réduisons les Ictérinés à quatre genres :

1° Carouge (*Icterus*);
2° Cul-Jaune (*Xanthornus*);
3° Baltimore (*Yphantes*);
4° *Gymnomystax*.

D'accord en cela avec deux excellents observateurs, D'Azara et M. D'Orbigny, nous adoptons, contre l'usage, le nom français de Carouge pour reproduction du nom latin *Icterus*, que nous serions presque tenté de supprimer, s'il n'était le plus ancien des noms *Xanthornus* et *Pendulinus*. Nous eussions même peut-être adopté ce dernier pour remplacer la dénomination de Brisson; mais il nous est trop démontré que Vieillot n'a imaginé ce nom que pour éviter toute confusion entre celui de *Icterus* et celui de *Icteria*, qu'il venait de créer et de mettre dans sa famille des Tisserands; sans cette nécessité et le désir de maintenir son nouveau genre *Icteria*, nul doute qu'il eût renoncé à toute création nouvelle pour la substituer au mot *Icterus*.

Par contre, nous avons renvoyé la dénomination de Troupiales aux *Agelaius* et autres genres semblables.

Cette division résulte forcément des mœurs différentes des Oiseaux que nous rangeons sous chacune de ces dénominations de Troupiales et de Carouges, différences qui suffisent pour en justifier la division en deux familles.

Les Carouges, en effet, ainsi que le dit M. D'Orbigny, ne sont que des Caciques qui n'ont pas le front entamé par le bec; de même que ceux-ci, ils sont plus amis des bois et suspendent toujours leurs nids aux arbres, ce que ne font jamais les Troupiales, qui sont souvent à terre et nichent dans les grandes herbes et les halliers

1er GENRE. — CAROUGE. *ICTERUS*. Brisson.

Ικτερος, qui a la jaunisse, qui est jaune.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec conique, de la longueur de la tête; à sommet étroit et non dilaté à la base, qui entame les plumes du front; à pointe aiguë et comprimée sur les côtés de la mandibule inférieure.

Narines basales, latérales, de forme ovalaire et en partie close par une membrane.

Ailes allongées, amples, subobtuses; *à première rémige plus courte que la seconde, celle-ci un peu moins longue que la troisième et la quatrième, qui sont les plus longues.*

Queue allongée, arrondie, et très-étagée sur les côtés.

Tarses de la longueur du doigt médian, fortement scutellés; doigts latéraux courts; pouce et son ongle forts.

Ce genre renferme dix espèces. Nous figurons le Carouge à gorge noire.

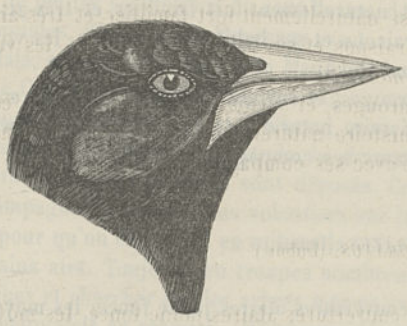


Fig. 225. — *Icterus Jamacaii.*

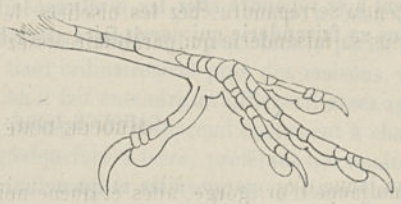


Fig. 226 — *Icterus Jamacaii.*

Ces Oiseaux doivent avoir des mœurs très-sociales, puisque l'amour, qui divise tant d'autres sociétés, semble au contraire resserrer les liens de la leur. Bien loin de se séparer deux à deux pour s'apparier et remplir, sans témoins, les vues de la nature sur la multiplication de l'espèce, on en voit quelquefois un très-grand nombre de paires sur un seul arbre, et presque toujours sur un arbre fort élevé et voisin des habitations, construisant leurs nids, pondant leurs œufs, les couvant et soignant leur famille naissante.

Ces nids sont de forme cylindrique, suspendus à l'extrémité des hautes branches, et flottant librement dans l'air; en sorte que les petits nouvellement éclos y sont bercés continuellement. Mais des gens qui se croient bien au fait des intentions des Oiseaux assurent que c'est par une sage défiance que les père et mère suspendent ainsi leur nid, et pour mettre la couvée en sûreté contre certains animaux terrestres, et surtout contre les serpents.

On met encore sur la liste des vertus du *Carouge* la docilité, c'est-à-dire la disposition naturelle à subir l'esclavage domestique, disposition qui se rencontre presque toujours avec les mœurs sociales. (Guéneau De Montbeillard.)

Catesby nous apprend, en effet, que ces Oiseaux s'apprivoisent aisément, et qu'on les met volontiers en cage à cause de leurs gentillesses.

« Un *Carouge* que je nourris depuis cinq ans, dit Mauduyt, me met en état de confirmer l'assertion de Catesby. Cet Oiseau est aussi familier qu'intelligent; il connaît la voix de ceux qui le soignent ou qui le caressent souvent, et il y répond ou en y accourant, ou par un petit sifflement; il descend d'un second étage à la voix d'une femme qui a coutume de lui donner à manger; il la suit dans un jardin sans paraître tenté de prendre son vol, et, s'étant échappé sur le toit de la maison, il vola dans le jardin vers cette même femme aussitôt qu'elle l'appela; il a des gestes mimes et des postures très-singulières : il s'incline et il baisse la tête, comme si on lui eût appris à saluer; puis, il se redresse, et, hérissant les longues plumes de sa gorge, il fait entendre une sorte de sifflement; il provoque toutes les personnes auprès desquelles il peut atteindre, il les agace par des coups de bec. On peut le manier de toutes les façons, et jouer avec lui de la même manière qu'on a coutume de le faire avec un petit Chien; il ne se rebute de rien, et l'on est toujours obligé de le renfermer pour mettre fin à ses jeux; renversé sur le dos, il se défend en jouant du bec et des pieds comme le Chien qui mord doucement son maître, et repousse sa main avec ses pattes. Nous n'avons aucun Oiseau qui devienne aussi familier, et le Perroquet, qui l'est le plus, ne l'est pas autant; je le nourris de mie de pain trempée dans du lait, de soupe, et, en général, il s'accommode de tout; il est très-friand de sucre; sa voix est haute, glapissante et désagréable; il y a lieu de croire qu'il eût appris à parler; il répète le mot de *Coco*, du nom que lui a donné la personne qui le soigne.

« Un Oiseau de la même espèce, que j'ai vu chez M. le marquis de Montmireil, était aussi familier que le Troupiale d'après lequel je donne ces notes; il agaçait de même les personnes qui l'approchaient, et il exécutait les mêmes gestes ou les mêmes jeux. Cette familiarité et ce caractère sont

donc, d'après ce que nous apprend Catesby, des facultés propres à l'espèce, et le *Carouge* ne les perd point étant transporté en Europe, comme le prouvent les deux exemples que j'ai cités; cet Oiseau est d'ailleurs très-facile à transporter, puisqu'il est naturellement fort famillier et très-aisé à nourrir. Ce serait donc un des Oiseaux que, d'après ces raisons et ses habitudes aimables, les voyageurs devraient nous apporter de préférence. » (*Encyc. méthod.*)

Ce vœu de Mauduyt s'est en partie réalisé, car les Carouges, et surtout l'espèce commune, commencent à se répandre chez les oiseliers; le Muséum d'histoire naturelle de Paris en possède même un dans sa faisanderie qui paraît faire assez bon ménage avec ses compagnons de captivité.

CAROUGE DORÉ. *ICTERUS AURATUS.* (Dubus.)

D'un jaune d'or; gorge, ailes et queue noires; petites couvertures alaires jaune foncé, les moyennes ainsi que les rémiges bordées de blanc.

Habite le Yucatan.

2me GENRE. — CUL-JAUNE. *XANTHORNUS.* (D'après Montbeillard; Cuvier, 1800.)

Ξανθος, jaune; ορνις, Oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, légèrement courbé de sa base à la pointe; mandibule inférieure moins élevée que la supérieure.

Narines basales, latérales, p rcées dans une membrane ovalaire.

Ailes médiocres, subobtuses; *la première rémige plus courte que la seconde : celle-ci presque égale aux troisième et quatrième, qui sont les plus longues.*

Queue assez longue, ample et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, fortement scutellés; doigts latéraux médiocres, le pouce vigoureux, et presque aussi long que le doigt médian, son ongle le plus fort et le plus grand de tous.

Fig. 227. — *Xanthornus chrysocephalus.*

Nous comprenons dans ce genre le genre *Pendulinus*, Vieillot, et nous y comptons vingt-cinq espèces, dont cinq mal déterminées. Nous figurons le Cul-Jaune mélanoptère.

Les Culs-Jaunes construisent des nids tout à fait singuliers. Ainsi, si l'on coupe un globe creux en quatre tranches égales, la forme de l'une de ces tranches sera celle du nid des Culs-Jaunes : ils savent le coudre sous une feuille de bananier, qui lui sert d'abri, et qui fait elle-même partie du nid; le reste est composé de petites fibres de feuilles. D'autres espèces, entre autres le Cul-Jaune ordinaire, suspendent leurs nids en forme de bourses à l'extrémité des petites branches, comme les

Troupiales; mais on assure que c'est aux branches longues et dépourvues de rameaux des arbres qui ont la tête mal faite, et qui sont penchés sur une rivière; on ajoute que, dans chacun de ces nids, il y a de petites séparations où sont autant de nichées; ce qui n'a point été observé dans les nids des Troupiales. (Guéneau De Montbeillard.)

Mais, comme le dit fort bien Mauduyt, ces faits paraissent avoir besoin d'être confirmés.

Le Cul-Jaune esclave place son nid au sommet des palmiers et le suspend aux feuilles; ce nid est composé souvent de crins de Cheval, mais aussi de fils formant le tissu qui enveloppe le coco ordinaire; ils sont artistement entrelacés, de manière à former une bourse oblongue, dans la partie inférieure de laquelle les œufs sont déposés. Cet Oiseau se tient ordinairement près des maisons, dans la campagne, se perche plus volontiers sur les palmiers, où il fait entendre un sifflement assez agréable pour qu'on cherche à en utiliser la voix, en l'élevant en cage, où il apprend facilement à chanter certains airs. Toujours en troupes nombreuses, il va quelquefois à terre, préférant néanmoins se percher et chercher sur les arbres mêmes sa nourriture, qui consiste en fruits, en graines diverses, et quelquefois en oranges. (D'Orbigny, *Histoire de Cuba.*)

Le nom de *Bonana*, donné à l'espèce type, lui vient de la préférence que, selon Catesby, cet Oiseau donnerait aux fruits d'un arbre ainsi appelé.

Ces Oiseaux habitent les bois et chantent assez agréablement. Ils se nourrissent d'Insectes et de Vermisseaux; car on en a trouvé des débris dans leur estomac ou gésier, qui n'est point fort musculeux. Leur foie est partagé en un grand nombre de lobes, et de couleur noirâtre. (Guéneau De Montbeillard.)

CUL-JAUNE A TÊTE D'OR. *XANTHORNUS AURICAPILLUS.* (Cassin, Chenu et O. Des Murs.)

D'un jaune foncé, tournant à la couleur d'or orange sur la tête; face, gorge, poitrine, dos, queue et ailes, d'un noir profond : celles-ci largement bordées de jaune.

Habite le Mexique.

3me GENRE. — BALTIMORE. *YPHANTES.* (Vieillot, 1816.)

Υφαντης, tisserand.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, droit, polyèdre, entier, un peu grêle, acuminé; mandibule supérieure prolongée en pointe dans les plumes du front.

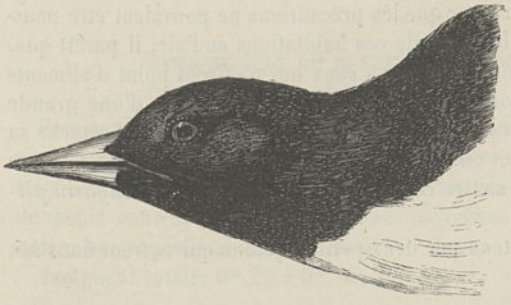


Fig. 228. — *Yphantes Baltimore.*

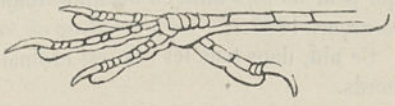


Fig. 229. — *Yphantes Baltimore.*

Narines basales, latérales, à ouverture ovalaire protégée par une membrane.

Ailes allongées, subaiguës; *la première rémige un peu plus courte que la seconde : celle-ci avec la troisième les plus longues.*

Queue ample et presque carrée.

Tarses faibles, trapus, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles courts.

Ce genre ne renferme que cinq espèces, dont une douteuse. Nous figurons le Baltimore de Bullock.

L'espèce type du genre, et qui lui a donné son nom, est un grand consommateur de baies succulentes; il fréquente les jardins, les cultures, ne craint pas d'approcher des habitations; on le voit même dans les villes, emportant ce qui se trouve à sa convenance, soit pour la construction du berceau de sa progéniture, soit pour sa nourriture ou celle de ses petits. Fil, chanvre et matières analogues, soie, crin, tout filament d'une force suffisante est un butin qui le tente au point de lui faire quelquefois négliger le soin de sa propre sûreté, et qui excite souvent de très-vifs débats entre les pillards de cette espèce. En effet, des nids d'un volume assez considérable, attachés à l'extrémité d'une branche flexible, et qui doivent résister aux plus violentes secousses des vents, ont besoin de ligatures fortes, élastiques, ce qui indique la nature des matériaux propres à les faire. Il fut un temps où les constructeurs n'avaient à leur disposition que les végétaux indigènes et quelques dépouilles des animaux du pays : depuis l'arrivée des Européens et les importations qu'ils ont faites, l'industrieux Baltimore est devenu plus difficile sur le choix des matières qu'il fait entrer dans ses chefs-d'œuvre; les apprentis se contentent ordinairement de ce qui tombe sous leurs griffes ou leur bec, pourvu qu'ils puissent en tirer parti, et que le but de leur pénible travail soit atteint passablement; les maîtres de l'art sont plus exigeants, et n'épargnent ni recherches ni fatigues pour se procurer des matériaux dont l'excellence leur soit bien connue. Ces différences, bien constatées entre les nids de divers individus de cette espèce d'Oiseau, attestent que l'instinct des animaux est susceptible de quelques progrès, au moins entre des limites plus ou moins rapprochées, que l'expérience est réellement une institutrice universelle, et que l'homme n'est pas le seul qui sache profiter de ses leçons. Quelques-uns des nids suspendus dont il s'agit étonnent par leur extrême perfection, et d'autres laissent apercevoir des traces de négligence ou de maladresse; on attribue ces derniers à de jeunes Oiseaux encore inhabiles, et les plus parfaits à la maturité de talents exercés par une pratique de plusieurs années. Au printemps, époque des travaux de ces architectes ailés, les ménagères veillent soigneusement à la conservation du fil et des matières filamenteuses dont la préparation exige qu'on les expose à l'air : les voleurs sont aux aguets, et ne manquent point d'audace.

Ce nid est plus solide qu'un simple feutrage, parce qu'il est entremêlé de fibres longitudinales qui s'opposent à toutes déchirures. La capacité intérieure est mesurée pour une jeune famille de quatre ou cinq petits, outre le couple qui leur a donné la vie. Une ouverture latérale est prolongée au dehors par un tube d'environ un demi-pouce de longueur, et celui-ci est fortifié à son extrémité par une espèce de bourrelet. Le diamètre de cette ouverture n'excède pas les besoins d'une communication libre et prompte, et une sorte de porte la ferme, s'ouvrant également en dedans et en dehors, comme dans le nid de la petite Mésange d'Europe. Il faut avouer que les précautions ne pouvaient être poussées plus loin. Plusieurs sortes d'arbres reçoivent le dépôt de ces habitations en l'air; il paraît que, pour d'assez bonnes raisons, les arbres fruitiers sont préférés à ceux qui n'offrent point d'aliments autour de l'habitation. Mais, dans les villes, des considérations d'une autre nature et d'une grande importance fixent le choix de l'Oiseau; c'est aux branches des peupliers très-élevés qu'il attache sa petite maison balancée par les vents. Du haut de cet observatoire, il découvre plus promptement ce qui peut lui être utile ou nuisible, toujours prêt à mettre ces avertissements à profit. (*Magasin pittoresque*, 1837.)

Ce nid, dans tous les cas, est ordinairement soutenu par deux petits rejetons qui entrent dans ses bords.

BALTIMORE COSTOTOLT. *YPHANTES COSTOTOLT.* (Gmelin, Ch. Bonaparte.)

Plumage d'un beau jaune un peu safrané en dehors et noirâtre à la base des plumes; dessus du

corps d'un jaunâtre terne, avec la gorge, les ailes et la queue noires, excepté les grandes couvertures sus-alaires, qui sont terminées de jaunâtre; bec noirâtre; pieds et ongles noirs.

Longueur totale, 0m,25.

Habite Cayenne.

4me GENRE. — GYMNOMYSTAX. *GYMNOMYSTAX*. (Reichenbach)

Γυμνος, nu; μυσταξ, moustache, figure.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, acuminé, à sommet renflé au-dessus des narines et entamant les plumes du front.

Narines percées dans une membrane épaisse, basales, latérale.

Ailes allongées, subobtuses; *les trois premières rémiges régulièrement étagées, les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue médiocre, ample et arrondie.

Tarses vigoureux, de la longueur du doigt médian; doigts allongés, surtout le pouce et son ongle.

Fig. 230. — *Gymnomystax.*

Fig. 231. — *Gymnomystax.*

Le caractère le plus remarquable de ce genre est d'avoir le tour des yeux et la base mandibulaire recouverts d'une peau nue.

Ce genre ne repose que sur une seule espèce, confondue jusqu'à ce jour avec les Troupiales; c'est le Gymnomystax du Mexique, que nous figurons.

GYMNOMYSTAX DU MEXIQUE. *GYMNOMYSTAX MEXICANUS*. (Linné, Reichenbach.)

Sommet de la tête noir; reste de la tête, cou et tout le dessous du corps, d'un beau jaune; dos, croupion, couvertures du dessus de la queue, noirs; couvertures et pennes des ailes également noires, mais avec les plus petites couvertures et les plus grandes bordées de blanc jaunâtre; un léger trait de même couleur au bout des pennes moyennes des ailes et de quelques-unes des grandes; queue noire; bec et pieds noirs. (Mauduyt.)

Longueur totale, 0m,25 à 0m,28.

Habite le Brésil et Cayenne.

SIXIÈME FAMILLE. — CASSICINÉS ou CASSIQUES.

Nous avions déjà composé cette famille, à l'instar de D'Azara, à qui en revient tout l'honneur, lorsque nous avons reçu de M. Ch. Bonaparte l'obligeante communication de son nouveau travail; nous persévérons plus que jamais dans cette idée, maintenant que nous nous voyons presque du même sentiment que le savant ornithologiste. Car les élements de notre famille sont, à peu de chose près, les mêmes que ceux de la première section qu'il a établie dans ses *Icterinæ*, sous le nom de *Cassiceæ*, dans lesquels il fait entrer les genres :

1° *Clypicterus*, Ch. Bonaparte;
2° *Ocyalus*, Waterhouse;
3° *Cassicus*, Illiger;
4° *Cassiculus*, Swainson;
5° *Arciplanus*, Cabanis.

Nous n'y voyons place que pour deux genres, dans lesquels nous confondons ceux qui précèdent; ce seront les genres :

1° Cassique (*Cassicus*);
2° Ocyale (*Ocyalus*);

auxquels s'applique ce que dit D'Azara de ses *Yapus*, qui ne sont autres que les Cassiques, et qu'il décrit immédiatement à la suite de ses Pics (*Cyanocorax*).

Le mot *Yapu* signifie mensonge, et les Guaranis en ont fait le nom de la première espèce (*Cassicus cristatus*) d'une famille d'Oiseaux, que quelques-uns mettent au nombre des Pics, et que d'autres rangent parmi les Troupiales.

... En effet, la forme de leur corps, leur physionomie, leur face et leur tête, les rapprochent des Troupiales. D'un autre côté, ils ont le corps plus long et moins épais, la physionomie plus vive, la face plus rétrécie, la tête plus petite, le bec osseux, beaucoup plus comprimé sur les côtés, plus long et plus épais que celui des Troupiales; la base du bec plus ou moins élevée que le crâne à son insertion, mais sans l'enfoncement qui se remarque à la base du bec des Troupiales, et la pointe aplatie, comme si on lui eût donné en dessus un petit coup de marteau; enfin, le plumage moins serré, moins couché et moins ferme que celui des Troupiales.

Les Yapus m'ont paru aussi montrer plus de vigueur dans leur vol, de vivacité dans leurs mouvements, de défiance et de ruse. Ils diffèrent principalement des Troupiales en ce qu'ils ne sortent point des bois pour entrer dans les campagnes découvertes, qu'ils cherchent sur les arbres ou sur la terre les Vers dont ils se nourrissent, et en ce qu'ils mangent aussi, sans doute, plusieurs espèces de fruits. Ils ont le pied, les doigts et les ongles robustes. Ils se tiennent tranquilles dans les bois; ils ne font qu'y sautiller comme les Pics, et ils n'y courent pas comme les Troupiales. La femelle dépose les fruits de leurs amours dans une bourse suspendue à une branche, dans laquelle les petits sont continuellement balancés. Il n'y a point de dissemblance sensible d'un sexe à l'autre. Quoique les Oiseaux de la première espèce (*Cassicus cristatus*) se rassemblent quelquefois en troupes assez nombreuses, je n'ai jamais rencontré ceux des autres espèces que par paires. (*Voy. au Parag.*)

1er GENRE. — CASSIQUE. *CASSICUS*. (Illiger, 1811.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec aussi long ou plus long que la tête, de forme exactement conique, se déprimant successive-

ment pour finir en pointe mousse; sa base entamant les plumes du front par un disque circulaire formant bourrelet.

Narines basales, latérales, percées dans la substance même du bec.

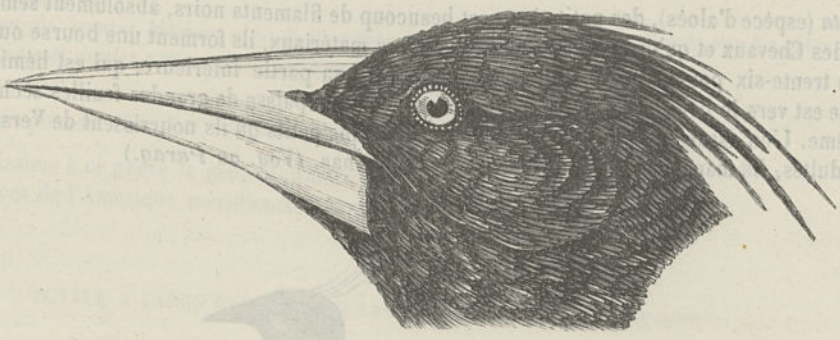


Fig. 232. — *Cassicus cristatus.*

Ailes allongées, subobtuses; *les trois premières rémiges régulièrement étagées; les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue ample, élargie, étagée.

Tarses et doigts robustes, les premiers de la longueur du doigt médian, garnis de scutelles très-épaisses; à bords élevés; ongles très-forts, très-recourbés; celui du pouce encore plus prononcé.

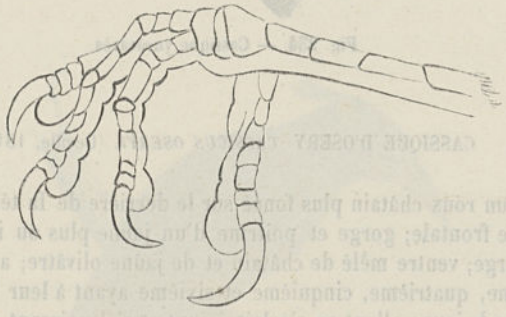


Fig. 233. — *Cassicus cristatus.*

La plus grande partie des espèces a le sommet de la tête orné de sept à huit plumes allongées, filiformes, formant huppe, caractère qui a suffi pour engager Swainson à diviser les Cassiques en deux genres, *Cassicus* et *Cassiculus*, admis par M. Ch. Bonaparte et que nous confondons ensemble. Nous figurons le Cassique yuracarès.

Le Cassique huppé, type du genre, n'est pas commun, et je ne l'ai pas vu, dit D'Azara, au delà du vingt-sixième degré de latitude. Lorsqu'il fait entendre son cri, ce qui lui arrive très-rarement, il est perché sur une branche inclinée, le corps allongé, la tête basse, les ailes ouvertes et vivement agitées; et son cri, que je ne puis exprimer, est très-extraordinaire et assez agréablement varié.

Les Cassiques se tiennent pour l'ordinaire seuls ou par paires. On en voit quelquefois des troupes de cent qui volent et travaillent de concert, battent des ailes par temps uniformes, s'élèvent assez haut et se posent quelquefois à la cime des arbres. J'ai rencontré jusqu'à six de leurs nids sur le même arbre; je ne sais si cet instinct de nicher pour ainsi dire en commun vient de ce qu'ils n'ont pas de

alousie entre eux, ou de ce que les arbres qui leur conviennent pour y placer leurs nids sont rares. Ils choisissent ceux qui sont à la lisière des bois, dont la tige est lisse et droite, qui ont trente ou trente-six pieds au-dessus du sol, des branches horizontales, rameuses et pas trop rapprochées les unes des autres; c'est à l'extrémité de ces branches et très-loin de la tige qu'ils suspendent leur nid, dont voici la construction. Le mâle et la femelle entrelacent ou attachent des brins d'écorce de *caraguata* (espèce d'aloès), des petits joncs et beaucoup de filaments noirs, absolument semblables aux crins des Chevaux et qu'une plante produit. Avec ces matériaux, ils forment une bourse ou poche longue de trente-six pouces (un mètre) et large de dix à sa partie inférieure, qui est hémisphérique; l'entrée est vers le haut, et le fond est garni d'une couche épaisse de grandes feuilles sèches de l'arbre même. L'on assure que les Cassiques produisent trois petits qu'ils nourrissent de Vers; lorsqu'ils sont adultes, ils mangent beaucoup d'oranges et d'ananas. (*Voy. au Parag.*)

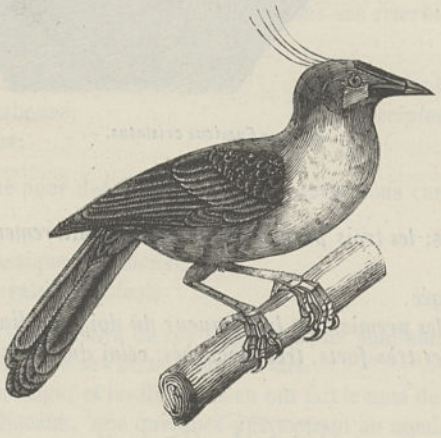


Fig. 234. — Cassique yuracarès.

CASSIQUE D'OSERY *CASSICUS OSERYI*. (Deville, 1849.)

En dessus, d'un brun roux châtain plus foncé sur le derrière de la tête, plus clair et passant au vert-olive sur la partie frontale; gorge et poitrine d'un jaune plus ou moins olivacé, changeant un peu en gris sous la gorge; ventre mêlé de châtain et de jaune olivâtre; aile à première rémige noire; les deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième ayant à leur bord externe, et au tiers de leur longueur, une bande jaune allant en s'éclaircissant et s'élargissant de la deuxième à la sixième; les grandes couvertures des ailes ayant, du côté du bord interne, une bande rousse châtain, puis une autre d'un jaune olivâtre, avec leur baguette ou tige noire; queue jaune, à l'exception des quatre pennes médianes et du bord externe de la première penne latérale, qui sont d'un brun verdâtre foncé; lorums et bords des paupières noirs.

Longueur totale, $0^{m},295$.

Habite Pebas sur le haut Amazone.

2me GENRE. — OCYALE. *OCYALUS*. (Waterhouse, 1840.)

Ωκυαλος, rapide au vol.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus long que la tête, à mandibule supérieure arrondie à la base, emboîtant la moitié du

dessus de la tête et la recouvrant en forme de casque, au lieu d'entamer simplement les plumes du front.

Narines percées en fente ovalaire dans la substance même du bec, presque sur le bord mandibulaire et à la base même de la commissure.

Ailes allongées, subaiguës; *à deuxième et troisième rémiges les plus longues, atteignant l'extrémité de la queue.*

Queue allongée, comme bilobée, c'est-à-dire très-échancrée au milieu et étagée sur les côtés.

Tarses, doigts et ongles comme dans le genre Cassique.

Cinq ou huit plumes allongées, filiformes, terminant l'occiput en forme de huppe.

Nous réunissons à ce genre le genre *Clypicterus* de M. Ch. Bonaparte.

Deux espèces de l'Amérique méridionale. Nous figurons l'Ocyale de Wagler.

OCYALE A LARGE BEC. *OCYALUS LATIROSTRIS.* (Swainson, Ch. Bonaparte.)

En entier, noir avec des reflets pourpres sur le corps, vert bronzé sur les ailes; tête et nuque teintées de marron; queue jaune, à l'exception des quatre rectrices intermédiaires, qui sont toutes noires, les autres étant seulement terminées de cette couleur; bec pâle.

Longueur totale, $0^m,28$ à $0^m,30$.

Habite au Brésil, Papayan et Pebas.

Fig. 235. — Ocyale de Wagler.

QUATRIÈME TRIBU. — PHOCÉIDÉS.

Jusqu'en ces derniers temps, les Tisserins et les Oiseaux de l'Afrique et de l'Inde qui les avoisinent ont été, sous le simple titre de famille ou de sous-famille, compris dans la tribu des Fringillidés. Cependant, avec le progrès de la science et après la division faite et acceptée des Sturnidés en Étourneaux et en Troupiales, ou, pour mieux dire, en Sturninés et en Ictérinés, il était difficile de ne pas reconnaître que, sous le rapport de l'ensemble des mœurs, il y avait une division identique à faire dans la nombreuse tribu des Fringilles. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Ch. Bonaparte, qui vient de donner l'exemple de cette distinction en formant de ces Oiseaux deux groupes; l'un, sous le nom de *Ploceidæ*, pour les anciens Tisserins et les Veuves, etc.; et l'autre, sous le nom de *Fringillidæ*, pour le surplus des anciens Fringilles.

En établissant les *Ploceidæ* comme famille, l'auteur que nous citons les a constitués en trois sous-familles que nous conservons, et qui sont :

1° *Ploceinæ*, pour les Tisserins;
2° *Viduinæ*, pour les Veuves et les Oryxs;
3° *Estreldinæ*, pour les Bengalis, Sénégalis, etc.

PREMIÈRE FAMILLE. — PLOCÉINÉS OU TISSERINS.

On peut appliquer à cette famille les réflexions de Lesson au sujet de la coupe des Passereaux qu'il décrivait sous le nom de Tisserins :

En démembrant le genre *Fringilla* de Linné en plusieurs sous-genres, Cuvier (après Dandin) a proposé, comme première division des Moineaux, les Tisserins, adoptés déjà par Vieillot et classés dans son ordre des Sylvains et dans la famille des *Tisserands*. M. Temminck a aussi reconnu ce genre, qu'il place dans son quatrième ordre, les Granivores, à la suite des Tangaras et avant les Becs-Croisés. Linné et Latham ont décrit les espèces qu'on doit réunir sous ce nom dans les genres Gros-Bec, Troupiale et Loriot; et il est en effet fort difficile de les isoler des Oiseaux de ces genres, avec lesquels elles se confondent par des nuances insensibles et graduelles. Ce qui isole nettement les Tisserins des Troupiales, suivant Cuvier, c'est que les premiers ont la commissure de leur bec droite, tandis qu'elle est recourbée chez les seconds. (*Compl. de Buffon*, 1808.)

Swainson avait reconnu, dès 1837, que presque tous ces Granivores des parties chaudes de l'ancien monde différaient de ceux du nouveau par la forme de leurs ailes, à première penne bâtarde, très-courte; tandis que, chez les autres, cette première penne est beaucoup plus développée, et souvent presque aussi longue que la suivante, et n'en faisait qu'un seul genre, *Ploceus*, véritable équivalent d'une sous-famille, puisqu'il le divisait en quatre sous-genres dans l'ordre suivant :

1° *Vidua*, Cuvier;
2° *Euplectes*, Swainson;
3° *Ploceus*, Cuvier;
4° *Symplectes*, Swainson.

De ce genre ainsi divisé, M. Gray le premier érigea les Tisserins en une sous-famille, sous le nom de *Ploceinæ*, qu'il plaça en tête de ses *Fringillidæ* et dans laquelle il comprit les genres :

1° *Textor*, Temminck;
2° *Yphantornis*, Gray;
3° *Sycobius*, Vieillot;
4° *Ploceus;*
5° *Philetœrus*, Smith;
6° *Nigrita*, Strickland;
7° *Plocepasser*, Smith;
8° *Vidua;*
9° *Chera*, Gray.

M. Cabanis, profitant de ces observations antérieures, a cru pouvoir séparer en une famille distincte, sous le nom de *Ploceidæ*, toutes ces espèces des climats chauds de l'ancien continent de celles des climats tempérés de l'ancien monde, qu'il laisse alors dans sa famille des *Fringillidæ*. Il eut donc l'heureuse idée, en 1847, de séparer de la famille (ou tribu) des Fringillidés, pour en former une nouvelle famille sous ce nom de *Ploceidæ*, non-seulement : 1° tous les Tisserins (*Ploceus*) et les genres qu'on en a démembrés; 2° toutes les Veuves (*Vidua*) réunies aux Oryxs, double réunion que nous avons conseillée il y a longtemps; mais aussi, 3° tous ces jolis petits Granivores connus et désignés anciennement par les noms de *Sénégalis* et *Bengalis*, et beaucoup d'autres encore particuliers à l'ancien monde, l'Europe exceptée. (De La Fresnaye, *Rev. et Mag. de zool.*, 1852.)

Ces idées ont dirigé en partie le docteur Reichenbach dans sa méthode; mais, ne tenant aucun compte de la division géographique, il a composé ses *Fringillidæ ploceinæ* des genres suivants :

1° *Pholidocoma*, Reichenbach;
2° *Philetœrus;*
3° *Agrophilus*, Swainson;
4° *Amadina;*
5° *Quelea*, Reichenbach;
6° *Padda*, Reichenbach;
7° *Maia*, Reichenbach;
8° *Nigrita;*
9° *Erythrura*, Swainson;
10° *Pytelia*, Gould;
11° *Emblema*, Gould;
12° *Spermophaga*, Swainson;
13° *Loxops;*
14° *Cactornis*, Gould;
15° *Certidea*, Gould;
16° *Tardivola;*
17° *Ammudromus*, Swainson;
18° *Coturniculus*, Ch. Bonaparte;
19° *Ploceus;*
20° *Symplectes*, Swainson;
21° *Textor;*
22° *Yphantornis;*
23° *Sycobius;*
24° *Euplectes;*
25° *Penthetria*, Cabanis;
26° *Orynx;*
27° *Tetrœnura;*
28° *Chera;*
29° *Vidua;*
30° *Stegamma*, Reichenbach;
31° *Tiaris*, Reichenbach;
32° *Paroaria*, Ch. Bonaparte.

C'est en profitant avec plus de mesure et de saine critique du beau travail de M. Cabanis que M. Ch. Bonaparte, adoptant la famille des *Ploceidæ* de M. Cabanis, l'a divisée d'après lui en trois sous-familles :

1° *Ploceinæ;*
2° *Viduinæ;*
3° *Estreldinæ;*

puis, remaniant complétement la première de ce que l'avait faite M. Gray, il a remplacé le genre *Textor* par le genre *Alecto*, Lesson; formé un genre *Textor*, à lui propre, aux dépens des genres *Yphantornis* et *Ploceus*, qu'il n'en a pas moins conservés dans une certaine limite; et, renvoyant les genres *Vidua* et *Chera* dans sa seconde sous-famille, a ajouté aux genres restants du méthodiste anglais ceux-ci :

1° *Nelicurvus*, Ch. Bonaparte;
2° *Sporopipes*, Cabanis;
3° *Quelea*, Reichenbach;
4° *Fondia*, Reichenbach.

Presque à la même époque, dans l'ignorance où il était de la publication du *Conspectus*, M. De La Fresnaye, à la suite d'un savant article (*Rev. et Magas. de zool.*, 1850), composait ainsi cette famille :

1° *Textor;*
2° *Ploceus;*
3° *Plocepasser;*
4° *Passer*, Brisson;
5° *Vidua;*
6° *Videstrelda*, De La Fresnaye;

la réduisant de cette manière à six genres, que nous restreignons aux quatre premiers pour reporter les deux derniers dans une autre famille, et en y ajoutant le genre *Philetœrus* de Smith, pour le Tisserin républicain, et les genres :

1° *Nigrita;*
2° *Quelea.*

Ce nom de Tisserin vient du grec πλοκεύς, tisserand, parce que les Oiseaux qui composent cette famille tissent leurs nids avec le plus grand art. Cet instinct ne leur est point exclusivement propre, puisque la plupart des Fringilles et des Loxies le partagent; et cette particularité de mœurs est peut-être ce qui établit entre eux les rapports les plus intimes et les plus naturels. Les Tisserins *tissent* donc, ainsi que l'indique leur nom, le nid qui doit être le berceau de leur famille, avec la soie, la laine et tout ce qu'ils peuvent se procurer, même les herbes menues. Ces nids, suspendus aux rameaux des arbres, sont divisés par compartiments et faits avec un art admirable, ainsi qu'il est facile de s'en faire une idée par celui du Nélicourvi.

Les Tisserins vivent à la manière de tous les Moineaux et Gros-Becs, c'est-à-dire qu'ils se réunissent volontiers par troupes criardes et dévastatrices des terres ensemencées... Ils se nourrissent de graines céréales, de bourgeons, et occasionnent de grands dégâts dans les rizières. (Lesson, *Complém. de Buffon*, 1838.)

1er GENRE. — ALECTO. *TEXTOR*. (Lesson, Temminck.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peine de la longueur de la tête, très-épais, quadrilatère à la base, comprimé sur les côtés, à mandibule supérieure voûtée, rayée par une arête convexe, séparée par une rainure, et munie à sa base d'une sorte de casque entamant et dominant les plumes du front.

Narines basales, latérales, en forme de fente, percées dans la substance même du bec.

Ailes dépassant à peine le croupion, amples, arrondies subobtuses, *à première rémige très-courte, la seconde presque égale à la troisième et à la quatrième, qui sont les plus longues.*

Queue longue, ample, arrondie.

Tarses courts, robustes, de la longueur du doigt médian, garnis de larges écailles; doigts allongés; pouce égal au doigt interne, et vigoureux, ainsi que son ongle; ongles courts et crochus.

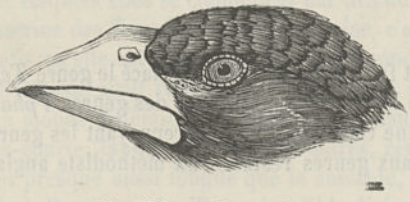


Fig 236. — *Textor alecto.*

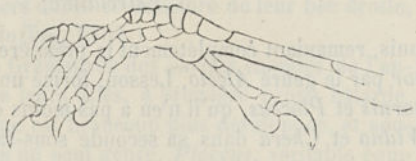


Fig. 237. — *Textor alecto.*

Le caractère zoologique le plus remarquable de ce genre, c'est un pénis que porte le mâle, long de un centimètre à un centimètre et demi, très-érectile et très-saillant entre les plumes.

Ce genre, qui appartient à l'Afrique, se compose aujourd'hui de trois espèces. Nous figurons l'Alecto de Dinemell.

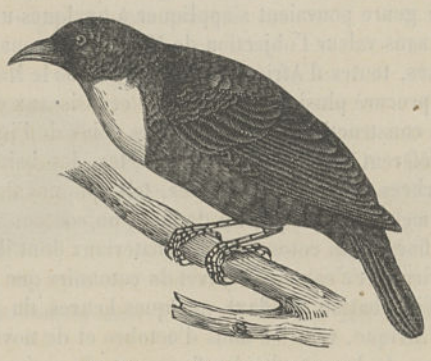


Fig. 238. — Alecto de Dinemell.

ALECTO A BEC ROUGE. *TEXTOR ERYTHRORHYNCHUS.* (A. Smith.)

En entier noir foncé, avec les rémiges bordées extérieurement de blanc; bec rouge de corail. Longueur totale, $0^{m},30$ environ.

Habite l'Afrique méridionale.

2me GENRE. — MALIMBE. *SYCOBIUS.* (Sonnini, Vieillot, 1816.)

Συκον, figue; βιοω, je vis.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec formant à sa base un angle dans les plumes du front, robuste, épais, allongé, aussi haut que large, pointu et recourbé à l'extrémité de sa partie supérieure: l'inférieure plus courte, droite, et à bords un peu rentrants en dedans.

Narines allongées et couvertes d'une membrane cartilagineuse.

Ailes subaiguës, *à première rémige très-courte, la deuxième la plus longue de toutes.*

Queue courte, légèrement arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, qui est soudé à l'externe seulement, l'interne libre; ongles courts, forts et crochus.

Fig. 239. — *Sycobius cristatus.*

Fig. 240. — *Sycobius cristatus.*

Parfois une huppe composée de plumes étroites et effilées.

Ce genre est synonyme des genres *Malimbus* et *Ficophagus*, Vieillot; *Symplectes*, Swainson, et *Eupdes*, Jardin, et comprend le genre *Symplectes*, Ch. Bonaparte. Nous pensons avec MM. Gray et Ch. Bonaparte que ce genre peut fort bien être conservé, malgré la suppression qu'en fit son auteur un an après sa création : il suffit pour cela que Vieillot ait reconnu que les caractères qu'il avait précédemment assignés à ce genre pouvaient s'appliquer à quelques-unes des espèces qu'il y avait rangées. Nous croyons donc sans valeur l'objection de M. De La Fresnaye à cet égard.

Nous y rangeons six espèces, toutes d'Afrique, et nous figurons le Malimbe à plastron.

D'après Perrein, qui s'est procuré plusieurs couples de ces Oiseaux dans le temps des couvées, et qui les a vus s'occuper de la construction de leur nid, des soins de l'incubation et de l'éducation de leurs petits, les Malimbes préfèrent aux graines les Insectes, les baies ou les fruits tendres; ils se plaisent et nichent sur les arbres de moyenne hauteur, tels que nos figuiers; ils y construisent leur nid sur des branches qui forment un triangle, lui donnent un contour sphérique, et en placent l'entrée sur le côté : des herbes fines et du coton sont les matériaux dont ils le composent; les premiers, tissus avec art, sont à l'extérieur; et c'est sur le duvet du cotonnier que la femelle dépose trois à cinq œufs, dont le mâle partage l'incubation pendant quelques heures du jour. Ces Oiseaux arrivent à Malimbe, côte occidentale d'Afrique, vers les mois d'octobre et de novembre, y font leur ponte, n'y séjournent que dans la saison de la maturité des figues, et n'y reviennent qu'à la même époque de l'année suivante. (VIEILLOT, *Histoire naturelle des Oiseaux chanteurs*.)

MALIMBE DE SAINT-THOMÉ. *SYCOBIUS SANCTI-THOMÆ*. (Hartlaub, 1848.)

En dessus, olivâtre; occiput et nuque d'un brun noirâtre; front, sourcils, côtés de la tête et du cou, ainsi que la poitrine, d'un fauve orangé; la gorge et le devant du cou plus clairs, variés de blanchâtre; abdomen d'un brun pâle, tournant à l'orangé sur le croupion; rémiges et rectrices d'un olivâtre obscur, liséré très-finement d'olivâtre clair; couvertures moyennes et supérieures des ailes bordées largement de blanchâtre à leur extrémité; pieds brun clair; mandibule supérieure brunâtre, l'inférieure plus pâle.

Longueur totale, 0^{m}, 16.

Habite l'Afrique occidentale, île Saint-Thomé.

3me GENRE. — TISSERIN. *PLOCEUS*. (Daudin, 1800; Cuvier, 1817.)

Πλοκευς. tisserand.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec généralement de la longueur de la tête, robuste, dur, fort, longicône, plus haut que large, convexe et bombé en dessus, aigu, à arête s'avançant sur le front, dont elle dépasse parfois le niveau, fléchi et comprimé à la pointe, qui est entière, à bords mandibulaires plus ou moins courbés en dedans.

Fig. 241. — *Ploceus Philippinus.*

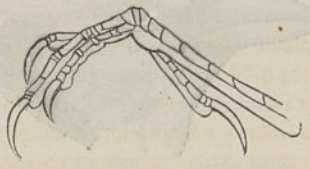


Fig. 242. — *Ploceus Philippinus.*

Narines basales, près de la surface du bec, ovoïdes et ouvertes.

Ailes arrondies, subobtuses, *à première rémige presque rudimentaire, la seconde fort peu plus courte que la troisième et la quatrième, qui sont les plus longues.*

Queue assez ample, carrée ou légèrement arrondie, ou à peine échancrée.

Tarses médiocres, de la longueur du doigt médian; doigts assez longs, soudés à la base; ongles le plus souvent allongés, très-aigus et assez courbés.

Fig. 243. — *Ploceus* (*Hyphantornis*) *textor*.

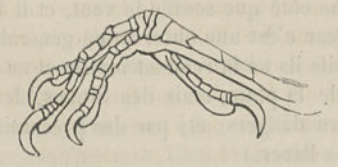


Fig 244. — *Ploceus* (*Hyphantornis*) *textor*.

Ce genre, pour nous comme pour M. De La Fresnaye, comprend les genres *Hyphantornis*, Gray; *Sycobius*, Vieillot; *Pyromenala*, *Textor*, *Symplectes* et *Nelicurvius*, Ch. Bonaparte; *Quelea* et *Fondia*, Reichenbach, et *Oryx*, Lesson : aussi se compose-t-il d'un nombre considérable d'espèces de l'Afrique, de l'Asie et de l'Océanie, s'élevant à cinquante environ, dont une dizaine mal déterminées. Nous figurons le Tisserin brillant.

C'est Daudin qui, le premier, s'est servi de la dénomination de *Tisserin* pour cette coupe générique, dont il indiquait la nécessité par les réflexions suivantes :

« Il y a, dit-il, dans le genre des Gros-Becs un petit nombre d'Oiseaux, habitants de l'Afrique et de l'Inde, qui ont beaucoup de rapports avec les Troupiales, par leur habitude de vivre en troupes nombreuses, et par leur adresse à construire des nids; ces Oiseaux doivent présenter quelque caractère extérieur suffisant et assez prononcé pour qu'on puisse en former une section particulière; et, quoique je n'en aie pas encore examiné toutes les espèces, je me suis décidé provisoirement à les désigner sous le nom de *Tisserins*, en attendant que des observations ultérieures puissent aider à en faire une section. »

Comme on le voit, Daudin était frappé de leur affinité avec les Troupiales.

Quant à la dénomination latine de *Ploceus*, adoptée par Cuvier à la même section, elle a varié dans son application depuis l'illustre zoologiste, suivant la manière de voir de chaque auteur, quant au nombre d'espèces à comprendre sous cette rubrique : le plus grand nombre y rangeant indifféremment celles de l'Afrique et de l'Inde; M. Ch. Bonaparte, tout récemment, la restreignant à celles de cette dernière contrée. Nous adoptons d'autant moins ce sentiment, qu'il entraîne un remaniement complet de toutes les dénominations génériques de la famille, qui ne peut que devenir une source d'erreurs ou d'embarras pour la science, les caractères zoologiques, de même que les mœurs de ces Oiseaux, se prêtant peu à cette séparation purement géographique.

Ainsi, le Toucuam-Courvi (*Ploceus Philippina*), qui existe aux îles Philippines, construit et suspend son nid à l'extrémité des branches, le compose de fibres entrelacées et de feuilles, lui donne la forme d'un cylindre renflé en boule dans son milieu, et pratique l'ouverture en dessous. (Daudin.)

Le Baglafecht (*Ploceus baglafecht*) se rapproche encore du Toucuam-Courvi par les précautions industrieuses qu'il prend pour garantir ses œufs de la pluie et de tout autre danger: mais il donne à son nid une forme différente : il le roule en spirale à peu près comme un Nautile; il le suspend, comme le Toucuam-Courvi, à l'extrémité d'une petite branche, presque toujours au-dessus d'une eau dormante, et son ouverture est constamment tournée du côté de l'est, c'est-à-dire du côté opposé à la pluie. De cette manière, le nid est non-seulement fortifié avec intelligence contre l'humidité, mais il est encore défendu contre les différentes espèces d'animaux qui cherchent les œufs du Baglafecht pour s'en nourrir.

... La même singularité est offerte par le Tisserin d'Abyssinie (*Ploceus larvatus*) pour la construc-

tion de son nid et l'espèce de prévoyance qu'elle suppose dans cet Oiseau, et qui lui est commune avec le Toucuam-Courvi et le Baglafecht. La forme de ce nid est à peu près pyramidale, et l'Oiseau a l'attention de le suspendre toujours au-dessus de l'eau à l'extrémité d'une petite branche : l'ouverture est sur l'une des faces de la pyramide, ordinairement tournée à l'est. La cavité de cette pyramide est séparée en deux par une cloison, ce qui forme pour ainsi dire deux chambres : la première, où est l'entrée du nid, est une espèce de vestibule où l'Oiseau s'introduit d'abord; ensuite il grimpe le long de la cloison intermédiaire, puis il redescend jusqu'au fond de la seconde chambre où sont les œufs. Par l'artifice assez compliqué de cette construction, les œufs sont à couvert de la pluie, de quelque côté que souffle le vent, et il faut remarquer qu'en Abyssinie la saison des pluies dure six mois; car c'est une observation générale, que les inconvénients exaltent l'industrie, à moins qu'étant excessifs ils ne la rendent inutile et ne l'étouffent entièrement. Ici il y avait à se garantir non-seulement de la pluie, mais des Singes, des Écureuils, des Serpents, etc. L'Oiseau semble avoir prévu tous ces dangers, et, par des précautions raisonnées, les avoir écartées de sa géniture. (Buffon, d'après Bruce.)

Fig. 245. — Tisserin brillant.

Le Néli-Courvi (*Ploceus pensilis*), observé par Sonnerat à Madagascar, fait également son nid sur le bord des ruisseaux, et l'attache le plus souvent aux feuilles d'une plante nommée *caldeir* ou *vaquois* dans l'île; ce nid est composé de paille et de joncs entrelacés avec adresse, et il forme par le haut une poche sur l'un des côtés de laquelle est adapté un long tuyau tourné vers le bas, où est pratiquée l'ouverture. Ce nid est celui de la première année; dès la suivante, l'Oiseau en attache un nouveau au bout de l'ancien, et il y en a quelquefois jusqu'à cinq réunis les uns au bout des autres; les Néli-Courvis nichent près les uns des autres; il n'est même pas rare de voir sur un seul arbre cinq ou six cents de ces nids : les femelles ne pondent que trois œufs. (Mauduyt, d'après Sonnerat.)

Le Tisserin à front d'or, observé par les docteurs Petit et Quartin-Dillon, dont les nids sont suspendus aux palmiers et autres arbres sur le bord des ruisseaux; ces nids, tissus comme celui du Linot, sont attachés à l'extrémité flexible d'une très-petite branche; ils se composent de cypéracées à l'extérieur, et à l'intérieur de paille ou tige de *teff*, et de plumes; ils sont de la grosseur des deux poings, en forme de boule oblongue, et ont leur ouverture en dessous, à une extrémité du grand diamètre. L'Oiseau s'y suspend et y introduit sa tête pour nourrir ses petits. (*Voy. en Abyss.* du cap. Lefebvre.)

Celui du Tisserin de Madagascar (ou Foudi) est de forme sphéroïdale ovalaire, avec l'entrée latérale, et est uniquement composé de tiges de graminées très-déliées et souvent construit dans un ra-

meau de cannellier; enfin, celui du Tisserin à tête rouge (la Cardeline) semble avoir de grands rapports avec le précédent, quant à sa forme et aux matériaux dont il est construit; il en diffère toutefois en ce que l'entrée latérale est à une des extrémités du sphéroïde ovale, et est protégée par une sorte de saillie supérieure. (De La Fresnaye, *Rev. et Mag. de Zool.*, 1850.)

C'est ce qui résulte de deux nids de ces deux espèces rapportés de Maurice par M. Marchal.

D'après Temminck, les fruits, les baies et les Insectes paraissent être l'aliment favori de cette dernière espèce; il se contente, en captivité, de figues, de raisins secs et de fruits sucrés, dont on fait une pâtée avec du pain; mais il ne mange point de graines. (Pl. col., texte.)

TISSERIN A OREILLONS NOIRS. *PLOCEUS MELANOTIS.* (Guérin-Méneville, 1843.)

En dessus, à partir de la nuque jusques et y compris la queue, d'un vert olive uniforme; front, dessus de la tête et tout le dessous du corps, depuis la gorge jusqu'à l'anus, d'un brun jaune-citron; lorum, tour des yeux et toute la région parotique, d'un noir intense formant un véritable masque, au milieu duquel sont percés les yeux; ailes d'un olivâtre tournant au brunâtre sur les couvertures et les rectrices; les secondaires bordées d'un jaune verdâtre comme les cuisses et l'anus; bec noir; tarses rosacés.

Longueur totale, 0m,16.

Habite l'Abyssinie. (O. Des Murs et Flor. Prevost, *Voy. en Abyss.* de Lefebvre.)

4me GENRE. — RÉPUBLICAIN. *PHILETÆRUS.* (D'après Le Vaillant, A. Smith, 1837.)

Φιλεω, j'aime; εταιρος, compagnon.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, à sommet élevé à la base, plus haut que large, entamant un peu les plumes du front, comprimé sur les côtés, à bords mandibulaires sinueux.

Narines comme dans le genre Tisserin.

Ailes médiocres, arrivant à la moitié de la queue, subobtuses; *la première rémige rudimentaire, la seconde, la troisième et la quatrième égales, les plus longues.*

Queue arrondie.

Tarses robustes, trapus, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles courts : ceux-ci crochus et aigus.

Fig. 246. — *Philetærus socius.*

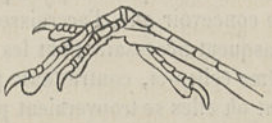


Fig. 247. — *Philetærus socius.*

Ce genre ne repose que sur une seule espèce, dont nous avons pris le nom pour dénomination générique, le *Philetærus* (*Loxia*) *socia*, Daudin; Tisserin républicain de Le Vaillant, dont nous donnons la figure et la description.

C'est la singularité des mœurs de cet Oiseau, quant à son mode de nidification, qui en a fait faire le type d'un genre plus que la valeur de ses caractères zoologiques, qui, à part la structure des pattes, sont presque identiques à ceux du genre Tisserin.

Voici les détails que donne à ce sujet Le Vaillant :

Un phénomène dont l'aspect, nouveau pour moi, me causa une joie très-vive, fut un nid monstrueux qui occupait une grande partie d'un grand et fort aloès, et qui, composé d'une multitude de cellules, servait de retraite à une quantité immense d'Oiseaux de la même espèce. Déjà plusieurs fois Klaas Boster et Shoenmaker m'avaient parlé de ces constructions singulières, et jusqu'à ce moment encore le hasard ne m'avait point mis à portée d'en voir. Je restai longtemps à examiner celle-ci. A chaque instant il en sortait des volées qui se répandaient dans la plaine, tandis que d'autres revenaient portant dans leur bec les matériaux nécessaires pour se construire un logement ou pour réparer le leur. Chaque couple avait son nid dans l'habitation commune; c'était une vraie république.

... Il paraît que quand ils s'établissent dans les plaines et qu'ils construisent leurs énormes nids sur des aloès, arbres qui, dans les tempêtes, sont sujets à être renversés par les vents, c'est au défaut d'un asile meilleur. Aussi choisissent-ils de préférence les revers des montagnes, les gorges, détours et autres lieux de cette nature, bien abrités. Là ils se multiplient à l'infini, et l'on rencontre à chaque instant de ces nids. Mais, partout où ils viennent s'établir, les petits Perroquets (Psittacules) les suivent pour s'emparer de leurs constructions. Ils les en chassent à force ouverte; et l'expulsion se fait même si lestement, que plusieurs fois j'ai vu en moins de deux heures l'habitation changer de propriétaires et se remplir de nouveaux hôtes.

... Un jour de mon arrivée au camp, j'avais aperçu sur ma route un arbre qui portait un énorme nid de ces Oiseaux à qui j'avais donné le nom de Républicains; et je m'étais proposé de le faire abattre pour ouvrir la ruche et en examiner la structure jusque dans ses moindres détails. J'envoyai quelques hommes avec un chariot, chargés de me l'apporter au camp. Quand il fut arrivé, je le dépeçai à coups de hache, et je vis que la pièce principale et fondamentale du nid était un massif composé sans aucun autre mélange de l'herbe de boschjesman, mais si serré et si bien tissu, qu'il est impénétrable à l'eau des pluies. C'est par ce noyau que commence la bâtisse, et c'est là que chaque Oiseau construit et applique son nid particulier. Mais on ne bâtit de cellules qu'en dessous et autour du massif. La surface supérieure reste vide, sans néanmoins être inutile. Comme elle a des rebords saillants et qu'elle est un peu inclinée, elle sert à l'écoulement des eaux et préserve chaque habitation de la pluie. Qu'on se représente un énorme massif irrégulier, dont le sommet forme une espèce de toit et dont toutes les autres surfaces sont entièrement couvertes d'alvéoles, pressés les uns contre les autres, et l'on aura une idée assez précise de ces constructions vraiment singulières.

Chaque cellule a trois ou quatre pouces de diamètre, ce qui suffit pour l'Oiseau. Mais, toutes se touchant par une très-grande partie de leur surface, elles paraissent à l'œil ne former qu'un seul corps, et ne sont distinguées entre elles que par un petit orifice extérieur qui sert d'entrée au nid, et qui quelquefois même est commun à trois nids différents, dont l'un est placé dans le fond et les deux autres sur les côtés.

Paterson a parlé, dans son Voyage, de cet objet d'histoire naturelle; mais, trop occupé de ceux qui l'intéressaient plus particulièrement, il n'a pu donner à celui-ci toute l'attention qu'il portait aux autres. Selon lui, le nombre des cellules augmentant en proportion du nombre des habitants, les anciennes deviennent des *dortoirs*, des *rues de communication tirées au cordeau.*

Sans doute à mesure que la république se multiplie, les logements doivent se multiplier aussi. Mais il est aisé de concevoir que, l'accroissement ne pouvant avoir lieu qu'à la surface, les constructions nouvelles masquent nécessairement les anciennes et forcent à les abandonner.

Quand même celles-ci, contre toute possibilité, pourraient subsister, on conçoit encore que, dans l'enfoncement où elles se trouveraient placées, la chaleur énorme qu'elles éprouveraient par le défaut de renouvellement et de circulation d'air les rendrait inhabitables. Mais, en devenant ainsi inutiles, elles restent ce qu'elles étaient auparavant, c'est-à-dire de vrais nids, et ne se changent ni en *dortoirs*, ni en *rues*.

Le gros nid que je visitai, et qui était un des plus considérables que j'aie vus dans mon voyage, contenait trois cent vingt cellules habitées, ce qui, en supposant dans chacune un ménage composé de mâle et femelle, annoncerait une société de six cent quarante individus.

Néanmoins, ce calcul ne serait pas exact. On sait qu'il y a des Oiseaux chez lesquels un mâle est commun à plusieurs femelles, parce que les femelles sont beaucoup plus nombreuses que les mâles. La même particularité a lieu pour plusieurs autres espèces, tant aux environs du Cap que dans les

colonies, mais elle existe particulièrement chez les Républicains. Toutes les fois que j'ai tiré dans une volée de ces Oiseaux, j'ai toujours tué trois fois plus de femelles que de mâles.

Au reste, ces Oiseaux n'ont rien de bien remarquable dans leur plumage. C'est un gris-brun uniforme, égayé sur les flancs par quelques taches noires, et sur la gorge par une large plaque de la même couleur. Le mâle est un peu plus gros que la femelle, mais, du reste, lui ressemble totalement.

Souvent il arrive qu'une république est chassée par une autre; cela se conçoit, et j'ai déjà eu occasion de remarquer que j'avais vu l'une de leurs villes devenue la conquête d'une troupe de petits Perroquets.

Les Oiseaux qui commettent ces violences sont ceux qui, comme les Barbus, les Pics, les Mésanges, les Perroquets dont je viens de parler, ont dans la force de leur bec la supériorité d'une arme offensive à laquelle les faibles et infortunés propriétaires ne peuvent résister. Mais jamais on ne voit parmi ces intrus que des individus dont la nature est de nicher dans des trous ou dans des creux d'arbres, tels que les espèces que j'ai citées à l'instant.

Le Républicain n'étant pas connu dans les colonies, il n'a pas de nom hollandais. Les Namaquois l'appellent dans leur langage *Anaguès*, précédé d'un clappement. (*Second Voy. en Afr.*)

Fig. 248. — Républicain de Le Vaillant.

RÉPUBLICAIN DE PATERSON. *PHILETÆRUS SOCIUS.* (Daudin, Smith.)

Plumage gris cendré; face et gorge noires; flancs couverts de nombreux points noirs.
Longueur totale, 0m,15.

Habite l'Afrique méridionale.

5me GENRE. — MOINEAU. *PASSER.* (Brisson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, un peu bombé et incliné à la pointe; à bords de la mandibule supérieure rentrants.

Narines arrondies, basales.

Ailes médiocres, subobtuses, *à première rémige courte; la seconde presque égale à la troisième et à la quatrième qui sont les plus longues.*

Queue moyenne, échancrée.

Tarses courts, trapus, à peine de la longueur du doigt médian; ongles courts et robustes.

Fig. 249. — *Passer salicarius.*

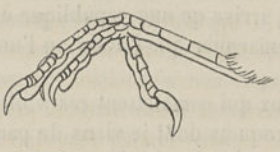


Fig. 250. — *Passer salicarius.*

Ce genre, synonyme des genres *Pyrgita*, Cuvier, *Fringilla* des anciens auteurs, comprend pour nous le genre *Petronia*, Kaup, et renferme ainsi vingt-quatre espèces, toutes de l'ancien continent, dont trois mal déterminées.

Jusqu'à présent, ce genre a toujours figuré dans les méthodes à un rang beaucoup plus éloigné que celui que nous lui assignons ici, à la suite des Tisserins et même dans une tout autre famille. C'est à M. De La Fresnaye, dont nous adoptons sans réserve la manière de voir, que l'on doit cette importante innovation, dont il a ainsi, il y a peu de temps, exposé les motifs :

« Les Moineaux, dit-il, nous ont toujours paru, d'après leur genre de nidification, devoir être rapprochés des Tisserins et faire partie de la sous-famille *Ploceinæ*. Ce qu'il y a effectivement de plus remarquable dans la nidification des Tisserins, c'est que leur nid, au lieu d'avoir, comme chez les autres Fringillidés, la forme d'une coupe ou demi-sphère concave en dessus, présente, au contraire, celle d'un sphéroïde plus ou moins allongé, concave intérieurement avec l'entrée latérale, ou même en dessous; c'est que les matériaux employés à ces nids sont toujours d'une seule et même espèce sur chaque nid, quelles que soient les différentes espèces de Tisserins; c'est-à-dire des tiges de graminées sèches, ou, dans quelques cas, des fibres de grandes feuilles entrelacées et comme tissées ensemble. C'est que, contre l'usage de presque tous les autres Fringillidés, qui isolent leurs nids de ceux de leurs semblables, les Tisserins, au contraire, les construisent en grand nombre sur le même arbre, les y rapprochent plus ou moins les uns des autres, ou même se réunissent en société nombreuse pour en composer un énorme, où chaque couple a toutefois son entrée et sa demeure particulières, comme chez l'espèce appelée le *Républicain*. Eh bien ! en France, nos Moineaux sont les seules espèces de la nombreuse famille des Fringillidés qui, comme les Tisserins, composent des nids très-gros et de forme sphéroïdale avec l'entrée latérale, qui les construisent de graminées sèches, c'est-à-dire de foin ou de paille, et qui les rapprochent ou même les accollent plusieurs ensemble, soit entre les jalousies fermées d'une fenêtre, soit autour du tronc feuillu d'un gros arbre. Ce travail de notre Moineau est, à la vérité, beaucoup plus grossier; mais il emploie toujours les mêmes matériaux que les Tisserins, des herbes sèches comme le font les Tisserins d'Afrique et ceux de l'Inde, et il n'y a peut-être pas plus de différence dans son travail et celui du Tisserin à front d'or qu'entre le nid de ce dernier et celui du Toucuam-Courvi, qui est tissé comme un canevas. Toutes nos autres espèces de Fringillidés, telles que Pinsons, Bruants, Gros-Becs, Bouvreuils, Verdiers, Chardonnerets et Linottes, font tous, sans exception aucune, de petits nids en forme de coupe, découverts en dessus et composés, en général, de diverses espèces de matériaux mélangés. Si ensuite on compare nos deux espèces de Moineaux avec certaines espèces de Tisserins à plumage sombre, tels que le *Plocepasser* de Smith, ou *Leucophrys pileatus* de Swainson, avec le *Ploceus superciliosus* de Rüppell, avec le Tisserin républicain (*Loxia socia* de Latham), avec le *Ploceus flavicolle* de Sykes, de l'Inde, on trouve entre eux tant de rapports de coloration, que, si on ne savait que ces derniers sont *Tisserins* par leur nidification, on serait disposé au premier abord à les ranger parmi les Moineaux. Ces rapports de plumage se retrouvent même chez les espèces à couleurs vives, jaunes ou rouges, dont les ailes et la queue sont néanmoins semblables à celles de nos Moineaux, et dont les femelles, ou même les mâles en plumage d'hiver, ont une livrée sombre, analogue à celle de nos Moineaux. Quant aux formes, elles

offrent les plus grands rapports, dans les pattes surtout et dans le bec. Pour s'en convaincre, il suffit de les comparer avec le *Worabée*, le *Diochrose*, l'*Oryx* et le *Fondi*, et tant d'autres en plumage d'hiver.

« ...Il résulte en définitive des observations du docteur Smith (telles que nous les avons rapportées en parlant du genre *Plocepasser*) et de l'application que nous croyons pouvoir en faire, que ces *Plocepasser mahali* et *superciliosus* de Rüppell forment le chaînon des Tisserins aux Moineaux, et que nos Moineaux, d'après leurs gros nids sphériques, à entrée latérale souvent en forme de canal prolongé, et composés de graminées sèches, réunis souvent plusieurs ensemble sur la même tête de sapin ou derrière la même persienne, d'après même la couleur de leur plumage, analogue à celui de certains Tisserins, la forme de leurs pattes et de leur bec, ainsi que sa couleur, doivent, selon nous, faire partie de la sous-famille *Ploceinæ*, et suivre immédiatement le genre *Plocepasser* du docteur Smith, renfermant des espèces de transition du genre *Ploceus* à celui *Pyrgita*, Cuvier, *Passer* des auteurs. » (*Rev. et Magas. de zool.*, 1850.)

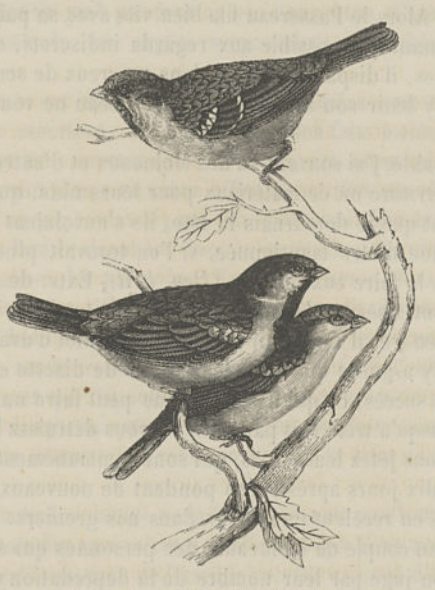


Fig. 251. — Moineau domestique.
Fig. 252 et 253. — Moineau de montagne. (Mâle et femelle.)

Dans quelque contrée qu'habite le Moineau, on ne le trouve jamais dans les lieux déserts, ni même dans ceux qui sont éloignés du séjour de l'homme; les Moineaux sont, comme les Rats, attachés à nos habitations; ils ne se plaisent ni dans les bois, ni dans les vastes campagnes; on a même remarqué qu'il y en a plus dans les villes que dans les villages, et qu'on n'en voit point dans les hameaux et dans les fermes qui sont au milieu des forêts; ils suivent la société pour vivre à ses dépens; comme ils sont paresseux et gourmands, c'est sur des provisions toutes faites, c'est-à-dire sur le bien d'autrui, qu'ils prennent leur subsistance; nos granges et nos greniers, nos basses-cours, nos colombiers, tous les lieux, en un mot, où nous rassemblons ou distribuons des graines sont les lieux qu'ils fréquentent de préférence; et comme ils sont aussi voraces que nombreux, ils ne laissent pas de faire plus de tort que leur espèce ne vaut; car leur plume ne sert à rien, leur chair n'est pas bonne à manger, leur voix blesse l'oreille, leur familiarité est incommode, leur pétulance grossière est à charge; ce sont de ces gens que l'on trouve partout et dont on n'a que faire, si propres à donner de l'humeur, que, dans certains endroits, on les a frappés de proscription en mettant à prix leur vie.

Et ce qui les rendra éternellement incommodes, c'est non-seulement leur très-nombreuse multipli-

cation, mais encore leur défiance, leur finesse, leurs ruses et leur opiniâtreté à ne pas désemparer des lieux qui leur conviennent; ils sont fins, peu craintifs, difficiles à tromper. (Buffon.)

C'est vraiment chose amusante, dit un observateur anglais à ce sujet, que d'épier les expédients auxquels ont recours les petits Oiseaux pour dérouter le regard inquisiteur des hommes, lorsqu'ils se croient surpris au moment où ils transportent les matériaux du nid ou qu'ils portent la becquée à leurs petits.

Le jour de Pâques, longeant le trottoir qui borde la Galerie-Nationale, je vis un Moineau plonger sur l'emplacement de la station des voitures, et ramasser un très-long brin de paille, avec lequel il repartit, non sans quelque peine, dans la direction de l'édifice. Cette énorme paille attira l'attention de plusieurs passants, qui s'arrêtèrent à regarder le petit Oiseau volant à tire-d'aile vers le portique de la Galerie. Mais, dès que le Moineau vit qu'on l'examinait, il s'arrêta court et se posa, avec son brin de paille au bec, sur le rebord d'une fenêtre. Les curieux continuèrent leur route. L'Oiseau rassuré reprit son vol vers le portique, et d'autres passants de s'arrêter alors et de regarder (car, à Londres comme à Paris, pour un homme qui lève la tête, vous verrez aussitôt cent badauds former un rassemblement). Mais le petit animal alla tout simplement se placer sur une autre fenêtre, et le deuxième groupe se dissipa. Alors le Passereau fila bien vite avec sa paille le long d'un pilier, tourna autour afin de se dérober autant que possible aux regards indiscrets, et, portant son fardeau sur le chapiteau de l'un des pilastres, il disparut avec lui dans un creux de sculpture, forteresse inexpugnable qu'il avait choisie pour y bâtir son nid. Le prudent Oiseau ne voulait pas montrer au public le chemin de son logis.

En mainte occasion semblable, j'ai souvent vu des Moineaux et d'autres Oiseaux attendre très-longtemps, le bec chargé de nourriture ou de matériaux pour leurs nids, quand ils s'étaient aperçus que je les guettais; mais, aussitôt que je détournais la tête, ils s'envolaient avec leur butin. Cette remarque ne vaudrait guère la peine d'être mentionnée, si l'on trouvait plus de gens qui ne craignissent pas de se fatiguer les yeux à la faire eux-mêmes. (*Rev. brit.*, Extr. de *Fraser's Magazine*.)

Les Moineaux reconnaissent aisément les piéges qu'on leur tend; ils impatientent ceux qui veulent se donner la peine de les prendre, il faut pour cela tendre un filet d'avance et attendre plusieurs heures, souvent en vain; et il n'y a guère que dans les saisons de disette et dans les temps de neige où cette chasse puisse avoir du succès, ce qui néanmoins ne peut faire une diminution sensible sur des espèces qui se multiplient jusqu'à trois fois par an... Si vous détruisez leur nid, en vingt-quatre heures ils en font un autre; si vous jetez leurs œufs, qui sont communément au nombre de cinq ou six et souvent davantage, huit ou dix jours après ils en pondent de nouveaux; si vous les tirez sur les arbres ou sur les toits, ils ne s'en recèlent que mieux dans nos greniers. Il faut à peu près vingt livres de blé par an pour nourrir un couple de Moineaux; des personnes qui en avaient gardé dans des cages m'en ont assuré. Que l'on juge par leur nombre de la déprédation que ces Oiseaux font de nos grains; car, quoiqu'ils nourrissent leurs petits d'Insectes dans le premier âge et qu'ils en mangent eux-mêmes en assez grande quantité, leur principale nourriture est notre meilleur grain. Ils suivent le laboureur dans le temps des semailles, les moissonneurs pendant celui de la récolte, les batteurs dans les granges, la fermière lorsqu'elle jette le grain à ses volailles; ils le cherchent dans les colombiers, et jusque dans le jabot des jeunes Pigeons qu'ils percent pour l'en tirer. (Buffon.)

Aussi notre auteur conclut-il en disant qu'il serait à désirer qu'on trouvât quelque moyen de les détruire.

Cependant, presque à la même époque, Mauduyt s'exprimait ainsi à ce sujet :

« Il y a quelques années qu'on agita en France cette question dans les journaux; ceux qui défendaient la cause des Moineaux soutenaient que, par le grand nombre d'Insectes qu'ils détruisent, ils font plus de bien qu'on a de mal à leur reprocher de la consommation du grain, des dommages qu'ils causent aux fruits et du nombre des Abeilles qu'ils détruisent; le procès est resté indécis, et il ne semble pas aisé de faire l'évaluation des deux équivalents, qui serait cependant nécessaire avant de prendre un parti; mais, comme la consommation d'un Moineau n'a été estimée qu'en le nourrissant seulement de grain et qu'il use de beaucoup d'autres aliments, il semble qu'on peut déjà la réduire de beaucoup, et d'ailleurs, il ne restera de Moineaux véritablement malfaisants que ceux qui habitent les villages, où leur nombre est assez modique; mais les Moineaux renfermés dans les villes, y vivant dans l'abondance des restes d'aliments qui s'y perdent, doivent nécessairement consommer peu de grains;

ainsi leur déprédation ne paraît pas mériter qu'on les proscrive généralement, et la peine qu'il en coûterait serait peut-être au-dessus de l'avantage qui en résulterait. » (*Encycl. méthod.*)

Tel est également le sentiment d'un de nos vieux et bons amis, patriarche de l'école utilitaire, Thiébaut de Berneaud, qui, après avoir passé en revue, dans un article agronomique, les guerres d'extermination faites à tort par l'homme à certaines espèces d'Oiseaux, s'écrie arrivant au Moineau :

« Que dirai-je du Moineau? lui qui passe pour essentiellement nuisible à l'agriculture, lui dont la tête est mise à prix dans plusieurs contrées, lui que le moine Polycarpe Poncelet, dans son *Histoire naturelle du Froment* (Paris, 1779, in-8°), dénonçait comme le dévastateur des moissons, des semis, des fruits qu'il perce, qu'il gaspille, et comme le bourreau des colombiers, où, notez bien, il va déchirer le jabot des Pigeonneaux pour en tirer la mangeaille! Le Moineau, que Rougier De La Bergerie accusait, en 1788, dans ses *Recherches sur les principaux abus qui s'opposent aux progrès de l'agriculture* (Paris, un vol. in-8°, chap. x), de consommer chaque année, en France, plus d'un million d'hectolitres de céréales, et qui, dès 1791, ne cessa de demander une loi pour sa destruction totale! Le Moineau, que Bosc, dans son *Cours d'Agriculture*, tome VIII, page 341, appelait, tout en copiant littéralement Sonnini, le voleur le plus impudent, le commensal le plus incommode et le parasite le plus dangereux, ne faisant que du mal pendant sa vie sans être d'aucune utilité après sa mort, et dont, selon ses savants calculs, les dégâts surpassaient du double ceux que son collègue avait énoncés!

« Que dirai-je? quand chacun est imbu des erreurs proclamées avec tant d'assurance, quand chacun apporte à l'appui de ses assertions exagérées quelques faits isolés que l'intérêt privé est toujours porté à grossir? Cultivateurs, écoutez les conseils de ces agronomes de cabinet, et bientôt les plantes parasites se multiplieront d'une manière effrayante; elles étoufferont vos semis, infesteront plusieurs années de suite vos champs, vos vignes, vos potagers. Les Insectes triompheront en nombre et pousseront encore plus loin le désordre dans la végétation; ils rongeront tout, depuis le léger duvet des gazons jusqu'aux arbres les plus durs. Vous regretterez alors le Moineau, *qui se nourrit principalement des graines coriaces de ces plantes, qui détruit chaque jour un très-grand nombre de Chenilles, de larves et d'Insectes parfaits*. Parce que vous le voyez abonder partout où croît le blé, parce que, depuis 1800, on le trouve, ainsi que la Pie et le Corbeau, sur les bords du Pellidoni, près de la mer Glaciale, et que l'époque de son arrivée coïncide avec celle de la culture de la noble céréale en ces régions longtemps stériles, vous en concluez, avec quelques écrivains atrabilaires, qu'il n'y vient que pour détruire le grain constituant la base essentielle de votre régime alimentaire. »

« Le Moineau existe dans toutes les parties de la France depuis une longue suite de siècles, et cependant Olivier de Serres, ni aucun des agriculteurs praticiens qui l'ont précédé dans les Gaules, ne le frappent d'anathème; et lorsqu'ils parlent de l'espèce volatile nuisant d'une manière notable à l'agriculture dans les temps de semaille et de la moisson, ils ne font point mention du Moineau, mais seulement des Poules (les *Poulailles communes*), qui grattent profondément la terre remuée pour y chercher le grain germé, qui font « de grands maux aux blés sur le point de leur maturité, et ceux « qui sont resserrés dans les granges et greniers n'y sont point exempts de telle tempeste. » Les Grecs et les Romains ont connu nécessairement le Moineau, puisqu'on le rencontre dans leurs pays et même en des climats plus chauds que ceux habités par ces peuples illustres. Eh bien! aucun de leurs géopones ne se plaint des déprédations du Moineau. Crescenzio garde le même silence. Ou les dégâts dont on l'accuse depuis le dix-huitième siècle étaient moindres alors, ce qui n'est point à présumer, son insatiable avidité n'ayant pas augmenté à mesure qu'il se rapprochait de nous et que son instinct se perfectionnait; ou bien, mieux apprécié dans la chasse qu'il ne cesse de faire aux Insectes, nos aïeux regardaient comme une faible indemnité qu'on lui devait les quelques grains, les quelques fruits qu'il pille à raison des services habituels qu'il rend à nos cultures.

« Si vous acceptez donc dans toute leur aigreur, dans toute leur exagération, les virulentes diatribes de Poncelet, de Rougier De La Bergerie, de Bosc et de leurs partisans; si vous calculez la perte d'après la récolte année commune, un ou deux millions d'hectolitres en France sur deux cent sept millions, c'est-à-dire un grain sur deux cent sept, et si vous rejetez les observations que je viens de faire, et que vous interprétiez comme preuve le silence de l'antiquité et de tous les agriculteurs jusqu'au dix-septième siècle, détruisez le Moineau. » (*Dict. pitt. d'Hist. natur.*, 1837.)

Sous l'empire des préventions de son époque, Buffon avait voulu expérimenter un moyen de destruction contre le Moineau.

On m'avait assuré, dit-il, qu'en faisant fumer du soufre sous les arbres où ils se rassemblent en certaines saisons et s'endorment le soir, cette fumée les suffoquerait et les ferait tomber; j'en ai fait l'épreuve sans succès, et cependant je l'avais faite avec précaution et même avec intérêt, parce que l'on ne pouvait leur faire quitter le voisinage de mes volières, et que je m'étais aperçu que non-seulement ils troublaient le chant de mes Oiseaux par leur vilaine voix, mais que même, à force de répéter leur désagréable *tui-tui*, ils altéraient le chant des Serins, des Tarins, de Linottes, etc. Je fis donc mettre sur un mur, couvert par de grands marronniers d Inde dans lesquels les Moineaux s'assemblaient le soir en très-grand nombre, je fis mettre, dis-je, plusieurs terrines remplies de soufre mêlé d'un peu de charbon et de résine : ces matières, en s'enflammant, produisirent une épaisse fumée qui ne fit d'autre effet que d'éveiller les Moineaux; à mesure que la fumée les gagnait, ils s'élevaient au haut des arbres, et enfin ils en désemparèrent pour gagner les toits voisins, mais aucun ne tomba. Je remarquai seulement qu'il se passa trois jours sans qu'ils se rassemblassent en nombre sur ces arbres enfumés; mais ensuite ils reprirent leur première habitude.

Comme ces Oiseaux sont robustes, on les élève facilement dans des cages; ils vivent plusieurs années, surtout s'ils y sont sans femelles; car on prétend que l'usage immodéré qu'ils en font abrége beaucoup leur vie. (Buffon.)

On sera sans doute surpris qu'on ne sache pas encore quelle est la durée de la vie d'un Oiseau aussi commun que le Moineau; soit qu'on ait négligé d'observer ce fait, peu important peut-être; soit qu'il fût difficile à constater, les auteurs ne s'accordant pas sur ce qui le concerne; ils conviennent seulement en général que la vie du Moineau est fort courte; quelques-uns la restreignent à deux ans, et les raisons qu'ils donnent sont que les Moineaux multipliant autant qu'ils le font, l'espèce serait encore beaucoup plus nombreuse qu'elle ne l'est si la vie des individus n'était pas bornée à une très-courte durée; mais on doit faire attention qu'en jouissant dans les villes des avantages de la société, le Moineau en souffre aussi les inconvénients. Le nombre des ennemis qu'il a à craindre est plus grand; il est plus exposé à leur recherche; il est plus souvent troublé dans l'éducation de ses petits; ils lui sont enlevés plus fréquemment, et il a en tout temps des dangers plus nombreux et plus pressants à craindre; c'en est assez pour que ces désavantages limitent l'espèce et en empêchent la trop grande multiplication. Peut-être sont-ce les mêmes risques que le Moineau court si souvent qui l'ont rendu tout à la fois hardi, méfiant et rusé... Ainsi, nous jugeons des qualités et même des vertus par les faits auxquels il faudrait ajouter les circonstances pour les apprécier équitablement.

Les raisons qu'on a données sur la courte durée de la vie des Moineaux ne m'en paraissent donc pas une preuve; et, sans pouvoir décider ce fait, il me paraît, par l'exemple des Moineaux privés, qu'on a trop restreint la durée de la vie de cette espèce; en effet, il n'est pas rare de voir ceux-ci vivre sept à huit ans, et rien n'autorise à penser que la domesticité prolonge l'existence des animaux. (Mauduyt.)

Lorsqu'ils sont pris jeunes, ils ont assez de docilité pour obéir à la voix, s'instruire et retenir quelque chose du chant des Oiseaux auprès desquels on les met. Naturellement familiers, ils le deviennent encore davantage dans la captivité; cependant ce naturel familier ne les porte pas à vivre ensemble dans l'état de liberté. Ils sont assez solitaires, et c'est peut-être là l'origine de leur nom. Comme ils ne quittent jamais notre climat et qu'ils sont toujours autour de nos maisons, il est aisé de les observer et de reconnaître qu'ils vont ordinairement seuls ou par couple. Il y a cependant deux temps dans l'année où ils se rassemblent, non pas pour voler en troupes, mais pour se réunir et piailler tous ensemble; l'automne, sur les saules le long des rivières, et le printemps, sur les épicéas et autres arbres verts : c'est le soir qu'ils s'assemblent, et, dans la bonne saison, ils passent la nuit sur les arbres; mais, en hiver, ils sont souvent seuls ou avec leurs femelles dans un trou de muraille ou sous les tuiles de nos toits, et ce n'est que quand le froid est très-violent qu'on en trouve quelquefois cinq ou six dans le même gîte, où probablement ils ne se mettent ensemble que pour se tenir chaud.

Les mâles se battent à outrance pour avoir des femelles, et le combat est si violent, qu'ils tombent souvent à terre. Il y a peu d'Oiseaux si ardents, si puissants en amour. On en a vu se joindre jus-

qu'à vingt fois de suite, toujours avec le même empressement, les mêmes trépidations, les mêmes expressions de plaisir, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que la femelle paraît s'impatienter la première d'un jeu qui doit moins la fatiguer que le mâle, mais qui peut lui plaire aussi beaucoup moins, parce qu'il n'y a nul préliminaire, nulles caresses, nul assortiment à la chose; beaucoup de pétulance sans tendresse, toujours des mouvements précipités qui n'indiquent que le besoin pour soi-même. Comparez les amours du Pigeon à celles du Moineau, vous y verrez presque toujours les nuances du physique au moral. (Buffon.)

L'antipathie et les préventions de Buffon contre le Moineau le rendent inexact ici dans ses observations.

Ainsi, le Moineau, d'un naturel brusque, jouit avec impétuosité, parce qu'il est d'un caractère pétulant et qu'il éprouve des désirs violents; mais il connaît les préludes qui préparent la jouissance; le mâle donne à manger à sa femelle; elle reçoit ses caresses en baissant les ailes, en les agitant d'un petit battement précipité, en relevant la queue, en entr'ouvrant le bec et faisant entendre des accents qu'elle ne rend pas en d'autres temps. Ces préludes sont plus courts que ne le sont en pareil cas ceux des Oiseaux plus lents dans tous leurs mouvements ordinaires, moins ardents dans leurs désirs; mais leur vivacité n'en compense-t-elle pas la durée, et la jouissance d'un instant ne peut-elle pas être égale à celle de plusieurs heures? La nature a sans doute accordé à tous les animaux un degré de bonheur dont il ne faut pas juger par une loi commune pour tous, mais par le rapport de leur organisation à leur manière de jouir. (Mauduyt.)

Quelles que soient les préventions qui aient présidé à l'histoire du Moineau par Buffon, elles sont loin d'atteindre le degré dont Lesson accuse l'éloquent écrivain; et s'il est vrai, ce que nous contestons, que Buffon l'ait peint, comme le lui reproche Lesson, avec les préjugés de son temps, celui-ci n'en a tracé l'histoire que trop avec ceux de son époque, en en faisant l'*Oiseau prolétaire représentant le mouvement social du dix-neuvième siècle;* ce qui prouve qu'en histoire naturelle l'éloquence ne vaut même pas la naïveté.

Pour en revenir à notre sujet, ces Oiseaux nichent ordinairement sous les tuiles, dans les chéneaux, dans les trous de muraille, ou dans les pots qu'on leur offre, et souvent aussi dans les puits et sur les tablettes de fenêtres dont les vitrages sont défendus par des persiennes à claire-voie; néanmoins, il y en a quelques-uns qui font leur nid sur les arbres: l'on m'a apporté de ces nids de Moineaux pris sur de grands noyers, et sur des saules très-élevés; ils les placent au sommet de ces arbres et les construisent avec les mêmes matériaux, c'est-à-dire avec du foin en dehors et de la plume en dedans; mais, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils y ajoutent une espèce de calotte par-dessus qui couvre le nid, en sorte que l'eau de la pluie ne peut y pénétrer, et ils laissent une ouverture pour entrer au-dessous de cette calotte; tandis que, quand ils établissent leur nid dans des trous ou dans des lieux couverts, ils se dispensent avec raison de faire cette calotte, qui devient inutile puisqu'il est à couvert. L'instinct se manifeste donc ici par un sentiment presque raisonné et qui suppose au moins la comparaison de deux petites idées. Il se trouve aussi des Moineaux plus paresseux, mais en même temps plus hardis que les autres, qui ne se donnent pas la peine de construire un nid et qui chassent du leur les Hirondelles à cul blanc; quelquefois ils battent les Pigeons, les font sortir de leur boulin, et s'y établissent à leur place. Il y a, comme on le voit, dans ce petit peuple, diversité de mœurs et par conséquent un instinct plus varié, plus perfectionné que dans la plupart des autres Oiseaux, et cela vient sans doute de ce qu'ils fréquentent la société; ils sont à demi domestiques, sans être assujettis ni moins indépendants; ils en tirent tout ce qui leur convient sans y rien mettre du leur, et ils y acquièrent cette finesse, cette circonspection, cette perfection d'instinct qui se marque par la variété de leurs habitudes relatives aux situations, aux temps et aux autres circonstances. (Buffon.)

Il nous est arrivé de voir jusqu'à six nids de Friquet sur un même peuplier.

MOINEAU FRIQUET. *PASSER MONTANA.* (Linné.)

Sommet de la tête, occiput et une partie de la nuque, rouge bai; bas de la nuque, haut du dos et scapulaires, roux-marron, tacheté longitudinalement de noir; bas du dos, sus-caudales, cendré

rougeâtre, ces dernières avec une teinte brune sur leur partie moyenne; gorge, devant du cou, noirs; dessous du corps blanchâtre, lavé de brunâtre sur les flancs et les sous-caudales; région parotique et côtés du cou blancs; lorums et une tache sur l'oreille noirs; une sorte de collier interrompu blanc, tacheté de noir à la nuque; ailes de la couleur du dos, avec deux bandes transversales blanches : la première plus large et surmontée d'une ligne noire; rémiges noirâtres, bordées de roux en dehors; queue brune, très-faiblement lisérée de roussâtre; bec noir; pieds gris roussâtre; iris brun. (Degland.)

M. Degland a vu un individu blanc, un autre tapiré, et il en possède un couleur isabelle.

Longueur totale, $0^m,13$ environ.

Habite l'Europe, l'Asie et l'Afrique septentrionale.

Pond cinq à sept œufs fort variables pour la couleur. Le plus ordinairement ils sont gris ou d'un brun clair, avec de fines stries plus ou moins nombreuses, d'un gris brun ou d'un brun violet. Ces stries sont quelquefois si multipliées, qu'elles couvrent entièrement le fond de la coquille : celle-ci est un peu plus lustrée. Grand diamètre, $0^m,02$ environ; petit diamètre, de $0^m,014$ à $0^m,015$.

MOINEAU DOMESTIQUE. *PASSER DOMESTICA*. (Linné.)

Dessus de la tête d'un cendré beuâtre; derrière des yeux et partie supérieure du cou d'un marron pur; dessus du corps de cette dernière couleur, avec des raies longitudinales noires; le croupion et les sus-caudales cendrés; lorums, gorge, devant du cou et haut de la poitrine, d'un noir profond; le reste de la poitrine, abdomen et sous-caudales, d'un gris blanchâtre; région parotique et côtés du cou blancs; ailes traversées d'une bande d'un blanc pur; les couvertures pareilles au manteau; les rémiges brunes, lisérées, en dehors, de marron clair; queue brune; bec noir; pieds rougeâtres; iris brun noisette. (Degland.)

M. Degland possède une variété blanche, une noire, une isabelle, une rousse, une gris-de-lin, et une tapirée de blanc. Bechstein en connaissait une bleue, et une toute cendrée.

Longueur totale, $0^m,15$.

Habite toute l'Europe; très-commun en France.

Pond cinq ou six œufs, quelquefois sept, oblongs, et si variables pour la couleur et le nombre des taches, qu'il est difficile de rencontrer deux nichées semblables. On en voit d'un blanc un peu grisâtre, d'un brun clair, d'autres sont azurés ou jaunâtres; M. Moquin-Taudon en a trouvé plusieurs fois qui étaient d'un blanc pur sans taches; mais, sauf de rares exceptions, ils sont toujours plus ou moins couverts de taches oblongues cendrées, grises, violettes ou brunes. Grand diamètre, $0^m,02$; petit diamètre, $0^m,014$ ou $0^m,015$.

MOINEAU D'ITALIE. *PASSER ITALIÆ*. (Vieillot, Ch. Bonaparte.)

Dessus de la tête, du cou et du corps, d'un marron vif, avec des raies noires sur le dos; les sus-caudales brunes, bordées de cendré roussâtre; gorge, devant du cou et haut de la poitrine, d'un noir profond; le reste des parties inférieures d'un blanc jaunâtre, lavé de cendré brunâtre sur les flancs; lorums noirs, surmontés d'un petit trait blanc, région parotique et côtés du cou d'un blanc pur; petites couvertures alaires d'un roux marron vif : les moyennes noirâtres, terminées de blanc, qui forme, par le rapprochement des plumes, une bande transversale comme dans le Moineau domestique; les grandes couvertures également noirâtres et largement bordées de fauve; rémiges brunes, lisérées de roux en dehors; queue brune; bec noir; pieds rougeâtres; iris brun. (Degland.)

Longueur totale, $0^m,15$ environ.

Habite l'Europe; se rencontre dans toute l'Italie et la Sicile; de passage dans le midi de la France; trouvé en Asie, sur les côtes de l'Abasie et près de Smyrne.

MOINEAU DES SAULES. *PASSER SALICICOLA.* (Vieillot, Ch. Bonaparte.)

Dessus de la tête et du cou d'un marron foncé; dessus du corps noir, avec les bordures des plumes d'un cendré roussâtre ou blanchâtre, et les sus-caudales d'un brun cendré; gorge, devant du cou et haut de la poitrine, d'un noir profond; milieu de l'abdomen et sous-caudales d'un blanc pur; flancs lavés de cendré et marqués de taches longitudinales noires; un trait au-dessus de l'œil; région parotique et côtés du cou d'un beau blanc; ailes avec une bande transversale blanche et noire formée par l'extrémité des petites couvertures : celles-ci roux marron, les autres largement bordées de cendré roussâtre; queue brune, avec les pennes lisérées, très-faiblement, de cendré; bec noir; pieds tirant sur le rouge; iris brun.

Longueur totale, $0^{m},15$ environ.

Habite en Europe, l'Espagne, la Sardaigne, la Sicile et l'Italie; de passage dans le midi de la France; se trouve au nord de l'Afrique et dans les îles du cap Vert.

MOINEAU SOULCIE. *PASSER PETRONIA.* (Linné, Degland.)

Dessus de la tête brun grisâtre, avec deux bandes latérales d'un brun foncé; nuque brun grisâtre; dessus du corps brun cendré clair, varié de taches longitudinales noirâtres et brunes, avec les bordures des plumes d'une teinte plus claire, et la plupart des scapulaires terminées de blanchâtre; croupion et sus-caudales d'un cendré brun jaunâtre, plus clair sur le bord des plumes; gorge, bas de la face antérieure du cou, poitrine, abdomen, d'un blanc terne avec des taches grises et brunes, surtout aux flancs, et une tache de jaune vif au milieu du cou; sous-caudales d'un blanc terne, avec des taches longitudinales brunes; côtés de la tête et du cou cendrés, avec une bande blanc roussâtre au-dessus des yeux, et une brune en dessous; ailes colorées comme le dessus du corps, avec les couvertures terminées de gris roussâtre; les rémiges brunes et lisérées, en dehors, de cette dernière couleur; rectrices brunes, terminées, à l'exception des deux médianes, par une tache blanche et ronde, située sur les barbes internes; bec brun en dessus, jaunâtre en dessous; pieds roussâtres; iris brun. (DEGLAND.)

Longueur totale, $0^{m},155$.

Habite le midi de l'Europe; en France, les départements méridionaux; parfois de passage dans le Nord, aux environs de Paris, à Lille; se trouve aussi en Asie et au nord de l'Afrique.

Pond cinq ou six œufs oblongs, blanchâtres, roussâtres ou jaunâtres, avec des taches allongées, brunes, noirâtres ou d'un gris violet, plus ou moins nombreuses, plus moins rapprochées, et quelquefois disposées en couronne vers le gros bout de l'œuf. Grand diamètre, $0^{m},023$ ou $0^{m},024$; petit diamètre, $0^{m},015$.

6me GENRE. — MAHALI. *PLOCEPASSER.* (D'après Smith, A. Smith, 1836.)

De *Ploceus*, Tisserin, et *Passer*, Moineau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, large, conique, pointu, plus haut que large à la base, comprimé vers la pointe; à arête un peu convexe et entamant les plumes du front.

Narines et ailes comme chez les Tisserins.

Queue légèrement échancrée.

Tarses épais, de la longueur du doigt médian; doigts latéraux courts; pouce et son ongle robustes; ongles très-crochus.

Ce genre, synonyme des genres *Agrophilus* et *Leucophrys*, Swainson, ne repose que sur trois espèces d'Afrique. Nous figurons le Mahali à tête noire.

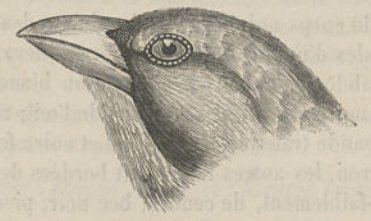


Fig. 254. — *Plocepasser.*

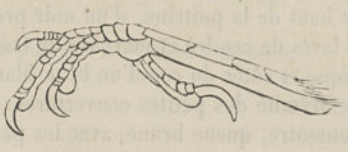


Fig. 255 — *Plocepasser.*

Le savant docteur Smith, qui a exploré si avantageusement pour les sciences naturelles l'Afrique méridionale, n'a donné ce nom générique de *Plocepasser* à l'espèce type, *Plocepasser mahali*, que parce que, lorsqu'il le vit pour la première fois perché sur un arbre, il lui trouva tant de rapports de plumage et de manières avec les Moineaux, qu'il fut tenté de le ranger avec eux; mais il en fut détourné par son mode de nidification, conforme à celle de certains Tisserins; c'est-à-dire que, vivant en société de vingt à cinquante couples, ils rapprochent sur la même branche d'un grand arbre leurs nids, en forme de grosses poires concavés, ouverts par le petit bout et fixes par le gros sur la branche, l'entrée se trouvant alors dirigée obliquement vers le sol. (De La Fresnaye, *Rev. et Magas. de zool.*, 1850.)

Fig. 256. — Mahali.

MAHALI A SOURCILS BLANCS. *PLOCEPASSER SUPERCILIOSUS.* (Swainson, Smith.)

Tête noire; deux larges sourcils blancs; deux lignes noires tombant des deux côtés de la gorge, qui est d'un blanc de neige, ainsi que tout le dessous du corps; dos gris-brun; petits scapulaires blancs; queue noire, légèrement bordée de blanc; bec noir; pattes brunes.

Longueur totale, $0^{m},16$.

Telle est la description que nous avons donnée dans la partie ornithologique du *Voyage en Abyssinie* du capitaine Lefebvre, du mâle de cette espèce dont on ne connaissait que la femelle, d'après la figure et la description qu'en avait données M. le docteur Rüppell; notre description a été prise sur un individu envoyé au Muséum d'histoire naturelle de Paris des bords du Nil Blanc par l'un de ses plus laborieux voyageurs, M. D'Arnaud.

7me GENRE. — NIGRITE. *NIGRITA*. (Strickland, 1841-1842.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, subconique, élargi à sa base supérieure, comprimé vers la pointe, qui est légèrement échancrée; à sommet incliné; à bords fortement sinueux.

Narines ovales.

Fig. 257. — *Nigrita.*

Fig. 258. — *Nigrita.*

Ailes médiocres, allongées, subobtuses; *à première rémige bâtarde, les troisième, quatrième et cinquième égales, les plus longues.*

Queue médiocre, arrondie et étagée sur les côtés.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian; les latéraux inégaux; ongles courts, légèrement courbés; celui du pouce et du médian les plus longs.

Fig. 259. — *Nigrita canicapilla.*

Fig. 260. — *Nigrita canicapilla.*

Ce genre, créé d'abord, en 1841, sous le nom d'*Æthiops* par M. Strickland, qui lui a substitué celui qui précède, n'a été établi, dans l'origine, que pour deux espèces de Fernando-Po (Afrique occidentale); depuis, une troisième espèce, envoyée du Nil Blanc par M. D'Arnaud, est venue s'y joindre; c'est celle que nous allons décrire.

On ne possède aucun détail sur les mœurs de ces Oiseaux, que M. Strickland rangea d'abord avec doute dans les Laniidés.

NIGRITE DE D'ARNAUD. *NIGRITA ARNAUDI*. (Pucheran.)

D'un roux cendré; dessus de la tête d'un joli gris; ailes et queue variées de noir; bec noir.

Habite l'Afrique : du Nil Blanc.

8me GENRE. — DIOCH. *QUELEA*. (Vieillot, 1805; Reichenbach, 1850.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conique, presque aussi large que haut, arrondi à son sommet, qui entame les plumes du front; à bords mandibulaires ondulés.

Narines percées dans une fosse assez large et à moitié engagées sous les plumes du front.

Ailes subaiguës; *à première rémige courte, la seconde et la troisième les plus longues*

Queue moyenne, ample et largement échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts et ongles allongés; ceux-ci fins, courbés et aigus.

Fig. 261. — *Quelea.*

Fig. 262. — *Quelea.*

Ce genre ne repose que sur une seule espèce, dont le nom spécifique, en latin comme en français, est devenu le nom générique.

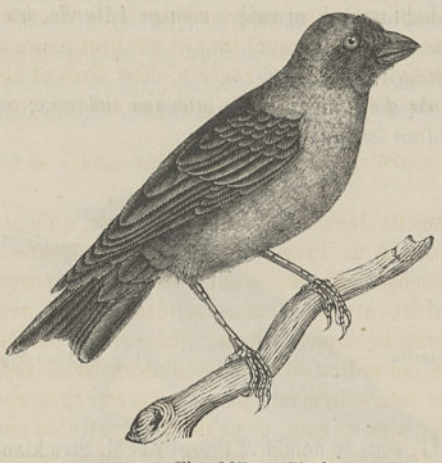


Fig. 263. — Dioch.

Ces Oiseaux placent ordinairement leurs nids sur le même arbre, à très-peu de distance les uns des autres. Ils le suspendent à l'extrémité des branches, et le construisent solidement, quoiqu'ils n'emploient que des herbes desséchées et très-cassantes, auxquelles ils savent donner la souplesse, l'élasticité et la force du jonc, en les enduisant d'une humeur visqueuse pour les amollir; ils fixent chaque brin sous leurs doigts, l'aplatissent avec leur bec, le tordent en tous sens, et le contournent en zig-zags et en spirale. Ils en attachent ensuite trois ou quatre aux rameaux les plus faibles, les entrelacent les uns avec les autres, pour leur donner plus de solidité, et pouvoir rapprocher plus aisément les petites branches qui font la charpente du nid. Ce berceau, l'ouvrage du mâle et de la femelle, qui ne cessent de se gronder tant que dure le travail, est construit aussi artistement et de la même manière qu'un petit panier d'osier. Le mâle travaille en dehors et sa compagne en dedans, positions nécessaires, puisque, pour parvenir à leur but, ils sont forcés de passer et repasser plusieurs fois de suite le même brin d'herbe et de se le renvoyer alternativement, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait employé. Leurs dimensions sont si bien prises, que l'extrémité des matériaux est toujours à l'extérieur. Le nid est sphérique en dessus, en dessous, en arrière et sur les côtés, et vertical en devant; c'est vers le milieu de cette dernière partie qu'est l'entrée. Quoique ces Oiseaux n'y travaillent que trois ou quatre heures dans la matinée, ils le font avec une telle activité, qu'ils le portent à sa per-

fection en moins de huit jours. Si, après une semaine de repos, les femelles ne répondent pas aux désirs des mâles, ceux-ci détruisent tout l'édifice et en construisent un nouveau quinze jours après. C'est ainsi que se sont comportés, pendant la saison des couvées, les Diochs que j'ai eus dans mes volières, et je pense qu'ils en agissent à peu près de même dans l'état de liberté... Ces Oiseaux nichent depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au mois de septembre, époque où ils quittent leur vêtement d'été pour prendre celui d'hiver.

Le Dioch étant d'un naturel querelleur, acariâtre et méchant, on doit, en volière, le séparer des espèces douces et tranquilles, telles que les Bengalis, les Grenadins, les Sénégalis, etc., car il les inquiète de toutes les manières. Il se fait surtout un jeu de les saisir par l'extrémité de la queue et quelquefois par les plumes de la tête, et de les tenir ainsi suspendus en l'air pendant plusieurs secondes, en ne cessant de crier tant que dure cette sorte d'amusement. Quand ces petites victimes n'opposent aucune résistance et contrefont le mort, ce qui arrive ordinairement, elles en sont quittes pour la peur; mais, s'il en est autrement, elles y perdent leurs plumes. Les Diochs n'agissent pas de même entre eux; ils recherchent la société des Oiseaux de leur espèce, quoiqu'ils paraissent être dans une guerre continuelle, car ils murmurent et grondent sans cesse; la femelle même, quoique accouplée, n'est pas à l'abri des brusqueries du mâle. (Vieillot, *Hist. nat. des Ois. chant.*)

Petit et Quartin-Dillon nous apprennent, dans leurs notes, que ces Oiseaux, qu'ils ont observés en Abyssinie, vont par bandes, mangeant des graines à terre et s'envolant sur les arbres.

Les détails de nidification du Dioch sont ainsi rapportés par M. le vicomte Tarragon :

Placé dans une volière spacieuse où j'avais réuni tout ce qui peut plaire aux Oiseaux et leur faire, en quelque sorte, oublier leur captivité, arbustes, rochers, eaux vives et abondantes, nourriture variée, placé, dis-je, dans cette sorte d'éden, l'individu que j'ai observé m'y retraça l'histoire de son espèce dans l'état sauvage.

Je passe sur certaines particularités remarquables dans ses mœurs et ses habitudes, et ne m'occupe ici que de sa nidification.

A peine fut-il lâché avec sa femelle dans le local dont j'ai parlé, qu'il avisa sur l'un des arbustes qui ornaient la volière une extrémité de branche fourchue. Trois heures environ s'étaient à peine écoulées, qu'il avait disposé, au moyen d'herbes sèches, de crins et autres matières filamenteuses, une demi-circonférence dont les deux extrémités étaient solidement fixées vers l'origine de la bifurcation. Le lendemain au soir, la branche supportait une circonférence entière; trois jours après, on pouvait apercevoir dans la volière, au milieu du feuillage d'un rosier de Bengale, un joli nid sphérique, dont l'ouverture, pratiquée inférieurement, paraissait n'être pas encore terminée. En effet, comme si cette opération eût exigé plus de soin, ce ne fut que quatre ou cinq jours plus tard qu'une espèce de tube, destiné à servir de passage, y fut adapté. Le nid se trouvait achevé, et l'Oiseau ne crut pas nécessaire d'en garnir l'intérieur de matières molles, quoiqu'il en eût à sa disposition. Sa forme était à peu près semblable à celle du nid du Baltimore, sauf la longueur du tube, qui était moindre.

Pendant ce travail, qui dura environ huit à dix jours, je fus à même d'observer cette charmante espèce dans la fabrication de son nid.

La femelle, soit paresse, soit qu'elle en fût empêchée par un accident qui lui avait ôté l'usage de l'une de ses pattes, refusait de coopérer à l'érection du commun gîte; mais le mâle, voyant que son cri d'appel n'était pas écouté, allait à sa recherche, et, à coups de bec, la forçait de se joindre à son travail. Bien plus, pour ne pas s'exposer à la voir s'enfuir de nouveau, il la surveillait attentivement et réprimait chaque tentative d'évasion en la rappelant à son devoir par quelques coups distribués à propos. C'est alors que, se tenant, l'un en dehors, l'autre en dedans du nid, ils se passaient et repassaient mutuellement les brins d'herbe après les avoir préalablement aplatis en les faisant glisser entre les deux mandibules de leur bec, et les tenant fixés à l'aide de leurs pattes à la branche où ils étaient perchés. On eût dit deux tisserands se passant la navette. De temps en temps le mâle entrait dans le nid, et, à l'aide de son bec, repoussait au dehors les inégalités des parois, dont l'élasticité se prêtait aisément aux désirs de l'architecte. Quelquefois il le visitait, et, à l'aide de nouveaux ligaments, renforçait les endroits où le tissu était plus clair.

L'ouvrage fini, j'espérais être témoin de la ponte et de l'incubation, mais la femelle se refusa constamment aux instantes sollicitations du mâle, qui, pour se consoler des dédains de sa compagne, se

remit à l'œuvre de nouveau, et construisit, dans l'espace de trois mois, sept ou huit nids semblables à celui dont je viens de donner la description. (*Rev. zool.*, 1844.)

DIOCH A BEC SANGUIN. *QUELEA SANGUINIROSTRIS.* (Linné, Reichenbach.)

Plumage, sur les parties supérieures, varié de noir, qui occupe le milieu des plumes, et le brun qui les borde; poitrine et côtés variés de taches oblongues brunâtres, sur un fond gris-brun; ventre et couvertures du dessous de la queue blanchâtres; ailes et queue colorées sur leur face supérieure comme le dessus du corps, et d'un gris brun uniforme en dessous; tour du bec, bas des joues et gorge noirs; haut et devant du cou d'un rouge sombre; bec rouge; pieds gris, ongles gris-blanc; paupières rouge-brique; iris jaune. (MAUDUYT.)

Habite toute l'Afrique.

DEUXIÈME FAMILLE. — VIDUINÉS OU VEUVES.

Jusqu'à Swainson, les Oiseaux composant cette famille ont été classés avec les Coccothranstinés ou Bouvreuils, dans lesquels les laisse encore aujourd'hui le docteur Rüppell.

Swainson est le premier qui, ayant saisi leurs rapports intimes de mœurs et d'organisation avec les Tisserins, les ait rangés sous la rubrique de son grand genre *Ploceus*, dont la famille des *Ploceinæ* de M. Gray n'est que l'équivalent.

Mais c'est à Cabanis, et d'après lui, à M. Ch. Bonaparte que l'on doit l'érection de ce groupe au rang de famille, que nous lui conservons immédiatement en suite de celle des Plocéinés. Le dernier de ces auteurs comprend dans ses *Viduinæ* les genres suivants :

1° *Euplectes;*
2° *Urobrachya*, Ch. Bonaparte;
3° *Chera;*
4° *Pentheria*, Cabanis;
5° *Steganura*, Reichenbach;
6° *Vidua;*
7° *Hypochera*, Ch. Bonaparte.

Quant à la composition de cette famille en elle-même, nous nous rapprocherons du sentiment de M. De La Fresnaye, qui réduit ce groupe à sa plus simple expression, tout en le comprenant dans la famille des *Ploceinæ*, dont il en fait les deux derniers genres de la manière qui suit :

Veuves de roseaux ou Arundinicoles (*Viduæ arundinicolæ*).

ESPÈCES A LONGUE QUEUE.

5me genre. — VIDUA (Cuv.). — *V. longicauda*, L. Enl. 635. — *V. macroura*, Gmel. — *V. macrocera*, Licht. — *V. lenocinia*, Lesson. — *V. laticauda*, Licht.

ESPÈCES A COURTE QUEUE.

V. oryx, Gmel. — *V. axillaris*, Smith. — *V. Capensis*, Gmel. — *V. ignicolor*; Vieillot, *Ois. chant.*, 59. — *V. flammiceps*, Swainson.

Veuves arboricoles (*Viduæ arboricolæ*).

6me genre. — VIDESTRELDA (Lafr.) — *V. paradisea*, L. — *V. serena*, L. — *V. regia*, L.

Mais cette distinction, parmi les Veuves, n'a été adoptée par M. De La Fresnaye que sur les indications et les observations précises du docteur Smith, qui le premier en a eu l'idée.

Ainsi, ce que ces Oiseaux ont de plus remarquable, c'est, chez le plus grand nombre, une double mue et une conformation de queue toute particulière, mal observée par la plupart des auteurs, et de l'examen de laquelle dépend la classification des Veuves.

Guéneau De Montbeillard définissait ainsi les Veuves : « Toutes ont le bec des Granivores, de forme conique, plus ou moins raccourci, mais toujours assez fort pour casser les graines dont elles se nourrissent; toutes sont remarquables par leur longue queue, ou plutôt par les longues plumes qui, dans la plupart des espèces, accompagnent la véritable queue du mâle et prennent naissance plus haut ou plus bas que le rang des pennes dont cette queue est composée; toutes enfin, ou presque toutes, sont sujettes à deux mues par an, dont l'intervalle, qui répond à la saison des pluies, est de six à huit mois, pendant lesquels les mâles sont privés non-seulement de la longue queue dont je viens de parler, mais encore de leurs belles couleurs et de leur joli ramage. Ce n'est qu'au retour du printemps qu'ils commencent à recouvrer les beaux sons de leur voix, à reprendre leur véritable plumage, leur longue queue, en un mot, tous les attributs, toutes les marques de leur dignité de mâles.

« Les femelles, qui subissent les mêmes mues, non-seulement perdent moins, parce qu'elles ont moins à perdre, mais elles n'éprouvent pas même de changement notable dans les couleurs de leur plumage.

« Quant à la première mue des jeunes mâles, on sent bien qu'elle ne peut avoir de temps fixe et qu'elle est avancée ou retardée suivant l'époque de leur naissance : ceux qui sont venus des premières pontes commencent à prendre leur longue queue dès le mois de mai; ceux, au contraire, qui sont venus des dernières pontes ne la prennent qu'en septembre et même en octobre. »

Le Vaillant a fait des observations presque semblables sur une de ces espèces.

... Je possède chez moi, dit-il, plus de cinquante espèces d'Oiseaux changeantes de plumage dont j'ai tous les passages d'une livrée à une autre; mais celle chez qui il paraît le plus extraordinaire est une Veuve d'Afrique, connue sous le nom de Veuve à épaulettes rouges (*Vidua Procne*). La femelle de ce bel Oiseau a les couleurs simples de l'Alouette, et elle a une queue courte et horizontale comme celle de presque tous les autres Oiseaux; le mâle, au contraire, est totalement noir, excepté au poignet de l'aile, où il porte une large plaque rouge, et sa queue longue et très-fournie est verticale comme celle du Coq commun. Mais ce brillant plumage et cette belle queue verticale ne subsistent que pendant la saison des amours, qui est de six mois. Ce temps passé, il se déshabille, prend le costume modeste de sa compagne, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, change aussi sa queue verticale contre une horizontale : il ressemble tellement alors à sa femelle, qu'il n'est pas possible de les distinguer l'un de l'autre.

Celle-ci, à son tour, quand elle parvient à un certain âge et qu'elle a perdu la faculté de se reproduire, se revêt pour toujours de l'uniforme que le mâle avait arboré passagèrement dans les jours de ses plaisirs. Sa queue s'allonge comme celle qu'il avait alors, et devient verticale d'horizontale qu'elle avait été. (*Second voyage en Afrique*, tome II.)

Cuvier, en formant des Veuves de Buffon un genre sous le nom de *Vidua* dans son *Règne animal*, en définissait les espèces comme des Oiseaux d'Afrique et des Indes, à bec de Linotte, quelquefois un peu plus renflé à sa base, remarquable en ce que quelques-unes des pennes ou des couvertures supérieures de la queue étaient excessivement allongées dans les mâles. Vieillot, dans le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, article *Fringille*, section des *Veuves*, relève l'erreur de Cuvier, qui n'était qu'une répétition de celle de Buffon, et dit que, chez ces Oiseaux, ce ne sont ni les couvertures supérieures, ni une sorte de fausse queue, qui ont ce développement remarquable, mais seulement les deux ou les quatre rectrices médianes, comme on peut le reconnaître chez les *Veuves au collier d'or*, *à quatre brins*, *dominicaine* et *en feu*, dont les rectrices restantes et fort courtes sont au nombre de dix lorsqu'il n'y en a que deux de prolongées, et de huit seulement lorsqu'il y en a quatre, cette queue étant toujours composée de douze pennes chez les Veuves.

Ici Vieillot commettait lui-même une erreur; car, chez les espèces qu'il indique ci-dessus, il n'y a effectivement que les deux ou les quatre médianes de prolongées (caractère qu'il regarde comme particulier aux vraies Veuves), leurs autres rectrices formant une queue courte, coupée carrément ou simplement arrondie; chez un certain nombre d'autres espèces, au contraire, comme chez la *Veuve à*

épaulettes de Le Vaillant, la *Veuve chrysoptère*, Vieillot; le *Yellow shouldered oriole*, Brown, dont il cite la description et la figure; et, depuis Vieillot, chez la *Veuve parée* de Lesson, chez le *Colius-passer torquatus* de Rüppell, etc., ce ne sont pas les deux ou les quatre pennes médianes seulement qui sont prolongées, mais bien toutes les rectrices, qui, par leur longueur et leur souplesse, forment alors une queue flottante et en panache, soit échancrée dans toute sa longueur, soit, au contraire, plus ou moins conique.

Le docteur Smith, qui a exploré pendant plusieurs années l'Afrique méridionale, après la description de sa *Vidua axillaris*, que nous nommerons Veuve aux aisselles brunes, dont il n'a pu recueillir que le mâle en plumage incomplet, qu'il figure et qu'il a obtenu sur la côte sud-est, à sept ou huit cents milles du Cap, en Cafrerie, ajoute que « parmi les espèces assez nombreuses de Veuves que fournit l'Afrique, ou au moins qu'on rapporte à ce genre, il est très-douteux que toutes doivent continuer à en faire partie; que celles du Cap se rangent assez naturellement en deux sections indiquées par la nature de leur plumage et de leurs mœurs. Les espèces de la première section ont leur plumage d'été, chez les mâles, soyeux et velouté, ce qui n'existe pas chez celles de la seconde; les premières se tiennent habituellement dans les lieux marécageux, où elles construisent leurs nids au milieu des roseaux et des grands joncs; celles de la seconde section fréquentent surtout les lieux voisins de l'habitation de l'homme, se rencontrent dans les localités arides, où l'on ne voit que des broussailles clair-semées, et, lorsqu'elles s'enlèvent du sol où elles cherchent leur nourriture, elles se posent en général sur les branches et les broussailles; celles de la première section ont, en outre, le bec plus fort à proportion et plus allongé que celles de la seconde. »

Puis il indique ces espèces comme ci-dessous :

1re SECTION.	2e SECTION.
1° *Vidua longicauda*, Cuvier;	1° *Vidua regia*, Cuvier;
2° *V. lenocinia*, Lesson;	2° *V. serena*, Cuvier;
3° *V. axillaris*, Smith.	3° *V. superciliosa*, Cuvier.

(De La Fresnaye, *Rev. zool.*, 1846.)

C'est cette subdivision, basée sur des caractères tirés de la nature du plumage et de la différence des mœurs, subdivision des plus naturelles et des meilleures, qui a servi de fondement au travail de M. De La Fresnaye, rendu plus complet au moyen de la création, par M. Ch. Bonaparte, de cette famille *Viduinæ*.

Tout en adoptant dans son ensemble le double travail de ces deux éminents ornithologistes, nous le simplifierons en composant comme il suit notre famille des Viduinés :

1° Veuve (*Vidua*);

pour les espèces à longue queue;

2° Oryx (*Euplectes*);

que nous maintenons, contre l'avis de M. De La Fresnaye, pour les espèces à courte queue;

3° *Videstrelda;*

que nous écrirons *Viduestrelda*.

Au reste, il est assez singulièr que ce nom de Veuves, sous lequel ces Oiseaux sont généralement connus aujourd'hui, et qui paraît si bien leur convenir, soit à cause du noir qui domine dans leur plumage, soit à cause de leur queue traînante, ne leur ait été néanmoins donné que par pure méprise; les Portugais les appelèrent d'abord *Oiseaux de Whidha* (c'est-à-dire de Juida), parce qu'ils sont très-communs sur cette côte d'Afrique. La ressemblance de ce mot avec celui qui signifie veuve en langue portugaise aura pu tomper des étrangers; quelques-uns auront pris l'un pour l'autre, et cette erreur se sera accréditée d'autant plus aisément, que le nom de Veuves paraissait à plusieurs égards fait pour ces Oiseaux. (Guéneau De Montbeillard.)

1er GENRE. — VEUVE. *VIDUA*. (Cuvier, 1799-1800.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec généralement plus court que la tête, en cône assez allongé, assez robuste, comprimé sur les côtés, à sommet entamant les plumes du front, à bords sinueux.

Narines ouvertes, marginales, un peu engagées sous les plumes du front.

Fig. 264. — *Vidua.*

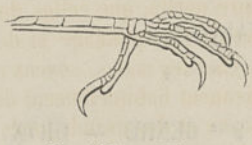


Fig. 265. — *Vidua.*

Ailes, à une seule exception près, moyennes, à rémiges dilatées, subobtuses; *la première rémige presque rudimentaire, la seconde fort peu plus courte que la troisième et la quatrième, qui sont les plus longues.*

Queue très-développée, à rectrices de même longueur, ou étagée, ou échancrée.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles allongés : ceux-ci grêles et peu courbés.

Fig. 266. — *Vidua* (*Chera*) *progne.*

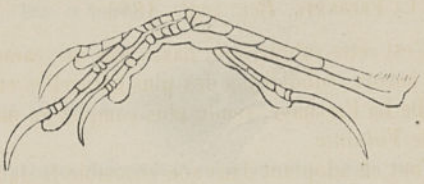


Fig. 267. — *Vidua* (*Chera*) *progne.*

Plumage d'été, chez les mâles, soyeux, velouté et comme gaufré.

Ce genre, que nous prenons, au rebours de M. Ch. Bonaparte, dans la même acception que M. De La Fresnaye, en l'appliquant à ses *Veuves de roseaux* ou *Arundinicoles*, à longue queue, et dans lequel nous confondons les genres *Chera*, Gray: *Pentheria*, Cabanis, ou *Coliuspasser*, Rüppell, renferme sept espèces, toutes d'Afrique. Nous figurons la Veuve concolore.

La Veuve à épaulettes rouges, dit Le Vaillant, vit en société dans une sorte de république et se construit des nids très-rapprochés les uns des autres (sur les mêmes touffes de joncs et de grands roseaux). Ordinairement la société est composée à peu près de quatre-vingts femelles; mais, soit que par une loi particulière de la nature il éclose beaucoup plus de femelles que de mâles, soit quelque autre raison que j'ignore, il n'y a jamais pour ce nombre que douze ou quinze mâles qui leur servent en commun. (*Second Voyage en Afrique.*)

D'après les intéressantes observations des docteurs Petit et Quartin-Dillon, la Veuve à épaulettes jaunes (*V. macrocerca*) et la Veuve à tête rouge (*V. laticauda*) sont communes dans le Tigré (Abyssinie) pendant la saison des pluies, époque avant laquelle elles muent; on les rencontre partout, dans les prairies et toujours ensemble. Elles fréquentent de préférence les prairies marécageuses submergées, et le bord des ruisseaux, et se voient sur les grandes cypéracées et graminées qui couvrent les

marais; elles voltigent de l'une à l'autre en se balançant à leurs extrémités flexibles; elles s'y accrochent en tous sens, souvent la tête en bas, et étalant leur queue pour leur servir de point d'appui sur la tige de ces plantes. Elles sont par bandes, et se poursuivent les unes les autres. (*Voyage en Abyssinie* du cap. Lefebvre.)

VEUVE A ÉPAULETTES JAUNES. *VIDUA MACROCERCA.* (Lichtenstein, Gray.)

En entier d'un noir profond; épaules d'un jaune citron; un petit faisceau de plumes à la poitrine blanches à la base.

Longueur totale, 0m,16 à 0m,20.

Habite l'Abyssinie.

2me GENRE — ORYX. *EUPLECTES.* (Lesson, 1831; Swainson, 1829.)

Ευπλεκτης, bon tisserand.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peine de la longueur de la tête, épais, fort, conique, pointu, comprimé sur les côtés, entamant un peu les plumes du front, convexe jusqu'à la pointe.

Narine basales, presque entièrement cachées par les plumes du front.

Ailes comme dans le genre Veuve.

Queue courte, ample, presque carrée.

Tarses, pattes et ongles comme chez les Veuves.

Fig. 268. — *Euplectes.*

Fig. 269. — *Euplectes.*

Plumage de nature soyeuse; plumes légèrement crêpues.

Ce genre, synonyme des genres *Pyromelana*, Ch. Bonaparte; *Oryx*, Lesson, et *Orynx*, Reichenbach, comprend encore, pour nous, le genre *Urobrachya*, Ch. Bonaparte, et se compose de treize espèces, dont deux intermédiaires. Nous figurons l'Oryx taha.

M. Gray en a fait des Tisserins; M. De La Fresnaye un simple sous-genre de ses Veuves arundinicoles; Vieillot en faisait des Loxies.

Le chant de ces Oiseaux ne répond pas à la richesse de leurs couleurs; car il est composé de sons aigres, durs et assez semblables au bruit que fait le rouage d'une pendule qu'on remonte. Leur demeure habituelle est près des ruisseaux et dans les marais couverts de joncs et de roseaux, où l'on voit toujours un grand nombre de ces Oiseaux qui y construisent leurs nids près les uns des autres. Ils les attachent à la tige des plantes aquatiques, leur donnent une forme hémisphérique et placent l'entrée au centre. Leur ponte est de quatre ou cinq œufs.

Les Oryxs font deux mues par an, l'une au mois de juillet et l'autre au mois de janvier. Les mâles se revêtent à la première de leur belle livrée, et prennent à la seconde celle de la femelle. Ils se nourrissent principalement de la fleur du blé (*antheræ tritici*), et ensuite du grain même. Ils sont d'une telle hardiesse, qu'on parvient difficilement à leur faire peur et conséquemment à les chasser

des champs ensemencés. On en voit voler en été une quantité considérable dans les plaines de sable voisines du cap de Bonne-Espérance, et particulièrement autour des métairies. (VIEILLOT, d'après THUNBERG et BARROW, *Histoire naturelle des Oiseaux chanteurs*.)

Petit et Quartin-Dillon, qui en ont observé plusieurs espèces en Abyssinie, entre autres l'Ignicolore, nous apprennent qu'ils muent en août; que leur plumage n'est complet qu'à la fête de la Croix (7 septembre), d'où le nom donné dans le pays à cette dernière espèce; qu'ils sont très-nombreux, surtout sur les petits arbustes de sycomores et autres, dans les plaines et les haies, près des maisons, par troupes; qu'ils se trouvent dans tout le Tigré, l'hiver, de juillet à la mi-septembre, et qu'ils se nourrissent de *teff* et autres petites graines. (*Voyage en Abyssinie* du cap. Lefebvre.)

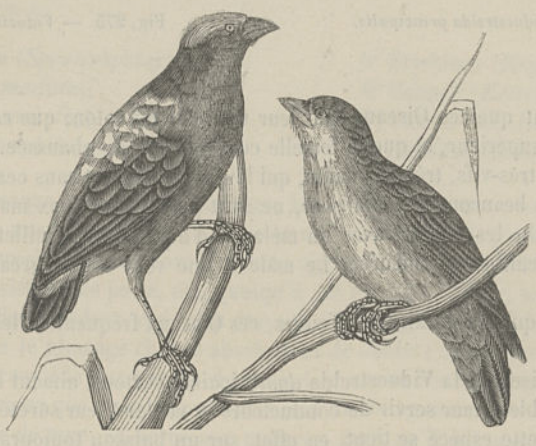


Fig. 270 et 271. — Oryx taha. (Mâle et femelle.)

ORYX DE PETIT. *EUPLECTES PETITII*. (O. Des Murs, Fl. Prévôt.)

Front, tout le dessus de la tête, cou, estomac et couvertures inférieures de la queue, rouge de feu; menton, joues, ventre et flancs, noir de velours; ailes, rémiges et rectrices, d'un noir plus clair, lisérés finement de brun; dos couleur de marron clair.

Longueur totale, $0^{m},13$.

Cette espèce, d'Abyssinie, a été découverte par le docteur Petit à Tchelatchekané, en août 1840.

3me GENRE. — VIDUESTRELDE. *VIDUESTRELDA*. (D'après De La Fresnaye.)

Par contraction des deux noms génériques *Vidua* et *Estrelda*.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peine égal à la longueur de la tête.

Narines et ailes comme dans le genre Veuve.

Queue courte, carrée, ou simplement arrondie, avec les deux ou quatre pennes médianes très-allongées.

Tarses un peu plus longs que le doigt médian; ongles faibles et courts, à l'exception de celui du pouce.

Plumage mat et non soyeux.

Ce genre, synonyme du genre *Vidua*, Cuvier, et des genres *Steganura* et *Tetrænura*, Reichenbach, renferme cinq espèces. Nous figurons la Viduestrelde à sourcils blancs.

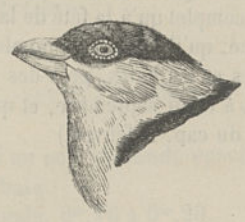


Fig. 272. — *Viduestrelda principalis.*

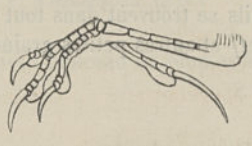


Fig. 273. — *Viduestrelda principalis.*

Les voyageurs disent que ces Oiseaux font leur nid avec du coton; que ce nid a deux étages; que le mâle habite l'étage supérieur, et que la femelle couve au rez-de-chaussée.

Ce sont des Oiseaux très-vifs, très-remuants, qui lèvent et baissent sans cesse leur longue queue. En domesticité, ils aiment beaucoup à se baigner, ne sont point sujets aux maladies, et vivent jusqu'à douze ou quinze ans. On les nourrit avec un mélange d'alpiste et de millet, et on leur donne pour rafraîchissement des feuilles de chicorée. Le mâle a une voix assez agréable. (Guéneau De Montbeillard.)

Nous avons déjà vu qu'au contraire des Veuves, ces Oiseaux fréquentent les lieux arides et perchent sur les arbres.

La plupart de ces Oiseaux, la Viduestrelde *dominicaime* surtout, aiment à vivre avec les Sénégalis et les Bengalis, et semblent leur servir de conducteurs et veiller à leur sûreté quand ils sont réunis en bandes nombreuses; cette espèce se tient, en effet, sur un buisson toujours à leur proximité, tandis qu'ils cherchent leur nourriture à terre, et tous la suivent à l'instant où elle s'envole. L'observation qui en a été faite pour cette espèce au cap de Bonne-Espérance l'a été également au Sénégal pour celle *à collier d'or;* et c'est un indice certain qu'on peut tenir en tout temps ces divers Oiseaux dans la même volière, pourvu que sa grandeur soit proportionnée à leur nombre. (Vieillot, *Histoire naturelle des Oiseaux chanteurs.*)

VIDUESTRELDE A QUEUE POINTUE. *VIDUESTRELDA SPHÆNURA.* (Verreaux, Chenu et O. Des Murs.)

En dessus, noir; tête et abdomen d'un jaune cannelle; poitrine marron foncé; les couvertures de la queue excessivement allongées et acuminées.

Habite l'Afrique orientale et l'Abyssinie.

TROISIÈME FAMILLE. — ESTRELDINES.

C'est à M. Cabanis qu'est due la création de cette famille, établie par lui pour toutes ces espèces de Fringillidés de l'ancien monde, en dehors de l'Europe, connues généralement sous les noms de Bengalis, Sénégalis, etc., qui ont été confondus indistictement tantôt avec les Fringillinés, tantôt avec les Pyrrhulinés, et tantôt avec les Coccanthrinés.

M. Ch. Bonaparte y comprend les genres suivants :

1° *Spermospiza*, Gray;
2° *Pyrenestes*, Swainson;
3° *Coryphegnathus*, Reichenbach;
4° *Munia*, Hodgson;
5° *Donaco a*, Gould;
6° *Spermestes*, ex-Swainson;
7° *Amadina;*
8° *Otygospiza*, Sundevall;
9° *Sporothastes*, -Cabanis;
10° *Poephila*, Gould;
11° *Steganopleura*, Reichenbach;
12° *Erythrura;*
13° *Neochmia*, Hombron;
14° *Estrelda;*
15° *Habropyga*, ex-Cabanis;
16° *Emblema;*
17° *Pytelia*,

que nous réduisons à ceux-ci :

1° Spermospize (*Spermospiza*);
2° Sénégali (*Amadina*);
3° Wébong (*Donacola*);
4° Poëphile (*Poephila*);
5° Érythrure (*Erythrura*);
6° Bengali (*Estrelda*);
7° Comba-Sou (*Loxigilla*), Lesson;
8° Emblème (*Emblema*).

Parmi ces Oiseaux, presque tous jolis de plumage; les uns n'ont qu'une mue simple, les autres une double mue, c'est-à-dire une mue réelle par chute et renouvellement de plumes, et une mue apparente par mutation progressive des couleurs du jeune âge en celles de l'adulte. Cette dernière mue, dont nous avons déjà plusieurs fois parlé, est, quoiqu'il ait tardé à s'établir, un fait constant aujourd'hui, quoiqu'en ait pu dire Mauduyt, qui, n'en croyant même pas ses yeux, la niait en ces termes : « Il paraît impossible que le plumage change absolument de couleur sans le renouvellement des plumes; mais il n'est pas incroyable que l'accès de la chaleur exalte les couleurs et en fasse varier les nuances. Je crois donc que ce que les voyageurs avancent du changement de couleur dans le plumage des *Bengalis*, sans subir de mue, se borne aux nuances, mais qu'il n'y a pas de véritable changement de couleur en une autre. » C'est ainsi que la science de cabinet a toujours suspecté l'exactitude de la science d'observation, nous voulons dire les nobles travaux toujours si pénibles et si mal appréciés des voyageurs.

On se tromperait fort si, d'après les noms de Sénégalis et de Bengalis, on se persuadait que ces Oiseaux ne se trouvent qu'au Bengale et au Sénégal; ils sont répandus dans la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique, et même dans plusieurs des îles adjacentes, telles que celles de Madagascar, de Bourbon, de France, de Java, etc.

Toutes les espèces de cette famille sont des Oiseaux familiers et destructeurs, en un mot, de vrais Moineaux; ils s'approchent des cases, viennent jusqu'au milieu des villages, et se jettent par grandes troupes dans les champs semés de millet; car ils aiment cette graine de préférence; ils aiment aussi à se baigner.

Les voyageurs nous disent que les nègres mangent certains petits Oiseaux tout entiers avec leurs plumes, et que ces Oiseaux ressemblent aux Linottes. Je soupçonne que les Sénégalis pourraient bien être du nombre, car il y a des Sénégalis qui, au temps de la mue, ressemblent aux Linottes; d'ailleurs, on prétend que les nègres ne mangent ainsi ces petits Oiseaux tout entiers que pour se venger des dégâts qu'ils font dans leurs grains, au milieu desquels ils ne manquent pas d'établir leurs nids.

On les prend au Sénégal sous une calebasse qu'on pose à terre, la soulevant un peu, et la tenant dans cette situation par le moyen d'un support léger auquel est attachée une longue ficelle; quelques grains de millet servent d'appât; les Sénégalis accourent pour manger le millet; l'oiseleur, qui est à portée de tout voir sans être vu, tire la ficelle à propos, et prend tout ce qui se trouve sous la calebasse, Bengalis, Sénégalis, petits Moineaux noirs à ventre blanc, etc. Ces Oiseaux se transportent assez difficilement, et ne s'accoutument qu'avec peine à un autre climat; mais, une fois *acclimatés*, ils vivent jusqu'à six ou sept ans, c'est-à-dire autant et plus que certaines espèces du pays : on est même venu à bout de les faire nicher en Hollande; et sans doute on aurait le même succès dans des contrées encore plus froides, car ces Oiseaux ont les mœurs très-douces et très-sociables; ils se caressent souvent, surtout les mâles et les femelles, se perchent très-près les uns des autres, chantent tous à la

fois, et mettent de l'ensemble dans cette espèce de chœur. On ajoute que le chant de la femelle n'est pas fort inférieur à celui du mâle. (Guéneau De Montbeillard.)

1er GENRE. — SPERMOSPIZE. *SPERMOSPIZA*. (Gray, 1840.)

Σπερμα, graine; σπιζα, Moineau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conique, à sommet arrondi et voûté jusqu'à la pointe, à bords mandibulaires fortement ondulés, et emboîtant la mandibule inférieure, dont les côtés sont renflés.

Narines basales, latérales, arrondies et presque entièrement cachées par les plumes du front.

Ailes courtes, arrondies, surobtuses; *les trois premières rémiges étagées, la quatrième égale à la huitième, les cinquième et sixième les plus longues.*

Queue assez longue et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts allongés, les latéraux égaux; ongles crochus et aigus.

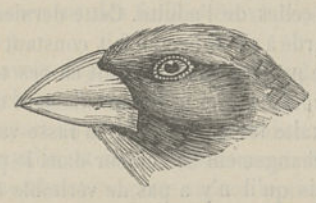


Fig. 274. — *Spermospiza hæmatina.*

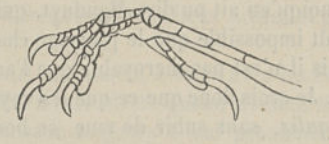


Fig. 275. — *Spermospiza hæmatina.*

Ce genre, créé par Swainson, en 1837, sous le nom de *Spermophaga*, lequel a dû faire place à celui de M. Gray, et ballotté des Coccothraustinés aux Estreldinés, n'a reposé jusqu'à ce moment, malgré l'autorité de Vieillot, appuyée des observations du voyageur Perrein, que sur une seule espèce, les auteurs modernes ayant persisté à réunir les *Sp. hæmatina* et *guttata* de Vieillot, malgré ses protestations contre une identification qu'une découverte récente est venue détruire.

En effet, J. Verreaux, en 1852 (*Revue et Magasin de Zoologie*), a fait connaître le mâle, que Vieillot ne connaissait pas, du *Spermospiza guttata*, dont nous donnerons la description tout à l'heure.

Cette découverte est venue rendre toute sa force à la distinction de Vieillot, qui, après avoir décrit son *Guttata*, s'exprime ainsi :

« La femelle, qui est d'un rouge moins vif, a le bec brun et est privée de mouchetures sur les parties inférieures. Cette distinction des sexes, indiquée par le naturaliste Perrein, ne laisse aucun doute sur sa réalité, puisqu'il a observé ces Oiseaux dans leur pays natal. J'ai donc dû rejeter l'opinion d'un ornithologiste moderne, qui a cru voir dans le *Hæmatina* la femelle du *Guttata*, d'après quelques rapports dans l'intérieur de ces deux Oiseaux, rapports souvent trompeurs quand on n'a pour guide que des mannequins. »

Or cet ornithologiste moderne est M. Temminck, l'auteur de la méprise dans laquelle se sont laissés entraîner après lui tous les ornithologistes.

Le royaume de Congo est la partie de l'Afrique qu'habitent ces belles et rares espèces. On les rencontre particulièrement à Malimbe, où elles se plaisent dans les bosquets qui sont aux environs des lieux habités. Il est à désirer qu'on les apporte vivantes en Europe, car le mâle est du petit nombre des Oiseaux qui réunissent un chant agréable et des couleurs brillantes. L'homme n'est point un sujet de frayeur pour ce genre d'Oiseau, car il confie sa jeune famille aux arbrisseaux qui ombragent sa

demeure. Il donne à son nid une forme hémisphérique, ouverte par le haut; il en contourne l'extérieur avec des herbes sèches, et il en tapisse le dedans de plumes et de coton. C'est sur cette couche duveteuse que la femelle dépose cinq à six œufs... Peu difficiles sur leur nourriture, ces Oiseaux s'accommodent volontiers de diverses graines; mais, nés sous la zone torride, il faut, pour qu'ils multiplient en France, les faire jouir d'une chaleur de vingt-cinq degrés au moins. (VIEILLOT, *Hist. nat. des Ois. chant.*)

SPERMOSPIZE A GOUTTELETTES. *SPERMOSPIZA GUTTATA*. (Vieillot, J. Verreaux.

En dessus, d'un noir intense; ventre noir; lorums, joues, menton, gorge, poitrine et croupion, rouges; bec d'un bleu d'acier argenté des plus métalliques, avec les tranches des deux mandibules et la poitrine rouges.

Habite l'Afrique occidentale, au Gabon.

2me GENRE. — SÉNÉGALI. *AMADINA*. (Swainson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peu près de la longueur de la tête, conique, mais à sommet et dessous arrondis de la base à la pointe, qui est entière et aiguë, à bords ondulés.

Narines entièrement cachées sous les plumes du front.

Ailes courtes et arrondies, subobtuses, *à première rémige courte, les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue courte, ample, arrondie sur les côtés, parfois les deux rectrices médianes dépassant un peu les autres.

Tarses trapus, à peine de la longueur du doigt médian; le pouce presque égal à celui-ci, avec son ongle fort, crochu et aigu.

Fig. 276. — *Amadina poensis.*

Fig. 277. — *Amadina poensis.*

Ce genre, synonyme du genre *Sporothlastes*, Cabanis, et qui renferme les genres *Munia* et *Dernuphrys* de Hodgson, *Padda* et *Maja* du docteur Reichenbach, et *Spermestes*, Swainson et Ch. Bonaparte, ne comprend pas moins de cinquante espèces environ de l'Afrique, de l'Asie et de l'Australie. Nous figurons le Sénégali de Fernando-Po.

Le Sénégal est la contrée d'Afrique où l'espèce type de ce genre (*Amadina cantans*) est la plus nombreuse, et d'où on nous l'apporte directement. Moins sensible au froid que toutes celles qui habitent la zone torride, la chaleur de nos étés suffit pour qu'elle multiplie en Europe, où elle vit ordinairement neuf ou dix ans, pourvu que sa demeure habituelle soit à l'abri des rigueurs de l'hiver; cependant, comme la ponte à lieu quelquefois à la fin de l'hiver, il faut, pour obtenir une réussite complète, retarder les couvées jusqu'au mois de mai, en séparant les mâles de leurs compagnes ou procurer aux femelles une température un peu supérieure à celle de nos étés. Le ramage flûté et moelleux de cette charmante espèce est d'une faible étendue; il m'a paru avoir beaucoup d'analogie

avec le murmure d'un petit ruisseau entendu à une certaine distance. D'un instinct très-social, elle aime en tout temps la compagnie de ses semblables, et vit d'un parfait accord avec les Bengalis. L'amour, qui ne se montre parmi d'autres espèces qu'accompagné de la jalousie et de ses fureurs, n'est point pour celle-ci un sujet de discorde. En tout temps, le même trou d'arbre ou le même boulin sert de retraite nocturne et diurne à huit ou dix de ces Oiseaux, et même à un plus grand nombre s'il peut les contenir; cette manière de vivre, surtout pendant l'hiver, contribue beaucoup à leur faire supporter facilement l'intempérie de nos saisons. Quatre ou cinq femelles pondent quelquefois dans le même nid, vivent ensemble d'un commun accord, couvent alternativement les œufs des unes et des autres, et nourrissent indistinctement tous les petits. En effet, j'ai eu chez moi des nichées composées de seize à dix-huit œufs, et toujours l'incubation et l'éducation de la jeune famille a été l'ouvrage de plusieurs mères. Néanmoins, il est mieux de séparer ces Oiseaux par paire, car il résulte toujours de cette réunion d'œufs pondus à sept ou huit jours de distance, et même plus, que les petits les premiers éclos étouffent ceux qui naissent plus tard, et que les faibles sont privés de nourriture quand les autres en regorgent.

Tel est le genre de vie de ces Oiseaux retenus en captivité et quand ils sont en grand nombre dans une petite volière. Il est très-probable qu'en liberté chaque couple se tient isolé à l'époque des amours, car j'ai remarqué que plus leur prison était vaste, moins grand était le nombre de ceux qui nichaient en commun; mais, dans les temps froids, ils se réunissent toujours pour passer la nuit et une partie du jour dans le même endroit... Ces Oiseaux préfèrent pour construire leur nid le coton haché et la bourre...

L'alpiste et le millet en grappes sont les aliments auxquels ils donnent la préférence et dont ils nourrissent leurs petits en les dégorgeant comme font les Serins Le mâle et la femelle travaillent l'un et l'autre à la construction du nid et couvent alternativement pendant le jour. La ponte est ordinairement de six ou sept œufs blancs...; l'incubation dure quinze jours; les petits naissent couverts d'un léger duvet, et sont, dès leur première année, totalement pareils aux vieux. Ils prospèrent très-bien en France; j'en ai tiré jusqu'à trois générations successives, et la dernière n'exige pas d'autres soins que les Serins quand elle couve en été. Cette espèce niche, en Europe, depuis le mois de février jusqu'au mois d'août, époque où elle subit l'unique mue qu'elle éprouve dans l'année. (Vieillot, *Hist. nat. des Ois. chant.*)

SÉNÉGALI NAIN. *AMADINA NANA.* (Pucheran, Chenu et O. Des Murs.)

Parties supérieures d'un brun couleur de terre; gorge noire; dessous couleur de litharge, mais très-effacée et les plumes du croupion et les couvertures supérieures de la queue terminées par une zone de couleur olive à reflets bronzés. (Docteur Pucheran, *Rev. zool.*, 1845.)

Habite Madagascar.

3me GENRE. — WÉBONG. *DONACOLA.* (Lesson, 1838; Gould, 1841.)

Δοναξ, roseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-court, moitié de la longueur de la tête, à sommet courbé jusqu'à la pointe; bords mandibulaires droits.

Narines cachées dans les plumes du front.

Ailes allongées, subobtuses, *à première rémige bâtarde, la seconde égale à la cinquième, les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue courte, arrondie ou à peine échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts et pouce allongés; ongles effilés, assez courbés et aigus, celui du pouce le plus long.

Fig. 278. — *Donacola.*

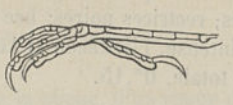


Fig. 279. — *Donacola.*

Ce genre, synonyme du genre *Webongia*, Lesson, confondu avec le genre *Amadina*, ne renferme que trois espèces de la Nouvelle-Hollande. Nous figurons le Wébong pectoral.

Ces Oiseaux fréquentent plus habituellement les roseaux et les endroits marécageux.

WÉBONG A VENTRE MARRON. *DONACOLA* (*WEBONGIA*) *CASTANEITHORAX*. (Gould.)

D'une couleur cannelle cendrée; dessus de la tête blanchâtre; joues, gorge, milieu de la poitrine et région anale, noirs; poitrine couleur de cannelle; abdomen blanc; queue d'un cendré jaunâtre.

Habite l'Australie orientale.

4me GENRE. — POÉPHILE. *POEPHILA*. (Gould, 1842.)

Ποα, herbe, gazon; φιλεω, j'aime.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, épais à la base, aussi haut et aussi épais que long, bombé en dessus comme en dessous, à bords mandibulaires légèrement ondulés.

Narines cachées dans les plumes du front.

Ailes médiocres, subobtuses, *à rémige primaire très-petite, la seconde égale à la cinquième, les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue cunéiforme, les deux rectrices médianes prolongées en fer de lance.

Fig. 280. — *Poephila.*

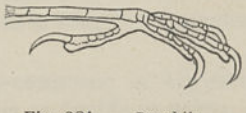


Fig. 281. — *Poephila.*

Les espèces de ce genre, toutes parées des couleurs les plus vives, ont été confondues par M. Gray dans son genre *Amadina*, et par M. Reichenbach avec les vrais Moineaux. On en compte cinq espèces appartenant toutes à la Nouvelle-Hollande. Nous figurons le Poéphile à queue aiguë.

On ne sait rien sur leurs mœurs.

POÉPHILE DE GOULD. *POEPHILA GOULDIÆ*. (Gould.)

Front et joues d'une belle couleur carmin; gorge noire, cette couleur se prolongeant en une bande

étroite qui entoure le pourpre de la tête; une bandelette d'un bleu pâle plus large sur le vertex, plus étroite sur la poitrine, entourant ces parties; dos d'un vert clair, légèrement jaune sur la nuque, plus vif sur les ailes; un plastron de couleur lilas sur la poitrine, séparé de la belle teinte jaune de l'abdomen par une ligne orangée; croupion et couvertures supérieures de la queue d'un bleu pâle; rémiges brunes; rectrices noires; bec d'une couleur rosée, plus foncée à l'extrémité; tarses d'une teinte carnée peu intense. (Hombron et Jacquinot, *Iconogr. ornith.* de O. Des Murs.)

Longueur totale, 0m,15.

Habite la Nouvelle-Hollande, baie Raffles.

5me GENRE. — ÉRHYTHRURE. *ERHYTRURA*. (Swainson, 1827.)

Ερυθρος, rouge; ουρα, queue.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu moins long que la tête, conique, à sommet de la mandibule supérieure presque rectiligne, la carène de l'inférieure, au contraire, bombée et se relevant vers la pointe; bords mandibulaires dessinant un arc de cercle concave parallèle à cette carène.

Narines ovalaires, basales, engagées sous les plumes du front.

Fig. 282. — *Erhytrura.*

Fig. 283. — *Erhytrura.*

Ailes subobtuses, *a première rémige bâtarde, la troisième la plus longue.*

Queue très-arrondie, les deux rectrices médianes dépassant de beaucoup les autres et lancéolées.

Tarses de la longueur du doigt médian; ongles courts, celui du pouce le plus long.

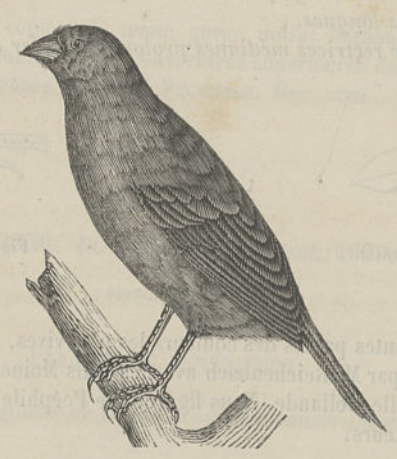


Fig. 284. — Érythrure trichroa.

Ce genre est synonyme du genre *Erythrina*, Blyth. Les espèces qui le composent ont presque

toujours été confondues avec les Bengalis et les Sénégalis, et ont de grands rapports avec le genre Poéphile; mais elles en diffèrent notablement par le bec. Ce sont tous Oiseaux océaniens; on en compte aujourd'hui cinq espèces. Nous figurons l'Érythrure trichroa.

ÉRYTHRURE DE PUCHERAN. *ERYTHRURA PUCHERANI.* (Ch. Bonaparte.)

D'un bleu glauque; occiput, joues et couvertures supérieures de la queue, d'un rouge de sang; bec noir.

Habite les îles de l'Océanie.

6me GENRE. — BENGALI. *ESTRELDA.* (Swainson, 1827.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, conique, aussi large que haut et renflé à la base, comprimé seulement à la pointe, qui est généralement entière.

Narines entièrement cachées dans les plumes du front, arrondies.

Ailes plus ou moins longues et pointues, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges ordinairement les plus longues.*

Queue variable, étagée ou arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian; les doigts latéraux égaux; le pouce beaucoup plus allongé que ceux-ci, son ongle et celui du médian longs, courbés et aigus.

Fig. 285. — *Estrelda astrild.*

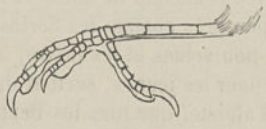


Fig. 286. — *Estrelda astrild.*

Nous comprenons dans ce genre, synonyme des genres *Habropyga*, Cabanis, et *Astrilda*, Reichenbach, les genres *Emblema*, Gould, et *Steganopleura*, Reichenbach, et nous le composons de vingt-quatre espèces d'Afrique, d'Asie et d'Océanie. Nous figurons le Bengali sanguinolent (*Estrelda subflava.*)

Les docteurs Petit et Quartin-Dillon disent ces Oiseaux très-communs, en Abyssinie, dans les haies, sur les routes et dans les champs, tantôt par bandes réunis en famille ou paires, souvent sur les sycomores, le long des ruisseaux ou des rivières; on les y voit mêlés, le *Sanguinolent* surtout, aux Bengalis à oreillons rouges et aux Oryxs; ils sont très-mobiles, toujours sautant comme le Roitelet, relevant aussi un peu la queue et se tournant de côté comme le Troglodyte. (*Voy. en Abyss.* du cap. Lefebvre.)

L'une de ces espèces, découverte par ces voyageurs, et que M. Ch. Bonaparte vient de dédier à l'un d'eux, le Bengali de Quartin, se distinguait de ses congénères par une voix vibrante et métallique.

Favorisés du rare avantage de réunir à un plumage généralement joli un chant rempli d'agréments, les Oiseaux compris sous ce nom sont de ceux de la zone torride les plus recherchés en Europe. Quoique très-sensibles au froid, ils s'acclimatent facilement en France si on a la précaution de les tenir chaudement la première année. D'un naturel doux, ils se familiarisent volontiers, et n'exigent, pour

multiplier dans nos contrées septentrionales, qu'une température convenable et un arbrisseau touffu où ils puissent se livrer sans inquiétude à l'éducation de leurs petits. En leur procurant, à l'époque de la mue et à celle des couvées, un climat artificiel de vingt à vingt-cinq degrés, on est certain d'en tirer de nouvelles générations et d'en jouir sept à huit ans, terme ordinaire de leur vie. Il est vrai que plusieurs d'entre eux, le Mariposa (*Bengalus*) surtout, ressentent le besoin de se reproduire, et nichent même sous une température moins élevée; mais alors les femelles périssent à la ponte, ou tombent dans un état de souffrance qui ne leur permet pas de couver leurs œufs et que suit de près la mort. La chaleur que j'indique leur est donc de toute nécessité, et d'autant plus indispensable pour prévenir le malheur de les perdre, qu'elles couvent presque toujours en automne et en hiver. On pourrait néanmoins mettre un frein à leurs désirs amoureux et en retarder les effets, dans cette saison, en séparant les mâles des femelles; mais de cette manière on n'aurait à espérer que deux couvées dans l'année. Ces Oiseaux muent pendant une partie de notre été, depuis le mois de mai jusqu'à celui d'août. Cette maladie, qui n'a lieu qu'une fois par an, n'apporte aucun changement dans leurs couleurs.

Le mâle est très-attaché à sa compagne; souvent on le voit chanter son amour auprès d'elle, et, tenant au bec un brin d'herbe, exprimer la vivacité de ses désirs en frappant du pied la branche sur laquelle il est posé. Il cherche avec elle les matériaux propres au nid, l'aide à le construire et partage même les fatigues de l'incubation. Le centre d'un arbrisseau très-garni de feuilles est l'endroit que préfère la femelle pour y placer le berceau de sa nouvelle progéniture; elle lui donne la forme d'un melon, ou, suivant l'espèce, telle que le *Senegala*, celle d'un œuf d'Autruche, contourne avec adresse les herbes sèches qui sont à l'extérieur, et en tapisse le dedans avec des plumes. Les plumes leur sont même si nécessaires, que, quand elles leur manquent, la femelle se glisse sous le ventre des Oiseaux qui sont à sa proximité et même sous celui de son mâle, et leur en arrache avec beaucoup d'adresse et de vivacité. C'est sur cette couche mollette qu'elle dépose quatre ou cinq œufs. L'entrée du nid est sur le côté; le bord intérieur est garni de petites touffes de coton attachées de manière qu'en sortant du nid ces Oiseaux les font revenir en dehors pour en cacher l'ouverture, et les font retomber avec eux en y rentrant... Les petits naissent couverts d'un duvet brun: le père et la mère les élèvent avec beaucoup de soins et d'attentions, et leur dégorgent les grains à demi digérés dans le jabot, à peu près comme les Serins. Ils joignent à cette nourriture les Insectes, particulièrement les Chenilles non velues et les larves, dont ils sont très-friands : ce dernier aliment est presque indispensable pour les jeunes, surtout dans les premiers jours de leur naissance.

Outre l'alpiste, que tous les Bengalis et Sénégalis préfèrent lorsqu'il est en épi, ces Oiseaux mangent avec plaisir les graines tendres du mouron, de la laitue et du séneçon. (Vieillot, *Histoire naturelle des Oiseaux chanteurs.*)

BENGALI DE QUARTIN-DILLON. *ESTRELDA QUARTINIA.* (Ch. Bonaparte)

Tête cendré foncé; derrière du cou plus clair; joues, gorge, cou et haut de la poitrine, cendré blanchâtre; dos et ailes verdâtres; croupion cramoisi, ventre jaune; iris rougeâtre; mandibule supérieure du bec noir foncé, inférieure cramoisi. (*Voy. en Abyss.* du cap. Lefebvre.)

Longueur totale, $0^{m},095$.

Habite l'Abyssinie, à Adoua et à Ouadgerate, où les docteurs Petit et Quartin-Dillon l'ont découvert en 1842.

Cette espèce, que M. Ch. Bonaparte vient de dédier avec tant de bonheur à l'infortuné Quartin-Dillon, en continuant ses travaux du *Conspectus* dans les galeries du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, est la même qui porte, sous le nom générique de *Bengali*, le n° 161 à la page 117 du *Voy. en Abyss.* du cap. Th. Lefebvre, et que ses grands rapports avec le Bengali de Dufresne nous avaient fait hésiter à considérer comme une espèce distincte dans sa rédaction de la partie ornithologique de ce Voyage.

7me GENRE. — COMBA-SOU. *LOXIGILLA*. (Vieillot, Lesson, 1830.)

De *Loxia*, Gros-Bec, et *fringilla*, Moineau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec conique, légèrement arrondi au sommet.
Narines cachées dans les plumes du front.
Ailes allongées, subaiguës; *les seconde et troisième rémiges les plus longues, et allant un peu au delà de la moitié de la queue.*
Queue courte et arrondie.
Tarses et doigts minces.

Ce genre, que nous réduisons aux trois espèces conservées par M. Ch. Bonaparte pour son genre *Hypochera*, qui lui est synonyme, avait été créé par Lesson pour toutes les espèces qu'il considérait comme Sénégalis. Nous figurons le Comba-Sou musicien. Les trois espèces sont d'Afrique.

Le nom que nous donnons à ce genre est celui que Vieillot a conservé à l'espèce type, comme lui ayant été imposé par les habitants du Sénégal.

D'une extrême mobilité, d'un naturel turbulent, le Comba-Sou fait le tourment des Bengalis, des Sénégalis et des autres petits Oiseaux qui sont renfermés avec lui dans la même volière. On le voit rarement en repos, surtout dans la saison des amours. Doué d'un courage au-dessus de ses forces, il ne craint point de combattre des Oiseaux plus grands que lui; c'est en voltigeant au-dessus d'eux qu'il les attaque et vient à bout de les mettre en fuite. Aussi babillard que pétulant, il ne cesse de faire entendre des cris perçants et aigres. Son ramage est assez varié : des personnes le trouvent agréable, quoique peu mélodieux, et il ne plaît pas à d'autres; mais tous recherchent cet Oiseau pour sa vivacité, sa gentillesse et son beau plumage.

La femelle, non moins vive, non moins criarde que le mâle, se refuse à ses désirs amoureux si elle n'a pour ses ébats une volière vaste, remplie d'arbrisseaux verts, et dont la température soit élevée de vingt-quatre à vingt-huit degrés. L'instant de la jouissance est, chez ces Oiseaux, accompagné de circonstances fort singulières. Le mâle voltige d'abord au-dessus de sa compagne avec une très-grande vélocité, se pose ensuite sur elle en agitant fortement les ailes, ne fait, pour ainsi dire, que l'effleurer, disparaît aussitôt et va se cacher dans un boulin ou dans l'endroit le plus obscur de la volière, d'où il fait entendre les cris les plus aigus, comme s'il se battait avec d'autres Oiseaux.

Le Comba-Sou mue deux fois dans l'année, ainsi que la femelle; mais celle-ci, comme dans toutes les espèces à double mue, porte constamment la même robe. (Vieillot, *Histoire naturelle des Oiseaux chanteurs*.)

COMBA-SOU BRILLANT. *LOXIGILLA NITENS*. (Chenu et O. Des Murs.)

Plumage d'un beau bleu foncé; bec couleur de corne argentée; pieds roses; œil brun.
Habite l'Afrique orientale, en Abyssinie.

Longueur totale, 0m,9.

8me GENRE. — EMBLÈME. *EMBLEMA*. (Gould, 1842.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque aussi long que la tête, conique, aigu, à sommet arrondi et presque rectiligne; bords mandibulaires et mandibule inférieure droits.

Narines cachées dans les plumes du front.

Ailes médiocres, obtuses; *la première rémige très-courte, les quatre suivantes presque égales, les plus longues.*

Queue médiocre et presque carrée ou très-légèrement arrondie.

Tarses et doigts grêles, les latéraux égaux; pieds plantigrades.

Fig. 287. — *Emblema.*

Fig. 288. — *Emblema.*

Ce genre repose sur une seule espèce, que nous figurons, l'Emblème peint.

EMBLÈME PEINT. *EMBLEMA PICTA.* (Gould.)

Face et gorge lavées de minium; vertex et dessus du corps brun obscur; poitrine et dessous du corps couverts de nombreuses taches blanches; milieu de l'abdomen tacheté de minium.

Longueur totale, $0^m,10$ à $0^m,11$.

Habite la Nouvelle-Hollande.

Fig. 289 et 290. — Emblème peint. (Mâle et femelle.)

CINQUIÈME TRIBU. — FRINGILLIDÉS.

Cette tribu, malgré la distraction qu'on en a faite des Tisserins, Veuves, Oryxs, Bengalis et Sénégalis, se trouve être encore une des plus considérables de la série, et sous le rapport du nombre des familles et des genres, et sous celui de la quantité des espèces.

Swainson divisait ses Fringillidés en cinq sous-familles dans l'ordre suivant :

1° *Coccothraustinæ;*
2° *Tanagrinæ;*
3° *Fringillinæ;*
4° *Alaudinæ;*
5° *Pyrrhulinæ.*

Lesson, en séparant les Tisserins et les Bruants, en formait deux groupes, qu'il distinguait en :

1° Moineaux ou vrais Fringilles;
2° Moineaux proprement dits.

M. Gray, qui a réellement été réformateur en même temps que novateur en fait de méthode ornithologique, a divisé cette tribu en neuf sous-familles, savoir :

1° *Ploceinæ;*
2° *Coccothraustinæ;*
3° *Tanagrinæ;*
4° *Fringillinæ;*
5° *Emberizinæ;*
6° *Alaudinæ;*
7° *Pyrrhulinæ;*
8° *Loxiinæ;*
9° *Phytotominæ.*

Enfin, M. Ch. Bonaparte, qui n'a pas encore dit son dernier mot, vient de faire des Fringillidés six familles, qui sont :

1° Embériziens (*Emberizinæ*);
2° Spiziens (*Spizinæ*);
3° Pityliens (*Pitylinæ*);
4° Fringilliens (*Fringillinæ*);
5° Loxiens (*Loxiinæ*);
6° Géospiziens (*Geospizinæ*).

Tout en admettant le même nombre de familles dans cette tribu, nous les diviserons autrement et de la manière qui suit :

1° Embérizinés (*Emberizinæ*);
2° Géospizinés (*Geospizinæ*);
3° Fringillinés (*Fringillinæ*);
4° Pyrrhulinés (*Pyrrhulinæ*);
5° Coccothraustinés (*Coccothraustinæ*),
6° Loxiinés (*Loxiinæ*).

PREMIÈRE FAMILLE. — EMBÉRIZINÉS ou BRUANTS.

Cette famille peut être divisée en deux groupes, l'un pour les Embérizinés proprement dits, l'autre pour les faux Embérizinés, ou Spiziens de M. Ch. Bonaparte. Ces premiers, en effet, sont bien caractérisés, ainsi que le disent MM. Schlegel et Ch. Bonaparte, par la contraction de la mandibule supérieure, par cela plus étroite et s'emboîtant dans l'inférieure, et par le tubercule du palais (appelé

grain d'orge) plus ou moins développé, mais toujours assez pour que le palais soit convexe ou plan pour le moins, au lieu d'être concave ou excavé comme dans les autres Fringillidés. Mais, outre que ce caractère est loin d'être général chez les Oiseaux du premier groupe, la dégradation qui se remarque dans le bec de plusieurs de ses espèces se retrouve également chez un grand nombre de celles du second; ce qui suffit pour les réunir tous deux en une seule famille.

M. Gray divise ses Embérizinés en cinq genres :

1° *Euspiza*, Ch. Bonaparte;
2° *Emberiza*, Linné;
3° *Gubernatrix*, Lesson;
4° *Fringillaria*, Swainson;
5° *Plectrophanes*, Meyer.

M. Ch. Bonaparte, les divisant en deux familles, l'une sous le nom de *Emberizinæ*, l'autre sous celui de *Spizinæ*, compose la première des genres suivants :

1° *Plectrophanes;*
2° *Cynchramus*, Ch. Bonaparte;
3° *Schœnicola*, Ch. Bonaparte;
4° *Emberiza;*
5° *Fringilleria;*

et la seconde de ceux-ci :

1° *Euspiza*, Ch. Bonaparte;
2° *Oriturus*, Ch. Bonaparte;
3° *Melanodera*, Ch. Bonaparte;
4° *Gubernatrix;*
5° *Melophus*, Swainson;
6° *Lophospiza*, Ch. Bonaparte;
7° *Tiaris;*
8° *Paroaria*, Ch. Bonaparte;
9° *Poospiza*, Cabanis;
10° *Volatinia*, Reichenbach;
11° *Spiza*, Ch. Bonaparte;
12° *Struthus*, Ch. Bonaparte;
13° *Calamospiza*, Ch. Bonaparte;
14° *Diuca*, Reichenbach;
15° *Phrygilus*, Cabanis;
16° *Passerella*, Swainson;
17° *Zonotrichia*, Swainson;
18° *Chondestes*, Swainson;
19° *Chrysopoga*, Ch. Bonaparte;
20° *Spizella*, Ch. Bonaparte;
21° *Passerculus*, Ch. Bonaparte;
22° *Pencœa*, Audubon;
23° *Coturniculus*, Ch. Bonaparte;
24° *Ammodromus*, Swainson;
25° *Emberizoides*, Temminck;
26° *Embernagra;*
27° *Buarremon;*
28° *Pipilopsis;*
29° *Annophila*, Swainson;
30° *Junco*, Wagler;
31° *Atlapetes*, Wagler;
32° *Pyrgisoma;*
33° *Pipilo*, Vieillot;
34° *Arremon.*

Pour nous, la famille des Embérizinés se composera des genres qui suivent :

1° Plectrophane (*Plectrophanes*);
2° Cenchrame (*Cenchramus*);
3° Bruant (*Emberiza*);
4° Fringillaire (*Fringillaria*);
5° Agripenne (*Dolichonyx*);
6° Passerine (*Euspiza*);
7° Araguira (*Lophospiza*);
8° Commandeur (*Gubernatrix*);
9° Chipian (*Poospiza*);
10° Jacarini (*Volatinia*);
11° Diuca (*Phrygilus*);
12° Chingolo (*Zonatrichia*);
13° Manimbé (*Coturniculus*);
14° Ammodrome (*Ammodromus*);
15° Embérizoïde (*Emberizoides*);
16° Touit (*Pipilo*).

Ce sont tous Oiseaux granivores, cherchant presque toujours leur nourriture à terre, nichant sur le sol, ou à fort peu de distance du sol et ne perchant que sur les buissons ou les premières branches des arbres. Quelques-uns fréquentent les lieux marécageux et le bord des eaux.

1er GENRE. — PLECTROPHANE. *PLECTROPHANES.* (Meyer.)

Πλήκτρον, plastron; φανος, clair.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, conique, à arête arrondie et entamant par une languette étroite les plumes du front.

Narines basales, arrondies, cachées en grande partie par les plumes du front.

Ailes médiocres et pointues, subaiguës; *les trois premières rémiges égales, les plus longues.*

Queue médiocre et plus ou moins échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian et minces; les doigts latéraux égaux et divisés jusqu'à la base; le pouce long et robuste, et armé d'un ongle égal à sa longueur, peu courbé et très-aigu; les ongles antérieurs très-courts.

Fig. 291. — *Plectrophanes Lapponicus.*

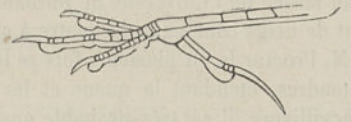


Fig. 292. — *Plectrophanes Lapponicus.*

Ce genre, qui comprend les genres *Centrophanes*, Kaup; *Hortulanus*, Leach; et *Leptoplectron*, Reichenbach, se compose de cinq espèces, toutes du nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Nous figurons le Plectrophane peint.

Les montagnes du Spitzberg, les Alpes Lapones, les côtes du détroit d'Hudson et peut-être des pays encore plus septentrionaux sont le séjour favori de ces Oiseaux, notamment du Plectrophane de neige, pendant la belle saison, si toutefois il est une belle saison dans des climats aussi rigoureux.

Ces Oiseaux quittent leurs montagnes lorsque la gelée et les neiges suppriment leur nourriture; elle consiste dans la graine d'une espèce de bouleau et quelques autres graines semblables. Lorsqu'on les tient en cage, ils s'accommodent très-bien de l'avoine qu'ils épluchent fort adroitement, des pois verts, du chènevis, du millet, de la graine de cuscute, etc.; mais le chènevis les engraisse trop vite et les fait mourir de gras-fondure.

Ils repassent au printemps pour regagner leurs sommets glacés...

Au temps du passage, ils se tiennent le long des grands chemins, ramassent les petites graines et tout ce qui peut leur servir de nourriture : c'est alors qu'on leur tend des piéges. Si on les recherche, ce n'est que pour la singularité de leur plumage et la délicatesse de leur chair, mais non à cause de leur voix, car jamais on ne les a entendus chanter dans la volière : tout leur ramage commun se réduit à un gazouillement qui ne signifie rien ou à un cri aigre approchant de celui du Geai, qu'ils font entendre lorsqu'on veut les toucher. Au reste, pour les juger définitivement sur ce point, il faudrait les avoir entendus au temps de l'amour, dans ce temps où la voix des Oiseaux prend un nouvel éclat et de nouvelles inflexions...

Ces Oiseaux n'aiment point à se percher; ils se tiennent à terre, où ils courent et piétinent comme nos Alouettes dont ils ont les allures, la taille, presque les longs éperons, etc., mais dont ils diffèrent par la forme du bec et de la langue, par leurs couleurs, l'habitude des grands voyages, leur séjour sur les montagnes glaciales, etc.

On a remarqué qu'ils ne dormaient point ou que très-peu la nuit, et que, dès qu'ils apercevaient de la lumière, ils se mettaient à sautiller : c'est peut-être la raison pourquoi ils se plaisent pendant l'été sur le sommet des hautes montagnes du Nord, où il n'y a point de nuit dans cette saison et où ils peuvent ne pas perdre un seul instant de leur perpétuelle insomnie. (Guéneau De Montbeillard.)

Le Bruant de neige pond dans les îles de l'Amérique qui sont le plus rapprochées du pôle et sur toutes les côtes du continent, depuis le détroit de Chesterfield jusqu'à celui de Behring; son nid est fait d'herbes sèches et soigneusement revêtu de quelques plumes et de crin de Renne. Le capitaine Lyon trouva dans l'île de Southampton un de ces nids, qui lui parut bizarrement placé.

« Près d'une autre tombe, dit-il en nous décrivant d'une manière si curieuse les monuments funéraires des Esquimaux, s'élevait une triple rangée de pierres qui recouvraient le corps d'un petit enfant. Un Bruant de neige s'était frayé un passage à travers les jointures des pierres et avait construit son nid sur le cou même de l'enfant. Cet Oiseau possédant toutes les vertus domestiques de notre Rouge-Gorge d'Europe, on l'a toujours regardé comme le Rouge-Gorge des régions glaciales. Son joli ramage, sa confiance et sa familiarité le font respecter des plus furieux chasseurs. Je ne puis exprimer ce que je sentis en découvrant la petite cellule que le Bruant en question s'était bâtie sur le sein d'un enfant mort. Je restai longtemps à le regarder, et, avant de regagner mon canot, je laissai sur les huttes et les pierres tumulaires des couteaux, des piques et divers autres objets que je savais être utiles et agréables aux Esquimaux. »

Mais si des matelots déchirés par la faim épargnent la vie de cet Oiseau familier, nos riches ne la respectent pas, eux qui vivent au milieu de l'abondance. M. Pennant rapporte qu'en Autriche on le prend et on l'engraisse avec du millet pour la table des gastronomes. M. William Proctor, conservateur du musée de l'Université de Durham, informa M. Yarrell qu'il avait trouvé en Islande des nids de Bruant de neige contenant de quatre à six œufs. Le mâle ne quittait pas la femelle pendant l'incubation. M. Proctor le vit plusieurs fois se lever du nid et monter dans les airs chantant les chansons les plus tendres, étendant la queue et les ailes comme le Verdier des vergers. D'après l'opinion de M. Macgillivray, il est très-probable que cette jolie espèce vient, et peut-être en foule, faire sa ponte sur les sommets les plus escarpés des monts Grampions d'Écosse. (*New Monthly Magazine, Rev. brit.*, 1841.)

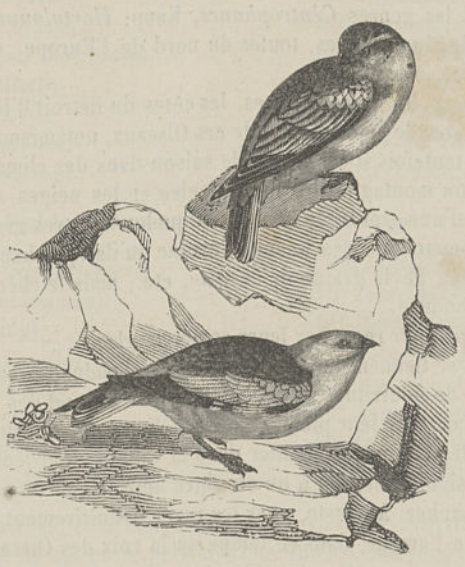


Fig. 293 et 294. — Plectrophane de neige. (Mâle et femelle.)

Bechstein dit avoir eu une paire de Plectrophanes de neige pendant six ans, courant librement

dans sa chambre et se contentant de la mangeaille ordinaire des autres Oiseaux. Si on veut les tenir en cage, ajoute cet observateur, on peut leur donner du chènevis, du millet, de la navette, de la graine de pavot, etc. Le bain leur fait beaucoup de plaisir. (*Man. de l'Amat.*)

PLECTROPHANE DE NEIGE. *PLECTROPHANES NIVALIS.* (Linné, Meyer.)

Tête, cou, grandes et petites couvertures des ailes, moitié supérieure des rémiges, sus-caudales, parties inférieures du corps et de la queue d'un blanc pur; dos, scapulaires, plumes de l'aile bâtarde et la moitié inférieure des rémiges d'un noir profond; les deux rectrices médianes de cette couleur, la voisine blanche dans les deux tiers supérieurs en dehors, le reste noir; les trois plus latérales blanches avec un trait noir à leur pointe sur les barbes externes; bec et pieds entièrement noirs; iris brun. *Mâle en été.* (Degland.)

Longueur totale, $0^m,17$ à $0^m,18$.

Habite les régions du cercle arctique, et se montre annuellement de passage dans le nord de la France.

Pond cinq ou six œufs oblongs, d'un blanc légèrement azuré, avec de petits points gris-violet et quelques autres points d'un brun noir au gros bout. Grand diamètre, $0^m,022$ ou $0^m,023$; petit diamètre, $0^m,015$ ou $0^m,016$.

PLECTROPHANE MONTAIN. *PLECTROPHANES LAPPONICA.* (Linné, Meyer.)

Tête, gorge, devant du cou et haut de la poitrine d'un noir profond velouté, avec une bande blanche au dessus des yeux et sur les côtés du cou; nuque portant un demi-collier roux ardent, séparé du noir de la partie antérieure du cou par le blanc des côtés; dessus du corps noir foncé, avec les plumes bordées de roux; la plus grande partie de la poitrine, abdomen et sous-caudales blancs, avec les flancs marqués de taches longitudinales noires; rémiges noires, lisérées en dehors et terminées de blanc, surtout les plus rapprochées du corps; rectrices noires, bordées de cendré, la plus latérale de chaque côté blanche sur le quart inférieur des barbes externes, avec un trait noir à l'extrémité, la suivante avec une tache blanche à sa pointe; bec jaune avec le bout brun; pieds et iris de cette dernière couleur. *Mâle en été.* (Degland.)

Longueur totale, $0^m,15$ environ.

Habite les régions boréales, et se montre irrégulièrement en France et en Belgique à l'époque de ses migrations d'automne.

2me GENRE. — CENCHRAME. *CENCHRAMUS.*. (Kaup, 1829.)

Κεγχρις, grain de millet.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moins long que la tête, conique, sans tubercule osseux au palais; la mandibule supérieure échancrée seulement à la pointe.

Narines basales, arrondies, en partie engagées dans les petites plumes du front.

Ailes amples, allongées, recouvrant la moitié de la queue, subobtuses; *la seconde rémige égale à la quatrième, la troisième la plus longue.*

Queue large et échancrée.

Tarses minces, de la longueur du doigt médian; doigts grêles et allongés; ongles longs, très-minces, effilés et aigus; l'ongle du pouce le plus long, le plus fort et le plus crochu.

Ce genre, synonyme du genre *Schœnicola*, Ch. Bonaparte, et que nous adoptons plutôt sous le rapport des mœurs que sous celui des caractères zoologiques, se compose de trois espèces propres à l'Europe et à l'Asie, toutes se rencontrant en France et dont le type est l'Ortolan de roseaux (*Emberiza schœniclus* de Linné).

Fig. 295. — *Cenchramus.*

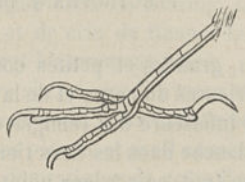


Fig. 296. — *Cenchramus.*

Les Ortolans de roseaux, ou Cenchrames, se plaisent dans les lieux humides et nichent dans les joncs, comme leur nom vulgaire l'annonce; cependant ils gagnent quelquefois les hauteurs dans les temps de pluie : au printemps, on les voit le long des grands chemins, et, sur la fin d'août, ils se jettent dans les blés. Krammer assure que le millet est la graine qu'ils aiment le mieux (d'où leur nom grec qu'Aristote appliquait probablement au Bruant-Ortolan). En général, ils cherchent leur nourriture dans les haies et dans les champs cultivés comme les Bruants; ils s'éloignent peu de terre et ne se perchent guère que sur les buissons. Jamais ils ne se rassemblent en troupes nombreuses; on n'en voit guère que trois ou quatre à la fois. Ils arrivent en Lorraine vers le mois d'avril, et s'en retournent en automne; mais ils ne s'en retournent pas tous, et il y en a toujours quelques-uns qui restent dans cette province pendant l'hiver. On en trouve en Suède, en Allemagne, en Angleterre, en France et quelquefois en Italie, etc. (Guéneau De Montbeillard.)

Fig. 297 et 298. — Cenchrame des roseaux. (Mâle et femelle.)

L'hiver, ces Oiseaux vivent par petites bandes qui, après avoir erré pendant le jour dans les champs, se réunissent le soir dans les roseaux d'un étang ou d'un marais voisin. Là, après avoir caqueté pendant quelque temps, comme font les Moineaux qu'un même arbre rassemble pour la nuit, tous les in-

dividus cherchent un gîte dans les herbes épaisses qui croissent au pied des roseaux ou sous leurs racines mêmes. (Degland.)

Le Cenchrame des roseaux a presque toujours l'œil au guet, comme pour découvrir l'ennemi; et, lorsqu'il aperçoit quelques chasseurs, il jette un cri qu'il répète sans cesse, et qui non-seulement les ennuie, mais quelquefois avertit le gibier et lui donne le temps de faire sa retraite. On a vu des chasseurs fort impatientés de ce cri, qui a du rapport avec celui du Moineau. Le Cenchrame des roseaux a, outre cela, un chant fort agréable au mois de mai, c'est-à-dire au temps de la ponte. (Guéneau De Montbeillard.)

Son chant, dit Bechstein, est alternativement à demi-voix et renforcé. Trois ou quatre tons simples, mêlés de temps en temps d'un *r* aigu, le distinguent de tout autre. C'est, de tous les Oiseaux de cette famille, celui qui se familiarise le plus. Il est aussi très-grand amateur de musique, car il s'approche sans crainte de l'instrument, comme je l'ai observé plusieurs fois, non d'un seul, mais de plusieurs individus, et témoigne sa joie en étendant les ailes et la queue en éventail, les agitant de manière que, par cet exercice répété, les barbes des plumes en sont usées. La femelle chante aussi, mais d'une voix plus faible que celle du mâle. (*Man. de l'Amat.*)

Cet Oiseau est un véritable Hoche-Queue; car il a dans la queue un mouvement de haut en bas assez brusque et plus vif que les Lavandières et les Bergeronnettes.

On le voit souvent se jeter sur les Insectes en s'élançant des roseaux et des joncs, sur lesquels il aime à se balancer et le long desquels on le voit souvent gravir, en s'aidant de ses ailes pour se soutenir. C'est probablement ce qui lui a fait donner, par les gens qui tendent aux petits Oiseaux aux environs de Paris, le nom de *Montant*. (Mauduyt.)

CENCHRAME DES ROSEAUX. *CENCHRAMUS SCHÆNICLUS.* (Linné, Kaup.)

Tête, devant du cou et une partie du haut de la poitrine d'un noir pur; paupière supérieure et trait de chaque côté derrière la mandibule inférieure blancs; un demi-collier de même couleur au cou; dessus du corps noir, varié de roux vif, surtout aux ailes, avec le croupion cendré et varié de noir et de brun; parties inférieures d'un blanc grisâtre luisant, flammées d'un peu de roux sur les flancs; pennes des ailes brunes, lisérées de roussâtre et de blanchâtre; pennes de la queue noires, avec les deux externes de chaque côté en partie blanches sur les barbes internes et externes; bec noir en dessus; pieds d'un brun roussâtre; iris brun foncé. *Mâle à l'âge de deux ans et en plumage d'été.* (Degland.)

Longueur totale, $0^m,15$ environ.

Répandu en Europe du nord au midi; commun dans le nord de la France; se trouve aussi dans l'Asie septentrionale.

Pond quatre ou cinq œufs oblongs, d'un gris violet sombre, un peu roux, avec des taches et des traits en zig-zag d'un brun noir. Grand diamètre : $0^m,02$; petit diamètre : $0^m,015$.

CENCHRAME INTERMÉDIAIRE. *CENCHRAMUS INTERMEDIA.* (Michaelles, Chenu et O. Des Murs.)

Même plumage que le Bruant des roseaux, seulement de taille plus forte; mais son bec, sans être plus gros, est plus bombé et un peu fléchi à sa pointe, au lieu d'être conique et droit comme dans ce dernier.

Habite l'Europe méridionale, la Dalmatie.

CENCHRAME DE MARAIS. *CENCHRAMUS PYRRHOLOIDES.* (Pallas, Chenu et O. Des Murs.)

Dessus et côtés de la tête, gorge, devant du cou et haut de la poitrine d'un noir très-profond; une bande blanche, se confondant avec un collier de même couleur qui occupe la nuque, règne de chaque

côté du cou; plumes des parties supérieures du corps d'un beau noir au centre, bordées de roux; croupion et sus-caudales d'un cendré marqué de petites raies noirâtres sur la tige des plumes; parties inférieures du corps blanches, avec les côtés de la poitrine et les flancs striés longitudinalement de brun-roux; couvertures alaires noires, les petites bordées largement de roux vif, les grandes et les moyennes de cendré roussâtre; rémiges noires, également bordées de cendré roussâtre; rectrices pareilles aux rémiges: les deux plus latérales avec la moitié des barbes internes blanches; bec et pieds brun-noir; iris brun châtain. *Mâle en été.* (Degland.)

Longueur totale, 0m,16.

Habite l'Europe méridionale, le midi de la France, l'Italie, la Sicile : se trouve aussi dans l'Asie occidentale.

3me GENRE. — BRUANT. *EMBERIZA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, moitié de la longueur de la tête, robuste, conique, comprimé, pointu; à bords des mandibules rentrants; à commissure oblique; à mandibule supérieure plus étroite que l'inférieure et munie d'un tubercule osseux au palais.

Narines basales, arrondies, recouvertes en partie par les plumes du front.

Ailes assez longues, presque subaiguës; *la première rémige égale à la quatrième; les seconde et troisième les plus longues.*

Queue assez longue, ample et échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian; ongles médiocres, les latéraux égaux; les ongles minces, comprimés, légèrement arqués et aigus.

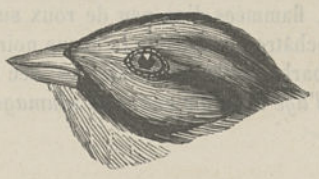


Fig. 299. — *Emberiza citrinella.*

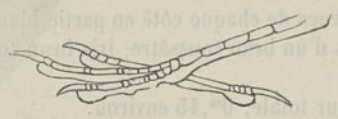


Fig. 300. — *Emberiza citrinella.*

Ce genre, dans lequel nous comprenons le genre *Miliaria* de Brehm, renferme vingt-quatre espèces, dont deux mal déterminées, appartenant toutes à l'Europe, à l'Asie et à l'Afrique, dont onze se rencontrent en France.

Ce genre a pour type le Bruant jaune, Oiseau très-commun dans nos campagnes, où il est vulgairement connu sous le nom de *Verdier*, que les ornithologistes ont donné à l'Oiseau que le peuple appelle *Bruant*. Le *Bruant* des ornithologistes est donc le *Verdier* en langue vulgaire, et le *Verdier* des oiseleurs et des gens de la campagne est le *Bruant* des ornithologistes. Il eût peut-être mieux valu respecter une dénomination usitée parmi le peuple et, en quelque sorte, consacrée par l'usage. (Mauduyt.)

Le Bruant fait plusieurs pontes, la dernière en septembre. Il pose son nid à terre, sous une motte, dans un buisson, sur une touffe d'herbe, et, dans tous ces cas, il le fait assez négligemment; quelquefois, il l'établit sur les basses branches des arbustes; mais alors il le construit avec un peu plus de soin. La paille, la mousse et les feuilles sèches sont les matériaux qu'il emploie pour le dehors; les racines et la paille plus menue, le crin et la laine sont ceux dont il se sert pour matelasser le dedans... La femelle couve avec tant d'affection, que souvent elle se laisse prendre à la main en plein jour. Ces Oiseaux nourrissent leurs petits de graines, d'Insectes et même de Hannetons, ayant la pré-

caution d'ôter à ceux-ci les enveloppes de leurs ailes, qui seraient trop dures. Ils sont granivores; mais on sait bien que cette qualité ne leur interdit pas les Insectes. Le millet et le chènevis sont les graines qu'ils aiment le mieux. Ils se tiennent l'été autour des bois, le long des haies et des buissons; quelquefois dans les vignes, mais presque jamais dans l'intérieur des forêts. L'hiver, une partie change de climat; ceux qui restent se rassemblent entre eux, et, se réunissant avec les Pinsons, les Moineaux, etc., forment des troupes très-nombreuses, surtout dans les jours pluvieux; ils s'approchent des fermes et même des villes et des grands chemins, où ils trouvent leur nourriture sur les buissons et jusque dans la fiente des Chevaux, et, dans cette saison, ils sont presque aussi familiers que les Moineaux. Leur vol est rapide; ils se posent au moment où l'on s'y attend le moins, et presque toujours dans le plus épais du feuillage, rarement sur une branche isolée. (Guéneau De Montbeillard.)

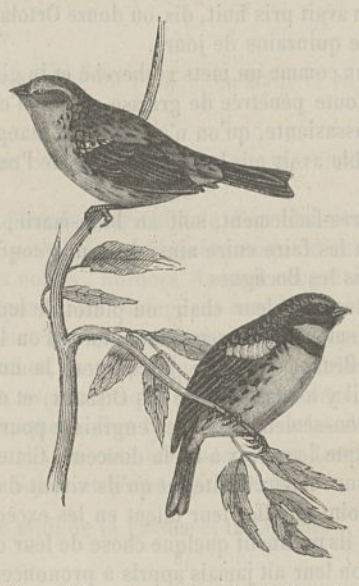


Fig. 301 et 302. — Bruant auréole. (Mâle et femelle.)

Les habitants de la campagne prennent l'hiver des Bruants au lacet et avec des nappes . on prétend qu'ils ne se prennent pas à la pipée. Les oiseleurs qui tendent aux petits Oiseaux en général, prennent aussi des Bruants; mais ce n'est guère que pour les nourrir en cage ou peupler des volières; car ils ne sont pas connus comme comestibles, quoique leur chair soit délicate et d'un goût assez fin quand ils ont pris de la graisse... (Mauduyt.)

Mais, de toutes les espèces du genre, la plus célèbre est, sans contredit, l'Ortolan, dont Brisson avait même fait un genre, sous le nom de *Hortulanus*.

On prend les Ortolans également aux gluaux et à la nappe, dans le temps de leur passage. Ils ont alors peu de graisse: mais ils en acquièrent beaucoup en fort peu de temps au moyen du millet dont on les nourrit. Plusieurs autres conseillent de les mettre dans une chambre, sur le plancher de laquelle on a répandu du millet et dont on a bouché les fenêtres, de façon que le jour n'y ait aucun accès; on l'éclaire à la lueur d'une lanterne : les Ortolans ne cessent presque pas de manger à cette sombre clarté et deviennent surchargés de graisse en peu de temps; ils en périraient même assez promptement, si on ne leur ôtait la vie quand on les juge au meilleur point où ils puissent parvenir. (Mauduyt.)

Cette méthode peut être bonne, mais Mauduyt dit en avoir vu pratiquer une plus simple aux gens faisant à Paris le métier de prendre des Oiseaux. Si ces gens lui ont dit la vérité, leur redevance,

pour la permission qui leur était accordée de tendre aux petits Oiseaux sur un canton limité et déterminé, était fixée à un certain nombre d'Ortolans qu'ils devaient fournir en automne à l'officier des chasses dont ils avaient obtenu la permission. Ces mêmes oiseleurs engraissaient les Ortolans en les nourrissant de millet dans des cages couvertes et où il n'y avait guère que l'auget à la graine qui fût éclairé. Ils lui ont dit qu'il ne fallait pas plus de huit jours pour qu'un Ortolan fût au point convenable; ils vendaient le surplus de leur redevance, et le prix d'un Ortolan était de trois livres, en 1759 ou 1760, lorsqu'il s'informa de ce fait. Il accompagna un jour un de ces oiseleurs à la chasse des Ortolans; il les prenait avec deux nappes, au milieu desquelles il y avait quelques petits Oiseaux et les Ortolans les premiers pris, attachés par des ficelles à des piquets, et du millet répandu à terre. L'oiseleur distinguait les Ortolans au vol; ils passaient par petites bandes de quatre ou cinq à une assez grande hauteur; ils volaient par saccades et à l'opposé du vent, qui était nord : l'oiseleur l'assura qu'ils ne passaient jamais que par ce même vent. Toutes les petites troupes ne s'abattaient pas, mais cela arrivait assez souvent : elles ne se succédaient pas non plus très-fréquemment; en sorte que la chasse était très-bonne quand on avait pris huit, dix ou douze Ortolans dans une journée, et le temps du passage ne dure guère qu'une quinzaine de jours.

Tout le monde connaît l'Ortolan comme un mets recherché et le gibier par excellence. On s'accorde cependant à dire que sa chair, toute pénétrée de graisse et qui n'en est presque qu'une pelote, est plus délicate que sapide, et si rassasiante, qu'on n'en peut pas manger beaucoup. (*Encyclop. méth.*)

La nature, toujours sage, semble avoir mis le dégoût à côté de l'excès, afin de nous sauver de notre intempérance.

Les Ortolans gras se cuisent très-facilement, soit au bain-marie, soit au bain de sable, de cendres, etc., et l'on peut très-bien les faire cuire ainsi dans une coque d'œuf naturelle ou artificielle, comme on y faisait cuire autrefois les Becfigues.

On ne peut nier que la délicatesse de leur chair, ou plutôt de leur graisse, n'ait plus contribué à leur célébrité que la beauté de leur ramage; cependant, lorsqu'on les tient en cage, ils chantent au printemps à peu près comme le Bruant ordinaire, et chantent la nuit comme le jour, ce que ne fait pas le Bruant. Dans les pays où il y a beaucoup de ces Oiseaux, et où, par conséquent, ils sont bien connus, comme en Lombardie, non-seulement on les engraisse pour la table, mais on les élève aussi pour le chant, et Salerne trouve que leur voix a de la douceur. Cette dernière destination est la plus heureuse pour eux et fait qu'ils sont mieux traités et qu'ils vivent davantage; car on a intérêt de ne point abréger leur vie et de ne point étouffer leur talent en les excédant de nourriture. S'ils restent longtemps avec d'autres Oiseaux, ils prennent quelque chose de leur chant, surtout lorsqu'ils sont fort jeunes; mais je ne sache pas qu'on leur ait jamais appris à prononcer des mots, ni à chanter des airs de musique. (Guéneau De Montbeillard.)

Bechstein néanmoins proclame le Bruant-Ortolan recommandable par son ramage flûté, moelleux et pur, qui a quelque rapport avec celui du Bruant jaune, excepté que les dernières notes sont beaucoup plus graves.

BRUANT PROYER. *EMBERIZA MILIARIA.* (Linné.)

Toutes les plumes des parties supérieures brunes, bordées de gris et plus ou moins usées; celles des parties inférieures d'un blanc gris, variées de petites taches d'un brun roussâtre, rondes et triangulaires au cou, allongées sur la poitrine et les flancs; couvertures alaires pareilles au manteau; rémiges et rectrices lisérées de blanchâtre; bec bleuâtre; pieds brunâtres; iris brun. *Mâle en été.* (Degland.)

Longueur totale, $0^m,19$.

Habite toute l'Europe; commun en France; se trouve aussi dans l'Asie occidentale et l'Afrique septentrionale.

Pond de quatre à six œufs, un peu allongés, d'un gris cendré roussâtre ou violacé, avec des taches brunâtres et d'autres taches, ainsi que de petits traits en zig-zag, d'un brun noir. Grand diamètre : $0^m,025$ à $0^m,026$; petit diamètre : $0^m,018$.

BRUANT GAVOUÉ. *EMBERIZA PROVINCIALIS.* (Gmelin.)

Tête et nuque d'un cendré légèrement roussâtre, avec de petites taches d'un noir profond; manteau roussâtre, avec de grandes taches noires sur le milieu des plumes; croupion d'un roux vif; gorge et devant du cou blancs, encadré par un hausse-col de taches noires qui se montrent isolément au bas du cou: poitrine marquée d'une zone de taches d'un roux ardent; ventre blanc; flancs d'un roux tirant sur l'isabelle, avec des mèches d'un brun rougeâtre; lorums gris roussâtre; région parotique roux-marron; petites couvertures alaires d'un roux rouge, les moyennes et les grandes noires, largement bordées de cendré roux rougeâtre; rémiges brunes, lisérées de roux rougeâtre; rectrices brunes, les deux médianes légèrement bordées de roux-rouge, les autres lisérées d'une teinte plus claire, et l'externe de chaque côté avec une grande tache longitudinale blanche et une très-petite sur la suivante; bec brun; bord libre des paupières et pieds jaunes; iris brun. *Mâle au printemps.* (Degland.)

Longueur totale, $0^m,15$ environ.

Habite l'Europe méridionale; se montre en France, en Italie et en Allemagne.

BRUANT MITILÈNE. *EMBERIZA LESBIA.* (Gmelin.)

Dessus de la tête noir, avec une bande longitudinale d'un blanc roussâtre sur la ligne médiane, se confondant, à l'occiput, avec une petite plaque blanche; nuque d'un roux rouge; dos, scapulaires et sus-caudales, marqués de mèches noires, bordées de roux rougeâtre; gorge, devant du cou, milieu et bas de l'abdomen, d'un blanc pur; cette couleur est encadrée, au cou, par une raie noirâtre et un large collier de roux rouge qui ceint le haut de la poitrine; flancs portant de longues flammèches de cette couleur; sous-caudales blanches, avec quelques taches brunâtres; large bande sourcilière d'un blanc pur, se perdant à l'occiput, avec la plaque de même couleur; ailes pareilles au manteau, et traversées par des raies blanches; queue d'un brun noir, avec les deux pennes médianes lisérées de roux et les deux plus externes de chaque côté marquées, dans leur longueur, d'une bande blanche, plus petite sur la moins externe. *Sujets au printemps.* (Degland.)

Habite l'Europe méridionale, le midi de la France et la Ligurie.

BRUANT NAIN. *EMBERIZA PUSILLA.* (Pallas.)

Dessus de la tête marqué, au centre des plumes, d'une raie longitudinale d'un brun de rouille rougeâtre, et, sur les côtés, de deux autres raies noirâtres plus étroites; dessus du cou et croupion d'un gris brunâtre, nuancé d'olivâtre et de noirâtre; plumes du dos d'un brun noir au centre, passant au brun couleur de rouille rougeâtre sur les côtés et au gris verdâtre sur les bordures; gorge et devant du cou d'un blanc jaunâtre, entouré, de chaque côté, d'une rangée de taches noires disposées en cercle; entre ces taches et l'oreille, une raie blanchâtre partant de la base de la mandibule inférieure et s'étendant au delà de l'oreille, en se courbant vers la nuque; haut de la poitrine et flancs blanchâtres, nuancés de brunâtre, avec des taches noires longitudinales, et les bordures des plumes d'un brun rougeâtre; ventre et sous-caudales d'un blanc pur; lorums roux de rouille pâle; raie sourcilière blanchâtre; région parotique d'un brun de rouille rougeâtre et les bords des plumes noirâtres; côtés du cou gris brunâtre, nuancé d'olivâtre, avec une faible tache noirâtre au centre des plumes; ailes d'un brun noir, avec les scapulaires et les grandes couvertures largement bordées de brun rougeâtre, les moyennes terminées de blanc et les rémiges lisérées de brun de rouille plus pâle sur les premières; queue noirâtre, avec les pennes également lisérées de rouille pâle, l'externe marquée en dehors d'une raie blanche assez large et oblique qui occupe les trois quarts inférieurs de sa longueur et va en s'élargissant sur les barbes internes à mesure qu'elle s'approche de l'extrémité, une autre raie semblable, mais moins longue et plus étroite, sur la penne voisine; bec d'un noir de corne, ti-

rant au jaune sur les bords des mandibules et en dessous; pieds d'un jaunâtre pâle. *Femelle.* (DEGLAND, d'après SCHLEGEL.)

Longueur totale, 0m,12.

Habite l'Asie centrale, la Sibérie orientale, la Daourie; se montre accidentellement en Europe.

BRUANT A SOURCILS JAUNES. *EMBERIZA CHRYSOPHRYS.* (Pallas.)

Dessus de la tête noir, avec une ligne longitudinale blanche au milieu, se confondant, en arrière, avec une sorte de demi-collier de même couleur; un large et long trait jaune-citron au-dessus de chaque œil; parties supérieures du corps d'un ferrugineux gris brunâtre, plus foncé au centre des plumes, qui sont rousses sur les bords; parties inférieures d'un blanc gris au cou, avec une sorte de plastron sur la poitrine, composé de plumes brunes et rousses, d'un blanc gris seulement au ventre, moucheté de points bruns au bas de la poitrine et sur les flancs; rémiges brunâtres, bordées de roussâtre en dehors; rectrices brunes, les trois quarts des externes blanches, avec le bout brun en dehors; les deux avant-dernières à moitié blanches vers la pointe; bec et pieds brunâtres; iris brun. (DEGLAND.)

Longueur totale, 0m,15 environ.

Habite l'Asie septentrionale et occidentale; de passage accidentel en Europe.

BRUANT JAUNE. *EMBERIZA CITRINELLA.* (Linné.)

Parties supérieures du corps variées de noir, de roussâtre et de grisâtre, avec le croupion marron clair; tête, devant du cou et parties inférieures du corps, d'un beau jaune plus ou moins pur, avec le vertex, la nuque, la région parotique, variés de brun; la poitrine tachetée de rougeâtre et de marron, et les flancs de noirâtre; rémiges noirâtres, bordées de jaunâtre; rectrices colorées de même, avec les deux plus latérales blanches sur leurs barbes internes; bec bleuâtre; pieds jaunâtres; iris brun. *Mâle en été.* (DEGLAND.)

Longueur totale, 0m,17.

Habite l'Europe septentrionale et méridionale; sédentaire et très-commun en France.

Pond quatre ou cinq œufs d'un blanc grisâtre ou roussâtre, nuancé d'une légère teinte violacée, avec des taches d'un roux violet, d'autres taches et des traits d'un brun noir. Grand diamètre, 0m,022; petit diamètre, 0m,016.

BRUANT ORTOLAN. *EMBERIZA HORTULANA.* (Linné.)

Tête, cou et haut de la poitrine, d'un cendré plus ou moins nuancé d'olivâtre, quelquefois marqué de faibles taches brunes, avec le bord des paupières, les moustaches et le devant du cou, d'un jaune paille; dessus du corps brun noirâtre au centre des plumes et roux sur leurs bords; croupion et sus-caudales gris-roux; abdomen roux de ton plus ou moins foncé; sous-caudales roussâtres; couvertures alaires noires, les petites et les moyennes bordées et terminées de cendré roussâtre, les grandes d'une teinte plus rousse; rémiges brunes, lisérées, en dehors, de blanc roussâtre; queue d'un brun plus foncé, avec les deux pennes médianes bordées de roussâtre, et les deux plus latérales marquées, sur les barbes internes, d'une longue tache blanche; bec et pieds rougeâtres; iris brun. *Mâle en été.* (DEGLAND.)

Longueur totale, 0m,15 à 0m,16.

Habite principalement l'Europe tempérée et méridionale; très-commun en Italie, en Sicile, dans le midi et le nord de la France; se trouve aussi en Asie.

Pond de quatre à cinq œufs un peu courts, d'un gris rougeâtre pâle, un peu violacé, quelquefois

légèrement bleuâtres, avec quelques points et des traits bruns et noirs. Grand diamètre, 0m,02 environ; petit diamètre, 0m,015.

BRUANT ZIZI. *EMBERIZA CIRLUS.* (Linné.)

Dessus de la tête, du cou et du croupion, cendré olivâtre, marqué de taches longitudinales noirâtres; une bande jaune au-dessus des yeux, une autre de même couleur au-dessous : ces deux bandes sont séparées par un trait noir qui prend naissance sur les côtés du bec et traverse l'œil; dos roux, légèrement varié de brun; gorge noire; bas du cou jaune; poitrine d'un cendré verdâtre, avec du marron vif sur les côtés; abdomen jaune; couvertures et pennes alaires brunes, frangées de cendré et de roussâtre; rectrices également brunes, les deux plus latérales de chaque côté avec une longue tache blanche sur les barbes internes; bec cendré verdâtre et brun en dessus; pieds rougeâtres; iris brun. *Mâle en été.* (Degland.)

Longueur totale, 0m,165.

Habite l'Europe; commun en France; se trouve dans l'Asie septentrionale.

Pond quatre ou cinq œufs grisâtres, avec des taches, des points et des raies cendrés et noirs. Grand diamètre, 0m,022; petit diamètre, 0m,016.

BRUANT FOU. *EMBERIZA CIA.* (Linné.)

Tête et cou d'un cendré bleuâtre, avec deux bandes noires sur les côtés du vertex; deux autres bandes de même couleur, l'une qui traverse l'œil, l'autre qui prend naissance, sous forme de moustache, sur les côtés du bec, viennent se réunir derrière la région parotique, et forment une sorte d'encadrement de chaque côté de la tête; parties supérieures du corps variées de taches longitudinales noires, sur fond roux légèrement varié de cendré; croupion roux-marron; gorge blanche; devant du cou et poitrine d'un beau cendré bleuâtre; le reste des parties inférieures d'un roux assez vif, plus ardent sur les côtés de la poitrine et de l'abdomen; ailes traversées par deux bandes étroites blanchâtres; les couvertures de la couleur du dos; rémiges noirâtres, bordées de roussâtre; queue noire, avec les pennes médianes bordées de roux, et les deux plus externes marquées d'une large tache blanche sur les barbes internes; bec noirâtre en dessus, grisâtre en dessous; pieds et iris bruns. *Mâle en été.* (Degland.)

Longueur totale, 0m,165.

Habite l'Europe méridionale; sédentaire dans quelques localités de la Provence; de passage dans le nord de la France; se trouve aussi dans l'Asie.

Pond quatre ou cinq œufs blanchâtres, avec des traits noirs, longs et déliés, qui occupent ordinairement le gros bout, où ils s'entrelacent de façon à former une sorte de couronne. Grand diamètre, 0m,02 environ; petit diamètre, 0m,014 0m,015.

BRUANT ESCLAVON. *EMBERIZA ESCLAVONICUS.* (Brisson, Degland.)

Milieu du vertex d'un blanc éclatant, avec les côtés et le front d'un noir profond; dessus du cou varié de blanc et de brun roussâtre; dessus du corps d'un roux plus ou moins vif, marqué, sur le haut du dos, de taches longitudinales noires; sous-caudales également rousses; gorge, région ophthalmique d'un roux très-ardent; région parotique, devant du cou, milieu de l'abdomen et sous-caudales blancs; poitrine et flancs tachetés de roux plus ou moins vif; couvertures et pennes alaires d'un brun noirâtre, bordées ou lisérées de cendré roussâtre et de roux; queue noirâtre, avec les pennes bordées de cendré roussâtre et une grande tache conique blanche sur les deux plus externes de chaque côté; bec brun en dessus, jaunâtre en dessous; pieds roussâtres; iris brun. (Degland.)

Longueur totale, 0m,18 environ.

Habite l'Europe orientale, où il se montre accidentellement en Allemagne, en Ligurie, en Dalmatie; se trouve aussi en Asie.

BRUANT RUSTIQUE. *EMBERIZA RUSTICA.* (Pallas.)

Tête noire, avec trois bandes blanches, l'une au milieu du vertex, les deux autres au-dessus des yeux, en forme de sourcils; cou et pli de l'aile ferrugineux; dessus du corps coloré de brun et de roux; dessous blanc, avec quelques taches roussâtres au cou; rectrice externe de chaque côté avec une tache longitudinale et oblique, blanche vers l'extrémité.

Longueur totale, $0^m,12$ environ.

Habite l'Asie septentrionale et orientale; se trouve au Japon : de passage accidentel au midi et au nord de l'Europe.

4me GENRE. — FRINGILLAIRE. *FRINGILLARIA.* (Swainson.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, conique, aigu; bords de la mandibule supérieure munis, dans le milieu de sa longueur, d'un faible renflement s'emboîtant dans une échancrure correspondante de la mandibule inférieure.

Narines basales, latérales, engagées dans les plumes du front.

Ailes médiocres, subobtuses; *les deux premières rémiges étagées; la seconde égale à la cinquième; les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue allongée, ample, égale ou à peine échancrée.

Tarses minces, de la longueur du doigt médian; doigts également minces; ongles courts et aigus.

Fig. 303. — *Fringillaria flaviventris.*

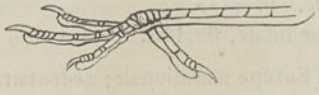


Fig. 304. — *Fringillaria flaviventris.*

Ce genre, synonyme du genre *Plectronyx*, Reichenbach, se compose de neuf espèces, dont deux encore mal déterminées, appartenant à l'Europe et à l'Afrique méridionale, dont une seule se rencontre en France.

Les mœurs des Fringillaires sont celles des Bruants.

FRINGILLAIRE GENDRILLARD. *FRINGILLARIA CŒBIA.* (Cretzchmar, G.-R. Gray.)

Dessus de la tête, du cou et poitrine d'un cendré bleuâtre; parties supérieures du corps variées de brun et de roussâtre, comme chez l'Ortolan; gorge, devant du cou, abdomen roux de rouille; pennes alaires et caudales noires, bordées de roux; les deux rectrices les plus latérales de chaque côté marquées d'une grande tache oblongue blanche, et la troisième d'une plus petite tache de même couleur; bec et pieds rougeâtres. *Mâle au printemps.* (Degland.)

Longueur totale, $0^m,14$.

Habite l'Europe méridionale; au midi de la France, en Grèce, et aussi l'Afrique septentrionale et orientale; en Égypte, en Nubie.

FRINGILLAIRE STRIOLÉ. *FRINGILLARIA STRIOLATA*. (Lichtenstein, G.-R. Gray.)

Tête, cou et poitrine d'un cendré bleuâtre; variés de taches longitudinales noires; parties supérieures d'un roux rougeâtre, très-légèrement nuancé de brunâtre; abdomen et ventre d'un roux moins vif, tirant sur le grisâtre et tacheté de brun sur les côtés; rémiges et rectrices noirâtres, bordées de roux en dehors; bec brun en dessus, jaunâtre en dessous; pieds et iris d'un brun jaunâtre. (Degland.)

Longueur totale, $0^m,14$ environ.

Habite l'Europe méridionale; commun en Andalousie; se montre accidentellement dans le centre; habite aussi l'Afrique septentrionale, en Égypte.

5me GENRE. — AGRIPENNE. *DOLICHONYX*. (D'après Montbeillard, Swainson, 1831.)

Δολιχος, long; ονυξ, ongle.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, conique; à sommet élevé et presque droit jusqu'à la pointe, qui est entière; comprimé sur les côtés, plus élevé qu'épais.

Narines basales, latérales, munies d'une membrane et découvertes en devant.

Ailes allongées, s'étendant aux deux tiers de la queue, presque suraiguës; *les deux premières rémiges les plus longues.*

Queue arrondie, étagée sur les côtés, chaque rectrice terminée en pointe.

Tarses assez forts, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles allongés; ces derniers aigus; ceux du pouce et du doigt médian les plus longs.

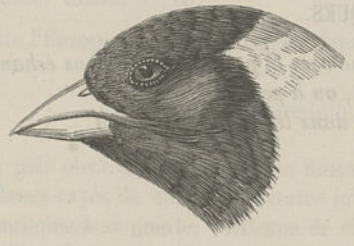


Fig. 305. — *Dolichonyx oryzivorus.*

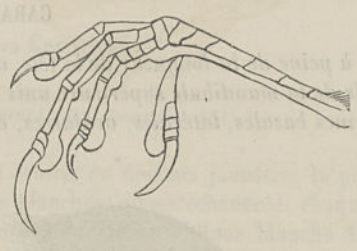


Fig. 306. — *Dolichonyx oryzivorus.*

Ce genre, que nous croyons devoir comprendre dans nos *Spizinæ*, et que MM. Gray et Ch. Bonaparte, avec d'autres naturalistes, confondent avec les Troupiales, ne repose que sur une seule espèce de l'Amérique.

Cet Oiseau est voyageur, et le motif de ses voyages est connu : on en voit au mois de septembre des troupes nombreuses, ou plutôt on les entend passer la nuit, venant de l'île de Cuba où le riz commence à durcir, et se rendant à la Caroline où cette graine est encore tendre. Ces troupes, qui font de grands dégâts dans les rizières, ne restent à la Caroline que trois semaines, et, au bout de ce temps, elles continuent leur route du côté du Nord, cherchant des graines moins dures; elles vont ainsi de stations en stations jusqu'au Canada et peut-être plus loin. Mais ce qui pourrait surprendre,

et qui n'est cependant pas sans exemple, c'est que ces volées ne sont composées que de femelles. On s'est assuré, dit-on, par la dissection d'un grand nombre d'individus, qu'il n'arrivait au mois de septembre que des femelles, au lieu qu'au commencement du printemps, les femelles et les mâles passent ensemble; et c'est en effet l'époque marquée par la nature pour le rapprochement des deux sexes. (Guéneau De Montbeillard.)

Quant à ses mœurs, l'Agripenne est, selon Vieillot, qui l'a observée dans son pays natal, une véritable habitante des prairies et des herbes. Elle se tient sans cesse dans les prés humides et les marais dont les herbes sont d'une certaine hauteur; elle chante, couche et niche à terre; et, si elle se perche sur un buisson, ce qui lui arrive rarement, son maintien indique qu'elle est dans une position forcée. Elle construit son nid avec des feuilles et des herbes grossières à l'extérieur, et des herbes fines à l'intérieur. Il est facile de reconnaître, dans ce genre de nid, un rapport de plus avec les Bruants, et surtout avec les Bruants de roseaux, ou Genchrames, et les Bruants de prés, qui ont aussi les pieds et les ongles conformés comme ceux de l'Agripenne. (De La Fresnaye, *Magasin de zoologie*, 1833.)

AGRIPENNE MANGEUR DE RIZ. *DOLICHONYX ORYZIVORUS.* (Linné, Swainson.)

Dessus de la tête, gorge, haut du dos couverts de plumes noires terminées de roussâtre; bas du dos, croupion d'un cendré tirant sur l'olive; partie inférieure du cou, poitrine, ventre et flancs noirs; grandes couvertures des ailes de la même couleur, les petites d'un blanc sale; aile noire, teinte d'un mélange de gris et de couleur de soufre, bordant extérieurement le gris des grandes et moyennes rémiges; rectrices noires, leur extrémité brune en dessus, cendrée en dessous et bordées de jaunâtre.

Longueur totale, $0^m,19$.

Habite l'Amérique septentrionale.

6me GENRE. — PASSERINE. *EUSPIZA.* (Ch. Bonaparte, 1832.)

Eu, bien, beau; σπιζα, Moineau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec à peine de la longueur de la tête, conique, comprimé vers la pointe, qui est sans échancrure; à bords de la mandibule supérieure unis et presque droits, ou à peine ondulés.

Narines basales, latérales, ovalaires, en partie cachées dans les plumes du front.

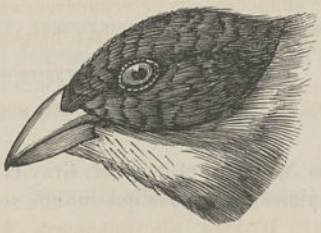


Fig. 307. — *Euspiza melanocephala*

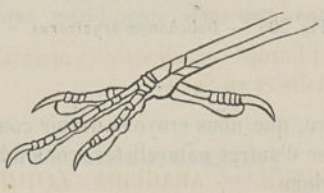


Fig. 308. — *Euspiza melanocephala.*

Ailes allongées, subaiguës; *la première rémige un peu plus courte que la seconde; celle-ci, avec la troisième qu'elle égale, les plus longues.*

Queue allongée, ample et échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts médiocres, les latéraux égaux; le pouce robuste; ongles médiocres, courbés et aigus.

Ce genre, qui renferme, moins les espèces typiques, une grande partie du genre *Passerina*, Vieillot, dont nous conservons néanmoins le nom français, se compose de douze espèces de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique septentrionale, dont une seule se montre en France.

Mœurs des Bruants.

PASSERINE CROCOTE. *EUSPIZA MELANOCEPHALA.* (Scapoli, Ch. Bonaparte.)

Dessus de la tête, région des yeux et des oreilles d'un noir pur; dessus du cou, du dos et du croupion roux; parties inférieures, côtés du cou et sous-caudales d'un beau jaune jonquille, nuancé de roux vif sur les côtés de la poitrine; ailes brunes, avec les plumes bordées de grisâtre; queue d'un brun cendré roussâtre, avec les bordures des pennes d'une teinte plus claire; bec bleuâtre; pieds et iris d'un brun roux. *Mâle en été.* (Degland.)

Longueur totale, $0^{m},18$.

Habite l'Europe orientale et méridionale; commun en Morée; se montre accidentellement en France et en Allemagne; habite aussi l'Asie Mineure.

Pond quatre ou cinq œufs blanchâtres, avec de très-petits points et des taches d'un gris plus ou moins cendré. Il y en a d'un blanc verdâtre, avec des taches d'un brun de rouille au gros bout.

PASSERINE AUREOLE. *EUSPIZA AUREOLA* (Pallas, Ch. Bonaparte.)

Dessus de la tête, du cou, du corps, d'un roux marron pourpre; face d'un noir profond; devant du cou avec un large collier marron; une partie du cou, poitrine et flancs d'un beau jaune-serin, avec des mèches couleur marron sur ces dernières parties; milieu du ventre et sous-caudales blanchâtres; poignet des ailes d'un blanc pur; couvertures alaires comme le dessus du corps; rémiges brunes, lisérées de gris; pennes caudales comme les rémiges, avec une grande tache conique blanche sur la plus externe de chaque côte et une longitudinale sur la suivante; bec brun en dessus, rougeâtre en dessous; pieds bruns. (Degland.)

Longueur totale, $0^{m},15$.

Habite l'Europe orientale et l'Asie, depuis l'Oural jusqu'au Kamtchatka.

PASSERINE DOLICHONIQUE. *EUSPIZA DOLICHONIA.* (Ch. Bonaparte, 1845.)

D'un gris olivâtre, chaque plume flammée de noir à son centre, en dessous jaunâtre; la poitrine et les flancs rayés de noir; couvertures inférieures des ailes blanches; queue échancrée, chaque rectrice lancéolée à sa pointe, l'externe de chaque côte marquée d'une tache oblique blanche dans la moitié de sa longueur.

Habite l'Europe méridionale et orientale, la Dalmatie, les îles Ioniennes; se montre accidentellement en Italie et en Suisse.

7me GENRE. — ARAGUIRA. *LOPHOSPIZA.* (D'après D'Azara, Ch. Bonaparte, 1850.)

Λοφος, huppe; σπιζα, Moineau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, pyramidal; à sommet incliné jusqu'à la pointe, qui est échancrée; à bords mandibulaires légèrement ondulés; quelques soies à la base

Narines basales, ovalaires, percées dans une membrane formant bourrelet.

Ailes médiocres, amples, obtuses; *les trois premières rémiges étagées; la quatrième la plus longue.*

Queue arrondie et légèrement acuminée.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts allongés; le pouce égal aux doigts latéraux; ongles minces, courbés et aigus.

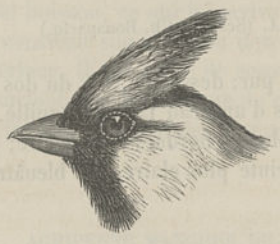


Fig. 309. — *Lophospiza ornata.*

Fig. 310. — *Lophospiza ornata.*

Des plumes longues de huit à neuf lignes, étroites et décomposées, forment une huppe au sommet de la tête. Cette huppe est ordinairement couchée, et, quand l'Oiseau la relève, elle s'ouvre par les côtés, de sorte qu'elle est plus large en haut qu'à la base; et, lorsqu'elle est abaissée, elle se trouve presque entièrement couverte et cachée par d'autres plumes, qui sont sur les côtés et qui se relèvent aussi avec elle. (D'Azara.)

Fig. 311. — Araguira à huppe grise.

Ce genre, composé, par M. Ch. Bonaparte, d'Oiseaux répartis tantôt dans les Tachyphones, tantôt dans les Fringillinés, renferme cinq espèces de l'Amérique méridionale dont l'Araguira de D'Azara est le type. Nous figurons l'Araguira à huppe grise de M. D'Orbigny.

On trouve ces Oiseaux par paires, et, pendant l'hiver, ordinairement en petites troupes; ils sont vifs et farouches. On ne les voit ni pénétrer dans les lieux habités, ni s'approcher des maisons champêtres pour manger la viande qu'on y suspend. On les nourrit aisément en cage avec du maïs pilé; mais ils n'ont point de ramage. Ils placent leur nid à la moitié d'un grand buisson, et le composent d'herbes sèches en dedans de crins bien arrangés. (D'Azara, *Voy. au Parag.*)

ARAGUIRA ENSANGLANTÉ. *LOPHOSPIZA CRUENTA*. (Lesson, Ch. Bonaparte.)

Noir en dessus, rouge en dessous; poitrine couleur de feu; ventre et flancs orangés; crête occipitale d'un rouge éclatant; ailes et queue noires; les rémiges blanches sur leur page interne.

Habite Guayaquil.

8me GENRE. — COMMANDEUR. *GUBERNATRIX*. (Lesson, 1837.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moins long que la tête, conique, pointu, robuste; à bords lisses, mais déjetés en bas comme chez les Tisserins, bombé en dessus et en dessous; la mandibule supérieure profondément échancrée dans le milieu de sa longueur; la mandibule inférieure renflée et plus épaisse à sa base que la supérieure.

Narines basales, latérales, en partie cachées par les plumes du front.

Ailes courtes, arrondies, subobtuses; *les trois premières rémiges étagées de très-près; la troisième la plus longue, dépassant à peine le croupion.*

Queue longue et échancrée.

Tarses gros et robustes, de la longueur du doigt médian.

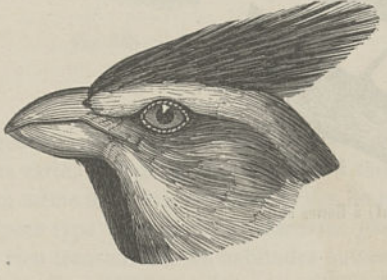


Fig. 312. — *Gubernatrix cristatella.*

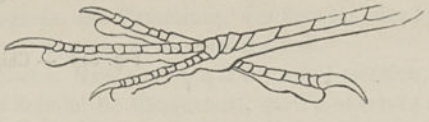


Fig. 313. — *Gubernatrix cristatella.*

Ce genre, synonyme du genre *Lophocorynphus* de Gray, ne repose que sur une seule espèce de l'Amérique du Sud, décrite par D'Azara sous le nom de Huppé jaune, et par M. Temminck sous celui de Bruant commandeur.

D'Azara, qui n'avait observé que trois paires de ces Oiseaux au vingt-neuvième degré de latitude, ne donne aucun détail sur leurs mœurs, tout en disant qu'ils ont beaucoup de rapports avec les Paroares, ce qui n'implique que les dimensions et les formes, mais non les habitudes.

Lesson rapporte que madame De Freycinet a eu vivante, à Paris, cette espèce d'Oiseau, qui lui avait été envoyée de Buenos-Ayres.

On commence, au surplus, à le voir assez répandu chez les oiseliers

COMMANDEUR CRISTATELLE. *GUBERNATRIX CRISTATELLA*. (Vieillot, Gray.)

Un trait d'un jaune pur s'étendant des narines jusqu'au delà des yeux; tête, joues, gorge et moitié du devant du cou noirs; le reste des côtés de la tête et ceux du cou, pli de l'aile, aussi bien que le dessous du corps et des ailes jaunes; plumes du derrière du cou noires dans leur milieu et d'un jaune verdâtre dans le reste; dos vert; pennes des ailes et leurs couvertures supérieures bordées de jaune

verdâtre sur un fond noirâtre; les quatre pennes intermédiaires de la queue teintes de même, les autres d'un jaune pur; bec noir en dessus, bleu-de-ciel en dessous.

Longueur totale, 0m,17.

Habite le Brésil et le Paraguay.

9me GENRE. — CHIPIOU. *POOSPIZA*. (Lesson, d'après D'Azara; Ch. Bonaparte, 1850.)

Ποα, herbe; σπιζα, Moineau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec droit, très-fort, pyramidal, très-pointu et à pièces égales.
Narines basales, à demi engagées sous les plumes du front.
Ailes médiocres, à pennes fermes et tendues, subobtuses; *la troisième la plus longue.*
Queue égale ou légèrement échancrée, à pennes fortes, étroites et se terminant en pointe.

Fig. 314. — Chipiou (Bruant) à flancs roux.

Ce genre a été créé par Cabanis pour un petit groupe d'Oiseaux de l'Amérique du Sud que D'Azara avait parfaitement su distinguer et caractériser, et auxquels il a donné le nom de *Chipiu*, que nous conservons. Nous figurons le Chipiou (Bruant) à flancs roux de D'Orbigny.

Le cri d'un Oiseau de ce genre exprime *chipiu*, d'où les Guaronis ont fait la dénomination générique de tous les petits Oiseaux granivores. Les Chipious se trouvent au Paraguay et jusqu'à Buenos-Ayres. Ils se plaisent en captivité, et, dans l'état sauvage, ils se nourrissent de petites graines et d'Insectes, qu'ils cherchent à terre, et non sur les arbres; ils ne pénètrent point dans les bois. Leur vol est rapide et quelquefois assez élevé et incertain. Ils fréquentent aussi les terrains cultivés, et ils pénètrent même dans les habitations pendant l'hiver. On les nourrit, en cage, de maïs concassé ou de quelques petites graines, et la captivité ne paraît pas les faire souffrir, quoiqu'on les y soumette adultes. Les Chipious vivent en troupes souvent si serrées, qu'ils se touchent lorsqu'ils se perchent sur les arbres et les buissons, de sorte que Noséda put, un jour, en tuer quarante d'un seul coup de fusil. (D'Azara.)

Leur chant est si beau et si mélodieux, ajoute D'Azara, qu'à son sens il surpasse celui du Chardonneret et du Serin de Canarie.

CHIPIOU DE CABANIS. *POOSPIZA CABANISI*. (Ch. Bonaparte.)

D'un olivâtre plombé; en dessous, d'un blanc sale; croupion, flancs et région anale d'un roux

marron; sourcils allongés, blancs; une tache blanche à la pointe de chacune des rectrices latérales.

Habite le Paraguay. Musée de Paris.

10me GENRE. — JACARINI. *VOLATINIA*. (Chenu et O. Des Murs, d'après Marc Grave; Reichenbach, 1850.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conique, plus haut que large, comprimé vers la pointe, qui est échancrée, à arête entamant les plumes du front; quelques poils à la base.

Narines basales, en partie engagées sous les plumes du front.

Ailes médiocres, subobtuses; *les trois premières rémiges régulièrement étagées, les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue large et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian; les doigts latéraux et leur ongle très-courts, celui du pouce et du médian allongés et crochus.

Fig. 315 — *Volatinia.*

Fig. 316. — *Volatinia.*

Ce genre ne renferme que deux espèces de l'Amérique méridionale, sur la place desquelles on a toujours varié, puisqu'on en a fait tour à tour des Tangaras, des Passerines, des Bruants, des Fringilles et même des Chardonnerets et des Bouvreuils. Nous figurons le Jacarini brillant.

L'espèce type a été nommée *Jacarini* par les Brésiliens. Marc Grave, qui en a fait mention, ne nous a rien transmis sur ses habitudes naturelles; mais Sonnini De Manoncourt, qui l'a observée à la Guiane, où il est très-commun, nous apprend que ces Oiseaux fréquentent de préférence les terrains défrichés et jamais les grands bois; ils se tiennent sur les petits arbres, et particulièrement sur ceux de café, et ils se font remarquer par une habitude très-singulière, c'est de s'élever à un pied ou un pied et demi de hauteur verticalement au-dessus de la branche sur laquelle ils sont perchés, de se laisser tomber au même endroit pour sauter de même toujours verticalement plusieurs fois de suite; ils ne paraissent interrompre cette suite de sauts que pour aller se percher sur un autre arbrisseau, et recommencer à sauter sur ses branches. Chacun de ces sauts est accompagné d'un petit cri de plaisir, et leur queue s'épanouit en même temps; il semble que ce soit pour plaire à leur femelle, car il n'y a que le mâle qui se donne ce mouvement, dont sa compagne est témoin, parce qu'ils vont toujours par paires; elle est, au contraire, assez tranquille et se contente de sautiller comme les autres Oiseaux. Leur nid est composé d'herbes sèches de couleur grise; il est hémisphérique sur deux pouces de diamètre; la femelle y dépose deux œufs elliptiques. (Guéneau De Montbeillard.)

JACARINI SAUTEUR. *VOLATINIA JACARINA*. (Reichenbach.)

D'une couleur noire et luisante comme de l'acier poli, uniforme sur tout le corps, à l'exception des couvertures inférieures des ailes, qui sont blanches.

Habite le Brésil.

11me GENRE. — DIUCA. *PHRYGILUS*. (Cabanis.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conique, élevé à la base, fortement comprimé, sans échancrure à la pointe.

Narines presque entièrement cachées sous les plumes du front.

Ailes médiocres, subobtuses; *les deux ou trois premières rémiges étagées, la troisième la plus longue.*

Queue échancrée.

Tarses forts, allongés, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles allongés, le pouce et son ongle surtout.

Fig. 317. — *Phrygilus.*

Fig. 318. — *Phrygilus.*

Ce genre, dans lequel nous confondons le genre *Diuca*, Reichenbach, que nous regardons comme synonyme, tout en en conservant la dénomination générique française, se compose de douze espèces de l'Amérique méridionale, dont une douteuse, dont on a fait des Fringilles et des Bruants. Nous figurons le Diuca de Molina.

Les Diucas, d'après ce que nous apprend Gay, sont des Oiseaux très-communs au Chili et au Pérou, et qui se retrouvent jusqu'au détroit de Magellan; ils sont très-familiers et se rapprochent volontiers des habitations.

Fig. 319. — Diuca de Molina.

DIUCA DE GAY. *PHRYGILUS GAYI.* (Eydoux, Ch. Bonaparte.)

D'un gris plombé; le dos d'un roux olivâtre; la poitrine et l'abdomen d'une olive jaunâtre.

Habite le Chili et la Patagonie.

12me GENRE. — CHINGOLO. *ZONOTRICHIA*. (Swainson, 1831.)

Ζωνη, bande; τρυχω, je brise

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec plus court que la tête, conique, peu élevé à la base, comprimé vers la pointe, qui est aiguë; la commissure presque droite ou légèrement ondulée.

Narines presque cachées dans les plumes du front.

Ailes médiocres, subobtuses; *les trois premières rémiges étagées, la troisième et la quatrième les plus longues.*

Queue assez longue, ample et échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts allongés; ongle du pouce le plus long et le plus crochu.

Fig. 320. — *Zonotrichia albicollis.*

Ce genre, qui comprend les genres *Passerella* et *Chondestes* de Swainson, *Chrysopoga*, *Spizella* et *Passerculus*, Ch. Bonaparte, renferme trente et une espèces des deux Amériques. Nous figurons le Chingolo à cou blanc, ou de Pensylvanie.

Le nom donné par Swainson à ce genre fait allusion aux bandes ou raies interrompues de diverses couleurs qui se remarquent principalement sur la tête de la plupart des espèces.

Les Chingolos ont le vol peu étendu: ils ne volent en effet que pour passer d'un hallier à un autre; ce sont les terrains embarrassés qui font leur demeure habituelle, et ils font choix des plus vastes et des plus fourrés, qu'ils parcourent en tous sens. Ils se montrent souvent sur les bords moins épais de ces halliers; mais ils ne s'en éloignent pas, ne se posent pas sur les arbres élevés et dépouillés, ni sur les éminences de terre, et ne vont ni dans les bois, ni dans les plaines découvertes...

Quelques-uns donnent à l'Oiseau type du genre le nom de *Moineau*, parce qu'il est commun, et qu'il entre familièrement dans les lieux habités, et même quelquefois dans les chambres. A Buénos-Ayres et à Montevideo, il porte les noms de *Chingolo* et de *Chingolito;* et les Guaranis l'appellent *Chesihasi*, parce qu'il chante, toute l'année, d'un son de voix très-clair et de la même manière, mais avec plus de grâce, que l'Alouette. Pendant la nuit, il fait entendre, de l'arbre desséché où il a coutume de la passer, un autre ramage plus agréable et plus varié, mais il ne le répète point. Il est des premiers Oiseaux qui saluent de leurs chants le lever de l'aurore. Il se tient seul ou par paires... L'on en voit beaucoup dans les cours et les enclos; ils mangent la viande qu'on y suspend, le maïs concassé, du pain et des Insectes. On rencontre des nids de cette espèce travaillés en dehors avec de petites pailles sèches et presque pourries, et, en dedans, bien garnis de crins artistement arrangés. Les uns sont sur des orangers, appuyés contre la tige, et soutenus à la naissance de quelque petite branche, à six pieds de hauteur; d'autres sont placés entre des branches employées aux clôtures; quelques-uns dans de la paille; quelques autres à terre, au pied des arbres; d'autres, enfin, dans des trous de murailles, hors desquels presque la moitié paraît; on voit aussi des matériaux de ces nids sous des toits; le mâle et la femelle y travaillent en commun, et couvent alternativement. La ponte a lieu en octobre et en novembre; elle se compose d'un œuf au moins, et de quatre au plus... L'espèce type fait deux pontes dans la même année. Les père et mère conduisent leurs petits pendant quelques jours, et leur tendresse les porte jusqu'à frapper à coups de bec la main qui cherche à les enlever.

Au reste, ils sont si peu farouches en tout temps, qu'à peine ils fuient lorsqu'on est prêt de les toucher avec un bâton. (D'Azara.)

CHINGOLO DES GALLAPAGOS. *ZONOTRICHIA GALLAPAGOENSIS.* (Ch. Bonaparte, 1850.)

D'un cendré roussâtre en dessus, chaque plume du dos marquée d'une tache noire; en dessous, d'un blanc sale, tournant au grisâtre à la poitrine, et au brun sur les flancs; le sinciput d'un fauve jaunâtre, chaque plume lisérée de noir; deux bandes blanches sur les ailes.

Habite les Gallapagos. (Musée de Paris.)

13me GENRE. — MANIMBÉ. *COTURNICULUS.* (Ch. Bonaparte, 1838.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, conique, à bords mandibulaires ondulés.
Narines basales, engagées dans les plumes du front.
Ailes médiocres, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues.*
Queue allongée, étroite et aiguë, chaque rectrice finissant en pointe prolongée.
Tarses presque plus longs que le doigt médian; doigts et ongles courts : ceux-ci à peine courbés, à l'exception du pouce et de son ongle, qui sont très-allongés, celui-ci surtout.

Fig. 321. — *Coturniculus passerinus.*

Fig. 322. — *Coturniculus passerinus.*

Ce genre, créé aux dépens du genre *Ammodromus,* se compose de huit espèces américaines, dont on a fait tantôt des Fringillidés, tantôt des Bruants. Nous figurons le Manimbé, D'Azara (*Coturniculus manimbe*).

Manimbé est le nom que les Guaranis donnent assez généralement à l'espèce type, qui se trouve jusqu'à la rivière de la Plata. Cet Oiseau se perche communément sur les buissons les plus bas et au bord des bois. Il vole peu; il n'est point farouche, et son naturel est paisible. Son ramage, quoique doux, clair, et même assez varié, ne le place pas au nombre des Oiseaux distingués par leur chant. (D'Azara.)

MANIMBÉ PASSERINE. *COTURNICULUS PASSERINA.* (Wilson, Ch. Bonaparte.)

Sourcils, épaules et petites couvertures alaires, jaunes; poitrine ocracée; page externe des rectrices blanche.

Habite l'Amérique septentrionale.

14me GENRE. — AMMODROME. *AMMODROMUS*. (Swainson, 1827.)

Αμμος, sable, terre; δρομος, course.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, comprimé vers la pointe, qui est échancrée, à bords mandibulaires ondulés.

Narines engagées sous les plumes du front.

Ailes médiocres, arrondies, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues.*

Queue allongée, arrondie, chacune des rectrices mucronée.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts et ongles allongés, celui du pouce principalement; ongles peu courbés.

Fig. 323. — *Ammodromus.*

Fig. 324. — *Ammodromus.*

Ce genre, ramené par M. Ch. Bonaparte à sa véritable expression, mais dans lequel nous confondons le genre *Pencœa*, Audubon, renferme sept espèces des deux Amériques. Nous figurons l'Ammodrome à longue queue.

Les Ammodromes, dont une espèce est très-commune à Montevideo et à Maldonado, volent en troupes et fréquentent les lieux aquatiques et les plantes bordant les cours d'eaux. On les trouve souvent, dans ce dernier endroit, réunis aux Synallaxes, avec lesquels ils ont tant de rapports, ainsi que le remarque judicieusement M. Gould. Ils se nourrissent de préférence d'Insectes, et leur estomac offre à la dissection de nombreux débris de divers petits Coléoptères. (*Zool. of the Voy. of the Beagler Birds*)

AMMODROME A DEUX TACHES. *AMMODROMUS BIMACULATUS*. (Swainson.)

En dessus, de couleur cendrée, variée de lignes marron et de points noirs; en dessous, d'un blanc ocracé, marqué d'une tache noire de chaque côté de la poitrine.

Habite Mexico.

15me GENRE. — EMBÉRIZOIDE. *EMBERIZOIDES*. (Temminck, pl. col.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, à sommet arqué jusqu'à la pointe, qui est échancrée; commissure lisse et arquée.

Narines basales, percées dans un espace triangulaire, et presque nues.

Ailes courtes et arrondies, subobtuses; *les deux premières rémiges étagées, les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue allongée, de la même forme que celle des Synallaxes, c'est-à-dire fourchue, avec les rectrices étagées dans toute la longueur et sur chacun des côtés de la queue.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles allongés : ceux-ci peu courbés.

Fig. 325. — *Emberizoides macroura.*

Fig. 326. — *Emberizoides macroura.*

Ce genre, synonyme des genres *Chlorion*, Temminck; *Tardivola* et *Leptonyx*, Swainson, et *Coryphaispiza*, Gray, ne repose que sur quatre espèces de l'Amérique méridionale. Nous figurons l'Embérizoïde à oreillon noir.

Les Embérizoïdes se trouvent dans les terrains inondés, et aussi dans les campagnes couvertes de grandes herbes et de buissons, dans lesquels ils se cachent; cependant ils se montrent quelquefois au haut des branches. Ce sont des Oiseaux sédentaires qui se tiennent seuls ou par paires. (D'Azara.)

EMBÉRIZOIDE POLIOCÉPHALE. *EMBERIZOIDES POLIOCEPHALA.*

En dessus, olivâtre, chaque plume striée, dans son milieu, de noir sur le dos; tête, gorge, cendrées, les plumes de la première striées de noir; en dessous, d'un blanc roussâtre; flancs et couvertures inférieures de la queue d'un ton plus obscur; bords des ailes jaunes; rémiges primaires et secondaires noires, les premières bordées d'un olivâtre pâle, les secondes de jaune.

Longueur totale, $0^{m},18$ environ.

Habite les bords de la Plata.

16me GENRE. — TOUIT. *PIPILO.* (Vieillot, 1816.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, épais à la base, robuste, conique, plus haut que large, convexe en dessus, échancré et courbé à la pointe; mandibule supérieure couvrant les bords de l'inférieure, qui sont fléchis en dedans.

Narines basales, arrondies et découvertes.

Fig 327. — *Pipilo erythropthalma.*

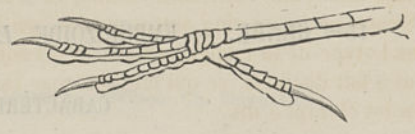


Fig. 328. — *Pipilo erythropthalma.*

Ailes courtes, subobtuses; *les troisième et quatrième rémiges les plus longues.*

Queue allongée, légèrement échancrée.

Tarses trapus, robustes, de la longueur du doigt médian; ongles minces, allongés et très-peu courbés.

Ce genre, dans lequel M. Ch. Bonaparte comprend huit espèces de l'Amérique septentrionale, a été créé par Vieillot pour une seule espèce, le Touit aux yeux rouges, dont on a fait tour à tour un Moineau, un Pinson, un Bruant et un Tangara. Nous figurons le Touit du pôle arctique.

Le Touits se plaisent, dans la belle saison, dans l'épaisseur des taillis et sur la lisière des grands bois : c'est alors que l'on voit le mâle à la cime d'un arbre de moyenne hauteur, où il chante pendant des heures entières. Son ramage n'est composé que d'une seule phrase courte et souvent répétée, qui a paru à Vieillot assez sonore et assez douce. Il chante surtout pendant la période d'incubation.

La femelle fait son nid à terre, dans l'herbe ou sous un épais buisson, en lui donnant une forme spacieuse et épaisse. Elle le compose de feuilles et de filaments d'écorce de vigne à l'extérieur, et garnit l'intérieur de tiges d'herbes fines; elle y pond cinq œufs. (Lesson, d'après Vieillot.)

TOUIT A COLLIER. *PIPILO TORQUATUS.* (Dubus.)

En dessus, olivâtre, tacheté de noir sur le dos; croupion roussâtre; ailes et queue jaunâtres; en dessous blanchâtres; flancs et région anale roux; sinciput, joues et un large collier pectoral, noirs; sourcils et gorge blancs; occiput roux varié de noir; les deux rectrices externes avec une tache jaunâtre à la pointe.

Habite Mexico.

DEUXIÈME FAMILLE. — COCCOTHRAUSTINÉS ou GROS-BEC.

Swainson, sous ce nom, établissait la première sous-famille de ses *Fringillidæ*, et la composait des six genres :

1° *Coccothraustes*, Brisson;
2° *Ploceus;*
3° *Amadina;*
4° *Tiaris;*
5° *Carduelis*, Brisson;
6° *Linaria;*

mais le premier de ces genres se divisait en quatre sous-genres :

1° *Coccoborus*, Swainson;
2° *Coccothraustes;*
3° *Spermophaga*, Swainson;
4° *Dertoides*, Swainson.

M. Gray, conservant cette sous-famille, en a modifié les éléments en isolant le genre *Coccothraustes* de Swainson de ses cinq autres genres, qui lui sont tout à fait étrangers, et en faisant avec ses divisions le type de la famille; seulement cet auteur a eu le tort d'y confondre les *Geospiza*, qui en sont tout à fait distincts, ce qui lui a presque fait doubler le nombre des genres de ses *Coccothraustinæ*, en les élevant à dix :

1° *Spermospiza*, Gray;
2° *Pyrenestes*, Swainson;
3° *Guiraca*, Swainson;
4° *Calamospiza*, Ch. Bonaparte;
5° *Cardinalis*, Ch. Bonaparte;
6° *Coccothraustes;*
7° *Geospiza*, Gould;
8° *Camarhynchus*, Gould;
9° *Cactornis*, Gould;
10° *Certhidea*, Gould;

Le docteur Reichenbach s'est, dans une certaine mesure, rapproché du système de M. Gray en

composant la première division de ses *Pyrrhulinæ*, celle dite *Pyrrhulinæ coccothraustinæ*, des genres qui suivent :

1° *Casmarhynchus;*
2° *Geospiza;*
3° *Sycolis;*
4° *Crithagra;*
5° *Phrygilus;*
6° *Lamprospiza;*
7° *Diuca;*
8° *Chlorospiza;*
9° *Linurgus;*
10° *Caryothraustes*, Reichenbach;
11° *Coccothraustes;*
12° *Callacanthis*, Reichenbach;
13° *Mycerobas*, Cabanis;
14° *Habia;*
15° *Pheneticus*.

M. Ch. Bonaparte, envisageant avec Schlegel d'une manière toute nouvelle la composition des Fringillidés, n'a pas admis la famille des *Coccothraustinæ* de Swainson, et en a réparti les éléments, d'abord dans sa famille des *Pitylinæ*, puis dans ses *Fringillinæ* et ses *Loxiinæ;* c'est ainsi que dans les premiers M. Ch. Bonaparte fait figurer les genres :

1° *Pitylus*, Cuvier;
2° *Periporphyrus*, Reichenbach;
3° *Caryothraustes;*
4° *Coccoborus;*

dans les seconds, les genres :

1° *Mycerobas;*
2° *Hesperiphona*, Ch. Bonaparte;
3° *Coccothraustes;*

et dans les troisièmes, les genres :

1° *Chaunoproctus*, Schlegel et Ch. Bonaparte;
2° *Hæmatospiza*, Blyth.

Quant à nous, tout en reconnaissant avec MM. Schlegel et Ch. Bonaparte que les Gros-Becs ne sont que des Fringilliens à bec épais, et les Chardonnerets des Fringilliens à bec mince, nous n'en maintenons pas moins la famille des Coccothraustinés, et nous la composons des genres suivants :

1° *Paroaria;*
2° *Cardinalis;*
3° *Guiraca;*
4° *Pitylus;*
5° *Mycerobas;*
6° *Coccothraustes*.

Ce sont tous Oiseaux à bec conique, presque toujours énorme et de la hauteur, ainsi que de la largeur de la tête à sa base, mais toujours court et à peine de la longueur de la tête. Ils vivent de graines et de fruits.

1er GENRE. — PAROARE. *PAROARIA*. (Ch. Bonaparte, 1822.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec épais, presque aussi long que la tête, comprimé; à bords légèrement renflés; échancré à la pointe.

Narines basales, ovalaires.

Ailes médiocres, subobtuses; *la troisième et la quatrième rémige les plus longues.*

Queue allongée, élargie, arrondie au bout par le raccourcissement des rectrices les plus externes.

Tarses robustes, allongés, de la longueur du doigt médian; celui-ci et le pouce les plus longs.

Tête ordinairement surmontée d'une huppe redressée.

Fig. 329. — *Paroaria dominicana.*

Fig. 330. — *Paroaria cristata.*

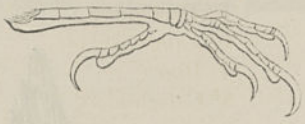


Fig. 331. — *Paroaria cristata*

Ce genre, synonyme du genre *Calyptrophorus*, Cabanis, et qui offre la plus grande analogie avec le genre Cardinal qui va suivre, se compose de six espèces, que les auteurs ont placées avec les Loxies, les Moineaux, les Tangaras, et M. Ch. Bonaparte avec ses *Spizinæ*. Toutes sont de l'Amérique méridionale. Nous figurons le Paroare Capita.

Ces Oiseaux, dont plusieurs espèces font l'ornement des volières en Europe, où les Paroares à capuchon et dominicain se reproduisent même, n'ont de remarquable que les couleurs vives de leur plumage. Leur chant se borne en général à un simple cri passager d'appel.

Quelques espèces se tiennent plus volontiers sur les bords des étangs et des ruisseaux. Tel est le Paroare Rouge-Cap, ou Capita, qui ne pénètre pas dans les bois et ne fréquente pas les campagnes découvertes; son vol est court, son instinct peu farouche et sa démarche par sauts. Ils se réunissent en petites troupes pendant l'hiver, et ils approchent des habitations champêtres pour becqueter la viande qu'on y accroche. (D'Azara.)

Des observations de M. Passerini, chargé par la grande-duchesse de Florence d'étudier ces Oiseaux pendant les années 1837, 1838, 1839, il résulte qu'une paire de Paroares (*Cucullata*) fit, dans les branches d'un petit arbrisseau, un nid avec des feuilles de graminées; la femelle y placa trois œufs blancs, couverts de petites taches vertes, plus serrées vers le gros bout. Après quinze jours d'incubation, ces trois œufs sont éclos (vers le 15 juillet); mais les parents ne donnant pas de nourriture aux jeunes Oiseaux, ceux-ci périrent bientôt.

M. Passerini ayant fait disposer une chambre d'une manière plus commode pour ces Oiseaux, et ayant mis l'arbrisseau et le nid qu'ils avaient déjà construit à leur disposition, ils le défirent entièrement, en construisirent un autre avec ses matériaux, et la femelle y déposa encore trois œufs. Ceux-ci éclorent le 3 août. Les jeunes Oiseaux vinrent très-bien et reçurent cette fois la becquée de leurs parents; mais M. Passerini avait eu le soin de faire mettre à leur portée de la viande hachée, des Insectes, des Vers, etc., que les adultes portaient à leurs petits... C'est à la troisième mue que les jeunes prennent le plumage des adultes. (*Rev. zool.*, 1842.)

PAROARE A OREILLONS NOIRS. *PAROARIA NIGROAURITA.* (Cassin, Ch. Bonaparte.)

Plumage d'un noir intense, avec un collier blanc; sommet de la tête, menton et gorge rouges; joues noires; bec noir; la mandibule inférieure jaunâtre.

Longueur totale, $0^m,15$ environ.

Habite l'île Saint-Thomas.

2me GENRE — CARDINAL. *CARDINALIS.* (Ch. Bonaparte, 1831.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec fort, conique, plus haut que large, de la longueur de la tête; les deux mandibules d'égale épaisseur et ondulées à leurs tranches.

Narines basales, latérales, arrondies et en partie cachées par les plumes du front.

Ailes médiocres, arrondies, surobtuses; *les cinq premières rémiges allongées et régulièrement étagées; les quatrième et cinquième les plus longues.*

Queue large, allongée et arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian, robustes, squameux; les doigts forts, allongés, les latéraux égaux; le pouce et le médian les plus longs.

Fig. 332. — *Cardinalis Virginianus.*

Fig. 333. — *Cardinalis Virginianus.*

Tête surmontée d'une huppe garnissant toute la largeur du front, effilée et presque droite.

Ce genre se compose de cinq espèces propres à l'Amérique. Nous figurons le Cardinal de Virginie, type du genre.

Le chant superbe de cet Oiseau, déjà célèbre du temps de Salerne, a tant de ressemblance avec celui de notre Rossignol, qu'il lui en a mérité le nom. On lui apprend aussi, dit cet auteur, à siffler comme aux Serins de Canarie. Mais sa voix est si forte, qu'elle perce les oreilles; il la fait entendre pendant toute l'année, hors le temps de la mue. Dans l'état sauvage, il fait sa principale nourriture de graines de maïs et de sarrasin, dont il rassemble même une provision considérable qu'il couvre artistement de feuilles et de branchages, ne laissant qu'un petit trou oblique pour entrée de ce magasin. (Bechstein.) Il vole en troupes dans les champs ensemencés et s'y nourrit aussi de riz et même d'Insectes. Latham le désigne comme aimant surtout les Abeilles. (Daudin.) On le nourrit en cage de millet, de navette, de chènevis, etc., dont il se trouve très-bien. On a essayé de le faire couver dans des volières isolées au milieu des jardins, mais sans succès. Il y a soixante ans qu'il était fort cher en Allemagne, où la paire coûtait de six à huit louis d'or. (Bechstein.)

CARDINAL COULEUR DE CHAIR. *CARDINALIS CARNEUS.* (Lesson, 1842.)

Bec rouge; gorge noire; huppe couleur de chair; corps ferrugineux ou ochracé; en dessus d'un brun olivâtre; ailes brunes; flancs sanguins; intérieur des ailes d'un rouge carné; queue teintée de rougeâtre; pieds bleus.

Habite Acapulco et Realejo, sur la mer du Sud, où l'espèce a été découverte par M. Adolphe Lesson.

3me GENRE. — GUIRACA. *GUIRACA.* (Lesson, Swainson, 1827.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, à peine de la longueur de la tête, très-bombé, pointu; à côtés renflés; à bords rentrés

et lisses; à mandibule supérieure échancrée; commissure déjetée vivement vers le bas; mandibule inférieure plus épaisse que la supérieure à sa base, convexe, terminée en pointe.

Narines basales, latérales, rondes, nues.

Ailes médiocres, subobtuses; *la première rémige presque aussi longue que la seconde; la troisième et la quatrième les plus longues.*

Queue moyenne, égale.

Tarses de la longueur du doigt médian, scutellés; doigts latéraux courts; ongles petits et faibles.

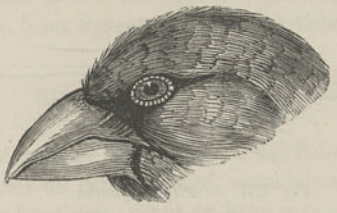


Fig. 334. — *Guiraca cœrulea.*

Fig. 335. — *Guiraca cœrulea.*

Swainson désigne par le nom générique de *Guiraca*, qu'il changea ensuite en celui de *Coccoborus*, une partie des Gros-Becs d'Amérique. Les espèces types sont : le *Gros-Bec bleu des États-Unis*, le *Gros-Bec azulam du Brésil* et le *Gros-Bec rose-gorge*, qui, réellement, diffèrent assez de notre *Coccothraustes* d'Europe, pour avoir autorisé cette séparation. (De La Fresnaye, *Magasin de zoologie*, 1843.)

Ce genre, qui renferme le genre *Cyanoloxia* de M. Ch. Bonaparte, comprend huit espèces, toutes d'Amérique. Nous figurons le Guiraca mélanocéphale.

Ce sont des Oiseaux sédentaires, assez rares et peu farouches. Ils ne pénètrent point dans les grands bois; mais ils se tiennent dans les halliers, les parcourent, se posent et se font voir au haut des buissons et des arbres, parmi lesquels ils choisissent ceux qui sont secs. Leur vol n'est ni lent ni élevé, et leur naturel n'est ni inquiet ni rusé. Quoiqu'ils mangent quelquefois des fruits, l'on ne peut guère douter qu'ils ne se nourrissent aussi de petites graines, qu'ils cherchent dans les halliers, dans les terrains cultivés, où ils peuvent aussi dévorer des Insectes. Quelques-uns fréquentent de préférence les broussailles qui avoisinent les eaux. (D'Azara.)

GUIRACA AZULAM. *GUIRACA CYANEA*. (Linné, Chenu et O. Des Murs.)

Joues noires; pennes et grandes couvertures supérieures des ailes noirâtres, les inférieures du tiers extérieur d'un gris de perle sur les bords et bleues dans leur milieu; pennes de la queue noires et bordées de bleu-de-ciel; reste du plumage de cette dernière couleur, mais plus foncée.

Longueur, $0^m,15$ à $0^m,16$.

Habite l'Amérique méridionale : au Brésil, à la Guyane, au Paraguay.

4me GENRE. — PITYLE. *PITYLUS*. (Cuvier.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, gros, un peu comprimé sur les côtés, arqué en dessus, plus ou moins fortement échancré à la pointe, disposé en tenailles incisives au milieu de chaque mandibule; à bords mandibulaires parfois profondément ondulés et sinueux; quelques cils roides implantés à la commissure; l'arête supérieure entamant profondément les plumes du front.

Narines basales, parfois entièrement cachées sous les plumes du front.

Ailes médiocres, dépassant à peine le croupion, subobtuses; *la première rémige un peu plus courte que la deuxième, celle-ci que la troisième, laquelle, avec la quatrième qui lui est égale, est la plus longue.*

Queue allongée, ample, égale ou légèrement arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts latéraux courts.

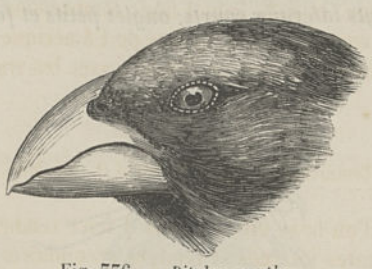


Fig. 336. — *Pitylus gnatho.*

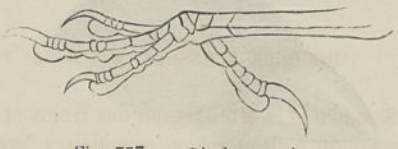


Fig 337. — *Pitylus gnatho.*

Ce genre, que M. Gray comprenait dans ses *Tanagrinæ*, renferme les genres *Cissurus, Periporphyrus* et *Caryothraustes*, Reichenbach, et *Coccoborus*, Cabanis, et se compose ainsi de onze espèces, toutes de l'Amérique méridionale. Nous figurons le Pityle gnatho.

Mœurs des Guiracas.

D'Azara dit qu'ils vivent en troupes ou par paires, et qu'on les rencontre toujours dans les broussailles et au milieu des terrains cultivés.

PITYLE A GROS BEC. *PITYLUS MAGNIROSTRIS.* (Ch. Bonaparte, Gray.)

En dessus, d'un jaune grisâtre avec des taches noires; sourcils et dessous du corps jaunes; région anale blanche; rémiges et rectrices d'un brun noirâtre; grandes couvertures des ailes et scapulaires blanches à leur pointe.

Habite le Pérou et le Brésil occidental.

5me GENRE. — MYCÉROBE. *MYCEROBAS.* (Cabanis, 1847.)

Μυκαομαι, beugler; βαζω, je parle (parler en beuglant).

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec énorme pour la grosseur, de la longueur de la tête; à surface supérieure bombée; arrondi en dessous; aussi haut que large, pointu; à bords mandibulaires unis, ondulés et un peu rentrés; quelques poils roides à la commissure; l'arête mandibulaire entamant peu le front.

Fig. 338. — *Mycerobas*

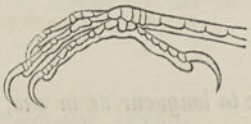


Fig. 339. — *Mycerobas.*

Narines basales, entièrement cachées et percées dans les plumes du front.

Ailes arrondies, subobtuses; *la première rémige la plus courte; la seconde presque égale à la troisième et à la quatrième, qui sont les plus longues.*

Queue médiocre, ample et légèrement échancrée.

Tarses trapus, scutellés, de la longueur du doigt médian; ongles courts et crochus; ceux du pouce et du doigt médian les plus forts.

Ce genre, synonyme du genre *Strobilophaga*, Hodgson, et dans lequel nous comprenons les genres *Hesperiphona* et *Chaunoproctus*, Ch. Bonaparte, renferme huit espèces de l'Amérique septentrionale et de l'Asie centrale, que l'on a, jusqu'à ces derniers temps, confondues avec les vrais Gros-Becs. Nous figurons le Mycérobe mélanoxanthe.

MICÉROBE A MASQUE. *MICEROBAS PERSONATUS.* (Temminck, Schleger, Chenu et O. Des Murs.)

Sommet de la tête, région des freins et tour du bec d'un beau noir à reflets d'acier rembruni; tout le reste du petit plumage, scapulaires, grandes couvertures internes et rémiges secondaires internes d'un beau gris, tirant au brun vers le derrière du corps et notamment sur les rémiges secondaires, et passant au blanc sur les couvertures inférieures de la queue et vers le noir de la tête. Les grandes couvertures supérieures de la queue sont, au contraire, d'un beau noir à reflets bleuâtres, teinte qui occupe toute la queue et les ailes. On voit cependant, sur le milieu des grandes rémiges, une bande blanche, plus large vers le côté externe que vers l'interne. Les couvertures inférieures de l'aile sont blanches. Bec d'un beau jaune de citron très-vif; pieds jaunes tirant au brunâtre, notamment sur les ongles. (Schlegel.)

Longueur totale, $0^{m},20$.

Habite le Japon.

6me GENRE. — GROS-BEC. *COCCOTHRAUSTES.* (Brisson.)

Κοκκος, grain, pepin; θραυστος, brisé.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, très-robuste, épais, bombé, pointu; à mandibule supérieure entamant très-légèrement les plumes du front.

Narines basales, rondes, petites, en partie cachées par les plumes frontales.

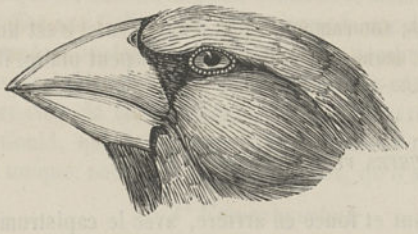


Fig. 340. — *Coccothraustes vulgaris.*

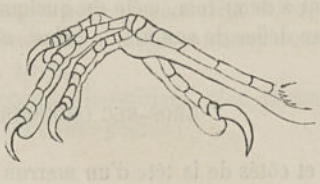


Fig. 341. — *Coccothraustes vulgaris*

Ailes moyennes, pointues, subaiguës; *la première rémige de très-peu plus courte que la seconde; celle-ci et la troisième les plus longues.*

Queue courte, plus ou moins échancrée.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian, qui est soudé à sa base avec le doigt externe; ongles forts et crochus; les deux latéraux courts; ceux du pouce et du médian les plus longs.

Les rémiges secondaires coupées carrément; leurs barbes, à l'extrémité, s'étalant et s'allongeant au lieu d'aller en diminuant.

Ce genre ne renferme que deux espèces, dont une propre à l'Europe et l'autre à l'Asie.

Le Gros-Bec est un Oiseau qui appartient à notre climat tempéré, depuis l'Espagne et l'Italie jusqu'en Suède. L'espèce, quoique assez sédentaire, n'est pas nombreuse. On voit toute l'année cet Oiseau dans quelques-unes de nos provinces de France, où il ne disparaît que pour très-peu de temps pendant les hivers les plus rudes; l'été, il habite ordinairement les bois, quelquefois les vergers, et vient autour des hameaux et des fermes en hiver. C'est un animal silencieux dont on entend très-rarement la voix, et qui n'a ni chant, ni même aucun ramage décidé... Gessner, et la plupart des naturalistes après lui, ont dit que la chair de cet Oiseau est bonne à manger : j'en ai voulu goûter, et je ne l'ai trouvée ni savoureuse ni succulente.

J'ai remarqué qu'en Bourgogne il y a moins de ces Oiseaux en hiver qu'en été, et qu'il en arrive un assez grand nombre vers le 10 d'avril; ils volent par petites troupes, et vont, en arrivant, se percher dans les taillis. Ils nichent sur les arbres et établissent ordinairement leur nid à dix ou douze pieds de hauteur, à l'insertion des grosses branches contre le tronc; ils le composent, comme les Tourterelles, avec des bûchettes de bois sec et quelques petites racines pour les entrelacer. Ils pondent communément cinq œufs. On peut croire qu'ils ne produisent qu'une fois l'année, puisque l'espèce en est si peu nombreuse. Ils nourrissent leurs petits d'Insectes, de chrysalides, etc., et, lorsqu'on veut les dénicher, ils les défendent courageusement et mordent bien serré. Leur bec, épais et fort, leur sert à briser les noyaux et autres corps durs; et, quoiqu'ils soient granivores, ils mangent aussi beaucoup d'Insectes. J'en ai nourri longtemps dans des volières; ils refusent la viande, mais mangent de tout le reste assez volontiers. Il faut les tenir dans une cage particulière; car, sans paraître hargneux et sans mot dire, ils tuent les Oiseaux (plus faibles qu'eux) avec lesquels ils se trouvent enfermés; ils les attaquent, non en les frappant de la pointe du bec, mais en pinçant la peau et emportant la pièce. En liberté, ils vivent de toutes sortes de grains, de noyaux, ou plutôt d'amandes de fruits : les Loriots mangent la chair des cerises, et les Gros-Becs cassent les noyaux et en mangent l'amande. Ils vivent aussi de graines de sapin, de pin, de hêtre, etc. (Buffon.)

C'est à tort que Buffon, qui aimait les contrastes, a dit qu'il semblait que le Gros-Bec n'eût pas l'organe de l'ouïe aussi parfait que les autres Oiseaux, et qu'il n'eût guère plus d'oreille que de voix; qu'il ne venait pas à l'appeau, et, quoique habitant des bois, ne se prenait pas à la pipée.

Le patient observateur Bechstein dit positivement le contraire en ces termes :

« L'empressement avec lequel ces Oiseaux se rendent à l'appel donne occasion d'en prendre beaucoup au filet, en jetant sur l'aire des baies et du chènevis. En automne et en hiver, on les prend aux lacets avec des baies de cormier; enfin, au printemps, en plaçant des gluaux sur leur nid. La perte de leur liberté ne les empêche pas de manger aussitôt du chènevis et de la navette.

« En élevant les jeunes, on peut les rendre si familiers, qu'ils viennent manger dans la main, se mettent en défense avec leur bec vigoureux contre les Chiens et les Chats, enfin s'accoutument parfaitement à aller et revenir.

« Le Gros-Bec a fort peu de qualités recommandables; son ramage a peu d'agréments; c'est un gazouillement à demi-voix, mêlé de quelques tons aigres; mais sa grande familiarité peut plaire; il faut pourtant se défier de son bec. » (*Man. de l'amat.*, etc.)

GROS-BEC ORDINAIRE. *COCCOTHRAUSTES VULGARIS.* (Brisson.)

Dessus et côtés de la tête d'un marron clair en devant et foncé en arrière, avec le capistrum, les lorums et la gorge noirs; large demi-collier cendré sur la nuque et les côtés du cou; dessus du corps d'un brun roux foncé; sous-caudales rousses; dessous du corps d'un roux vineux, avec le bas-ventre et les sous-caudales d'un blanc pur; sur les ailes, un espace longitudinal blanc, lavé de roux en arrière, avec les petites couvertures d'un brun noirâtre; les rémiges les plus rapprochées du corps tronquées, à reflets métalliques bleus et violets; les quatre premières entières noires, et portant sur les barbes internes une grande tache blanche; cette tache existe aussi sur quelques-unes des pennes suivantes; queue noire, terminée par une tache blanche qui se prolonge sur les barbes internes des

pennes, les médianes exceptées; celles-ci, d'un brun roux et terminées de blanc; bec noir; pieds couleur de chair; iris blanc, tirant sur le rose. (Degland.)

Longueur totale, 0m,18.

Pond cinq œufs un peu allongés, d'un blanc cendré ou d'un gris sombre, avec des raies et des taches veineuses ou marbrées d'un bleuâtre foncé et d'un brun olive et noirâtre. Grand diamètre : 0m,025; petit diamètre : 0m,017.

TROISIÈME FAMILLE. — FRINGILLINÉS.

Cette famille a été créée par M. Ch. Bonaparte pour un singulier groupe de Pinsons terrestres dont on ne connaît que quinze espèces toutes propres aux îles Gallapagos, toutes à plumage sombre, et non moins circonscrit par ses caractères zoologiques et ses mœurs que par la région géographique dans laquelle il se trouve confiné.

Jamais, disent MM. Schlegel et Ch. Bonaparte, hommage, d'autant plus éclatant qu'il est involontaire, n'a été rendu, suivant nous, au système naturel et au parallélisme de ses bonnes coupes, qu'à propos de ces Oiseaux. Les ornithologistes, qui, adoptant une famille des Coccothraustiens entièrement basée sur le caractère empirique de la grosseur du bec, y placent tous les Géospiziens ensemble, ne peuvent se décider à les séparer les uns des autres, quoique huit *Geospizæ* à bec de *Coccothraustes* diffèrent par le bec des *Cactornis* et surtout de la *Certhidea* encore plus que les Chardonnerets des Gros-Becs. (*Monogr. des Loxiens.*)

Les Géospizinés forment un groupe de granivores marcheurs recueillis aux Gallapagos par les naturalistes anglais du *Beagle*. Tous sont remarquables par une forme courte et ramassée, par une queue fort courte, par des ailes obtuses et arrondies, par des pieds d'Oiseaux marcheurs, à ongles peu arqués, par un plumage noir ou noirâtre chez les mâles, moins obscur chez les femelles, dont les plumes sont bordées de cendré, ou de roussâtre, ou d'olivâtre... Ils sont encore remarquables en ce que les quatorze espèces dont se compose cette tribu, tout en réunissant les caractères communs indiqués ci-dessus, diffèrent entre elles par la forme du bec, présentant chez quelques-uns l'énormité d'un bec de *Coccothraustes* le plus volumineux, et se dégradant jusqu'à celle d'un Pinson ou d'un Ignicolor, en se comprimant et s'allongeant chez quelques autres, ce qui le fait alors ressembler à un bec de Tisserin ou plutôt d'*Euplectes*. (De La Fresnaye, *Rev. zool.*, 1840.)

Quoique les auteurs anglais, continue le même ornithologiste, regardent ce groupe d'Oiseaux comme particulier aux Gallapagos, nous avons la conviction que le continent américain doit renfermer quelques espèces analogues au milieu de ses nombreux Conirostres, et nous croyons déjà entrevoir quelque analogie de couleur et de forme de bec entre le genre *Cactornis* et l'Oiseau connu sous le nom de Père-Noir de la Martinique. (De La Fresnaye, *Rev. zool.*, 1840.)

M. Gould, qui, le premier, a fait connaître toutes les espèces de Géospizinés, n'en formait qu'un genre unique, sous le nom de *Geospiza*, qu'il subdivisait en trois sous-genres :

1° *Camarhynchus;*
2° *Cactornis;*
3° *Certhidea.*

On comprend peu que, tout en rangeant ces genres dans sa sous-famille *Coccothraustinæ*, M. Gray ne les ait pas laissés groupés ainsi que l'avait sagement fait son savant compatriote.

M. Ch. Bonaparte, en les isolant de ces derniers, est resté dans l'ordre d'idées de M. Gould, et leur a assigné leur véritable place : élevés par lui au rang d'une famille naturelle, sous le nom de Géospiziens ou *Geospizinæ*, il y fait entrer quatre genres :

1° *Certhidea;*
2° *Cactornis;*
3° *Camarhynchus;*
4° *Geospiza;*

que nous conservons tous quatre, en les rangeant dans un ordre inverse, de manière à en faire le passage de nos Gros-Becs, par le *Geosniza*, à nos Fringilles, par le *Certhidea*.

1er GENRE. — GÉOSPIZE. *GEOSPIZA*. (Gould, 1837.)

Γεα, terre; σπιζα, Moineau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec volumineux, robuste, aussi élevé que long, de la longueur de la tête; à sommet arqué et dépassant de beaucoup le haut du front; à bords rentrés et sinueux.

Narines basales; à moitié couvertes par les plumes frontales.

Ailes moyennes, la première rémige un peu plus courte que la seconde; celle-ci la plus longue.

Queue très-courte et égale.

Tarses hauts et robustes, de la longueur du doigt médian; le pouce allongé, mais plus court que celui-ci, et armé d'un ongle vigoureux; ceux du devant courts.

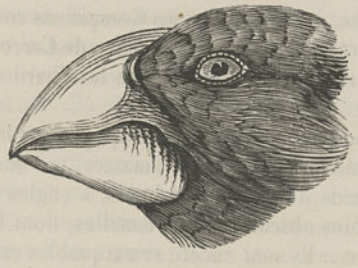


Fig. 342. — *Geospiza magnirostris.*

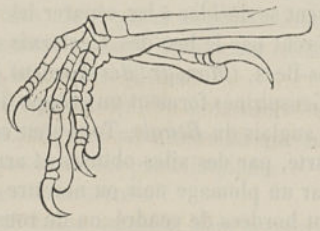


Fig. 343. — *Geospiza magnirostris.*

Corps trapu et robuste.

Ce genre renferme huit espèces, toutes jusqu'ici exclusivement propres à l'archipel des Gallapagos. Nous figurons le Géospize courageux.

M. Darwin, le naturaliste de l'expédition anglaise du *Beagle* qui a découvert ces Oiseaux, dit qu'ils ont l'habitude de se tenir en grandes bandes à terre, où ils se nourrissent de graines de graminées dont il y a ample récolte dans ces îles, principalement des tiges succulentes de l'*Opuntia galapageia*, qui les aident, par l'humidité qu'elles renferment, à supporter les besoins de la soif à laquelle ces Oiseaux sont exposés dans ces îles stériles. Ce même naturaliste ajoute qu'ils sont si peu farouches, qu'on n'a pas besoin de fusil pour s'en procurer.

GÉOSPIZE NAIN. *GEOSPIZA PARVULA*. (Gould.)

Tête, gorge et dos fuligineux; croupion d'un olivâtre cendré; ailes et queue d'un brun noirâtre; chaque plume lisérée de cendré; flancs olivâtres, pointillés de brun obscur; abdomen et région anale blancs; bec et pieds brun noirâtre.

Longueur totale, $0^{m},14$ environ.

Habite les Gallapagos.

2me GENRE. — CAMARHYNQUE. *CAMARHYNCHUS*. (Gould, 1837.)

Καμαρα, voûte; ρυγχος, bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, aussi haut qu'allongé; à sommet très-arqué, comprimé sur les côtés et à pointe obtuse; à bords ondulés.

Narines arrondies et presque entièrement cachées par les plumes du front.

Ailes moyennes, arrondies, surobtuses; *la première rémige égale à la sixième; les autres étagées jusqu'à la quatrième, qui est la plus longue, s'étendant jusqu'au delà de la moitié de la queue.*

Queue très-courte et carrée.

Tarses, doigts et ongles comme dans le Geospiza, *très-robustes.*

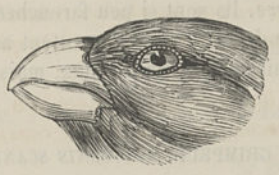


Fig. 344. — *Camarhynchus crassirostris.*

Ce genre, qui comprend le genre *Piezorhyna*, De La Fresnaye, se compose de trois espèces de l'archipel des Gallapagos. Nous figurons le Camarhynque psittacule.

On ne connaît rien de leurs mœurs.

CAMARHYNQUE CENDRÉ. *CAMARHYNCHUS CINEREA*. (De La Fresnaye, Gray.)

Corps en dessus d'un cendré peu foncé; front et tour du bec, excepté en dessous, noirâtres; gorge et devant du cou blancs; dessous du corps d'un cendré blanchâtre, avec les flancs un peu plus foncés; abdomen et anus presque blancs; rémiges et rectrices gris-ardoise, finement bordées de blanc grisâtre; bec d'un jaune assez vif; pieds d'un blanc jaunâtre.

Longueur totale, $0^m,15$.

Habite les Gallapagos, où l'espèce a été découverte, en 1841, par M. Léclancher, chirurgien de la *Vénus*.

3me GENRE. — CACTORNIS. *CACTORNIS*. (Gould, 1837.)

Κακτος, cactus; ορνις, Oiseau.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, plus long que haut, aigu, comprimé sur les côtés; à arête déprimée et entamant les plumes du front; à pointe à peine échancrée.

Narines basales, en partie cachées dans les plumes du front.

Ailes moyennes, arrondies, surobtuses; *la première rémige égale à la sixième; les quatre autres égales, les plus longues.*

Queue courte et légèrement arrondie.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts et ongles comme dans le Geospiza.

Fig. 345. — *Cactornis scandens.*

Fig. 346. — *Cactornis scandens.*

Ce genre renferme trois espèces des îles Gallapagos et Cocos. Nous figurons le Cactornis assimilable.

Les Cactornis, dont le bec rappelle si bien celui du Tisserin et surtout de l'Oryx, sont des Oiseaux que l'on voit presque toujours à terre. Ils sont si peu farouches, dit le docteur Léclancher, qu'on en a tué plusieurs à coups de baguette de fusil. Ils fréquentent aussi les cactus, sur les larges feuilles desquels ils se soutiennent à la manière des Grimpereaux, mais à l'aide seulement de leurs ongles.

CACTORNIS GRIMPEUR. *CACTORNIS SCANDENS.* (Gould.)

Corps en général brun noirâtre, chaque plume légèrement bordée de blanc, surtout sous le ventre et en avançant vers la région anale; la mandibule supérieure noire, l'inférieure jaunâtre.

Longueur totale, $0^{m},12$ environ.

Habite l'île Saint-Charles (archipel des Gallapagos). (Nébaux, *Rev. zool.*, 1840.)

4me GENRE. — CERTHIDÉE *CERTHIDEA* (Gould, 1837.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, effilé et aigu, conique, allongé, aussi haut que large.

Narines basales, presque entièrement découvertes.

Ailes arrondies, subobtuses; *la première penne égale à la huitième; la troisième et la quatrième les plus longues.*

Queue courte et légèrement arrondie.

Tarses assez forts, de la longueur du doigt médian; ongles antérieurs courts et crochus; celui du pouce le plus long.

Fig. 347. — *Certhidea olivacea.*

Fig. 348. — *Certhidea olivacea.*

Ce genre ne repose que sur une seule espèce des Gallapagos comme les précédents; c'est le Certhidée olivâtre.

On ne sait aucun détail de ses mœurs

CERTHIDÉE OLIVATRE. *CERTHIDEA OLIVACEA.* (Gould.)

Corps en dessus olivâtre, en dessous cendré; bec et pieds d'un brun pâle.
Longueur totale, 0m,12 à 0m,13.

Habite les Gallapagos.

QUATRIÈME FAMILLE. — GÉOSPIZINES.

Swainson composait sa sous-famille des *Fringillinæ*, la troisième de ses *Fringillidæ*, des genres et sous-genres suivants :

1° *Pyrgita.*
Aimophila, Swainson;
Leucophrys, Swainson.
2° *Fringilla.*
Passerella, Swainson;
Zonotrichia;
Ammodromus;
Choudestes.
3° *Emberiza.*
Fringillaria.
4° *Leptonyx.*
Melophus.
5° *Plectrophanes.*
Miliaria;
Plectrophanes.
6° *Agrophylus*,

en éloignant ainsi tout ce que nous regardons, au contraire, comme les seuls vrais Fringilles, tels que les Linots, les Chardonnerets, les Serins, les Verdiers, qu'il plaçait, ainsi qu'on l'a vu, dans ses *Coccothraustinæ.*

Lesson comprenait dans ses *Moineaux proprement dits*, qui correspondent assez à la famille qui nous occupe, les genres que voici :

1° Astrilds ou Sénégalis (*Estrelda*);
2° Webougs;
3° Lonchures (*Lonchura*);
4° Jacarinis ou Passerines (*Spiza*);
5° Chipiu (*Passerina*);
6° Chrithagras (*Crithagra*), Swainson;
7° Amadina (*Amadina*);
8° Padda ou Maïa;
9° Tiaris (*Tiaris*);
10° Moineaux vrais (*Pyrgita*), Cuvier;
11° Oryx;
12° Veuve (*Vidua*);
13° Paroare;
14° Chardonnerets, Linots, Serins (*Carduelis*), Brisson;
15° Mégalotis (*Megalotis*), Swainson;
16° Choudestes (*Choudestes*);
17° Ammodromes (*Ammodromus*);
18° Pinsons (*Cœlebs auctor*).

M. Gray, lui, fait entrer dans ses Fringilles, qu'il a du reste fort peu élaborés, les genres :

1° *Estrelda;*
2° *Amadina;*
3° *Fringilla*, Linné;
4° *Passer;*
5° *Zonotrichia;*
6° *Ammodromus;*
7° *Spiza;*
8° *Tiaris*,

élargissant outre mesure son genre *Fringilla*, qui à lui seul renferme presque tous les éléments de nos Fringillinés.

Cette famille, qui est l'équivalent des *Fringillinæ genuinæ* du docteur Reichenbach, est ainsi entendue par ce naturaliste :

1° *Leucosticte;*
2° *Leptoplectron;*
3° *Chionospiza;*
4° *Passerculus;*
5° *Choudestes;*
6° *Zonotrichia;*
7° *Pyrgita;*
8° *Petronia;*
9° *Leucophrya;*
10° *Pyrgitina;*
11° *Spizella;*
12° *Passerella;*
13° *Fringilla;*
14° *Niphæa;*
15° *Tephrospiza*, Reichenbach;
16° *Carduelis;*
17° *Spinus;*
18° *Citrinella*, Ch. Bonaparte;
19° *Serinus*, Boié;
20° *Linata;*
21° *Cannabina;*
22° *Plectronyx;*
23° *Byrseus*, Reichenbach;
24° *Astrilda;*
25° *Steganopleura;*
26° *Donacola;*
27° *Spiza;*
28° *Poephila;*

en tout vingt-huit genres :

M. Ch. Bonaparte, entrant dans un autre système, compose ses *Fringilliens* de la manière suivante :

1° *Mycerobas;*
2° *Hesperiphona;*
3° *Coccothraustes;*
4° *Callacanthis*, Reichenbach;
5° *Fringilla;*
6° *Passer;*
7° *Corospiza*, Ch. Bonaparte;
8° *Pyrrhulauda;*
9° *Gymnoris*, Hodgson;
10° *Petronia;*
11° *Chlorospiza;*
12° *Chrysomitris*, Boié;
13° *Pyrrhomitris*, Ch. Bonaparte;
14° *Carduelis;*
15° *Hypoloxias*, Lichtenstein;
16° *Alario*, Ch. Bonaparte;
17° *Auripasser*, Ch. Bonaparte;
18° *Poliospiza*, Schiff;
19° *Citrinella;*
20° *Crithagra;*
21° *Buserinus*, Ch. Bonaparte;
22° *Serinus;*
23° *Catamblyrhynchus*, La Fresnaye;
24° *Pyrruplectes*, Hodgson;
25° *Pyrrhula*, Brisson;

Retirant les genres Niverolle, Sizerin et Linot des *Loxiinæ*, où les met M. Ch. Bonaparte, pour les réunir à nos *Fringillinæ*, nous réduirons les vingt-cinq genres qui précèdent à ceux-ci :

1° Pinson (*Fringilla*),
2° Niverolle (*Leucosticte*);
3° Verdier (*Chlorospiza*);
4° Callacanthe (*Callacanthys*);
5° Chardonneret (*Carduelis*);
6° Hypoloxie (*Hypoloxias*);
7° Tarin (*Chrysomitris*);
8° Sizerin (*Linacanthis*);
9° Linot (*Linota*);
10° Venturon (*Citrinella*);
11° Crithagre (*Crithagra*);
12° Serin (*Serinus*).

Nous passons de cette manière, aussi heureusement que possible, des Géospizinés aux Fringillinés par les genres Certhidés et Pinson, et de ceux-ci à nos Pyrrhulinés, qui vont suivre par le genre Serin.

1er GENRE. — PINSON. *FRINGILLA*. (Linné.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, conique, presque droit, fort, nullement bombé à la pointe, à bords mandibulaires infléchis en dedans.

Narines basales, arrondies, cachées par les petites plumes poilues du front.

Ailes allongées, subobtuses; *la troisième rémige la plus longue.*
Queue longue et fourchue.
Tarses médiocres, de la longueur du doigt médian; ongles très-comprimés.

Fig. 349. — *Fringilla.*

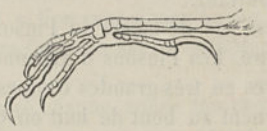


Fig. 350. — *Fringilla.*

Il est impossible, ainsi que le disent si justement MM. Ch. Bonaparte et Schlegel, de ne pas conserver à ce petit genre, si bien circonscrit par ces auteurs, le nom de *Fringilla*, Linné, quoique Cuvier l'ait dans un temps nommé *Cœlebs*, et que Boié en ait fait son genre *Struthus*.

Le genre Pinson ne se compose que de cinq espèces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique septentrionale.

L'espèce type de ce genre, le Pinson ordinaire (*Fringilla cœlebs*), est un Oiseau qui a beaucoup de force dans le bec; il sait très-bien s'en servir pour se faire craindre des autres petits Oiseaux, comme aussi pour pincer jusqu'au sang les personnes qui le tiennent ou qui veulent le prendre, et c'est pour cela que, suivant plusieurs auteurs, il a reçu le nom de *Pinson;* mais, comme l'habitude de pincer n'est rien moins que propre à cette espèce, que même elle lui est commune, non-seulement avec beaucoup d'autres espèces d'Oiseaux, mais avec beaucoup d'animaux de classes toutes différentes, Quadrupèdes, Bipèdes, etc.; il y a plus d'apparence de fondement dans l'opinion de Frisch; qui tire ce mot Pinson de *Pincio*, latinisé du mot allemand *Pinck*, qui semble avoir été formé d'après le cri de l'Oiseau.

Les Pinsons ne s'en vont pas tous en automne; il y en a toujours un assez bon nombre qui restent l'hiver avec nous; je dis avec nous, car la plupart s'approchent, en effet, des lieux habités, et viennent jusque dans nos basses-cours, où ils trouvent une subsistance facile; ce sont de petits parasites qui nous recherchent pour vivre à nos dépens, et qui ne nous dédommagent par rien d'agréable; jamais on ne les entend chanter dans cette saison, à moins qu'il n'y ait de beaux jours; mais ce ne sont que des moments, et des moments fort rares; le reste du temps ils se cachent dans des haies fourrées, sur des chênes qui n'ont pas encore perdu leurs feuilles, sur des arbres toujours verts, quelquefois même dans des trous de rochers, où ils meurent lorsque la saison est trop rude. Ceux qui passent en d'autres climats se réunissent assez souvent en troupes innombrables; mais où vont-ils? Frisch croit que c'est dans les climats septentrionaux, et il se fonde, 1° sur ce qu'à leur retour ils ramènent avec eux des Pinsons blancs qui ne se trouvent guère que dans ces climats; 2° sur ce qu'ils ne ramènent point de petits, comme ils feraient s'ils eussent passé le temps de leur absence dans un pays chaud où ils eussent pu nicher, et où ils n'auraient pas manqué de le faire : tous ceux qui reviennent, mâles et femelles, sont adultes; 3° sur ce qu'ils ne craignent point le froid, mais seulement la neige, qui, en couvrant les campagnes, les prive d'une partie de leur subsistance... (Guéneau De Montbeillard.)

Il est fort douteux néanmoins, par rapport à nos provinces, qu'il y ait des Pinsons de passage; ces bandes, qu'on juge être d'Oiseaux voyageurs, ne seraient-elles pas simplement composées de Pinsons qui se portent d'un canton à un autre, et de proche en proche, sans entreprendre une longue traversée, et suivant qu'ils trouvent plus ou moins abondamment les grains qu'ils préfèrent, tels que les semences d'épine blanche, de pavot, de bardane, de faîne, etc.? Penser, quoique avec deux célèbres naturalistes, Gesner et Linné, qu'il n'y a que les femelles qui voyagent, tandis que les mâles sont sédentaires, ce serait admettre un fait bien extraordinaire qui ne mériterait pas d'attention s'il n'était garanti par des auteurs aussi célèbres, mais qu'ils n'ont peut-être pas assez examiné, et qui, par sa singularité, d'après l'autorité de ses garants, mérite d'être suivi et vérifié ou contredit. Serait-il

vrai, en effet, que ces bandes qu'on croit qui voyagent ne fussent composées que de femelles? Il est aisé de s'en assurer en examinant plus ou moins de ces Oiseaux, faciles à prendre au filet et à différents piéges; mais il faudrait ne pas fonder son jugement sur le seul plumage, et ne prononcer que d'après l'inspection anatomique, car il se pourrait que ces bandes, qu'on croit de femelles voyageuses, fussent les jeunes qui portent encore la livrée de leur mère, et qui se fussent réunis jusqu'au printemps suivant.

Il n'en est pas de même du Pinson d'Ardennes, qui est peut-être l'espèce la plus voyageuse de tout le genre. Les Pinsons d'Ardennes, en effet, ne nichent point dans nos pays; ils y passent d'années à autres en très-grandes troupes. Le temps de leur passage est l'automne et l'hiver; souvent ils s'en retournent au bout de huit ou dix jours; quelquefois ils restent jusqu'au printemps. Pendant leur séjour ils vont avec les Pinsons ordinaires et se retirent comme eux dans les feuillages. Il en parut des volées très-nombreuses en Bourgogne dans l'hiver de 1774, et des volées encore plus nombreuses dans le pays de Wirtemberg, sur la fin de décembre 1775; ceux-ci allaient se gîter tous les soirs dans un vallon sur les bords du Rhin, et, dès l'aube du jour, ils prenaient leur vol; la terre était toute couverte de leur fiente. La même chose avait été observée dans les années 1735 et 1757. On ne vit peut-être jamais un aussi grand nombre de ces Oiseaux en Lorraine que dans l'hiver de 1765; chaque nuit on en tuait plus de six cents douzaines, dit Lottinger, dans les forêts de sapins qui sont à quatre ou cinq lieues de Sarrebourg. On ne prenait pas la peine de les tirer, on les assommait à coups de gaules; et, quoique ce massacre eût duré tout l'hiver, on ne s'apercevait presque pas à la fin que la troupe eût été entamée.

Le Pinson est un Oiseau très-vif; on le voit toujours en mouvement; et cela, joint à la gaieté de son chant, a donné lieu sans doute à la façon de parler proverbiale : *Gai comme Pinson*. Il commence à chanter de fort bonne heure au printemps, et plusieurs jours avant le Rossignol; il finit vers le solstice d'été. Son chant a paru assez intéressant pour qu'on l'analysât : on y a distingué un prélude, un roulement, un finale; on a donné des noms particuliers à chaque reprise, on les a presque notées, et les plus grands connaisseurs de ces petites choses s'accordent à dire que la dernière reprise est la plus agréable. Quelques personnes trouvent son ramage trop fort, trop mordant; mais il n'est trop fort que parce que nos organes sont trop faibles, ou plutôt parce que nous l'entendons de trop près et dans des appartements trop résonnants, où le son direct est exagéré, gâté par les sons réfléchis; la nature a fait les Pinsons pour être les chantres des bois; allons donc dans les bois pour juger leur chant, et surtout pour en jouir. (Guéneau De Montbeillard.)

Une chose digne de remarque est que le chant du Pinson varie presque autant que les diverses contrées qu'il habite. Il n'est pas le même en Thuringe que dans le Hartz. Des variétés ou mélodies différentes observées dans le chant, on en compte huit principales, dont on fait le plus de cas dans toute la Saxe et dans la Hesse; ce sont d'autres sortes de vocalisations qu'on aime beaucoup en Autriche...

Les habitants d'un gros village de fabrique, en Thuringe, nommé Rouhl, la plupart couteliers, sont si passionnés pour le Pinson, que l'on en a vu aller à trente lieues de chez eux pour prendre à la glu un de ces Oiseaux, distingué par son chant, et donner même une de leurs Vaches pour un excellent chanteur; d'où vient leur expression vulgaire : *Tel Pinson vaut une Vache*. De simples ouvriers sacrifient un louis d'or pour un Pinson de leur goût, et passent volontiers au pain et à l'eau le temps nécessaire pour amasser cette somme. Aussi ces grands amateurs ne peuvent-ils entendre parler d'un Pinson qui chante supérieurement le plus estimé de ces morceaux, appelé le *Double battement du Hartz*, sans être en extase. Quelques-uns vont même jusqu'à dire qu'un vrai chanteur de cette mélodie peut certainement faire conversation, tant il prononce distinctement les syllabes. (Bechstein.)

Il existe aux environs de Lille des amateurs passionnés pour le Pinson ordinaire. La gloire d'avoir le Pinson qui chante le plus souvent n'est comparable qu'à celle d'avoir le Coq le plus terrible dans les combats. Dans une lutte de chant entre Pinsons, qui eut lieu à Tournay en 1846, trois de ces Oiseaux se firent entendre onze cent dix-huit fois en une heure; l'un quatre cent vingt fois, un autre trois cent soixante-huit fois, et le troisième trois cent trente. (Degland.)

Le Pinson a tant de disposition à apprendre, qu'il n'imite pas seulement en perfection le chant d'un autre Pinson près duquel il a été placé de jeunesse, mais qu'étant mis à la portée d'un Rossi-

gnol ou d'un Canari, il parvient encore à répéter plusieurs parties de leurs chants, et les rendrait sans doute complétement si son gosier était conformé de manière à pouvoir fournir à des chants si longs et si soutenus. Au reste, on observe dans ces Oiseaux, comme dans toutes les autres espèces chantantes, de grandes différences relativement à la force de la mémoire. Les uns ont besoin de six mois entiers pour apprendre un air que d'autres saisissent pour ainsi dire du premier coup, et peuvent répéter presque aussitôt. Celui-ci a beaucoup de peine à retenir un seul des chants remarqués ci-dessus; celui-là peut aisément en imiter trois, quatre, et, si l'on veut, jusqu'à cinq différents. Enfin il y a des sujets qui ne peuvent jamais rendre un chant sans fautes et sans l'estropier, et il s'en trouve qui y ajoutent, le perfectionnent et l'embellissent.

Une chose particulière au Pinson est la nécessité de rapprendre chaque année son chant, et cela encore d'une manière qui lui est entièrement propre; pendant les quatre ou cinq semaines que dure cet exercice, il ne fait entendre qu'un murmure, un gazouillement faible, auquel il mêle d'abord, à demi-voix, une ou deux, ensuite plusieurs syllabes de son chant; on dit alors qu'il *marmotte*. Un Pinson qui n'emploie que huit à quinze jours à répéter cette leçon pour développer complétement sa voix est compté parmi les génies de son espèce. On sait que d'autres Oiseaux, dont la faculté de chanter est bornée à une saison déterminée, gazouillent de même faiblement, et mêlent à leur ramage quelques notes étrangères, surtout des tons sourds et confus; mais aucun ne produit de sons si particuliers, et qui aient aussi peu de rapports avec le chant propre. Cependant, si l'on y fait quelque attention, on découvre bientôt que cet exercice est moins destiné à réveiller la mémoire qu'à assouplir le gosier engourdi par une assez longue désuétude, et à lui rendre toute sa flexibilité.

Les Pinsons sauvages, à leur retour au printemps, ne tardent pas à marmotter; ceux de la chambre l'apprennent plus tôt; mais ils sont obligés de s'exercer presque deux mois de suite avant de pouvoir exécuter leur chant dans toute sa perfection. La saison de chanter ne s'étend pas ordinairement au delà du mois de juin; de jeunes Pinsons élevés dans la chambre la prolongent cependant jusqu'en octobre et même au delà. (Bechstein.)

Si l'on met un jeune Pinson pris au nid sous la leçon d'un Serin, d'un Rossignol, etc., il se rendra propre le chant de ses maîtres : on en a vu plus d'un exemple; mais on n'a point vu d'Oiseaux de cette espèce qui eussent appris à siffler des airs de notre musique; ils ne savent pas s'éloigner de la nature jusqu'à ce point.

Les Pinsons, outre leur ramage ordinaire, ont encore un certain frémissement d'amour qu'ils font entendre au printemps, et de plus un autre cri peu agréable qui, dit-on, annonce la pluie. On a aussi remarqué que ces Oiseaux ne chantaient jamais mieux ni plus longtemps que lorsque, par quelque accident, ils avaient perdu la vue; et cette remarque n'a pas été plutôt faite, que l'art de les rendre aveugles a été inventé : ce sont de petits esclaves à qui nous crevons les yeux pour qu'ils puissent mieux servir à nos plaisirs. On ne leur crève pas positivement les yeux, il est vrai, on réunit seulement la paupière inférieure à la supérieure par une espèce de cicatrice artificielle, en touchant légèrement et à plusieurs reprises les bords de ces deux paupières avec un fil de métal rougi au feu, et prenant garde de blesser le globe de l'œil. Il faut les préparer à cette singulière opération d'abord en les accoutumant à la cage pendant douze ou quinze jours, et ensuite en les tenant enfermés nuit et jour avec leur cage dans un coffre, afin de les accoutumer à prendre leur nourriture dans l'obscurité. Ces Pinsons aveugles sont des chanteurs infatigables, et l'on s'en sert par préférence comme d'appeaux ou d'appelants pour attirer dans les piéges les Pinsons sauvages : on prend ceux-ci aux gluaux et avec différentes sortes de filets, entre autres celui d'Alouettes; mais il faut que les mailles soient plus petites, et proportionnées à la grosseur de l'Oiseau.

Le temps de cette chasse est celui où les Pinsons volent en troupes nombreuses, soit en automne à leur départ, soit au printemps à leur retour; il faut, autant que l'on peut, choisir un temps calme, parce que alors ils volent plus bas et qu'ils entendent mieux l'appeau. Ils ne se façonnent point aisément à la captivité; les premiers jours ils ne mangent point ou presque point; ils frappent continuellement de leur bec les bâtons de leur cage, et fort souvent ils se laissent mourir. (Guéneau De Montbeillard.)

Ces nouveaux prisonniers, dit Bechstein, chantent encore dans la même année s'ils sont pris avant la Pentecôte; si c'est après, non-seulement ils ne chantent pas, mais ils meurent vraisemblablement de douleur d'être séparés de leurs femelles et de leurs petits.

On profite même de la jalousie excessive des mâles pour prendre ceux dont le chant plaît davantage. Dès qu'un oiseleur qui a ce goût a découvert un de ces virtuoses, il cherche aussitôt un autre mâle qui a l'habitude de répéter souvent son cri naturel, *fink, fink*, lui lie les ailes, et attache à sa queue une petite baguette fourchue, de la longueur d'un demi-doigt, bien garnie de glu. Ainsi préparé, il le lâche sous l'arbre même où perche celui qu'il guette. Celui-ci n'a pas plutôt aperçu et entendu ce faux rival, qu'il entre en fureur, tombe sur lui comme un Oiseau de proie, et se trouve pris au gluau. Cette attaque est si violente, que l'on a vu quelquefois l'Oiseau d'appel tué du coup par son adversaire.

Le nid du Pinson est un des plus beaux et des plus artistement construits; sa forme est celle d'un globe écrasé en dessus, et si bien arrondi, qu'il semble fait au tour. Des toiles d'Araignées et de la bourre servent à l'attacher sur la branche, des brins de mousse et de ramilles entrelacés en font la charpente; des plumes, des duvets de chardon, des crins et poils d'animaux, garnissent le dedans, tandis qu'en dehors il est revêtu d'une couche des mêmes espèces de lichens qui croissent sur l'arbre où il est placé, le tout solidement lié et parfaitement collé. Ce dernier appareil est destiné sans doute à tromper l'œil de l'ennemi. En effet, il est assez difficile, même avec beaucoup d'attention, de distinguer ce nid de l'écorce de la branche où il est fixé.

La femelle fait deux pontes par an, chacune de trois à cinq œufs : la première (et ceci est généralement confirmé par l'expérience relativement à tous les Oiseaux) ne produit presque que des mâles, et la seconde que des femelles.

Les Pinsons élevés avec soin deviennent extrêmement familiers, chantent quand on le demande ou lorsqu'on s'approche de leur cage avec des signes d'amitié... On a des exemples de Pinsons qui ont produit avec des femelles de Canari; on prétend même qu'on apparie avec une femelle de Bruant. (Bechstein.)

Le mâle ne quitte point sa femelle tandis qu'elle couve, surtout la nuit; il se tient toujours fort près du nid, et le jour, s'il s'éloigne un peu, c'est pour aller à la provision. Il se pourrait que la jalousie fût pour quelque chose dans cette grande assiduité, car ces Oiseaux sont d'un naturel très-jaloux; s'il se trouve deux mâles dans un même verger au printemps, ils se battent avec acharnement jusqu'à ce que le plus faible cède la place ou succombe : c'est bien pis s'ils se trouvent dans une même volière où il n'y ait qu'une femelle.

Les père et mère nourrissent leurs petits de Chenilles et d'Insectes; ils en mangent eux-mêmes; mais ils vivent plus communément de petites graines, de celles d'épine blanche, de pavot, de bardane, de rosier, surtout de faîne, de navette et de chènevis; ils se nourrissent aussi de blé et même d'avoine, dont ils savent fort bien casser les grains pour en tirer la substance farineuse. Quoiqu'ils soient d'un naturel un peu rétif, on vient à bout de les former au petit exercice de la galère, comme les Chardonnerets; ils apprennent à se servir de leur bec et de leurs pieds pour faire monter le seau dont ils ont besoin.

Le Pinson est plus souvent posé que perché; il ne marche point en sautillant, mais il coule légèrement sur la terre, et va sans cesse ramassant quelque chose. Son vol est inégal; mais, lorsqu'on attaque son nid, il plane au-dessus en criant. (Guéneau De Montbeillard.)

Nous citerons le Pinson ordinaire (*Fringilla cœlebs*) et le Pinson d'Ardennes (*Fringilla montifringilla*).

2me GENRE. — NIVEROLLE. *LEUCOSTICTE*. (Swainson, 1831.)

Λευκος, blanc; στικτος, tacheté.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec conique, allongé, de la longueur de la tête, aigu; la mandibule supérieure légèrement échancrée à la pointe, dépassant l'inférieure; bords mandibulaires presque droits.

Narines basales, ovalaires, recouvertes d'un pinceau de petites plumes ou soies roides.

Ailes aiguës; *la deuxième rémige la plus longue.*

Queue ample et échancrée, assez longue.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles longs, celui du pouce surtout, et assez crochus.

Fig. 351 — *Leucosticte.*

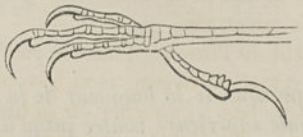


Fig. 352 — *Leucosticte.*

Ce genre, synonyme des genres *Chionospiza* et *Orites* de Kaup, et qui comprend pour nous les genres *Leucosticte*, Swainson; *Fringalauda*, Hodgson; *Niphœa*, Audubon, et *Struthus*, Ch. Bonaparte, renferme dix espèces de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique septentrionales.

Ces Oiseaux forment une petite famille, ou un grand genre très-naturel facile à caractériser, dont les espèces offrent des habitudes et une distribution géographique toute particulière. Les unes (*Leucosticte*, Swainson) se rattachent naturellement aux Sigerins; une autre (*Montifringilla nivalis*) rappelle par sa physionomie les Pinsons; et la dernière (*Fringalauda*) paraît se rapprocher, à plusieurs égards, des Moineaux.

... Les Niverolles habitent les régions très-froides de l'hémisphère boréal, et se trouvent aussi sur les Pyrénées, les Alpes, le Caucase et les montagnes du Népaul. Ils se tiennent à terre et construisent leur nid sur des rochers. Ce sont, à proprement parler, des Oiseaux sédentaires qui vont, durant la saison froide, errer dans les contrées voisines du lieu de leur résidence, pour y retourner dans le mois de février ou au commencement du mois de mai. Habitant des lieux solitaires et éloignés du séjour de l'homme, ils sont ordinairement très-peu farouches et même stupides. (Schlegel et Ch. Bonaparte, *Monogr. des Loxiens.*)

Le Niverolle habitant des Alpes méridionales de l'Europe vient jusqu'au milieu de l'Allemagne; je l'ai vu même à Thuringe, dit Bechstein, mêlé avec de petites troupes de Pinsons d'Ardennes, avec lesquels il tombe sur le buisson de leurre. C'est un Oiseau éveillé et très-hardi en cage. On peut le nourrir de navette, de millet et de chènevis; mais il paraît donner la préférence aux graines de sapin et de chanvre bâtard (*Galeopsis cannabina*). On peut croire qu'en état de liberté il mange aussi des Insectes, puisqu'il reçoit volontiers les Vers de farine qu'on lui présente. Son cri d'appel est *kipp, kipp.* Il chante beaucoup, mais son chant n'est pas plus agréable que celui du Pinson d'Ardennes, avec lequel il a beaucoup de rapports; aussi ne le garde-t-on, comme lui, dans la chambre que pour sa beauté et sa rareté. (*Man. de l'amat.*)

NIVEROLLE DES NEIGES *LEUCOSTICTE NIVALIS.* (Linné, Brehm.)

Dessus de la tête et du cou d'un cendré tirant sur le bleuâtre; dos, scapulaires d'un brun nuancé de roussâtre sur les bordures des plumes; sus-caudales, une partie blanche, une partie noire, avec leurs bords roussâtres; parties inférieures d'un blanc lavé de cendré à la poitrine et au cou, avec une grande tache noire sous la gorge; abdomen blanc; sous-caudales blanches, avec quelques taches brunes à leur extrémité; ailes noires, avec une grande bande longitudinale blanche, formée par les couvertures et la plus grande partie des rémiges secondaires; rémiges primaires lisérées en dehors et terminées de gris roussâtre; les autres blanches, terminées par un peu de noir bordé de roussâtre; la plus externe de chaque côté entièrement blanche; bec noir; pieds et iris bruns. (Degland.)

Longueur totale, $0^m,192$ à $0^m,193$.

Habite l'Europe, l'Asie septentrionale; se trouve dans les Alpes, les Pyrénées, le Caucase, la Sibérie et au Japon.

Pond de trois à cinq œufs d'un blanc plus ou moins verdâtre, pointillé et tacheté de roux, avec quelques taches plus foncées au gros bout. Grand diamètre : 0m,02 environ; petit diamètre : 0m,016.

3me GENRE. — VERDIER. *CHLOROSPIZA.* (Ch. Bonaparte, 1838.)

Σπίζα, Pinson, Moineau; χλωρος, vert.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, fort, épais à sa base, un peu comprimé sur les côtés; à mandibule supérieure voûtée jusqu'à la pointe, qui est échancrée et un peu plus longue que l'inférieure; les bords légèrement rentrants.

Narines basales, arrondies, cachées par les plumes du front.

Ailes allongées, aiguës; *la deuxième rémige la plus longue.*

Queue moyenne, très-fourchue.

Tarses épais, de la longueur du doigt médian; doigts et ongles allongés, ceux-ci effilés, courbés et très-aigus; celui du pouce le plus fort.

Fig. 353. — *Chlorospiza.*

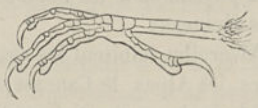


Fig. 354. — *Chlorospiza.*

Ce genre, synonyme des genres *Ligurinus*, Kock, et *Chloris*, Mœhring, renferme six espèces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Le Verdier ordinaire, type du genre, passe l'hiver dans les bois; il se met à l'abri des intempéries de la mauvaise saison sur les arbres toujours verts, et même sur les charmes et les chênes touffus, qui conservent encore leurs feuilles, quoique desséchées.

Au printemps, il fait son nid sur ces mêmes arbres et quelquefois dans les buissons. Ce nid est plus grand et presque aussi bien fait que celui du Pinson; il est composé d'herbe sèche et de mousse en dehors, de crin, de laine et de plumes en dedans. Quelquefois il l'établit dans les gerçures des branches, lequelles gerçures il sait agrandir avec son bec; il sait aussi pratiquer tout autour un petit magasin pour les provisions.

La femelle pond cinq ou six œufs, qu'elle couve avec beaucoup d'assiduité; et elle se tient sur les œufs, quoiqu'on en approche d'assez près, en sorte qu'on la prend souvent avec les petits; dans tout autre cas, elle est très-défiante. Le mâle paraît prendre beaucoup d'intérêt à tout ce qui regarde la famille future; il se tient sur les œufs alternativement avec la femelle, et souvent on le voit se jouer autour de l'arbre où est le nid, décrire en voltigeant plusieurs cercles dont ce nid est le centre, s'élever par petits bonds, puis retomber comme sur lui-même en battant des ailes avec des mouvements et un ramage fort gais. Lorsqu'il arrive ou qu'il s'en retourne, c'est-à-dire au temps de ses deux passage, il fait entendre un cri fort singulier, composé de deux sons, et qui a pu lui faire donner en allemand plusieurs noms, dont la racine commune signifie une sonnette : on prétend, au reste, que le chant de cet Oiseau se perfectionne dans les métis qui résultent de son union avec le Serin.

Les Verdiers sont doux et faciles à apprivoiser; ils apprennent à prononcer quelques mots, et aucun autre Oiseau ne se façonne plus aisément à la manœuvre de la galère; ils s'accoutument à manger sur le doigt, à revenir à la voix de leur maître, etc. Ils se mêlent, en automne, avec d'autres espèces pour parcourir les campagnes. Pendant l'hiver, ils vivent de baies de genièvre; ils pincent les boutons des arbres, entre autres ceux du marsaule; l'été, ils se nourrissent de toutes sortes de graines;

mais ils semblent préférer le chènevis. Ils mangent aussi des Chenilles, des Fourmis, des Sauterelles, etc. (Guéneau De Monbeillard.)

Nous citerons le Verdier ordinaire (*Chlorospiza chloris*), Linné, et le Verdier incertain (*Fringilla incerta*), Risso.

4me GENRE. — CALLACANTHE. *CALLACANTHIS*. (Reichenbach, 1840.)

Καλλος, beau; ακανθις, Chardonneret.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec de la longueur de la tête, aussi large que haut à la base; la ligne de la mandibule supérieure descendant presque droite de la base à la pointe, qui dépasse de beaucoup celle de la mandibule inférieure; la ligne de celle-ci, au contraire, courbe et bombée.

Narines basales, à moitié engagées sous les plumes du front.

Ailes médiocres, allongées, presque aiguës; *atteignant le milieu de la queue.*

Queue échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian.

Fig. 355. — *Callacanthis.*

Ce genre ne renferme que deux espèces de l'Asie centrale, que l'on a confondues pendant longtemps, soit avec les Pinsons, soit avec les Chardonnerets. Nous figurons le Callacanthe de Burton.

On ne sait rien de leurs mœurs.

CALLACANTHE DE BURTON. *CALLACANTHIS BURTONI*. (Gould, Ch. Bonaparte.)

D'un brun rougeâtre; sinciput, ainsi qu'une ligne traversant les yeux, rouges; occiput, nuque et joues noirs; ailes et queue noires, tachées de blanc; bec jaune.

Habite l'Asie centrale.

5me GENRE. — CHARDONNERET. *CARDUELIS*. (Brisson.)

De *cardeus*, chardon.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec presque de la longueur de la tête, en cône allongé et très-légèrement fléchi, comprimé vers la pointe, qui est très-aiguë; à bords de la mandibule inférieure formant, vers la base, un angle saillant.

Narines à peine recouvertes sous les plumes du front.

Ailes dépassant le milieu de la queue, aiguës; *la deuxième rémige la plus longue.*

Queue de moyenne longueur et échancrée.

Tarses courts, minces, de la longueur du doigt médian; à peine recouverts à leur articulation par les plumes tibiales; pouce plus court que le doigt du milieu, y compris les ongles; ceux-ci médiocres, comprimés. (DEGLAND.)

Fig. 356. — *Carduelis.*

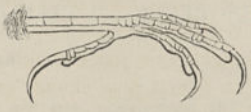


Fig. 357. — *Carduelis.*

Ce genre, synonyme du genre *Acanthis*, Meyer, est restreint à trois espèces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Beauté du plumage, douceur de la voix, finesse de l'instinct, adresse singulière, docilité à l'épreuve, ce charmant petit Oiseau réunit tout; et il ne lui manque que d'être rare et de venir d'un pays éloigné pour être estimé ce qu'il vaut.

Les mâles ont un ramage très-agréable et très-connu; ils commencent à le faire entendre vers les premiers jours du mois de mars, et ils continuent pendant la belle saison; ils le conservent même l'hiver dans les poêles où ils trouvent la température du printemps. Aldrovande leur donne le second rang parmi les Oiseaux chanteurs, et Daines Barrington ne leur accorde que le sixième. Ils paraissent avoir plus de disposition à prendre le chant du Roitelet que celui de tout autre Oiseau; on en voit deux exemples : celui d'un joli métis sorti d'un Chardonneret et d'une Serine, observé à Paris par Salerne, et celui d'un Chardonneret qui avait été pris dans le nid deux ou trois jours après qu'il était éclos, et qui a été entendu par Barrington. Ce dernier observateur suppose, à la vérité, que cet Oiseau avait eu occasion d'entendre chanter un Roitelet, et que ces sons avaient été, sans doute, les premiers qui eussent frappé son oreille, dans le temps où il commençait à être sensible au chant et capable d'imitation; mais il faudrait donc faire la même supposition pour l'Oiseau de Salerne, ou convenir qu'il y a une singulière analogie, quant aux organes de la voix, entre le Roitelet et le Chardonneret.

On croit généralement, en Angleterre, que les Chardonnerets de la province de Kent chantent plus agréablement que ceux de toutes les autres provinces.

Ces Oiseaux sont, avec les Pinsons, ceux qui savent le mieux construire leur nid, en rendre le tissu plus solide, lui donner une forme plus arrondie, je dirais volontiers plus élégante; les matériaux qu'ils y emploient sont, pour le dehors, la mousse fine, les lichens, l'hépatique, les joncs, les petites racines, la bourre de chardons, tout cela entrelacé avec beaucoup d'art; et, pour l'intérieur, l'herbe sèche, le crin, la laine et le duvet. Ils le posent sur les arbres, et, par préférence, sur les pruniers et les noyers; ils choisissent d'ordinaire les branches faibles et qui ont beaucoup de mouvement; quelquefois ils nichent dans les taillis, d'autres fois dans des buissons épineux; et l'on prétend que les jeunes Chardonnerets qui proviennent de ces dernières nichées ont le plumage un peu plus rembruni, mais qu'ils sont plus gais et chantent mieux que les autres. Olina dit la même chose de ceux qui sont nés dans le mois d'août. Si ces remarques sont fondées, il faudrait élever par préférence les jeunes Chardonnerets éclos dans le mois d'août et trouvés dans des nids établis sur des buissons épineux.

La femelle commence à pondre vers le milieu du printemps; cette première ponte est de cinq œufs. Lorsqu'ils ne viennent pas à bien, elle fait une seconde ponte, et même une troisième lorsque la seconde ne réussit pas; mais le nombre des œufs va toujours en diminuant à chaque ponte. Je n'ai jamais vu plus de quatre œufs dans les nids qu'on m'a apportés au mois de juillet, ni plus de deux dans les nids du mois de septembre.

Ces Oiseaux ont beaucoup d'attachement pour leurs petits; ils les nourrissent avec des Chenilles et d'autres Insectes, et, si on les prend tous à la fois et qu'on les renferme dans la même cage, ils conti-

nueront d'en avoir soin. Il est vrai que, de quatre Chardonnerets que j'ai fait ainsi nourrir en cage par leurs père et mère prisonniers, aucun n'a vécu plus d'un mois. J'ai attribué cela à la nourriture, qui ne pouvait être aussi bien choisie qu'elle l'est dans l'état de liberté, et non à un prétendu désespoir héroïque, qui porte, dit-on, les Chardonnerets à faire mourir leurs petits, lorsqu'ils ont perdu l'espérance de les rendre à la liberté pour laquelle ils étaient nés.

Il ne faut qu'une seule femelle au mâle Chardonneret; et, pour que leur union soit féconde, il est à propos qu'ils soient tous deux libres. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce mâle se détermine beaucoup plus difficilement à s'apparier efficacement dans une volière avec sa femelle propre qu'avec une femelle étrangère; par exemple, avec une Serine de Canarie ou toute autre femelle, qui, étant originaire d'un climat plus chaud, aura plus de ressources pour l'exciter.

On a vu quelquefois la femelle Chardonneret nicher avec le mâle Canari; mais cela est rare, et l'on voit au contraire fort souvent la femelle Canarie, privée de tout autre mâle, se joindre avec le mâle Chardonneret.

Cette circonstance de privation de tout autre mâle est essentielle, car le père Bougot assure que les femelles de Canaris qui auront un mâle de leur espèce pour quatre et même pour six, ne se donneront point au mâle Chardonneret, à moins que le leur ne puisse pas suffire à toutes, et que, dans ce seul cas, les surnuméraires accepteront le mâle étranger et lui feront même des avances. C'est cette femelle Canarie qui entre la première en amour, et qui n'oublie rien pour échauffer son mâle du feu dont elle brûle : ce n'est qu'à force d'invitations et d'agaceries, ou plutôt c'est par l'influence de la belle saison, plus forte ici que toutes les agaceries, que ce mâle froid devient capable de s'unir à l'étrangère, et de consommer cette espèce d'adultère physique; encore faut-il qu'il n'y ait dans la volière aucune femelle de son espèce. Les préliminaires durent ordinairement six semaines, pendant lesquelles la Serine a tout le temps de faire une ponte entière d'œufs clairs, dont elle n'a pu obtenir la fécondation, quoiqu'elle n'ait cessé de la solliciter; car ce qu'on peut appeler le libertinage dans les animaux est presque toujours subordonné au grand but de la nature, qui est la reproduction des êtres. Le père Bougot a suivi avec attention le petit manége d'une Serine panachée, en pareille circonstance; il l'a vue s'approcher souvent du mâle Chardonneret, s'accroupir comme la Poule, mais avec plus d'expression, appeler ce mâle, qui d'abord ne paraît point l'écouter, qui commence ensuite à y prendre intérêt, puis s'échauffe doucement et avec toute la lenteur des gradations; il se pose un grand nombre de fois sur elle avant d'en venir à l'acte décisif, et, à chaque fois, elle épanouit ses ailes et fait entendre de petits cris; mais, lorsque enfin cette femelle si bien préparée est devenue mère, il est fort assidu à remplir les devoirs de père, soit en l'aidant à faire le nid, soit en lui portant la nourriture tandis qu'elle couve ses œufs ou qu'elle élève ses petits...

Le Chardonneret a le vol bas, mais suivi et filé comme celui de la Linotte, et non pas bondissant et sautillant comme celui du Moineau. C'est un Oiseau actif et laborieux; s'il n'a pas quelques têtes de pavots, de chanvre ou de chardons à éplucher pour le tenir en action, il portera et rapportera sans cesse tout ce qu'il trouvera dans sa cage. Il ne faut qu'un mâle vacant de cette espèce dans une volière de Canaris pour faire manquer toutes les pontes; il inquiétera les couveuses, se battra avec les mâles, défera les nids, cassera les œufs. On ne croirait pas que, avec tant de vivacité et de pétulance, les Chardonnerets fussent si doux et même si dociles. Ils vivent en paix les uns avec les autres; ils se recherchent, se donnent des marques d'amitié en toute saison, et n'ont guère de querelles que pour la nourriture. Ils sont moins pacifiques à l'égard des autres espèces; ils battent les Serins et les Linots, mais ils sont battus à leur tour par les Mésanges. Ils ont le singulier instinct de vouloir toujours se coucher au plus haut de la volière, et l'on sent bien que c'est une occasion de rixe lorsque d'autres Oiseaux ne veulent point leur céder la place.

A l'égard de la docilité du Chardonneret, elle est connue; on lui apprend, sans beaucoup de peine, à exécuter divers mouvements avec précision, à faire le mort, à mettre le feu à un pétard, à tirer de petits seaux qui contiennent son boire et son manger; mais, pour lui apprendre ce dernier exercice, il faut savoir l'*habiller*. Son habillement consiste dans une petite bande de cuir doux de deux lignes de large, percée de quatre trous, par lesquels on fait passer les ailes et les pieds, et dont les deux bouts, se rejoignant sous le ventre, sont maintenus par un anneau auquel s'attache la chaîne du petit galérien. Dans la solitude où il se trouve, il prend plaisir à regarder dans le miroir de sa galère, croyant voir un autre Oiseau de son espèce; et ce besoin de société paraît chez lui aller de front avec

ceux de première nécessité; on le voit souvent prendre son chènevis grain à grain et l'aller manger au miroir, croyant sans doute le manger en compagnie.

Pour réussir dans l'éducation des Chardonnerets, il faut les séparer et les élever seul à seul, ou tout au plus avec la femelle qu'on destine à chacun.

L'automne, les Chardonnerets commencent à se rassembler; on en prend beaucoup en cette saison parmi les Oiseaux de passage qui fourragent alors les jardins; leur vivacité naturelle les précipite dans tous les piéges; mais, pour faire de bonnes chasses, il faut avoir un mâle qui soit bien en train de chanter. Au reste, ils ne se prennent point à la pipée, et ils savent échapper à l'Oiseau de proie en se réfugiant dans les buissons. L'hiver, ils vont par troupes fort nombreuses, au point que l'on peut en tuer sept ou huit d'un seul coup de fusil; ils s'approchent des grands chemins, à portée des lieux où croissent les chardons, la chicorée sauvage; ils savent fort bien en éplucher la graine, ainsi que les nids de Chenilles, en faisant tomber la neige. En Provence, ils se réunissent en grand nombre sur les amandiers. Lorsque le froid est rigoureux, ils se cachent dans les buissons fourrés, et toujours à portée de la nourriture qui leur convient. On donne communément du chènevis à ceux que l'on tient en cage. Quoiqu'il soit vrai, en général, que les Granivores vivent de grain, il n'est pas moins vrai qu'ils vivent aussi de Chenilles, de petits Scarabées et autres Insectes, et même que c'est de cette dernière nourriture qu'ils donnent à leurs petits. Ils mangent aussi avec grande avidité de petits filets de Veau cuit; mais ceux qu'on élève préfèrent, au bout d'un certain temps, la graine de chènevis et de navette à toute autre nourriture. Les Chardonnerets vivent fort longtemps; Gessner en a vu un à Mayence âgé de vingt-trois ans; on était obligé, toutes les semaines, de lui rogner les ongles et le bec, pour qu'il pût boire, manger et se tenir sur son bâton. Sa nourriture ordinaire était la graine de pavots. Toutes ses plumes étaient devenues blanches; il ne volait plus, et il restait dans toutes les situations qu'on voulait lui donner. On en a vu en Bourgogne vivre de seize à dix-huit ans. (Guéneau De Montbeillard.)

Nous citerons le Chardonneret élégant (*Carduelis elegans*), Stephens.

6me GENRE. — HYPOLOXIE. *HYPOLOXIAS*. (Lichtenstein.)

Υπο, dessous; λοξιας, oblique, à cause de la forme de son bec.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec moins long que la tête, peu épais à la base, incliné jusqu'à la pointe, qui dépasse l'extrémité de la mandibule inférieure, laquelle est ondulée par-dessous dans le sens de la commissure.

Narines entièrement cachées sous les plumes du front.

Ailes ordinaires.

Queue médiocre et fourchue.

Tarses minces, de la longueur du doigt médian; ongles courts.

Fig. 358. — *Hypoloxias.*

Fig. 359. — *Hypoloxias.*

Ce genre, synonyme des genres *Loxops*, Cabanis, et *Byrseus*, Reichenbach, ne repose que sur une espèce unique des îles Sandwich, l'Hypoloxie coccinée, dont on a fait tantôt un Pinson, tantôt un Chardonneret et tantôt un Linot, et que nous figurons.

On ne sait rien des mœurs de cet Oiseau.

7me GENRE. — TARIN. *CHRYSOMITRIS.* (Boié, 1828.)

Χρυσος, doré; μιτρα, mitre, calotte.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, presque aussi haut que large à la base, très-comprimé vers la pointe, qui est mince et aiguë.

Narines basales, légèrement engagées sous les plumes du front.

Ailes aiguës; *la seconde rémige la plus longue, dépassant la moitié de la queue.*

Queue très-épanouie à son bout et échancrée.

Tarses courts, de la longueur du doigt médian; ongles comprimés, aigus et assez crochus.

Fig. 360. — *Chrysomitris.*

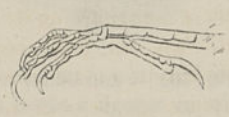


Fig. 361 — *Chrysomitris.*

Ce genre, synonyme des genres *Ligurinus* des auteurs italiens, et *Spinus*, Brehm, renfermant le genre *Sporagra*, Reichenbach, dans lequel nous confondons le genre *Pyrrhomitris* de M. Ch. Bonaparte, et contesté jusqu'à ces derniers temps par MM. Gray et les docteurs Degland et Reichenbach, qui ne l'ont pas admis et l'ont confondu dans le genre Chardonneret, mérite cependant d'en être distingué, moins sous le rapport de la coloration, qui n'aura jamais pour nous une valeur générique, que pour les mœurs et les habitudes, qui le rapprochent beaucoup de celles du Sizerin. MM. Schlege et Ch. Bonaparte en comptent dix-sept espèces; quinze réparties dans toutes les parties du monde, moins l'Océanie (une d'Europe, trois d'Asie et treize d'Amérique).

De tous les Granivores, le Chardonneret est celui qui passe pour avoir le plus de rapport au Tarin; tous deux ont le bec allongé, un peu grêle vers la pointe; tous deux ont les mœurs douces, le naturel docile et les mouvements vifs. Quelques naturalistes, frappés de ces traits de ressemblance et de la grande analogie de nature qui se trouve entre ces Oiseaux, puisqu'ils s'apparient et produisent ensemble des Métis féconds, les ont regardés comme deux espèces voisines appartenant au même genre; on pourrait même, sous ce dernier point de vue, les rapporter avec tous nos Granivores, comme autant de variétés, ou, si l'on veut, de races constantes, à une seule et même espèce, puisque tous se mêlent et produisent ensemble des individus féconds. Mais cette analogie fondamentale entre ces races diverses doit nous rendre plus attentifs à remarquer leurs différences, afin de pouvoir reconnaître l'étude des limites dans lesquelles la nature semble se jouer, et qu'il faut avoir mesurées, ou du moins estimées par approximation, avant d'oser déterminer l'identité des espèces.

Le Tarin est plus petit que le Chardonneret; il a le bec un peu plus court à proportion, et son plumage est tout différent...

Nous citerons le Tarin des aunes (*Chrysomitris spinus*, Linné)

8me GENRE. — SIZERIN. *LINACANTHIS.* (Chenu et O. Des Murs.)

Par contraction de *Linaria* et *Acanthis*.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec court, moitié de la longueur de la tête, parfaitement droit, très-aigu, comprimé dans

toute son étendue, plus haut que large; mandibule supérieure à bords droits, sensiblement plus longue que l'inférieure, et la débordant légèrement sur les côtés : celle-ci bidentée de chaque côté à sa base.

Narines rondes, profondément situées sous les plumes roides qui embrassent la base de la mandibule supérieure, et qui s'avancent jusque vers le milieu du bec.

Ailes moyennes, subaiguës; *les deuxième et troisième rémiges les plus longues.*

Queue assez allongée et très-échancrée.

Tarses courts et faibles, mais de la longueur du doigt médian, cachés en partie dans les plumes épaisses du tibia; pouce aussi long et même plus long que le doigt du milieu, y compris les ongles; ceux-ci forts, longs, dilatés à leur insertion, creusés en dessous d'une large gouttière. (Degland.)

Fig. 362 — *Linacanthis.*

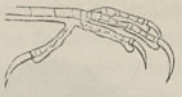


Fig. 363 — *Linacanthis.*

Le nom de *Linaria*, disent MM. Schlegel et Bonaparte, employé déjà par Gessner pour désigner l'espèce commune de ce genre et la Linotte, ayant été de tout temps appliqué à un genre de plantes, MM. Keyserling et Blasius l'ont changé, en 1842, en celui d'*Acanthis;* mais ces auteurs y comprennent également le Tarin et le Chardonneret. Cette dernière raison, jointe à ce que ce nom d'*Acanthis* a été employé dès 1810 par Meyer pour désigner le Chardonneret, nous donne lieu de croire que le même nom serait, si on le maintenait appliqué au Sizerin, une source de confusion et d'erreur inévitable. Nous avons donc jugé convenable de le remplacer par un nom mixte, indiquant les rapports du Sizerin au Chardonneret, les deux noms *Linaria* et *Acanthis* dérivant au surplus du grec et paraissant acceptables liés l'un à l'autre.

Abstraction faite d'une certaine analogie dans le système de coloration, il est impossible, à moins de ne pas vouloir prendre en considération les caractères physiques, de laisser les Sizerins, soit avec les Chardonnerets, soit avec les Linottes. La plupart des auteurs modernes les rangent parmi ces dernières, mais les Sizerins ne sont, si l'on peut dire, des Linottes que par la couleur rouge des plumes de la poitrine et du front; pour le reste, ils en diffèrent complétement. Leur bec n'a plus la même forme; leurs narines sont profondément cachées par les plumes qui descendent du front; leur mandibule inférieure présente une double dent; leurs doigts sont plus courts, leurs ongles plus forts, plus longs et différemment conformés; leurs mœurs, enfin, offrent quelques différences remarquables. Si parmi les nombreux démembrements du genre *Fringilla* de Linné il en est un que l'on puisse justifier, c'est sans contredit celui sur lequel Vieillot a fondé son genre *Linaria*. (Degland.)

Ce genre, synonyme des genres *Acanthys*, Keyserling et Blasius, et *Linota*, Cabanis, ne se compose que de quatre espèces propres à l'Europe, à l'Asie et à l'Amérique septentrionale.

Nous indiquerons le Sizerin boréal (*Linacanthis Linaria*, Chenu et O. Des Murs), le Sizerin cabaret (*Linacanthis rufescens*, Vieillot, Chenu et O. Des Murs), le Sizerin de Holboll (*Linacanthis Holbolli*, Brehm, Chenu et O. Des Murs).

9me GENRE — LINOT. *LINOTA*. (Ch. Bonaparte, 1838.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec plus court que la tête, droit; à pointe peu aiguë, renflé au niveau et au delà des narines; à bords rentrants, ceux de la mandibule inférieure formant vers la base un angle mousse

Narines basales, arrondies, à peine recouvertes par les plumes du front.

Ailes presque aiguës; *la deuxième penne la plus longue, atteignant à peine le milieu de la queue.*

Queue médiocre, très-échancrée.

Tarses courts, à peine de la longueur du doigt médian, légèrement emplumés au-dessous de l'articulation; le pouce plus court que ce dernier doigt, y compris les ongles, qui sont médiocres et comprimés.

Fig. 364. — *Linota.*

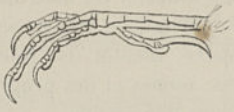


Fig. 365. — *Linota.*

Ce genre, pour lequel M. Ch. Bonaparte a substitué le nom de *Linota* à celui de *Cannabina* de Brehm, déjà employé en botanique, et qu'il avoue n'avoir d'autres titres à figurer au milieu de ses *Loxiinæ* qu'un rapport de couleur, les caractères zoologiques en faisant de vrais Fringillinés, ne renferme que quatre espèces dont une de douteuse, toutes d'Europe et de l'Asie septentrionale.

Il est peu d'Oiseaux aussi communs que le Linot; mais il en est peut-être encore moins qui réunissent autant de qualités : ramage agréable, couleurs distinguées, naturel docile et susceptible d'attachement, tout lui a été donné, tout ce qui peut attirer l'attention de l'homme et contribuer à ses plaisirs; il était difficile avec cela que cet Oiseau conservât sa liberté; mais il était encore plus difficile que, au sein de la servitude où nous l'avons réduit, il conservât ses avantages naturels dans toute leur pureté. En effet, la belle couleur rouge dont la nature a décoré sa tête et sa poitrine, et qui, dans l'état de liberté, brille d'un éclat durable, s'efface par degrés et s'éteint bientôt dans nos cages et nos volières. Il en reste à peine quelques vestiges obscurs après la première mue.

A l'égard de son chant, nous le dénaturons, nous substituons aux modulations libres et variées que lui inspirent le printemps et l'amour, les phrases contraintes d'un chant apprêté qu'il ne répète qu'imparfaitement, et où l'on ne retrouve ni les agréments de l'art, ni le charme de la nature. On est parvenu aussi à lui apprendre à parler différentes langues, c'est-à-dire à siffler quelques mots italiens, français, anglais, etc., quelquefois même à les prononcer assez franchement. Plusieurs curieux ont fait exprès le voyage de Londres à Kensington pour avoir la satisfaction d'entendre le Linot d'un apothicaire qui articulait ces mots, *pretty boy;* c'était tout son ramage et même tout son cri, parce que, ayant été enlevé du nid deux ou trois jours après qu'il était éclos, il n'avait pas eu le temps d'écouter, de retenir le chant de ses père et mère, et que, dans le moment où il commençait à donner de l'attention aux sons, le son articulé de *pretty boy* fut apparemment le seul qui frappa son oreille, le seul qu'il apprit à imiter. Ce fait, joint à plusieurs autres, prouve assez bien, ce semble, l'opinion de Dainas Barrington, que les Oiseaux n'ont point de chant inné, et que le ramage propre aux diverses espèces d'Oiseaux et ses variétés ont eu à peu près la même origine que les langues des différents peuples et leurs dialectes divers. Barrington avertit que, dans les expériences de ce genre, il s'est servi par préférence du jeune Linot mâle âgé d'environ trois semaines et commençant à avoir des ailes, non-seulement à cause de sa grande docilité et de son talent pour l'imitation, mais encore à cause de la facilité de distinguer dans cette espèce le jeune mâle de la jeune femelle, le mâle ayant le côté extérieur de quelques-unes des pennes de l'aile blanc jusqu'à la côte, et la femelle l'ayant seulement bordé de cette couleur.

Il résulte des expériences de ce savant que les jeunes Linots élevés par différentes espèces d'Alouettes, et même par un Linot d'Afrique appelé *Vengoline*, avaient pris, non le chant de leur père, mais celui de leur institutrice; seulement quelques-uns d'eux avaient conservé ce qu'il nomme le petit cri d'appel propre à leur espèce et commun au mâle et à la femelle, qu'ils avaient pu entendre de leurs père et mère avant d'en être séparés.

Un Moineau, enlevé du nid lorsque ses ailes commençaient à être formées, ayant été mis avec un Linot et ayant eu dans le même temps occasion d'entendre un Chardonneret, se fit un chant qui était un mélange de celui du Linot et de celui du Chardonneret.

Le chant du Linot s'annonce par une espèce de prélude. En Italie, on préfère les Linots de l'Abruzze ultérieure et de la Marche d'Ancône...

Les femelles ne chantent ni n'apprennent à chanter; les mâles adultes, pris au filet ou autrement, ne profiteraient point non plus des leçons qu'on pourrait leur donner; les jeunes mâles pris au nid sont les seuls qui soient susceptibles d'éducation. On les nourrit avec du gruau d'avoine et de la navette broyée dans du lait ou de l'eau sucrée; on les siffle le soir à la lueur de la lumière, ayant attention de bien articuler les mots qu'on veut leur faire dire. Quelquefois, pour les mettre en train, on les prend sur le doigt; on leur présente un miroir, où ils se voient et où ils croient voir un autre Oiseau de leur espèce; bientôt ils croient l'entendre, et cette illusion produit une sorte d'émulation, des chants plus animés et des progrès réels. On a cru remarquer qu'ils chantaient plus dans une petite cage que dans une grande.

Nous citerons le Linot ordinaire (*Linota cannabina*), Linné, Ch. Bonaparte, et le Linot montagnard (*Linota montium*), Gmelin, Ch. Bonaparte.

10me GENRE. — VENTURON. *CITRINELLA*. (Ch. Bonaparte, 1837.)

CARACTERES GENERIQUES.

Bec un peu plus court que la tête, aussi haut que large, légèrement comprimé vers la pointe, qui dépasse la mandibule inférieure et est sans échancrure.

Narines cachées par les plumes du front.

Ailes allongées, aiguës; *la seconde rémige la plus longue.*

Queue profondément échancrée et fourchue.

Tarses robustes, de la longueur du doigt médian; l'ongle du pouce le plus fort.

Fig. 366. — *Citrinella.*

Fig. 367. — *Citrinella.*

Ce genre, synonyme du genre *Dryospiza* de Keyserling et Blasius, renferme quatre espèces, dont une de l'Europe méridionale et trois de l'Afrique, que l'on a confondues avec les Serins et les Tarins.

Le Venturon citrin, type du genre, habite les contrées méridionales de l'Europe, telles que la Grèce, l'Italie, la Suisse, la Provence, où il est sédentaire dans certaines localités, et où il passe régulièrement tous les ans en plus ou moins grand nombre, pendant les mois d'octobre et de novembre. Il se fait voir accidentellement dans le nord de la France. Un mâle adulte a été pris près de Lille, le 14 octobre 1848.

Il niche dans les rameaux les plus touffus des sapins, dans les buissons.

C'est un Oiseau doux, timide et peu farouche. Il fréquente, l'hiver, les plaines en friche qui couronnent les coteaux, se plaît dans les lieux accidentés, et se retire, l'été, dans les régions moyennes des montagnes élevées et à demi boisées. Sa nourriture consiste en graines de plantes alpestres, surtout, durant l'hiver, en celles de la Lavande commune (*Lavandula spica*). (Degland.)

D'après Bechstein, son chant, très-agréable, le fait rechercher, surtout en Allemagne; on le traite en tout comme un Canari. On peut même, selon M. Crespon, le faire reproduire avec ce dernier.

Nous citerons le Venturon citrin (*Citrinella Alpina*) (Scopoli), Ch. Bonaparte.

11me GENRE. — CRITHAGRA. *CRITHAGRA*. (Lesson, 1838; Swainson, 1827.)

Κριθη, orge; αγρεω, je butine.

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES.

Bec très-court, presque conique, épais, entier; à arête recourbée, à bords légèrement rentrés.

Narines cachées dans les plumes du front.

Ailes assez allongées, subobtuses; *la première rémige plus courte que la seconde; les troisième et quatrième les plus longues.*

Queue médiocre et fourchue.

Tarses de la longueur du doigt médian; ongles minces, longs, aigus et recourbés; celui du pouce le plus fort.

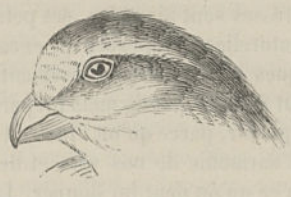


Fig. 368. — *Crithagra sulphurata.*

Fig. 369. — *Crithagra sulphurata.*

Ce genre, synonyme du genre *Sycalis*, Cabanis, et dans lequel on a, dans ces derniers temps, confondu toutes les espèces du genre Serin, se trouve réduit aujourd'hui à huit espèces de l'Amérique méridionale. Nous figurons le Crithagra à tête jaune

CRITHAGRA VERDERIN. *CRITHAGRA CHLOROPSIS*. (Ch. Bonaparte, 1850.)

En dessus d'un jaune verdâtre, en dessous d'un jaune pur; rémiges et rectrices brunâtres, bordées de verdâtre.

Habite la Bolivie. (Musée de Paris.)

12me GENRE — SERIN. *SERINUS*. (Boié, 1822.)

CARACTÈRES GÉNÉRIQUES

Bec plus court que la tête, conique; à sommet voûté; les mandibules de même hauteur.

Narines en partie engagées sous les plumes du front.

Ailes rondes, médiocres, obtuses; *la première rémige plus courte que la seconde; celle-ci et la troisième les plus longues.*

Queue médiocre, échancrée.

Tarses de la longueur du doigt médian; doigts et ongles allongés.

Ce genre, distrait du genre Crithagra, comprend onze espèces d'Europe méridionale, d'Afrique et d'Asie, dont deux se trouvent en France.

Fig. 370. — *Serinus.*

Fig. 371. — *Serinus.*

Si le Rossignol est le chantre des bois, le Serin est le musicien de la chambre; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts. Avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le Serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire; et, comme la différence du caractère (surtout dans les animaux) tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le Serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier; il est capable de connaissance et même d'attachement; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocents et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous : il se nourrit de graines comme nos autres Oiseaux domestiques; on l'élève plus aisément que le Rossignol, qui ne vit que de chair ou d'Insectes et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation, plus facile, est aussi plus heureuse : on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments; il applaudit, il accompagne, et nous rend au delà de ce qu'on peut lui donner. Le Rossignol, plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté; au moins paraît-il faire assez peu de cas des nôtres; ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le Serin peut parler et siffler; le Rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature, auquel l'art humain ne peut rien changer, rien ajouter; celui du Serin est un modèle de grâces d'une trempe moins ferme que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agréments de la société : le Serin chante en tout temps; il nous récrée dans les jours les plus sombres. Il contribue même à notre bonheur, car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des recluses; il charme au moins les ennuis du cloître, porte de la gaieté dans les âmes innocentes et captives; et ses petites amours, qu'on peut considérer de près en le faisant nicher, ont rappelé mille et mille fois à la tendresse des cœurs sacrifiés : c'est faire autant de bien que nos Vautours savent faire de mal.

C'est dans le climat heureux des Hespérides que cet Oiseau charmant semble avoir pris naissance, ou du moins avoir acquis toutes ses perfections... (Buffon.)

Transporté dans nos climats dès le commencement du seizième siècle, cet Oiseau est répandu maintenant dans l'Europe entière, une partie de l'Asie, en Russie et jusqu'en Sibérie.

On raconte ainsi l'arrivée des Canaris ou Serins de Canarie en Europe. Un vaisseau qui, avec des marchandises, amenait aussi beaucoup de ces Oiseaux à Livourne, fit naufrage sur une côte d'Italie très-voisine de l'île d'Elbe, où ces jolis animaux, mis en liberté, se réfugièrent. Le climat favorable leur permit de s'y multiplier, et ils s'y seraient certainement naturalisés, si le désir trop ardent de les posséder ne les avait fait poursuivre au point de les extirper entièrement de cette nouvelle patrie. De là vient que l'Italie a été le premier pays d'Europe où l'on ait élevé des Canaris. Dans les premiers temps, leur éducation était difficile, parce qu'on ne savait pas bien la manière de les traiter; ce qui contribuait encore à les rendre rares est que l'on ne transportait guère que des mâles et point de femelles.

La beauté de ses formes, de son plumage, de son chant, jointe à la plus aimable docilité, l'introduisit bientôt dans les appartements même les plus magnifiques, où l'on se plaît à l'élever, le con-

server, et où les plus beaux doigts s'empressent souvent à lui offrir la nourriture la plus délicate.

Le gris de sa couleur primitive, plus foncé sur le dos, plus verdâtre sur le ventre, a subi tant de modifications par la domesticité, le climat et le mélange avec d'autres Oiseaux analogues : en Italie, avec le Venturon, le Cini; chez nous, avec le Linot, le Verdier, le Tarin et le Chardonneret, que l'on est parvenu à avoir des Canaris de toutes les couleurs; cependant le gris, le jaune, le blanc, le noirâtre et le marron sont toujours les principales, et c'est de leurs combinaisons, comme de leurs nuances, que résultent les innombrables variétés de l'espèce que l'on possède aujourd'hui. C'est au point que, si l'on n'avait des preuves suffisantes que les Canaris sont originaires des îles Fortunées, on pourrait croire, comme le pensait Buffon, que les Venturons, les Cinis, les Tarins, sont les types sauvages de cette race civilisée; car ce sont les espèces qui réussissent le mieux pour ce croisement. On a essayé de même les Verdiers et les Bouvreuils, et jusqu'à des Moineaux, des Pinsons, des Bruants, etc.; mais la difficulté augmente en raison de la différence de famille et de nourriture. On n'a jamais vu, par exemple, un Canari mâle s'empresser beaucoup auprès d'une femelle Bruant, ni le mâle de celle-ci rechercher une femelle Canarie, quoique l'on puisse si bien en assortir les plumages, que la ressemblance soit frappante.

Le ramage du Canari, aussi fort que varié, n'est interrompu dans aucun temps de l'année, à l'exception de celui de la mue, exception qui n'est pas même générale. Il y a, en outre, des individus qui le font entendre aussi pendant la nuit. Les uns le font d'eux-mêmes, d'autres y sont amenés de jeunesse, en couvrant leur cage et les tenant dans l'obscurité pendant le jour assez longtemps pour qu'ils aient faim; on les force ainsi de manger le soir aux lumières. Peu à peu, ils s'y accoutument et finissent par chanter.

Ceux qui mêlent dans leur mélodie plusieurs passages de la chanson du Rossignol sont les plus estimés de tous les Canaris; ils portent le nom de *Tyroliens*, parce qu'on les croit originaires du Tyrol, où l'on élève beaucoup de ces Oiseaux; les seconds sont les *Anglais*, qui imitent dans leur chant celui de l'Alouette des bois. Mais, en Thuringe, on donne généralement la préférence à ceux qui, au lieu d'une suite d'éclats bruyants, savent, d'une voix argentine et sonore, descendre par tous les tons de l'octave, en mêlant de temps en temps le son de trompette, appelée en allemand *tertengue*. Il y a des mâles qui, dans le temps de l'amour surtout, chantent avec tant de force et d'ardeur, qu'ils rompent les vaisseaux délicats de leurs poumons, et meurent subitement.

La femelle, particulièrement au printemps, fait entendre aussi sa voix, mais ce ne sont que quelques notes peu suivies et peu harmoniques. Des vieilles dont la fécondité est épuisée chantent souvent de cette manière dans toutes les saisons.

Les Canaris se distinguent encore particulièrement par la bonté et la justesse de leur oreille, par leur grande facilité à rendre exactement les sons musicaux et par leur excellente mémoire; non-seulement ils imitent tous les Oiseaux au voisinage desquels ils ont été placés dans leur jeunesse, mêlent agréablement ces chants au leur propre, d'où sont venues ces belles variétés que chaque famille transmet à ses descendants; mais ils parviennent de plus à répéter parfaitement deux et jusqu'à trois airs de flageolet ou de serinette, de même à prononcer clairement de petits mots. On a vu aussi des femelles siffler des airs qu'on leur avait appris. Rien ne fait plus de plaisir que de leur entendre imiter le chant du Rossignol.

Nous ne devons pas oublier ici de faire part d'une jolie observation qui a été faite plusieurs fois, c'est que, si l'on donne deux femelles à un mâle, et que l'une vienne à mourir pendant l'incubation, l'autre se charge aussitôt de couver les œufs délaissés, et s'attache tellement aux devoirs de mère adoptive, que, pour les remplir rigoureusement, elle évite et repousse même les caresses de son époux. (Bechstein.)

Mais tous ces détails de mœurs, si intéressants qu'ils soient, ne concernent que l'Oiseau tel que le façonne la civilisation ou la société de l'homme; pour connaître véritablement les habitudes du Serin, il faut se rapporter à ce que nous connaissons de celle du Cini.

Par ses mœurs, dit M. Degland, qui en fait cependant un Bouvreuil, le Cini semble appartenir plutôt aux Linots et aux Chardonnerets, avec lesquels il se mêle et voyage en automne, qu'aux Bouvreuils; il n'est pas ébourgeonneur comme ceux-ci, et se nourrit exclusivement de toutes les petites graines qu'il trouve dans les champs et les vergers, surtout de seneçon vulgaire, de plantain, de mouron des jardins et autres semblables; l'hiver, lorsque toute autre nourriture lui manque, il se

rejette, comme le Venturon, sur la lavande commune (*lavandula spica*), dont il extrait les semences. C'est toujours par petites troupes qu'il effectue ses migrations.

Cependant il arrive tous les ans, en grandes volées, entre Francfort et Offenbach, dans le mois de mars, et part à la fin d'octobre, il en reste néanmoins toujours un certain nombre pendant l'hiver; on en a pris plusieurs, en janvier 1800, par un froid de vingt et un degrés, et Bechstein dit en avoir vu lui-même quelques-uns encore près d'Offenbach à la fin de février.

Il paraît se plaire de préférence sur les arbres fruitiers; il se tient cependant aussi dans les bois sur les hêtres et les chênes; mais Bechstein ne l'a jamais rencontré le long des rivières et des ruisseaux dont les bords sont plantés de saules.

Il place communément son nid sur les branches inférieures des pommiers et des poiriers, quelquefois des hêtres et des chênes, ou sur les chênes verts, même sur les arbustes, tels que les romarins, les genévriers, mais jamais sur les saules au bord des eaux. Son nid est construit presque avec autant d'art que celui du Chardonneret. L'extérieur est composé de racines fines et déliées, de mousses et de lichens, principalement de celui nommé farinacé, le tout entrelacé savamment, et garni dans l'intérieur d'une couche épaisse de plumes, de crins, de poils et de soies de Cochon. La ponte est de trois ou quatre, rarement de cinq œufs. L'incubation est de treize à quatorze jours, pendant lesquels le mâle nourrit la femelle sur le nid; il l'aide ensuite à abecquer les jeunes, ce qu'ils font en dégorgeant.

Le Cini est de tous les Oiseaux de chambre le plus vif et le plus infatigable chanteur; sa voix n'est pas forte, mais mélodieuse; et son chant, si l'on en excepte quelques passages de celui de l'Alouette, ressemble à s'y tromper à celui du Canari. Dans l'état sauvage, il chante sans cesse, soit étant perché sur les dernières branches d'un arbre, soit pendant qu'il s'élève dans l'air et retombe doucement sur son arbre, soit pendant qu'il voltige de l'un à l'autre. Son cri d'appel est parfaitement semblable à celui du Canari, comme il lui ressemble d'ailleurs entièrement par ses mœurs.

Il est d'un caractère aimant. Quand on le laisse aller librement dans la chambre avec les Tarins, les Linots, etc., il les caresse tous de son bec; mais il paraît aimer de préférence la compagnie du Chardonneret, dont il imite les tons, et embellit son ramage. C'est au total un Oiseau très-aimable. (Bechstein.)

Nous indiquerons le Serin cini (*Serinus meridionalis*, Ch. Bonaparte) et le Serin nain (*Serinus pusillus*). (Pallas.)

FIN DU VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

SOUS-ORDRE.

DENTIROSTRES PERCHEURS (SUITE). 1
AMPÉLIDÉS (SUITE). 1
GYMNODÉRINÉS (SUITE). 1
Gymnocephalus 1
Gymnoderus. 3
AMPÉLINÉS 6
Tijuca 6
Chasmarhynchus. 7
Ampelis. 9
Carpornis. 11
Xipholena. 12
Phibalura. 13
Procnias 14
TANAGRIDÉS 20
EUPHONIMÉS. 20
Iodopleura 20
Euphonia. 21
Calliste. 22
TANAGRINÉS. 25
Cypsnagra. 25
Tanagra. 25
Phytotoma 27
Saltator. 29
Arremon. 30
Ramphocelus 31
Pyranga. 34
Lamprotes 35
Lanio. 36
Pyrrota. 36
Icteria 38
Dulus. 39
Phænicophilus. 43
Nemosia 44
Granatellus 45
Tanagrella. 45
Cardellina. 46
Tachyphonus 47
ORIOLIDÉS. 49
ORIOLINÉS. 49
Psaropholus. 49
Oriolus. 50
Sphecotheres 52
Analcipus. 53
LANIIDÉS. 56
CAMPÉPHAGINÉS. 56
Pericrocotus. 56
Campephega. 57
LANIINÉS 62
Tephrodornis 62
Prionops. 63
Laniarius. 64
Telophorus. 65
Nilaus 67
Lanius. 68
Corvinella. 73
Eurocephalus 74
Xenopirostris 75
Vanga. 76
CRACTICINÉS. 77
Colluricincla. 77
Pityriasis. 79
Cracticus. 79
Barita 81
Strepera 83
Phonygama. 85

SOUS-ORDRE.

CONIROSTRES. 88
CORVIDÉS. 88
TEMMURINÉS. 88
Struthidea. 88
Conostoma 89
Crypsirhina. 90
Temnurus. 91
Ptilostomus. 92
PTILONORHYNCHYNÉS 94
Ptilonorhynchus. 94
Kitta. 98
Garrulax 100
Actinodura 102
Turnagra. 102
GARRULINÉS. 104
Lophocitta. 104
Perisoreus. 105
Garrulus. 107
Cyanocorax. 109
Psilorhinus. 112
Calocitta 113
Pica. 114
CORVINÉS. 121
Nucifraga. 121
Corvus. 125
Corvultur. 135
Gymnocorous. 137
Picathartes 138
Podoces. 139
Pyrrhocorax. 141
Corcorax. 142
Fregilus. 144

STURNIDÉS. 149
GRACULINÉS. 149
Gracula. 149
Mino. 151
Gymnops. 152
Ampeliceps. 153
Basilornis. 155
BUPHAGINÉS. 156
Buphaga 156
Scissirostrum. 157
LAMPROTORNITINÉS 160
Onycognathus. 160
Sturnoïdes 160
Lamprotornis. 161
Juida. 162
Spreo. 164
Amydrus. 165
Aplonis. 167
Saraglossa. 167
Hartlaubius. 168
STURNINÉS. 170
Dilophus. 170
Pastor. 172
Acridotheres 174
Gracupica. 177
Sturnus. 178
ICTÉRIDÉS. 185
QUISCALINÉS. 185
Quiscalus. 185
Scolecophagus. 186
Scaphidurus. 187
Psaracolius 188
MOLOTHRINÉS. 191
Molothrus. 191
Cyrtotes. 193
STURNELLINÉS. 194
Sturnella. 194
Trupialis. 196
Amblyramphus. 197
AGELAINÉS. 199
Agelaius. 199
Leistes. 200
Chrysomus. 202
ICTÉRINÉS. 204
Icterus. 204
Xanthornus. 206
Yphantes. 207
Gymnomystax. 209
CASSICINÉS 210
Cassicus 210
Ocyalus. 212
PLOCÉIDÉS. 216
PLOCÉINÉS. 216
Textor. 216
Sycobius 217
Ploceus 218
Philethærus. 221
Passer 223
Plocepasser. 231
Nigrita. 233
Quelea 233
VIDUINÉS 239
Vidua 239
Euplectes. 240
Viduestrelda. 241
ESTRELDINÉS 244
Spermopiza. 244
Amadina 245
Donacola. 246
Pœphila. 247
Erhytrura. 248
Estrelda 249
Eoxigilla 251
Emblema. 251
FRINGILLIDÉS. 255
EMBERIZINÉS. 255
Plectrophanes. 255
Cenchramus. 257
Emberiza. 260
Fringillaria 266
Dolichonyx 267
Euspiza. 268
Lophospiza 269
Gubernatrix. 271
Poospiza 272
Volatinia 273
Phrygilus. 274
Zonotrichia 275
Coturniculus. 276
Ammodromus 277
Embérizoïdes 277
Pipilo. 278
COCCOTHRAUSTINÉS. 280
Paroaria 280
Cardinalis. 281
Guiraca. 282
Pitylus. 283
Mycerobas. 284
Coccothraustes. 285
FRINGILLINÉS 288
Geospiza 288
Camarhynchus. 289
Cactornis. 289
Certhidea 290
GÉOSPIZINÉS. 292
Fringilla 292
Leucosticte. 296
Chlorospiza. 298
Callacanthis. 299
Carduelis. 299
Hypoloxias 302
Chrysomitris. 303
Linacanthis. 305
Linota 304
Citrinella. 306
Crithagra. 307
Seronus. 307

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE SCIENCES LILLE

Chlamidera maculata. (Mâle et femelle.)

Fig. 1. — Céphalopère.

Fig. 2. — Coracine ensanglantée.

Fig. 3. — Gymnocéphale chauve.

Fig. 4 — Gymnodère Col Nu.

BU LILLE

Fig. 1. — Tijuca noir.

BU LILLE

Fig. 2. — *Ampelis arcuata.*

Fig. 1 — *Carpornis melanocephalus.*

BU LILLE

Fig. 2. — Guirarou lamellipenne.

Fig. 1. — Cotinga bleu.

BU LILLE

Fig. 2. — Cotinga Pompadour.

Fig. 1. — *Euphonia*.

Fig. 2. — Calliste à tête rousse.

B. LLE.

Fig. 3. — Tanagra à cou roux.

Fig. 4. — *Saltator prasinus*.

Fig. 1. — *Sericulus chrysocephalus.* (Mâle et femelle.)

BU LILLE

Fig. 2. — *Anthochæra lunulata.* (Mâle et femelle.)

Fig. 1. — Arrémon à bec orangé.

Fig. 2. — Bec-d'argent flammigère.

BU LILLE

Fig. 3. — *Sphecotheres Australis*. (Mâle et femelle.

Fig. 4. — *Glyciphilla fasciata*. (Mâle et femelle.)

Ptilonorhynchus holosericeus. (Mâle, femelle et jeunes.)

Fig. 1. — *Temia.*

BU LILLE

Fig. 2. — Troupiale à menton noir.

Fig. 1. — *Myzomela nigra*. (Mâle et femelle.)

BU LILLE

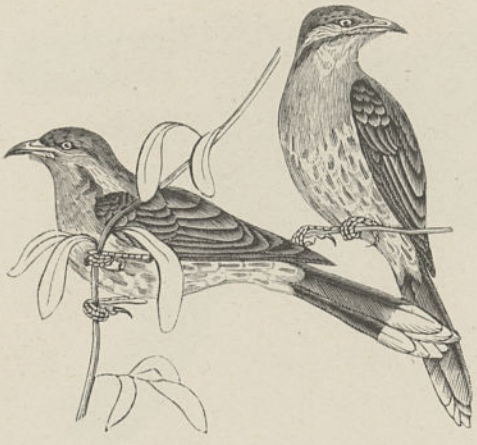


Fig. 2. — *Acanthogenys rufogularis*. (Mâle et femelle.)

Fig. 1. — *Orthonix spinicaudus.* (Mâle, femelle et jeune.

BU LILLE

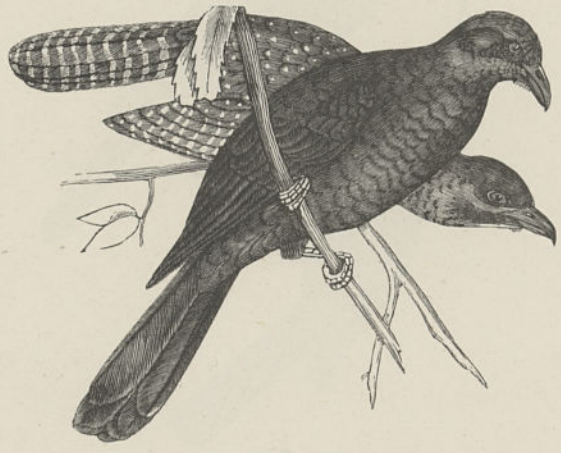


Fig. 2. — *Eudynamys Flindersi.* (Mâle et femelle.)

Fig. 1. — *Melitreptus albogularis.* (Mâle, femelle et jeune.)

BU LILLE

Fig. 2. — *Tropidorhynchus citreogularis.* (Mâle et femelle.)

Fig. 1. — *Centropus phasianus.* (Mâle et femelle.)

BU
LILLE

Fig. 2. — *Calositta paradiensis.*

Fig. 1. — *Tachyphone.*

Fig. 2. — *Pericrocote.*

BU LILLE

Fig. 3. — *Nemosia.*

Fig. 4. — Sphécothère vert.

Fig. 1. — *Nilaus.*

Fig. 2. — *Laniarius.*

BU LILLE

Fig. 3. — *Pityriasis.*

Fig. 4 — *Analcipus.*

Fig. 1. — *Lanio.*

Fig. 2. — Ictérie de Vieillot.

BU LILLE

Fig. 3. — *Lamprotes.*

Fig. 4. — *Juida ignita.*

Fig. 1. — *Pitta iris*. (Mâle et femelle.)

BU
LILLE

Fig. 2. — *Pitta strepitans*. (Mâle, femelle et jeune.)

Fig. 1. — Phonygame de Levaillant.

BU
LILLE

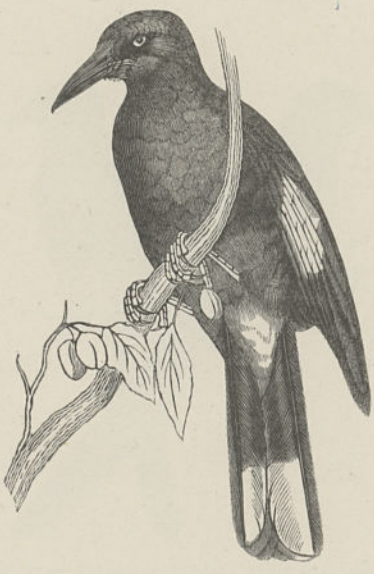


Fig. 2. — *Strepera arcuata.*

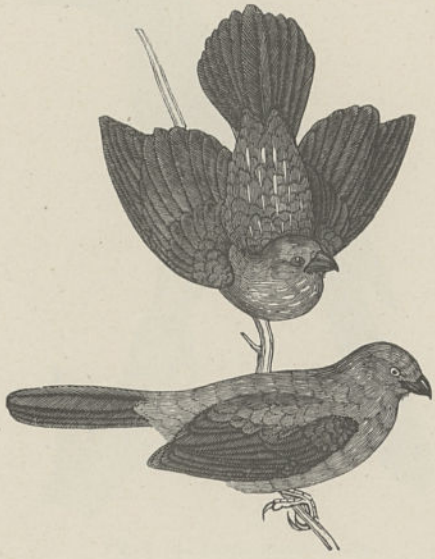


Fig. 2. — *Strutidea cinerea.* (Mâle et femelle.)

B!
LILLE

Fig. 1. — *Cuculus cineraceus.* (Mâle et femelle.)

Fig. 1. — *Lamprotornis opaca.*

BU LILLE

Fig. 2 — *Plectorhyncha lanceolata.* (Mâle et femelle.)

Fig. 1. — *Ptilotis fuscus*. (Mâle et femelle).

BU LILLE

Fig. 2. — *Myzantha viridis*. (Mâle et femelle.)

Fig. 1. — *Ptilotis auricomis.* (Mâle et femelle.)

BU LILLE

Fig. 2. — *Ptilotis penicillatus.* (Mâle et femelle.)

Fig. 2. — Temnure frontal.

BU LILLE

Fig. 1. — Piapiac de Levaillant.

Fig. 1. — Ocyale de Wagler.

BU LILLE

Fig. 2. — *Orpheus longirostris.*

Fig. 1. — Porte-lambeaux.

BU LILLE

Fig. 2. — *Corcorax leucopterus.*

Fig. 1. — Acridophage.

BU LILLE

Fig. 2. — *Heterorhynchus olivaceus.*

Fig. 1. — *Aplornis obscurus.*

BU LILLE

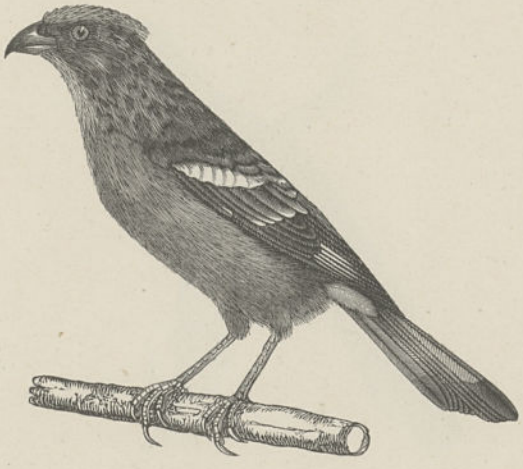


Fig. 2. — *Phitotoma rutila.*

Fig. 1. — Scaphidure.

BU LILLE

Fig. 2. — *Lamprothornis.*

Fig. 1. — *Scissirostrum Pagei.*

BU LILLE

Fig. 2. — *Pastor roseus.* (Mâle et femelle.)

Fig. 1. — Picatharte.

BU LILLE

Fig. 2. — *Saraglossa spiloptera*. (Mâle et femelle.)

Fig. 1. — *Emberiga citrinella*. (Mâle et femelle.)

BU LILLE

Fig. 2. — *Amadina Gouldii*. (Mâle, femelle et jeune.)

Fig. 1. — Ortolan. (Mâle et femelle)

Fig. 2. — Pec-croisé commun. (Mâle et femelle.)

Fig. 3. — Bouvreuil longue queue. (Mâle et femelle.)

BU LILLE

Fig. 1. — Freux.

BU LILLE

Fig. 2. — *Conirostrum albifrons.*

Fig. 1. — Gymnomystax du Mexique.

BU LILLE

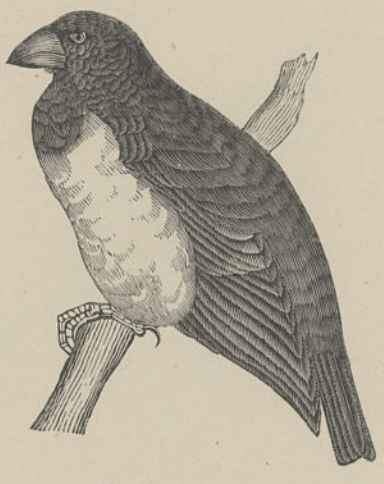


Fig. 2. — Coccothraustes.

Fig. 1. — *Casmarhynchus.*

BU LILLE

Fig. 2. — *Lanius arcuatus.*

Fig. 1. — Veuve à quatre brins.

BU LILLE

Fig. 2. — Guirahuro vert.

Fig. 1. — *Vidua.*

B.U. LILLE

Fig. 2. — Quiscale versicolore.

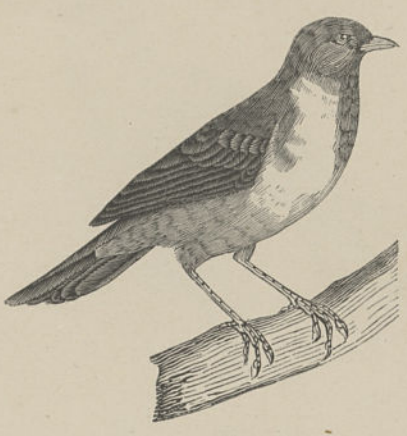


Fig. 1. — *Paroaria.*

Fig. 2. — *Sycobius.*

BU LILLE

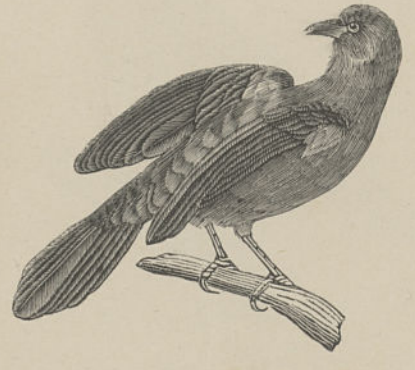


Fig. 3. — *Jacarini.*

Fig. 4. — Cyrtote maxillaire.

Fig. 1. — Combassou.

Fig. 2. — Phibalure.

Fig. 3. — Tersine.

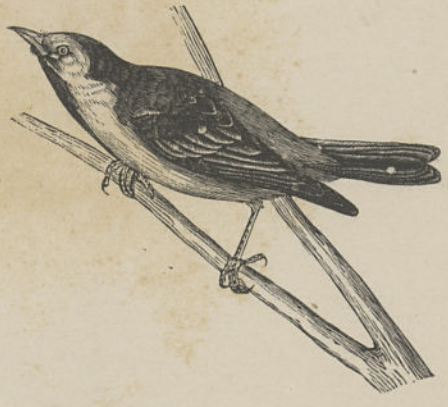


Fig. 4. — Baltimore de Bullock.